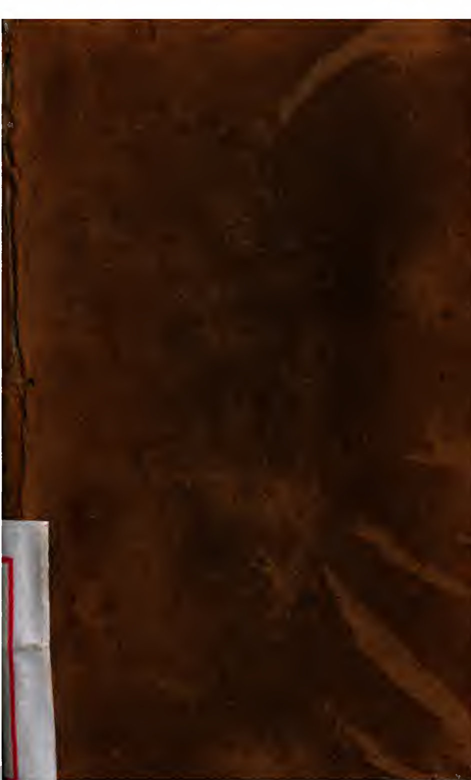



BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
LIV
C
28
NAPOLI

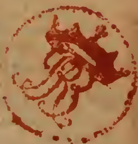
HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS D'ANGLETERRE

Depuis le commencement de la Monarchie.

Par le Pere D'ORLEANS *de la Compagnie de* JESUS.

TOME PREMIER.





A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Perron de la ſainte Chapelle.

M. DC. XCV.





AU ROY,

SIRE,

L'Histoire que je presente à VOSTRE MAJESTE', *est le Portrait d'une Monarchie aussi sujette au changement, que vostre conduite est uniforme, le cours de vos Victoires égal, vostre prosperité constante.*

Le temps, les saisons, les secours, le plus ou le moins d'ennemis font des differences dans la vie des Rois, que V. M. ne connoist point.

Aujourd'huy, comme autrefois, la guerre fournit à vostre Histoire des Places forcées, des Provinces conquises, des Batailles gagnées, des Peuples domptez, & quelques belles que soient ces années, où un Printemps vous acqueroit Valenciennes, Cambray, Saint-Omer, & où un Frere digne de vous rendoit vos armes victorieuses à Cassel; nulle partie de vostre vie n'efface l'éclat de vos dernieres Campagnes, & n'a plus estonné l'Univers.

Quand on vit cette Ligue redoutable fondre de toutes parts sur nos frontieres, nous sçavions que vostre prévoyance luy avoit opposé des remparts, qu'elle ne forceroit pas aisément: mais qui pouvoit s'imaginer, qu'attaqué par tant d'ennemis, Vous verriez à vos pieds dans un seul esté les lauriers de trois Batailles rangées, & que les deux suivans vous prendriez, à la veuë de cent mille hommes assemblez pour s'opposer à vos desseins, les deux meilleures Places de l'Europe?

Ainsi la vie de V. M. se ressemble dans tous les temps, SIRE, *& ce qui est de plus singulier, c'est que la vertu qui fait ces miracles reside toute entiere en vous.*

VOSTRE MAJESTÉ *a perdu des Generaux d'armées, des Ministres, dont il sembloit que l'habileté répondist des évenemens, & qui en vous déchargeant d'une partie de vos soins, partageoient nostre confiance. Ils ont disparu, nous les avons regrettez, du reste nous ne nous sommes gueres apperceu de les avoir perdus, que par le déplaisir que nous avons eu de les perdre. La seureté de l'Estat, la gloire de la Nation, le cours des affaires n'en a point souffert, & toute l'Europe a reconnu, que cette grandeur de la France, qui nous fait tant de jaloux, n'a besoin pour se maintenir, que de ce bras qui communique sa force à ceux à qui V. M. veut bien communiquer son pouvoir.*

Le Ciel avoit plus d'une veuë, SIRE, *quand il répandoit dans vostre ame tant de qualitez superieures: en travaillant à vostre gloire & au bonheur de vos sujets, il préparoit une ressource aux disgraces de vos amis. Il vous destinoit à estre l'azyle de l'Auguste Maison d'Angleterre, injustement persecutée pour la Religion que vous professez. Il vouloit que seul de tous les Rois, ou plûtost que seul contre la honteuse conspiration de tant de Rois, Vous fussiez le soûtien d'un Monarque, qui a tant de fois sacrifié sa Couronne à sa foy, la consolation d'une Reine dont vous admirez les vertus, l'esperance d'un Prince, que l'éducation qu'il recevra auprés de Vous dédommagera du malheur de sa fortune. Voila l'endroit de vostre vie,* SIRE, *qui brillera avec plus d'éclat aux yeux de la posterité, qui vous distinguera de vos ayeux, & vous élevera audessus de vous-mesme.*

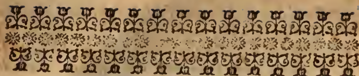
VOSTRE MAJESTÉ *verra dans cette Histoire Philippe Auguste attaqué comme vous par l'Angleterre, par l'Empire, par les Païs-bas conjurez, par*

les restes d'une Heresie que l'Espagne appuyoit contre luy : sans que son zele pour l'Eglise eust pû détacher le Pape Innocent Troisiéme des interests de ses ennemis. Il les vainquit ; Vous triomphez des vostres : Il eut le plaisir de voir Louis son fils partager avec luy l'honneur de cette glorieuse guerre ; V. M. a vû au commencement de celle-cy un autre Louis heritier de sa Couronne prevenir les desseins des Liguez, & élever à l'Estat par ses conquestes un rempart de leurs propres Villes, qui les met en necessité de se faire la guerre à eux-mesmes, avant que de venir à nous. Jusqu'icy le paralelle est juste : mais Louis fils de Philippe soûtint quelque temps aprés les Anglois rebelles contre leur Roy, Philippe mesme y donna les mains ; & V. M. au contraire soûtient un Roy d'Angleterre contre les Anglois rebelles, Vous partagez avec luy les forces & les finances de vostre Estat, tous ses interests sont les vostres, sa famille est l'objet de vos soins, ses fideles sujets vous sont chers : un cœur de ce caractere ne se trouve que dans les Heros. C'est, SIRE, ce que viennent admirer ceux dont je vous dédie l'Histoire. Sensibles à l'injure qu'on fait à leur sang, ils viennent témoigner leur reconnoissance au bras invincible qui prend leur querelle. Ils ont sujet de se promettre que V. M. les recevra avec cette bonté, qui charme ceux que tant de grandeur étonne. J'ose esperer d'y avoir part, & qu'en leur servant d'Interprete, V. M. souffrira que je l'asseure du tres-profond respect avec lequel je suis,

DE VOSTRE MAJESTE',

SIRE,

Le tres humble, & tres-obeissant serviteur & fidele sujet,
PIERRE JOSEPH D'ORLEANS,
de la Compagnie de JESUS.



AVERTISSEMENT.

VOICY un Ouvrage dont je donnay, il y a déja quelque temps, le commencement au public, sans dessein d'en donner davantage, qu'autant que l'essay ne rebuteroit pas du reste : on m'a fait croire qu'il n'avoit pas déplu, & que des gens d'un assez bon goust pour répondre de l'approbation des autres en avoient desiré la suite.

J'avertis dés-lors le Lecteur, que je n'avois écrit ce Livre, qu'à la priere d'une Personne de qualité de mes amis, qui en m'en donnant le sujet, m'avoit tracé l'idée d'une Histoire, telle que je voudrois celle-cy, & que j'ay tâché de la rendre.

Dans l'Histoire, plus qu'en tout autre Ouvrage, il faut un bon fond, fecond en évenemens, extraordinaires, agréables, instructifs. La Poësie produit, par la licence de feindre, ce que sa matiere ne luy fournit pas : L'Histoire n'osant rien inventer, n'est riche que de ce que luy fournit son sujet. Je ne croy pas qu'il en soit beaucoup de comparable à celuy que je traite, puisqu'il comprend la meilleure partie de ce qui s'est passé depuis tant de siecles chez une des plus celebres Nations du monde, Nation belliqueuse, fiere, inquiete, toûjours intriguée avec ses voisins, & encore plus rarement d'accord avec elle-mesme qu'avec les autres. Les faits d'un peuple de ce caractere sont un riche fond pour un historien. Sur tout cette alternative presque reglée, qui se trouve chez

chez les Anglois, d'un regne heureux, floriſſant, applaudi; & d'un regne malheureux, troublé, finiſſant par la cataſtrophe d'un Roy déposé, mis aux fers, ſouvent ſacrifié à l'ambition d'un uſurpateur ſanguinaire, fait une oppoſition d'évenemens, qui releve les tableaux de l'Hiſtoire, comme le contraſte des jours & des ombres releve ceux de la Peinture.

Je ne fais cas, en fait d'Hiſtoire, ni de ces abregez où l'on n'apprend rien, ni de ces volumes multipliez, pleins de choſes inutiles à ſçavoir: où tout eſt au long, juſqu'aux raiſons d'un capitaine de cavallerie, pour conduire un convoy par une route pluſtoſt que par une autre; où les deſcriptions, les portraits, les harangues, les raiſonnemens, la politique & les reflexions morales abſorbent les faits, & confondent la memoire, en occupant trop l'eſprit. Je croy donner à cet ouvrage une eſtenduë proportionnée à la matiere que j'y traite, qui n'eſt pas l'Hiſtoire de la Nation Angloiſe, mais celle des Revolutions d'Angleterre. J'y monstre en paſſant ce qu'il ne faut pas ignorer, & j'y découvre à fond ce qu'il faut ſçavoir. Je n'en bannis ni les deſcriptions, ni les portraits, ni les harangues, ni les raiſonnemens politiques, ni meſme les reflexions morales: mais je tâche que tout cela ſoit plus conforme au bon gouſt des anciens, qu'à l'abus qu'en font quelques nouveaux, où toutes ces choſes ſont d'ordinaire trop longues, trop fréquentes, trop negligées, & par là meſme ſouvent ennuyeuſes, & dénuées de ce ſel qui les rend piquantes. Sur tout j'obſerve de ne les chercher pas, & de n'en uſer que quand elles ſe preſentent naturellement d'elles meſmes, ou comme cauſes, ou comme ſuites, ou comme circonſtances importantes des faits, qu'elles ſervent ainſi à mettre en leur jour, au lieu de les offuſquer, & de les confondre.

Comme la verité est l'ame de l'Histoire, il me semble qu'un Ecrivain doit mettre tout sa gloire à la dire. Ceux-là se sont trompez, qui ont crû, en ne la disant pas, se faire de la reputation, & rendre leurs ouvrages agréables par des episodes fabuleux, par des faits liez exprés ensemble pour faire un effet plus surprenant, par des intrigues, qui comme celles des comedies, n'ont gueres d'autre fond que les noms de ceux à qui on les attribuë. Les Ecrivains qui en ont usé de la sorte, ont bientost vû tomber leurs Ouvrages, non seulement dans l'esprit des critiques & des sçavans, mais dans celuy de bien des gens d'une capacité mediocre. & quand une histoire est une fois tombée par l'endroit de la verité, elle ne se peut relever par nul autre. Le temps mesme ne fait point oublier sa cheute: une maligne tradition s'y attache, qui la décredite dans tous les siecles, où si le style la fait lire, on la lit comme un roman bien écrit, mais non comme une bonne Histoire. Nous en avons de tres-anciennes qui portent encore ce caractere, & qu'on regarde aussi toûjours avec les mesmes yeux. C'est un exemple dont j'ay tâché de profiter dans celle-cy: j'y ay preferé l'exacte verité à tout ce qu'il y a d'agrémens, que je n'ay pû y mettre sans l'interesser: Ce qui ne m'a pas paru vray, quelque beau qu'il m'ait paru, n'y a point trouvé de place. Il peut arriver que dans les choses douteuses, & contestées parmi les Auteurs, ce qui m'aura paru le plus vray, le paroistra le moins à un autre: & peut-estre aussi le sera le moins: mais c'est là une nature de faute de laquelle on ne s'excuse point, tous les hommes y estant sujets & n'y ayant que Dieu qui sçache tout le vray. J'ay fait en cela, ce me semble, avec assez d'application tout ce que j'ay crû devoir faire pour n'avoir rien à me reprocher. Je n'ay rien avancé sans garands, & si je ne les ay pas citez, à la marge,

marge, comme quelques-uns font, je l'ay fait, parce que j'ay cru que les Sçavans, qui ont leu les bons auteurs, reconnoistroient aisément les sources d'où j'ay tiré ce que je raconte, & que les autres ne les consulteroient pas. Outre que j'ay souvent remarqué, que citer ou ne citer pas ne guerit de rien sur cet article. Nous avons vû des Historiens citer sur-tout, & passer pour faux: nous en avons vû ne citer point, & passer pour veritables. Il y a un goust répandu dans le public pour le vray, comme pour le beau, qu'on surprend quelquefois, mais qu'on ne trompe jamais long-temps.

Si on décrie une Histoire, en y meslant du faux pour la rendre plus agreable, on décrie l'Histoire & l'Historien, en alterant la verité pour flater ceux à qui on veut plaire, pour favoriser une nation, un parti, une faction contre l'autre. Je ne croy pas qu'on m'accuse icy de vouloir flatter ni décrier personne: ceux dont je dis du bien, ne m'en pouvant pas plus faire, que ceux dont je dis du mal me peuvent nuire. Il en est de mesme des factions. Je n'ay pas plus de mesures à garder avec la Maison d'Yorch, qu'avec celle de Lancastre; & la Rose rouge pour moy, est la mesme chose que la Rose blanche. Comme une partie de nostre Histoire est meslée avec celle d'Angleterre, & que les Anglois ont eu leurs Révolutions deçà comme delà la mer; j'ay eu besoin d'estre sur ce point plus circonspect que sur les autres. Je ne croy pas qu'on me trouve National, quoy qu'à dire le vray, dans l'Histoire que j'écris, il soit mal-aisé de ne le pas estre, vû la partialité sans mesure des Ecrivains Anglois contre la France. Sur-tout les Auteurs d'un certain âge s'ostent toute croyance, par le peu d'équité qu'ils ont pour tout ce qui regarde nostre Nation. A en croire Mathieu Paris, Philippe Auguste qui conquit la Normandie,

l'An-

l'Anjou, la Tourraine, le Maine, une partie du Berry & du Poitou sur la Monarchie d'Angleterre, a toûjours fuï devant les Anglois. Il faut qu'un Historien François, qui cherche la verité, & qui veut faire justice, soit bien sur ses gardes en lisant ces choses, pour ne pas pousser trop loin la refutation, & ne pas tomber par zele pour sa nation, dans le deffaut qu'il blasme en autruy. Je croy avoir évité cet écueil, & qu'on ne me reprochera pas d'avoir derobé à tant de grands Princes qui ont gouverné l'Angleterre, & à beaucoup d'excellens hommes, qui les ont servis mesme contre la France, la gloire de leurs actions. Je garde la mesme équité envers les Protestans qui ont du merite. En blasmant la Religion de la Reine Elizabeth, & sa cruauté envers Marie Stuart, je loüeray son esprit & sa prudence. Par le mesme principe, je fais profession de censurer ce que je crois digne de censure dans le Catholique & dans le François, persuadé que la loy de l'Histoire ne permet pas qu'on ait des égards au préjudice de la verité.

Je ne me fais pas un trop grand honneur d'avoir évité ces écueils grossiers, où la verité ne fait naufrage, que quand l'Historien la trahit. Je me sçais meilleur gré d'avoir eu en cette matiere certaines delicatesses, ausquelles les mieux intentionnez mesme, ne font pas toûjours assez d'attention.

La premiere regarde le desir de deterrer des choses nouvelles, & ignorées des plus Sçavans, parce qu'elles ne se trouvent qu'en des manuscrits soigneusement cachez par des curieux, comme les tresors des Bibliotheques, qui ne sont connus qu'à ceux qui les gardent, & qui n'en laissent gueres plus approcher, que le dragon des pommes d'or. Je suis persuadé que dans une nouvelle Histoire, il y faut quelque grace de la nouveauté ; soit par des découvertes sçavantes,

tes, ſoit par un tour particulier, afin qu'elle attache ceux qui veulent lire, & ceux meſmes qui ont desja lû : mais je croy qu'il faut apporter une grande circonſpection dans l'uſage des manuſcrits, & qu'ordinairement parlant, ils ſont moins ſeurs que les livres imprimez, ceux qui parlent publiquement eſtant moins ſuſpects de déguiſer la verité, que ceux qui n'oſent parler qu'en ſecret. J'ay eu long-temps entre les mains un manuſcrit dont je me trouve heureux de n'avoir fait aucun uſage dans cette Hiſtoire. Il eſtoit beau, tres-propre au temps ; il avoit de grands caracteres de verité : je ne ſçay quelle timidité, dont je ne puis bien rendre raiſon, m'a empeſché de m'en ſervir. Un autre a eſté plus hardy que moy, & l'a employé dans une belle Hiſtoire. L'évenement a fait voir, qu'un peu de crainte eſt quelquefois preferable à trop de hardieſſe, & qu'un manuſcrit eſt ſouvent un Livre, que nos Anciens, plus ſages que nous, ont ou negligé par mépris, ou meſme ſupprimé par prudence.

La ſeconde delicateſſe que j'ay euë ſur la verité dans cet ouvrage, & que je crois que tout Hiſtorien doit avoir, eſt touchant les divers motifs qui font agir les perſonnes dont je parle, & qui ſont les principes des évenemens. Car j'obſerve ſoigneuſement, qu'ils ſoient fondez dans l'Hiſtoire comme les évenemens meſmes, & de n'en point attribuer à perſonne ſans preuves qu'on les ait eus : ne me paroiſſant pas plus permis de falſifier les penſées de ceux dont j'écris l'Hiſtoire, que leurs actions.

J'apporte une troiſiéme précaution, à peu prés ſemblable, dans les portraits. Il y a danger qu'on ne cherche pluſtoſt à bien peindre qu'à repreſenter. Naturellement un beau trait paſſe de l'imagination à la plume : le Heros en profite, mais la verité en ſouffre ;

&

& il arrive mesme souvent, que les actions qui d'ordinaire suivent ces portraits s'y rapportent si mal, qu'il est aisé de voir, que l'Auteur est tombé dans le deffaut dont je parle; j'en ay apperceu des exemples dans de bons Ecrivains, qui m'y ont fait prendre garde. Il est temps de laisser au Lecteur la liberté de juger par luy mesme, si sur ce point & sur les autres j'ay fait ce que je me suis proposé de faire; quelque favorable qu'il me soit, je suis persuadé que j'auray toûjours grand besoin de son indulgence.

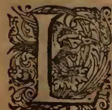
Comme on est fort partagé aujourd'huy sur l'orthographe de nôtre Langue, les uns suivant l'ancien, les autres le nouveau, beaucoup s'en faisant un particulier, on trouvera peu d'uniformité sur ce point dans un ouvrage, de l'impression duquel diverses personnes ont pris soin en divers temps. Il en est de mesme des mots qui sont masculins & feminins, & des façons de parler contestées quand elles sont égallement en usage. Il y en a une neanmoins qui me fait toûjours peine, quoy que j'aye affecté de la suivre, sur les sentimens d'un des grands Maîtres de nôtre Langue. Par exemple, j'ay toûjours dit quand j'y ay pris garde, *la grace que vous m'avez fait de me donner avis*: & je voudrois avoir toujours dit comme je l'ay dit quand je n'y ay pas pensé, *la grace que vous m'avez faite de me donner avis*: & ainsi des autres.



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE PREMIER.

L'Invasion des Saxons Anglois sur les anciens habitans du païs : La Conqueste des Danois sur les Saxons : Celle des Normans sur les uns & sur les autres : Les contestations des Maisons de Blois & d'Anjou pour la Royauté, & l'accommodement par lequel la Couronne d'Angleterre demeura à la derniere.



L'Angleterre, ce fameux theatre de tant de grandes revolutions, ignore comme bien d'autres peuples l'histoire de ses premiers habitans. On en raconte des fables, que je ne rapporteray point : laissant les fictions aux poëtes, pour rechercher la verité avec tout le soin qu'on doit attendre d'un exact & fidelle

historien. D'ailleurs comme j'ay borné mon sujet aux revolutions de cette Monarchie, mon histoire ne regarde pas ses Fondateurs, mais ses Conquerans.

Je ne diray donc rien de l'Angleterre du temps qu'elle s'appelloit Albion, ni du temps mesme qu'elle commença à porter le nom de Bretagne, dont l'origine est aussi incertaine, que le vray pays des Bretons qui y passerent les premiers du continent de nostre Gaule, & luy imposerent le joug. Il y a apparence que la petite Bretagne a produit les Conquerans de la grande. Leur posterité y regnoit encore, lorsque Cesar voulant couronner ses conquestes par celle de cette Isle, y mena son armée victorieuse, & en soûmit une partie aux Romains. Ce qu'il en conquit, & ce qu'il en laissa à conquerir donna de la peine à ses successeurs, & fatigua les armées Romaines: la partie conquise se revoltant souvent, & celle qui ne l'estoit pas faisant de frequentes incursions sur l'autre; jusques-là qu'Auguste qui gouvernoit le reste du monde dans une profonde paix, fut sur le point d'aller en personne ranger au devoir ce peuple inquiet. Enfin la puissance Romaine dompta la ferocité Britannique: & le fameux Jules Agricola remporta tant de victoires sur cette Nation, durant huit ans qu'il luy fit la guerre sous les regnes de Vespasien, de Tite & de Domicien; qu'il la rendit docile, & fit de cette belle & grande Isle une Province de l'Empire.

Ce ne fut pas une des moins enviées par ceux des Romains qui briguoient les gouvernemens. Constantius y fit sa demeure. Quelques uns disent que Constantin y naquit, & qu'Helene sa mere en estoit; au moins il y fut salué Empereur, & y commença ce beau

regne,

regne, qui a fait le bon-heur du monde.

Sous la domination Romaine, les naturels du pays ne laissoient pas d'avoir leurs loix particulieres, & de vivre selon leurs coustumes, divisez en divers petits Etats, dont chacun avoit son Roy. Ils tirerent mesme, si nous en croyons quelques historiens, cet avantage de leur servitude, qu'ils eurent de fort bonne heure la connoissance du vray Dieu, la lumiere de l'Evangile leur ayant esté portée peu de temps aprés la naissance de Jesus-Christ. Il est vray qu'elle s'y affoiblit bien-tost par le commerce qu'ils estoient obligez d'avoir avec les Idolâtres: mais aussi elle y fut bien-tost renouvellée par un de leurs Rois nommé Lucius, à la priere duquel le Pape Eleuthere leur envoya Fugatus & Damien, qui leur annoncerent la foy, dont saint Alban fut le premier qui signa la verité de son sang.

Les choses demeurerent en cet état, jusqu'à ce que les Ecossois vinrent d'Hibernie habiter la partie Septentrionale de la Bretagne, où se liguant avec les Pictes, colonie étrangere comme eux, venuë de Thrace ou de Scythie, si on en croit les historiens d'Ecosse, ils commencerent ensemble à faire des courses sur les terres des anciens habitans. Les Romains les reprimerent d'abord, & eurent sur eux cet ascendant, que ces maistres du monde avoient eu jusques là sur toutes les nations barbares. Lupicin les vainquit sous l'Empire de Julien, & assez peu de temps aprés Maxime ayant trouvé le moyen de mettre la division entre ces deux peuples, se joignit aux Pictes contre les Ecossois, & aprés avoir vaincu les derniers, les contraignit à la sollicitation des autres de sortir tout-à-fait de l'Isle.

Par là, Maxime avoit fait à la Bretagne un

bien qu'elle ne pouvoit assez reconnoistre: mais il luy fit ensuite une playe qu'on ne put jamais bien fermer. Ce General ayant appris que l'Empereur Gratien luy avoit preferé Theodose, & l'avoit associé à l'Empire, en conçut un si grand dépit, que s'estant fait declarer Auguste par l'armée qu'il commandoit, il passa avec elle dans les Gaules, où il défit Gratien son maistre, mais où il fut défait ensuite par le Grand Theodose son concurrent. Avec les troupes Romaines qu'il commandoit il avoit mené toute la fleur de la Nation Brittanique, qui sous la conduite d'un nommé Canon s'estant emparée de la Bretagne Armorique, s'y establit. Quelque temps aprés un simple soldat, seulement parce qu'il s'appelloit Constantin, ayant aussi esté declaré Empereur par une autre revolte de l'armée de Bretagne, l'épuisa tout de nouveau d'hommes propres à porter les armes, & les emmena avec luy dans les Gaules, où aprés avoir regné quelques années à Arles, il eut le mesme sort que Maxime. Ainsi cette malheureuse Province demeura exposée à la fureur des Barbares, qui y firent de grands desordres. Ils furent neanmoins repoussez diverses fois par les armées Romaines, qu'on envoya dans cette Isle pour la conserver sous l'obeïssance des Empereurs. Stilicon s'y rendit redoutable, & quelque temps aprés Victorin reduisit les Pictes en Province, & abolit leur Royauté.

Ce chastiment, qui devoit asseurer la paix aux habitans de la Bretagne, leur attira de nouvelles guerres, les Pictes l'ayant souffert si impatiemment, qu'ils prirent resolution entr'eux de rappeller les Ecossois. Aprés avoir concerté ce dessein, ils envoyerent des gens exprés dans les lieux où les Ecossois s'estoient retirez, pour les inviter

inviter à rentrer dans leurs anciennes possessions : leur offrant tout ce qui dépendoit d'eux pour les y aider ; & leur remontrant que l'occasion estoit favorable à cette entreprise, les forces des Romains estant alors occupées ailleurs à repousser les irruptions, que faisoient sur les terres de l'Empire les Francs, les Vandales, les Goths, & un deluge d'autres peuples du Nort.

L'heritier du Royaume d'Ecosse estoit un Prince nommé Fergus, élevé à la cour de Dannemarc, où son Grand-pere s'estoit refugié. Il y estoit encore alors, aprés avoir suivi les Francs dans les Gaules, & Alaric à la conqueste de Rome, où il avoit donné des preuves d'une valeur extraordinaire. Les Pictes ravis de trouver en ce Prince un chef capable de conduire & d'executer un si grand projet, ne manquerent pas de l'exhorter à profiter de la conjoncture, & des moyens qu'ils luy offroient pour remonter sur le trosne de ses ancestres. A quoy Fergus s'estant trouvé tout disposé ; il fit ses préparatifs si secretement, qu'il débarqua au port d'Argille avec une nombreuse suite de ceux de sa nation, avant que ni les Bretons ni les Romains eussent esté avertis de sa marche. Ainsi il se rendit sans peine maistre du Royaume de ses peres, & fut couronné Roy d'Ecosse, qui le reconnoist encore aujourd'hui pour le restaurateur de sa Monarchie.

Les Bretons, étonnez de voir leur anciens ennemis si prés d'eux, dans un temps où leur pays se trouvoit destitué du secours de la garnison Romaine, & épuisé de gens de guerre, employerent d'abord la negotiation pour détacher les Pictes des Ecossois. Ils leur representerent ; qu'en se reconciliant avec des gens qu'ils avoient offensé les prémiers, ils se mettoient

en danger de trouver des ingrats, à qui le souvenir de l'offense feroit oublier le bien-fait pour prévenir une seconde injure. Ils leur rappellerent dans la memoire les anciennes inimitiez, qui ne pouvoient manquer de se renouveller entre deux nations si voisines, & dont les interests estoient si meslez. Ils leur remirent devant les yeux la puissance Romaine, qu'ils alloient s'attirer sur les bras en faisant alliance avec leurs ennemis, & le peu de secours qu'ils tireroient contre des legions tant de fois victorieuses, d'un peuple pauvre & d'un ramas de gens sans police & sans discipline. Mais de quelque éloquence qu'usassent les Envoyez du peuple Britannique pour faire valoir ces raisons, ils ne persuaderent point les Pictes d'abandonner les Ecossois, & à peine furent-ils de retour, qu'ils virent leur pays inondé d'une grosse armée de ces deux peuples, qui porterent la désolation par tout où ils porterent leurs armes.

Dans la consternation extrême où cette irruption mit les Bretons, ils eurent recours aux Romains, quoyqu'ils les sçeussent fort occupez à repousser les nations barbares, qui attaquoient l'Empire de toutes parts. Ils leur envoyerent donc des Ambassadeurs, qui la poussiere sur la teste, pour les toucher d'avantage de pitié, leur allerent demander secours. Heureusement pour eux, Aëtius, que Theodose le jeune avoit envoyé en Occident au secours de Valentinien III. son neveu, ayant chassé les Francs de Gaules, se trouva en état de détacher une legion de son armée, & de la faire passer dans la Betagne. Cette legion défit les Barbares; & les repoussa dans leur pays: mais ayant esté rappellée incontinent aprés par Aëtius, qui en avoit affaire ailleurs, les Barbares se li-

gue-

guerent de nouveau, & un Seigneur Breton nommé Dioneth, qui s'estoit fait déclarer Roy par quelques rebelles de sa nation, s'estant joint à eux, ils composerent une grosse armée, qu'ils amenerent dans la Bretagne, à dessein de la subjuguer. Ils n'y auroient pas eu de peine, si la legion victorieuse n'y eust repassé en diligence par l'ordre de l'Empereur Valentinien. Il y eut deux batailles données entre les Romains & les Barbares, que les Romains gagnerent toutes deux, & dans la derniere desquelles ils firent un si grand carnage des ennemis, que le brave Fergus Roy d'Ecosse, & Durstus Roy des Pictes y furent tuez.

Aprés cette victoire, les Romains aiderent les Bretons à construire une muraille depuis une mer jusqu'à l'autre, entre leur païs & l'Ecosse. L'Empereur Severe y avoit fait faire un rempart de gazon, & ce rempart avoit esté renouvellé depuis peu : à cette fois on le fit de pierre de la hauteur de douze pieds, & d'environ huit de largeur si fort au reste & si solide, qu'il y en a encore des vestiges. Pour ne rien omettre, on ajousta un grand nombre de forteresses le long de la mer, afin d'empescher l'abord des vaisseaux. Les choses ainsi ordonnées, les Romains representerent aux Bretons, que dans l'estat où estoit l'Empire, ils ne devoient plus s'attendre aux secours qu'ils en avoient receu jusques-là ; qu'ainsi il falloit que doresnavant ils apprissent à se défendre eux mesmes, qu'ils s'adonnassent à l'art militaire, & formassent de bonne heure leur jeunesse aux exercices de la guerre. Aprés-quoy, leur ayant dit adieu, ils s'embarquerent pour passer en Espagne, où ils avoient reçeu ordre de se rendre.

Cet éloignement des troupes Romaines, & l'embaras où l'on apprit que se trouvoit alors en

Afrique, l'Empereur Valentinien, fit oublier aux Ecossois les pertes qu'ils venoient de faire, dans l'esperance de les réparer par la conqueste de la Bretagne, à laquelle ils ne croyoient plus trouver aucune difficulté. En effet le pleuple Britannique n'avoit point encore fait paroistre tant de foiblesse qu'en cette occasion, où leurs ennemis forçant presque sans resistance la muraille & les forteresses qui les séparoient d'avec eux, entrerent dans leur pays, dit un Historien, comme des loups ravissants dans une bergerie: massacrant inhumainement tout ce qui se presentoit à leurs yeux.

La necessité contraignant les Bretons d'avoir encore recours aux Romains, nonobstant ce que ceux cy leur avoient dit en les quittant la derniere fois, ils écrivirent une lettre touchante à Aëtius, pour le conjurer de ne les abandonner pas, dans un temps où ils ne pouvoient recevoir de secours que de luy. L'inscription de la lettre estoit telle: *Le gemissement des Bretons à Aetius trois fois Consul* La lettre estoit conceüe en ces termes: *Nous implorons vostre secours pour la Province Romaine, pour nostre partie, pour nos femmes & pour nos enfans, dans le plus pressant besoin où nous fusmes jamais. Les Barbares nous poussent vers la mer, & la mer nous repousse vers les Barbares: Nous sommes entre deux genres de mort, d'un costé toûjours en danger d'estre massacrez par le fer, de l'autre sur le point d'estre submergez dans les ondes, sans que contre de si grands maux nous voyions aucun remede que dans la pitié que nous vous prions d'avoir de nous, & dans vostre Protection.*

Quelques-uns soupçonnent qu'Aëtius n'aimoit pas l'Empereur Valentinien, & que n'estant pas trop fasché des mauvaises affaires qui luy arrivoient, il refusa à la Province Britannique le se-

ſecours qu'elle luy demandoit. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme de ce caractere, & qui faiſoit encore paroiſtre de ſi beaux reſtes de la valeur & de la grandeur d'ame des anciens Romains, fuſt capable d'une ſi laſche politique. Je croy bien pluſtoſt ce que d'autres écrivent, que le beſoin, qu'il avoit de ſes troupes pour ſoutenir la guerre contre les Huns, l'empeſcha de ſecourir les Bretons. Quoy qu'il en ſoit: ce pauvre peuple demeurant ainſi expoſé à la fureur de ſes ennemis, fut à telle extrémité, qu'il quitta les villes pour ſe retirer dans les cavernes & dans les bois.

En cet état pitoyable, les Bretons ſe ſouvenant que les peuples Armoriques eſtoient la plus part leurs compatriotes depuis la colonie qu'y avoit mené Conan, y députerent l'Eveſque de Londres ponr en obtenir quelque aſſiſtance, Aldroëne, qui regnoit alors dans la petite Bretagne, & qui eſtoit le troiſiéme ſucceſſeur de Conan, touché des miſeres d'un peuple dont une partie de ſes ſujets tiroient leur origine, promit deux mille hommes, & ſon propre frere nommé Conſtantin pour les commander, à condition que la guerre finie ce Prince y ſeroit déclaré Roy. Ce que l'Eveſque ayant accepté au nom de toute la nation, Conſtantin paſſa la mer avec ſes troupes, & releva tellement par ſon arrivée le courage aux Bretons diſperſez, que s'eſtant tous réünis auprés de luy, il ſe vit en fort peu de temps à la teſte d'une belle armée, de l'ardeur de laquelle voulant profiter, il la mena ſans perdre de temps contre les ennemis, qu'il tailla en pieces.

Par cette victoire les affaires de la Bretagne paroiſſant d'autant mieux rétablies, qu'elle commençoit à trouver chez elle dequoy ſe ſoûtenir par elle meſme, ſans avoir recours aux Romains, Conſtantin y fut declaré Roy. Aprés

quoy ce Prince ayant épousé une jeune Romaine, que l'histoire ne nomme pas, il en eut trois enfans, Constans, Aurelus Ambrosius, & Uther surnommé Pendragon. Le premier se fit Religieux: Les deux autres furent envoyez dans la petite Bretagne, pour y estre élevez auprés de leur oncle.

Ainsi la nation Britannique se relevoit insensiblement du long accablement où elle avoit esté, lorsque Constantin estant à la chasse fut tué en trahison par un Picte, qui avoit esté à son service. Cette mort consterna les Bretons, qui n'ayant à mettre sur le trosne qu'un Moine fils aisné du feu Roy, ou l'un de ses freres encore enfant, & actuellement hors du pays, se trouverent dans un grand embaras.

Ce fut apparemment dans cette conjoncture qu'ils firent choix de Vortiger, que presque toutes les histoires disent estre monté sur le trosne par election, & non pas par usurpation, comme le raconte Mathieu de Westminster, qui paroist n'avoir pas bien pris le caractere de ce Prince, ou l'avoir fait sur de mauvais memoires. Car quoyque ce Roy eust de grands vices, il avoit aussi de grandes qualitez, qu'il corrompit à la verité: mais ausquelles cet historien ne rend en nul endroit justice.

Quoy qu'il en soit: Vortiger fut Roy, & montra d'abord qu'il estoit digne de l'estre. Car il défit les *Pictes* & les Ecossois, & si les pechez des Bretons ne les eussent bientost rappellez, la Bretagne alloit devenir plus florissante que jamais. Mais la paix, l'aise & l'abondance, qui y fût extraordinaire en ce temps là, y aména le luxe, & les vices qui ont coustume de l'accompagner. Ce qui apparemment y attira deux fleaux dont elle fut accablée, la peste,

qui

qui y fit mourir tant de monde, que les vivans ne suffisoient pas pour enterrer les morts, & la guerre, qui s'y ralluma avec plus de fureur qu'auparavant par les nouvelles entreprises des Pictes & des Ecossois.

Les affaires politiques s'y trouvoient dans un état d'autant plus fascheux, que celles de l'Eglise n'y estoient pas tranquilles: L'heresie Pelagienne, qui y estoit née, s'y estant renouvellée depuis un temps. Neantmoins ce qui devoit augmenter le mal, contribua à en suspendre l'effet. Car ces nouvelles semences de zizanie ayant allarmé les Evesques, qui estoient bien intentionnez, mais peu versez dans ces controverses, ils implorerent le secours de ceux des Gaules, qui leur envoyerent saint Germain Evesque d'Auxerre, & saint Loup Evesque de Troye.

Ces grands Prelats firent pour le service de la nation Britannique quelque chose de plus que d'y appaiser les troubles de l'Eglise. Car les Barbares ayant fait une irruption nouvelle durant le temps de cette mission, ces Evesques, habiles en plus d'une chose, rangerent eux-mesmes l'armée en bataille, & luy inspirerent par leur presence tant de vigueur & de resolution, qu'elle mit les ennemis en deroute. Il y a des historiens qui placent cette action quelques années plustost que nous ne la mettons: Il y en a qui la placent plus tard: mais je croy que c'est icy son lieu. Le succés en estoit assez heureux pour donner aux Bretons le loisir de respirer, s'ils eussent eu affaire à des ennemis moins opiniastrez à leur perte. Mais ces nations indomptables revinrent bientost à la charge, & presserent de si prés les Bretons, que Vortiger ne voyant plus d'autre moyen de maintenir l'Etat que par des secours étrangers, prit la resolution,

fatale d'introduire dans la Bretagne les Saxons Anglois qui s'en rendirent maiſtres aprés en avoir eſté les défenſeurs. Les hiſtoriens racontent fort confuſément, & meſme aſſez differemment la maniere dont Vortiger les appella, & celle dont ils s'établirent: Voicy ce que j'en ay demeſlé.

449. Une colonie de ces peuples, ſortie en l'année quatre cens quarante neuf d'un canton de Saxe, qui eſtoit leur pays, s'étoit embarquée dans trois vaiſſeaux ſous la conduite de deux freres, nommez Hengiſte & Horſa, & ſelon la couſtume de leur nation, cherchoient en parcourant les mers une terre propre à habiter. Ils voguoient ſur les coſtes de la Bretagne, lorſque les Pictes & les Ecoſſois faiſoient la guerre à Vortiger. Ce Prince reduit à l'extremité par ces terribles ennemis, ſe reſolut d'envoyer reconnoiſtre les trois vaiſſeaux qu'on voyoit ſur la mer, & de les prendre à ſon ſervice, pour peu qu'il trouvaſt en ceux qui les commandoient de diſpoſition à ſe donner à luy. Il n'y en trouva que trop. Ces avanturiers, qui ne cherchoient qu'une ſemblable occaſion de s'établir en quelque bon pays, embraſſerent celle-cy avec joye, & promirent de bien ſervir. Ils tinrent parole, ils vainquirent les Pictes & les Ecoſſois; mais pour prix de leur victoire ils ne ſe propoſerent rien moins que la poſſeſſion du pays qu'ils venoient de ſecourir.

Ils cacherent d'abord leur deſſein, & avant que d'y employer la force, Hengiſte, qui eſtoit un Prince habile, mit utilement la politique en œuvre. Vortiger luy avoit donné des terres dans la province de Kent, pour s'y habituer avec ceux qui l'avoient ſuivi: Il en parut content, & affecta un ſi grand attachement à la perſonne

sonne du Roy, qu'ayant prévenu ses défiances, il le mit hors d'état de prendre des précautions.

Comme son but estoit de se rendre necessaire, & d'augmenter le nombre de ses troupes, sous pretexte des besoins pressants de la nation Britannique, & en particulier de ceux du Roy, dont il avoit étudié les interests; il feignit d'y entrer plustot en ami qu'en allié. Il luy representoit souvent la foiblesse de son Etat épuisé d'hommes & de richesses, l'opiniatreté de ses ennemis, le peu de fond mesme qu'il devoit faire sur la fidelité d'un peuple, qui luy ayant mis la Couronne sur la teste se croiroit en droit de la luy oster au premier mauvais succés qu'il auroit. Ensuite pour luy montrer que son zele le rendoit soigneux de se faire instruire de toutes les choses qui le regardoient : *Vous avez Seigneur,* luy dit-il, *plus d'une sorte d'ennemis à craindre, parmi lesquels j'ose vous dire, que ceux qui font le plus de bruit ne sont pas les plus redoutables. Vous estes monté sur le trosne par un choix qui vous est glorieux; mais qui vous laiße des suites à prévoir. Vous avez eu un prédecesseur, & ce prédecesseur a laissé des enfans. Ces enfans vivent & font parler deux d'une maniere à faire croire, qu'ils ne voyent pas tranquillement le trosne de leur pere occupé par un autre. Il y a quelque chose de plus, & j'ay de la peine à m'imaginer que vous n'en soyez pas averti. Aurelius Ambrosius, l'aisné de ces Princes, a des partisans, & je ne voudrois pas répondre qu'il n'eust deja un party formé. Tout cela vous doit faire comprendre, que vous avez besoin de gens affidez. Nous sommes à vous, vous n'en devez pas douter: mais nous ne sommes pas en assez grand nombre, pour tenir en mesme temps en bride les etrangers & vos sujets. Ainsi il est également de vostre*

seureté, & de nostre gloire, que nous envoyions chercher du secours parmi ceux de nostre nation qui voudront bien marcher sur nos pas. On ne le peut faire sans vostre agrément :. Mais on ne le peut differer sans peril. C'est à-vous à prendre vostre parti, & à nous, à executer les ordres que vous nous donnerez là-dessus.

Un discours si adroit & si plausible ne pouvoit manquer de faire tout l'effet qu'Hengiste en avoit attendu. Le Roy entra dans ses sentimens avec toute la reconnoissance qu'il croyoit devoir à un grand zele, & luy donna la liberté de faire venir de son pays autant de gens qu'il en souhaiteroit, & qu'il jugeroit necessaire pour leur commune seureté.

Hengiste n'eut pas plustost reçû cette permission, qu'il depescha en Saxe, & écrivit à ses amis, pour les prier de le venir joindre, & de luy amener des troupes. A quoy il adjousta un second trait de politique, qui ne luy réussit pas moins bien que le premier. Ce Prince, qui avoit observé Vortiger, & reconnu qu'il aimoit les femmes, crut qu'une fille qu'il avoit, & qui passoit sans contredit pour une des plus belles personnes de la Germanie, ne luy seroit pas d'un mediocre secours, pour luy conserver l'ascendant qu'il commençoit à prendre sur l'esprit de ce Roy. Dans cette esperance il donna ordre, qu'avec les troupes qu'on luy envoiroit, on fist aussi embarquer Ronice ; c'estoit le nom de la Princesse ; & qu'on l'a luy amenast avec une suite de femmes convenable à sa naissance, qui estoit effectivement illustre : cette maison descendant de Woden, Prince Saxon, que ces peuples idolâtres avoient mis au nombre de leurs Dieux.

Les ordres d'Hengiste furent executez avec une grande ponctualité. On lui envoya dix-

huit vaisseaux, où fut mis la Princesse Ronice avec les femmes de sa suite, & beaucoup d'autres, que les Saxons voulurent emmener avec eux. Tous ces vaisseaux estoient pleins de troupes, qui passerent avec joye dans un pays, où ceux qui les y avoient precedé, les avoient assuré qu'ils trouveroient un air sain, une demeure agreable, une terre abondante en toutes les choses necessaires à la vie & au plaisir. Ces nouveaux hostes ne furent pas plustost debarquez, que le Roy les voulut aller voir, pour leur témoigner la satisfaction qu'il avoit de leur arrivée. Hengiste, qui alloit toûjours à son but, le pria à souper, & sans luy dire qu'il avoit fait venir sa fille, il instruisit la Princesse du temps qu'elle devoit paroistre devant luy. Ce fut au milieu du repas, que la bonne chere & la joye ayant disposé l'esprit de ce Prince à recevoir l'impression funeste que le Saxon y vouloit faire, Ronice parut avec un éclat qui éblouït tous les conviez. Jamais poison ne fut plus present, que celuy que prit par les yeux le malheureux Vortiger en cette occasion. Dés qu'il eut vû Ronice il en devint amoureux, & la passion qu'il conceut pour elle fut si vive & si violente, que sans faire reflexion qu'il estoit Chrétien, & que la Princesse estoit payenne, il l'a demanda à son pere, & l'épousa dés le mesme soir.

Ce mariage mit les affaires d'Hengiste au point où il les avoit souhaitté; mais il ruina celles de Vortiger, qui par-là devint tout d'un coup si odieux à tout le monde, que les Evesques l'excommunierent à la sollicitation de saint Germain, les Grands se retirerent de luy, ses propres enfans l'abandonnerent, l'aisné desquels nommé Vortimer prit le gouvernement de l'Etat, & se fit reconnoistre Roy.

L'in-

L'indignation où l'action du Pere avoit mis les peuples Britanniques, leur fit faire des efforts extraordinaires pour seconder les desseins du Fils, & chasser les Saxons du Royaume : de sorte qu'en trés-peu de temps, ce Prince se vit à la teste d'une armée, qui ne se ressentoit en rien de la foiblesse du pays. Hengiste de son costé ne s'endormit pas, & quoyqu'avec les dernieres troupes qui lui estoient venues de son pays il eust aussi une fort belle armée, il negocia heureusement avec les Pictes qu'il avoit vaincus, il fit alliance avec eux, & les attira dans son party. Vortiger mesme, qui n'avoit plus qu'une cause commune avec luy, quoyqu'abandonné par les siens, ne laissoit pas de luy estre de quelque secours, au moins pour apprivoiser par sa présence à la domination Saxonne le peuple de la Province de Kent, qu'il avoit donné à ce nouveau Beau-pere en titre de Royauté.

La guerre fut longue & sanglante, & les evenemens divers. Les historiens les ont rapportez avec tant de desordre, mesme de contradiction, que tout ce qu'on en peut tirer, est que les deux partis se maintinrent avec beaucoup de vigueur l'un contre l'autre; que celui d'Hengiste fut beaucoup affoibli par une bataille qu'il perdit, & par la mort de son frére Horsa, qui y fut tué par Vortimer; mais que la mort de Vortimer mesme, arrivée quelque temps aprés, fut sur le point d'entraîner avec elle la ruine entiere de sa nation : Hengiste ayant remporté ensuite une grande victoire sur les Bretons, qu'il avoit mené battant jusques dans Londres, aprés avois tué leurs principaux Chefs.

Cette batailleavoit decidé, & Hengiste alloit désormais s'assujettir sans resistance toute l'Isle de

de la grande Bretagne, si les deux Princes qu'on avoit élevez dans la Bretagne Armorique ne fussent arrivez à propos pour soûtenir leur patrie chancelante, & remonter sur le trosne paternel, où Vortiger, esclave des Saxons, & beaucoup plus encore de ses plaisirs, n'estoit plus qu'un fantosme de Roy.

Aurelius Ambrosius, qui l'occupa le premier comme l'aisné, estoit d'un caractere tout propre à relever l'espérance de sa nation, & à reparer les ruines de son pays. Il estoit zelé pour la Religion & ne pouvoit voir qu'avec un chagrin extresme cet établissement d'un peuple idolâtre dans un pays chrétien. Il estoit brave & vigilant. Il sçavoit profiter de tout. Comme aucun peril ne l'étonnoit, aucun artifice ne le pouvoit surprendre; & quoyqu'on ne le vist jamais craindre, on le trouvoit toûjours sur ses gardes. Il estoit liberal, modeste, prenant plaisir à faire de belles actions, mais non pas à en estre loüé, ne craignant rien tant que la flatterie, & ne haïssant rien tant que les flatteurs. Il avoit le genie & la science de la guerre, & un corps tout propre pour l'exercer, également bien entendu à combattre à pied & à cheval; mais sur tout d'une étenduë d'esprit & d'une capacité toute propre à conduire une grande armée.

Ce fut avec ces qualitez qu'Aurelius, qui dans son nom aussi bien que dans son sang avoit quelque chose de Romain, prit le timon des affaires dans la Bretagne; où quoyque la principale politique consistast alors à avoir de bonnes troupes, & à les bien mener au combat, il ne laissa pas de mesnager une négociation, qui fortifia beaucoup son party. Car il fit alliance avec les Ecossois, devenus alors vray-semblablement moins farou-

farouches pour les Chrétiens, à la religion desquels le saint Evesque Palladius commençoit à les apprivoiser, presqu'en mesme temps que saint Patrice portoit la foy aux Hibernois.

De l'air dont ce Prince s'y prit, Hengiste vit bien qu'il avoit besoin de toute sa conduite & de toute sa valeur, pour se maintenir en possession de ce qu'il avoit acquis dans la Bretagne, & fit sur cela tous les préparatifs de guerre, que son habileté luy put suggerer. Vortiger, & un fils qui luy restoit, nommé Pascentius, qui avoit suivi Vortimer son frere, se trouverent les plus embarassez. Ils estoient ennemis, quoy qu'alors ils eussent le mesme interest. Vortiger se voyoit meprisé de son party, où mesme quelques historiens disent qu'il auoit reçeu de fort mauvais traitemens. Pascentius se trouvoit abandonné generalement de tout le sien. Dans cette extremité, le fils passa la mer, & se retira dans la Germanie, en attendant que quelque conjoncture lui ouvrist un chemin au retour. Le Pere, aprés avoir consulté le fameux Merlin, qui estoit son Magicien ou son Prophete, ayant appris de luy que la fin du Royaume Britannique approchoit, se retira dans une tour, où la commune opinion est qu'il fut consommé du feu du Ciel, en punition de ces incestueuses amours, ausquelles il s'estoit abandonné avec tant d'excés, qu'il avoit abusé de sa propre fille, & en avoit eu un enfant.

475. La famille de Vortiger s'estant ainsi mis elle-mesme hors d'intrigue & de combat, Aurelius marcha contre Hengiste, qui ne tarda gueres de son costé à venir au devant de luy. La premiere bataille qu'ils se donnerent fut fort sanglante, & ne décida rien: le succés en estant demeuré équivoque, sans qu'on en pût dire autre chose, sinon que tout le monde y avoit perdu, & que personne n'y avoit gagné. La Bretagne en tira neanmoins

cet

cet avantage, qu'elle eut le temps de rétablir ses forces sous l'heureux gouvernement de son nouveau Roy : les deux nations s'estant retirées, si lasses & si rebutées du carnage, que sans faire de paix elles finirent la guerre.

L'intervalle dura quatorze ans, si nous en croyons quelques Historiens, cette bataille s'étant donnée en l'année quatre cens soixante quinze, & les hostilitez n'ayant recommencé qu'en l'année quatre cens quatre vingt neuf. Aurelius fut l'agresseur. 489. Car ce Prince religieux ne pouvant souffrir plus long-temps, qu'un peuple idolatre infectast sa patrie des superstitions du paganisme, leva une puissante armee, & alla chercher les Saxons. Il les trouva au de-là de l'Humbre, où Hengiste, qui fut averti de sa marche, & qui avoit fait venir un renfort de Saxons par ce costé-là, estoit allé à sa rencontre. Hengiste avoit crû le surprendre, ayant fait une extresme diligence pour l'aller attendre en bon ordre à l'entrée d'une grande plaine, où il pensoit estre avant luy: mais Aurelius, qui avoit prevû son dessein, & qui avoit marché avec la mesme promptitude, se présenta à lui dans un état à ne luy faire esperer aucun avantage du costé de l'ordre & du terrain. Ainsi la valeur decida de tout, & celle d'Aurelius prévalut. L'armée d'Hengiste fut mise en déroute, & luy mesme obligé de s'enfuïr, pour se conserver à un party qui avoit encore besoin de luy. Il ne vescut pas neantmoins long-temps depuis cette fatale journée. Sa fortune l'abandonnant peu à peu. il fut tué l'année suivante dans un autre combat par Aurelius mesme. Quelques-uns disent qu'y ayant esté pris, il eut la teste tranchée par ordre de ce Prince, qui le regardoit comme un sujet rebelle.

Cette mort, & une autre victoire, qu'Aurelius remporta prés d'Yorc contre les enfans d'Hen-

d'Hengiste, avoit rétabli les affaires des Bretons; & les Saxons ne pouvoient eviter d'être chassez de toute l'Isle, si cette action si glorieuse n'eust point esté renduë funeste par une blessure qu'y reçut le vainqueur, & dont il mourut quelque temps aprés. Il fut pleuré de tout le monde comme le pere commun de son peuple, & le restaurateur de sa patrie. On luy fit un tombeau magnifique d'un ouvrage de pierre en forme de couronne, qu'on nomma la couronne des Geants, & dont on raconte des fables que l'histoire ne doit pas rapporter. Non loin de là est encore aujourd'huy un bourg nommé Ambresbury, comme qui diroit le bourg d'Ambroise, où l'Histoire Britannique dit, que quelques-uns de ces anciens Rois de sa nation ont esté enterrez.

Comme Aurelius estoit mort sans enfans, Uther son frere, qui avoit eu part à toutes les grandes actions de son regne, lui succeda avec les applaudissemens, & les acclamations de tout le monde, & fut en effet un aussi grand Roy, qu'il avoit esté un vaillant guerrier. Les Saxons estoient trop affoiblis pour lui faire si-tost de la peine: mais au defaut des Saxons, Pascentius, qui n'avoit point perdu l'envie de monter sur le trosne de son pere, ayant attiré à son party Gilloman Roy d'Hibernie, passa dans la Bretagne avec luy; & déclara la guerre au nouveau Roy. Cette guerre ne dura pas long-temps: une seule bataille en décida, où les deux Rois liguez ayant esté tuez sur la place, Uther demeura paisible possesseur de la couronne Britannique, dont ils'affermit encore la possession par l'adresse qu'il eut de détacher les Pictes d'avec les Saxons: Il eust regné avec la mesme gloire que son frere, s'il n'eust point terni tant de belles actions par un crime horrible.

Il

Il avoit aimé, avant mesme que d'estre Roy, Igerne femme de Gorlois Comte de Cornoüaille, & avoit trouvé sa vertu à l'épreuve de ses recherches. Quand il fut monté sur le trosne, sa passion se renouvella avec d'autant plus de violence, qu'il crût n'y devoir plus trouver d'obstacle, & que l'éclat du diadesme osteroit à Igerne l'horreur du crime. Il fut trompé dans son attente. Igerne fut toûjours vertueuse, & si nous en croyons quelques historiens, il eut besoin pour s'en faire aimer, de prendre par un secret magique, que luy suggera Merlin, la forme du Comte son époux. L'ayant trompé par cet artifice, il en eut le fameux Artus: ce qui n'ayant fait qu'augmenter sa passion; la mort de la Reine sa femme, qui survint dans cette conjoncture, luy fit prendre la résolution de s'oster ce qui luy restoit d'obstacle à l'entiere possession d'Igerne, en faisant mourir son mary. Il exécuta ce dessein avec si peu de ménagement, qu'il alla luy-mesme assieger le Comte dans un de ses chasteaux, où ce Seigneur, que la passion du Roy avoit suffisamment averti du danger où il estoit, s'estoit renfermé, bien resolu de vendre cherement sa vie, si on l'y contraignoit. Il tint le plus long-temps qu'il pût: mais la partie estoit trop inégale. Il y perit, quelques-uns disent dans une sortie où il fut tué: d'autres ont écrit qu'ayant esté pris, on le fit mourir par ordre du Roy. Quoy qu'il en soit: Uther épousa Igerne, & reconnut Artus pour son successeur.

Cet Artus a eu le malheur, que les faiseurs de Romans du temps passé l'ont pris pour sujet de leurs fictions, & ont confondu ses actions veritables avec les avantures fabuleuses qu'ils y ont meslées. De sorte que bien des gens l'ont regardé com-

comme une espece d'Amadis, & ont douté mesme qu'il eust esté. Ce doute auroit dû estre dissipé par la découverte de son tombeau faite du temps d'Henry Second, qui sur les indices qu'en donnoient d'anciennes chansons Bretonnes, ayant eu la curiosité de le faire chercher dans le cimetiere de Glastenbury, l'y trouva avec un reste d'ossemens, & l'inscription qu'on y avoit mise.

Le Royaume Britannique se maintint encore dans un état florissant sous ce Roy, qui neânmoins n'en ayant pû tout à-fait chasser les mauvais hostes qu'y avoit introduit Vortiger, laissa à ses Successeurs un levain de guerres, que ces Princes, qui degenérerent tout à coup de leurs Ancestres, n'eurent pas la force de soûtenir. Au contraire les Saxons, qui avoient à leur teste des Chefs belliqueux, abordant de tous costez dans un pays où ils trouvoient peu de resistance, y firent des progrés si considerables, qu'ils y formerent sept divers Etats, qui portoient tous le nom de Royaume. Il y avoit un Royaume de Kent, qui avec l'avantage d'avoir esté fondé le premier, eut encore celuy de recevoir le premier la foy chrétienne par le ministere du Saint moine Augustin, que saint Gregoire le Grand y envoya au commencement du septiéme siecle. Outre ce Royau-
600. me, qui retint son nom, il y avoit un Royaume d'Essex, c'est-à-dire des Saxons situez à l'Est, ou à l'Orient de l'Isle, contenant les provinces d'Essex, & de Midlessex; un Royaume de Sussex, c'est-à-dire des Saxons situez au Sud, ou au Midy, comprenant les provinces de Sussex & de Surrey; un Royaume de Vestsex, comme qui diroit des Saxons situez à l'Ouest, ou à l'Occident, composé des provinces de Cornoüaille, de Den, de Dorcestre, de Sommerset, de Southampton, de Wilh, & de Barch; un Royaume d'Estangle, ou des Anglois situez à l'Orient,

formé des provinces de Norfolc & de Cambridge; un Royaume de Northumbre, ou des Anglois habitans du Nort aux environs de la riviere d'Humbre, dans lequel estoient renfermées les provinces de Lancastre, d'Yorch, de Durham, de Northumberland, de Comberland, & de Westmerland; enfin un Royaume de Merce, ou des Anglois situez au milieu des terres, contenant celles de Glocestre, d'Erford, de Rochestre, de Bethford, de Buckingham & plusieurs autres, dont un coup d'œil jetté sur la carte fera mieux comprendre la situation, que tout ce que j'en pourrois dire icy pour la representer à l'esprit.

Comme ces sept petits Royaumes avoient esté fondez par divers Princes, qui les avoient conquis pour eux, ils eurent aussi chacun leurs Rois, qui furent les descendans de ces Fondateurs; & comme chacun de ces petits Rois, se picquoit 700.
d'augmenter son Etat, la nation Britannique, sur laquelle ils faisoient toutes leurs conquestes, se trouva peu à peu réduite à ceder tout à fait la place. Quelques-uns passerent dans l'Armorique avec Cadovalladre leur dernier Roy, qui se retira à Rome, où il finit saintement ses jours & ses malheurs. D'autres se retrancherent sur les costes de Cornoüaille. Mais la plus grande partie se retira dans la principauté de Galles, où ayant conservé entr'eux une maniere de gouvernement, ils s'endurcirent dans leurs rochers, & comme on le verra dans la suite, semblerent estre devenus invincibles, depuis que n'ayant plus rien à perdre, ils ne craignirent plus d'estre vaincus.

Tandis qu'il y eut quelque chose à conquerir sur les Bretons, les Princes Saxons vécurent ensemble avec assez de tranquillité: chacun se contentant de ses limites, ou du moins ne les étendant que sur le commun ennemi. Car pour les Escossois & les Pictes, nous ne lisons point que

les

les Conquerans fissent d'entreprises sur leur pays: peut-estre ne l'estimoient-ils pas assez: peut-estre esperoient-ils que ces deux peuples se détruiroient mutuellement par la guerre opiniastre qu'ils se faisoient. Quelque raison qu'ils en eussent, elle fut fatale à la plupart d'entr'eux: ce manquement d'ennemis étrangers leur ayant fait tourner leurs armes les uns contre les autres, & ces guerres ayant enfin abouti à les assujettir tous à un seul.

800. Celuy qui jetta les fondemens de cette belle Monarchie fut un Prince nommé Egbert, heritier presomptif de la couronne de Vestsex, sous le regne de Britrich, qui n'avoit point d'enfans. Son merite luy attira la jalousie des Courtisans, & ensuite celle du Roy mesme. La persecution fut si violente, qu'il fut obligé de s'éloigner. Il se retira d'abord chez Offa Roy des Merciens: mais une si petite cour ne luy paroissant pas un assez beau theatre, il passa en France en celle de Charlemagne, où il trouva toutes les occasions qu'il pouvoit souhaiter de mettre en œuvre ses talens, & un maistre tel qu'il luy falloit, pour le rendre parfait en mesme temps au mestier de la guerre, & en l'art de regner. Charlemagne prenoit plaisir à former ce jeune Heros; & vouloit qu'il fust à ses costez dans toutes ses batailles. Il voulut encore qu'il assistast avec luy au Concile de Francfort; & quand il alla à Rome prendre la Couronne Imperiale des mains du Pape, il l'y mena, & ce fut là qu'Egbert receut nouvelle de la mort de Britrich. Il témoigna moins de joye d'aller prendre possession d'un Royaume, que de tristesse de quitter Charlemagne, & protesta que si l'Empereur n'eust point esté dans un estat à n'avoir pas besoin de luy, il auroit préferé le plaisir de le servir à la gloire de commander aux autres.

Ce fut aussi avec un extresme regret que Char-

lemagne le vit partir. Il luy donna sa propre épée en le quittant, & lui dit, qu'aprés qu'elle luy avoit servi à vaincre ses ennemis, elle ne pouvoit mieux estre employée qu'à vaincre les siens. Avec ces témoignages d'estime du plus grand Monarque du monde, Egbert passa dans son Royaume, & y fut beaucoup mieux receu qu'il ne l'eust osé esperer. Car soit que l'appuy de Charlemagne l'eust rendu redoutable à ses envieux, soit que sa propre réputation luy en eust attiré l'estime, soit que l'absence eust affoibli les haines, il prit possession de son trosne environ l'an huit cens un, non seulement sans contradiction, mais avec l'applaudissement, & les acclamations de tout son peuple.

800.

801.

En effet, il montra bien-tost qu'il estoit digne de la place qu'il occupoit. Car les Bretons de Cornoüaille & ceux de Galles l'ayant attaqué, il les défit, & les dompta, Bernulphe, Roy des Merciens, ayant eu la mesme audace, eut le mesme sort.

Ce succés l'ayant rendu recommandable à tous ses voisins, il se servit de cet ascendant pour avancer le dessein qu'il avoit de réünir les sept Royaumes des Anglois sous la domination d'un seul. Pour faire davantage en peu de temps, il divisa ses troupes, & en donna une partie à Etelulphe son fils aisné. Ils attaquerent tout à la fois le Roy d'Estangie & celuy de Kent, qu'ils assujettirent avec une égale promptitude. Ce que ceux de Northumbre ayant appris, ils se soûmirent volontairement, & prirent de bonne grace le joug, qu'on leur alloit imposer de force.

Egbert pensoit joüir en repos de ses conquestes, & du fruit de ses victoires, lorsque les Danois, qui depuis quelque temps estoient devenus formidables à tous leurs voisins, tournerent leurs armes contre l'Angleterre, & y commencerent une 830.

guerre, qui exerça tous les descendans d'Egbert, & leur ravit enfin le Sceptre.

830.

Le Danemarch estoit alors une région si féconde en hommes, que la terre ne pouvant nourrir ses habitans, les loix du pays obligeoient la jeunesse d'aller chercher fortune ailleurs. Chaque famille ne gardoit qu'un heritier : du reste on formoit des armées d'avanturiers, qui alloient chercher à s'établir où ils se trouvoient les plus forts. Ces colonies de barbares, jeunes, cruels, débauchez, idolâtres, desoloient les provinces où elles se répandoient : mais en la pluspart ce n'estoient que des torrens, qui ne faisoient que passer, & qui souvent se dissipoient d'eux-mêmes. La France en essuya de pareils: mais elle en fut quitte pour la Normandie, dont elle retint mesme la souveraineté. L'Angleterre n'eut pas un sort si heureux. Aussi-tost que les Danois y furent entrez, ils s'opiniatrérent à la subjuguer, luy ayant fait durant prés de trois cens ans une guerre continuelle, & toûjours sanglante.

Egbert luy-mesme éprouva d'abord que c'estoient des ennemis à craindre. Car il perdit la premiere bataille qu'il leur donna, & eut besoin que la nuit survint pour favoriser sa fuite. Sa présence d'esprit dans cette déroute luy acquit plus de réputation que n'auroit fait une victoire. Il ne perdit ny la teste ny le cœur. Il rallia les débris de son armée: & ayant donné à ses soldats le loisir de se reposer, pendant qu'il luy en venoit de nouveaux, il les remena au combat, & attaqua les Danois avec tant de furie, qu'il les défit, les poussa jusques dans leurs vaisseaux, & leur fit repasser la mer. Depuis cet exploit il acheva ses jours en repos, & mourut enfin plein de gloire, environ l'an huit cens trente-huit, aprés en avoir regné trente-sept.

Etelulphe, son fils, ne luy eut pas plustost succé-

ſuccedé, que les Danois revinrent en Angleterre ; ils y aborderent par tant d'endroits, & en 838.
ſi grande multitude, que ce Prince fut obligé de diviſer ſes forces ſous divers Lieutenans, qui eurent diverſes fortunes, tantoſt vainqueurs, tantoſt vaincus.

Etelulphe prévalut, & par ſes armes, & par les ſecours que ſa pieté luy attira d'enhaut. Les Danois ayant raſſemblé leurs troupes, luy livrerent un combat general, où ils furent défaits ; mais non pas de telle maniere, qu'il n'en reſtaſt encore aſſez pour hyverner en Angleterre ; & quoy que puſt faire Etelulphe, avec tout l'avantage qu'il avoit ſur eux, il ne pût les exterminer.

De quatre enfans qu'avoit ce Prince, qui luy ſuccederent tous l'un aprés l'autre, Etelbalde & Etelbert, maintinrent l'Etat à l'égard des Danois dans la meſme ſituation qu'ils l'avoient trouvé : ayant toûjours empeſché ces Barbares de s'établir en aucun lieu de l'Iſle, mais ne les en ayant 850.
pû chaſſer. Etelrede ne fut pas ſi heureux. De nouvelles armées de Danois inonderent l'Angleterre de ſon temps, & s'établirent au Royaume d'Eſtangle, où ſaint Edmond, qui y regnoit ſous le Monarque general, fut martyriſé par ces Idolâtres. Etelrede leur reſiſta courageuſement, & remporta ſur eux pluſieurs victoires, dont la plus remarquable fut celle, où l'on dit que ſa pieté ſupplea à ſa vigilance. Il entendoit la meſſe lorſqu'on le vint avertir que les Danois luy venoient tomber ſur les bras. Ils eſtoient ſi prés qu'Alfrede ſon frere craignant de manquer de terrain pour mettre l'armée en bataille, ſe haſta de la ranger ſans attendre l'ordre du Roy. Parmi tous ces mouvemens, ce pieux Prince n'interrompit point ſa priere, & ne parut dans ſon armée, qui eſtoit desja aux mains avec l'ennemi, que quand le

ſacrifice fut achevé. La déroute des Danois fit
850. voir, que Dieu avoit inſpiré à ce Monarque cette action contre les regles de la prudence ordinaire, pour montrer que ce n'eſt pas toûjours par la force des armes, & par l'obſervation des regles de la guerre, qu'on ſurmonte ſes ennemis : mais par la foy, & par la priere. Cependant Etelrede ne pût ſe maintenir. Les Danois, qu'aucun deſavantage ne rebutoit, & qui ſembloient ſe multiplier par leurs défaites, remporterent ſur luy une victoire, dont voulant avoir ſa revanche l'année d'a-
872. prés dans une autre rencontre ; il fut bleſſé, & en mourut : laiſſant la Monarchie Angloiſe ſur le penchant de ſa ruine. C'en eſtoit fait, ſi la couronne fuſt tombee ſur la teſte d'un autre que ſur celle du grand Alfrede, qui la prit l'an huit cens ſoixante-douze.

L'état où ce Prince trouva les affaires rendit épineux les commencemens de ſon regne. Il avoit peu de ſoldats ; & les Danois ſe prévalant de ſa foibleſſe ; firent des conqueſtes ſans qu'il les en puſt empeſcher. Ce fut beaucoup pour luy, que de les obliger à ſe donner des bornes, & à condeſcendre qu'il demeuraſt paiſible poſſeſſeur du Royaume de Veſtſex, & de quelques autres terres ; tandis qu'ils retenoient pour leur part tout le grand pays des Merciens, les Royaumes d'Eſtangle & de Northumbre. Alfrede eut neanmoins le crédit de ſe faire donner des oſtages pour la ſeureté de ce traité : Mais ils ne luy ſervirent de rien, puiſque ſans y avoir aucun égard, les Danois n'eurent pas plûtoſt trouvé une occaſion favorable de l'attaquer, qu'ils renouvellerent la guerre. L'indignation que les Anglois conçûrent de cette perfidie, les anima, tellement contre les Danois, qu'aprés avoir fait mourir leurs oſtages, & donné leur cœur à manger aux chiens, ils marcherent contre eux avec tant de courage, qu'ils les batirent par mer & par terre.

Ils commençoient à reprendre le dessus, lors-
qu'une nouvelle inondation de ces Barbares tant de 872.
fois vaincus, se répandit dans toute l'Isle. La meilleure partie des historiens disent, que ce fut en ce temps-là qu'y parut ce Rollon ou Raoul, si fameux pour nous avoir amené les Normands : mais ce ne fut pas celuy qui y fit le plus de mal. Aprés quelques combats d'un succés douteux, il fut averti par un songe, de sa future destinée qui l'appelloit deçà la mer : il y passa avec les Normands, c'est-à-dire, des hommes venus du Nort, & ayant conquis la Neustrie, il en demeura possesseur paisible, moyennant l'hommage qu'il consentit d'en rendre à Charles le Simple Roy de France, dont il épousa la fille, en se faisant chrétien. Pour estre délivré de cet ennemi, Alfrede n'en fut pas plus tranquille: L'un succedoit à l'autre, & enfin un si grand nombre l'attaqua à la fois, qu'il fut obligé de ceder pour quelque temps à la fortune, & de se tenir caché dans une Isle, en attendant une conjoncture propre à raccommoder ses affaires. La mort d'Hubbe, Capitaine Danois redoutable pour ses cruautez, luy en fit naistre la premiere esperance. Ce fut au siege d'un chasteau où quelques Anglois s'estoient renfermez, que ceux-ci sortant en desesperez épouventerent les Barbares, qui ne s'attendoient à rien moins, les mirent en desordre, & les pressant sans leur donner le temps de se reconnoistre, en tuerent une grande partie, obligerent le reste à prendre la fuite : laissant leur Chef parmi les morts, & abandonnant aux vainqueurs ce fameux estendart de la Nation qu'ils appelloient le Realan, sur lequel les mauvais romans de ce siecle grossier & barbare, ra-
content qu'un corbeau venoit annoncer le bon ou 890.
le mauvais succés des expeditions militaires de la Nation.

Alfrede delivré de ce dangereux ennemi, reprit

——— courage, & l'inspirant aux autres, rallia promptement une petite armée, qui croissant insensiblement ; par le grand nombre de ses sujets qui se venoient rendre auprés de luy, osa non seulement tenir la campagne , mais mesme attaquer les ennemis. Elle les défit en tant de rencontres, qu'elle les obligea tous enfin ; ou à se retirer dans leur pays, ou à se soumettre aux loix d'Angleterre. Un de leurs Princes nommé Gormon embrassa la religion chrétienne. Alfrede, qui fut son parain luy abandonna le domaine des Royaumes de Northumbre & d'Estangle, moyennant l'hommage qu'il en exigea, comme Monarque universel & souverain de toute l'Angleterre, que ce digne heritier d'Egbert rétablit par là dans son premier lustre. Le reste de son regne fut si paisible, & son autorité si grande, qu'il fit un long voyage hors de son Royaume, sans que ni les Danois ni aucun autre peuple osassent luy susciter de trouble: car il alla à Rome par devotion visiter le sepulchre des saints Apostres, où quoy que dans un premier voyage, qu'il y avoit fait du temps d'Etelulphe, il eust desja esté sacré Roy par le Pape Leon IV. il le voulut estre encore une fois de la main d'Adrien II. Quand il fut de retour, il s'occupa à faire fleurir la Religion & les Lettres dans ses Etats, estant luy-mesme par sa pieté, & par son application aux beaux arts, un grand modele de vertu, & un grand attrait à l'étude. Il fit bastir magnifiquement plusieurs Monasteres, & fonda l'Université d'Oxford. Il fut le premier qui divisa l'Angleterre en Comtez. Il rétablit Londres, souvent pris & ruiné par les Danois, & érigea en divers autres endroits du Royaume plusieurs édifices somptueux, ou pour le service divin, ou pour l'ornement & la commodité des villes. Ce qui fut admirable en ce Prince, c'est qu'il eut

890.

eut cette application aux affaires publiques dans
un temps, où sa mauvaise santé ne devoit natu- 900.
rellement l'appliquer qu'à luy-mesme, & à son
propre soulagement. Car il eut durant plus de
deux ans un retressissement de nerfs, qui luy
causa des douleurs extresmes, & qui ravit enfin à
l'Angleterre un Monarque, qui a eu peu de pareils en courage pour soûtenir la mauvaise fortune, en moderation pour user de la bonne, en patience à ménager les ressources des mauvais évenemens, en soins & en application à employer utilement le temps de la prosperité.

Celle de ce Prince passa à ses enfans, & n'abandonna point ses Successeurs, que leurs pechez n'eussent obligé le ciel à remettre aux Danois le fleau en main. Edoüard son fils, dit le Vieux, parce que dés l'enfance il avoit des cheveux gris, maintint avec honneur le Royaume dans l'estat où il l'avoit reçû. Un de ses freres l'ayant voulu détrosner, & s'estant joint aux Danois habituez 920.
dans l'Isle, fut vaincu avec eux en bataille rangée, où ce Prince rebelle fut tué, & les Danois mis hors d'estat de nuire de longtemps aux Anglois. Adelstan fils naturel d'Edoüard, qui luy succeda, parce que les legitimes n'estoient pas en âge de gouverner, suivit les traces de son ayeul de plus prés encore que son pere. Il y eut peu de ses voisins contre qui il n'eust quelque guerre, & il n'en fit presque point dont il ne retirast de grands avantages. Il vainquit les Bretons de Galles : & si nous en croyons l'histoire Angloise, il rendit les Escossois tributaires de la couronne d'Angleterre, aprés avoir défait leur Roy Constantin. L'histoire d'Escosse n'en convient pas : mais un honneur qu'on ne luy peut disputer, est d'avoir retiré d'entre les mains des descendans du Danois

Gormon, les Royaumes de Northumbre & d'E-
920. ftangle, qu'il réünit à fa Couronne, pour ofter par là à cette nation inquiete le moyen de troubler l'Angleterre. Auffi le refte de fon regné fut-il fi doux & fi paifible, que fes Alliez mefmes s'en reffentirent.

Ogire, fœur de ce Prince, avoit époufé Charles le Simple Roy de France. Charles avoit efté détrofné par Raoul Duc ou Roy de Bourgogne, entre les mains duquel la Reine craignant que Loüis fon fils ne tombaft, l'emmena fecrettement en Angleterre; s'affeurant d'y trouver un azile dans la
930. generofité d'Adelftan. Son efperance ne fut pas trompée. Adelftan luy donna toute la confolation qu'elle pouvoit recevoir d'un bon frere, & toute la protection qu'elle pouvoit attendre d'un grand Roy. Comme l'Ufurpateur eftoit puiffant, il falloit prendre des mefures, & Adelftan y eftoit attentif; lorfque Raoul venant à mourir, la chofe fut renduë plus facile. Car d'un cofté le crédit du Roy d'Angleterre, de l'autre les bonnes intentions de Hugues le Grand Duc de France venant à concourir enfemble pour faire réüffir cette affaire, elle fut bien-toft concluë au contentement de tous ceux qui y prenoient part.

Adelftan y fit voir en mefme temps beaucoup de grandeur d'ame, & beaucoup de prudence. Il avoit à combattre la timidité de la Reine fa fœur, qui aimant tendrement fon fils, ne pouvoit fe refoudre à le voir paffer dans un pays, où il avoit encore des ennemis confiderables. Il avoit d'ailleurs des précautions à prendre, mefme avec les François fidelles, pour la feureté de fon neveu. Pour la crainte de la Reine, il ne crut pas qu'il fuft de fa gloire, ny de celle du jeune Roy d'y déferer: difant qu'un Roy fe doit à fes peuples; qu'il eft contre fon devoir de les abandonner entre les mains d'un tyran, qui n'ayant pas pour eux ce

cœur paternel que Dieu donne aux Rois legitimes, les traite en esclaves, & non en sujets; qu'un Prince 930.
malheureux peut bien ceder pour un temps à l'orage, & retirer sa main d'un timon qu'il ne peut gouverner: mais qu'il doit pendant ce temps-là estre attentif aux momens de le reprendre, à la premiere esperance qui luy est donnée de pouvoir surmonter la tempeste. Adelstan ayant fait resoudre la Reine au retour, en luy inspirant ces nobles sentimens, prit ses mesures du costé des François pour la seureté du Roy, & leur envoya pour cela des Ambassadeurs: mais il traita l'affaire avec tant d'adresse, que les François luy demanderent eux-mesmes leur Prince, Hugues le Grand ayant envoyé en Angleterre l'Archevesque de Sens avec un bon nombre d'autres Prelats, & des plus grands Seigneurs de l'Etat, pour prier Adelstan de le leur rendre.

Adelstan les receut avec de grands honneurs: mais avant que de rendre le Roy, il les fit solemnellement jurer, qu'ils luy seroient fidelles; & un de nos historiens asseure, qu'il exigea d'eux des ostages de leur fidelité. On trouve dans quelques auteurs la harangue toute entiere qu'il fit à Loüis & aux deputez de Hugues le Grand, où entre autres choses qu'il dit au jeune Roy, il l'exhorta à la clemence & à l'oubli des injures, à une grande douceur à l'égard de tout le monde, particulierement envers la noblesse: luy faisant remarquer qu'on disoit du feu Roy son pere, qu'il avoit negligé les personnes de qualité, pour n'élever que de petites gens.

Avec ces sages avertissemens Adelstan renvoya en France Loüis d'Outremer, ainsi nommé parce qu'il avoit esté élevé en Angleterre; & pour ne rien omettre de tout ce qui estoit capable d'affermir son éleve sur le trosne, il pria Guillaume Longue-épée Duc de Normandie de le défendre si quelqu'un l'osoit attaquer.

La tranquilité d'Adelstan ne passa pas à deux
940. de ses freres, Edmond & Edrede, qui luy succederent: mais le bon ordre où il avoit laissé le Royaume, leur donna à l'un & à l'autre une grande facilité à reprimer les Danois toutes les fois qu'ils voulurent remuer. Eduin fils d'Edmond, qui succeda à Edrede, estoit tout propre à leur laisser reprendre leur premier ascendant sur les Anglois. Mais ses vices ayant obligé ses sujets de le déposer pour mettre son frere Edgar en sa place, on vit revivre sous ce Prince les temps d'Adelstan & d'Alfrede.

Edgar commença à régner en l'année neuf cens
959. cinquante-neuf. Ce fut le David des Anglois: on le nomma le Pacifique, parce qu'en effet il aima la paix, & la procura à son peuple: mais il fut encore grand guerrier, aucun de ses predecesseurs n'ayant plus fait la guerre que luy, & avec plus grand succés.

Il fut le premier des Rois d'Angleterre, qui étendit son domaine hors de l'ancienne Bretagne, s'estant assujetti une partie de l'Irlande, & les Isles circonvoisines jusqu'en Norvege. Il dompta les Gallois, & pour tribut, il leur demanda trois cens testes de loup tous les ans: ayant entrepris d'exterminer de toute l'Angleterre ces animaux, qui la desoloient. Il imposa à proportion la mesme
960. peine à certains criminels, qu'il exemptoit par là d'une plus grande punition, & c'est depuis ce temps là qu'on dit qu'il n'y a point de loups en Angleterre.

Ce bon Prince eut encore plus de soin de munir son peuple contre les incursions des Barbares, que leurs troupeaux contre les loups. Il entretenoit en tout temps une grosse flotte composée de trois escadres, qui le rendoient formidable sur tout l'Ocean; de sorte que les Danois, qui depuis le commencement de la Monarchie avoient

laissé

laissé peu de ses predecesseurs en paix, n'oserent rien remuer contre luy.

Sa piéte, & son zele pour la Religion le rendoient venerable aux Evesques mesmes: entre lesquels il avoit choisi saint Dunstan Archevesque de Cantorbery pour directeur de sa conscience. 960.
Il entreprit conjointement avec luy la reformation du Clergé d'Angleterre, & obtint du Pape, qu'en plusieurs Eglises, où il y avoit des Chanoines mariez, on mettroit des Religieux chastes. Il fit aux Prelats de son Royaume, qu'il avoit assemblez pour l'execution de ce dessein, une harangue qui eut un grand effet. Plus de quarantes eglises desolées par les débauches de leurs indignes ministres, furent remplies de Moines exemplaires; & chacun concevant à l'imitation du Roy de l'estime pour la vie religieuse, on ne peut dire combien de monasteres furent érigez, ou rétablis.

Le zele d'Edgar pour les choses de Dieu augmentoit celuy de ses peuples pour luy. Il auroit été le plus heureux Roy qui eust jamais porté la couronne d'Angletere, s'il eust pû se deffendre de la passion qui rendit David criminel, & attira sur sa maison le glaive vengeur qui la détruisit.

L'avanture fut fort singuliere. Edgar pensant à se marier, avoit oüi parler d'Elfride fille d'Odgar Comte de Devon, comme d'un parti qui luy convenoit. Il avoit un favori nommé Etelvolde, qu'il aimoit tendrement; & dont il avoit sujet de croire qu'il estoit uniquement aimé. Il le choisit pour l'envoyer voir, si ce que la renommée publioit de la beauté de cette Princesse, estoit conforme à la verité. Etelvolde partit, & n'eut pas vû Elfride, qu'il y trouva, outre ce que la renommée en disoit, quelque chose qu'elle ne luy en avoit pû dire, & à quoy ne s'estoit pas attendu: Il y trouva, dis-je, un

960. charme secret, d'où naquit tout d'un coup en son cœur une passion violente, qui fut le poison de sa vie, & l'écüeil de sa vertu.

Etelvolde éprouva en cette rencontre, que l'amitié est bien foible contre l'amour, & devint un exemple memorable du peu de fonds qu'il y a à faire sur la fidelité d'un cœur, qui n'est pas à l'épreuve de cette passion. Au lieu de faire les affaires de son Maistre, il ne pensa qu'à faire les siennes, & quelque dangereux qu'en fust le succés, il les ménagea avec tant d'adresse, qu'il y réüssit. L'artifice dont il usa pour en venir à bout, fut premierement de persuader au Comte, qu'il estoit venu pour entrer dans son alliance, & pour luy demander sa fille, à laquelle il pouvoit en effet prétendre, le Roy l'ayant assez élevé pour cela. S'estant ainsi asseuré du Comte, il s'en retourna à la Cour, où par une double supercherie qu'il fit à son Maistre & à sa Maistresse, il fit à ce Prince une relation si desavantageuse de la beauté & de l'esprit de la Princesse, qu'il l'en dégousta tout-à fait. Il ne restoit plus à l'artificieux Etelvolde, que d'obtenir permission du Roy de traiter de ce mariage. L'affaire estoit assez délicate: mais le favory sçeut prendre son temps, & apporter des raisons plausibles pour faire entendre au Roy, que si Elfride n'avoit pas assez de beauté pour meriter l'amour d'un grand Monarque, elle avoit des biens & des avantages, qui pouvoient faire l'établissement & la fortune d'un particulier. Le Roy, qui aimoit Etelvolde, & qui ne prétendoit plus à Elfride, consentit sans peine à leur mariage: ainsi Etelvode l'alla querir, non pas pour l'amener à la Cour, mais pour la conduire à une maison de campagne, sous pretexte d'y cacher des disgraces, qu'il ne vouloit pas qu'elle fist voir au public.

Jusques-là l'artifice d'Etelvolde avoit eu tout le succés qu'il en pouvoit esperer. Sa femme, au

moins

moins en apparence, estoit contente dans la solitude, où ayant eu un enfant de luy, elle ne songeoit plus qu'à conserver ce gage de leur mutuelle affection. Le Roy sembloit l'avoir oubliée, lorsque malheureusement il la vit, Quelques-uns disent que ce fut par hazard, que chassant aux environs de la maison où son mari la tenoit cachée, il eut curiosité d'y entrer. D'autres écrivent que ce fut à dessein, & qu'il avoit mesme averti Etelvolde, qu'il vouloit se reposer chez luy, & rendre visite à son épouse. Ils ajoûtent que le malheureux mari qui ne prévoyoit que trop ce qui arriva, avoit prié sa femme de ne point augmenter sa beauté naturelle par ses parures, s'efforçant de luy faire comprendre, qu'il estoit important pour leur repos qu'elle ne pleust pas trop à ce Monarque; mais que ce fut une leçon que la Dame n'écouta pas. Quoyqu'il en soit: le Roy ne l'eut pas plûtost veuë, qu'il sentit naistre en mesme temps en son cœur deux violentes passions, l'une d'amour pour la femme, l'autre de vangeance contre le mari, & que vaincu de la mesme tentation que David, il fit à quelques jours de-là tuer le mari pour avoir la femme. 970.

Comme il estoit veuf, il l'épousa, & en eut un fils nommé Etelrede, qui fut non pas un Salomon, mais un autre Copronyme, qui salit comme luy les fons de son Baptesme: ce qui fit pronostiquer à saint Dunstan, qui en faisoit la ceremonie, qu'il causeroit bien des maux à l'Angleterre. Ce fut la punition du peché d'Edgar, duquel il fit neanmoins dans la suite une grande penitence, de sorte mesme qu'il mourut en réputation de sainteté environ l'an neuf cens soixante-quinze, aprés un regne de dix-sept ans: laissant deux fils, l'un de sa premiere femme nommé Edoüard,. & celuy que je viens de nommer de la seconde.

Quoyque la Couronne appartint à Edoüard,

qui estoit l'aisné, la Reyne Elfride la luy disputa, & la voulut faire tomber à son fils. Ses intrigues ne réüssirent pas : mais on ne
975. peut dire les traverses que cette ambitieuse Reine donna à Edoüard durant tout son Regne ; se trouvant à la teste de toutes les factions, qui s'éleverent contre luy. Les mauvais Ecclesiastiques qu'Edgar avoit dépossedé de leurs benefices, en formerent une pour y rentrer, qui causa de grands troubles dans l'Etat. Edoüard fit assembler des Conciles pour les reprimer, & fut secondé dans cette cause si juste par le saint Archevesque Dunstan. La constance que montra ce Prince à soûtenir ces contradictions, jointe à la sainteté de sa vie, & à sa mort violente qu'il endura, luy ont fait donner place parmi les Martyrs. Sa belle mere luy suscita l'assassin, qui le tua : & par là irrita de nouveau la justice divine contre l'Angleterre, que la penitence d'Edgar avoit peut-estre appaisé.

Edoüard estoit à la chasse dans une forest, où s'estant égaré, & ayant perdu ses gens, il se trouva si las & si alteré, qu'ayant apperçeu la maison de campagne de la Reyne sa belle-mere, il y alla demander à boire. Cette Princesse le reconnut de loin. & trouvant l'occasion de satisfaire sa haine, elle s'y abandonna : car sans hesiter elle ordonna à un de ses gens, qui ne le connoissoit pas, de l'aller assommer comme un ennemi dont elle avoit envie de se défaire. Pour donner moyen au meurtrier de commettre ce parricide plus seurement, elle sortit la premiere au devant du Roy avec un visage épanoüi, & ayant appris le sujet de sa venuë, sans le laisser descendre elle luy fit apporter du vin. Il alloit boire, lorsque l'assassin le frappa par derriere, d'un coup qui le fit tomber roide mort aux pieds de la cruelle marâtre, ou,

com-

comme quelques-autres ont écrit, à quelques pas d'elle, lorsque se sentant frappé, il se 978
retiroit pour chercher ses gens.

Elfride joüit du fruit de son crime, dont elle fit pourtant quelque temps aprés, à l'exemple du Roy son mari, une éclatante penitence. Etelrede fut Roy, & regna mesme long-temps pour le malheur de l'Angleterre. Saint Dunstan fit difficulté de le sacrer : mais il y condescendit enfin par soûmission à la volonté de Dieu, qui destinoit ce mauvais Prince comme un fleau à punir son peuple. En le sacrant, le Saint le luy prédit avec une liberté plus que prophetique. *Parce que vous estes monté sur le trosne*, luy dit-il d'un ton majestueux, *par le meurtre de vostre frere, écoutez la parole du Seigneur ; Voicy ce qu'il vous annonce par ma bouche. Le peché de vostre infame mere, & celuy de ceux qui luy ont conseillé, ne sera jamais effacé que par une effusion abondante du sang de vos malheureux sujets, par laquelle le ciel punira severement leurs crimes & les vostres.*

Le temps verifia la prophétie. Car sans compter la famine, la peste, & d'autres fleaux semblables, la guerre s'alluma si violemment dans toutes les provinces d'Angleterre sous le regne de l'infortuné Etelrede, qu'il se fit une revolution generale dans toutes les parties de l'Etat. La negligence, & la débauche du Prince, qui le rendirent méprisable à ses sujets, & luy susciterent des traistres, y donnerent commencement. Et sa cruauté envers les Danois habituez en Angleterre, aigrit de telle maniere les autres, qui avoient desja inondé son pays, qu'il n'y eut plus moyen de les appaiser. Il est vray que l'histoire dit, qu'ils avoient donné occasion à ce mauvais traitement par de grands desordres qu'ils commettoient, & par une extresme insolen-

ce.:

ce: mais quelque grand que fust leur crime, la
978. vengeance qu'on en prit le surpassa. Car on dit que le Roy envoya des ordres secrets dans la plus-part des villes ou il y avoit des Danois établis, pour les égorger tous en un certain jour. Ces ordres ne furent que trop exactement executez, & quelques-uns écrivent que l'inhumanité du barbare Etelrede alla si loin, qu'ayant fait mettre dans un champ les femmes des Danois qu'il avoit massacré, il les fit enterrer jusqu'à la ceinture, & commanda qu'on laschast sur elles des dogues affamés pour les devorer.

Le massacre ne pût estre si general, qu'il n'en échapast beaucoup. Quelques uns se cacherent, d'autres allerent porter cette nouvelle en Danemarch. Suenon y regnoit alors, Prince guerrier, entreprenant, feroce, & outre cela grand ennemi du nom Chrétien. Le Roy d'Angleterre s'apperceut bien-tost, qu'il s'estoit fait un dangereux ennemi, en offençant ce fier Monarque dans la personne de ses compatriotes. Suenon n'eut pas plû-tost appris le traitement que les Anglois avoient fait à ceux de sa nation, qu'il se resolut d'en tirer vangeance: & passant en Angleterre avec des troupes animées de cette fureur qu'inspire une injure reçeuë, & l'esprit du Paganisme contre les Chrétiens, met les villes à feu & à sang, pille & détruit les Eglises, se rend maistre du pays de Merce, & pousse si loin ses conquestes, qu'il vient mettre le siege devant Londres, d'autant plus resolu à l'emporter, qu'Etelrede n'osant tenir la campagne s'y estoit renfermé avec ce qu'il avoit de soldats. Suenon trouva dans les assiegez une vigueur & une résistance, à laquelle il ne s'estoit pas attendu. Les Anglois, combattant en desesperez, firent de si vigoureuses sorties, & un si grand carnage des Danois, que Suenon voyant perir son armée fut contraint de se retirer à Bathe. Les Anglois profitant

de-

de leur avantage, les pressèrent si vivement, qu'enfin Suenon avec toute sa fierté fut obligé de sortir d'Angleterre, & de remener en Danemarch les restes de son armée ruinée. 980.

Le Danemarch estoit si fertile en guerriers, que Suenon n'eut pas grande peine à remplacer ceux qu'il avoit perdus. En peu de temps il se vit une armée toute nouvelle, & plus forte que la premiere; avec laquelle repassant l'Ocean, il revint fondre sur les Anglois. Etelrede, qui ne s'y attendoit pas, & qui ne trouva pas en son peuple la mesme ressource de courage & de vigueur que la premiere fois, se retira en Normandie auprés de Richard II. son beau-frere, y ayant déja fait passer Emma sa femme, sœur de ce Prince, avec ses enfans, & laissant Suenon maistre de l'Angleterre, où le barbare conquerant établit sa domination sur l'exil des Grands la ruine du peuple, le sang des Ecclesiastiques & des Religieux, sur la destruction des autels, & autant qu'il luy fut possible, du culte & de la religion du vray Dieu. S'il eust vescu plus long-temps, Etelrede auroit perdu pour jamais l'esperance de remonter sur le trosne de ses peres: mais ce fut un fleau, que Dieu ne fit que montrer à son peuple. On raconte sa mort diversement. Quelques-uns disent, qu'il fut frappé par une main invisible du coup dont il mourut, & d'autres l'attribuent à saint Edmond martyr, dont ce Prince payen avoit profané le sepulchre. Saxon le Grammairien dit qu'il se reconnut, qu'il fut baptisé, & qu'il mourut Chrétien. Pontan, qui est de ce sentiment, 990.
rend cette conversion d'autant plus admirable, qu'il en raconte des circonstances plus singulieres. Voicy ce qu'il en a écrit. Haralde Roy de Danemarch, pere de Suenon dont nous parlons, ayant fait la guerre à Othon le Grand, & ayant esté vaincu, fut obligé par le traité de paix qu'il fit
avec

avec cet Empereur, d'embrasser la religion chré-
990. tienne: ce que ce Roy fit de si bonne foy, qu'il devint zelé pour l'établir dans son pays, jusqu'à user de violence & à contraindre ses peuples à la recevoir. Ce procedé irrita les Danois; & Suenon, qui avoit fait une profession forcée du Christianisme, se mit à leur teste pour rétablir le paganisme dans le Danemarch. Haralde eut le malheur en cette rencontre de se voir abandonné de la pluspart de ses sujets: mais pour cela il ne perdit pas courage. Un petit nombre de Danois fidelles, & quelques Esclavons qu'il avoit ramassé luy ayant fait un corps d'armée, il donna deux batailles, qu'il perdit à la verité, mais aprés lesquelles il ne laissoit pas de former encore un parti; & ce parti estoit toûjours une ressource considerable pour la religion, si Haralde n'eust esté tué, en s'avançant trop du costé du camp ennemi. Son armée fit en cette occasion plus qu'il n'auroit pû faire luy-mesme. Car la mort de son Roy l'ayant irritée, au lieu de l'abbattre & de la dissiper, elle attaqua Suenon avec tant de furie, & le poursuivit avec tant d'ardeur, qu'elle gagna sur luy trois batailles, & ne le laissa rétablir dans ses Etats, qu'à des conditions dures, fascheuses, & pour en estre chassé incontinent aprés par Erric Roy de Suede, qui le vainquit. Icy le même historien raconte les avantures de Suenon fort differemment de tous les autres, qui me paroissent en cette rencontre parler plus vray-semblablement que luy: mais il finit son histoire comme eux par la conversion de ce Conquerant, qu'il prétend mesme avoir contribué depuis à convertir le Danemarch. Quoy qu'il en soit de Suenon: il est certain que Canut son fils, qui luy succeda, fut chrétien; & il paroist mesme que dés le vivant de son pere il avoit embrassé la Foy avec beaucoup d'autres de sa nation: ce qui fait pencher

cher Polydore Virgile à croire que Suenon luy en avoit donné l'exemple. 1000.

Canut estoit un jeune Prince, qui depuis qu'il s'estoit fait chrétien, n'avoit rien qui ne deust plaire aux Anglois, hormis le sang dont il estoit né. Il estoit sage, vaillant, équitable, & naturellement bien faisant. Il avoit de la religion & de la pieté; & si au commencement qu'il fit la guerre, il fit paroistre encore quelques restes de la ferocité Danoise, il les falloit moins attribuer à son naturel, qu'aux occasions qu'on luy en donnoit. Tant de grandes qualitez dans un Prince, qui estoit en possession du trosne, auroient pû oster aux Anglois l'envie d'y en élever un autre, sur tout ayant un aussi mauvais Roy, qu'estoit Etelrede, refugié en Normandie : mais la tache originelle d'estre né Danois, & par dessus cela fils de Suenon, contrebalança dans leur esprit tout ce qui leur pouvoit persuader de s'en tenir à Canut.

Aprés avoir formé leur parti entre eux, ils députérent à Etelrede; & ce Roy ayant pris des mesures pour s'asseurer de leur bonne foy, à laquelle il ne se fioit pas trop, repassa en Angleterre; assisté des troupes du Duc de Normandie, & s'estant joint à ses intelligences, se trouva en état d'aller chercher Canut jusques dans Lincolne, qu'il l'obligea d'abandonner. Le Danois se sentant le plus foible battit en retraite vers la mer, & s'embarqua à l'embouchure de l'Humbre. Il vouloit repasser dans son pays : mais la tempeste l'ayant rejetté vers Sandwic, le chagrin qu'il eut de voir sa fortune changée si viste & si inopinément, luy fit faire une action de barbare, qui deshonora sa personne, & rendit sa nation encore plus odieuse qu'elle n'estoit. Car voyant qu'il falloit ceder à son malheur, & aller chercher en son pays natal de quoy venir vanger la honte

honte qu'il recevoit en sortant de sa conqueste, 1000. sur le point de partir il fit couper le nez & les oreilles à de jeunes Seigneurs Anglois qu'il avoit en ostage.

Les Anglois ne laisserent pas impuni cet affront fait à leur nation. Etelrede, qui estoit cruel, voulut encherir sur Canut, & fit mourir beaucoup de ces Danois naturalisez en Angleterre, qui avoient échapé à ses premieres fureurs. Il y en eut deux entre autres dont la mort fit grand bruit, parce qu'ils estoient considerables, & qu'ils avoient de grands biens. L'un s'appelloit Sigefrede, & l'autre Morcarde. Le premier fut doublement malheureux, parce qu'il avoit beaucoup de bien, & parce qu'il avoit une belle femme : Son bien excita l'avarice d'Edric, homme de grande consideration à la Cour d'Etelrede, quoyque ce fût un traistre averé : la beauté de sa femme aveugla tellement l'eprit d'Edmond l'un des enfans du Roy, qu'en estant devenu amoureux, il la viola du vivant de son mari, & l'épousa aprés qu'il fut mort.

Ainsi les deux heros de ce temps-là mirent une ombre à l'éclat de leurs vertus par des actions que l'histoire ne leur a pû pardonner; Canut par le traitement barbare qu'il fit aux ostages qu'on luy avoit donnez : Edmond par son incontinence. A cela prés, cet Edmond avoit toutes les bonnes qualitez, qui font les grands Princes & les grands hommes. Il estoit d'une haute taille, & d'une telle force de corps, qu'il fut surnommé Costé-de-fer. Il estoit brave, vigilant, infatigable dans les travaux, sçachant également profiter d'une victoire, & trouver des ressources dans une défaite. Etelrede avoit besoin d'un pareil second pour défendre sa Couronne contre Canut, qui n'estant retourné en Danemarch, que pour revenir en Angleterre avec des forces capables de la

la subjuguer encore une fois, reparut bientost sur l'Ocean avec une nombreuse flotte, & vint débarquer à Sandwic. 1010

Etelrede, qui s'estoit laissé aller à sa paresse naturelle durant l'absence de Canut, n'ayant point fait de préparatifs, luy laissa faire de grands progrés, en attendant qu'il se pust mettre en état de luy resister; & pour comble de malheur il tomba malade. Ce fut dans cette situation de ses affaires, & de celles de son Royaume, qu'il se déchargea sur Edmond, qui estoit son aisné du premier lit, de la conduite de son armée. Il ne pouvoit faire un meilleur choix, & il avoit sujet de tout esperer de luy, si se défiant de sa jeunesse, il ne luy eust point donné pour conseil le perfide Edric qui le trahit; en luy faisant perdre l'occasion de combattre l'ennemi avec avantage & qui estant empesché de faire pis par la vigilance, & l'application du Prince, leva le masque, & changea de parti avec plusieurs autres qu'il avoit seduits.

Cette desertion ayant affoibli l'armée Angloise, & Etelrede estant retombé malade aprés quelque esperance de guerison, Edmond s'approcha peu à peu de Londres, où il sembla qu'il eust esté conduit pour fermer les yeux au Roy son pere, qui y mourut l'an mille seize, aprés trente-sept ans d'un regne, qui ne fut si long, que pour estre tissu d'un plus grand enchaisnement de mal- 1016
heurs.

Etelrede estant mort, Edmond monta sur le trosne: mais il ne fut reconnu que par ceux de Londres, presque tout le reste de l'Angleterre ayant suivi le parti qui paroissoit alors le plus fort. Edmond n'en fut pas étonné: mais s'élevant par son courage au dessus de sa mauvaise fortune, il alla avec ce qu'il avoit de troupes assieger Glocestre & Bristol, & les pressa si vivement, qu'il s'en rendit maistre avant qu'elles pûssent estre secouruës.

1016. Canut reçeut la nouvelle de cette perte avec le mesme sang froid, qu'Edmond venoit de recevoir celle de la desertion de ses sujets, & dissimulant son chagrin, marcha avec toute son armée droit à Londres: ne doutant pas qu'il ne trouvast cette ville dépourveuë de vivres & de garnison, & qu'il n'y fust receu sans resistance. Il y en trouva plus qu'il ne pensoit: Les habitans de Londres soûtinrent vigoureusement ses attaques, & tuerent mesme dans une sortie qu'ils firent, un nombre considerable de ses gens. Canut nonobstant cela continuoit le siege, lorsqu'on luy vint dire qu'Edmond s'approchoit avec ses troupes pour secourir la place. A cette nouvelle le Danois, qui avoit une grosse armée, crût qu'en la divisant en deux, il pourroit en mesme temps poursuivre le siege de Londres, & combattre le Roy d'Angleterre. Ayant fait cette division, il marcha vers Andoüer dans le Comté de Hant, & y ayant rencontré Edmond, il luy presenta la bataille, que le Prince Anglois accepta. On combattit depuis trois heures jusqu'à la nuit, sans que la victoire se déclarast, jusqu'à ce que le perfide Edric, qui de tous les traistres fut celuy qui sçût mieux user de cette lasche maxime, qu'il importe peu que ce soit par valeur ou par artifice que l'on vainque, s'estant avisé pour épouvanter les Anglois de leur montrer une épée teinte de sang, en leur criant que leur Roy estoit mort, fit un effet tout opposé à celuy qu'il prétendoit faire. Car le Roy, qui avoit vû cette action, ayant haussé la visiere de son casque pour se faire voir aux siens, leur redoubla si fort le courage, que les Danois ne leur pouvant plus resister, furent obligez de prendre la fuite, & de leur ceder le champ de bataille. Edmond ayant vaincu Canut, tourne droit vers Londres, pour la délivrer du siege, qui continuoit toûjours. Les Danois oserent l'attendre: mais ce fut pour aug-

augmenter sa gloire par une victoire réiterée.
Car ils furent taillez en pieces à la veuë de la Ville, 1016.
où le Roy fut receu ensuite avec des acclamations, qui luy furent plus agreables que toute la pompe de son triomphe.

Pour avoir triomphé, Edmond ne crut pas qu'il luy fust permis de negliger les précautions. Il connoissoit son ennemi, & sçavoit bien qu'il n'estoit pas homme à manquer de ressource, & à demeurer en repos. En effet, en fort peu de temps Canut eut rétabli son armée, & on le vit bien-tost aux portes de Londres. Edmond, qui s'y estoit préparé, le repoussa vigoureusement, & l'obligea de se retirer. Non content de cela, voulant enfin delivrer tout à fait l'Angleterre de ce dangereux ennemi, il résolut de l'aller chercher, & de profiter de l'ascendant que les Anglois avoient pris depuis quelque temps sur les Danois, pour leur donner une bataille décisive.

Canut ne se fit pas chercher long-temps. Comme il avoit mesme grossi son armée, il crut pouvoir combattre avec avantage; ainsi il accepta la bataille, où ayant paru toûjours également brave, toûjours sage & grand Capitaine, il fut neanmoins encore malheureux. Il y a apparence que ce malheur eust esté le coup de sa perte, si Edmond, avecqui Edric s'estoit depuis quelque temps reconcilié pour luy nuire plus seurement, n'eust point écouté le conseil de ce traistre, qui l'empescha de poursuivre sa victoire, en l'asseurant que les ennemis n'estoient plus en état de rien entreprendre aprés une telle défaite. Contre toutes les regles de la prudence Edmond le crut, & donna à Canut le temps de rallier ses troupes, & de leur faire passer la Tamise. Edmond, qui vit bien qu'il s'alloit jetter sur la partie Orientale de l'Angleterre, le suivit, & luy présenta la bataille, se tenant asseuré de le vaincre, & regardant ses victoi-

victoires passées comme un gage de celle cy,
1016. qu'il consideroit, dit-il à ses soldats, en les haranguant avant le combat, comme la derniere, & comme le couronnement de toutes les autres. En effet, les Anglois avoient fait de si grands efforts, & de si beaux faits d'armes, que l'aisle droite des Danois commençoit à plier, lorsque Canut y estant accouru, ranima tellement le courage & la vigueur de ses soldats par l'exemple qu'il leur donna, que les Anglois ne pouvant soûtenir leur furie, prirent la fuite; & quoy qu'Edmond fist pour les rallier, & pour les retenir, il fallut qu'il cedast enfin, & qu'il pensast luy-même à se retirer. Sa retraite fut belle, & digne d'un grand Capitaine. Car quoy que Canut fust vainqueur, & le poursuivist chaudement, il ne pût l'empescher de gagner Glocestre, & de s'y mettre en seureté.

La perte de cette bataille fit changer de face à la fortune d'Edmond, non seulement par l'affoiblissement de ses troupes, mais encore par la desertion de ses villes, entre autres de la capitale, qui quoyque fidelle jusques là, prit l'épouvante, se rendit aux Danois, & fut suivie de beaucoup d'autres. Edmond neanmoins ne perdit pas courage: mais ralliant ce qu'il put de son armée, il se crut en état de reprendre l'ascendant sur son ennemi. En effet tout vaincu qu'il estoit, il luy parut encore assez redoutable pour luy faire desirer la paix.

Les historiens racontent si diversement la maniere dont se fit ce traité, que je n'y vois rien de certain que la conclusion. Ceux qui me semblent en parler avec plus de vray-semblance, disent que les armées estant en presence l'une de l'autre, Edmond fit proposer à Canut de vuider tous deux leur querelle par un combat particulier pour épargner le sang des leurs; ce que Canut

ayant

ayant accepté, ils entrerent tous deux dans une isle de la riviere de Saverne, que là ils se battirent long-temps en presence des deux armées, qui les regardoient du rivage, sans qu'on pust decider qui des deux avoit l'avantage sur l'autre, tant ils paroissoient tous deux égaux & en adresse & en valeur ; qu'enfin Canut apprehendant que sa force n'égalast pas toûjours son courage, contre un ennemi qui passoit pour un des plus forts hommes du monde, trouva le temps de luy faire entendre malgré la chaleur du combat, que puisque la fortune ne décidoit pas entre-eux, & que la valeur paroissoit égale, il falloit partager ce que ni l'un ni l'autre n'avoit droit de posseder seul ; qu'Edmond avoit accepté le parti, & qu'estant convenu sur le champ de diviser le Royaume en deux, ils s'estoient séparé bons amis, & avoient terminé par là une guerre de plus de deux siecles, durant laquelle quelques historiens, qui en ont fait la supputation, comptent quatre-vingt-douze batailles données, & plus de trois cens mille hommes de tuez. 1016.

Edmond ne joüit pas long-temps de la paix qu'il avoit acquise: car il mourut peu de temps aprés, quelques-uns disent de mort naturelle ; d'autres prétendent que ce fut de mort violente, & par la perfidie de cet Edric, qui l'avoit desja tant de fois trahi: apprenant par là aux Souverains qu'un rebelle peut bien devenir un bon sujet ; mais qu'un traistre ne devient jamais fidelle.

Par cette mort enfin Canut demeura maistre de toute l'Angleterre. Car quoy qu'Edmond eust des freres & des enfans, les freres retirez depuis long-temps auprés de leur oncle en Normandie ne pensoient pas à la couronne, & les enfans n'estoient pas en âge de former un parti pour la disputer. Outre que les Grands estant las de la guerre, & trouvant d'ailleurs Canut digne 1017.

de leur commander, consentirent sans peine à
1017. le reconnoistre pour Roy. Il fut sacré l'an mil dix-sept, avec les ceremonies ordinaires, par l'Archevesque de Contorbery.

Il commença son regne par éloigner d'Angleterre les enfans d'Edmond, qu'il envoya en Suede, & qui passerent depuis en Hongrie: mais aprés ce reste d'injuste politique inévitable aux Conquerans, on ne vit rien de plus équitable, de plus sage, mesme de plus religieux, que la conduite de ce Heros. La punition qu'il fit d'Edric luy attira l'applaudissement de tous les gens de bien de sa Cour. Il s'estoit servi des trahisons: mais il avoit toûjours haï le traitre; & plus prudent en cela qu'Edmond, il ne s'estoit jamais fié en luy: de sorte que quand il fut parvenu à la couronne, il ne luy fit aucune part des affaires. Cet ambitieux, qui n'avoit trahi que pour regner, se voyant déchû de ses esperances, en concut un si grand dépit, qu'il osa reprocher au Roy le peu de reconnoissance qu'il avoit des services qu'il luy avoit rendus. *J'ay trahi mon Roy pour vous*, luy dit il, *je l'ay fait mourir en est-ce là la récompense?* Le Roy indigné de ce discours, s'écria sur le champ: *Ah perfide! as-tu pû croire que je fusse capable de récompenser de si noirs attentats, & oses-tu bien les avoüer? Je te prens par tes paroles, & sur l'aveu d'un tel forfait je te condamne à perdre la vie, que tu as osté à ton Prince: son sang soit sur toy.* En disant ces mots il fait prendre le traistre, & le fait jetter par les fenestres dans la Tamise, où ce malheureux finit ses jours.

Aprés avoir purgé l'Etat de cette peste qui l'infectoit, Canut s'appliqua à y rétablir l'ordre, la paix, & l'abondance, qu'en avoient banni les guerres passées, & il y réüssit si bien, que jamais l'Angleterre ne fut plus florissante que sous

ſous ſon regne. Les loix qu'il porta, les impoſts qu'il oſta, les gratifications qu'il fit aux 1017.
Grands, les graces qu'il répandit ſur tout le monde, luy attirerent l'admiration & l'amour de l'un & de l'autre peuple, dont la concorde & l'union peuvent eſtre appellez ſon chef-d'œuvre. Il avoit ſceu tellement ſe partager, qu'aucune des deux nations n'avoit ſujet de ſe plaindre d'avoir moins de part aux affaires, ou aux bonnes graces du Roy que l'autre. Il avoit compoſé ſon conſeil également de toutes les deux, & ne vouloit point qu'il y eût de difference pour les rangs & pour les honneurs, que celle que l'aage y mettoit. Il en uſoit de meſme pour les charges de judicature, & pour les militaires, & il ſe tenoit ſi ſeur des Anglois, que dans une gurrre qu'il fit en Suede, & dans la conqueſte
de la Norvege qu'il entreprit à ſon retour, il 1020.
donna un corps conſiderable de troupes de cette nation à commander à Godwin Comte de Kent, homme de bonne teſte, & grand guerrier. Le ſuccés luy montra qu'il ſe pouvoit fier à eux; car ils firent ſi bien leur devoir, que la gloire de cette expedition leur fut attribuée.

La pieté de ce Monarque donna un grand relief à ſes autres vertus. Il fit rétablir tous les monaſteres d'Angleterre que les guerres avoient ruinez, & baſtit des egliſes dans tous les lieux où il avoit donné des batailles, y fondant des Preſtres, afin d'y prier & d'y offrir des ſacrifices pour les morts. Il fit édifier à Glaſtembury un magnifique monaſtere à l'honneur de ſaint Edmond, pour réparer le ſacrilege que Suenon ſon pere y avoit commis, en violant le tombeau de ce grand Martyr. Il leva luy-meſme le corps de ſaint Elphege Archeveſque de Cantorbery, martyriſé par les Danois, & enterré dans ſaint Paul de Londres pour le faire tranſporter dans l'Egliſe

dont il avoit esté Evesque. Il donna des tresors
1020. immenses à ceux de Vinchestre. Il alla à Rome visiter le sepulchre des saints Apostres, où il fit de grands presens, & de grandes aumosnes, & donna d'autres marques d'une devotion tres-sincere. Nous avons encore une lettre de Fulbert de Chartres, par laquelle ce Prelat le remercie des dons qu'il avoit fait à son Eglise. Mais la pieté de ce Conquerant ne consistoit pas seulement en ces œuvres exterieures, qui coustent peu à un grand Roy. Elle estoit accompagnée des sentimens du cœur, dans lesquels il faisoit paroistre un respect profond pour la divinité, & une forte persuasion qu'il en dépendoit en toutes choses.

C'est ce qu'il témoigna un jour par des paroles que l'histoire a recüeilli soigneusement, comme un des plus beaux monumens qui nous soit resté de ce Heros. Il estoit sur le bord de la mer, où quelqu'un luy faisant compliment, luy donna par une de ces flateries si ordinaires aux courtisans, le titre pompeux de Roy des Rois, de Maistre de la mer & de la terre : à ces mots Canut sans répondre plia son manteau, & s'assit dessus. Aprés quoy voyant venir le flux : *La terre où je suis est à moy*, dit-il en s'adressant à la mer, *& toy-mesme tu es soumise à ma domination. Je te commande de n'avancer pas plus loin, & de respecter les pieds de ton Roy.* Chacun écoutoit ces paroles avec un extresme étonnement, & l'on ne comprenoit pas à quel dessein il les disoit, lorsque le flot venant à moüiller les habits & les pieds du Monarque : *vous voyez*, dit-il à ceux qui l'accompagnoient, *comment je suis maistre de la mer. Apprenez par là ce que c'est que la puissance des Rois de la terre, & qu'à proprement parler il ne faut appeller Roy que ce grand Dieu, par qui le ciel, la terre, & la mer sont gouvernez.* Aprés avoir dit ces paroles, il se leva, & s'en alla accompagné de ceux qui l'environnoient droit à l'Eglise de saint Pierre de

Vinche-

Vinchestre, & là mettant sur la teste du crucifix une espece de diadesme qu'il avoit accoûtumé de 1030.
porter, il n'en voulut plus user depuis, protestant par une humble reconnoissance de la grandeur de Dieu & de sa propre bassesse, que celuy-là seul merite de porter la couronne, à qui toutes les creatures obeïssent.

Une telle action meritoit de terminer une si belle vie. Aussi mourut-il bien tost aprés, ayant regné environ vingt ans avec plus de gloire & de puissance qu'aucun de ses predecesseurs. Il avoit des enfans de deux femmes; entre autres Heralde, fils d'Aluine, auquel il donna l'Angleterre; & Canut, fils d'Emma veuve d'Etelrede, à qui il donna le Danemarch: mais ce Prince abandonna bien-tost aprés le gouvernement de ce Royaume pour venir regner en Angleterre, où son frere ne fut Roy que quatre ans, aprés lesquels il mourut, haï & méprisé de tout le monde. Canut II. regna encore moins que luy, & ne fut pas un meilleur Roy. Le Comte Godwin gouverna l'Etat pendant le regne de ces deux Princes, & rectifia autant qu'il pût les fautes que leur faisoit faire ou leur incapacité, ou leur emportement.

Aprés la mort de ces deux Rois si peu dignes du sang du grand Canut, les Anglois sentant revivre en eux l'amour de leurs Princes naturels, résolurent de remettre sur le trosne un des deux freres du brave Edmond, retirez depuis long-temps en Normandie. Car quoy qu'Edmond eust des enfans, ils estoient exilez en Hongrie, & un si grand éloignement joint à ce qu'ils estoient sans appuy contre la 1040.
faction des Danois, fit qu'on ne pensa pas à eux, & qu'on jetta les yeux sur leurs oncles, qui outre l'âge propre à gouverner, avoient dans la personne du Duc de Normandie un protecteur puissant, & à portée de les secourir. La Normandie estoit alors, c'est-à dire environ l'annee mille

quarante-trois ou quarante quatre plus florissante
1043. que jamais, sous le gouvernement de Guillaume, nommé depuis le Conquerant. Ce Prince estoit fils naturel de Robert I, & d'une bourgeoise de Falaise nommée Arlette ou Adeline : mais son genie & sa valeur l'avoient fait assez estimer au Duc son pere pour en faire son successeur ; & l'on voyoit par experience qu'il en avoit fort bien jugé: la vie de ce Prince n'ayant esté jusques-là qu'un tissu de guerres & de victoires, par les querelles que ses parens luy avoient suscité pour la succession, & ses voisins pour les limites. Ainsi les Anglois crurent trouver en luy un appuy tel qu'il leur falloit contre les Danois, pour conserver ce qui leur restoit de la race de leurs Princes naturels, qu'ils vouloient remettre sur le trosne.

La couronne regardoit Alfrede, qui estoit l'aisné des deux freres dont il estoit alors question : mais le comte Godwin s'y opposa, & fit ses efforts pour l'empescher d'y parvenir. Ce Comte estoit un homme ambitieux, qui ayant épousé la sœur du feu Roy, s'estoit flatté que cette alliance mettroit la couronne dans sa maison. Il l'avoit d'abord esperée pour son fils : mais voyant l'esprit des Seigneurs Anglois trop éloigné de le contenter sur ce point, il voulut au moins qu'elle tombast à sa fille, & qu'elle épousast celuy qui monteroit sur le trosne.

Dans cette pensée le choix des deux Princes ne luy fut point indifferent: Il crut gouverner le cadet beaucoup plus aisement que l'aisné: ce qui fut cause qu'il n'omit rien pour rendre celuy-cy odieux, & pour en dégouster les Grands: mais voyant enfin qu'il n'en viendroit pas à bout, il se résolut d'employer la force, où l'artifice ne luy avoit pas réüssi: faisant assassiner Alfrede à son entrée dans le Royaume, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Cette mort fraya le chemin à Edoüard pour

par-

parvenir à la couronne, & donna moyen à Godwin de venir à bout de ses desseins. Tout luy 1044.
réüssit comme il l'avoit souhaité. Edoüard fut sacré Roy le jour de Pasques de l'an mil quarante-quatre, & épousa ensuite Edithe fille du Comte, qui par cette alliance devint plus Roy que le Roy mesme, dont il faisoit les fonctions, & ne luy laissoit que le nom.

Aussi Edoüard ne parut-il d'abord avoir apporté sur le trosne de bonnes qualitez, que la devotion & une douceur qui luy faisoit dire, qu'il eust mieux aimé passer ses jours dans une vie obscure & privée, que d'acheter une couronne par l'effusion du sang humain. Sa candeur luy fit donner le surnom de Simple: nom malpropre à le faire estimer des courtisans & des politiques, qui regardoient cette simplicité comme un defaut de veuës & de lu- 1045.
mieres.

Ainsi Edoüard passa les premieres années de son regne dans un mépris, dont on n'auroit pas crû qu'il eust jamais pû revenir, le Comte faisant tout sous son autorité, & s'en servant quelquesfois pour faire des choses qui le deshonoroient. La persecution qu'il suscita à Emma mere de deux Rois, dont l'un estoit actuellement sur le trosne, fut une grande marque de la foiblesse, & de l'aveugle soumission de ce Prince pour son ministre. Cette Reine déplaisoit au Comte, peut-estre parce qu'elle estoit mere du Roy, & qu'il craignoit qu'elle ne le gouvernast : les historiens n'en marquent pas la raison. Le Comte resolu de la perdre, l'accusa d'abord de s'estre remariée aprés la mort d'Etelrede à un Roy Danois, qu'elle devoit regarder comme un ennemi de l'Etat ; & que loin d'aider ses enfans durant le temps de leur exil, elle avoit conspiré contre eux. Comme le Comte estoit juge & partie, la pauvre Reine eut bien-tost perdu sa cause. Ainsi traitée comme criminelle, elle fut de-

dépoüillée de tout ce qu'elle possedoit : Godwin
1050. croyant luy faire grace, de luy laisser encore la vie. Ce fut l'unique bien qui resta à cette infortunée Princesse: si c'est un bien aux personnes de ce rang, qu'une vie sans gloire & sans liberté : car Emma perdit bien-tost l'une & l'autre, par la noire calomnie qu'on luy fit d'un mauvais commerce avec un Evesque. Sur cette acusation, on les fit mettre elle & le Prelat en prison. Jusques-là Emma avoit pris patience: mais cette belle ame ne put souffrir l'injuste flétrissure que ses ennemis faisoient à sa réputation, Pour s'en justifier, elle osa bien faire proposer au Roy son fils de luy permettre l'épreuve du feu : maniere de justification fort usitée en ce temps là. Edoüard fit voir en cette rencontre de quoy sont capables les Princes foibles, quand par une aveugle déference pour leurs officiers ou pour leurs favoris, ils se rendent ministres des passions d'autruy. Il ne rejetta point cette proposition, qui luy devoit faire horreur, & qui estoit une preuve si claire de l'innocence de la Reine. La Princesse fut tirée de prison pour marcher sur des fers ardens, à la veüe d'une multitude innombrable de peuple, qui admira sa fermeté & reconnut sa vertu, en la voyant marcher nuds pieds sur ces fers tout rouges de feu, sans en recevoir aucun dommage. Ce miracle toucha le Roy, & ranimant tout d'un coup en luy les sentimens de la nature, que la calomnie avoit étouffez, il fit revivre en son cœur une tendresse & un respect pour sa mere, qu'il luy conserva jusqu'à la mort.

Il est à croire que cette avanture commença à faire ouvrir les yeux à Edoüard sur la conduite de son ministre, à quoy l'on dit qu'aida beaucoup un moine de Jumieges nommé Robert, que le Roy avoit amené avec luy en retournant de Normandie, & qu'il fit Archevesque de Cantorbery.

Mais

Mais ce qui donna le dernier coup à la fortune de cet Aman fut l'affaire du Comte de Boulogne, que 1050. les historiens rapportent diversement, & dont voicy ce qu'il y a de plus seur.

Eustache Comte de Boulogne estoit allé voir Edoüard, dont il avoit épousé la sœur. En s'en retournant, & passant à Contorbery, ses gens eurent avec quelques habitans une querelle, qui s'échauffa si fort, que le Comte voulant secourir les siens, eut le chagrin de les voir presque tous tuer à ses costez, & d'estre luy-mesme obligé de se retirer, ayant couru risque de sa personne. Il porta ses plaintes à la Cour, & represента si fortement au Roy l'indigne traitement qu'il avoit receu, que le Roy ordonna à Godwin de mener des troupes à Cantorbery, pour punir l'insolence d'une ville, qui avoit manqué de respect à son beau-frere. Godwin trop accoustumé à commander, crut qu'il pouvoit se dispenser d'obeïr, & ayant d'ailleurs interest à la conservation d'une ville de laquelle il estoit Seigneur, remontra au Roy, qu'il falloit écouter les habitans de Cantorbery avant que de les condamner, beaucoup plus encore avant que de les punir. Le Roy témoigna en cette occasion qu'il commençoit à vouloir estre Maistre, & Godwin se défendit tant qu'il pût, de la dépendance & de la soumission ; de sorte qu'ayant appris que le Roy levoit des troupes, il en leva aussi : mais se voyant de beaucoup inferieur, il n'osa se commettre, & se retira chez le Comte de Flandres son allié. Edoüard avoit desja déclaré Godwin & ses enfans ennemis de l'Etat : mais quand il eut appris sa retraite, il fit confisquer tous ses biens, & pour 1052. mieux marquer son indignation contre toute cette famille, il éloigna mesme de la cour la Reine sa femme, parce qu'elle en estoit. Il punit ensuite les habitans de Cantorbery, & fit si bien voir à Godwin, qu'il estoit devenu Roy,

que le Comte tout fier qu'il estoit, fut contraint
1055. d'implorer sa clemence. Il obtint son pardon pour luy & pour ses enfans, & la Reine revint à la Cour: mais le Roy commença à prendre avec luy un air de souverain, auquel il fallut qu'il s'accoutumast.

Ce fut de cet air qu'Edoüard luy reprocha l'assassinat de son frere Alfrede, qu'il avoit dissimulé jusques-là. Il estoit à table, où le Comte, & plusieurs autres Seigneurs estoient assis avec luy. Celuy qui luy donnoit à boire ayant fait un faux pas en luy presentant sa coupe, & s'estant tenu ferme sans rien renverser, se servit, pour dire qu'un de ses pieds avoit affermi l'autre, de ce proverbe de l'Ecriture, où il est dit, que le frere aidé par le frere est inébranlable comme une tour. *Il est vray*, repliqua le Roy regardant fixement le Comte, *si j'avois aujourd'huy le mien, nous nous servirions l'un à l'autre d'un grand appuy.* Ces paroles du Roy, & l'œillade qu'il avoit jettée sur le Comte en les disant, furent pour luy un coup de tonnerre qui luy fit craindre le foudre: ce qui fut cause que voulant se justifier du crime dont on l'accusoit: *Je m'apperçois Sire*, repliqua-t-il, *que vostre Majesté me soupçonne d'avoir trempé dans l'assassinat commis en la personne du Prince Alfrede. Je prie Dieu*, ajousta-t-il en prenant en main un morceau de pain, *que ce soit là le dernier morceau que je mangeray de ma vie, si je suis coupable de cette mort.* En finissant ces mots, il mit le pain dans sa bouche, & fit effort pour l'avaller: mais il luy demeura dans la gorge, & ayant bouché le conduit l'étrangla: laissant aux assistans à juger si cet accident estoit une punition divine, ou un effet naturel du trouble qui agitoit alors Godwin.

Edoüard soustrait enfin tout à fait à la tutelle de cet homme ambitieux, montra que la droiture chrétienne peut tenir aux Princes lieu de politique pour bien gouverner leurs sujets, & d'art militaire

pour

pour dompter leurs ennemis. Edoüard ne fut ni fin ni guerrier: cependant aucun Roy ne termina plus heureusement toutes les guerres, & ne fit mieux gouster à ses peuples toutes les douceurs de la paix. 1060.

Les Danois firent descente à Sandwic, & ravagerent toute la coste: mais ils furent incontinent chassez. Les Ecossois furent défaits par Sivart Comte de Northumbre, & y perdirent Macbeth leur Roy. Algar Seigneur Anglois, & Gruffin Prince d'une partie du pays de Galles firent de grands desordres dans Herford, dont ils pillerent les habitans, abbatirent l'Eglise cathedrale, emmenerent l'Evesque prisonnier: Haralde, fils aisné de Godwin, marcha contre eux, les mit en déroute, tua Gruffin, & rendit les Gallois plus circonspects à choquer Edoüard.

Aucune de ces guerres ne fut longue, & ne troubla que fort peu la paix, durant laquelle Edoüard s'appliqua à rendre son peuple heureux: regardant ce soin comme le premier de ses devoirs. Il fit un recüeil des plus belles loix portées par ses predecesseurs, sur tout de celles qui estoient favorables au peuple, & ordonna qu'elles fussent observées de tous ses sujets sans exception: ce qui leur fit donner le nom de Loix communes, lesquelles furent toûjours si respectées par les Anglois, que dans les révolutions qui arriverent depuis, ils ne souffrirent rien plus impatiemment que le changement qu'on y apporta, & ne desirerent rien avec plus d'ardeur que de les voir rétablies.

Un gouvernement si heureux attira à Edoüard la veneration & un tendre amour de tout son peuple. A quoy contribua encore beaucoup la sainteté personnelle de ce bon Roy, qui sur un des premiers trosnes du monde avoit atteint un degré de vertu, & de perfection evangelique, qui est rare mesme dans les cloistres. Son humilité dans ce

haut rang, sa sensibilité pour les malheureux dans
1060. un état où l'on ne connoist point les miseres, sa charité envers les pauvres, son application à ses devoirs, sur tout depuis que s'estant soustrait à la domination d'un Ministre imperieux, il eut pris en main le gouvernement du Royaume, sa chasteté encore plus parfaite qu'il ne paroissoit au dehors, puisqu'il garda avec Edithe une perpetuelle virginité : ces vertus, dis-je, dont il plût mesme à Dieu de relever l'éclat par des miracles, le firent regarder luy-mesme comme la merveille de son siecle.

De tels Rois durent toûjours trop peu. Il sembloit à toute l'Angleterre qu'Edoüard ne commençoit qu'à reguer, quoyqu'il y eust desja vingt-quatre ans qu'il fust sur le trosne, lorsque l'an mil-soixante-six la mort l'enleva à son peuple, qui le
1066. pleura comme son pere, & le revera comme son protecteur, depuis qu'Alexandre III. l'eut solemnellement mis au nombre des Saints.

Saint Edoüard estant mort sans enfans, la couronne d'Angleterre demeura en proye à l'ambition de trois prétendans, dont le plus legitime fut celuy qui en fut le premier exclus. Ce Prince nommé Edgard Ethelin, qu'on avoit depuis peu ramené de Hongrie, estoit petit fils du Roy Edmond : mais sa jeunesse fut à ceux qui favorisoient ses concurrens un pretexte plausible de l'éloigner du gouvernement d'un Etat, dont les agitations frequentes demandoient l'experience la plus consommée.

Toute la contestation demeura entre Haralde fils du Comte Godwin, & Guillaume Duc de Normandie, qui dans un temps où la succession ne suivoit pas toûjours la naissance, avoit esté appellé à la couronne par le testament de saint Edoüard. Au droit prés ils la meritoient tous deux. Haralde estoit un Seigneur bien fait, d'un abord agreable & majestueux, vigoureux, brave, montant bien à che-

val,

val,& extrémement adroit à toutes sortes d'exer- 1066.
cices. Guillaume estoit de ce temperament & de ce caractere d'esprit, dont on nous dépeint les Heros. Il estoit d'une grande taille, gros & fourni à proportion. Il avoit une penetration à laquelle rien n'échapoit. Il estoit robuste, laborieux, endurci à toute sorte de fatigues, à l'épreuve du chaud & du froid, se passant aussi aisément de dormir & de manger, que s'il n'eust jamais éprouvé ni la faim ni la lassitude. Il avoit naturellement l'ame grande, & capable des plus vastes desseins. Il aimoit la guerre, & la sçavoit bien, & y estoit toûjours heureux. Il estoit liberal, moderé, religieux, & de bonnes mœurs. Il estoit naturellement doux : mais il devenoit severe jusqu'à la dureté contre ceux qui en abusoient, & quand on l'avoit une fois irrité, on ne l'appaisoit pas aisément.

Un concurrent de ce caractere auroit paru plus redoutable à Haralde, si la mer ne les eut point separez. Mais Haralde avoit l'avantage du lieu : car il estoit en Angleterre, & avoit esté élevé à la cour d'Edoüard, qui l'estimoit, & qui en avoit receu de grands services : ce qui joint à ses bonnes qualitez luy avoit attaché le peuple: de sorte qu'il n'eut pas de peine à se faire declarer Roy à l'exclusion du Duc de Normandie, qui estoit fort estimé, mais trop craint.

Guillaume, qui se souvenoit qu'Haralde estant venu autrefois à Roüen, luy avoit fait esperer de favoriser ses prétentions sur la couronne d'Angleterre, n'eut pas plûtost appris qu'il s'estoit fait Roy, qu'il luy envoya des ambassadeurs, pour luy remontrer qu'il manquoit à sa parole, & le prier de la tenir. Le nouveau Roy répondit honnestement, qu'il estoit disposé à faire au Duc tout le plaisir qu'il pourroit, pourveu qu'il ne luy demandast pas de luy ceder une couronne dont il estoit en possession; qu'à cela prés il pouvoit compter sur luy. Le Duc

parut en cette occasion plus moderé qu'on n'eust
1066. deu attendre d'un Prince puissant & ambitieux. Il tenta des voyes d'accommodement, & fut modeste dans ses demandes : consentant qu'Haralde demeurast Roy d'Angleterre, pourvû qu'il épousast sa fille, & qu'il luy rendît hommage de son Royaume. Cette moderation ne luy servit qu'à rendre plus fier son concurrent, qui répondit à ses envoyez d'un ton & d'un air plein de hauteur ; qu'il ne feroit ni l'un ni l'autre. En mesme temps pour luy oster l'envie de le venir troubler dans ses Etats, il leve des troupes pour garder les costes, & fait équiper une puissante flotte pour aller au devant de luy, s'il osoit paroistre pour le venir attaquer.

Il fallut du loisir au Duc pour se préparer à cette entreprise : mais en attendant qu'il fust prest, il suscita Thoston frere d'Haralde qui le haïssoit depuis long-temps, pour commencer à luy faire la guerre. Guillaume & Thoston avoient épousé les deux sœurs, filles de Baudoin Comte de Flandres, auprés duquel Thoston mécontent étoit actuellement retiré. Ainsi le beaupere & les deux gendres conspirant ensemble pour détruire Haralde, on vit bientost paroistre une flotte commandée par le Prince Anglois, qui prenoit la route d'Angleterre. Il fit la descente malgré les troupes qui voulurent s'y opposer, & ravagea les costes de Kent ; mais estant sur sa flotte pour combattre celle du Roy, il en fut si mal traité, qu'il fut obligé de se retirer en Ecosse, aprés une perte considerable de ses hommes & de ses vaisseaux. Cette défaite ne l'abbatit pas. Il fit tout ce qu'il put pour engager le Roy d'Ecosse à luy donner du secours, & n'en ayant pu obtenir, il se mit sur sa flotte, & passa en Norvege pour y chercher ce qu'il ne trouvoit pas en Ecosse. La Norvege estoit alors gouvernée par un Roy belliqueux & puissant, de mesme nom que celuy d'Angleterre. Thoston fit à ce Prince ambitieux

la

la défaite de son frere si facile, par les factions dont il l'asseura que la nation Angloise estoit divisée, que le Norvegien se laissa persuader ; & joignant cinquante navires à ceux que commandoit Tholston, il se mit à la teste de cette redoutable armée, & alla porter la consternation dans la province de Northumberlan, où il entra par la riviere de Tyne, & ensuite dans la province d'Yorc. Les Comtes Edouin & Morcar se mirent inutilement en devoir de s'opposer à ce torrent : ils furent battus dés le premier choc, & les troupes qu'ils avoient ramassé furent dissipées avec autant de vitesse, qu'elles avoient esté assemblées avec précipitation. 1066.

Les Norvegiens profitant de leur victoire s'emparerent d'Yorc, sans que personne se mist en devoir de leur résister. Ils estoient en marche pour pousser leur conqueste, lorsque le Roy d'Angleterre se présenta inopinément devant eux, avec une armee levée à la haste, mais composée de gens resolus à vendre cher leur liberté, s'ils ne la pouvoient défendre. Cette armée trouva celle de Norvege campée dans un lieu fort avantageux, ayant derriere eux l'Ocean, ou leurs navires estoient à l'ancre, à leur gauche la riviere d'Humbre, & à leur droite celle de Dervent, qui faisant un retour devant eux fermoit entierement leur camp, & ne leur laissoit à garder qu'un pont. L'avantage de ce campement n'arresta point l'ardeur des Anglois. Ils forcerent le pont, qu'un homme seul leur avoit disputé long temps, & estant entrez dans le camp, où ils trouverent toute la resistance que pouvoient faire de braves gens, ils vainquirent enfin, & ayant laissé sur la place avec le Roy de Norvege & le malheureux Tholston plus de la moitié de leur armée, ils poursuivirent l'autre jusques dans leurs vaisseaux, desquels ils se rendirent maistres. Ils y prirent Olave fils du Norvegien : mais ils luy donnerent la liberté, & aprés

l'avoir fait jurer qu'il n'attenteroit plus rien sur
1066. l'Angleterre, ils luy permirent d'emmener vingt petits bastimens de sa flotte, & de se retirer dans son pays.

Pendant qu'Haralde se défaisoit de ces dangereux ennemis, sa mauvaise destinée luy en préparoit d'autres. Le Duc de Normandie n'avoit point perdu l'envie d'estre Roy d'Angleterre. Ses préparatifs avoient esté longs à faire, mais il en estoit venu à bout. Il avoit eu peine à trouver de l'argent, les Etats de la Province luy en avoient refusé : mais l'habile Normand ayant pris ceux qui composoient l'assemblée chacun en particulier, en avoit tiré de plus grosses sommes, que celles qu'ils luy avoient refusé tous ensemble. Ayant de l'argent il avoit levé des troupes. Ses Etats, ses amis, ses voisins luy en avoient fourni abondamment. Les Comtes de Poitou & de Boulogne, & l'Empereur mesme luy en avoient envoyé. Alain Fergent Duc de Bretagne, Geoffroy Martel, le Comte d'Anjou, le Vicomte de Thoüars & plusieurs autres luy avoient amené les leurs en personne. Philippe I. Roy de France estoit le seul qui luy en avoit refusé, quoyqu'il luy en fust venu demander luy-mesme & qu'il luy eust offert de luy rendre hommage du Royaume qu'il alloit conquerir : ce Prince ne croyant pas qu'il fust de la bonne politique de contribuer à l'agrandissement d'un vassal, desja assez puissant pour donner de la peine à son souverain. Outre tous ces préparatifs, le Duc soit par principe de religion, soit pour accrediter ses armes, avoit envoyé des ambassadeurs à Rome, pour engager le Pape Alexandre II. à favoriser son dessein, en luy faisant exposer son droit : ce que le Pontife non seulement avoit fait volontiers ; mais accordant plus qu'on ne luy demandoit, il avoit envoyé à Guillaume un anneau d'or, une Baniere benite, & une Bulle d'investiture.

Harald.

Haralde cependant s'estoit persuadé par la longueur de cet armement, que ce n'estoit que de vaines menaces, dont il ne devoit plus craindre l'effet. 1066.
La bataille mesme qu'il venoit de gaguer contre Thoston & les Norvegiens avoit tellement augmenté sa présomption, que se croyant à couvert du peril, il ne prenoit plus de précautions. Il vivoit dans cette asseurance, lorsqu'il apprit que le Duc partoit de Saint-valery avec neuf cens voiles, pour aller débarquer à Pevensey, port dans le Comté de Sussex. Il y arriva avant qu'on eust eu le tems de se mettre en défense pour luy disputer le débarquement ; & pour montrer à son armée, qu'il falloit ou perir ou vaincre, quelques-uns disent qu'il ne l'eut pas plûtost tirée des vaisseaux, qu'il y fit mettre le feu. Son asseurance en donnoit aux plus timides. Ayant fait un faux pas en sortant de son navire, & estant tombé sur les deux mains, pour empescher que les esprits foibles ne tirassent de cette cheute un mauvais augure pour le succés de son entreprise, il s'écria avec une liberté & une presence d'esprit qui réjoüit tout le monde: *Je prens possession de l'Angleterre ; elle est à moy, je la saisis des deux mains.*

Avant que d'entrer en action il publia un manifeste, dans lequel exposant son droit sur la couronne d'Angleterre, il protestoit qu'il n'estoit venu que pour entrer en possession d'un bien qui luy appartenoit, & qu'un usurpateur luy avoit ravi. Il envoya ensuite à Haralde un ambassadeur pour le luy demander encore une fois, ou l'inviter du moins à vuider leur different par un combat particulier ; ce qui n'ayant produit d'autre effet que de mettre en colere ce Prince, qui pensa violer le droit des gens en maltraitant l'Ambassadeur, le Duc se mit à la teste de son armée, & résolut de marcher où il apprit qu'estoit le Roy. Haralde toûjours prompt dans ses armemens se trouva bien-tost en état

de

de défendre la couronne qu'il possedoit. Il vint à
1066. sa rencontre en Suslex, & campa prés de luy vers Hastings, où quoyque Gith l'un de ses freres, Capitaine experimenté, fist ses efforts pour luy persuader de ne pas risquer toute sa fortune dans la décision d'un seul combat, il ne pût jamais l'obliger à se retirer dans la capitale, pour y chercher en cas de malheur une ressource dans une seconde armée, qu'il auroit eu le temps de lever avant qu'on en fust venu aux mains. Quoyque Gith pust dire, Haralde voulut combattre, & ayant choisi pour donner bataille un jour qu'il crut luy estre heureux, parce que c'estoit celuy de sa naissance, il s'y disposa avec une résolution qui en inspira à tous ses soldats. Le Duc averti de son dessein, fut bien aise qu'il luy eust épargné la peine de l'aller chercher, & trouvant son compte à combattre dans cette premiere ardeur qu'ont des armées qu'on mene aux conquestes, il se tint prest pour le jour décisif.

Les troupes des deux partis passerent differemment la nuit qui preceda ce grand jour. Ce ne fut que tumulte & réjoüissance dans le camp des Anglois; que vœux & prieres dans celuy des Normans. Dés le grand matin, les deux Chefs rangerent leur armée en bataille. Haralde divisa la sienne en deux parties, & donnant l'avant-garde aux Kentiens selon leur ancien privilege, il se mit avec son frere à la teste du second corps. Guillaume separa la sienne en trois, dont le premier estoit composé des troupes de Bretagne commandées par leur Duc, de celles d'Anjou, du Perche, & du Maine conduites par Roger de Mongommery, & Guillaume fils d'Aubert Comte de Breteüil. Le second estoit d'Allemans & de Poitevins, ayant à leur teste Geoffroy Martel, & un Prince Allemand, dont l'histoire ne nous a pas marqué le nom. Le dernier estoit de Normans, que Guillaume comman-

mandoit en perfoune, environné d'une nombreu- ______
fe noblesse qu'il avoit tiré de ses Etats. 1066.

Toutes choses ainsi disposées, les deux Chefs haranguerent leurs troupes. La harangue fut presque la mesme. Tous deux remirent en memoire à leurs soldats les hauts faits d'armes de leurs ancestres: tous deux alleguerent la justice de leur cause, & l'usurpation de leur adversaire: tous deux remontrerent la facilité & la necessité de vaincre, firent esperer le ciel favorable, & asseurerent d'un bon succés, aprés quoy le signal estant donné, on commença une bataille des plus sanglanres & des plus opiniastrées qu'on vist jamais.

D'abord les Normans endommagerent beaucoup les escadrons Anglois par leurs fléches: mais estant venu de plus prés aux mains, ils les trouverent si serrez, qu'il ne leur fut pas possible de les rompre. Au contraire les Anglois les pousserent, & commençoient à les mettre en desordre, lorsque le Duc s'estant avancé, les remena au combat avec plus d'ardeur & de courage qu'auparavant. Harald, qui en en avoit fait autant de son costé, soutint courageusement ce nouvel efforr, & si Guillaume, qui avoit eu desja deux chevaux tuez sous luy, n'eust joint le stratagesme à la valeur, il estoit en danger de perdre la bataille. Comme il avoit plus de troupes que l'Anglois, il avoit un corps de reserve, qu'il trouva moyen de poster dans un lieu où il ne pouvoit estre vû. Cela fait, il ordonne aux escadrons qui combattoient, de lascher pied peu à peu sans rompre leurs rangs. De quoy les Anglois s'estant apperçû, les presserent avec taut de chaleur & si peu de précaution, qu'ils tomberent dans l'embuscade. Là se trouvant envelopez, leur valeur fut contrainte de ceder au nombre. Leur Roy y fut tué les armes à la main, & Gith son frere auprés de luy; plus de six mille Anglois périrent avec eux, & ce qui échapa aux vainqueurs,

queurs, prit la fuite avec les Comtes Edoüin &
1066. Morcar, qui porterent à Londres la nouvelle de ce fascheux evénement. Le Duc coucha sur le champ de bataille aprés avoir solemnellement rendu graces à Dieu de sa victoire. Quelques uns disent que pendant la nuit il entendit en songe une voix, qui luy dit: *Guillaume tu as vaincu: tu regneras toy & tes enfans.* Quoyqu'il en soit: le Duc usant en habile homme de son avantage, & profitant de la consternation où il venoit de jetter ses ennemis, mena ses troupes victorieuses droit à Londres, par divers chemins neanmoins, pour jetter l'épouvante en plus de lieux.

Pendant qu'il approchoit, les Anglois tenoient tumultuairement des conseils, où ils ne concluoient rien pour le bien public, les sentimens estant partagez sur l'élection d'un nouveau Roy. Il y en avoit qui proposoient ce mesme Edgar, que sa jeunesse avoit autrefois empesché de l'estre. Edoüin & Morcar cabaloient pour eux-mesmes: mais le Duc approchant toûjours, tous s'accorderent à le recevoir. Edgar mesme, les deux Comtes, & plusieurs Prelats allerent au devant de luy jusqu'à Berkhamsted, & le reconneurent pour leur Roy. Londres le salua en cette qualité avec des acclamations & des cris de joye extraordinaires. Il remit à la feste de Noël la ceremonie de son cou-
1067. ronnement, qui fut faite par Alfrede Archevesque d'Yorc: Stigand Archevesque de Cantorbery estant un intrus, que le Pape avoit frappé de ses anathemes.

Le nouveau Roy n'eut pas plûtost pris possession de la couronne qu'il fut obligé de reprendre les armes. Il laissa les places conquises pourvuës de bonnes garnisons, & marcha contre celles qui tenoient encore, entre lesquelles Yorc & Oxford payerent cher la resistance qu'elles avoient osé faire au vainqueur. Cet exemple de severité luy facilita

lita la conqueste des autres, & se croyant desja paisible possesseur de tout le Royaume, il avoit commencé à regner avec douceur sur ses nouveaux sujets, lorsque la revolte des principaux d'entre eux, qui ne peurent s'accoustumer au jong, l'obligea en mesme temps à prendre les armes, & à changer de conduite. Edoüin & Morcar furent des premiers, qui s'estant retirez de la Cour s'enfuirent en Ecosse, & furent suivis des Comtes de Northumbre. Edgar voulant aller plus loin avec sa mere & ses sœurs, fut jetté là-mesme par une tempeste, & il y fut si bien receu que Malcome qui y regnoit, épousa Marguerite sa sœur, celle que l'Eglise reconnoist pour Sainte. 1067.

Cette alliance mit le Roy d'Ecosse dans les interests des Anglois mécontens, & l'engagea insensiblement à faire la guerre au nouveau Monarque: mais ce Conquerant repoussa si bien les attaques de l'Ecossois, qu'il l'obligea de se retirer chez luy aprés des pertes considerables.

En suite de cette expedition Guillaume se sentit si bien affermi sur le trosne d'Angleterre, qu'il crût pouvoir sans rien risquer faire un voyage en Normandie. Il y porta des tresors immenses, par lesquels il enrichit sa patrie des dépoüilles de sa conqueste. A son retour il commença à faire sentir à ses nouveaux sujets la peine de leurs mutineries, par un regne dur, & une conduite severe, qu'il garda avec eux toute sa vie. Il chastioit sans remission les mutins, & donnoit leurs biens aux Normans qui l'avoient suivi en Angleterre; & ce fut par là que s'y établirent tant de familles considerables, dont le nom montre encore l'origine, & dont les plus grands Seigneurs du pays se sont toûjours fait honneur de descendre. Il fit faire un roolle exact de toutes les terres que chaque particulier possedoit, & s'en attribua par un nouveau droit l'hommage

& la

& la ſeigneurie directe. Il impoſa meſme ſur cha-
1070. que eſpace de terre qu'une charruë pouvoit labourer en un an, une redevance annuelle de ſix ſols. Par cette rigueur il ſe fit craindre de ceux dont il n'avoit pû ſe faire aimer.

Il eſtoit aſſez maiſtre pour ne pas apprehender que cette ſeverité euſt de mauvaiſes ſuites, ſi une puiſſance étrangere n'euſt inopinément relevé le courage de ſes ſujets. Il y avoit long-temps que les Danois regardoient l'Angleterre comme une conqueſte qui leur avoit eſté enlevée, & dont leurs peres avoient eſté maiſtres. Les continuelles guerres que Guillaume avoit eu à ſoutenir pour y entrer, & pour s'en conſerver la poſſeſſion, le devoient à ce qu'ils croyoient avoir épuiſé d'hommes & d'argent, & la mauvaiſe volonté de ſes peuples rendu facile à eſtre opprimé. Cette conjoncture leur paroiſſant favorable, ils paſſerent la mer ſous la conduite du fils & du frere de Suen leur Roy, avec une flote de trois cens vaiſſeaux; & ayant fait deſcente dans l'iſle, ils virent en peu de jours, comme ils l'avoient eſperé, leur armée groſſie d'Anglois rebelles, qui venoient à eux de toutes parts. Le Prince Edgar & le Comte Velteof furent du nombre de ces revoltez, & ne ſe propoſoient rien moins que de prendre le Roy priſonnier, & le tenir enfermé le reſte de ſes jours. Leurs premieres démarches furent aſſez heureuſes. Ils prirent Yorc dans une ſaiſon qui eſtoit desja avancée, & ayant établi leur quartier d'hyver entre les rivieres d'Ouſe & de Trente, ils tinrent leur armée en état d'agir avec vigueur au printemps.

La belle ſaiſon ne fut pas plûtoſt venuë, que le Roy, qui avoit bien pris ſes meſures pendant l'hyver, parut à la teſte d'une puiſſante armée, & alla chercher les ennemis. Ils l'attendirent de pied ferme, & avec une réſolution, dont ils ne ſe démentirent point dans la bataille qu'ils luy donnerent.

Ils

Ils combattirent en gens de cœur, & le Comte Velteof s'estant attaché particulierement aux Normans, qui estoient les troupes favorites du Roy, en fit un extresme carnage. Mais enfin la fortune du Conquerant prévalut encore en cette occasion. Les Danois furent taillez en pieces, & ceux qui échaperent des rebelles, furent contraints, avec le Prince Edgar & le Comte Velteof leurs Chefs d'implorer sa clemence. 1070.

Aprés que cette guerre fut terminée, le Roy eut un demeslé à soûtenir contre les Ecclesiastiques de son Royaume; mais il s'attira cette fascheuse affaire par sa faute. Soit que ses dépenses l'eussent épuisé d'argent, soit que le cœur de ce Conquerant ne fust pas au dessus du desir d'en avoir davantage, soit qu'il fust mécontent du Clergé, il fit enlever des Eglises les tresors qu'on y conservoit comme des monumens sacrez de l'ancienne pieté de la nation. On dit mesme qu'il n'épargna pas les chasses où estoient les reliques des Saints, & les vases qui servoient au Sacrifice. Outre cela il obligea les Abbayes & les Eveschez à luy fournir sur leur revenu certain nombre de soldats en temps de guerre. Ce procedé irregulier irrita extrémement les Prelats, & les fit murmurer si haut, que le Roy fut obligé d'en exiler plusieurs. Stigand Archevesque de Cantorbery s'estant retiré en Ecosse, Guillaume, qui avoit toûjours entretenu une étroite liaison avec le Pape, obtint de luy que deux Cardinaux viendroient en Angleterre en qualité de Legats, & y assembleroient un Concile national pour juger ce Prelat, accusé d'estre entré dans les dignitez ecclesiastiques par des simonies reïterées. Les Legats venus & le Concile assemblé, la cause de Stigand y fut traitée, & cet indigne Evesque s'estant trouvé convaincu des crimes dont on l'accusoit, fut solemnellement déposé, & le sçavant Lanfranc,

qui

——— qui de moine du Bec estoit devenu Abbé de Caën,
1070. fut fait Archevesque en sa place.

Ces actions de severité ne firent qu'irriter davantage les Ecclesiastiques mécontens, parmi lesquels ils s'en trouva de si mutins, qu'ils se liguerent avec des Seigneurs du pays, sous la conduite d'Herevard Capitaine de réputation, & d'Egelvin Evesque de Durhan, pour passer tous ensemble dans l'Isle d'Ely, & s'y retrancher contre le Roy. Ils n'y furent pas long-temps en paix. Le Roy les alla assieger, & quoy qu'ils se défendissent d'abord avec tout le courage possible, il les pressa si vivement, & sceut si bien se rendre accessibles, par les digues & les ponts qu'il fit construire, de grands marais au milieu desquels ces rebelles se croyoient en seureté, qu'il les obligea de se rendre à discretion. Il en fit passer quelques-uns au fil de l'épée: il pardonna à d'autres: il en condamna un certain nombre à garder prison perpetuelle, entre lesquels fut Egelvin. La valeur d'Herevard le sauva, & avec luy un nombre de gens d'élite, à la teste desquels il se fit jour au travers des troupes victorieuses, & fut le seul homme d'Angleterre à qui toute la puissance du Conquerant ne put faire porter le joug.

On peut juger que l'impuissante opiniastreté d'un particulier fut un mediocre obstacle à la grandeur d'un Prince, qui par une activité sans exemple ne comptoit les années de son regne, que par des nations entieres soumises à ses loix, par des provinces conquises, par des ligues & des partis dissipez. Car la vie de Guillaume fut un tissu de ces sortes d'évenemens. Il dompta les Ecossois pour la seconde fois; & si nous en croyons les historiens d'Angleterre, ce que ceux d'Ecosse n'avoüent pas, il confirma ce qu'avoit fait du temps des Saxons Adelstan, & les rendit ses tributaires. Il se fit rendre hommage par tous les chefs des Bretons retran-

retranchez dans le pays de Galles, où s'estant ren-
dus incaceſſibles, ils estoient redoutables à la mo- 1071.
narchie Angloiſe. Il paſſa pluſieurs fois en Normandie pour appaiſer des ſoulevemens, laiſſant toûjours en Angleterre de ſi bons ordres & de ſi habiles ſurveillans, que tous les complots de ſes ennemis, loin de luy nuire, luy fournirent de juſtes raiſons pour ſe délivrer d'eux, en les puniſſant ſeverement.

La plus dangereuſe de ces ligues fut celle qui pendant un de ces voyages fut ménagée par le Comte Velteof, à qui il avoit desja pardonné, & par un autre Comte nommé Roger, qui donna ſa fille en mariage à un grand Seigneur nommé Raoul, homme élevé par les bienfaits du Roy, & que Roger engagea dans ſa faction en l'engageant dans ſon alliance. Un grand nombre de gens de qualité, des Eveſques meſmes, & des Abbez entrerent dans cette conſpiration, & envoyerent une ambaſſade au Roy de Danemarch pour luy demander du ſecours. Ils s'eſtoient desja ſaiſis de Norwic, & les Danois eſtoient en mer avec une flotte de deux cens vaiſſeaux, lorſque le Conquerant arrivant à l'improviſte, vint fondre ſur les conjurez au moment qu'ils s'y attendoient le moins. Il ne fit que paroiſtre, & il jetta l'effroy dans le cœur de tous ſes ennemis. Il en prit quelques uns, & entre-autres Velteof, à qui il fit trancher la teſte. Il mit en priſon Roger, qui eſtoit ſon parent, & Raoul ayant pris la fuite, il envoya ſommer ſa femme, qui eſtoit demeurée dans Norwic, de luy remettre cette ville entre les mains, ce qu'elle luy refuſa. Ainſi il fut obligé de la faire aſſieger dans les formes. Son armée fut retenuë à ce ſiege bien plus long-temps qu'il ne penſoit : l'Amazone qui eſtoit dans la place l'ayant défenduë juſqu'à l'extremité, & ne l'ayant renduë que par compoſition. Les Danois bien-toſt avertis de

ce qui se passoit en Angleterre, n'avancerent pas
1071. plus avant, & laisserent pour long-temps les Anglois en paix.

Parmi le tumulte de tant de guerres, le Conquerant ne laissoit pas d'avoir soin des loix, des affaires de la Religion, & quelques-fois un peu trop des siennes. Pour les loix : il introduisit en Angleterre celles de Normandie, qu'il mesla neanmoins avec quelques-unes de celles des anciens Rois Saxons ; & de cet assemblage il fit un Corps de Droit, auquel on donna le titre de Loix Normandes. Pour honorer mesme encore davantage la nation dominante, il ordonna qu'on n'usast plus au Barreau & dans les procedures de Justice, que de la langue qu'on parloit en Normandie, qui estoit, comme elle est encore aujourd'huy, la langue Françoise, avec quelques mots particuliers au pays, & un assez mauvais accent.

Comme il aimoit la chasse, il fit des ordonnances rigoureuses pour la défendre, & comme il estoit fort craint & fort obeï, le nombre des bestes fauves devint si grand, qu'elles causerent une extresme desolation dans les champs des particuliers. Ils en murmurerent : mais il se mit assez peu en peine de leurs murmures : car il les avoit fait desarmer, & les avoit obligé sous de griéves peines à se coucher tous les soirs à certaine heure au son de la cloche : ce qui fut appellé le couvre-feu. Ces précautions estoient gesnantes pour un Roy : mais Guillaume les croyoit necessaires à un conquerant, eû égard sur tout au genie de la nation qu'il avoit à gouverner, que quelques-uns disent qu'il voulut marquer par la varieté des leopards qu'il prit pour armes, & qui depuis ont esté celles de tous les successeurs. Il n'en avoit pris que deux : mais on y ajouta celuy que porte la province de Guyenne quand elle passa sous la domination d'Angleterre.

Quoy-

Quoyqu'il se fust souvent meslé des affaires de la Religion par raison d'Etat & par interest, comme il estoit veritablement pieux, il y entra souvent aussi par un vray zele, & une sincere devotion. Ce fut dans cet esprit, qu'il fit regler par autorité du saint Siege un ancien different, qu'il y avoit entre les Archevesques d'Yorc & de Cantorbery, pour le rang & la primatie, qui fut adjugée au dernier. Par le mesme motif il fit assembler un Concile provincial à Roüen pour la réformation du Clergé de Normandie, & en particulier pour punir les moines de Saint Oüen, qui avoient insulté leur Archevesque, l'ayant enlevé à l'Autel, & traîné indignement en prison. Il les relegua en divers monasteres, & les condamna eux mesmes à une prison perpetuelle. Il fonda l'Abbaye de saint Estienne de Caën, pour estre le lieu de sa sepulture, comme Mathilde de Flandres sa femme, qui mourut quelque temps avant luy, fonda celle de la Trinité pour la sienne. Il en fonda encore une prés d'Hastings, ou par une generosité digne d'une grande ame, il ordonna expressément des prieres & des sacrifices pour le Roy Haralde, & pour tous ceux qui estoient morts à la bataille qu'il avoit donnée en ce lieu là à son entrée en Angleterre. Il s'étudioit à avancer les gens de bien aux dignitez de l'Eglise: persuadé que de ces chefs du Clergé dérive l'ordre ou le déreglement qui se trouve dans tous les autres. Il entendoit tous les jours la Messe. Il assistoit volontiers aux heures canoniales, mesme à matines; & faisoit paroistre dans toute sa conduite un air de religion & de pieté chrétienne, qui donnoit un grand relief à ses vertus morales, & n'obscurcissoit point les guerrieres.

1072.

1080.

Il fit la guerre jusques à sa mort, & celle qu'il eut contre Philippe I. Roy de France fut la derniere. Ces deux Princes se regardoient avec cette jalousie d'Etat, dont deux Rois voisins ne se peu-

vent défendre, & dont ils ont laissé leurs enfans
1086. heritiers jusqu'à nos jours. Philippe ne pouvoit voir sans chagrin l'agrandissement de Guillaume, & luy en avoit donné des marques toutes les fois qu'il en avoit eu occasion. Non content de luy avoir refusé le secours qu'il luy estoit venu demander en personne pour la conqueste de l'Angleterre, il s'estoit encore opposé à luy, lorsqu'il avoit repassé la mer dans la Bretagne Armorique, & pour subjuguer le Duc de Bretagne, & luy avoit fait lever le siege de Dol: l'obligeant à se retirer avec une perte & un desavantage auquel il n'estoit pas accoustumé. Ensuite Robert, l'un de ses enfans, las d'estre sans établissement, luy ayant déclaré la guerre, Philippe avoit appuyé ce jeune Prince, qui avoit livré au Roy son pere une bataille tres-sanglante, ou quelques historiens écrivent, que l'ayant heurté sans le connoistre, il l'avoit renversé, mais que l'ayant reconnu, il s'estoit jetté à ses pieds, & avoit fait la paix.

Guillaume, qui avoit eu jusques-là des affaires trop grandes & trop pressés, pour écouter les ressentimens qu'il avoit eu contre Philippe, se trouvant dans un état à ne plus rien craindre ni de ses voisins ni de ses sujets, passa la mer pour luy faire la guerre. Il vint à Roüen, où, en attendant les préparatifs qu'il faisoit faire secrettement pour la campagne, il sembloit ne penser qu'à se reposer, & demeuroit assez long-temps au lit. Cela donna sujet à Philippe de faire de luy une raillerie, dont l'issuë devroit avoir osté pour jamais aux Grands leur mauvais penchant à railler. Ce Prince estoit devenu fort gros: Philippe plaisantant là dessus dit qu'il gardoit le lit à Roüen comme une femme preste d'accoucher. Cette parole piqua le Conquerant, qui repondant par une menace à la raillerie de Philippe: *Oüy, je suis prest d'accoucher,* dit-il, *& quand je releveray de mes couches j'iray*

j'iray luy offrir des chandelles. Il vouloit marquer par là les piques & les épées des soldats qu'il alloit armer contre luy. L'effet suivit bien-tost la menace. Guillaume ayant fait ses preparatifs, entra en France avec son armée, & mit tout à feu & à sang. Sur tout Mantes éprouva sa colere. Il y brusla jusqu'aux eglises, & il y estoit si acharné, qu'il invitoit ses soldats à jetter du bois dans le feu pour augmenter l'embrasement: faisant paroistre dans ce triste spectacle un plaisir à se vanger indigne d'un Heros, & beaucoup plus d'un Roy chrétien. 1087.

Il ne porta pas loin la peine de cette action violente. L'ardeur du feu, dont il approcha de trop prés luy donna la fiévre, & pour comble de punition, comme il vouloit sauter un fossé, son cheval s'abbattit sous luy, & luy froissa tout le corps. Il retourna à Roüen avec de grandes douleurs, & le mal s'augmentant de jour en jour, & estant devenu enfin sans remede, il fut averti par ses medecins de mettre ordre à sa conscience & à ses affaires.

Il fit l'un & l'autre avec beaucoup de constance, & malgré les douleurs qu'il sentoit, avec beaucoup de presence d'esprit. Il avoit trois Fils, dont l'aisné estoit ce Robert qui luy avoit fait la guerre, à qui il donna la Normandie. Le second s'appelloit Guillaume, qu'il choisit pour estre Roy d'Angleterre, & qu'il fit partir sur le champ, afin qu'il fust en possession du trosne, avant que la nouvelle de sa mort eust fait prendre aux factieux des mesures pour le troubler. Son troisiéme fils nommé Henry n'eut en partage que de l'argent, de quoy ce Prince s'estant plaint à luy, *Consolez vous*, luy dit il, *mon fils*, comme s'il eust penetré dans l'avenir, *un jour viendra que dans vostre personne se rëuniront les dignitez & les Etats que possedent vos fre es, & vous les surpasserez en puissance.* Aprés ces paroles il ne pensa plus qu'à se disposer à paroistre devant Dieu par

de grands sentimens de penitence, par des aumos-
1087. nes qu'il fit distribuer aux pauvres, & par des presens considerables aux eglises, sur tout à celles de Mantes qu'il avoit bruslées, au Clergé desquelles il donna ce qu'il falloit pour les rebastir. Aprés quoy s'affoiblissant toûjours, il finit une vie glorieuse par une mort humble & chrétienne, en recommandant son ame à la sainte Vierge, le neuviéme jour de Septembre de l'année mille quatre-vingt sept. Son corps fut porté à Caën, & enterré dans l'Abbaye de saint Estienne, où l'Archevesque de Roüen fit les obseques, & l'Evesque d'Evreux l'oraison funebre. Lorsqu'on estoit prest à le mettre dans le lieu destiné à sa sepulture, un nommé Ascelin éleva la voix au milieu de la foule, & s'opposant à l'inhumation: *Cette terre*, dit-il, *est à moy: c'estoit la cour de la maison de mon pere, que l'usurpateur pour qui vous priez, luy enleva violemment & injustement pour y fonder cette Eglise. Je la reclame, & vous défends de la part de Dieu d'y enterrer ce corps.* Ces paroles étonnerent l'assemblée, & les Evesques ayant consulté entre eux sur ce qu'il y avoit à faire pour arrester ce scandale, convinrent d'appaiser Ascelin en luy donnant une somme d'argent. Les legs pieux que fit Guillaume en mourant, & les ordres qu'il donna pour réparer le dommage causé aux peuples par les guerres, sont des témoignages que s'il n'avoit pas satisfait le bourgeois de Caën, c'estoit la faute de ses officiers, & non pas la sienne.

Pendant qu'on mettoit le Conquerant au tom-
1088. beau, Guillaume son fils second du nom, surnommé le Roux de la couleur de ses cheveux, s'acheminoit au trosne. On peut dire que les bonnes & les mauvaises qualitez de ce Prince contribuerent presque également à son élevation. Il avoit esté choisi par le Roy son pere, parce qu'il estoit dur & hautain: ce Conquerant s'estant mis

dans

dans l'esprit, que la douceur & la clemence devoient avoir peu de part au gouvernement des Anglois. Lanfranc, qui avoit eu soin de son éducation, fit approuver dans une assemblée des Grands le choix que le Roy son pere en avoit fait pour luy succeder à la couronne, parce que ce Prelat avoit remarqué en luy, outre les vertus militaires, des naissances des vertus morales, qui le luy avoient fait aimer. 1088.

Au commencement de son regne, Lanfranc eut tout sujet de croire qu'il en avoit le mieux jugé. Car Guillaume n'eut pas plûtost esté sacré Roy, qu'il fit beaucoup d'actions, par lesquelles il s'aquit auprés du peuple la réputation d'un Prince liberal, humain, & mesme religieux. Cette reputation luy conserva la couronne, en luy attachant bien des gens, qui sans cela l'auroient abandonné, pour suivre le mouvement de ceux, qui n'ayant pas autant de part qu'ils eussent voulu dans ses bonnes graces, entreprirent de le détrosner.

Eudes Evesque de Bayeux son oncle fut le chef de cette conspiration. Ce Prelat estoit fils de la mere de Guillaume le Conquerant, laquelle aprés ses amours finis avec Robert pere de ce Prince, épousa un gentil homme de Normandie nommé Herluin, dont elle eut cet Eudes, que Guillaume fit Evesque de Bayeux, & un autre fils nommé Robert, qui fut fait Comte de Mortain. Eudes avoit suivi Guillaume en Angleterre, & s'estoit si bien mis auprés de luy, qu'il avoit merité sa confiance: de sorte que le Conquerant luy donnoit beaucoup de part aux affaires, & aprés l'avoir fait Comte de Kent, l'avoit choisi pour premier ministre; jusques-là qu'estant obligé de repasser en Normandie, il luy laissa le gouvernement de l'Angleterre durant son absence. Eudes fut fidelle tandis qu'il fut content: mais comme il avoit beaucoup d'ambition, il

ne le pût estre toûjours. L'estime que le Conquerant faisoit de l'habileté de Lanfranc luy donna de
1088. la jalousie Il s'apperceut que les conseils de ce Prelat estoient suivis, & qu'insensiblement le Roy luy donnoit la préference. Il ne fut pas à l'épreuve de ce changement de fortune, & son dépit alla si loin, qu'il conspira contre le Prince, amassa de grandes sommes d'argent, & s'attacha beaucoup de monde. Ayant fait ces préparatifs; pour se retirer plus seurement de la cour, il demanda congé au Roy d'aller faire un voyage à Rome: mais le Roy, qui estoit averti de ses desseins, & qui observoit ses démarches, le fit prendre, & le mit en prison, où il le tint jusqu'à sa mort. Il l'avoit mesme excepté alors de la grace qu'il fit à tous les prisonniers, de leur donner la liberté: mais le Comte de Mortain son frere ayant intercedé pour luy, il fut élargi comme les autres.

Comme le soin de son Diocese ne luy tenoit que mediocrement au cœur, il repassa en Angleterre avec Guillaume II son neveu, esperant que la jeunesse de ce Prince, & son peu d'experience dans les affaires, l'obligeroit, par necessité à luy en laisser la conduite. Il fut trompé dans son attente, & pour comble de chagrin, il vit entrer dans le ministere ce mesme Lanfranc, qui sous le regne passé avoit esté l'objet de sa jalousie, & l'occasion de son malheur. Cette disgrace, qui luy fut encore plus sensible que la premiere, le porta à former contre Guillaume une ligue qui le pensa détrosner.

Les premieres mesures que prit Eudes furent avec le Duc de Normandie, à qui d'ailleurs ses courtisans faisoient honte d'avoir esté si mal partagé dans l'heritage paternel, & de ce qu'estant l'aisné, il estoit demeuré Duc, tandis que son frere estoit devenu Roy. Ces remontrances, & celles de l'Evesque ayant fait résoudre Robert à poursuivre

ſuivre ſes pretentions ſur l'Angleterre, il donna les mains à toutes les intrigues que ce Prelat fit en ſa 1089.
faveur. Son parti ſe trouva ſi fort, qu'on crut le Roy abſolument perdu. Car en meſme temps on vit paroiſtre diverſes troupes de rebelles dans toutes les parties de l'Angleterre, portant par tout la ſedition, & ſe ſaiſiſſant des meilleures places. Les noms des Seigneurs qui les commandoient les rendoient encore plus formidables, & pluſieurs Eveſques qui s'y eſtoient joints ſembloient leur donner plus d'autorité. Le Roy, qui avoit de la réſolution, & qui eſtoit aidé des conſeils du ſage Archeveſque Lanfranc, ne perdit point courage en cette rencontre. Il leva des troupes, & ſe mit à la teſte, & s'eſtant particulierement attaché à ſuivre l'Eveſque de Bayeux, qui ſe fortifioit dans le Comté de Kent, il prit ſes forterelles, & l'aſſiegea luymeſme dans le Chaſteau de Pevenſel. Le Prelat rebelle y fut pris : mais on manqua de précaution pour le garder. Ses gens tenoient encore le chaſteau de Rocheſtre. Le Roy ordonna qu'on l'y conduiſiſt, & que le montrant à la garniſon d'aſſez prés pour l'en faire reconnoiſtre, on la ſommaſt en ſon nom de ſe rendre. Ce ſtratageſme réüſſit mal. La garniſon s'eſtant apperceuë à la contenance du Prelat, qu'il n'eſtoit pas là en poſture de commander, ſortit ſur ſes gardes en ſi grand nombre, qu'elle les fit priſonniers, & le délivra. Le Roy averti de cette avanture, ne perd point de temps, & va en perſonne mettre le ſiege devant Rocheſtre, & le preſſe avec tant de vigueur, que le ſeditieux Eveſque eſt contraint pour la ſeconde fois de ſe rendre à diſcretion.

Guillaume reſpectant en luy ou le ſang ou le caractere, le traita aſſez doucement. Ils convinrent enſemble qu'il repaſſeroit la mer, pour aller en Normandie finir ſes jours, &, s'il pouvoit, ſes in-

quietudes. Ces avantages du Roy sur l'auteur de la
1089. revolte, joints à la défaite d'un corps de troupes rebelles, par les soins & à la sollicitation du saint Evesque Ulstan, déconcerterent tellement le parti, qu'insensiblement chacun rentra dans le devoir; de sorte que le Duc de Normandie qui en fut averti, n'osa se mettre en mer, ou n'y fit que paroistre. Les historiens ne conviennent pas sur ce fait. Les uns disent qu'il passa en Angleterre, les autres asseurent qu'il n'y passa pas. Quoyqu'il en soit, il n'y fit point de progrés, & Guillaume demeura paisible possesseur du Royaume.

Par malheur pour ce Prince, dés qu'il eut la paix il perdit Lanfranc, dont les conseils, & une espece d'autorité qu'il luy avoit laissé prendre sur luy, auroient reprimé des passions, qui empescherent son peuple de gouster les fruits des victoires qu'il venoit de remporter, & de celles que luy ou les siens remporterent encore dans la suite. Car il fut toûjours belliqueux, & toûjours heureux à la guerre.

La premiere qu'il eut, fut en Normandie contre le Duc son frere, qu'il voulut punir des troubles qu'il avoit excitez en Angleterre. Il avoit desja pris sur luy les forteresses de Saint-valery & d'Aumale, & ils estoient sur le point d'en venir à une bataille, lorsque leurs amis les accommoderent par un traité où il fut dit, que les deux places conquises demeureroient au Roy, & que le Roy aideroit le Duc à reprendre ce que ses voisins avoient usurpé des siennes. A quoy on adjousta que celuy des deux Princes qui survivroit à l'autre heriteroit de ses Etats, en cas que le mort ne laissast point d'enfans.

1090. Cette guerre finie, Guillaume en eut une autre à soûtenir contre Malcolme III. Roy d'Ecosse, qui voulant recouvrer les Comtez de Cumberland & de Vestmerland, que Guillaume le Conquerant avoit pris sur luy, entra avec une grosse armée dans

la

la province de Northumberland. Il y faisoit desja des progrés, & avoit mis le siege devant Annik, 1090.
lorsqu'il fut tué d'un coup de lance par Robert de Moubray Comte de Northumberland, qui défendoit la province & la place pour le Roy d'Angleterre son souverain.

Le Comte, qui avoit par ce coup heureux épargné au Roy la peine de cette guerre, l'attira sur luy quelque temps aprés. Car ce Seigneur, fier de cette action, & du merite qu'il croyoit par là s'estre fait pour toûjours à la Cour, affecta de ne s'y point montrer: ce qui ayant donné du soupçon au Roy, il envoya contre luy son frere Henri, & y marcha en personne bien tost aprés. Le Comte, qui ne sçavoit point plier, eut la temerité de soûtenir un siege dans le chasteau de Bamburg. C'estoit en effet une place imprenable, & le Roy ne s'y opiniatra pas; mais ayant divisé son armée en deux, il en laissa en se retirant une partie autour de la place, pour la tenir investie, & fit bastir un chasteau tout proche, qu'il nomma par plaisanterie Malvoisin. Le Comte vit bien qu'il estoit perdu, & qu'il ne pouvoit manquer de perir par la faim, s'il ne perissoit par le fer. Ce qui l'ayant fait resoudre à tenter, si durant la nuit il ne pourroit point échaper; il fut découvert par les assiegeans, poursuivi, pris, & mené au Roy, qui le fit mettre dans une étroite prison, où il perdit la vie aprés avoir perdu la liberté. Le Roy traita encore plus severement ceux qui s'estoient renfermez avec luy. Car il fit crever les yeux à Guillaume d'Eu, confisqua tous les biens d'Eudes de Champagne, & ne pardonna à pas un.

Les habitans du pays de Galles donnerent beaucoup d'affaires à Guillaume: mais il trouva moyen de les contenir. Ce peuple toûjours sauvage, & incapable d'estre apprivoisé, recommençoit ses hostilitez depuis la mort du Conquerant. Aprés

quoy se retirant dans leurs bois & dans le creux de
1090. leurs rochers, ils mettoient à bout l'art & les efforts des Capitaines les plus braves, & les mieux entendus. Le Roy envoya souvent de grosses armées, qui entrant dans leurs forests, & penetrant leurs forts, les chassoient comme des bestes farouches, & en tuoient une grande multitude. Il y alla luy-mesme : mais voyant que tout cela estoit inutile, il fit bastir sur leurs confins des forteresses pour les tenir en bride, & pour les empescher de sortir : ce qui fut plus salutaire à leurs voisins, que tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors.

La gloire de s'estre rendu si redoutable à ses ennemis pendant la guerre auroit rendu Guillaume illustre. s'il eust sceu se rendre un peu aimable à ses sujets pendant la paix : mais son avarice & sa dureté pour son peuple le rendit si odieux, qu'il fut regardé comme un fleau dont le ciel avoit affligé l'Angleterre, & mis au nombre de ces Rois que Dieu donne dans sa fureur.

Il n'y a sorte d'exactions dont il n'affligeast ses sujets, point d'artifice dont il n'usast pour avoir de l'argent. Il estoit passé en Normandie pour faire la guerre au Duc son frere, & n'ayant pas assez de troupes, il manda en Angleterre qu'on luy levast vingt mille hommes. On les avoit desja conduit jusques sur le bord de la mer, lorsqu'on receut ordre de leur demander à chacun certaine quantité d'argent, & de les renvoyer chez eux : Guillaume esperant que son argent finiroit mieux la guerre que ses troupes : ce qui arriva en effet. Son avidité le porta jusqu'à convertir en ses usages les biens des Eglises, qu'il laissoit vacantes plusieurs années pour joüir plus long-temps de leurs revenus. Le Pape luy en fit des remontrances : mais il en fut fort peu touché. De grandes maladies, qu'il eut de temps en temps, eurent plus de

pou-

pouvoir pour le faire rentrer dans luy-mesme ; &
ce fut dans une dont il pensa mourir, qu'ayant 1090.
promis à Dieu de pourvoir au plûtost les sieges vacans de bons Prelats, il fit élire Archevesque de Cantorbery saint Anselme, Abbé du Bec & disciple de Lanfranc. Mais une si belle action fut bientost ternie par un trait d'avarice, qui d'ami du saint Archevesque le rendit son persecuteur. Car luy ayant un jour demandé une somme d'argent en reconnoissance de la dignité où il l'avoit élevé, & le Saint qui ne croyoit pas une telle reconnoissance permise, s'estant excusé de payer cette somme, le Roy en conceut tant de colere contre luy, qu'il ne luy put pardonner depuis : de sorte qu'Anselme ayant demandé permission d'aller à Rome, selon la devotion des Prelats de ce temps-là, Guillaume la luy accorda à condition qu'il ne rentrast plus dans le Royaume. Le Saint, par une pieté qui ne seroit pas du goust d'aujourd'huy, accepta le parti, & demeura à Lyon aprés son retour d'Italie, jusqu'à la mort du Roy.

Parmi tant d'actions injustes que l'avarice fit commettre à Guillaume, il en fit une d'une justice & d'une prudence si consommée, que l'on auroit peine à la croire, si on ne sçavoit par experience, que les plus méchans ne le sont pas toûjours. Deux mauvais Moines s'estoient enrichis, & s'estoient accordez de se servir de leurs richesses pour succeder l'un ou l'autre à leur Abbé, & joüir ensemble des avantages & des revenus de la dignité. L'Abbé estant mort ils vont à la Cour, & font faire au Prince des offres, ausquelles ils ne s'imaginoient pas qu'il fust capable de resister. Ils se tromperent neanmoins. Le Roy les ayant fait venir, & voyant à l'écart un autre Moine qu'ils avoient amené avec eux, il le fit approcher, & luy demanda ce qu'il offroit luy pour estre Abbé. *Moy, Sire,*

repliqua le Religieux, *donner quelque chose pour*
1095. *estre Abbé! Je ne donneray asseurement rien, car je n'ay rien, & ne veux rien avoir. Depuis que pour me donner à Dieu j'ay quitté le peu que j'avois, je n'ay pas cru qu'il me fust permis de rien desirer de ce que je n'ay pas.* Le Roy admira d'autant plus la vertu de ce veritable Religieux, qu'il regardoit ce desinteressement comme une chose qu'il ne comprenoit pas, & le loüant devant tout le monde. *Allez*, dit il, *vous meritez la dignité que vous ne desirez pas: vous devez estre Abbé, puisque vous ne voulez pas l'estre, & apprendre à ceux qui le desirent, que le desir qu'ils en ont les en rend indignes.* Cette action estoit trop belle, pour ne perdre pas sa grace dans un homme si corrompu par l'avarice; & c'est peut-estre ce qui l'a fait supprimer a beaucoup d'historiens. Car Guillaume montra son avidité en tant de rencontres & en tant de manieres, qu'il n'a pas paru vray-semblable, qu'il fust capable d'autres sentimens que de ceux qu'inspire cette passion.

Il ne se passa pas long temps qu'il n'eust une occasion éclatante de la faire paroistre aux yeux de toute l'Europe. Ce fut en ce temps-là que se fit la celebre croisade de Godefroy de Boüillon, par laquelle tant de Princes & de Seigneurs chrétiens entreprirent de délivrer les Saints lieux d'entre les mains des Sarrazins. Le Duc de Normandie en ayant voulu estre, & ayant pour cela besoin d'argent, engagea son Duché au Roy son frere pour la somme de dix mille livres: action si éloignée des maximes & des manieres d'aujourd'huy, qu'elle nous paroistroit incroyable, si tous les historiens de ce temps-là n'en attestoient la verité. On ne peut dire combien d'exactions Guillaume fit sur son peuple desja épuisé, sous pretexte d'en tirer cette somme. Aprés quoy estant devenu Regent du Duché de Normandie, il y fit de frequens voya-

voyages, & y trouva enfin la mort, qu'un de ses domestiques nommé Gaultier Tyrel luy donna à la chasse sans y penser, l'ayant frappé d'un coup de fléche qu'il vouloit tirer sur un cerf. Et ainsi perit ce Monarque, si generalement haï, qu'il n'y eut personne qui n'en témoignast de la joye, comme d'un evénement ordonné d'enhaut pour mettre fin aux calamitez publiques. 1096.

Guillaume le Roux estant mort, le droit à la couronne d'Angleterre parut litigieux entre ses deux freres. Robert Duc de Normandie, qui estoit à la guerre sainte, estoit l'aîné; & le feu Roy, comme nous l'avons dit, estoit convenu avec luy, que celuy d'eux qui survivroit à l'autre heriteroit de ses Etats, si le mort ne laissoit point d'enfans. Le Prince Henri, qui estoit sur les lieux, estoit cadet, mais né dans la pourpre depuis que son pere eut conquis le Royaume, & ainsi naturel Anglois L'absent eut tort: Henri gagna sa cause, & fut couronné à Westminster le quinziesme jour d'Aoust de l'année qui finit l'onziesme siecle.

Il ne fut pas plûtost sur le trosne, que considerant les mauvaises routes par lesquelles son frere s'estoit égaré, il en prit de tout opposées: se montrant liberal & affable, soulageant le peuple, pourvoyant les Eglises de bons & vigilans Pasteurs, punissant les crimes, honorant la vertu: ce qu'il fit particulierement paroistre, en faisant mettre en prison Ranulphe Evesque de Durham, connu de tout le monde pour le principal ministre de l'avarice du feu Roy, & rappellant de son exil le Saint Archevesque de Cantorbery. 1100.

Ces actions, & le choix que Henri fit de Mathilde d'Ecosse pour son épouse, luy attirerent

rerent les loüanges & les benedictions de toute
1100. l'Angleterre. Il regnoit dans un profond repos, lorsque le Duc de Normandie son frere retournant de la conqueste des Saints lieux, le troubla par ses pretentions sur la couronne. Ce Prince fut d'autant plus surpris de voir le trosne d'Angleterre occupé par son cadet, qu'il avoit refusé celuy de Jerusalem, sur lequel Godefroy de Boüillon n'avoit esté élevé qu'à son refus : celuy d'Angleterre, qu'il ne croyoit pas luy pouvoir estre disputé, luy paroissant une bien plus belle & plus riche possession que celuy de Jerusalem.

Comme les plus doux regnes ne sont jamais sans mécontens, il s'en trouva assez parmi les Anglois, qui ajoustant au dépit qu'avoit le Duc d'avoir esté exclus de la couronne d'Angleterre, l'esperance qu'ils luy donnerent de la pouvoir reconquerir, luy firent prendre la résolution de lever des troupes, & de faire la guerre. Henri, qui en fut averti, ne s'endormit pas sur cet avis, mais s'estant avancé en personne jusqu'à Hastings ; lieu renommé par la victoire de Guillaume le Conquerant, il fit équiper une armée navale pour aller au devant de celle de Robert, & la combattre à son passage.

Cette flotte ne fut pas long-temps en mer sans voir paroistre des vaisseaux du Duc, qui alloient reconnoistre les costes, & chercher un lieu propre à faire une descente : mais elle les vit bien-tost retourner du costé qu'ils estoient venus, pour aller avertir leur maistre que l'armée navale du Roy l'attendoit. Le Duc, qui apparemment y avoit pratiqué des intelligences, ne s'en étonna pas, & ne se mit pas mesme en devoir de l'attaquer ; de sorte que les deux armées s'approcherent l'une de l'autre assez paisiblement & d'assez prés, pour que le Duc se pust faire entendre aux plus proches vaisseaux de l'armée

du

du Roy. Robert avoit cette majesté douce, & cet air gracieux, qui attire les yeux & va au cœur: à quoy joignant des paroles flatteuses & des promesses magnifiques, il parla aux Anglois avec tant d'efficace, qu'il en gagna une partie, qui s'estant rangez auprés de luy, sans que ceux qui resterent fidelles au Roy osassent s'opposer à leur desertion, luy servirent de guides pour la descente, qu'il fit paisiblement à Porthmout: là ayant fait reposer ses troupes, & laissé passer le mal de mer, il résolut de marcher droit au Roy, qui aussi impatient de combattre que luy, quoy qu'il apprist que l'armée ennemie se grossissoit tous les jours par les mécontens qui s'y rendoient de tous costez, luy épargna la moitié du chemin. 1101.

Pendant que les deux freres s'approchoient l'un de l'autre pour en venir aux mains, beaucoup de leurs communs amis s'efforçoient de les accorder. Leurs negociations furent long-temps inutiles, & ils n'en vinrent à bout, que quand il sembloit n'y avoir plus d'apparence qu'ils y pussent réüssir. Car ce ne fut que lorsque ces Princes s'en alloient donner le signal, & qu'excitant leur haine pour animer leur courage, ils estoient le plus allumez l'un contre l'autre. Deux points principaux entrerent dans ce traité, dont le premier regardoit la royauté, le second la succession. Pour la royauté: il fut dit qu'Henri, qui estoit né fils de Roy, en demeureroit en possession, à condition de payer à Robert trois mille marcs d'argent tous les ans. Quant à la succession: il fut arresté, que celuy des deux qui survivroit à l'autre heriteroit de luy, si le mort n'avoit point d'enfans. Ce traité conclu on publia la paix, & chacun se retira chez soy.

On crut cette paix d'autant plus durable, que le Duc ne fut pas long temps en Normandie sans re-

retourner voir le Roy son frere, qui le receut si
1105. bien, & luy fit tant de caresses, que Robert, qui estoit liberal, luy remit pour toûjours les trois mille marcs d'argent, que ce Prince luy payoit tous les ans en vertu du traité dont nous venons de parler.

Cette action, qui sembloit devoir mettre le dernier sceau à la paix, & rendre la concorde éternelle entre les deux freres, fut ce qui la fit rompre peu de temps aprés, & ce qui les rendit enfin irreconciliables. Robert, qui parmi de grandes qualitez avoit un grand fonds de legereté, ne fut pas plûtost de retour chez luy, qu'il se repentit de sa liberalité, & en parla avec aussi peu de retenuë qu'il l'avoit faite avec peu de prudence: accusant aigrement le Roy de l'avoir trompé, & de s'estre prévalu pour ruiner ses affaires, de sa trop grande facilité.

Soit colere, soit ambition, qui sous pretexte de pousser un ressentiment cherchoit à faire une conqueste, Henri parut si offensé de ce discours, qu'il envoya des troupes en Normandie pour ravager les Etats de Robert. Elles y firent ce qu'elles voulurent, personne ne s'estant mis en devoir de leur resister: tant la noblesse & le peuple de la province estoient indignez contre leur Duc, qui par une legereté sans exemple, sur le point d'emporter une couronne, s'estoit contenté d'un peu d'argent; qui par une suite de mauvaise conduite avoit relasché cet argent là-mesme, lequel avoit l'air d'un tribut si glorieux à la Normandie, & qui l'ayant enfin cedé, en avoit témoigné si à contre-temps un inutile repentir.

Henri ayant appris cette disposition des Normans à l'égard de leur Prince, passa la mer avec de nouvelles troupes, & prit d'emblée Evreux & Caën. Je ne sçay quelle affaire le rappella en Angleterre dans cette conjoncture: mais il n'y repassa

que

que dans le dessein de retourner au plûtost acheuer sa conqueste. De quoy s'estant expliqué assez haut, Robert, qui ne trouvoit plus de ressource que dans la moderation du vainqueur, alla luy mesme luy demander la paix. Ce fut inutilement: à peine Henri daigna-t'il luy parler, & ne luy parla que pour luy faire des menaces. Robert outré de ce procedé, repassa la mer en diligence, & l'extremité où il estoit luy faisant faire un dernier effort, il representa si efficacement à ses sujets & à ses alliez l'indigne traitement qu'il avoit receu, qu'il trouva une armée, & se mit en état d'aller faire teste au Roy son frere, qui l'avoit suivi de fort prés
1105.

Comme ils avoient tous deux envie de combattre, ils se trouverent bien-tost en presence. Le Roy sortit le premier de son camp pour mettre son armée en bataille, & ayant beaucoup plus de troupes que le Duc, leur laissa trop aisément d'abord suivre l'ardeur qui les emportoit. Son avant-garde donna sur celle des ennemis avec si peu d'ordre, & tant de précipitation, que les Normans l'ayant ouverte, la mirent bien-tost en déroute: le Duc & Robert Comte de Mortain, qui combattoient au premier rang, faisoient en mesme temps le devoir de soldats & de capitaines. La victoire estoit à eux, si le Roy voyant de loin le desordre des siens, n'eust accouru pour les rallier, & ne les eust remenez au combat, qui recommença avec plus d'ardeur & de carnage qu'auparavant. Les Normans soûtinrent vigoureusement cette seconde charge, sans que leurs bataillons s'ouvrissent, & que personne perdist son rang: mais le Roy ayant fait avancer un corps de cavaleri qu'il tenoit en reserve, les fit attaquer par les flancs, de maniere que le Duc & les siens, qui estoient fort inferieurs

en

en nombre, se virent envelopez de toutes parts.
1103. Ainsi ils furent mis en déroute, & poursuivis par les vainqueurs, qui en tuerent autant qu'ils voulurent, & en firent beaucoup prisonniers. Le Duc fut pris les armes à la main, & conduit au Roy, qui le mena en Angleterre, aprés l'avoir dépoüillé de ses Etats.

La disgrace de Robert eust éteint toute autre haine que celle d'un frere : mais celle d'Henri ne s'en tint pas là. Il fit mener le Prince captif dans une forteresse du pays de Galles, où il fut soigneusement gardé. Il s'en échapa neanmoins: mais ayant esté repris, & accusé d'avoir voulu former un parti, Henri le renvoya en prison, où aprés luy avoir fait crever les yeux, il le tint le reste de ses jours, qui furent trop longs pour estre si malheureux : car il vécut encore dix-huit ans, & ne mourut que de son desespoir. L'issuë tragique de ce Prince, que beaucoup de religion & de valeur rendoient digne d'une meilleure fortune, renouvela le souvenir de sa revolte contre Guillaume le Conquerant son pere, & l'on crut que ç'en estoit une punition. Il laissa de Sybille fille de Roger Duc de la Poüille, qu'il avoit épousé en Sicile au retour de Jerusalem, un fils en bas âge nommé Guillaume, que le vainqueur emmena avec luy : mais pour lequel il eut si peu d'égard, qu'il se porta dés-lors pour Duc de Normandie.

Comme on attribuë la défaite de Robert à la guerre qu'il fit à son pere, on a attribué la victoire d'Henri à la paix qu'il avoit donné quelque-temps auparavant à son Pasteur saint Anselme Archevesque de Cantorbery, avec lequel il avoit eu de fascheux démeslez, dont voicy l'histoire.

Il y avoit long-temps que les Rois d'Angleterre, à l'exemple des Empereurs, & d'un grand nombre d'autres Princes chrétiens, s'estoient mis en posses-

possession de donner l'investiture des Eveschez avec l'anneau & le baston pastoral, & d'exiger 1104. des Evesques investis le serment de fidelité. Les Papes s'estoient recrié contre cette coustume, qui leur paroissoit une usurpation sur les droits de l'Eglise ; & cette affaire avoit causé de grandes contestations entre les Empereurs & eux. Comme la chaleur du combat estoit du costé d'Allemagne, on avoit dissimulé avec l'Angleterre : soit que les Prelats Anglois fussent moins zelez sur cet article que les autres, soit que la Cour de Rome ne voulust pas choquer toutes les puissances à la fois.

On n'avoit rien remué là dessus, au moins de considerable & d'éclatant, jusqu'au pontificat d'Urbain II. lequel ayant condamné de nouveau dans un Concile tenu à Rome ces investitures & ce serment, saint Anselme, qui se trouvoit à la teste du Clergé d'Angleterre, crut qu'il estoit de son devoir de seconder le zele des Souverains Pontifes, pour abolir un usage qui luy paroissoit un avilissement intolerable des ministeres sacrez. Il estoit retourné de son exil dans la resolution de donner l'exemple d'un ferme & courageux refus, si Henri luy demandoit le serment. Il fit ce qu'il avoit résolu. Malgré le bien fait du rappel, malgré les honneurs & les caresses que le Roy luy fit à son retour, on ne pût jamais l'engager à faire le serment qu'on exigeoit.

Le Roy irrité de ce refus, déclara au Prelat qu'il falloit obéïr, qu'il n'avoit que ce parti là à prendre, ou celuy de sortir du Royaume. L'Archevesque répondit sans s'étonner, qu'il ne pouvoit faire ni l'un ni l'autre: mais qu'il alloit se retirer dans son Eglise pour consulter Dieu, & agir ensuite comme il jugeroit le plus convenable à son salut & à celuy de son peuple. Aprés cette décla-

déclaration il partit pour Cantorbery, où il s'at-
1106. tendoit à quelque violence, & s'y préparoit avec resignation: mais le Roy fut plus moderé qu'on ne pensoit qu'il le dust estre: soit scrupule, soit politique, Henri s'adoucit insensiblement & fit prier Anselme de revenir à la Cour, pour concerter avec luy quelque voye d'accord. L'Archevesque y alla, & convint avec le Roy, qu'ils envoyeroient tous deux à Rome pour se faire juger par Paschal II. qui avoit succedé à Urbain. Le Roy esperoit que ce nouveau Pontife seroit moins ardent à soûtenir cette cause, que n'avoit esté son predecesseur: mais Paschal suivit les traces d'Urbain, & écrivit au Roy par trois Evesques qui estoient allez à Rome de sa part, que sa conscience ne luy permettoit pas de rien relascher sur cet article. Deplus, il exhorta saint Anselme par deux Religieux que ce Prelat luy avoit envoyez, à tenir ferme dans une matiere si importante au maintien des droits, & des libertez de l'Eglise. Ainsi le Roy fut plus piqué que jamais. Il dissimula neanmoins, & pour gagner du temps en embarassant l'Archevesque, il publia de concert avec ses ambassadeurs, que le jugement du Pape luy estoit favorable. L'Archevesque, à qui les Religieux, & la lettre qu'ils luy avoient apporté de la part du Souverain Pontife faisoient entendre tout le contraire. se trouva en perplexité, ne sçachant ce qu'il devoit croire; de sorte que pour s'éclaircir de la verité, il envoya une seconde fois à Rome. Le Pape irrité de la mauvaise foy des ambassadeurs d'Henri, les excommunia, & envoya à Anselme une confirmation authentique de tout ce qu'il luy avoit mandé la premiere fois: ce qui augmenta de telle sorte la fermeté de ce Prelat, qu'il fit assembler un Concile national à Londres, où il eut la hardiesse de faire publier les decrets de Paschal contre les investitures secu-

seculieres, & de déposer plusieurs de ceux qui les avoient receuës. 1107.

Une maniere d'agir si haute, contre un Roy si puissant & si jaloux de ses droits, fit d'Abord un grand bruit dans Londres, & fut sur le point d'y causer de grands scandales La providence voulut neanmoins, que le Roy ne se trouvast pas ou en humeur ou en état de pousser les choses à l'extremité, & que quoy-qu'il persistast toûjours à ne rien relascher de ses prétentions, il continua à chercher les voyes de douceur, pour se conserver dans la possession où ses predecesseurs l'avoient laissé.

Il n'en trouva point de meilleure que d'engager Anselme luy-mesme à faire le voyage de Rome, pour tascher de concert avec l'Evesque d'Oxfort, que le Roy y envoyoit de sa part, à rendre le Pape docile. Quelque protestation que fist l'Archevesque, qu'il ne presseroit point le Pontife de changer les decrets de son predecesseur sur la matiere en question; le Roy, qui esperoit que le temps & la fatigue des contestations l'obligeroient à travailler à la paix, fit tant qu'il l'obligea de partir.

Anselme agit à Rome comme en Angleterre, & il trouva en effet Paschal si résolu à maintenir 1110. les decrets d'Urbain, qu'un jour que l'Evesque d'Oxford, aprés une harangue éloquente, ajousta pour donner encore un plus grand poids à son discours, que le Roy son maistre perdroit plûtost son Royaume que de ceder les investitures, le Pape répondit sur le champ, qu'il perdroit luy plûtost la vie que de souffrir qu'il les gardast. Ainsi les Prelats s'en revinrent sans rien faire, & estoient desja en chemin, lorsque l'Archevesque reçut ordre du Roy, ou de renoncer aux investitures, ou de demeurer en exil. Surquoy le Prelat prenant le dernier parti, s'arresta à Lyon,

à Lyon, qui fut le lieu de son bannissement pour
1110. la seconde fois

Cette rigueur d'Henri fut un de ces remedes, qui guerissent les maux qu'ils semblent aigrir, par les révolutions qu'ils font dans le corps. Aprés les premieres émotions causées par cet exil, le Pape & le Roy se craignant tous deux, s'accorderent enfin, & firent un traité par lequel il fut dit, que le Roy cederoit les investitures, & qu'on luy abandonneroit le serment. Surquoy Anselme ayant eu permission de passer en Normandie, & ensuite en Angleterre, fut enfin rétabli dans son siege, où il mourut quelques années aprés aussi saintement qu'il avoit vécu.

Ces sortes d'embarras, quoyque desagreables, furent mediocres pour Henri, en comparaison de ceux que luy causa la jalousie extrelme, qui s'alluma entre luy & Loüis le Gros Roy de France. Si la reconnoissance avoit lieu parmi les grands Princes, Loüis avoit droit d'en attendre d'Henri, auquel contre le sentiment de Philippe son pere, il avoit permis aprés la défaite de Robert de prendre possession de la Normandie. Mais par-là mesme ces deux Monarques estoient devenus trop voisins, pour ne devenir pas jaloux l'un de l'autre. Tous deux grands, & tous deux guerriers, ils ne se purent regarder sans une émulation qui se changea presque en haine personnelle; de sorte qu'en toute occasion il se croiserent, ils se fatiguerent, & se firent tout le mal qu'ils purent: ne consentant de temps en temps à la paix, que pour se disposer à une plus rude guerre. L'histoire de leurs differens est si broüillée en ceux qui l'ont écrite, que je ne sçaurois me promettre de la demesler au gré du lecteur: voicy ce que j'en ai conceu.

Loüis eut au commencement de son regne une grande guerre contre ses propres sujets, la plus-

plufpart Seigneurs d'autour de Paris, qui opprimoient les Ecclefiaftiques, & qui exerçoient de grandes violences fur leurs terres, & aux environs. 1112.
Ce feroit une chofe qui pafferoit pour une fable dans noftre fiecle, fi tous les hiftoriens n'en faifoient-foy, qu'un des plus belliqueux Rois de France euft eu la guerre contre des Seigneurs de Montlhery, de Crecy, de Rochefort, de Coucy, du Puifet, de Dammartin ; & ce fut une affaire importante d'affieger le chafteau de Toury. C'en fut neanmoins une à Loüis, qui luy donna beaucoup d'exercice : mais qui devint bien plus confiderable par l'appuy que le Roy d'Angleterre donnoit fous main à ces rebelles. Quelques-uns difent qu'il les follicita, d'autres qu'il en fut follicité par l'efperance qu'on luy donna de fupplanter un Roy encore jeune, & environné d'ennemis Peut-eftre y eut il de l'un & de l'autre. Quoy qu'il en foit, le Roy d'Angleterre paffa la mer, & vint en Normandie, en intention de profiter de l'embarras où eftoit Loüis,

Il en profita en effet. Gifors eftoit en ce temps-là un pofte de grande importance, mis en fequeftre du confentement des Rois de France & d'Angleterre entre les mains d'un nommé Payen, qui y devoit garder la neutralité. Henri l'intimida & le corrompit, & l'obligea de luy rendre la place, dont il fe mit en poffeffion. Loüis, tout occupé qu'il eftoit à la pourfuite de fes fujets rebelles, tourna tefte contre un ennemi plus à craindre & plus digne de luy, & s'avançant avec fon armée jufques fur les bords de la petite riviere d'Epte, qui feparoit la France de la Normandie, envoya fommer Henri d'obferver les anciens traitez, à faute dequoy, pour épargner le fang, il luy offroit le combat de trois contre trois, ou un duel entre eux deux feul à feul. Henri moins échauffé que Loüis, & qui avoit ce qu'il prétendoit, ne répondit point autrement

à ce défi; qu'en se tenant à la teste de son armée,
1114. prest à défendre ce qu'il avoit acquis: mais mettant toûjours la riviere entre eux pour éviter une bataille, dont le mauvais succés auroit beaucoup reculé ses affaires, qu'il avoit mis en fort bon train. Ainsi la guerre traisnant en longueur ne finit qu'aprés deux ans, & recommença aussi-tost par la revolte de Thibauld Comte de Blois contre Loüis, dans laquelle ce Seigneur fut soûtenu par les autres rebelles d'autour de Paris, sur tout par le Roy d'Angleterre, qui estoit oncle de ce Comte, mais que le desir de le servir engageoit bien moins dans ses interests que l'envie de nuire au Roy de France. Cette guerre se termina comme la premiere sans évenement remarquable, & finit de mesme sans traité decisif, & capable d'affermir la paix.

Aussi ne paroissoit-il pas que ce fust l'intention des deux Princes de faire la paix en cessant de faire la guerre: mais de prendre haleine pour recommencer à la premiere occasion. Loüis en trouva bien-tost une qu'il prit d'autant plus volontiers, qu'il en avoit un plus beau pretexte.

Guillaume surnommé Courte-heuse, fils du malheureux Duc Robert, n'esperant plus de justice de son oncle, qui avoit donné la Normandie à Guillaume Adelin son fils, s'estoit retiré de la cour d'Angleterre, & estoit venu chercher un azile entre les bras du Roy de France. Quoyque Loüis fust genereux, & qu'il fust touché du malheur d'un Prince dont la jeunesse promettoit beaucoup, il le fut pour le moins autant du plaisir d'avoir entre les mains un si bon moyen de soulever les peuples de Normandie contre l'Anglois. Il le mit en œuvre le plûtost qu'il put, & il ne fut pas long-temps sans trouver une conjoncture favorable à l'execution de son dessein. Amaury Comte de Montfort s'estoit porté pour heritier de Guillaume Comte d'Evreux, & Henry s'y estoit opposé. C'en fut

assez pour revolter ce Seigneur puissant & altier.
Il forme un parti contre ce Prince ; & y attire son 1116.
neveu Foulques Comte d'Anjou. D'un autre costé la famille de Robert Comte de Bellesme ne demandoit pas mieux que d'entrer dans une pareille ligue pour attaquer Henri, qui tenoit en prison ce Comte, en quelque façon contre le droit des gens, parce que quoy qu'il fust son sujet, & qu'il eust porté les armes contre luy, il l'avoit pris lorsqu'il lui venoit demander, sous les auspices du Roy de France, d'estre compris dans l'amnistie generale comme les autres.

Eustache Comte de Breteüil, qui avoit épousé Julienne fille naturelle d'Henri, se broüilla aussi avec son beau-pere à l'occasion d'un gouvernement qu'il avoit demandé, & qu'on luy faisoit trop attendre ; & comme si le ciel eust entrepris de frapper ce Monarque par tous les endroits qui luy pouvoient estre sensibles, il découvrit parmi ses domestiques les plus comblez de ses bienfaits, des infidelles qui le trahissoient, & qui s'entendoient avec ses ennemis ; de sorte que ne se fiant plus à personne, il estoit obligé pour dormir, de faire tenir au chevet de son lit un garde avec une épée nuë.

Il est aisé de s'imaginer que ses craintes s'augmenterent beaucoup, quand il apprit que le Roy de France, luy rendant la pareille, & profitant de son embarras comme il avoit fait du sien, luy venoit déclarer la guerre ; qu'il avoit fait proclamer Guillaume Courte-heuse Duc de Normandie, & qu'un grand nombre de Seigneurs Normans s'estoient donnez à ce nouveau maistre avec d'autant plus
d'attachement, qu'ils le regardoient comme 1117.
leur legitime & veritable souverain. Mais ce fut encore bien pis, quand aprés la prise d'Alençon par les Angevins, qui en avoient chassé un frere du Comte de Blois que Henri en avoit fait gou-

verneur, il vit Loüis avec son armée luy venir in-
1118. sulter jusqu'aux portes de Roüen, & prendre Andely à sa veuë.

S'il y eut quelque honte à Henri de s'estre montré susceptible de crainte parmi les trahisons de ses domestiques, ce lui fut aussi une gloire immortelle d'avoir fait paroistre autant de courage, qu'il en témoigna dans la suite, contre les efforts de tant de grands ennemis. Ce Prince sembla tirer des forces de l'excés de son abbattement, & l'on vit réveiller sa valeur à mesure que le nombre de ses ennemis & leurs prosperitez augmentoient. Sa résolution en donna aux siens, & on le vit bien tost marcher à la teste d'une belle armée, avec cette fermeté & cette prudence qui ne l'abandona jamais. Il s'approcha d'Andely: mais ne voulant pas affoiblir ses troupes en assiegeant la place, il s'attacha, pour couvrir son pays contre les entreprises de la garnison, à fortifier Noyon sur Andele.

Loüis, qui estoit dans Andely, ne put souffrir cet obstacle à ses conquestes. Il attaque Noyon, que Henri défend. Il s'opiniastre: mais il trouve une obstination égale à la sienne. Sur cela les deux armées s'échauffent, & se picquent au jeu de telle maniere, qu'elles en viennent à une bataille, qui se donna dans la pleine de Brenneville. Loüis y estoit vainqueur: le desordre estoit si grand dans l'armée Angloise par l'épouvente qu'y avoient jetté d'abord les Seigneurs de Monmorency & de Clermont, que Guillaume Crespin parvint jusqu'au Roy d'Angleterre, & le pensa abbattre d'un coup d'épée qu'il luy déchargea sur son casque. Tout fuyoit devant eux, lorsqu'Henri, qui avoit eu sur l'heure sa revanche contre Crespin & l'avoit fait prisonnier, conservant le sang froid dans la déroute des siens, s'apperceut que les François estoient plus en desordre en suivant les fuyards, que

les

les fuyards mesmes. A ce spectacle il rallie ses gens, & les remenant au combat, il leur mit la victoire entre les mains. Les François furent poussez à leur tour, & n'estant point en état de se rallier, furent obligez de ceder à la fortune, & de se retirer à Andely. A peine le Roy pût-il échaper. Un soldat tenoit son cheval par la bride, & crioit aux autres: *le Roy est pris*: Mais ce Prince avec une presence d'esprit admirable: *Ne sçais tu pas*, luy repartit-il, *qu'aux échecs on ne prend point le Roy*? En disant ces mots, il luy déchargea un si grand coup d'épée sur la teste, qu'il l'étendit mort à ses pieds: aprés quoy se démeslant de la foule, il chercha le chemin d'Andely. Il eut de la peine à le trouver: car il estoit tard, & la nuit le surprit au plus épais d'une forest, où les routes détournées, qu'il avoit pris pour se sauver, l'avoient engagé. Le danger de s'égarer, & de passer la nuit dans le bois, estoit le moindre qu'il eût à craindre: celuy de tomber entre les mains des ennemis, & de s'y aller mettre luy-mesme l'occupoit tout entier, & le tenoit en suspens, lorsqu'il apperceut un paysan, que le hazard avoit conduit là, & qui sçavoit les routes de la forest. Comme il le vit seul, il alla à luy, & luy proposant une médiocre récompense, pour ne luy point donner de soupçon en luy en offrant une plus grande, il l'engagea à le conduire à Andely. Il eut bien-tost une nouvelle armée, avec laquelle il chercha Henri: mais il avoit affaire à un homme qu'on n'engageoit au combat que quand il le vouloit bien. Ainsi ne faisant pas de grands progrés en Normandie, il passa tout d'un coup en Beauce, & alloit ruiner Chartres, qui appartenoit au Comte de Blois, si lorsqu'il approchoit de la ville, le Clergé & le peuple ne l'eust adouci, apportant processionnellement au devant de luy la celebre relique de la Sainte

1118.

Vierge, qui se conserve dans cette Eglise, & pour
1119. laquelle ce Monarque eut le respect qu'on attendoit de sa pieté & de sa religion.

Cette guerre alloit trainer en longueur, sans nulle utilité pour les Rois, & avec beaucoup de dommage pour les peuples, si heureusement pour la terminer, Calixte II. Prince de la maison de Bourgogne, & parent de l'un & de l'autre Roy, n'eût esté élevé au Pontificat. Le Concile que ce grand Pape, qui estoit en France quand il fut éleu, assembla dans la ville de Reims, suspendit les hostilitez. Loüis y assista en personne, & s'y plaignit du procedé du Roy d'Angleterre avec tant de grace & d'éloquence, qu'il mit dans son parti tout le Concile, composé de quatre cens vingt cinq Evesques; de sorte que l'Archevesque de Roüen ayant voulu parler pour défendre son Prince, il en fut empesché par un murmure confus de toute l'assemblée, qui le condamna sans l'oüir.

Quoy-que Henry eut ses ambassadeurs & ses Evesques dans le Concile, le Pape, qui estoit extrémement sage, ne voulut point entrer en matiere, qu'il ne l'eust entendu luy-mesme, ayant dessein de s'aboucher avec luy. Il arriva neanmoins une chose qui sembloit devoir les aigrir, & les mettre en garde l'un contre l'autre. Henri avoit pris de grandes précautions pour empescher que le Concile ne donnast atteinte à certaines Loix, qu'il introduisoit dans son Royaume, & dont il prévoyoit assez que l'Eglise ne s'accommoderoit pas. Ainsi en permettant aux Evesques d'y aller, il les avoit fort exhorté à ne se point plaindre les uns des autres: disant qu'il sçauroit bien regler les differens qui naistroient entre eux, sans qu'ils eussent besoin de les porter à des tribunaux étrangers. De plus: il leur avoit défendu d'apporter dans les terres de son obeïssance aucunes ordonnances, & aucuns

canons contraires au coustumes établies. Enfin il
n'avoit permis à Turstin, élû Archevesque d'Yorc, 1119.
d'aller à Reims, qu'à condition qu'il ne s'y feroit
point sacrer par le Pape, voulant qu'il le fust par
l'Archevesque de Cantorbery, avec lequel Turstin
s'obstinoit contre la volonté du Roy, à renouveller
les contestations pour la presseance des sieges, que
Guillaume le Conquerant avoit fait regler. L'histoire ne dit point que ce Prince fust chagriné sur
les deux premiers articles : mais il le fut sur le troisiéme. Car le Pape sacra Turstin : dequoy Henri
fut fort mécontent. Mais comme, avec le caractere de souverain Pontife, Calixte avoit une vertu
qui le rendoit venerable, Henri déchargea son chagrin sur l'Archevesque d'Yorc, & écouta le Pape
avec respect, lorsqu'il l'alla trouver à Gisors, où il
ménagea la paix entre les deux Rois en l'année 1120.
onze cent vingt, toutes choses demeurant presqu'au mesme état qu'elles estoient avant la guerre.

Aussi cette paix, non plus que celle d'auparavant, ne se fit que pour recommencer la guerre à
la premiere occasion qui s'en presenteroit. L'accident qui arriva à Henri immediatement aprés le
traité conclu, en fournit une favorable à Loüis &
à ses partisans, pour tenter tout de nouveau le rétablissement de Guillaume fils de Robert dans le
Duché de Normandie.

La paix estant faite, Henri repassoit en Angleterre avec Guillaume & Richard ses deux fils, sa
fille Sybille, plusieurs de ses enfans naturels, &
beaucoup d'autres Princes & Grands de sa Cour.
Deux vaisseaux superbement équipez estoient partis en mesme temps de Barfleur : le Roy, qui estoit
presque seul dans le sien, estoit heureusement
arrivé au port ; & attendoit avec impatience
celuy qui portoit ses enfans : mais ce Monarque

fut bien ſurpris, quand on luy amena un homme
1120. pouſſé ſur un maſt au rivage, qui luy raconta, que par l'imprudence des matelots qui s'eſtoient enyvrez, le navire des Princes ayant donné furieuſement contre un écüeil, s'eſtoit ouvert de toutes parts; que Guillaume s'eſtant jetté dans l'eſquif, eſtoit desja hors de danger, lors qu'apercevant parmi les débris du navire qui periſſoit le Comte de Cheſtre ſon frere naturel, & la Comteſſe du Perche ſa ſœur, qui luy tendoient les bras, & qui avoient desja la palleur de la mort ſur le front, ce ſpectacle l'avoit ſi fort touché, qu'il avoit obligé ceux qui le conduiſoient de retourner vers le vaiſſeau; mais que c'avoit eſté pour ſon malheur, parce qu'en voulant prendre ſon frere & ſa ſœur, il avoit eſté obligé d'en recevoir tant d'autres, qui avoient malgré luy ſauté dans l'eſquif, que la barque avoit enfoncé ſous le poids; qu'ainſi le Prince s'eſtoit noyé avec ceux qu'il vouloit ſauver, & qu'il croyoit eſtre le ſeul qui fuſt échappé de ce naufrage.

Jamais douleur ne fut plus vive, que celle que reſſentit Henri au recit de cet accident funeſte. Il eſtoit pere, il eſtoit Roy: il perdoit un fils d'une grande eſperance, & il ne luy reſtoit plus d'heritier pour une des plus belles couronnes du monde. Il vit bien meſme, que comme il n'eſtoit plus jeune, & qu'Adelaïde de Louvain, qu'il avoit épouſé en ſecondes nopces, ne luy donnoit point d'enfans, il il avoit perdu le ſoûtien de ſon autorité & de ſa puiſſance. En effet ceux qui eſtoient dans les intereſts de Guillaume fils de Robert, ne manquerent pas de prendre cette occaſion de pouſſer l'affaire de ſon rétabliſſement, qui paroiſſoit d'autant plus facile, que les Normans le voyant en danger de paſſer ſous une domination étrangere, ſe ſoulevoient pour ſe conſerver ce reſte du ſang de leurs Ducs. Galeran Comte de Meulan fut un des pre-

premiers qui se remua, & il en attira beaucoup d'autres. Foulques d'Anjou entra dans ce parti, 1124.
parce qu'il avoit donné à ce Prince une de ses filles en mariage. Il est aisé de comprendre que Loüis se fit le chef de cette ligue, & par amitié pour Guillaume, & par opposition à Henri. Henri se défendit à son ordinaire avec vigueur, & estant passé en Normandie, déconcerta si fort le parti par les chastimens exemplaires qu'il fit de ses sujets rebelles, & par la vigueur avec laquelle il repoussa les armes estrangeres, que l'ardeur de ses ennemis se rallentit, & que plusieurs se reconcilierent avec luy. Il eut mesme le crédit de faire rompre le mariage de Guillaume avec Sybille d'Anjou, sous pretexte qu'ils estoient parens, parce qu'il avoit interest que ce jeune Prince, à qui Foulques donnoit le Maine, ne s'établist pas si prés de la Normandie. Mais Loüis par une contrebatterie, à laquelle Henri ne s'attendoit pas, fit épouser à ce mesme Guillaume Jeanne sœur uterine de la Reine sa femme, à qui il assigna pour dot Pontoise, Mantes, Chaumont, & leurs dépendances : ce qui donna facilité à ce Prince de prendre Gisors, & quelques autres places des environs.

Pendant que Loüis suscitoit des ennemis à Henri, Henri luy en suscitoit un d'une puissance bien plus formidable. C'estoit l'Empereur Henri V. à qui l'Anglois avoit donné sa fille Mathilde en mariage, & qui d'ailleurs mécontent de la France, parce qu'il avoit esté excommunié au Concile de Reims, composé la plus grande partie de Prelats François, avoit juré de ruiner cette ville. La ligue que luy proposa le Roy d'Angleterre luy parut un moyen infaillible d'executer ce dessein. Ainsi ils convinrent ensemble, que tandis que l'Empereur entreroit en France du costé de la Lorraine & du Rhin, le Roy d'Angleterre l'attaqueroit par la Normandie.

Le peril où se vit la France en cette conjoncture,
1124. montra quelle ressource d'hommes & de courage y peu trouver dans le besoin un Roy agissant & belliqueux. Le dedans de l'Etat n'estoit point tranquille, & Loüis le Gros, à qui pour cela on donna le nom de Batailleur, estoit presque toujours en campagne, ou pour reprimer la revolte de quelque Prince, ou pour punir l'injustice de quelque particulier. Tout ce qu'il y avoit de Ducs & de Comtes estoient autant de petits souverains, relevant du Roy à la verité, & obligez à luy donner secours : mais ne luy en donnant neanmoins que quand ils le vouloient bien, ou quand il estoit assez au dessus de ses affaires pour les y contraindre. L'Angleterre, monarchie redoutable, particulierement sous un Roy du caractere d'Henri, étendoit sa domination jusqu'aux portes de Paris, & commençoit toûjours la guerre par menacer le Chef de l'Etat. Dans cette situation l'on peut croire, qu'un Empereur irrité & respirant la vengeance, venant fondre d'un autre costé sur la France avec toutes les forces de l'Allemagne, jetta beaucoup d'épouvante dans les esprits. Loüis toutefois n'en fut pas effrayé, & prenant d'abord son parti, convoqua ses Barons & leva des troupes. Il en eut en peu de temps une si grande abondance, qu'ayant laissé Guillaume de Normandie avec Amaury de Monrfort pour s'opposer aux efforts des Anglois, il marcha contre les Allemans à la teste de deux cents mille hommes, si nous en croyons l'Abbé Suger : faisant porter devant luy l'Oriflamme, qu'il estoit allé prendre à saint Denys avec une pieté, qui marquoit qu'il avoit moins de confiance en la valeur de ses soldats, qu'en la protection du Dieu des batailles. Aux approches de cette armée terrible, l'Empereur, qui le venoit chercher, se cacha de peur qu'il ne le trouvast, & se retira avec tant de honte, qu'il

ne

ne parut presque plus depuis, & mourut dans l'année, rongé de chagrin. 1125.

L'Anglois ne s'enfuit pas comme l'Allemand; mais il n'avança pas non plus. Il demanda mesme la paix, & l'obtint; & c'est ce qui donnera peut-estre de l'étonnement au lecteur, qui aura de la peine à comprendre, que Loüis revenant sur ses pas avec une si nombreuse armée, ne s'en servist pas pour rétablir Guillaume dans le Duché de Normandie, & pour en chasser tout-à fait l'Anglois. Mais il faut considerer, qu'on faisoit en ce temps-là en France une grande difference entre les Rois d'Angleterre, & les autres ennemis de l'Etat. Ces Princes en estoient originaires, & s'y faisoient voir si souvent, qu'ils n'y estoient presque pas regardez comme étrangers. Ils y avoient de grandes alliances, & c'estoit autant de partisans pour eux. Quand les deux nations estoient en paix, comme les Rois se voyoient en ce temps-là souvent, les Rois d'Angleterre, qui en deçà de la mer estoient effectivement vassaux de la Monarchie comme les autres, vivoient avec les Rois de France d'une maniere, qui les faisoit plûtost regarder comme Ducs de Normandie, que comme Rois d'Angleterre. Ainsi on n'envisageoit pas les ligues qu'on faisoit avec eux comme des intelligences avec l'Etranger contre le Prince & la patrie, mais comme des societez formées entre les sujets d'un mesme état, moins pour détruire, que pour moderer la puissance du souverain: chose pernicieuse à la verité, & source continuelle de guerres: mais chose convenable à l'ambition des Grands, dont la politique estoit de balancer ces deux puissances, de peur que celle qui l'emporteroit n'exigeast d'eux une soumission, à laquelle ils n'estoient pas accoustumez.

C'est ce que Loüis avoit desja éprouvé dans l'affaire mesme dont il s'agit. Quelque temps

auparavant que l'entreprise de l'Empereur Henri
1130. éclatast, les Comtes d'Anjou & de Montfort avoient fait leur paix avec le Roy d'Angleterre: mais ils n'eurent pas plûtost connu le peril où estoit le Roy de France d'estre opprimé par la ligue de ces deux Princes, qu'ils se rendirent auprés de luy, & l'assisterent de tout leur pouvoir. Loüis donc ayant sujet de craindre, de ne trouver pas en ceux qui l'avoient suivi contre l'Empereur le mesme zele à le suivre contre le Roy d'Angleterre, s'accommoda encore une fois avec ce dernier.

Guillaume de Normandie sembloit seul avoir perdu dans ce traité en perdant l'esperance de rentrer dans l'heritage de ses peres: mais Loüis sçeut bientost aprés le récompenser de ce qu'il avoit perdu, & le mettre mesme en état de le recouvrer plus facilement.

Charles Comte de Flandres avoit esté assassiné à Bruges par quelques-uns de ses sujets, & Loüis le Gros y estoit allé en personne à la teste de son armée pour punir cet attentat. Aprés avoir vangé sa mort, il se trouva en état de luy donner un successeur. Il y avoit plusieurs pretendans, qui avoient tous chacun leur brigue: mais comme Guillaume de Normandie en estoit, il ne fut pas difficile au Roy de se déterminer sur le choix. L'alliance qu'il avoit avec Guillaume ne fut pas le seul motif qu'il eut de luy procurer cet établissement: le plaisir de voir un ennemi du Roy d'Angleterre en état de l'embarrasser, luy fut pour le moins aussi sensible, que celuy de faire son beau-frere Comte de Flandres. Aussi Henri fit-il ce qu'il put pour traverser cette installation: mais Loüis la soûtint avec vigueur, & maintint Guillaume contre ses efforts.

Henri ne fut pas long-temps sans luy rendre la pareille. Ce Prince n'ayant plus d'enfans que l'Imperatrice Mathilde, qui estoit retournée

en

en Angleterre aprés la mort de l'Empereur son mari, pensa à luy redonner un époux pour en avoir des heritiers. De tous ceux qu'on luy proposa, il n'en trouva point de plus convenable à ses intentions & à ses interests, que Geoffroy Plantagenette fils de Foulques Comte d'Anjou, jeune Prince bien fait, brave, & dont l'alliance devoit un jour augmenter le domaine des Rois d'Angleterre en France, de l'Anjou, de la Touraine & du Maine: ce qui estoit un furieux revers pour Loüis & ses successeurs. 1130.

L'avantage qu'eut Henri en cela par dessus Loüis, fut que les choses réüssirent dans la suite comme il les avoit projettées. Car Mathilde eut des enfans de Geofroy, qui porterent ces belles provinces dans la maison des Rois d'Angleterre; au lieu que Loüis ne recueillit point d'autre fruit d'avoir fait Guillaume Comte de Flandres, que l'honneur d'avoir donné la loy: ce Prince ayant esté tué peu de temps aprés dans une guerre, où ses sujets revoltez luy avoient attiré Thierry d'Alsace, qui avoit esté son concurrent, & qui devint par là son successeur.

Ainsi continuoient les prosperitez du regne d'Henri, & ainsi se réparoit le malheur de sa famille: l'Imperatrice sa fille & Henri son petit fils ayant esté reconnus sans contestation par tous les Grands de son Royaume pour ses heritiers legitimes, & tous ayant fait serment de leur obeïr. Par dessus cela, Foulques pere de Geoffroy, avoit esté choisi pour époux de l'heritiere de Jerusalem, & estoit passé dans la Terre-sainte pour accomplir son mariage, laissant ses Etats à Geoffroy son fils. Il sembloit ne manquer plus rien à la grandeur d'Henri, lorsqu'il trouva le terme fatal où aboutit toute grandeur humaine.

Il estoit passé en Normandie, où quelques uns disent que Geoffroy luy demandoit avec un peu

plus d'empressement qu'il n'eust voulu l'investitu-
1135. re de ce Duché, prétendant qu'il la luy avoit promise. Pendant que l'Imperatrice Mathilde taschoit d'accommoder ce different, le Roy son pere se trouva mal, & ayant mangé d'une lamproye contre l'ordonnance de ses medecins, sa maladie s'augmenta tellement, qu'aucun remede ne le pût sauver. Il mourut l'an onze cens trente-cinq, aprés trente cinq ans d'un regne, qu'une grande conduite & un grand courage, beaucoup d'activité & d'application aux affaires ont rendu memorable à la posterité.

Polydore Virgile luy attribuë l'institution des Parlemens: parceque dans une réforme qu'il entreprit il consulta les Grands, & quelques-uns mesme du peuple. Mais ce n'est pas une raison suffisante. Sur ce fondement il faudroit attribuer cette institution aux premiers Rois qui ont assemblé les Seigneurs pour les consulter dans les besoins de l'Etat: ce qui a esté pratiqué depuis le commencement de la monarchie, selon que le Prince le jugeoit à propos. Henri estoit trop bon politique, & sçavoit trop bien ses interests, pour se faire des maistres de ceux que Dieu avoit rendu ses sujets. On accusa rarement ce Prince d'avoir peché contre la prudence. On luy reprocha un peu davantage d'avoir peché contre l'humanité dans le mauvais traitement qu'il fit à son frere: à quoy bien des gens attribuerent le malheur qu'il eut de perdre ses enfans, comme un juste chastiment de sa cruauté. On luy a aussi reproché, d'avoir encore plus empieté sur les droits de l'Eglise que ses predecesseurs, qui n'avoient pas esté trop retenus sur cet article. Quelques uns luy attribuent le recueil des coustumes qui firent tant de bruit sous le regne de son petit fils. Les contestations qu'il eut avec saint Anselme, Turstin Archevesque d'Yorc, & Hildebert Evesque du Maus, donnerent occasion

à la

à la lettre, qui se trouve encore aujourd'huy parmi les ouvrages d'Yves de Chartres, où ce Prelat 1135.
l'exhorte à respecter les Prestres. Les honneurs cependant qu'il rendit à Innocent II. lorsque l'Anti-Pape Anaclet l'obligea de se retirer en France, montrent que si ce Prince exigea quelquefois qu'on rendist à Cesar un peu plus que ce qui appartient à Cesar, il avoit au moins soin de rendre à Dieu, dans la personne de ses Ministres, ce qui appartient à Dieu. Quoyqu'il eust de la religion, il n'excella pas en pieté. Il profita neanmoins de certains pressentimens qu'il eut sur la fin de sa vie, pour la rendre plus reglée & plus chrétienne, & il en avoit bien besoin. Car il s'estoit abandonné sans mesures au penchant qu'il avoit pour les femmes: ayant eu un grand nombre de maistresses, & treize ou quatorze enfans naturels, qu'il laissa tous riches & biens pourvûs.

Sa fille Mathilde & son petit fils Henri, heritiers legitimes de sa couronne, furent ceux de ses enfans qui à sa mort se trouverent le moins établis. Il croyoit avoir pris toutes les précautions necessaires pour leur asseurer le trône, en obligeant tous les Grands de l'Etat à leur jurer fidelité: mais l'évenement fit voir qu'il s'estoit trompé, & que quand il s'agit d'une couronne, c'est un mediocre obstacle à vaincre qu'un serment de fidelité à violer.

Henri avoit élevé à sa Cour Estienne de Blois, fils d'Adele sa sœur, devenu Comte de Boulogne, parce qu'il avoit épousé Mathilde heritiere de cette maison. Avec beaucoup d'ambition, ce Prince avoit tout le courage & tout le genie necessaire à la pousser loin: un grand feu, de grandes veuës, un bon sens, une parfaite science de la guerre, une grande patience à faire des traitez & à ménager des alliances, de la clemence, de la liberalité, une taille haute & majestueuse, un air doux & insinuant,

nuant, rendoient ce Prince un des plus accomplis
1135. hommes du monde ; & l'hiſtoire ne luy reprocheroit point de defauts, s'il n'avoit pas voulu regner. Il déclara le deſſein qu'il en avoit, incontinent aprés la mort d'Henri ; & il ne pouvoit en effet trouver une plus heureuſe conjoncture pour monter aiſément ſur le troſne, Henri eſtant mort en Normandie, où il avoit mené les meilleurs ſerviteurs, & Mathilde ſon heritiere eſtant dans les terres qu'elle avoit en France avec ſon mari & ſon fils.

L'éloignement de Mathilde & le merite d'Eſtienne forma à ce dernier un parti, qui croiſſant inſenſiblement par l'exemple, & affoibliſſant le ſcrupule du ſerment par la multitude de ceux qui le violoient, ſe trouva bien toſt aſſez puiſſant, pour faire mettre ſur la teſte de ce Prince une couronne dont il eſtoit digne, & que perſonne ne paroiſſoit en état de luy conteſter. Henri ſon frere Eveſque de Vincheſtre avança beaucoup l'affaire par ſon adreſſe, & par le credit que luy avoit acquis à la cour un grand genie, de grandes richeſſes, la qualité de Legat du Pape, des mœurs integres, & irreprochables aux yeux de ceux qui ne luy comptoient pas ſon ambition pour un défaut.

Eſtienne ne s'oublia pas luy-meſme, & il n'y a rien qu'il ne fiſt eſperer aux Anglois. Une des choſes qu'ils deſiroient le plus, eſtoit la réformation de certains abus, qui s'eſtoient gliſſez dans le gouvernement ſous les Rois de la maiſon de Normandie, telle qu'eſtoit la couſtume de laiſſer les Eveſchez vacans pour en recevoir long-temps les fruits ; ils deſiroient encore qu'on relaſchaſt quelque choſe de la ſeverité de ces Princes, qui uſant du droit de conqueſte dans toute ſon étenduë avoient établi en Angleterre une domination arbitraire, & entierement aboli les Loix populaires de ſaint Edoüard ; la

con-

confiſcation des foreſts, quand ceux qui en eſtoient les proprietaires y avoient chaſſé, ou coupé du bois ſans permiſſion du Roy, leur eſtoit ſur tout intolerable. Le Comte de Boulogne n'attendit pas qu'on luy propoſaſt d'abolir ces couſtumes. Il alla au devant de tout, & promit plus qu'on n'euſt oſé luy demander. Surquoy Hugues Bigot Seneſchal du feu Roy, qui avoit aſſiſté à ſa mort, ayant aſſeuré qu'en ces derniers momens il avoit des-herité Mathilde, Eſtienne fut couronné à Weſtminſter le huitiéme de Janvier de l'année onze cens trente-ſix. 1136.

Le parti du nouveau Monarque ne pût eſtre ſi generalement ſuivi, qu'il ne s'en formaſt un pour Mathilde, beaucoup moins nombreux à la verité, mais qui eſtant appuyé en deça de la mer de Loüis le Jeune, Roy de France, & en de-là de David Roy d'Ecoſſe, fit perdre à Eſtienne la Normandie, conquiſe par Geoffroy Plantagenette, & luy mit ſur les bras une groſſe armée d'Ecoſſois, qui luy enleverent le Northumberland.

Eſtienne ſe démêla habilement de l'embarras de ces deux guerres par deux negociations heureuſes. Car d'un coſté il ſceut ſi bien ménager l'eſprit de Loüis le Jeune, que contre toutes les regles de la politique, & l'intereſt qu'avoit la France de ſouſtraire la Normandie à la domination Angloiſe, Loüis abandonna le parti d'Anjou, & entra ſi avant dans celuy de Blois, qu'il donna à Euſtache fils d'Eſtienne, Conſtance ſa fille en mariage, luy aſſignant pour dot la Normandie, aprés l'avoir enlevée à Geoffroy. D'ailleurs en cedant à David quelque place du Northumberland, le nouveau Roy gagna ce Prince, & conſerva ſes troupes pour agir contre l'Imperatrice & ſes partiſans.

Eſtienne ne profita de cette paix que pour ſe préparer à la guerre, qui s'alluma preſque en meſme temps.

temps par trois differens endroits. Elle commen-
1136. ça par la ligue de quelques Grands au midy de l'Angleterre, où le Roy n'eut pas plûtost mené son armée, qu'il apprit que le Roy d'Ecosse profitant de son éloignement, estoit rentré dans le Northumberland, d'où passant outre il avoit fait tant de progrés, qu'il menaçoit la ville d'Yorc. Cette nouvelle mit Estienne dans un assez grand embarras, dont neanmoins il fut bientost tiré par la vigueur de Turstin Archevesque d'Yorc, de Rodolphe Evesque de Durham, & de quelques Seigneurs du pays, qui ayant levé des troupes, en formerent sous l'étendart du Roy, un corps nombreux dans lequel Rodolphe fit la fonction de general en l'absence de Turstin, qui estoit malade. Ce Prelat guerrier conduisit son armée avec un courage & une habileté fort au dessus de sa profession. Il crut en sçavoir assez pour donner bataille, & il la donna en effet avec tant de succés, que plus d'onze mille Ecossois y furent tuez, & le reste mis en déroute. Cette victoire qui fut suivie d'un nouveau traité de paix avec les Ecossois, donna un grand ascendant à Estienne sur les Seigneurs liguez qu'il poursuivoit, & il les avoit desja presque tous soumis ou chastiez, lorsqu'on luy vint annoncer, que Mathilde estoit debarquée en Angleterre avec Robert Comte de Glocestre son frere naturel; & le Seneschal Hugues Bigot, qui estoit rentré dans le parti de cette Princesse. A cette nouvelle le Roy ne perdit point de temps. On luy avoit appris que Mathilde s'estoit renfermée dans le chasteau d'Arondel, & qu'elle y avoit esté receuë par la Reine Adelicie de Louvain veuve du feu Roy, qui selon l'usage du temps, avoit épousé en secondes nopces un Seigneur particulier nommé d'Aubigny. Estienne marcha de ce costé-là avec une diligence extresme, & ayant investi le chasteau, le pressa si vivement, qu'il l'eust emporté, si Mathilde n'eust usé d'arti-

fice,

fice, en luy faisant dire par de faux amis, qu'inutilement il assiegeoit une place aussi bien pourveuë 1139.
de toute sorte de munitions, qu'elle estoit forte par son assiette, & bien défenduë par une nombreuse garnison. Le Roy adjousta foy d'autant plus aisément aux discours de ces amis trompeurs, qu'il jugea qu'en effet Mathilde ne se seroit pas renfermée dans ce chasteau, si elle ne l'avoit cru capable de resister à de plus longs efforts ; & comme d'ailleurs il avoit sujet de craindre, que le Comte de Glocestre, qui s'estoit avancé dans le pays pour ramasser ses intelligences, n'eust bien tost assez de troupes pour le combattre, il se retira pour conserver les siennes. Mathilde profitant de sa retraite sortit secretement d'Arondel, où il s'en estoit peu fallu qu'elle & les siens n'eussent esté affamez, & s'en alla joindre le Comte son frere, qui estant sorti de son vaisseau avec vingt-quatre cavaliers seulement, avoit desja un bon corps de troupes, & s'estoit emparé de Bristol. Leur parti s'augmentoit tous les jours par la multitude des gens de qualité, qui, ou le croyant le plus juste, ou l'aimant mieux comme le plus nouveau, se rendoient de toutes parts auprés d'eux : ce qui fit resoudre le Roy d'arrester par quelque effort le cours impetueux de ce torrent, tandis qu'il estoit encore temps. Pour en venir plus aisément à bout, ayant oüi dire que Mathilde s'estoit retirée à Bristol, & que le Comte son frere n'y estoit pas, il y marcha à grandes journées croyant l'y surprendre & l'y enlever. La Princesse, qui en fut avertie, trouvant Bristol moins fort que Lincolne, qui estoit aussi dans son parti, vint se renfermer dans cette derniere ville, résoluë de s'y bien défendre, jusqu'à ce que son frere l'y vinst secourir. Elle y fut assiegée par l'armée Royale, & fort vivement attaquée: mais elle s'y défendit avec tant de courage, qu'elle donna le temps au Comte d'amener

ses

ses troupes pour la délivrer. Les deux armées ne furent pas long-temps en presence sans en venir aux mains, ayant une égale impatience de combattre, comme une égale esperance de vaincre. La fortune chancela long-temps. Elle fut dés le commencement peu favorable au Roy. Sa cavalerie qu'on soupçonna d'intelligence avec les ennemis, ayant de bonne heure lasché pied. Ce qu'Estienne ayant apperçû, il se mit à la teste de son infanterie, & fit de si prodigieux efforts, qu'il ramenoit la victoire dans son parti, si Ranulphe Comte de Chestre, beau pere du Comte de Glocestre, ne le fust venu environner avec un nombre de soldats qui l'accabla. Il fut pris les armes à la main, & mené à l'Imperatrice, qui l'envoya prisonnier à Bristol.

1139.

Estienne ne fut pas mal-heureux à demi. Presqu'en mesme temps qu'il perdoit la liberté avec une bataille, il perdoit la Normandie, que le Comte d'Anjou luy enlevoit, & le pays de Northumbre, envahi sur luy par le Roy d'Ecosse oncle de Mathilde. D'ailleurs Mathilde profitant de sa victoire estoit entrée dans Londres en triomphe, & avec les acclamations de tout le peuple. Elle estoit maistresse de l'Angleterre, si elle l'eust pû estre d'elle-mesme, & de son humeur un peu trop altiere. Ce fut par un effet de cette fierté, qu'elle revolta les habitans de Londres, qui luy demandoient le rétablissement des loix de saint Edoüard: les rebutant d'une maniere qui les porta à conspirer contre elle. Dequoy ayant esté avertie, elle fut obligée d'aller chercher ailleurs la seureté qu'elle ne trouvoit plus parmi eux.

La maniere dont elle traita la Reine Mathilde de Boulogne femme d'Estienne, fut encore d'un plus grand éclat, & eut des suites bien plus fascheuses. Cette Princesse voyant son mari en prison, sçachant mesme qu'il y estoit traité durement, alla trou-

trouver l'Imperatrice, implora sa clemence, & luy fit des propositions d'accommodement con- 1140.
formes à la difference de leur fortune. Un auteur dit qu'elle luy offrit de rendre à son époux la liberté, à condition qu'il renonceroit à la couronne. La fiere Imperatrice n'écouta point tout cela, & n'y répondit que par des paroles aigres, & par un air de mépris, dont la Reine fut si outrée, qu'il sembla, au sortir de là, que son dépit luy eust relevé le courage, tant elle parut résoluë à tout mettre en usage pour domter l'orgueil de sa concurrente.

L'ardeur avec laquelle elle s'y porta luy en fournit bien-tost les moyens, & luy fit en assez peu de temps trouver une armée considerable, par les troupes que luy amena Eustache Comte de Boulogne son fils, par celles que luy fournit la ville de Londres, & par ce qui restoit encore d'amis & de serviteurs au Roy son mari, qui se rendirent en foule auprés d'elle. L'Imperatrice fit de son costé tout ce que pouvoit faire un esprit habile, vif & vigilant, pour ne se point laisser surprendre : ayant appellé à son secours le Roy d'Ecosse, qui joignit ses troupes à celles du Comte de Glocestre, & luy fit une fort grosse armée. Sa vigilance neanmoins luy fut inutile en cette rencontre. Car ayant mené son armée devant Vinchestre pour l'assieger, la Reine l'y vint attaquer, & l'attaque fut si vigoureuse, que l'armée Imperiale en fut effrayée d'abord, & se mit en fuite presque sans combat. Le Comte de Glocestre y fut pris, & l'Imperatrice obligée de contrefaire la morte pour se sauver, en se faisant emporter sur une biere comme un corps qu'on iroit mettre en terre.

Cette victoire & la prison du Comte releverent le parti du Roy, & affoiblirent beaucoup celuy de l'Imperatrice, lequel se soûtint neanmoins assez pour faire une guerre civile, qui desola entierement l'Angleterre. On avoit esperé que l'échange

du Comte avec le Roy feroit la paix : mais on se trompa. Le Roy & le Comte furent échangez,
1145. sans que ni l'un ni l'autre voulussent entendre à aucun traité.

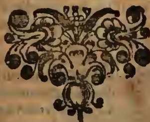
La delivrance des deux prisonniers rendit la guerre plus cruelle, & plus opiniastre qu'auparavant. Les succés en furent meslez, & la fortune ne donnoit gueres d'avantage à l'un des deux partis, qu'elle n'en dédommageast bien-tost l'autre. Celuy de l'Imperatrice fut fortifié par le jeune Henri son fils, qui estant en âge de porter les armes, & ayant succedé à son pere au Duché de Normandie, y leva quelque troupes, & alla joindre sa mere en Angleterre.

Ce Prince donna dans cette occasion de grandes preuves de sa valeur, & encore plus de sa conduite. Aprés avoir traversé rapidement, avec environ cent quarante chevaux & quelques trois mille hommes de pied, ce qu'il y avoit de pays depuis le lieu de son débarquement jusqu'à celuy où estoit sa mere, il sceut si bien moderer l'ardeur de la vangeance & de la jeunesse, que quelque chose que pust faire le Roy, qui avoit plus de troupes que luy, pour l'attirer au combat, il n'en pût jamais venir à bout : Henri jugeant par l'affluence de ceux qui se rendoient auprés de luy, que le delay estoit bon à ses affaires, & le mettoit en état de seurement vaincre.

Les choses estoient en cette situation, lorsqu'Estienne perdit Eustache Comte de Boulogne son fils unique. Cet evénement troubla fort le Roy, qui aimoit tendrement ce fils, mais il remit la paix dans le Royaume. Car ce Prince n'ayant plus d'enfans, il parut à tout le monde tout naturel, que pour finir une si longue guerre par un traité avantageux aux deux partis, Estienne adoptast Henri, & qu'Henri se contentast d'estre le successeur d'Estienne. *Il y en a qui disent que l'Imperatrice*

ratrice avança beaucoup la negotiation, dans une conference secrette qu'elle ménagea avec le Roy, où 1150.
elle le fit souvenir qu'ils s'estoient aimez, & que ce mesme Henri, qu'il persecutoit, estoit son fils, non le fils de Geoffroy. Cette circonstance a l'air d'un roman. Quoyqu'il en soit, la paix fut faite aux conditions que je viens de dire. On y eut aussi grand égard au vaillant Comte de Glocestre, qui se signala jusqu'au bout dans cette guerre. Aprés quoy Henri repassant en France, fit sa demeure en Normandie jusqu'à la mort d'Estienne; qui
arriva fort peu de temps aprés, l'an onze cens cin- 1154.
quante-quatre. L'illustre Mathilde son épouse l'avoit précedé de quelque temps. Ils furent tous deux inhumez avec le Comte Eustache leur fils dans l'Abbaye de Fevershem, que ce Monarque avoit fondé pour estre le lieu de sa sepulture, où malgré ses projets & ses esperances, il vit toute sa maison ensevelie avec luy.

Fin du premier Livre.



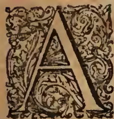
HISTOIRE



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE SECOND.

ETAT FLORISSANT DE LA MONARCHIE Angloise au commencement du regne d'Henri II. Cette prosperité s'altere insensiblement sous le mesme Roy, & ne s'estant pas rétablie sous Richard I. son successeur, aboutit enfin sous Jean Sans-terre à une double révolution.



1154. APRE'S la maison de Normandie, qui ne donna que trois Rois à l'Angleterre, & celle de Blois, qui n'en donna qu'un, le trosne fut rempli par celle d'Anjou surnommée des Plantagenettes, qui en donna une nombreuse suite, & fut la troisiéme famille Françoise qui regna sur le peuple Anglois.

Ce long regne d'une mesme maison semblera d'abord peu promettre pour l'histoire des revolutions:

tions : mais qui considerera bien l'état de la Monarchie Angloise depuis la conqueste des Normans, le genie de la nation, ses longues guerres avec la France, ses frequens démeslez avec ses Rois pour les droits de la Royauté, la fecondité du sang Royal en Princes ambitieux, remuans, peu scrupuleux à garder l'ordre de la succession pour regner, ne jugera pas la matiere sterile. 1154.

Henri II. le premier des Plantagenettes qui monta sur le trosne d'Angleterre, y avoit porté avec un grand merite une grande réputation ; & le peuple en esperoit tant, que depuis le commencement de la Monarchie, aucun Roy n'avoit esté receu avec un applaudissement plus universel. Le jour de son entrée dans Londres, & celuy de son couronnement furent des jours de feste, que les Grands & le peuple celebrerent avec toute sorte de réjoüissances. Comme aprés une grande tempeste on gouste le calme avec plaisir, les Anglois las des longues guerres causées par la contestation de deux Rois, voyoient avec une joye incroyable l'Etat rendu tranquille sous un seul, qui estant jeune, & ayant desja un fils, les asseuroit contre la crainte d'y voir renaistre la division.

Les premieres démarches du nouveau Roy confirmerent tout le monde dans les sentimens d'estime qu'on avoit desja conceu pour luy, & les actions de vigueur & de politique qu'il fit des-lors pour le bien public, furent regardées de toute l'Europe comme des coups de maistre en l'art de regner.

Il commença par chasser du Royaume une inondation d'étrangers, particulierement de Flamans, qui pour subsister & avoir de l'employ estant venus chercher la guerre, estoient toûjours disposez à troubler la paix. Ensuite il fit raser un grand nombre de forteresses, que des particuliers avoient fait bastir sur leurs terres durant les der-

niers mouvemens, & qui n'estoient propres qu'à
1155. servir de retraite aux rebelles & aux mécontens. Le Comte d'Albemarle fit difficulté d'abandonner le chasteau de Scarcheburg, & Hugues de Mortemer celuy de Breges: mais Henri les rangea au devoir, rasa leurs maisons, & ne laissa dans le Royaume de places fortes, que celles qu'il crut propres à le défendre contre les entreprises des étrangers. Cette affaire estant terminée il envoya des ambassadeurs en Ecosse pour demander certaines terres, que l'Imperatrice Mathilde avoit cedé aux Ecossois pour les attacher à son parti. Henri prit en cette rencontre la voye de la negociation comme la plus moderée & la plus juste. Il en tira mesme un grand avantage. Car en rendant le Comté d'Huntingdon, qui appartenoit à l'Ecosse, il se fit rendre reciproquement ceux de Northumberland, de Cumberland & de Westmorland, qui appartenoient à l'Angleterre.

Aprés avoir fait faire cette restitution à l'Etat, il s'en fit faire une à luy-mesme des domaines de la couronne, que plusieurs particuliers possedoient: ensuite dequoy appliquant ses soins à la réformation de la justice, il mit l'Angleterre dans une situation, où elle ne s'estoit pas veuë depuis long-tems. Sa domination estoit plus étenduë que celle d'aucun de ses predecesseurs, & avoit peu d'égales dans le monde. Avec l'Angleterre, qui estoit sa couronne hereditaire, & une partie de l'Irlande qu'il conquit, il possedoit en France la Normandie, la Guyenne, le Poitou, la Touraine, le Maine & l'Anjou. Il avoit herité du Comté de Nantes, & avoit tant fait, qu'il avoit mis le Duché de Bretagne en sa famille. Il sembloit encore avoir dequoy conserver cette grandeur dans sa maison: Dieu luy ayant donné, outre le Prince Guillaume mort en bas âge, quatre fils, qui vécurent tous, Henri, Richard, Geoffroy & Jean.

Ainsi

Ainsi il y avoit peu de Rois au monde dans les apparences plus heureux que luy : mais, ô étranges destinées des hommes ! peut-estre n'y en eut-il point de plus malheureux ; & son malheur fut d'autant plus grand, qu'il fut causé par les choses mesmes, qui sembloient devoir estre pour luy des sources inépuisables de prosperité. La vaste étenduë de sa domination, jointe au desir insatiable qu'il eut toute sa vie de l'accroistre, luy attira l'émulation & l'inimitié de deux Rois de France, qui ne luy laisserent aucun repos ; & en particulier l'affaire de Bretagne, qu'il regardoit comme le chef-d'œuvre de sa puissance & de sa politique, fut la semence d'une double révolution, qui dépoüilla un de ses enfans, tant delà que deçà la mer, & pensa détrosner sa posterité. D'ailleurs cette fecondité, qui luy promettoit tant de joye, & à ses peuples tant d'appuy, fut le plus cuisant de ses chagrins, & la desolation de ses sujets. 1156.

Le premier des Rois de France, qui se déclara contre luy, fut Loüis le Jeune septiéme du nom, qui fut à l'égard d'Henri second ce que Loüis le Gros avoit esté à l'égard d'Henri premier. Il y eut mesme quelque chose de plus personel entre Henri second & Loüis le Jeune, qu'entre les deux autres.

Henri justement offensé de ce que dans le commencement des démeslez de sa maison avec le Roy Estienne, Loüis qui s'estoit d'abord déclaré pour l'Imperatrice Mathilde, avoit ensuite changé de parti, attendoit l'occasion de s'en vanger. Il ne fut pas long-temps sans en trouver une, qui avec le plaisir de la vangeance luy donna quelque chose de plus solide.

Loüis estant retourné des Saints lieux avoit fait casser son mariage avec Eleonor d'Aquitaine, sous pretexte qu'ils estoient parens, mais en effet pour

punir cette Reine d'un commerce suspect qu'elle
1156. avoit eu en Orient avec un Turc nommé Saladin, & d'autres débauches trop publiques pour pouvoir estre tenuës secretes. Le chagrin luy fit faire ce divorce avec si peu de précaution, que contre toutes les regles de la politique il renvoya Eléonor dans son pays, qu'il luy rendit: ne croyant peut-estre pas, qu'il y eust ou un homme assez hardi pour épouser une Princesse qu'il auroit répudiée, ou un Prince assez peu délicat pour prendre une femme décriée, & dont il avoit eu deux filles. L'evénement fit voir qu'il s'estoit trompé. Henri, alors Duc de Normandie, passa par dessus cette délicatesse pour faire dépit à Loüis, & encore plus pour joindre la Guyenne à tant d'autres belles terres qu'il possedoit en France, par lesquelles il se voyoit en passe d'y estre un jour aussi puissant que le Roy.

Le premier effet du chagrin qu'eut Loüis de ce mariage ne fit pas grand mal à Henri. Aussi Loüis ne se déclara-t'il pas cette fois ouvertement contre luy. L'occasion fut, que Geoffroy Plantagenette ayant eu trois enfans de l'Impératrice Mathilde, avoit fait leurs partages par un testament, qu'il laissa entre les mains des Evesques & des Seigneurs qui estoient autour de luy lorsqu'il mourut, en leur faisant promettre qu'ils ne l'enterreroient point, que le Prince Henri son aisné n'eust fait serment d'y acquiescer. Par ce testament Geoffroy donnoit à Guillaume son cadet le Comté de Mortain, à Geoffroy son second fils les terres de Chinon, de Loudun & de Mirebeau, jusqu'à ce qu'Henri fust paisible possesseur des biens de sa mere: auquel cas il ordonnoit que le Comté d'Anjou fust donné à ce mesme Geoffroy. Comme Henri estoit fort interessé, cette clause du testament du Roy son pere luy donna un chagrin, que la possession d'un grand Royaume & de
tant

tant de beaux Duchez ne luy osta point ; de sorte que quoyqu'il fist sur l'heure à la priere des Evesques, & pour éviter un scandale, le serment que l'on exigeoit, il s'en fit absoudre dans la suite par le Pape Adrien IV. qui estoit Anglois de nation : prétendant qu'il ne l'avoit fait que par necessité & par contrainte. Geoffroy n'estant pas assez puissant pour entreprendre de luy faire la guerre ; chercha à s'appuyer de Loüis, & Loüis promit de le secourir : mais comme il estoit en paix avec l'Angleterre, & qu'il ne le pût assister que secretement, l'assistance qu'il luy donna se trouva trop foible pour le soûtenir contre Henri, qui venant fondre sur luy avec toutes ses forces, le dépoüilla de toutes ses terres, & ne luy en laissa que l'usufruit. 1157.

Il ne trouva gueres plus d'obstacles à mettre le Duché de Bretagne dans sa maison. Ce mesme Geoffroy, que les Nantois avoient volontairement choisi pour maistre, estant mort de chagrin aprés sa disgrace, & n'ayant point laissé d'enfans, Henri prétendit que par droit d'heritage le Comté de Nantes luy appartenoit. Conan Duc de Bretagne s'en estoit emparé : mais Henri s'estant avancé pour luy faire quitter la place, il ne l'attendit pas, & estant allé au devant de luy jusqu'à Avranches, il luy remit Nantes entre les mains. Ce ne fut pas là le plus grand profit que le Roy tira de ce voyage. Conan n'avoit qu'une fille nommé Constance heritiere de ses Etats : Henri la ménagea pour le Prince Geoffroy son troisiéme fils, & l'obtint ; & ce fut par ce mariage que le Duché de Bretagne passa dans la maison d'Angleterre, à laquelle il ne fut pas heureux.

Henri ne trouva pas la mesme facilité à s'emparer du Comté de Toulouse, sur lequel la Reine Eleonor luy avoit apporté un de ces droits litigieux ;

 qui

qui deviennent certains entre les mains des grands
1158. Princes. Louis s'en estoit autrefois déporté aprés avoir essayé de le faire valoir, & avoit mesme marié depuis au Comte Raimond sa sœur Constance, veuve d'Eustache Prince d'Angleterre. Ainsi il devoit par plus d'une raison secourir son beau-frere en cette rencontre, & traverser l'entreprise d'Henri. En effet il le fit avec tant d'ardeur, qu'il alla s'enfermer dans Toulouse, pour le défendre en personne contre le Roy d'Angleterre, qui aprés avoir pris Cahors & quelques autres places des environs, marchoit droit à la capitale en intention de l'assieger. La présence de Loüis l'arresta, soit, comme disent quelques uns, par respect pour son souverain, soit qu'il ne se sentist pas assez fort pour prendre une ville défenduë par un si grand Roy. En quoy je ne sçay lequel des deux manqua le plus de politique, ou de Loüis, qui s'enfermant dans une place assiegée joüoit à tout perdre, ou d'Henri, qui ne fit point d'effort pour prendre une ville avec laquelle il gagnoit tout. Ces sortes de fautes estoient bien plus du caractere du premier que du second: le premier agissant d'ordinaire où il y alloit de son honneur avec toute l'ardeur du sang François, auquel le second avoit beaucoup meslé du phlegme Normand, qui le rendoit plus circonspect & plus attentif à ses interests.

Cette guerre passa insensiblement de Languedoc en Normandie, où le Comte de Dreux & l'Evesque de Beauvais oncles de Loüis obligerent Henri de retourner, par les hostilitez qu'il y exercerent: mais Henri eut bien-tost son tour, ayant traité avec le Comte d'Evreux, pour avoir Epernon, Monfort & Rochefort où il mit une garnison qui infesta le chemin d'Orleans, & rendit difficile la communication de cette ville avec Paris. Loüis, qui avoit suivi Henri, se préparoit

roit à le combattre, & Henri à le bien recevoir, lorsque deux Legats d'Alexandre III. negotierent heureusement la paix. Ce Pontife nouvellement élû, avoit un grand interest que ces Monarques ne fussent pas divisez entre eux, l'Eglise l'estant alors beaucoup par le Schisme de l'Empereur Frederic & de son Anti-Pape Victor: ce qui faisoit craindre que la division des deux Rois ne les portast à prendre de differens partis, & ne ruinast celuy du vray Pape, qui auroit eu peine à se soûtenir s'il ne les eust pas eu tous deux. Animez d'un si grand motif, les Legats ménagerent si bien l'esprit de ces Princes, qu'ils les accorderent, & mirent mesme à cette paix un sceau qu'ils croyoient la devoir rendre éternelle, par le mariage d'Henri Prince d'Angleterre âgé de sept ans avec Marguerite de France, qui en avoit à peine trois: mais qui ne laissa pas dés lors d'estre mise entre les mains de son beau-pere, comme un gage de la confiance que Louis vouloit prendre en luy. 1160.

Ce Prince éprouva en plus d'une rencontre, que ces épanchemens de cœur n'estoient pas de saison avec un homme du caractere d'Henri, que l'interest & le desir insatiable d'étendre sa domination ne laissoient pas toûjours agir avec une exacte droiture. Il en donna un témoignage en cette occasion, qui pensa renouveller la guerre peu de temps aprés la conclusion de la paix. Il estoit dit par le traité, que dans une certain temps marqué, en consequence du mariage de Marguerite avec Henri, Louis restitueroit à l'Anglois quelques places du Vexin Normand, qui estoient alors en sa puissance; qu'en attendant elles seroient mises en sequestre entre les mains des Templiers. Le Roy d'Angleterre impatient de retirer ces places, qui luy estoient de grande importance, & particulierement Gisors, qu'on

regardoit alors comme la clef de la Normandie,
1162. prévint le temps, & engagea les Templiers à le luy rendre. Loüis en fut extrémement irrité; & par là se ralluma la premiere antipathie de ces deux Rois, qui éclata en plusieurs rencontres avec d'assez differens succés, mais avec un tres mauvais pour Henri dans la grande affaire qu'il eut avec Thomas Bequet, que Loüis protegea contre luy, & dont il sceut bien se servir pour humilier ce fier concurrent.

Je compte cet evénement parmi les plus grandes disgraces d'Henri, non seulement par l'avantage qu'en tira Loüis contre luy, & par la tache qu'à fait à sa vie, illustre d'ailleurs & digne d'un grand Roy, le malheur d'avoir fait un Martyr: mais encore par le déplaisir qu'eut ce Monarque ambitieux, de voir ses projets traversez par un sujet qu'il avoit élevé, & qu'il avoit jusques-là regardé comme le meilleur de ses amis.

Thomas Bequet, natif de Londres, estoit un homme de mediocre naissance, dont Thibaud Archevesque de Cantorbery, qui l'avoit fait son Archidiacre, ayant donné la connoissance au Roy, ce Prince luy trouva un si grand merite, qu'il le fit Chancelier d'Angleterre, & pour comble d'honneurs le choisit pour Gouverneur d'Henri son fils. Bequet répondit parfaitement à ces témoignages d'estime par son habileté dans les affaires, & par son application à l'éducation du Prince, assaisonnant la gravité de Magistrat & de Gouverneur, d'une magnificence, d'une politesse, d'une assiduité auprés du Roy, & d'une complaisance si grande, que sans rien perdre de la réputation d'un grand Ministre, il prit l'air d'un parfait courtisan, & eut quelque chose du favori. Il avoit mesme quelque temps auparavant acquis de la gloire à la guerre, & dans celle de Languedoc il s'estoit si fort distingué, que le Roy luy avoit

confié

confié le gouvernement de Cahors, & des autres places qu'il avoit prises. 1162.

Comme il n'y avoit rien dont il ne se fust monstré capable, & dont le Roy ne le crust digne, l'Archevesché de Cantorbery estant venu à vaquer, ce Prince entreprit de l'en faire pourvoir. Bequet l'en dissuada tant qu'il pût, & eut la droiture de l'avertir, qu'il n'étoit pas de ses interests d'élever à cette dignité un homme, qui n'estoit pas d'humeur à tolerer certaines usurpations, c'est ainsi qu'il les appelloit, qu'avoient fait sur les droits de l'Eglise quelques-uns de ses predecesseurs: ajoustant qu'immanquablement, autant qu'il avoit alors l'honneur d'estre bien dans ses bonnes graces, il auroit un jour le malheur de luy déplaire.

Malgré ces representations, les manieres qu'avoit eu jusques-là le Chancelier avec le Roy, parurent à ce Prince si éloignées de la fermeté dont il le menaçoit: que sans avoir aucun égard ni à ses raisons ni à son refus, il le fit élire Archevesque. Il ne fut pas long-temps sans s'appercevoir, que la severité du nouveau Prelat passoit tout ce qu'il luy en avoit fait craindre. Le changement de vie qui se fit en luy à son entrée dans l'Episcopat, en fut un pronostique qui ne trompa point. La premiere chose qu'il fit quand on luy eut imposé les mains, fut de remettre en celles du Roy la charge de Chancelier d'Angleterre: persuadé de ce que dit saint Paul, qu'un homme consacré au service de Dieu ne doit point se mesler dans les affaires du siecle; à plus forte raison en porter le poids. Il devint retiré, austere, & si détaché de la faveur, qu'on eust dit qu'en quittant la Cour il avoit pris à tasche de quitter toute sorte d'égards pour les Grands; de sorte que quelques-uns d'entre eux ayant usurpé, quelques droits & quelques biens de son Eglise, il y rentra par autorité,

Son zele ne se borna pas aux particuliers : il pas-
1163. sa bien-tost jusqu'aux personnes publiques, aux Ministres du Prince, & enfin, comme il le luy avoit prédit de si bonne foy, au Prince mesme. Sur tout le délai de pourvoir aux Eveschez vacans pour en recevoir plus long-temps les fruits, luy sembla un abus intolerable, & il s'en declara ouvertement. Une espece de taxe, que le Clergé s'estoit autrefois imposée, & que les officiers des finances s'accoustumoient à regarder comme un revenu reglé de l'épargne, luy paroissant blesser les libertez de l'Eglise, il empescha qu'on ne la levast. Mais il s'opposa particulierement au droit, que selon un article du fameux recueil des Coustumes Royales, la Justice seculiere prétendoit à la punition des mauvais Ecclesiastiques. Polydore Virgile dit qu'Henri premier usa d'adresse pour se mettre en possession de ce droit. On avoit tenu un Concile à Londres, où l'on avoit porté des decrets contre les Prestres concubinaires, qu'on ne pouvoit faire executer: Le vice estant devenu si commun, que quelques historiens écrivent, quoyqu'avec peu de vray-semblance, que le Cardinal Jean de Creme, qui avoit presidé à cette assemblée en qualité de Legat du Pape, fut trouvé le soir commettant le crime qu'il avoit condamné le matin. Les Evesques se plaignirent au Roy de la difficulté qu'ils trouvoient à l'execution de leurs loix, & à la punition des coupables. Surquoy Henri leur ayant fait offre de les décharger de ce soin, les bons Prelats furent les dupes de son zele, & se tinrent obligez qu'il se mist ainsi en possession de leur droit. Il en avoit joüi paisiblement, & croyoit avoir pris de bonnes mesures pour l'asseurer à ses successeurs, parce qu'il en avoit fait un article du recueïl des Coustumes Royales. L'evenement fit voir qu'il s'estoit

trompé. La possession paisible de ce droit ne passa pas son petit fils, auquel l'Archevesque dont nous parlons osa le disputer. 1164.

La sainte vie de ce Prelat luy avoit attiré une veneration, qui tint long-temps tout le monde en bride, & obligea le Roy mesme à dissimuler son chagrin: mais l'Archevesque avoit trop souvent des occasions de le renouveller, pour ne le pas enfin pousser à bout, & le Roy estoit naturellement trop colere, pour souffrir long-temps de sang froid les contradictions du Prelat.

L'affaire des Ecclesiastiques fut celle par où commença la rupture, à l'occasion d'un Chanoine, qui avoit parlé insolemment contre les Justices Royalles. L'Archevesque l'avoit puni: mais le Roy n'en fut pas content; persistant plus que jamais à vouloir, que les Ecclesiastiques dereglez fussent justiciables de ses officiers: A quoy l'Archevesque s'opposa toûjours.

Ils agirent d'abord par voye de prieres, & de representations mutuelles: le Roy priant l'Archevesque d'abandonner cet article au bien public, & l'Archevesque conjurant le Roy de ne pas faire ce tort à l'Eglise. Le Roy ne pouvant souffrir plus long temps cette fermeté importune, fit assembler les Evesques à Londres, & prenant tout d'un coup le ton d'autorité, demanda devant eux au Primat, s'il ne vouloit pas observer les Coustumes Royalles, qui avoient, disoit-il, passé en loy sous le regne de son ayeul, sans que les Prelats de ce temps là s'y fussent opposez. Le Primat répondit sans s'étonner, qu'il les observeroit volontiers: mais sauf le devoir de son caractere. Ce que tous les autres ayant répondu comme luy, à la reserve de l'Evesque de Chichester, qui dit, pour adoucir le Prince, qu'il les observeroit de bonne foy, le Roy sortit en colere de la salle, & quitta Londres le lendemain sans

daigner voir aucun des Prelats : ayant envoyé de-
1164. clarer au Primat, qu'il estoit décheu de toutes les graces, & de tous les privileges personnels, qu'il luy avoit autrefois accordez.

La colere du Roy n'étonna point l'inébranlable fermeté du Primat. Il reprit mesme l'Evesque de Chichester d'avoir parlé autrement que les autres; estant bien resolu, pour luy, de parler toûjours de la mesme maniere, quand les autres l'eussent abandonné : ce qui arriva bien-tost aprés par les intrigues de l'Evesque de Lisieux, qui estant mal dans l'esprit du Roy, fit par là sa paix avec luy.

Cette desertion n'ébranla point l'Archevesque, non plus que toutes les remontrances de ses amis. Une seule chose luy fit faire quelques démarches contraires à sa premiere résolution. On luy dit que le Pape trouvoit bon qu'il se relaschast, pour ne pas rompre avec le Roy. L'asseurance que luy en donna un Abbé qu'il crut digne de foy, l'engagea à promettre l'observation des Coustumes Royalles, sans y ajoûter la restriction qui avoit irrité le Monarque; & il fit cette promesse dans une assemblée, qui se tint pour cela à Clarendon : mois il en eut bien-tost du scrupule comme d'un grand peché. La penitence qu'il en fit, montra en effet qu'il le croyoit tel. Car il en gemit hautement, il redoubla ses austeritez, & se suspendit de l'autel, jusqu'à ce que le Pape l'eust absous.

Il n'avoit point encore signé ce qu'il avoit juré verbalement, & le Roy s'attendoit qu'il le feroit : mais c'est à quoy toute l'autorité du Prince ne le pût faire fléchir. Voulant neanmoins éviter le premier mouvement de sa colere, il tenta de s'enfuir, & il eust passé la mer, s'il n'eust point esté rejetté par la tempeste & par le vent contraire, qui l'empeschant de sortir du Royaume,

le

se mit dans la necessité d'aller encore paroistre à la Cour. 1165.

Le Roy n'éclata pas d'abord aussi violemment que l'Archevesque l'avoit apprehendé : mais la contestation pour le chastiment des Ecclesiastiques s'estant renouvellée quelque temps aprés, & les esprits de nouveau aigris, le Roy resolu de pousser l'Archevesque à bout, assembla à Northampton les Prelats & les Grands du Royaume, & le cita à comparoistre. L'Archevesque y alla, & y fut accusé de peculat, de trahison, de parjure, & de beaucoup d'autres crimes extremement éloignez de ses mœurs. Car c'estoit dans la verité un tres-saint homme, à qui l'on ne pouvoit reprocher que sa fermeté, qu'on trouvoit excessive. Le jour qu'on le jugea il parut chez le Roy au sortir de l'autel, revestu de la chappe, & portant luy mesme la croix Archiepiscopale à la main : ce qui irrita encore plus ce Prince, qui s'en plaignit aux Prelats assemblez, comme d'une insulte qu'il estoit inouï qu'on eust fait à aucun Prince Chrestien. On croyoit qu'on l'arresteroit prisonnier : mais le Roy se contenta de l'avoir fait juger ce jour là ; ce qui donna moyen au Prelat de prendre encore une fois la fuite pour passer en France, où estoit le Pape, auquel il avoit appellé de tout ce qui s'estoit fait contre luy dans l'Assemblée de Northampton.

Il trouva dans la personne d'Alexandre III. un caractere d'esprit tel qu'il le luy falloit pour soûtenir sa fermeté : car naturellement ce Pontife en avoit beaucoup ; & ses demeslez avec l'Empereur Frideric, à peu prés sur les mesmes sujets que ceux de l'Archevesque avec le Roy d'Angleterre, luy en avoient acquis un long exercice. Ainsi quoyque pust faire Henri pour l'obliger à condamner l'Archevesque, & à approuver les Coustumes contestées, il ne pût jamais obtenir ni l'un

ni l'autre. Au contraire il eut le chagrin que le
1166. Pape se declara protecteur du Prelat, & condamna la plus grande partie des Coustumes en question, comme contraires à celles de l'Eglise, & introduites contre les Canons. Le Pape fit plus: il fit l'Archevesque son Legat dans toute l'Angleterre, & luy donna permission d'excommunier qui il jugeroit à propos, à l'exception du Roy & de la Reine: permission dont Bequet usa librement contre les serviteurs du Roy, n'épargnant pas les Evesques mesmes. Aussi le Roy de son costé bannit-il les amis de l'Archevesque, & les obligea de passer la mer.

Avec toute la fermeté d'Alexandre, le Prelat eust esté en danger de n'en estre pas toûjours également soûtenu, s'il n'eust trouvé dans le Roy de France un appuy que l'émulation & la raison d'Etat attacha fortement à ses interests. Car quoyque Loüis fût un Prince religieux, & qu'il embrassast volontiers cette occasion de montrer son zele pour l'Eglise, en donnant sa protection à un de ses principaux Ministres, il ne fut pas fasché non plus d'occuper le Roy d'Angleterre à demesler cette fusée, qui retardoit le succés de ses affaires, qui le commettoit avec son sujet, qui luy mettoit le Pape sur les bras, & jettoit la division dans son propre Royaume, où au lieu d'estre Juge, il estoit devenu partie.

Poussé de ces divers motifs, Loüis entreprit hautement la protection de l'Archevesque de Cantorbery, quoyqu'Henri l'eust fait prier par un Envoyé exprés de ne le pas faire. Il luy assigna mesme de son épargne dequoy subsister honorablement: ce qui irrita si fort Henri, qu'il fit alliance avec l'Empereur Frideric contre Alexandre & contre Loüis: jusques-là que Jean d'Oxenefort, son Ambassadeur à la Diette de Wirtzbourg, signa en son nom la confederation des Princes schismatiques, pour soûtenir l'Anti-Pape Paschal contre le legi-

legitime Pontife. Cependant pour ne rien omettre de tout ce qui pouvoit chagriner l'Archevesque, sçachant qu'il estoit retiré dans l'Abbaye de Pontigny, il fit menacer le General de Cisteaux de faire chasser tous les religieux de son Ordre des terres de son obeïssance, s'il n'obligeoit ceux de Pontigny à chasser ce Prelat de chez eux. 1166.

Ces marques de colere dans un si grand Roy épouvanterent l'Abbé de Cisteaux, & quoyqu'en disent quelques historiens, qui croyent fort honorer les Papes de les peindre toûjours le foudre à la main, ne trouverent pas dans Alexandre un cœur tout à fait exempt de crainte. Ainsi le premier prit le parti de congedier honnestement l'Archevesque de Cantorbery, & le second garda avec le Roy plus du mesures que ses premieres démarches n'en promettoient.

Le Roy de France fut le seul qui ne s'en étonna pas. Il témoigna mesme qu'il estoit scandalizé de la conduite de l'Abbé de Cisteaux, qu'il regardoit comme une politique trop humaine dans un homme de sa profession; & sçachant qu'Alexandre avoit nommé le Cardinal Guillaume de Pavie, autant devoüé au Roy d'Angleterre que declaré contre Bequet, pour terminer leur different en qualité de Legat Apostolique, il remontra fortement à ce Pape, que ce procedé mou & peu equitable ne convenoit pas à la droiture & à la fermeté Pontificale.

Cette remontrance embarrassa le Pape, qui prévit la necessité où il s'alloit trouver de pousser trop loin le Roy d'Angleterre, ou d'aliener le Roy de France: mais il se tira de ce pas en habile homme. Car il se menagea si bien, qu'en reprenant dans la plûpart des Brefs qu'il écrivoit au Roy d'Angleterre, & en ce qui paroissoit aux yeux du public, cet air d'empire & d'autorité, que les Papes de ce temps-là s'estoient accoustumez à prendre

sur toutes les testes couronnées; ce qui satisfaisoit
1167. Loüis : il faisoit parler dans les negociations secretes avec une moderation & un desir de la paix, qui adoucirent beaucoup Henri, & l'empeschant de porter les choses aux dernieres extremitez, lui firent desavoüer la signature de son ambassadeur dans la confederation de Wirtzbourg.

Mais ce qui fut à Alexandre un trait d'une habileté consommée : c'est qu'aprés avoir reconcilié les deux Rois, qui estoient entrez en quelque sorte de guerre à l'occasion de ce different, il trouva moyen d'engager Loüis à se rendre mediateur de la paix entre le Roy d'Angleterre & son Pasteur, en le flatant que c'estoit un ouvrage digne du zele qu'il avoit pour l'Eglise, & une gloire qui luy estoit reservée. Il fit tant que Loüis se laissa persuader, ou du merite de l'action devant Dieu, ou de l'honneur qui luy en reviendroit devant les hommes, & entreprit l'accommodement.

Henri accepta la mediation, & vint trouver Loüis exprés pour traiter l'affaire avec luy. L'Archevesque s'y rendit aussi, & aprés plusieurs conferences parut si disposé à la paix, qu'un jour se jettant aux pieds de son Roy: *Sire*, luy dit-il, *Je vous rends vous mesme arbitre du differend que nous avons ensemble: sauf toutefois l'honneur de Dieu.* Ces derniers mots piquerent si vivement Henri, qu'il ne pût s'empescher d'éclater en paroles aigres contre le Prelat, puis s'adressant au Roy de France, qui estoit present à cette action : *Faites reflexion, Seigneur*, luy dit-il, *sur les dernieres paroles que vous venez d'entendre, tout ce qui ne plaira pas à cet homme luy paroistra contre l'honneur de Dieu ; ainsi il usurpera tout sur moy : mais afin qu'on soit convaincu que je ne veux rien de luy contre l'honneur de Dieu, voicy un offre que je luy fais. Il y a eu bien des Rois d'Angleterre avant moy de moindre*

auto-

autorité que moy : il y a eu avant luy de grands hommes & de saints personnages Archevesques de Cantorbery : qu'il me rende ce que le plus grand de ses predecesseurs a rendu au moindre des miens, & je suis content, 1168.

Cette proposition parut si raisonnable à tout le monde, que chacun y applaudit, & on disoit tout haut dans l'assemblée : *voila beaucoup s'humilier pour un Roy.* Loüis mesme trouva ce procedé si équitable & si moderé, que se tournant vers le Prelat : *Monsieur l'Archevesque*, luy dit-il, *voulez-vous estre plus juste que tant de saints, & plus sage que tant de grands hommes ? qu'attendez-vous davantage ? la paix est entre vos mains.* L'Archevesque montra en cette rencontre, que ni l'autorité ni l'exemple n'estoient capables de faire plier son esprit naturellement inflexible. Il répondit au Roy, que si quelques-uns mesme des grands hommes qui l'avoient precedé, avoient montré de la tiedeur à s'acquitter de leurs devoirs, c'estoit de mauvais modelles à luy proposer ; qu'on loüoit la fermeté dans les grands hommes, mais qu'on y devoit blasmer la foiblesse, comme dans le mesme saint Pierre on blasmoit la lascheté indigne qui luy avoit fait renier son Maistre à la parole d'une femme, & on loüoit le courage invincible qui luy avoit fait resister à Neron ; que l'Eglise estoit née & s'estoit accruë au milieu des persecutions, & que si ceux qui en avoient esté les peres, n'avoient pas craint d'encourir la disgrace des hommes plûtost que de trahir l'honneur & les interests de Dieu, on ne devoit pas s'attendre qu'il rachetast la bienveillance du Roy à ce prix, que c'estoit ce qu'il ne feroit jamais.

L'une & l'autre Cour se retira également offensée de ce discours, & l'Archevesque se trouva aprés cette conference dans un abandon où il ne s'estoit pas encore vû, chacun le traitant d'homme vain,

entesté de ses propres idées, & qui se faisoit hon-
1168. neur de son opiniastreté. Le Roy de France mesme son protecteur fut quelques jours sans luy parler : mais il reprit neanmoins bien tost ses premiers sentimens pour luy, & se déclarant plus que jamais en sa faveur, il écrivit au Pape pour le justifier, & pour le prier de continuer à le défendre contre ses ennemis. Le Roy d'Angleterre luy en fit faire des plaintes : mais Loüis ne répondit autre chose à l'ambassadeur qu'il luy envoya, sinon que si le Roy son maistre se donnoit de si grands mouvemens pour conserver les coustumes de ses ancestres, il ne devoit pas trouver mauvais qu'il conservast aussi avec soin la plus ancienne & la plus belle possession de la couronne de France, qui estoit de proteger les malheureux.

Aprés les premiers mouvemens que causa la rupture de ces conferences, les choses reprirent leur train ordinaire de plaintes, de menaces & de negociations ; dans la derniere desquelles le Roy d'Angleterre estant à saint Denys en France, où il estoit venu par devotion, l'accord alloit estre conclu, si la formalité du baiser de paix, que le Roy avoit fait serment de ne recevoir jamais de l'Archevesque, n'y eust mis un obstacle imprévû. Car l'Archevesque, qui estoit prévenu contre la bonne foy du Roy, comme il paroist par toutes ses lettres, & qui d'ailleurs sçavoit peu relascher, s'opiniastra à ne rien conclure, qu'en témoignage d'un retour sincere, le Roy ne receust de luy le baiser de paix. Sur cela on rompit, & les aigreurs recommencerent comme auparavant.

Le Prelat mesme les augmenta beaucoup par le trouble qu'il apporta au couronnement du Prince Henri fils aisné du Roy d'Angleterre, que ce Monarque fit couronner de son vivant. Car il prétendit que le droit de sacrer les Rois d'Angleterre appartenoit de telle maniere à l'Archevesque de

Cantorbery, qu'un autre ne le pouvoit faire sans mettre la faulx dans la moisson d'autruy, Sur cela il 1169.
envoya faire défense de la part du Pape, qui prit sa cause en main, à Roger Archevesque d'Yorc, & à tous les Evesques du Royaume de faire la ceremonie ; & comme on ne laissa pas de passer outre, le Pape porta une censure de suspension contre l'Archevesque, qui avoit couronné le jeune Roy, & excommunia les Evesques de Londres & de Salisbery, qui luy avoient servi d'assistans.

Outre l'interest de l'Archevesque de Cantorbery, le Pape en avoit un personnel à traiter ces Prelats avec cette severité ; l'Archevesque d'Yorc ayant omis de faire prester au Roy le serment accoustumé, de conserver les libertez de l'Eglise, & en ayant receu de luy un tout contraire, de faire observer les Coustumes Royales que le Pape avoit condamnées. De plus le Roy de France, mécontent de ce que l'Anglois, pour le chagriner, n'avoit point fait couronner sa fille la petite Reine Marguerite avec le jeune Henri son époux, pressoit continuellement le Pontife de pousser ce Monarque à bout.

Ces nouveaux mouvemens sembloient devoir produire de nouveaux troubles : mais il arrive assez souvent que les plus grands differens s'accommodent quand ils sont venus à un certain point : chacun craignant ces dernieres démarches qui ne laissent plus de retour aux reconciliations. C'est ainsi que celuy dont je parle se termina, lorsqu'on croyoit qu'il alloit recommencer avec plus de violence & d'animosité que jamais. Il en cousta encore au Pape quelques remontrances & quelques menaces, qu'il fit faire au Roy d'Angleterre par Rotrou Archevesque de Roüen, & Bernard Evesque de Nevers : mais enfin ces nouveaux Legats, plus habiles ou plus heureux que les autres, trouverent en luy une docilité que n'y avoient point

—— point trouvé leurs predecesseurs. Ils en obtinrent
1170. ce qu'ils voulurent, & luy firent voir l'Archevesque qu'il receut honorablement, le vingt deuxiéme de Juillet de l'année onze cents soixante-dix, qui fut la mesme que ce Prelat aprés un exil de sept ans, retourna enfin dans son Eglise.

Ses ennemis avoient l'esprit trop envenimé contre luy pour le laisser long temps en paix, & il ne l'avoit pas assez souple pour éviter long-temps la guerre. Les censures portées contre les trois Prelats qui avoient couronné le jeune Roy, furent l'occasion qui la renouvella. Car elles n'estoient point encore levées quand l'Archevesque de Cantorbery estoit revenu dans son Eglise, & quelque instance qu'ils luy en fissent, il refusa toujours de les lever, jusqu'à ce que selon les ordres du Pape ils eussent souscrit à la condamnation des Coustumes contestées. Les Evesques estoient ébranlez, & ne s'éloignoient pas de souscrire, si l'Archevesque d'Yorc ne les en eust détournez en leur faisant craindre la colere du Roy. Il sceut si bien les ramener, qu'il leur persuada d'aller trouver ce Prince, qui estoit encore en Normandie, & de se plaindre, que l'Archevesque de Cantorbery n'avoit pas plûtost esté de retour dans le Royaume, qu'il avoit recommencé ses anciennes entreprises contre l'autorité Royale.

Un des plus grands défauts qu'eust Henri, estoit la colere. Il estoit sage, modeste, politique quand il estoit dans son sang froid : dés que sa bile estoit émeuë il ne se connoissoit plus luy-mesme, & devenoit méconnoissable aux autres. On le vit souvent dans ces mouvemens faire de ces choses extravagantes qu'inspirent la manie & la fureur : ce qui fait croire plus aisément, comme il a voulu qu'on le crust, que les paroles funestes qu'il dit au recit que luy firent les Prelats Anglois de ce qui se passoit en An-

Angleterre depuis le retour du Primat, estoient plûtost des marques de colere que de mauvaise volonté. De quelque principe qu'elles vinssent, elles eurent un effet bien triste. Le Roy avoit dit dans l'emportement où les plaintes des Prelats l'avoient mis, qu'il *estoit étrange, que de tant de gens qu'il avoit comblé de bienfaits, il ne s'en fust pas trouvé un assez reconnoissant, pour le vanger des insultes d'un Prestre, qui troubloit le repos du Royaume, & faisoit depuis long temps tous ses efforts pour aneantir les droits de son Roy.* Comme dans les Cours il se trouve toûjours des gens dévoüez aux passions des Princes, & qui n'ont point de meilleure politique que d'y sçavoir entrer à propos; il se trouva en celle d'Henri quatre personnes de ce caractere nommez Guillaume de Tracy, Hugues de Moreville, Richard Breton, Regnault Fillours, tous gens de qualité, qui prenant ces paroles au pied de la lettre, repasserent brusquement en Angleterre, à dessein d'assassiner l'Archevesque : ce qu'ils firent en effet dans l'Eglise mesme, où ce Prelat & ses Ecclesiastiques estoient assemblez pour chanter Vespres, quatre jours aprés la feste de Noël, dans l'année mesme de son retour. 1170.

Ainsi finit ce celebre Evesque, dans lequel on ne peut s'empescher de desirer un esprit plus flexible, & un zele plus capable de ménagement : mais en qui aussi on doit reverer des intentions pures, une sainte vie, une grande estime de son caractere, & un attachement inviolable à tous les devoirs de sa profession.

On donne aisément le tort aux morts : on ne le fit pas neanmoins en cette occasion. La mort de l'Archevesque de Cantorbery mit tout le monde dans son parti : le Ciel mesme se déclara en sa faveur par les miracles qui se firent à son tombeau, & l'Eglise par les honneurs de la canonization

qu'elle luy décerna. Toures les clameurs publi-
1070. ques se tournerent contre Henri. Le Roy de France, le Comte de Blois & l'Archevesque de Sens solliciterent le Pape d'exercer contre luy toute la rigueur des censures Ecclesiastiques; & le Pape y paroissoit disposé, si l'extresme douleur que ce Prince témoigna de la mort de son Pasteur, & les offres qu'il fit de s'en purger par serment, n'eussent obligé Alexandre de suspendre ses foudres, qu'il luy montroit souvent, mais qu'il eut toûjours la discretion de ne point lancer.

Henri fit voir dans cette conjoncture qu'il estoit capable de faire plus d'une chose à la fois. Car ce fut au fort de ces troubles qu'il commença à assujettir l'Irlande à la Couronne d'Angleterre. Quelques-uns de ses predecesseurs y avoient desja fait des conquestes, ainsi que nous l'avons marqué: mais il faut qu'avec le temps on les eust negligées ou mal defenduës. Henri entreprit de conquerir cette Isle, & de la soûmettre pour toûjours à la domination Angloise. Il avoit formé ce dessein dés le commencement de son Regne, & par un procedé peu suivi dans un Prince si peu docile aux ordonnances du saint Siege, mesme dans les choses Ecclesiastiques, il en avoit demandé permission au Pape. Soit que les affaires de l'Isle, soit que les siennes ne se fussent pas alors trouvées dans une situation propre à cela, il avoit toûjours differé cette expedition, jusqu'à ce qu'en l'année onze
1171. cens soixante onze, la discorde de trois ou quatre petits Rois, qui avoient chacun leur Etat en Irlande, luy en presenta l'occasion.

Cette occasion fut qu'un de ces Princes se voyant attaqué par tous les autres, & trop foible pour leur resister, envoya son fils en Angleterre, pour y demander du secours. Il ne pouvoit rien arriver de plus à souhait à Henri pour executer le dessein qu'il meditoit depuis si long temps. Ainsi l'Irlan-

dois

dois n'eut pas besoin de beaucoup solliciter le secours qu'il estoit venu demander : le Roy alla au devant de tout, & luy donna un corps de troupes capables de quelque chose de plus, que de le defendre contre ses ennemis. Un Comte Richard vaillant homme fut fait chéf de de ce corps d'armée, qu'une foule de jeunes Gentilshommes, ausquels le Roy permit de s'y joindre en qualité de volontaires, augmenta encore notablement. 1171.

Avec ces florissantes troupes le Comte s'embarqua pour l'Irlande, aprés avoir pris congé du Roy & receu ses ordres secrets. L'ardeur que l'armée Angloise avoit de combattre, ne luy permit pas de faire un long sejour en Irlande sans chercher à la satisfaire, & Richard en sceut si bien profiter, que les confederez tinrent peu devant luy. Ainsi non seulement il eut bien-tost rendu le Prince qu'il estoit venu secourir, tranquille dans son Etat: mais il fit mesme des conquestes sur les autres. Celle de Dublin, aujourd'huy capitale du Royaume, jetta une telle épouvante parmi ces peuples, que la plûpart se soûmirent sans combat, & prirent volontairement le joug.

Jusques-la Richard estoit couvert de gloire & cette gloire eust esté immortelle, s'il eust esté plus fidelle à son Roy. Mais la possession d'une Couronne est une tentation contre laquelle il ne pût tenir, & qui le fit resoudre à garder la conqueste qu'il venoit de faire, comme un bien qui luy appartenoit, & qu'il consideroit comme un fruit de sa valeur & de son travail. Par malheur pour luy Henry s'en douta bien, & ne luy donna pas le temps de se fortifier. Loüis le Jeune avoit coustume de dire que ce Prince voloit ; tant il se transportoit viste par tout où sa presence estoit necessaire. Il le fit bien voir en cette rencontre. Il ne se fut pas plûtost apperceu de l'infidelité de Richard par le peu de compte qu'il luy rendoit de ce qu'il faisoit en Irlan-

Irlande, qu'aprés avoir confiſqué ſes biens, & l'a-
1171. voir declaré rebelle, il paſſa la mer en perſonne à la teſte d'une groſſe armée, & s'alla preſenter devant luy.

Richard ne pût ſoûtenir la preſence de ſon ſouverain irrité & encore moins ſes armes. Ainſi il prit ſagement le parti de ſe venir jetter à ſes pieds, d'implorer ſa miſericorde, & en luy remettant entre les mains tout ce qu'il venoit de conquerir, lui demander pardon de ſa faute. Le Roy lui pardonna d'autant plus volontiers, que cet exemple lui attira la ſoûmiſſion de la plus grande partie de l'Iſle, n'en laiſſant plus gueres à ſoûmettre, que ce qui ne meritoit pas le temps qu'il y auroit fallu employer, de ſorte que ſans tirer l'épée, il ſe rendit maiſtre de preſque toute l'Irlande. Aprés cette conqueſte Henri repaſſa promptement en Angleterre, & delà avec une égalle viteſſe, il ſe tranſporta en Normandie. Ce fut là qu'il baiſſa la teſte couverte de ces nouveaux lauriers ſous la cendre de la penitence. Le Pape luy envoya à Avranches deux Cardinaux, devant leſquels il jura ſur les Evangiles, qu'il n'avoit jamais eu deſſein de porter perſonne à attenter ſur la vie de l'Archeveſque de Cantorbery, & qu'il avoit eſté tres faſché de ſa mort; à quoy il ajouſta que neanmoins, parce que les paroles qu'il avoit dit en colere, avoient pu donner occaſion à ce meurtre, il acceptoit la penitence que luy en impoſoient les Legats, & promettoit de l'accomplir, ſçavoir d'entretenir dans la Terre Sainte deux cens hommes à ſes dépens durant un an, de prendre luy-meſme la Croix & de ſervir trois ans dans les Saints Lieux, & d'envoyer s'il plaiſoit au Saint Pere, des troupes en Eſpagne pour faire la guerre aux Sarrazins. Enſuitte il abolit les mauvaiſes coutumes qui s'eſtoient introduites de ſon temps dans les Egliſes d'Angleterre, & jura que s'il y en avoit quel-
ques-

ques-unes de plus anciennes, il les corrigeroit de bonne foy selon ce qu'en ordonneroit Alexandre, 1171.
dispensant dés-lors les Evesques de la promesse qu'il leur avoit fait faire de les garder. Il promit de plus de restituer à l'Eglise de Cantorbery tout ce qu'on avoit usurpé sur elle, de rendre la paix & les biens à ceux qui avoient esté exilez à l'occasion de l'Archevesque, & de laisser libres à tout le monde les appellations au saint Siege. Afin mesme que toutes ces promesses fussent plus solemnelles & plus autentiques, il les répeta encore depuis en plusieurs rencontres, & devant un grand nombre de Prelats François ; & ayant fait venir d'Angleterre le nouveau Roy Henri son fils, il luy fit confirmer les mesmes choses : à quoy le jeune Prince ajousta, que si son pere venoit à mourir avant sa penitence accomplie, il se chargeoit de l'achever.

Il est fait mention dans les lettres de Pierre de Blois de quelques autres œuvres satisfactoires imposées en secret à ce Monarque, comme des jeusnes & des aumosnes, qu'il receut avec beaucoup d'humilité, disant aux Legats ces paroles, qui tirerent les larmes des yeux de tous les assistans : *mon corps est entre vos mains : soyez seurs que j'accompliray tout ce que vous m'ordonnerez.* Aprés quoy les Legats luy ayant dit, que pour consommer l'œuvre de sa penitence, il falloit qu'hors des portes de l'Eglise il leur demandast d'y estre introduit, & receust là son absolution, il fit toutes ces choses avec une pieté exemplaire, & avec cet esprit d'humilité chrestienne qu'on a tant loüé dans Theodose.

Mais Dieu ne se contenta pas que ce Prince fist la penitence de Theodose : il voulut qu'il fist quelque chose de celle de David : c'est à dire qu'il vist ses propres enfans liguez & armez contre luy ; & ce fut encore en cette occasion qu'il trouva Loüis le Jeune en son chemin.

Henri avoit trop aimé son fils, & ne l'avoit pas
1171. assez connu ; & par une faute qu'on peut excuser dans un pere que l'amour aveugle, mais que la posterité ne pardonnera jamais à un Roy sage & éclairé, il l'avoit, comme nous avons dit, fait couronner de son vivant. A peine l'eut-il fait qu'il s'en repentit ; & ce fut dans le festin mesme qui suivit le couronnement, que son fils luy en donna sujet. Pour rendre la feste plus auguste il l'avoit voulu servir à table : surquoy l'Archevesque d'Yorc, qui estoit présent, ayant voulu faire compliment au nouveau Roy, luy dit qu'il pouvoit se vanter d'estre le Prince du monde le mieux servi, & par des Officiers de meilleure maison. Ce compliment devoit naturellement attirer quelque chose d'agreable à un pere qui avoit tant fait pour son fils, & l'Archevesque, qui estoit bon courtisan, ne l'avoit fait qu'à ce dessein : mais tout le monde fut bien surpris, quand le jeune Roy se tournant vers le Prelát : *trouvez-vous*, luy dit-il fierement, *que ce soit une chose si extraordinaire que le Roy mon pere me serve ? Ne sçavez-vous pas qu'en effet je suis de meilleure maison que luy, puisqu'il n'est fils que d'un Comte d'Anjou, & que je suis fils d'un Roy d'Angleterre ?* Cette réponse choqua tout le le monde, & donna au Roy un chagrin, qu'il ne pût si bien dissimuler, que toute la Cour ne s'en apperceust. Car il cessa dés-lors de servir, & se retira peu de temps aprés, apparemment pour faire des reflexions, qui luy rendirent la fin de ce jour bien differente du commencement.

Neanmoins comme l'amour paternel pallie aisément aux yeux des peres les defauts de leurs enfans, Henri trouva dans la jeunesse de son fils plus de raison qu'il ne luy en falloit pour excuser sa faute, & en mesme temps pour continuer la sienne. Le Pape en reconciliant ce fils avec luy, l'avoit luymesme reconcilié avec le Roy de France, & une des

conditions de la reconciliation estoit qu'Henri feroit recommencer le couronnement du nouveau 1171.
Roy, & qu'à cette fois Marguerite seroit couronnée avec luy. Henri tint parole de bonne foy, envoyant au plûtost en Angleterre donner ses ordres pour le couronnement, dont la ceremonie se fit à Vinchestre par l'Archevesque de Roüen le vingt-septiéme jour d'Aoust de l'année onze cens soixante douze, avec des réjouissances d'autant plus 1172.
grandes, que les choses estoient devenuës paisibles entre le Sacerdoce & la Royauté; ce qui ne s'estoit vû depuis long-temps.

La joye de la feste passa de la Cour d'Angleterre en celle de France avec le jeune Roy & son épouse, qui y furent invitez par Loüis. On les y receut avec tous les honneurs & tous les divertissements que la magnificence royalle peut fournir, & ils s'y trouverent si bien, que le vieux Henri en prit de l'ombrage. La suitte fit voir que ce n'estoit pas sans raison. Loüis, qui avoit mieux connu son gendre qu'Henri n'avoit connu son fils, jugea qu'un esprit de ce caractere lui pouvoit estre d'un grand usage, s'il pouvoit se l'attacher. Jeune, ambitieux, remuant, aiant encore moins de ces sentimens qu'inspirent la nature & le sang, que n'en ont d'ordinaire les Princes, Henri estoit un instrument tout propre à donner de la peine à un pere, qui n'estoit pas d'humeur à se dépoüiller, & qui en prenant un associé n'avoit pas prétendu en estre moins maistre. Louis ayant connu ces talens, commença pour en profiter à insinuer au jeune Prince, qu'il estoit contre la dignité du titre de Roy qu'il portoit d'estre sans établissement, pendant que deux de ses cadets en avoient de considerables, Richard le Comté de Poitou, & Geoffroy le Duché de Bretagne; que pour garder la proportion il devoit avoir l'Angleterre, ou la

Normandie, au moins l'Anjou : sans quoy la
1172. Royauté ne l'honoreroit pas, mais il deshonoreroit la Royauté, Roy sans Etats, sans bien, sans pouvoir : c'est à dire esclave des volontez de son pere & peut-estre de ses Ministres, incapable de faire du bien à personne, & hors d'état de repousser les injures de ses ennemis.

Henri ne profita que trop de ces artificieuses remontrances, qui estant renouvellées tous les jours par un grand nombre de Seigneurs Anglois mécontens du gouvernement, porterent ce jeune Prince à se plaindre aussi-tost qu'il fut de retour à la cour de son pere, qui estoit encore à Rouen, & à demander ce qu'il devoit bien croire qu'on ne luy accorderoit pas.

Le chagrin de ce refus augmenta, quand le vieux Henri voulant marier Jean le dernier de ses quatre fils à Adelaïde de Savoye fille d'Humbert Comte de Morienne, proposa de luy donner en mariage Chinon, Loudun & Mirebeau. Le jeune Roy s'y opposa hautement, & protestant qu'il n'y consentiroit jamais, se retira en Guyenne, où il commença la guerre, & vint delà à Paris pour implorer l'assistance de son beau-pere, qu'il croyoit bien ne luy devoir pas manquer.

Il est aisé de s'imaginer, que Loüis ne travailla pas beaucoup à calmer la mauvaise humeur de son gendre, quoyqu'il en fust prié par le vieux Henri, qui luy envoya pour cela l'Archevesque de Roüen, ce mesme Rotrou qui avoit esté Legat, & dont il croyoit que le merite aideroit beaucoup l'éloquence. Mais Loüis avoit trop d'interest à donner au moins de l'occupation à un voisin puissant & ambitieux, s'il ne pouvoit l'obliger à s'affoiblir luy-mesme par le partage de ses Etats. Ainsi quelque esprit qu'eust Rotrou, & avec quelque habileté qu'il traitast la negotiation, il trouva la Cour de France si éloignée de prendre des pensées de paix,

qu'il

qu'il fut le premier à exhorter son maistre à se préparer à la guerre. 1172.

Il n'attendit pas qu'il fust de retour à Roüen pour luy donner ce conseil : avant mesme que de partir de Paris il luy en écrivit une lettre qui se trouve encore en divers auteurs ; & on vit bien-tost qu'il avoit raison. L'armement du beau-pere & du gendre fut également prompt & formidable. Outre ces deux Rois, Guillaume I Roy d'Ecosse vint exprés à Paris pour entrer en confederation avec eux, & renouveller avec la France une alliance entre les deux nations, commencée dés le temps de Charlemagne, & devenuë d'autant plus necessaire, que leur ennemi commun devenoit plus puissant. Philippe Comte de Flandres, Matthieu son frere Comte de Boulogne, Thibauld Comte de Blois, Hugues de Meschines Comte de Chestre, Robert de Beaumont Comte de Leycestre surnommé le Bossu, Hugues Bigot, Roger de moubrai, Ranulphe de Fougéres, & un tres-grand nombre d'autres personnes de qualité de toutes les provinces soumises à la domination Angloise, se liguerent avec les trois Rois, & jurerent tous au jeune Henri, de ne faire jamais de paix avec son pere, qu'ils ne l'eussent obligé à ceder le trosne, ou du moins à luy donner satisfaction sur les points dont il se plaignoit, Henri leur jura réciproquement de de n'entendre jamais à aucun traité, que de leur consentement & par leurs conseils.

Jusques-là le vieux Roy d'Angleterre n'estoit qu'à demi malheureux, si le reste de sa famille se fust au moins déclaré pour luy : mais il n'eut pas mesme cette consolation. La Reine Eleonor, la personne du monde à qui il convenoit le moins d'estre jalouse d'un mari, l'estoit à outrance, & en avoit sujet. Henri étoit décrié pour les femmes, & le monument qui nous est resté de la fameuse Rosémonde, est un témoignage à la posterité du déreglement de

ce Prince. Celle qui au temps dont je parle causoit la jalousie de la Reine, estoit Alix de France, 1172.
accordée avec le Prince Richard, & donnée comme sa sœur Marguerite à élever à son beau-pere, qui en estoit devenu amoureux. Piquée de cette passion, & en mesme temps de la crainte, que si le fils estoit vaincu, le pere irrité ne se portast à quelque extremité contre luy, Eleonor sceut si bien persuader à Richard & à Geoffroy, qu'il estoit de leur interest de ne point se separer de leur aisné, qu'elle les engagea à entrer dans la ligue des mécontens. Ainsi le vieux Henri se vit attaqué en mesme temps de toutes parts, les Princes liguez estant entré chacun de leur costé en action.

Henri sembla étonné d'abord de la violence de cet orage, & comme un homme frappé du foudre, il se tint quelque temps à Roüen sans faire mine d'en vouloir sortir. Il se plaignit cependant au Pape, & en obtint un decret d'excommunication contre les rebelles, qui fut executé ensuite par Richard Archevesque de Cantorbery, sans mesme épargner le jeune Roy. Il écrivit aussi à Guillaume Roy de Sicile, qui fut depuis son gendre, dont il ne pût recevoir d'autre secours qu'une lettre de consolation. Pendant ce temps-là l'Archevesque de Roüen sollicitoit le jeune Henri & la Reine Eleonor sa mere, pour les faire rentrer en eux-mesmes, & retourner à leur devoir. Mais tout cela estant inutile, Henri enfin se réveilla, & résolu d'estre toûjours le maistre, commença, pour le signifier à son fils, par nommer aux Eveschez vacans certains sujets qui luy déplaisoient, & à la nomination desquels il s'estoit opposé. Ensuite agissant avec sa vigueur & sa promptitude ordinaire, il court à Verneüil, que le Roy de France & le jeune Henri assiegeoient, & avec une armée de Barbançons, qui estoient des avanturiers toûjours prests à servir ceux qui les achetoient le plus

cher,

cher, il alla faire lever le siege, que Hugues de Lascy & Hugues de Beauchamp avoient soûtenu un mois durant. Il donna mesme sur l'arriere-garde des deux Rois, que la fatigue de leurs troupes avoit obligé de se battre en retraite, & y causa quelque desordre. Aprés quoy estant retourné à Roüen, il envoya en Betagne ses Barbançons, qui y défirent le Comte de Chestre & le Seigneur de Fougeres partisans de la ligue, & les obligerent à se retirer dans Dol, où ils les assiegerent avec plusieurs autres, qui s'y estoient refugiez. Le Roy voulant avoir l'honneur de ce siege, s'y transporta en personne : mais comme aprés la défaite de leur armée les assiegez virent peu d'esperance d'estre secourus, ils se rendirent sans beaucoup de resistance, & furent tous faits prisonniers. 1172.

Comme la guerre en ce temps-là s'allumoit toûjours aisément entre la France & l'Angleterre, aisément aussi on faisoit la paix, & ainsi les deux Cours estoient continuellement occupées à faire des préparatifs ou des traitez. Les premiers exploits de la ligue n'avoient pas esté assez heureux à Loüis, pour luy faire souhaiter la continuation de la guerre ; & le bonheur du vieux Henri n'estoit point assez universel, pour luy faire refuser la paix. Car si ses armes avoient eu quelque prosperité en Bretagne & dans un canton de la Normandie ; le Comte de Flandres luy avoit enlevé des places dans un autre endroit de la mesme province, ayant pris Aumalle & Driencourt, & estoit en chemin pour aller plus avant. De plus l'Angleterre estoit en feu, par les mouvemens qu'y causoit le Roy d'Ecosse, & le parti des Seigneurs liguez.

Dans cette situation de leurs affaires, Loüis & Henri convinrent d'une conference entre Trie & Gisors, où tout le monde se trouva. L'un & l'autre avoit envie qu'elle réüssist. Henri montra

1173. par les offres qu'il fit à ses trois enfans, qui estoient presens, qu'il la souhaitoit avec passion, s'obligeant de donner à l'aisné la moitié des revenus de l'Angleterre ou de la Normandie à son choix, avec une place de seureté en Touraine, en Anjou & dans le Maine, & offrant pareillement à Richard la moitié des revenus du Duché d'Aquitaine, avec quatre places dans le mesme païs. Pour Geoffroy, parce qu'il n'avoit pas encore accompli son mariage avec l'heritiere de Bretagne, apparemment parce qu'elle n'estoit pas en âge, il l'asseura que dés qu'il auroit obtenu permission du Pape de l'accomplir, il le laisseroit joüir de tous les biens qui appartenoient à cette Princesse. Il s'engagea d'ajouster à tout cela tout ce que les Legats Apostoliques jugeroient qu'il y deust ajouster pour la satisfaction de ses enfans, sauf toutefois les droits de la souveraineté, qu'il ne voulut ceder en aucun lieu ; & ce fut ce qui rompit tout. Car le jeune Henri cherchoit moins des richesses que du pouvoir & de l'autorité, & Loüis son beau-pere ne pouvoit trouver son compte, qu'en ce qui diminuëroit celle d'un Roy devenu trop puissant pour son repos.

Sur cette difficulté on rompit les conferences, & on le fit avec tant d'aigreur, que les Anglois qui accompagnoient le vieux Roy furent sur le point d'assaillir les François, & que le Comte de Leycestre, piqué des dégasts qu'on avoit fait sur ses terres depuis sa revolte, s'oublia jusqu'à dire des injures à son Roy, & par un emportement qui luy avoit osté la raison, tira l'épée pour le percer. Il vit bien qu'il en falloit brusler le fourreau aprés cette action brutale: ainsi ne ménageant plus rien, il fut le premier qui recommença la guerre, qu'il alla porter dans le cœur de la Monarchie, estant repassé en Angleterre avec une grosse armée d'Anglois revoltez, & de Flamans qu'il avoit levez en chemin,

min, avec quelques François qui s'y estoient joints. La guerre civile devint furieuse à l'arrivée de ce rebelle : tout le Royaume se trouvant divisé, & tous les Seigneurs en armes, les uns pour le Roy, & les autres pour ses enfans. 1173.

Le parti du Roy remporta d'abord une victoire sur le Comte de Leycestre, qui luy donna un grand crédit. Richard de Luci Justicier d'Angleterre, & Humfroy de Boun Officier considerable, faisoient la guerre du costé d'Ecosse, lorsque le Comte entra dans l'isle avec l'armée dont je viens de parler. Ces Generaux ayant eu l'adresse, aux premieres nouvelles qui leur en vinrent, de ménager avec l'Ecossois une tréve de quelques semaines, tournerent tout d'un coup contre le rebelle, luy donnerent bataille & le défirent. Le Comte y fut pris & envoyé au Roy: dix mille Flamans y furent tuez, quelques uns disent dix mille François : mais outre qu'il y a peu d'apparence, que Loüis le Jeune ayant chez luy la guerre eust tant envoyé de ses troupes ailleurs, Roger d'Hoveden, auteur contemporain, & fort peu disposé à taire les desavantages des François, dit positivement que c'estoit des Flamans. Quoyqu'il en soit: cette victoire avoit esté assez grande pour estre décisive; si le Roy eust eu moins d'ennemis : mais le nombre en estoit si grand, qu'ils sembloient se multiplier à mesure qu'on les exterminoit ; & comme le Roy avoit aussi ses serviteurs, il n'y avoit presque point de canton dans le Royaume, où il n'y eust une guerre particuliere. Outre cela le Roy d'Ecosse estant entré aprés la tréve finie dans la Province de Northumbre, portoit la desolation par tout, par les cruautez inoüies qu'exerçoient ses soldats sur les Anglois, n'épargnant ni séxe ni âge, ni caractere ni condition ; massacrant les Prestres jusques sur les autels, allant chercher les enfans jusques dans les entrailles de leurs meres, & les mettant au

bout de leurs piques pour s'en faire une espece de
1173. joüet.

Henri recevoit ces nouvelles avec une douleur d'autant plus vive, qu'il ne pouvoit abandonner les Provinces qu'il avoit en France, sans se mettre en danger de les perdre. Car quoyqu'aprés le premier feu, la guerre se fust peu à peu rallentie, & qu'il y eust mesme eu une tréve entre le Roy de France & luy, les hostilitez neaumoins avoient recommencé de part & d'autre : de sorte que si sa presence estoit necessaire en Angleterre, il ne pouvoit douter que son absence ne ruinast ses affaires en France.

Pendant qu'il estoit dans cet embarras, ses ennemis le déterminerent à passer la mer : le jeune Henri & le Comte de Flandres s'estant mis en devoir de faire le trajet avec une armée considerable. Il vit bien la consequence de ce mouvement, & combien dans la disposition où estoient les esprits, la presence du jeune Roy en Angleterre avoit besoin d'estre contrebalancée par la sienne. Heureusement pour luy il eut le vent bon, & les deux Princes l'eurent si mauvais, qu'ils demeurerent à Gravelines, où le Roy de France, qui vouloit profiter de l'absence de l'ennemi, leur envoya un Courrier, pour les avertir qu'il s'en alloit assieger Roüen, & les inviter à l'y venir joindre.

Cette importante entreprise, & le tumulte affreux où Henry trouva l'Angleterre à son arrivée, luy firent comprendre que tant de coups à la fois estoient les effets de la colere de Dieu, qu'il n'avoit point encore assez appaisée ; & comme le meurtre de l'Archevesque de Cantorbery, de quelque maniere qu'il y eust cooperé, ce que tous les historiens aprés tout ne décident pas en sa faveur, estoit celuy de tous ses pechez dont il sentoit de plus vifs remors, il resolut de faire au nouveau Martyr
une

une satisfaction éclatante. Ainsi la premiere chose qu'il fit à son arrivée en Angleterre fut d'aller visiter son tombeau. Il y alla nuds pieds, il y veilla, il y répandit beaucoup de larmes ; il y pratiqua mesme certaines actions de penitence, dans lesquelles il ne fit pas assez reflexion, qu'un Roy doit tellement humilier sa majesté devant Dieu, qu'il ne l'avilisse pas devant les hommes. 1173.

Les bonnes nouvelles qu'il receut quelques jours aprés qu'il eut quitté Cantorbery, ne luy permirent pas de douter, que Dieu selon sa parole, n'eust agréé en luy un cœur contrit & humilié. Car il apprit que le Roy d'Ecosse, qui continuoit ses hostilitez, ayant divisé son armée en trois corps, avoit esté surpris avec peu de gens par quelques Seigneurs des environs d'Yorc, qui l'avoient défait & pris prisonnier. On le luy amena à Northampton les jambes liées sous le ventre de son cheval : traitement rigoureux pour un Roy, mais que ce Prince s'estoit attiré par les excessives cruautez qu'il avoit exercées ou souffertes. Cet exemple & la presence du Roy jetta la terreur dans le cœur des liguez : chacun pensa à rentrer dans le devoir, Hugues Bigot & Roger de Moubrai ayant frayé le chemin aux autres. La révolution alla si viste, qu'en moins de trois semaines le Royaume fut calme, & le Roy se trouvant en état de retourner en Normandie, y repassa pour secourir Roüen.

Le siege duroit il y avoit un mois sans qu'on eust beaucoup avancé, la Ville n'estant assiegée que d'un costé. Ainsi à l'arrivée du Roy d'Angleterre avec ses avanturiers, les deux Rois & les Princes assiegeans virent bien qu'il falloit se retirer. La resolution en fut prise : mais avant que de l'executer, Loüis, qui se donnoit toûjours un air de mediateur dans cette affaire, ménagea une entrevuë auprés de Gisors, où l'on negotia sans rien conclure, à

cause de l'absence du Prince Richard, qui faisoit la
1174. guerre en Poitou. Le Roy son pere ayant fait treve avec les autres, tourna contre luy, & l'obligea à demander la paix. Ainsi tout le monde la voulant, on s'assembla entre Amboise & Tours, où elle fut concluë le trentiéme Septembre de l'année onze cens soixante & quatorze à des conditions bien moins avantageuses pour les Princes, que celles que le Roy leur pere leur avoit offert auparavant.

Si cette paix fut glorieuse à Henri, le bon usage
1175. qu'il en fit le luy fut encore davantage. L'estime qu'il s'acquit auprés des Princes étrangers, qui suivant l'exemple que leur en avoient donné les Rois de Castille & de Navarre, le choisissoient pour arbitre de leurs differens; le zele qu'il témoigna pour l'Eglise, par les assemblées qu'il fit faire pour la réformer; l'habileté avec laquelle il fit décider en sa faveur dans le Concile de Northampton, où le Cardinal Hugues Pierre de Leon presidoit comme Legat du Pape, le point qui avoit commencé la querelle entre le Primat du Royaume & luy, touchant le chastiment des Ecclesiastiques, qui luy fut attribué en certains cas; la liberalité qu'il fit à Philippe Comte de Flandre son ancien ennemi, lorsqu'il partit pour les Saints Lieux; la magnificence avec laquelle il receut Loüis le Jeune dans le voyage qu'il fit au tombeau de saint Thomas de Cantorbery, & beaucoup d'autres choses semblables rendirent son nom celebre, & auroient rendu son Regne heureux, s'il eust esté plus long-temps tranquille. Mais il n'estoit pas de sa destinée qu'il le fust. Le mauvais naturel de ses enfans luy suscita une nouvelle guerre civile, & une passion dont il ne se rendit pas maistre, luy attira encore sur les bras les armes & la puissance de la France, sous laquelle enfin il succomba.

La

La passion de ce Prince pour Alix n'estoit plus une affaire renfermée dans l'enceinte de son domestique, & le Roy pere de la Princesse ne regardoit plus le bruit qui s'en répandoit comme un effet de la jaloûsie de la Reine Eleonor, dont le ridicule eût retombé sur elle: mais comme une clameur publique contre un scandale qui interessoit la gloire du sang & de la maison de France. Sur cela Loüis presse Henri de luy remettre Alix entre les mains, où de la donner au Prince son fils, à qui elle avoit esté promise: Henri resolu de ne faire ni l'un ni l'autre, donne des paroles qui n'ont point d'effet: Loüis irrité prend les armes, & si le Pape, qui vouloit réünir ces Princes pour le secours de la Terre Sainte, n'eust pris connoissance de leur different, la guerre alloit recommencer entre eux avec plus de violence que jamais. 1176.

Le Legat, que le Pape envoya pour traiter cette affaire entre les deux Rois, se trouva avec eux dans une assemblée, qu'ils firent l'an onze cent 1177. soixante dix-sept à Ivry, où le Prelat commença sa negociation par presser Henri de la part du Pape de satisfaire Loüis sur le mariage de sa fille: à faute dequoy il luy declara, qu'il avoit ordre de jetter l'interdit sur toutes les terres de son obéïssance. Toute autre proposition qu'une alternative auroit sans doute fourni à Henri des pretextes plausibles pour autoriser un refus, & de fausses raisons pour cacher la vraye: mais le Legat ne luy demandant autre chose, que de marier la Princesse ou de la rendre, il falloit choisir l'un ou l'autre, ou se declarer ravisseur injuste d'une Princesse de cette naissance, qui estoit la chose du monde la plus criante. Dans cette perplexité Henri ne trouva point de meilleur expedient pour se tirer d'embarras, que de promettre de faire aux premiers jours ce qu'il avoit

resolu de ne faire jamais, & il le promit d'un
1177. air qui fit croire, qu'il avoit envie de tenir parole. Ainsi supposant cette affaire terminée, on traita celle de la Terre Sainte, pour le secours de laquelle les deux Rois promirent d'y passer en personne, & firent une étroite alliance.

1178. Rien de tout cela ne s'executa : les affaires des deux Royaumes ne s'estant point trouvées en état de souffrir l'absence de leurs Princes ; & pour le mariage d'Alix, Henri sceut si bien le faire tirer en longueur, que Loüis se trouvant occupé de l'établissement de son fils, qu'il voulut faire couronner de son vivant, negligea celuy de sa fille, & mourut sans l'avoir pourvuë, en l'année onze cent quatre-vingt.

1180. Le changement que cette mort apportoit aux affaires de France promettoit de grands avantages à Henri. Philippe Auguste estoit à peine majeur : sa jeunesse donnoit esperance à un Prince habile & experimenté de prendre un grand ascendant sur luy. Alix n'avoit plus de pere : un amant en devenoit plus maistre ; & le jeune Roy d'Angleterre, qui depuis longtems demeuroit à la Cour de France, perdant la douceur qu'il y trouvoit dans les complaisances d'un beau-pere interessé à se l'attacher, se trouvoit dans la necessité de retourner à la Cour d'Angleterre, où son pere seroit plus seur de luy. La mauvaise destinée d'Henri voulut, que des esperances si seures, & si solides en apparence, eussent des evénemens tout contraires.

Le commencement du Regne de Philippe fut troublé par les factions de la Reine sa mere, & du Comte de Flandre. Henri, que la Reine & les Princes de la maison de Blois ses freres avoient choisi

choisi pour arbitre du different, estoit venu en Normandie à la teste d'une grosse armée, en intention de faire la loy. Il prit mesme, dans une conference qu'il eut avec Philippe sur ce sujet, un air qui passoit le pacificateur, en appellant au secours les menaces quand les raisons ne persuadoient pas. La sagesse & la fermeté de Philippe firent voir dés-lors à Henri, qu'il avoit plus perdu qu'il ne pensoit dans la mort de Loüis le Jeune : ce Prince ayant répondu aux menaces avec une résolution & une fierté, qui fit comprendre à l'assemblée qu'on ne l'intimidoit pas aisément, & s'estant d'ailleurs ménagé avec tant d'adresse dans la negociation, que tout le monde se sépara content, hors peut-estre Henri : mais qui pour son honneur fut obligé de le paroistre. 1180

Frustré de son esperance de ce costé là, Henri ne le fut pas moins de celle qu'il avoit euë, que ses amours seroient tranquilles . & ses enfans obeïssans. Ses enfans se diviserent d'abord entre eux, & luy firent ensuite la guerre l'un aprés l'autre. La cause de leur division fut le refus que Richard fit au jeune Roy, de luy rendre hommage du Comté de Poitou. Sur cela ils prirent les armes, & Geoffroy se joignant à l'aisné avec les Seigneurs de Guyenne, depuis long-temps en querelle contre Richard, ce dernier alloit estre opprimé, si son pere n'eust accouru jusqu'à Limoges à son secours. A l'arrivée du Roy devant le chasteau de Limoges, Henri & Geoffroy, qui le défendoient, voulurent paroistre avoir du respect pour leur pere : mais ce ne fut que pour le tromper, & l'insulter plus indignement. Car ce Prince, qui 1182.
ne pouvoit s'empescher, malgré le mauvais naturel de ses enfans, d'avoir un cœur de pere pour eux, ayant consenti à diverses conferences, qu'ils luy demanderent pour parler de paix, y receut mille traitemens outrageux. Il eut le chagrin de voir

voir souvent ceux qui l'accompagnoient, tuez à ses
1182. costez par les gens du parti contraire sans que ses enfans, qui estoient presens, luy en fissent faire aucune satisfaction; & un jour qu'il leur parloit à cheval, on tira un coup qui l'auroit tué, si son cheval, qui se cabra, ne l'eust receu dans la teste en s'élevant.

Ces attentats ayant convaincu Henri, qu'il n'y avoit plus rien à esperer de la nature & de la raison, pour ramener au devoir ses enfans, resolut d'y employer les armes. Le succés que Dieu luy donna fit plus qu'il n'avoit desiré: le jeune Roy en tomba malade, tant il en conceut de chagrin: la fievre le prit avec le flux de sang, & le reduisit en peu de jours à une telle extremité, qu'on luy annonça qu'il falloit mourir. Cette parole luy ouvrit les yeux pour voir la grandeur de son crime, que son ambition luy avoit cachée. Il en demanda pardon à Dieu avec tant de marques d'un sincere repentir, qu'il est croyable qu'il l'obtint: Il le voulut demander à son pere: mais les scelerats que ce jeune Prince avoit auprés de luy, firent craindre quelque nouvel attentat. Ainsi le Roy ne l'alla pas voir, comme il l'en avoit fait prier: mais il luy envoya son anneau, comme un signe de
1183. paix & de reconciliation, avec lequel Henri mourut l'an onze cens quatre-vingt trois, & le vingt-huitiéme de son âge. Son pere le pleura avec excés, comme témoigne la lettre de consolation que Pierre de Blois luy en écrivit; & ayant fait porter son corps à Nostre-Dame de Roüen, il l'y fit enterrer avec tous les honneurs deus à sa naissance & à sa dignité.

Geoffroy profita mal d'un exemple que le Ciel luy donnoit pour l'avertir. Car quoyqu'aprés la mort de son frere, ne pouvant plus tenir contre la puissance Royale, il eust eu recours à l'indulgence paternelle, il recommença aprés son pardon à broüiller comme auparavant, ayant demandé le

le Comté d'Anjou, dont il ne pouvoit pas douter, que de l'humeur qu'estoit le Roy, il ne dust estre refusé. Sur ce refus il sortit de la Cour, & vint trouver Philippe Auguste pour l'engager à prendre ses interests. Dieu punit son crime avant qu'il l'eust consommé. Pendant que ce fils dénaturé suscitoit ainsi des ennemis à son pere, il se fit une feste à Paris, qu'il voulut honorer de sa presence, mais qu'il troubla par sa mort tragique. Car ayant voulu estre d'un tournois, il y fut foulé aux pieds des chevaux aprés estre tombé du sien, & mourut de cet accident l'an onze cens quatre-vingt six, laissant Constance sa femme grosse d'un fils, qui fut nommé Artus, & une fille, qui porta le nom de son ayeulle Eleonor. La mort de l'Imperatrice Mathilde, arrivée presqu'en mesme temps, fit sentir à Henri avec la douleur d'avoir eu de méchants enfans, celle de perdre une bonne mere. 1186.

Aprés ces malheurs il restoit au moins à l'affligé Monarque une consolation, que les deux fils qui luy demeuroient, estoient ceux qui avoient paru de meilleur naturel pour luy, & les plus attachez à ses interests. Richard mesme se lia avec luy dans les premiers démeslez qu'il eut avec le Roy Philippe Auguste: mais la passion d'Henri pour Alix rompit enfin cette bonne intelligence, & le replongea plus avant que jamais dans ses disgraces domestiques. En voicy l'histoire, que j'ay pris soin de démesler du cahos affreux, où l'ont embroüillé ceux qui l'ont les premiers écrite.

Le jeune Henri n'ayant point laissé d'enfans, le Roy son pere & Philippe Augnste eurent quelques differends ensemble pour la restitution du Vexin, que Loüis avoit donné pour dot à la Reine Marguerite sa fille, & que Philippe redemandoit en la rappellant pour la remarier à Belas Roy

d'Hon-

d'Hongrie, qui l'épousa. Le refus que fit le vieux
1187. Henri de se dessaisir d'un pays, qui étendoit sa domination jusques aux portes de Paris, commençoit à allumer la guerre, lorsque le Pape l'appaisa, & fit mesme condescendre l'Anglois à s'en rapporter au jugement des Pairs de France. La cause estoit trop facile à juger, & le droit de Philippe trop clair, pour tenir long-temps les Juges en suspens: mais Henri estoit trop avide d'étendre sa domination, pour y acquiescer aisément. Ainsi la querelle se renouvella, & Philippe menaça Henri d'entrer à main armée sur ses terres, s'il ne luy rendoit le Vexin, ou, ce qui accommodoit toutes choses, s'il ne faisoit épouser à Richard la Princesse Alix sa sœur, aux mesmes conditions que le jeune Henri avoit épousé Marguerite. Le Roy d'Angleterre voyoit bien que la proposition estoit juste, & que rien ne convenoit mieux aux affaires de son Royaume: mais il voyoit bien en mesme temps qu'elle ne convenoit pas à sa passion, & en fut fort embarassé: toûjours résolu à ne rien relascher sur le mariage d'Alix, mais n'osant neanmoins s'expliquer ouvertement de sa résolution.

Assez à propos pour le tirer d'affaire vinrent en ce temps-là d'Orient les tristes nouvelles de la prise de Jerusalem par Saladin. Guillaume Archevesque de Tyr les estant venu apporter dans les Cours de France & d'Angleterre de la part de Clement III. qui gouvernoit alors l'Eglise, Philippe & Henri parurent si sensibles à cet opprobre du nom chrétien, qu'ils suspendirent toutes leurs querelles par une tréve de plusieurs années, & s'estant assemblez proche Gisors, resolurent de prendre la Croix ensemble, & de passer en personnes dans la Palestine, pour retirer la cité Sainte d'entre les mains de son usurpateur. L'exemple des deux Rois alluma une telle ferveur parmi les Seigneurs

qui les accompagnoient à cette entreveuë, que la plus grande partie se croiserent avec eux. Afin mesme que tout le monde contribuast autant qu'il pourroit à une si sainte entreprise, il fut arresté, que ceux qui ne pourroient pas faire le voyage par eux-mesmes, soit Ecclesiastiques, soit seculiers, à l'exception des Peres Chartreux, des Bernardins & des Maladeries, donneroient tous les ans la dixiéme partie de leurs revenus pour estre employez à ce grand œuvre, ce qu'on appella la dixme Saladine. 1188.

On faisoit les préparatifs pour cette expedition, & ceux qui furent le plûtost prests attendoient les autres, lorsque malheureusement les querelles du Prince Richard se renouvellerent avec les Seigneurs d'Aquitaine. Le bruit couroit, si nous en croyons Mathieu Paris, qu'Henri fournissoit sous main à Geoffroy de Lusignan dequoy entretenir cette guerre, mesme contre son propre fils; & ce bruit n'estoit pas sans fondement. La longue demeure que Richard avoit fait à la Cour de France, d'où on avoit eu peine à le retirer, & l'amitié étroite qu'il avoit contractée avec Philippe Auguste, dont il ne s'estoit separé qu'avec violence, avoient fait naistre d'assez justes ombrages à Henri, pour le porter à donner cette occupation à la vivacité de ce jeune Prince, de crainte qu'elle ne luy en donnast à luy-mesme: outre que par là il luy faisoit sentir le besoin qu'il avoit de son appuy. Il y a mesme apparence, que ne voulant point faire le voyage d'outremer, où sa politique & la passion qu'il avoit pour Alix ne trouvoient pas leur compte, il ne fut pas fasché que ces troubles, qu'il crut pouvoir calmer quand il luy plairoit, luy servissent de pretexte pour ne point quitter ses Etats, & pour rompre avec moins de honte tant d'engagemens solemnels. Les suites de cette guerre luy en fournirent des raisons encore plus plausibles.

bles. Car Richard ayant attaqué les Etats de Ray-
1188. mond Comte de Toulouſe, & pris ſur luy Moiſſac & Cahors, Philippe offenſé de ce que ſans l'avoir averti, ni menagé par aucune civilité, ce Prince avoit fait cette entrepriſe ſur ſon vaſſal & ſon parent, prend les armes pour ſa défenſe, & mene une armée à ſon ſecours.

Henri bien aiſe que la fortune luy preſentaſt une ſi belle occaſion de s'attacher ſon fils contre Philippe, le vint auſſi trouver avec une armée; & alors recommença la guerre entre la France & l'Angleterre avec plus d'animoſité que jamais. Les actions en furent ſemblables à celles des guerres precedentes, en priſes de petites places de part & d'autre, & en divers ſuccés de petits combats, qui ne déciderent rien: mais l'iſſuë en fut toute contraire à celle qu'en avoit eſperé Henri, puiſqu'au lieu de rendre éternelle l'union de ſon fils avec luy, elle la rompit de telle ſorte, qu'ils ne ſe rejoignirent jamais.

L'occaſion de cette rupture fut Alix, écüeil fatal de la fortune & du repos de ce Monarque. Car dans une conference de paix, qui ſe fit entre les deux Rois ſelon la couſtume de ce temps-là, on tomboit aiſément d'accord de tout: ce ſeul article mit au traité un obſtacle qu'on ne pût vaincre: Philippe s'attachant toûjours à demander le mariage de cette Princeſſe avec Richard aux conditions qu'il avoit propoſées, & Henri s'opiniaſtrant à le refuſer. Cette obſtination donna au jeune Prince & du chagrin & des ombrages. Il luy eſtoit deſagreable de voir rompre un mariage, qui luy eſtoit avantageux, & qu'on luy oſtaſt une Princeſſe, qui avoit de la beauté & du merite. De plus il n'eſtoit pas ſans inquiétude touchant certains bruits qui couroient, que le Roy vouloit répudier Eleonor, & épouſer Alix: ce qui ne pouvoit qu'apporter de grands troubles
dans

dans la succession à la couronne, veu mesme que quelques uns disoient, que ce Prince avoit la pensée, si la jeune Princesse luy donnoit des enfans, de les déclarer ses heritiers. Ces considerations firent résoudre Richard à rompre avec le Roy son pere, pour s'attacher tout à fait à Philippe Auguste, avec qui il fit dés lors son traité. 1189.

La desertion du jeune Prince affoiblit beaucoup le parti d'Henri; plusieurs Seigneurs de ses sujets ayant suivi le Soleil levant. Il se résolut neanmoins à soûtenir la guerre, & à perir plûtost que de rien relascher sur le mariage d'Alix. Il fit bien voir qu'effectivement il avoit pris cette résolution, dans une rencontre que je vais dire.

Clement III. fasché que la mes-intelligence des deux Rois retardast le secours de la Terre-sainte, qui en avoit le dernier besoin, leur avoit envoyé de sa part en qualité de Legat Jean Cardinal d'Anagnie, & ce Cardinal, aprés beaucoup de peines, avoit enfin eu le credit de les assembler au pays du Maine, proche de la Ferré-Bernard, Richard s'y trouva avec eux, & un grand nombre de Prelats se joignirent au Legat pour l'appuyer, & contribuer de tout leur pouvoir à la reconciliation. Un si grand theatre ne servit qu'à remettre sur le tapis une question, qu'Henri ne vouloit point décider, & sans la décision de laquelle Philippe & Richard protestoient de ne vouloir rien écouter. La premiere chose qu'ils proposérent fut le mariage en question, & la premiere chose qu'on leur répondit fut qu'on n'y consentiroit point. Pour mettre neanmoins Philippe dans son tort, Henri luy proposa de marier Alix avec Jean son dernier fils, ce que Philippe ayant refusé, comme une chose peu convenable à sa gloire & à ses interests, le Legat se falcha contre luy, & le menaça d'interdit, s'il ne se rendoit plus facile à la conclusion de la paix. Philippe indigné de cette partia-

partialité dans un mediateur, dont le premier de-
1189. voir est de tenir la balance droite, luy répondit avec fierté, qu'il ne craignoit point un interdit injuste, & qu'il n'appartenoit pas au Siege de Rome, d'empescher que les Rois, particulierement ceux de France, ne vangeassent les injures qui leur estoient faites par leurs vassaux rebelles & desobeïssans. Il ajousta, pour piquer le Legat, que son procedé estoit d'un homme qui avoit senti l'argent d'Angleterre.

Ce fut avec cette aigreur que finit la conference, & ce fut aussi avec plus de chaleur qu'auparavant, que la conference finie, la guerre recommença. Mais comme la partie n'estoit pas aussi égale, le succés en fut bien different. Henri se trouva obligé de s'aller enfermer dans le Mans, où pour s'attacher les habitans, il leur promit de ne les abandonner point, disant qu'il avoit une affection particuliere pour leur ville, parce que c'estoit le lieu de sa naissance, & de la sepulture de son pere: promesse qu'il ne leur pût tenir. Car pendant ce temps-là, Philippe accompagné du Prince Richard s'estant mis à la teste de ses troupes, prit la Ferté Bernard, Montfort, Beaumont, Malestable, Balon; puis feignant d'aller droit à Tours, tourna bride du costé du Mans, & vint se presenter aux portes. Henri, surpris de ce mouvement auquel il ne s'attendoit pas, se trouva fort embarassé, & le Seneschal d'Anjou ayant jugé à propos, pour mieux défendre la ville, de mettre le feu aux fauxbourgs, cet incendie, qui alla plus loin qu'on n'eust voulu, augmenta le trouble où l'on estoit. Philippe s'en estant apperceu, alla droit au pont, & y ayant trouvé Geoffroy de Burillon, qui le vouloit faire rompre, il le chargea & le repoussa dans la ville, où les François entrerent en grand nombre pesle-mesle avec les fuïards. Henri n'eust pû éviter d'estre pris, s'il ne fut promptement

sorti

sorti, & on l'auroit mesme atteint, si ceux qui l'accompagnoient dans cette fuite, où Philippe l'avoit desja suivi trois lieuës, ne luy eussent fait passer un guay, dans lequel les François, qui ne le sçavoient pas comme eux, crurent qu'ils ne devoient pas s'engager. Le chasteau tint encore trois jours aprés la retraite du Roy d'Angleterre: mais s'estant enfin rendu, Philippe continua sa marche, prit Montdoubleau, Montoire, Chasteau du Loir, Amboise, Rochecorbon & plusieurs autres places: puis passant la Loire, termina cette glorieuse course par la conqueste de Tours, qu'il prit d'assaut. 1189.

Pendant que Philippe faisoit ces exploits, secondé du Prince Richard & des Seigneurs qui l'accompagnoient, Henri s'estoit retiré à Chinon, où le desespoir de ses affaires & le conseil de ses amis luy fit enfin prendre des pensées de paix. Ce fut trop tard: car il falut qu'il receust la loy du vainqueur. L'entreveuë se fit entre Tours & Azay, dans un lieu nommé Colomiers. Henri y parut dans une modestie, qui tenoit un peu de l'abbattement. Il se relascha sur tout ce qu'on voulut, mesme sur l'article d'Alix. On dit que le ciel s'en mesla, & que lorsque les deux Rois traitoient ensemble, on entendit un grand coup de tonnerre sans qu'il y eust aucun nuage dans l'air: ce qui estant arrivé une seconde fois, Henri pensa tomber de dessus son cheval: tant il fut épouvanté. Ce fut en ce moment-là, si nous en croyons un historien recent, qu'il consentit enfin au mariage d'Alix, auquel il avoit encore resisté, mesme dans cette conference: de sorte qu'il fut arresté, que ce mariage s'accompliroit incontinent aprés que Richard seroit venu des Saints Lieux, où il devoit accompagner Philippe, & que cependant la Princesse seroit mise en sequestre entre les mains d'une personne de probité, de cinq que le Prince nommeroit.

Ainsi

Ainsi finit cette grande affaire, avec laquelle finit aussi la vie de l'infortuné Henri, qui pour mettre le comble à son malheur, ayant eu la curiosité de voir la liste de ceux de ses sujets, qui s'estoient liguez contre luy avec Richard, fut si penetré de douleur de trouver à la teste des rebelles le nom de son autre fils, qu'il leur donna à tous deux sa malediction, maudit le jour de sa propre naissance, & tombant dans un noir chagrin, se retira à Chinon,

1189.

où il fut pris de la fievre, qui en moins de trois

6. Juill. jours l'emporta, en l'année onze cens quatre-vingt neuf, la soixante-uniéme de son âge, & la trente cinquiéme de son Regne. Il mourut avec des sentimens de pieté & de penitence chrétienne, qui consolerent ses amis, s'estant mesme fait porter à l'eglise, pour y recevoir les sacremens. Son corps fut conduit à Fontevrault, où il avoit choisi sa sepulture. Lors qu'on l'y portoit en ceremonie, revestu de ses habits Royaux, & le visage découvert, Richard survint, & s'approcha. Aux approches de ce fils rebelle, le corps du pere jetta du sang. Ce spectacle penetra le cœur du Prince d'un vif sentiment de douleur, & luy fit verser beaucoup de larmes pendant tout le temps du convoy, qu'il suivit jusqu'à l'Abbaye, où fut mis en six pieds de terre un homme, qui n'en eut assez que quand il n'en possеda plus, & qui disoit souvent que le monde entier ne devoit pas suffire à un Roy.

Dans le penchant où le malheur des dernieres années d'Henri Second, & la fortune naissante de Philippe Auguste avoient mis les affaires d'Angleterre, cette Monarchie sembloit avoir trouvé l'appuy dont elle avoit besoin dans la personne de Richard premier, qui fut surnommé Cœur de-Lion, non par une valeur brutale que la raison ne conduisoit pas, comme dit faussement un de nos écrivains modernes, mais par un courage intre-

intrepide, que ceux qui liront son histoire avec desinteressement, jugeront approcher plus prés de la vertu heroïque que de la brutalité. Richard estoit veritablement brave, hardi, entreprenant, décisif, méprisant le danger quoyqu'il le connust, & sçachant pourtant l'éviter, quand il le jugeoit inutile ou à sa gloire ou à ses desseins: habile au reste & bon capitaine, vigilant, prompt, prenant bien son parti; ordinairement assez heureux, & dans les malheurs qui luy arrivoient n'ignorant pas l'art des ressources. 1189.

Un Prince avec ces qualitez donnoit de grandes esperances à ceux qui ne regardoient pas les defauts dont elles estoient meslées, un feu inquiet & quelquefois turbulent, de la présomption, du mépris des autres, une ardeur de paroistre qui le rendoit jaloux, & qui dans les entreprises où il avoit des compagnons, luy en faisoit quelquefois hazarder le succés pour s'en asseurer toute la gloire: mauvaises qualitez, qui empescherent l'effet des bonnes, qui luy firent commettre de grandes imprudences, qui luy attirerent des ennemis implacables, & confirmerent Philippe Auguste dans la pensée où il estoit, que pour rendre la France tranquille, il en falloit chasser un vassal qui vouloit dominer son Maistre.

La derniere alliance de ces deux Princes, qui estoit un renouvellement d'une longue & tendre amitié, sembla promettre toute autre chose. On fut confirmé dans cette esperance, par la facilité avec laquelle Philippe rendit à Richard, à son avénement à la Couronne, Tours, le Mans, Chasteau-roux, & d'autres Places prises sur Henri dans la derniere guerre, & condescendit qu'il gardast Gisors, en attendant l'accomplissement de son mariage avec Alix au retour de la Terre Sainte, où les deux Rois s'engagerent tout de nouveau à passer au plûtost en personne.

Dans l'entrevuë où ils firent ce projet, ils se donnerent tant de témoignages d'une reciproque amitié, tant d'asseurances de se secourir & de se favoriser l'un l'autre tant de paroles de vivre ensemble dans une parfaite concorde, que si on pouvoit faire fond sur l'amitié des Princes pour la tranquillité des Etats, on eust cru la paix éternelle entre la France & l'Angleterre.

1189.

Les préparatifs du voyage se firent avec un concert & une correspondance mutuelle, qui ne démentoit point celle du projet. Pendant que Philippe les faisoit en France, Richard les alla faire en Angleterre, où il se fit couronner en mesme temps. Il accompagna cette ceremonie d'une profusion de graces, qui luy aquit l'affection des grands & l'estime du peuple. Il donna à la Reine sa mere, qu'il avoit fait sortir de la prison, où elle avoit esté quinze ans, toute l'autorité & toutes les prérogatives qu'elle pouvoit attendre d'un bon fils. Il augmenta les appanages du Prince Jean son frere de tous les biens de la Maison de Glocestre, dont il luy fit épouser l'heritiere, des Comtés de Cornoüaille, de Sommercet, de Dorcet, de Lancastre, de Notingham, & d'un grand nombre d'autres terres tant delà que deça la mer. Il fit élire Archevesque d'Yorc Geoffroy son frere naturel, & pourvut des autres Benefices vacans ceux de ses serviteurs qu'il crut les meriter. Il prit soin de la fortune de plusieurs Seigneurs de sa Cour, jusqu'à leur procurer des partis avantageux. Aprés quoy s'appliquant tout entier à l'affaire de la Terre Sainte, il fit le plus bel armement qui depuis long-temps eust passé la mer, ayant levé trente mille hommes de pied & cinq mille chevaux, de troupes les plus lestes & les mieux équipées qu'on eust veuës. Comme l'argent est le nerf de la guerre, il en amassa le plus qu'il pût, & vendit tout pour en avoir: disant

en riant à ceux qui s'en estonnoient ; qu'il eust vendu jusqu'à la Ville de Londres, s'il eust trouvé qui l'eust pu acheter. La permission qu'il obtint du Pape, de faire dispenser de leur vœu ceux qui avoient pris la Croix trop legerement, ou que des affaires survenuës depuis obligeoient à demeurer à la maison, augmenta beaucoup ses tresors, & ce fut pour luy un double profit, que d'estre delivré par là de beaucoup de gens inutiles, & d'avoir le moyen de conserver ceux qui luy estoient necessaires. 1190.

Pendant qu'il préparoit l'argent & les hommes, on luy préparoit dans tous ses ports un nombre prodigieux de vaisseaux ; de sorte qu'à point nommé tout fut prest au temps qu'il avoit destiné. Ainsi dés que Philippe Auguste l'eut averti qu'il l'estoit aussi, il nomma pour gouverner son Royaume en son absence une espece de favori qu'il avoit, nommé Guillaume de Longchamp, Normand de nation, qu'il avoit fait Chancelier d'Angleterre & Evesque d'Ely. Ce choix fait, il passa en France, & dans une nouvelle entreveuë qu'il eut avec Philippe à Nonancour, aprés qu'ils eurent renouvellé ensemble leurs protestations d'amitié, ils firent expedier des Lettres patentes pour fixer le temps de leurs départ à l'octave de saint Jean, & leur rendez-vous à Vezelay.

Ce temps expiré les deux Princes allerent prendre le bourdon beni, Philippe à saint Denis en France, Richard à saint Martin de Tours, où l'on remarqua, comme un mauvais augure qui effraya tout le monde hors l'interessé, que voulant s'appuyer dessus, le bourdon plia & rompit. Aprés cette ceremonie les deux Rois partirent pour Vezelay, & s'y rendirent accompagnez chacun de la fleur de leurs croisez, hormis de ce qui leur estoit necessaire à mener leurs troupes par divers endroits pour la commodité des

vivres, & à Richard pour conduire sa flote, qu'il avoit envoyée devant par le détroit l'attendre à
1190. Marseille. Depuis Vezelay les deux Rois marcherent ensemble jusqu'à Lyon, où ils se separerent, Philippe pour s'aller embarquer à Genes, & Richard pour aller à Marseille joindre sa flote, qu'il n'y trouva pas. Il l'y attendit mesme inutilement, parce qu'elle s'estoit arrestée en passant sur les costes de Portugal à défendre le Roy Dom Sanche contre une irruption de Sarazins. Il fut obligé de faire équiper ce qu'il pût trouver de vaisseaux marchands, sur lesquels ayant embarqué les troupes qu'il menoit avec luy, il alla attendre la flote à Salerne, & passa delà à Messine, où Philippe estoit desja arrivé aprés avoir essuyé un orage qui avoit fort endommagé la sienne.

La joye parut grande quand les Princes se trouverent. Ils s'embrasserent, ils se firent des caresses, & se donnerent de nouveaux témoignages d'une amitié qui avoit tout l'air d'estre sincere. Mais si elle fut bien sincere, elle fut peu constante, puis qu'elle ne passa pas la Sicile, & que ce fut là qu'on y vit succeder une émulation, qu'ils porterent par tout, & qu'ils ne quitterent qu'au tombeau.

Ils commencerent à se refroidir à l'occasion d'un demeslé du Roy d'Angleterre avec les Messinois, pour deux petits Forts sur le détroit, dont ce Prince s'estoit saisi. Les Messinois, naturellement mutins, ne purent souffrir cette entreprise, & craignant qu'elle n'eust des suites, coururent aux armes, & chasserent de leur Ville tout ce qui s'y trouva d'Anglois, les poursuivant jusqu'à ce que le Roy, qui avoit son quartier hors des murs, les vint repousser eux-mesmes vigoureusement, les menant battant jusques dans leurs portes. Philippe s'entremit de ce different, & suspendit l'animosité des deux partis

par

par un pourparler d'accommodement : mais comme on estoit assemblé pour cette conference, Richard eut avis que les Messinois avoient dessein de le surprendre. Il n'en fallut pas davantage à ce Prince vif & boüillant, pour rompre toutes mesures avec eux. A cette nouvelle il monte à cheval, fait donner l'assaut à la Ville, & quelque resistance que fissent les bourgeois, y entre de force, s'en rend le maistre, & y fit arborer ses étendars. Cette derniere circonstance luy fit un nouveau démeslé avec Philippe, à qui d'ailleurs ces procedez violens ne plaisoient pas. Car ce Prince trouva mauvais, qu'estant là present, & logé dans la Ville, l'Anglois y eust planté ses drapeaux. Il ordonna qu'on les ostast, & qu'on mist les siens en la place. Il y eut là-dessus une contestation, qui se termina à faire oster ceux d'Angleterre sans mettre ceux de France : mais tout cela ne se passa pas sans aigrir un peu les esprits. Peut-estre celuy de Philippe le fut-il encore d'un refus, que luy fit Richard en ce temps là mesme, d'une grace pour Guillaume des Barres, dont ce Prince s'estoit crû offensé dans une rencontre assez bizarre, qu'il n'est pas inutile de raconter. Richard n'estoit plus jeune : il avoit trente-quatre ans, & ses débauches l'avoient tellement usé, qu'il avoit des incommoditez de vieillard. Son feu neanmoins luy tenant lieu de jeunesse, il faisoit quelquefois des actions de jeune homme. Il avoit pensé estre assommé en Calabre, pour s'estre detaché de ses gens avec un seul cavalier qui l'avoit suivi. Ce fut en voulant prendre de force un oiseau de proye, qu'il avoit entendu crier par hazard en passant auprés d'une maison. Pendant qu'il le détachoit, une foule de paysans l'environnerent avec des bastons ; & encore par malheur son épée rompit sur le premier qu'il voulut frapper. Son adresse, & son courage le sauva : mais ce fut avec

1190.

bien de la peine, & peu s'en fallut qu'il n'y de-
1190. meuraſt. Une autrefois donc eſtant à Meſſine, & ayant paſſé la journée avec ſes courtiſans, & quelques officiers du Roy Philippe, à joüer hors de la Ville à certains jeux, le ſoir, comme ils le remenoient chez luy, ils trouverent dans la ruë un payſan, qui touchoit un aſne chargé de cannes: ils en prirent chacun une, & commencerent un jeu de main, qui penſa, comme il arrive toûjours, avoir une faſcheuſe iſſuë. Car le Roy s'eſtant attaché à Guillaume des Barres, fameux François dans l'hiſtoire de ce temps-là, ils rompirent leurs cannes l'un contre l'autre, mais de telle maniere, que celle de des Barres en ſe rompant déchira l'habit du Roy, & luy fit apparemment mal. La colere ſaiſit le Monarque, & luy fit piquer ſon cheval ſi rudement contre des Barres, qu'il le fit chanceler ſur l'arçon. Le Roy redoubla, & du contre-coup la ſelle de ſon cheval ayant tourné, il ſe jetta leſtement à bas, & monta incontinent ſur un autre. Comme la réſiſtance de des Barres l'avoit irrité: il recommença à le heurter, s'efforçant toûjours de luy faire quitter l'étrier. Il eut neanmoins la generoſité de défendre au Comte de Leyceſtre, qui s'eſtoit mis en devoir de l'aider, de ſe meſler de ce combat, & de le laiſſer faire tout ſeul. Quelque effort qu'il fiſt, il n'en pût venir à bout. Des Barres, qui de ſon coſté ſe ſentoit piqué au jeu, & qui contre tout autre que contre un grand Roy ne s'en ſeroit pas tenu à la défenſive, fut toûjours ferme ſur ſon cheval, & n'eut pas la complaiſance de ſe laiſſer abbattre. Cette opiniaſtre réſiſtance irrita le Prince à un point, que ſi une étincelle de raiſon ne fuſt venuë à propos au ſecours, il ſe ſeroit porté à quelque violence. Pour s'en oſter la tentation, il ceſſa de pouſſer des Barres, & prenant le ton d'autorité: *retirez-vous*, luy dit il, *&*

donnez-vous de garde de paroiſtre devant moy : je ne vous le pardonneray jamais : & vous & les voſtres 1190.
aurez en ma pepſonne un irréconciliable ennemi. Des Barres, qui n'avoit regardé Richard que comme un champion, tandis qu'il avoit agi de la main, reſpecta le Roy d'Angleterre à ſa parole, & obéït pour aller conter ſon avanture à Philippe Auguſte. Philippe en fut faſché : mais ne croyant pas que Richard deuſt tenir ſa colere, puiſqu'il avoit luy-meſme donné occaſion à la faute que des Barres avoit faite, il l'alla trouver le lendemain, & luy demanda pardon pour luy. Richard montra en cette rencontre, que s'il avoit la generoſité du Lion, il avoit quelque choſe auſſi de ſa ferocité ; puiſque quelque priere que le Roy luy puſt faire, il ne pût obtenir de luy que des Barres ſe vint jetter à ſes pieds : de ſorte qu'il fut obligé d'éloigner pour un temps ce vaillant homme, dont il ne fit la paix qu'au temps qu'il fallut partir pour la Syrie.

Ces procedez durs & hautains ne pouvoient que fort déplaire à Philippe. Mais ce qui le faſchoit encore dauantage, eſtoit l'application continuelle, qu'avoit Richard à ſe faire des creatures par ſes intrigues, & par ſon argent : juſques là qu'il avoit gagné l'eſprit de Tancrede Roy de Sicile, nonobſtant de grands démeſlez qu'il avoit eu d'abord avec luy, en retirant d'entre ſes mains la Reine Jeanne ſa ſœur, veuve du Roy Guillaume, avec ſon doüaire, & beaucoup d'autres choſes, qu'il prétendit eſtre deuës à cette Reine : ayant eu l'habileté de gagner en meſme temps l'amitié de ce Prince, & d'avoir ſon argent. Il ſe l'attacha ſi fort, que Tancrede luy promit ſa fille pour le Duc de Bretagne ſon neveu : ce qu'ils jugeoient bien l'un & l'autre ne devoir pas plaire à Philippe : mais Tancrede ménageoit ſi peu Philippe, qu'il luy fit une perfidie ſignalée. Un

jour que Richard l'estoit venu voir à Messine, en le
1190. reconduisant il luy mit en main un billet, qu'il disoit luy avoir esté rendu de la part du Roy de France par le Duc de Bourgogne, pour l'avertir que Richard estoit un traistre, & l'exhorter à se joindre à luy pour l'assaillir durant la nuit. Richard, qui connoissoit Philippe d'un caractere d'esprit fort opposé à de pareilles laschetez: *Je ne suis point un traistre*, répondit-il, *je n'ay jamais trahi personne: mais je ne sçaurois croire non plus que le Roy mon seigneur me voulust ainsi trahir: il n'est pas capable d'une action noire: ce billet n'est point de luy.* Tancrede protesta de nouveau; qu'il l'avoit receu du Duc de Bourgogne, & qu'il estoit prest de le soûtenir par un combat particulier de quelqu'un de ses sujets contre luy. Ce discours ne persuada pas Richard: mais comme il se servoit habilement de tout, il jugea que se trouvant dans la necessité de chagriner bien tost Philippe sur un article fort délicat, il luy convenoit de faire semblant de croire une chose, qui luy donnoit occasion de se plaindre de celuy qu'il vouloit offenser.

C'estoit au sujet de la Princesse Alix, que malgré tant de traitez & de promesses Richard ne vouloit point épouser. La resolution estoit prise, & l'affaire si avancée, que la Reine Eleonor estoit en chemin pour luy amener Berengere de Navarre, qu'elle estoit allé en personne demander au Roy Dom Garcie son pere. Richard avoit mesme desja envoyé ses vaisseaux au devant des Princesses pour les amener en Sicile.

Il avoit toûjours differé d'avertir Philippe de ce changement, pour ne luy donner ce chagrin que le plus tard qu'il pourroit: mais il n'y avoit plus de temps à perdre. Ainsi dés la premiere fois qu'ils se virent, il affecta un froid extraordinaire & un air sombre, qui fit juger à Philippe qu'il estoit mécontent.

ænt. Philippe en fut inquieté, & n'en devinant pas la cause, donna commission au Comte de 1190.
Flandre de s'en éclaircir.

Le Comte estant allé trouver Richard, apprit de luy tout le détail de ce que le Roy de Sicile luy avoit dit. & le vint redire à Philippe. Le Roy demeura quelque temps sans parler au récit de cette avanture, non comme dit l'annaliste Anglois, parce qu'il n'avoit rien à répondre: mais pour deviner d'où pouvoit venir une si noire calomnie. Il ne fit pas grande réflexion sur la perfidie de l'Italien, apparemment parce qu'il ne l'estimoit pas assez. Il ne s'attacha qu'à l'Anglois, qu'il jugeoit un adversaire plus digne de luy, & aprés avoit resvé quelque temps: *C'est une fable fort mal inventée que ce billet, dit-il au Comte, & un mauvais prétexte de me quereller, qu'a imaginé le Roy d'Angleterre. Je vois bien ce que c'est: il ne veut pas épouser ma sœur, & cherche une raison de se plaindre: mais s'il ne l'épouse, il peut s'asseurer que luy & les siens auront en moy un éternel ennemi.*

Le Comte raconta au Roy d'Angleterre le détail de cette conversation, dont l'Anglois fut embarassé, & ne jugeant pas que le billet du Roy de Sicile fust une excuse suffisante, pour justifier un procedé qui l'alloit faire passer dans le monde pour un fourbe & pour un parjure, il sembla l'oublier, pour ne penser plus qu'à faire voir à Philippe, que s'il luy manquoit de parole, c'estoit malgré luy & par necessité. Là-dessus il s'ouvrit au Comte de la raison qui l'empeschoit d'épouser Alix, & luy raconta, ce qu'apparemment il avoit appris de la Reine Eleonor pendant son dernier séjour en Angleterre, que le feu Roy son pere avoit eu un enfant de cette Princesse, soit qu'il l'eust seduite, comme les uns disoient, soit qu'il luy eust fait violence, comme le publioient les autres; surquoy l'on ne conve-

noit pas : qu'ainsi il ne pouvoit plus l'épouser ni
1190. en conscience ni en honneur ; qu'il avoit jetté les yeux, pour tenir sa place, sur la Princesse de Navarre, & qu'il l'attendoit aux premiers jours. Philippe, à qui le Comte de Flandre alla rapporter ce discours, se trouva en perplexité sur le parti qu'il avoit à prendre dans une affaire de cette nature. L'éclat qu'avoit fait dans le monde la passion d'Henri pour sa sœur, justifioit dans son cœur la délicatesse de Richard : mais rien ne pouvoit justifier la dissimulation profonde, avec laquelle il luy avoit caché la résolution qu'il avoit prise de ne point épouser Alix, & la negociation de son mariage avec Berengere : regardant comme une insulte, qu'il luy faisoit à dessein & de gayeté de cœur, l'ordre qu'il avoit donné de la faire venir en Sicile afin de l'épouser à sa veuë.

Les résolutions que Philippe Auguste devoit naturellement prendre là-dessus, ne pouvoient estre que violentes, si le Comte de Flandre & d'autres de ses serviteurs ne luy eussent representé les conséquences funestes qu'auroit eu, dans l'état où estoient les affaires de la Chrestienté en Orient, une rupture ouverte entre les deux Rois, l'avantage qu'en auroient pris les infidelles, le scandale & le préjudice qu'elle auroit causé à toute l'Eglise. Philippe se laissa toucher par des considerations si justes, & s'adoucissant peu à peu, consentit à un accommodement que Richard luy fit proposer. Le point principal de ce nouveau traité, fut qu'Alix & sa dote seroient renduës, & que le Roy d'Angleterre y ajousteroit deux mille marcs sterlins d'argent cinq ans durant, moyennant quoy il luy estoit permis d'épouser qui il luy plairoit. On ne parla que peu du billet que le Roy de Sicile avoit donné à Richard : ce Prince n'y faisant pas grand fond, & se contentant que Philippe le désavoüast, comme il fit. La crainte d'ap-

portes

porter du retardement au secours de la Terre sainte, empescha aussi que Philippe ne demandast à l'italien satisfaction de cette injure, & il parut à sa conduite en tout ce qui luy arriva durant ce voyage, qu'il avoit pris résolution de sacrifier tout à cela. 1191.

On avoit passé l'hyver en Sicile: dequoy Philippe estoit fort chagrin. Il pressoit continuellement le Roy d'Angleterre, & ce Prince differoit toûjours: ce qui l'ayant enfin ennuyé, voyant le mois de Mars venu, il prit le devant, & mit à la voile, aprés avoir fait promettre à Richard qu'il le suivroit incontinent. Dans une navigation de vingt-deux jours il alla aborder à Acre, ville importante de Syrie, assiegée depuis trois ans par les Chrestiens, & opiniastrement défenduë par les Sarazins qui estoient dedans. A son arrivée il pouvoit prendre la place: car ses machines y firent d'abord une si grande bréche, & ses troupes faisoient paroistre tant d'ardeur d'y monter, que tout le monde tenoit pour certain que ce jour là mesme il eust fait cette conqueste, si par un contre-temps de fidelité qu'il eut pour le Roy d'Angleterre, avec qui il voulut partager la gloire de cette grande action, il ne l'eust attendu pour donner l'assaut: se contentant, pendant qu'il viendroit, de se maintenir dans le logement qu'il avoit fait au pied de la muraille.

Le Roy d'Angleterre se fit long-temps attendre, parce qu'outre qu'avant son départ il fallut qu'il fiançast la Princesse de Navarre, qu'il donnast ordre au retour de la Reine Eleonor, à l'équipage de la Reine Jeanne, qu'il menoit en Syrie avec sa nouvelle épouse, une avanture qu'il eut en chemin le retarda encore beaucoup, mais fort glorieusement pour luy.

Il estoit parti au mois d'Avril, dix-huit jours aprés Philippe, & avoit divisé sa flote en deux par-

ties, la premiere desquelles avoit charge de condui-
1191. re au Levant les Princesses, qu'il suivoit de quelques jours dans l'autre. Une furieuse tempeste les ayant long-temps battu toutes deux, trois vaisseaux de la premiere se briserent sur les costes de Chypre, vers la ville de Limisso. Isaac, Prince Grec, qui avoit usurpé la souveraineté de cette isle, & y regnoit en tyran, quoyqu'il y eust pris le nom d'Empereur, eut l'inhumanité de faire mettre aux fers tous ceux qui estoient échapez du naufrage, & de refuser mesme aux Princesses l'entrée de son port, où elles luy avoient envoyé demander permission de se venir mettre à l'abri de l'orage. Richard averti de ce procédé, & résolu d'en tirer vangeance, vient se présenter en bel ordre devant la ville de Limisso, & pour agir regulierement, envoye demander au Prince Grec satisfaction de l'injure faite à sa famille & à ses sujets. Isaac répondit si insolemment à ceux que le Roy avoit chargé de luy porter cette parole, que sans balancer un moment Richard ordonne une descente, & s'estant mis luy mesme à la teste de ceux qu'il avoit commandé pour la faire, avance avec ses barques vers le rivage, où Isaac estoit accouru, se doutant bien qu'il seroit attaqué. Malgré l'avantage du lieu, les Grecs ne tinrent pas devant les troupes Angloises, & le Roy, qui fut le premier par tout, les poussa si vigoureusement, que les ayant dispersez, & obligez à se refugier dans les montagnes, il tourna teste vers Limisso, & s'en empara sans résistance.

Richard acheva sa conqueste avec la mesme promptitude qu'il l'avoit commencée. Car ayant appris que le Prince Grec avoit rallié un corps de troupes, & s'estoit venu camper assez proche de la ville, dés la nuit suivante il l'alla surprendre, l'attaqua, le mit en desordre, & ayant dissipé son armée, l'obligea à demander la paix. Les conditions
en

en estoient trop dures, pour estre long-temps gardées par le Grec. A peine eut-il accompli la premiere, qui estoit de rendre au Conquerant hommage de son Royaume, & de se reconnoistre vassal de la couronne d'Angleterre, qu'il s'en repentit, & reclama. Ce fut le comble de son malheur. Richard, d'entre les mains duquel il s'échapa secretement, le poursuivit chaudement par tout, & l'ayant assiegé dans un monastere, où il s'estoit refugié aprés ses troupes défaites & ses places prises, il l'obligea de venir en personne implorer la clemence du vainqueur. Richard ne l'en trouva pas digne, & ne luy laissa que la vie sauve ; le dépoüillant de tout le reste, mesme de la liberté, & ajoustant à ces durs traitements le mépris que cet orgueilleux s'estoit justement attiré. Car comme Isaac l'eut prié de ne le point mettre aux fers, le Roy, qui estoit naturellement railleur : *Vous ne serez point mis aux fers*, luy dit-il, *on aura égard à vostre qualité : on vous fera des chaisnes d'argent.* Celuy à qui le Roy en donna le soin, prit cette raillerie à la lettre, chargea ce malheureux de chaisnes, qui pour estre plus precieuses que celles des autres, n'en estoient que plus fortes & plus pesantes. Isaac avoit une fille unique, qui devoit estre heritiere de ses Etats, & qui le fut de sa mauvaise fortune, à cela prés que le Roy la traita toûjours avec beaucoup de civilité, & la donna en garde à la Reine de Sicile, qui la mena par tout avec elle, & luy conserva tous les honneurs deus à sa naissance & à son rang.

1191.

Cette conqueste ainsi finie, Richard voulant finir aussi l'affaire de son mariage, épousa Berengere, & la fit couronner Reine d'Angleterre & de Chypre. Aprés quoy ne pensant plus qu'au départ, il établit des gouverneurs dans son nouveau Royaume; & toûjours soigneux d'amasser pour répandre, accepta l'offre que luy firent les Cypriots, de ra-

chepter leurs anciens privileges par la moitié du
1191. prix de leurs meubles, qu'ils luy donnerent volontairement.

Ainsi chargé de biens & de gloire, le Roy mit à la voile au commencement de Juin, accompagné de Guy de Lusignan Roy de Jerusalem, qui l'estoit venu trouver pour l'attacher à ses interests. Pour comble de succés, il trouva en chemin un gros vaisseau du Soudan Saladin, qui menoit à Acre des hommes & des munitions sous la banniere de France. Le Roy se douta d'abord de la fourbe, & s'en estant bien asseuré, attaqua le vaisseau, & le coula à fond, aprés y avoir défait quinze cens hommes, qui perirent tous par l'eau ou par le fer, à la reserve de deux cens des principaux, qu'il mena à Acre, où il arriva enfin, plûtost en triomphant qu'en guerrier.

A l'arrivée de ce Monarque, Philippe s'apperceut bien-tost, que l'honneur d'avoir esté fidelle ne balance pas dans l'estime des hommes la gloire d'avoir pris des villes: la plûpart faisant plus de cas des grands succés que des grandes vertus. Le relief que donnoit à Richard la conqueste d'une couronne attira beaucoup les yeux sur luy, & ses liberalitez excessives luy firent un grand nombre de creatures. Au contraire, le retardement que la modestie de Philippe avoit apporté aux affaires du siege, ne luy faisoit honneur qu'auprés d'un petit nombre de gens, veu sur tout que les assiegez avoient reparé leurs bréches pendant ce temps là, & avoient mesme trouvé le moyen de faire entrer des munitions.

Si Richard se fust contenté de devoir à sa valeur & à sa fortune les avantages que ce voyage luy avoit donné sur Philippe, Philippe n'auroit pas eu sujet de s'en plaindre: c'estoit sa faute s'il n'avoit pas pris Acre pendant que son rival prenoit Chypre, & de ne s'estre pas donné la gloire d'avoir empor-

emporté à son arrivée une place, qui depuis trois ans résistoit à tant de vaillans hommes, & avoit occupé inutilement toutes les forces de la Chrétienté. Mais l'humeur ardente du Monarque Anglois ne luy permit pas de s'en tenir aux moyens permis de prendre l'ascendant. Il garda si peu de mesures avec Philippe, qu'il luy débaucha jusqu'à ses soldats, en leur offrant une plus grosse paye que celle qu'ils recevoient de luy. Mais ce qui fut de plus fascheux & de plus nuisible au bien commun, c'est que pour s'acquerir l'honneur d'avoir emporté la place, il en retarda long temps la prise, par le peu de secours qu'il donnoit aux François lorsque c'estoit à eux à agir. Comme Philippe neanmoins avoit une valeur & un merite, que tous les succés de l'Anglois n'avoient pû effacer, il ne laissa pas de s'attacher beaucoup de monde, & de se faire un grand parti. A quoy l'on peut dire que ses vertus ne contribuerent gueres plus que les défauts de son concurrent, dont la fierté & l'humeur inquiete luy faisoit de temps en temps quelque grand ennemi. Ainsi les Chrétiens, qui devoient estre unis pour combattre les infidelles, se trouverent divisez entre-eux, & partagez en deux factions. Celle de France estoit composée des Genois, du Duc de Bourgogne, des Templiers, de presque tous les Allemans, de tout le parti de Conrad Marquis de Montferrat, qui contestoit à Guy de Lusignan le Royaume de Jerusalem depuis la mort de la Reine Sibylle, parce que cette Reine estoit morte sans enfans, & qu'il en avoit épousé la sœur. Le parti d'Angleterre avoit les Hospitaliers, les Pisans, Guy de Lusignan, Henri Comte de Champagne, quoyque françois, vassal & neveu de Philippe, ceux des Flamans qui favorisoient la prétention de Baudoüin Comte de Hainaut à la succession de Philippe son oncle Comte de Flandres, qui venoit de mou-

1191.

mourir sans enfans, & dont le François préten-
1191. doit réünir les Etats à sa couronne.

Il est aisé de s'imaginer combien cette division funeste empeschoit le succés du siege, sans compter le retardement qu'y apporta une grande maladie, qu'eurent presqu'en mesme temps les deux Rois. On n'en fust pas venu à bout, si les plus gens de bien de l'armée n'avoient entrepris tout de bon d'arester, ou du moins d'assoupir le feu d'une si funeste discorde. Ils y réüssirent, en excitant le zele, qu'avoient dans le fond pour le bien commun, malgré leurs jalousies, ces deux grands Princes. Ainsi ils leur firent conclure un traité, par lequel il fut dit, que de bonne foy ils partageroient entre eux deux les conquestes qu'ils feroient sur les infidelles; que pour ce qui regardoit le siege d'Acre, ils en partageroient aussi les travaux, de telle sorte que pendant que les uns donneroient l'assaut, les autres se tiendroient en bataille, pour tenir teste à Saladin s'il venoit attaquer leur camp; qu'à l'égard du differend survenu entre Guy de Lusignan & Conrad, il seroit terminé par des Juges choisis du consentement des parties.

La bonne intelligence entre les deux Rois estant rétablie, au moins en apparence, par cette nouvelle reconciliation, on en profita pour presser le siege, & on le pressa si continuëment, & avec une si grande chaleur, qu'on obligea enfin les assiegez de demander à capituler. Ils se sentoient si foibles, qu'ils offrirent de rendre la ville, pourveu qu'on leur laissast la vie, & la liberté de se retirer où ils voudroient: mais les Rois, qui sentoient leur force, refuserent absolument d'entendre à aucune composition, que Saladin ne leur promist de leur rendre la vraye Croix, Jerusalem, & d'autres places, prises sur les Chrétiens depuis un temps qu'ils luy marquoient. Saladin avoit alors une autre guer-

guerre du costé de la Mesopotamie, où l'on attaquoit ses propres Etats, & où l'on avoit desja fait 1191.
des conquestes sur luy. Ainsi aprés quelques contestations il consentoit aux demandes des Rois, pourveu qu'ils l'aidassent en personne, ou du moins par leurs lieutenants à repousser ses ennemis. Les deux Monarques ayant rejetté cette proposition, dont ils se croyoient des-honorez, la negociation se rompit, & les attaques recommencerent: mais ce ne fut que pour peu de temps. Saladin, qui avoit affaire ailleurs, ayant abandonné les assiegez à eux-mesmes, ils demanderent encore à capituler, & y furent receus, à condition qu'ils feroient en sorte que le Sultan rendist la vraye Croix, & tous les Chrétiens qu'il tenoit captifs; qu'ils n'emporteroient rien que leurs habits, & qu'ils donneroient deux cens mille bezans d'or; qu'en attendant qu'ils eussent satisfait au traité, ils demeureroient tous prisonniers, & que si dans l'espace de quarante jours Saladin ne le ratifioit, ils seroient à la discretion des Rois, qui disposeroient de leur vie & de leur liberté comme il leur plairoit.

La capitulation faite & la ville renduë, les Rois y entrerent, & y mirent un tel ordre, que chacun fut content de son partage. Le seul Leopold Duc d'Austriche y receut de Richard un chagrin, qui auroit causé du desordre, si le Prince Allemand, aussi brave, mais plus moderé que l'Anglois, n'eust usé de dissimulation. Il avoit attaqué une tour, & aprés s'en estre rendu maistre y avoit fait mettre son estendard. Richard s'en apperceut, & comme il ne l'aimoit pas, parce qu'il s'estoit toûjours declaré pour Philippe, il donna ordre sur le champ, qu'on ostast la banniere d'Austriche de l'endroit où on l'avoit mise, qu'on la déchirast, qu'on la foulast aux pieds, & qu'on la jettast dans un égoust. Leopold eust pû solliciter ses amis pour tirer vengeance de cette insulte, & comme

le

le parti de France estoit à luy, il eust pû se vanger
1191. du Roy d'Angleterre : mais le bien public l'emporta sur son ressentiment particulier, & le ciel, qui ne voulut pas laisser cette violence impunie, luy fournit quelque temps aprés une occasion d'humilier celuy qui l'avoit traité avec tant de mépris, dont il usa mesme un peu trop.

Si la moderation du Duc d'Austriche épargna en cette occasion le sang des Chrétiens, l'humeur violente du Roy d'Angleterre en fit beaucoup verser par represailles. Car Saladin ayant refusé de ratifier le traité d'Acre, quelques-uns disent que Richard fit sur le champ trancher la teste à plus de cinq mille prisonniers, qui par malheur pour eux luy estoient écheus en partage, & obligea par là le Soudan à en faire autant à un grand nombre de Chrétiens, qui avoient esté pris dans cette guerre. Philippe fut plus humain à l'égard des siens, qu'il donna au Marquis de Montferrat, pour en disposer à sa volonté, selon qu'il le jugeroit à propos pour les interests de la cause commune : ce Prince bien né n'ayant pû se resoudre à verser tant de sang hors du combat, & ne voulant pas donner aux infidelles l'exemple pernicieux de faire la guerre en desesperez, & sans quartier.

Ainsi estoit presque toûjours opposée la conduite des deux Monarques. Il estoit aisé de juger qu'ils ne pouvoient long-temps compatir ensemble. Philippe avoit souffert les saillies de Richard avec plus de patience, qu'on n'en devoit attendre d'un Roy jeune, puissant, & dont l'histoire remarque, que le plus grand défaut estoit d'estre colere. Un grand fonds de religion & de raison l'avoit jusques-là empesché de passer plus avant que les plaintes : mais le personnage d'un homme plaintif ne faisoit pas honneur à un grand Roy, & on commençoit à le regarder comme un esprit jaloux d'une gloire où il ne pouvoit atteindre : ce que les actions

actions éclatantes de son rival donnoient lieu de penser à ceux qui n'envisageoient que ce qui se faisoit, en quoy Richard avoit l'avantage, & non ce qu'on estoit capable de faire, en quoy la suite fit bien voir que Philippe le surpassoit. Une action de vigueur auroit pû reprimer le faste de ce fier concurrent : mais le remede estoit pire que le mal, mesme pour la réputation : Philippe Auguste ne voulant pas que les gens de bien luy pûssent reprocher d'avoir ruiné les affaires de la religion par son impatience, & que sa memoire fust flétrié dans les siecles avenir par une action si indigne d'un Roy chrétien. 1191.

Ces raisons bien examinées luy firent prendre le parti de retourner en France, comme le plus sage & le meilleur. A quoy contribua encore beaucoup une recheute dans la maladie dont il ne faisoit que de guerir, & la crainte qu'il eut, que le Comte de Hainaut ne profitast de son absence pour s'emparer du Comté de Flandre, & que la France ne perdist une si belle occasion de le réünir à la couronne. Ayant pris cette résolution, il la fit sçavoir au Roy d'Angleterre, & le pria de l'agréer. Richard en témoigna beaucoup de surprise, & en mesme temps beaucoup de chagrin, craignant que si Philippe retournoit en Europe avant luy, il ne prist avantage de son éloignement pour faire quelque entreprise sur ses Etats. Philippe fit tout ce qu'il pût pour luy oster ces ombrages ; & afin de ne luy laisser aucun sujet raisonnable de se plaindre, il l'asseura mesme par serment, que s'il avoit à luy faire la guerre, il ne la luy déclareroit point que plus de quarante jours aprés son retour : luy laissant outre cela, pour joindre à son armée, dix mille hommes de pied, & cinq cens chevaux de la sienne sous le commandement du Duc de Bourgogne, qui recevroit les ordres de luy dans toutes les entreprises qu'il voudroit faire.

Jamais homme ne fut plus combattu que le fut
1191. Richard en cette rencontre. Il avoit du zele pour la religion : il demeuroit chef d'une puissante armée, en état d'entreprendre ce qu'il luy plairoit, sans estre contredit de personne. Il estoit en crédit parmi les troupes, qui le regardoient comme un des plus grands capitaines du monde. La conqueste de Jerusalem flattoit également son ambition, & la pieté dont il ne manquoit pas malgré ses passions. Ces considerations estoient pour luy de puissans motifs pour demeurer : mais elles estoient combattuës par d'autres contraires. La défiance qu'il avoit de Philippe ; la liaison étroite du Duc de Bourgogne general des troupes Françoises avec le Marquis de Montferrat ; l'esperance de tirer beaucoup d'argent d'un accommodement avec Saladin, qui le desiroit passionnément ; les troubles considerables qu'il avoit appris s'estre élevez en Angleterre à l'occasion de son Chancelier, luy paroissoient des raisons bien fortes pour le determiner au retour. Il conclût neanmoins à demeurer, & laissa genereusement partir Philippe pour l'Italie ; où ce Monarque voulut aller en passant visiter les tombeaux des Apostres. Aprés quoy il se rendit en France, rapportant de ce penible voyage beaucoup de merite & peu de gloire.

Pour Richard : il ne se vit jamais en passe d'en acquerir tant, & il en acquit en effet beaucoup. En veuë à l'Europe & à l'Asie qui avoient les yeux sur luy ; à la teste d'une grosse armée, laquelle malgré la retraite de Philippe, & de beaucoup d'autres, qui s'en estoient retournez ou en sa compagnie ou à son exemple, se trouvoit encore de plus de cent mille hommes, libre de faire & d'entreprendre tout ce qu'il jugeroit à propos, & par la superiorité que luy donnoit sa dignité sur tous les autres Croisez, & par la confiance que tout le monde avoit en son habi-

habileté & en sa valeur: Il ne pouvoit desirer un plus beau theatre, & un plus grand personnage à faire. Pour commencer par quelque action d'éclat, aprés avoir mis Acre en état de ne rien craindre des ennemis, il chercha l'occasion de donner une bataille, & sa bonne fortune voulut qu'il la trouvast à point nommé. Il conduisoit le long de la mer son armée, divisée en trois corps: Je trouve differens sentimens touchant celuy qu'il commandoit: je m'en tiens plus volontiers à ceux qui disent qu'il menoit l'avant-garde, où estoient les Anglois & leurs Alliez. Le Duc de Bourgogne avoit le corps de bataille avec les François que Philippe luy avoit laissez. Jacques d'Avesne menoit l'arriere garde avec les Flamans & les Barbançons. L'armée avoit marché deux jours en cet ordre, lorsqu'au troisiémé, le Roy estant desja arrivé proche la petite Ville d'Antipatride, Saladin qui se tenoit couvert derriere une chaisne de montagnes, vint fondre tout d'un coup sur l'arriere-garde, ne doutant point qu'il ne l'enlevast. Il y trouva une fermeté, un ordre & une vigueur qui le surprit. Quoyqu'il l'eust en mesme temps attaqué & par derriere & par les flancs, ayant assez de troupes pour l'envelopper, elle fit face de tous costez, & soûtint, sans se laisser entamer, la premiere furie des ennemis jusqu'à l'arrivée du Duc de Bourgogne, qui estant accouru au bruit avec les François, chargea les Infidelles avec tant de valeur, qu'il les eust mis dés-lors en déroute, si Saladin, qui estoit présent en personne, & qui regardoit cette bataille comme une affaire décisive, ne leur eust inspiré par son exemple un courage extraordinaire. Mais si ce Prince Sarazin soûtenoit la valeur des siens, le grand Roy qui commandoit l'armée chrétienne la rendit invincible à son arrivée. L'impetuosité avec laquelle il entra dans les escadrons Sarazins, fit d'abord chanceler tout ce vaste corps, & si

1191.

ſi Saladin ne l'euſt ſoûtenu, Richard eſtoit desja
1191. vainqueur. Je trouve dans quelques hiſtoriens, que ces deux Monarques ſe rencontrerent dans la meſlée, & combatirent l'un contre l'autre, juſqu'à ce que Saladin, étourdi d'un coup que luy donna Richard, tomba de deſſus ſon cheval, & couroit riſque d'eſtre pris, s'il n'eut eſté promptement ſecouru. Quoyqu'il en ſoit de cette avanture, dont je voudrois des garans plus ſeurs, que ceux qui traveſtiſſent l'hiſtoire en roman, ſi Richard ne vainquit pas Saladin en ſoldat, il le vainquit en capitaine. Car malgré toute ſa reſiſtance, il l'obligea enfin de ceder aprés demi-jour de combat; où les Infidelles perdirent quarante mille hommes tuez ſur la place, parmi leſquels on comptoit un nombre proportionné de perſonnes remarquables; ſans qu'il en couſtaſt aux Chreſtiens, que fort peu de ſoldats. Il n'y demeura de gens de qualité, que le brave Jacques d'Aveſne, qui couronna par cette mort glorieuſe une vie digne d'eſtre propoſée pour modele aux guerriers chrétiens.

Il ſemble que ce ſoit une fatalité à ceux qui ſçavent le mieux vaincre, que de ne ſçavoir pas profiter de leurs victoires : pour en gouſter le plaiſir ils en perdent le fruit. Dans l'étonnement où celle de Richard avoit jetté les ennemis, on dit qu'il euſt pris la Cité Sainte, s'il l'euſt aſſiegé ſur le champ. Au lieu de cela, il s'amuſa à relever les fortifications des Places que Saladin avoit fait démanteler, particulierement de Jaffa, où eſtant un jour à la chaſſe, il courut riſque d'eſtre enlevé. La generoſité & la préſence d'eſprit d'un Gentilhomme Provençal, nommé Guillaume des Pourcelets, d'autres diſent que ce fut un Normand nommé Guillaume de Préaux, luy donna moyen de s'échaper. Ce brave homme cria qu'il eſtoit le Roy, comme s'il euſt voulu s'attirer par là un traitement favorable de ceux qui l'environnoient pour le pren-

prendre. A ces paroles tout le monde s'attacha à luy, pour ne pas laisser évader une prise de cette importance. Ainsi les autres se tirerent aisément, & le Roy se sauva avec eux. Le Gentilhomme fut soigneusement gardé, & mené à Saladin, qui croyant tenir le Roy d'Angleterre, apprit de son prisonnier quand il le vit, la tromperie qu'il avoit faite. Dequoy Saladin, qui n'avoit de barbare que la religion & la naissance, loin d'estre irrité, le loüa; & le Roy pour témoigner l'estime qu'il faisoit d'un si bon serviteur, le racheta des dix Emirs les plus considerables qu'il eust parmi les Sarrazins qu'il avoit pris dans la bataille d'Antipatride. 1191.

Il y avoit encore assez d'esté, pour assieger Jerusalem, si Saphadin, frere du Soudan, n'eust eu l'adresse d'amuser le Roy par un faux traité de paix, dont Richard se promettoit de grands avantages. Il s'apperceut trop tard qu'on le trompoit, & le dépit qu'il en conceut luy fit prendre à contretemps la résolution d'aller faire ce siege: car il estoit le mois de Janvier: nonobstant quoy tous les Princes chrétiens se portoient à cette entreprise avec une extraordinaire ardeur. 1192. Le Duc de Bourgogne & les François, le Duc d'Austriche & les Allemans firent sur tout éclater leur zele; & comme aprés une plus meure déliberation Richard eut jugé à propos de remettre l'affaire au printemps, ils en murmurerent tout haut, & l'accusant d'intelligence avec Saladin, se retirerent, le Duc de Bourgogne pour aller à Acre, le Duc d'Austriche en ses Etats.

A peine avoient cessé ces bruits si desavantageux à la réputation de Richard, qu'il s'en éleva d'autres encore plus desagreables. Les Pisans & les Génois, qui avoient leurs quartiers dans Acre, avoient eu querelle, & leurs amis y estoient entré avec eux. Le Marquis de Monferrat avoit quitté Tyr pour accourir au secours des derniers: mais il

avoit esté obligé de se retirer incontinent, par l'arrivée du Roy d'Angleterre, qui estoit venu soûtenir les premiers. Peu de temps aprés que le Marquis fut retourné chez luy, il fut assassiné par deux envoyez du fameux Vieillard de la montagne. On les prit, & on les mit à la question, pour tascher d'apprendre l'auteur de ce meurtre: mais ni la force des tourmens, ni la mort mesme ne fut capable de les obliger à parler. Les ennemis du Roy d'Angleterre, ne luy pouvant faire d'autre mal, le firent soupçonner de ce crime, & écrivirent en France au Roy, qu'on avoit dessein d'employer, pour attenter contre sa vie, la main de ces desesperez. La caractere d'esprit de Richard suffisoit seul pour le justifier d'une action de cette nature. Car s'il estoit violent, il estoit genereux, & incapable d'attenter à la vie de ses ennemis, que l'épée à la main. Mais pour le justifier encore plus pleinement, il vint quelque temps aprés une lettre du chef mesme de ces assassins, par laquelle il se déclaroit seul auteur du meurtre commis en la personne du Marquis de Monferrat, & en apprenoit la cause au public, qui estoit un vaisseau de sa nation, retenu & confisqué par ce Prince, aprés en avoir fait tuer le commandant, sans que les remontrances qu'on luy avoit faites là-dessus l'eussent pû obliger à faire aucune réparation de cette injure. Par cette mort fut terminé le grand differend de Guy de Lusignan, & d'Isabelle sa belle sœur, pour le Royaume de Jerusalem. Isabelle, comme j'ay dit, prétendoit que depuis la mort de la Reine Sibylle son aisnée, dont Guy n'avoit point eu d'enfans, cette couronne luy estoit dévoluë. Philippe & Richard, & les autres Princes croisez s'estant établis arbitres de cette affaire, avoient decidé que le Royaume demeureroit à Guy de Lusignan pendant sa vie: mais que ses enfans, s'il se remarioit, n'auroient rien dans cette succession, laquel-

1192.

laquelle appartiendroit au Marquis, & passeroit à ses enfans, s'il en avoit. Comme il n'en avoit point eu, Richard, qui vouloit élever Henri Comte de Champagne son neveu, lequel s'estoit donné à luy, mesme au préjudice du Roy de France, quoy qu'aussi son oncle, & de plus son Seigneur, proposa un nouvel accommodement, où tout le monde trouva son compte, en faisant épouser Isabelle à Henri, & engageant Guy à leur ceder le Royaume de Jerusalem, moyennant celuy de Chypre, qu'il venoit de conquerir, & qui estant plus paisible, luy convenoit mieux. 1192.

Pendant que Richard effaçoit par une politique si sage les mauvaises impressions qu'on avoit pris de luy, il faisoit des préparatifs pour réparer encore plus noblement les bréches qu'on avoit voulu faire à sa gloire, & parut enfin résolu d'aller assieger Jerusalem. A la nouvelle qui s'en répandit, & dont personne ne douta, parce qu'il estoit le mois de Juin, temps propre pour cette expedition, tout le monde se rangea auprés de luy, mesme le Duc de Bourgogne & les François. Tout estant prest, il se mit en marche, & alla camper à Betonopolis, entre Jaffa & Jerusalem: où pour commencer par une action de bon augure, ayant appris que l'armée ennemie s'estoit postée derriere des montagues, d'où elle avoit dessein de le venir surprendre, il tourna tout d'un coup vers elle, & l'ayant elle-mesme surprise, en tailla une partie en pieces, & mit le reste en déroute. Il estoit de retour victorieux, lorsqu'il apprit qu'une grosse caravanne arrivoit d'Egypte à Jerusalem, chargée de toute sorte de munitions, & de beaucoup d'or & d'argent. A cet avis il se remet en marche avec cinq mille chevaux seulement, & rencontra si à propos ce riche convoy, qu'il défit plus de dix mille hommes de bonnes troupes qui le conduisoient, & revint chargé

chargé de ce butin, qu'il distribua liberalement à
1192. ses officiers & à ses soldats.

On attendoit de grandes suites de deux actions de cet éclat: mais on vit presque tout d'un coup une si belle ardeur se rallentir. Le Roy fit mettre en déliberation s'il feroit le siege: ce qui parut si à contre-temps, que personne de l'armée ne douta, que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors ne fust une feinte, & ne jugeast que dans le fond de l'ame il n'avoit eu aucun dessein d'assieger la Sainte cité. On n'ignora pas long-temps le ressort d'une conduite qui paroissoit si bizarre. Il s'en expliqua luy-mesme assez nettement, lorsqu'au travers de beaucoup de mauvaises raisons qu'il apporta pour ne point entreprendre le siege, il fit sentir que la veritable estoit la nouvelle qu'il avoit apprise, que les troubles d'Angleterre continuoient, & que la Normandie estoit menacée.

Ces nouvelles n'estoient que trop vrayes. Depuis que Richard avoit quitté l'Angleterre, elle n'avoit point esté en paix. Une émotion populaire contre les Juifs, qui avoit commencé le jour de son sacre, avoit continüé long-temps malgré ses édits, & les grandes sommes d'argent, que luy & beaucoup d'autres en avoient tiré pour le voyage d'outremer. A Line, à Staford, à Yorc, à Lincolne on les avoit presque exterminez, sans que les Magistrats eussent pû arrester la fureur du peuple, que le zele, la haine, l'avarice animoit contre ces miserables. Le Chancelier en estoit venu à bout: mais il n'avoit appaisé ce trouble que pour en causer luy-mesme un plus grand. Pour estre homme de basse naissance, il n'en avoit pas moins d'ambition, & n'en agissoit qu'avec plus de hauteur. On en murmura d'abord tout bas: mais on éleva la voix peu à peu, & enfin on cria si haut, que les plaintes en vinrent jusqu'au Roy, qui estoit encore en Sicile, & qui

pour

pour remedier au mal pendant qu'il estoit encore temps, renvoya Gautier Archevesque de Roüen, 1192. qui faisoit le voyage avec luy, pour gouverner les affaires d'Angleterre, conjointement avec le Chancelier, & temperer par sa modestie la fierté excessive de ce Ministre.

Un homme qui a commencé à estre maistre ne s'accommode pas d'un compagnon. Le Chancelier fit peu de cas de la commission du Prelat, & ne luy donna nulle part aux affaires. On n'en fut pas surpris : c'estoit la maniere dont il en usoit avec les plus Grands, qui avoient tous pris le parti de la soûmission, hors le Prince Jean, qui fut le seul homme d'Angleterre qu'il ne pût faire fléchir sous son joug. Mais il ne se fut pas plûtost apperceu de cette indocilité, qu'il intrigua avec le Roy d'Ecosse pour l'exclure de la couronne, en cas que le Roy mourust sans enfans, & pour la faire tomber au jeune Duc de Bretagne, à qui elle appartenoit en effet. Jean sceut cette intrigue, & dés-lors se déclarant ennemi de ce Ministre, il le traversa en tout ce qu'il pût. Leurs démeslez allerent si loin, qu'ils se firent la guerre & se donnerent des combats. Le succés en avoit esté assez égal, & les deux partis se soûtenoient, jusqu'à ce que le Chancelier ayant eû l'insolence de faire mettre en prison Geoffroy Archevesque d'Yorc, frere naturel du Roy, tous les Prelats & tous les Grands s'unirent pour repousser cette violence, & par une déliberation publique, à laquelle présida le Prince Jean, obligerent ce Ministre de s'enfuïr à Douvres, dont son beau-frere estoit Gouverneur. Tout le monde estoit si animé contre luy, que ne se trouvant pas en seureté dans le Royaume, & n'en pouvant mesme sortir sans danger, il se déguisa en femme pour passer en France. Il n'y passa pas neanmoins cette fois : car il fut reconnu, & ramené. Le Prince

vouloit le faire punir: mais les Evesques l'en dé-
1192. tournerent, & obtinrent de luy, qu'en conside-
ration du caractere Episcopal, il luy permettroit de passer la mer.

Jean estant ainsi devenu insensiblement regent du Royaume, prit goust à regner, & pensa à se faire Roy: il se trouvoit dans une situation, où il ne crut pas qu'il luy fust difficile d'y réüssir. Il s'estoit emparé de plusieurs places fortes dans les petites guerres qu'il avoit eües avec le Ministre. Il s'estoit fait des creatures. Il avoit acquis la bienveillance du peuple, & assez de consideration parmi les Grands. Mais sur tout il s'estoit asseuré de l'appuy de Philippe Auguste, qui de son costé faisoit son proiet pour entrer dans la Normandie, malgré son serment, qu'il prétendoit n'estre pas obligé de garder, Richard ayant manqué le premier à la promesse qu'il luy avoit faite de luy rendre les places qu'on luy avoit laissées pour la dote de la Princesse Alix, qu'il n'avoit pas fait mettre en liberté.

Telles furent les nouvelles qui empescherent Richard de faire le siege de Jerusalem. Son zele ne se trouva pas à l'épreuve de la crainte de perdre son Royaume. Le sort du malheureux Robert, à qui dans une pareille rencontre Henri son cadet avoit enlevé la couronne, luy revint plus d'une fois en pensée, & le détermina au retour. Ceux qui ne l'aimoient pas, & qui estoient dans le parti de France, disoient que c'estoit un pretexte, dont il vouloit couvrir de secretes intelligences qu'il avoit avec Saladin: aussi peu croyables en cela, que les écrivains Anglois dans la plûpart des choses qu'ils imputent à Philippe Auguste, & aux François à cette occasion. Ces raisons n'estoient que trop réelles, & trop pressantes pour un Prince, qui n'estoit pas assez devot pour sacrifier la couronne d'Angleterre

au

au recouvrement du faint Sepulchre: mais le desir de justifier son retour, & d'en rejetter l'envie sur 1192.
son ennemi, le porta à les publier trop haut. Saladin les apprit, & sceut si bien s'en prévaloir, qu'il alla assieger Jaffa à la veuë de Richard, qui venoit de se retirer à Acre pour donner ordre à son départ. Richard secourut la place à la verité, & il repoussa mesme aprés l'avoir secouruë, un parti considerable des ennemis, qui l'avoit voulu surprendre lorsqu'il dormoit: mais ce succés n'empescha pas que Saladin ne prist un ascendant, qui le rendit maistre des conditions d'une treve qu'il souhaitoit luy-mesme, & qu'il avoit souvent fait demander. Car il fut dit par le traité qui fut fait peu de temps aprés, que les Chrétiens démoliroient toutes les places dont ils s'estoient emparez depuis la prise d'Acre, & qu'à la reserve de la coste qui regne depuis Jaffa jusqu'à Tyr, toute la Palestine demeureroit au Soudan: moyennant quoy on dédommageoit Richard des frais de quelques fortifications, & l'on permettoit aux Chrétiens pendant la treve, qui devoit estre de trois ans, trois mois, trois semaines & trois jours, d'aller faire leurs dévotions à Jerusalem, pourveu qu'ils n'y allassent pas en trop grandes troupes.

Cette treve signée, & les ordres donnez pour l'administration des affaires de la chrétienté en Orient, Richard fit partir sa flote avant luy, & avec elle les trois Princesses, qui arriverent quelque temps aprés fort heureusement à Marseille. Pour luy il ne prit qu'un seul gros vaisseau: encore trouvant qu'il n'alloit pas assez viste, il se mit dans une galiote à Corfou, qui le porta dans le golphe de Venise, où une furieuse tempeste l'ayant surpris, luy fit payer la peine de son imprudence. Car il fit naufrage, & fut jetté sur la coste qui est entre Venise & Aquilée.

Comme il vouloit éviter la France, il crut qu'il
1192. trouveroit mieux son compte à traverser l'Allemagne, & qu'en se déguisant, il y passeroit avec plus de seureté. Son esperance fut aussi vaine que ses précautions inutiles : il eut le malheur de trouver presque par tout des gens qui luy firent du mal sans le connoistre, & d'autres qui apres l'avoir connu luy en firent encore davantage. Car comme sur le bruit qui s'estoit répandu de son naufrage & de son déguisement, on observoit tous les étrangers, on le découvrit en Austriche, & on en avertit le Duc. Il ne pouvoit pas plus mal tomber, qu'entre les mains d'un Prince qu'il avoit outragé tout recemment. Aussi en fut-il tres-mal traité. La prison fut sa moindre disgrace. Car comme si la fortune eust pris plaisir à livrer ce Prince entre les mains de tous ceux qu'il avoit offensez, le Duc d'Austriche l'envoya à l'Empereur Henri V. qui ayant prétendu au Royaume de Sicile, avoit esté fort mécontent des liaisons étroites que Richard y avoit pris avec Tancrede ; & de l'alliance qu'ils avoient fait ensemble. Ce Prince avare n'omit rien, pour se dédommager sur le Roy d'Angleterre du tort qu'il prétendoit luy avoir esté fait par l'usurpation du Roy de Sicile.

Pour comble de malheur, Philippe Auguste n'avoit pas oublié les chagrins qu'il avoit receu de Richard dans le voyage de la Terre sainte ; & n'estoit pas d'ailleurs assez insensible aux interests de son Etat, pour laisser échaper une si belle occasion d'affoiblir la puissance Angloise, qui contrebalançoit trop la sienne.

Il y avoit desja du temps, qu'il avoit sommé le Seneschal de Normandie de luy rendre Alix & sa dot, suivant le traité de Messine, & que sur le refus qui luy en avoit esté fait, il avoit levé une armée, avec laquelle malgré son serment, qu'il ne se croyoit pas obligé de garder à un homme qui luy man-

manquoit de parole, il eust entré dés-lors en Normandie, si les Grands de son Royaume ne luy eussent representé le tort qu'une semblable démarche, eust fait à sa réputation, & combien l'infraction manifeste de tant de loix & de traitez eust causé de scandale dans le monde: ajoustant qu'ils estoient garans de cet article de la Croisade, par lequel il estoit défendu sous peine d'excommunication à toute personne, de quelque qualité qu'elle fust, de rien entreprendre contre les Croisez, ni sur leurs biens jusqu'à leur retour. Cette remontrance l'avoit arresté: mais elle ne luy avoit osté ni l'envie de profiter du temps, ni ses ressentimens contre Richard, que le refus qu'il venoit de recevoir avoit tout de nouveau aigris. 1192.

Il estoit dans cette disposition, lorsqu'il receut une lettre de l'Empereur, par laquelle ce Prince luy donnoit avis de l'avanture de Richard, comme d'une chose qui luy devoit estre agreable, ayant d'aussi grands sujets qu'il en avoit de se plaindre de cet ennemi, qui leur estoit, disoit-il, commun, n'ayant pas moins violé les droits de l'Empire, que troublé le repos de la France.

Philippe ne pouvoit desirer une conjoncture plus favorable pour agir avec succés contre son rival, qu'une captivité qui paroissoit devoir estre durable: mais il y trouvoit cet inconvenient fascheux, qu'elle estoit encore moins propre que l'absence à l'attaquer avec honneur. Comme il estoit dans cet embarras, il se souvint des propositions que luy avoit fait faire le Prince Jean, & crut que l'occasion estoit propre à s'en servir utilement. Estant donc persuadé, qu'aisément cet esprit remuant & inconsideré s'engageroit à lever l'étendard de la rebellion contre le Roy son frere, & que dans la conjoncture présente, il luy seroit à luy plus honneste de le proteger & de le soûtenir, que de déclarer la guerre par luy-mesme:

il l'envoye avertir de la lettre qu'il avoit receu de
1192. l'Empereur, & luy fait dire en mesme temps, qu'il peut faire fond sur luy comme sur un bon ami, qu'il n'a qu'à s'expliquer de ses intentions, qu'il est prest à les seconder, & à entrer dans tous ses desseins.

Le Prince entendit bien ce langage: mais pour prendre des mesures plus justes, il vint en personne trouver Philippe; qui luy parlant net & à cœur ouvert, luy offrit de l'aider à monter sur le trône du Roy son frere, de luy donner Alix en mariage, & moyennant l'hommage ordinaire, de luy rendre en deça de la mer tout ce que le feu Roy son pere y avoit possedé, sauf la dote de la Reine d'Hongrie, qui luy avoit dû retourner avec elle, & qu'on luy avoit jusques-là fort injustement retenuë. Il ajousta pour l'asseurer contre la crainte du retour de Richard, que de la maniere dont l'Empereur paroissoit animé contre luy, il y avoit apparence qu'il mourroit dans ses fers. Il n'en falloit pas tant pour persuader un homme, qui s'estoit depuis long-temps laissé ébloüir par l'éclat de la couronne, qui s'en estoit laissé flater, & qui avoit fait plus d'une fois des projets pour s'en rendre maistre. Aprés qu'il eut rendu graces au Roy des bonnes intentions qu'il avoit pour luy, il fut conclu qu'incessamment il repasseroit en Angleterre avec ce qu'il y pourroit mener de gens, & que se joignant sans perdre de temps avec ses amis & ses creatures, il entreroit en action, pendant que pour favoriser ses desseins Philippe feroit la guerre en Normandie.

Ce qui se passoit dans ces conferences ne pût estre si secret, qu'on ne l'apprist en Angleterre presqu'en mesme temps que la détention du Roy. Et ce fut apparemment ce qui fit, que quoy qu'on ne sceust pas encore distinctement où il estoit, on se hasta d'envoyer sur les lieux pour le découvrir,

& en

&c en mesme temps pour l'avertir de ce qui se tramoit. 1193.

Les Abbez de Boxelai & de Pont-Robert furent chargez de cette commission : ils allerent jusqu'en Baviere, sans en rien apprendre que ce qu'un bruit confus en avoit répandu par tout. Ce fut là qu'ils le trouverent dans un village nommé Boxefer, par où il passoit avec les gardes qui le conduisoient à Haguenau, où il devoit voir l'Empereur.

Il est difficile d'exprimer, combien les deux envoyez & leur suite furent touchez de ce spectacle, qui les surprit, quoy qu'ils s'y fussent attendus. La veuë de ce grand Roy captif, & conduit comme un criminel pour paroistre devant son juge, leur fit sentir en ce moment tout ce que la douleur & la compassion a de plus vif & de plus penetrant. La joye neanmoins de le revoir, & l'esperance de le délivrer ne laissa pas de trouver place parmi ces tristes sentimens. Pour luy il eut un plaisir de les voir, que toute la dureté de sa mauvaise fortune ne l'empescha pas de leur témoigner, & de marquer mesme sur son visage, où il parut beaucoup de gayeté. La premiere chose qu'il fit, fut de leur demander des nouvelles des affaires de son Royaume, de la fidelité de ses sujets, & de l'état où estoit le Roy d'Ecosse, qu'il regardoit comme son meilleur ami. Les Envoyez luy dirent sur tous ces articles des choses capables de le consoler, mais ils ne sçeurent empescher d'y en mesler qui l'affligerent. Les entreprises du Roy de France ne parurent pas le surprendre ; soit qu'il s'y fust bien attendu, soit que se faisant justice à luy-mesme, il reconnust qu'il s'estoit attiré l'inimitié de ce Monarque par la mauvaise conduite, qu'il avoit eu avec luy. L'ingratitude de son frere, qu'il avoit comblé de biens & d'honneurs, fut ce qui le toucha le plus, & il en témoi-

gna une extresme douleur. Il asseura neanmoins
1193. les Envoyez, que c'estoit plus par le déplaisir qu'il avoit de voir son frere armé contre luy, que par la crainte qu'il eust de ses armes; *Je le connois*, ajousta-t'il, *il n'est pas homme à conquerir un Royaume, pour peu qu'il trouve qui luy résiste.* Les Envoyez ne manquerent pas de l'asseurer qu'il en trouveroit, & que tous ses sujets estoient si unis pour son service, qu'il pouvoit tout se promettre de leur zele & de leur fidelité.

Aprés cette premiere conference, le Roy continua son chemin, & les Envoyez l'accompagnerent durant trois jours de marche, qui luy restoient pour arriver à Haguenau: admirant en luy une égalité d'esprit, qui l'auroit rendu le premier homme du monde, s'il eust eu autant de moderation dans la prosperité & parmi les victoires, qu'il faisoit paroistre de constance dans l'adversité & dans les fers. Il pensa ne point voir l'Empereur, tant les propositions qu'on luy vint faire de sa part, à son arrivée au rendez-vous, luy semblerent extraordinaires. Il protesta qu'il perdroit plûtost la vie, que d'accepter la liberté à de telles conditions; & il croyoit l'accommodement desesperé, lorsque l'Empereur l'ayant voulu voir, pour luy reprocher les crimes dont on l'accusoit, son éloquence gagna ce Prince, & le mit dans ses interests autant que le permirent les siens. Car Henri luy ayant objecté, dans une assemblée convoquée exprés, les liaisons qu'il avoit pris contre luy avec Tancrede Roy de Sicile, la mauvaise conduite qu'il avoit eu avec Philippe Auguste, l'usurpation du Royaume de Chypre, l'insulte faite au Duc d'Austriche, l'assassinat du Marquis de Monferrat, les intelligences qu'on l'accusoit d'avoir eu avec Saladin: Richard se leva, & prenant un ton convenable à sa fortune presente, mais qui ressentoit toûjours quelque chose de son caractere & de sa dignité:

té : *Je suis né*, luy dit-il, *dans un rang à ne rendre compte de mes actions qu'à Dieu : mais elles sont de* 1193. *telle nature, qu'elles ne craignant pas mesme le jugement des hommes, & particulierement, Seigneur, d'un Prince aussi juste que vous. Mes liaisons avec le Roy de Sicile n'ont rien qui vous ait dû fascher : j'ay pû ménager un homme dont j'avois affaire, sans offenser un Prince dont j'estois ami. Pour le Roy de France, je ne sçache rien qui m'ait dû attirer son chagrin, que d'avoir esté plus heureux que luy. Soit l'occasion, soit la fortune, j'ay fait des choses qu'il eust voulu avoir faites : voila tout mon crime à son égard. Quant au tyran de Chypre, chacun sçait, que je n'ay fait que vanger les injures que j'avois receu le premier. En me vangeant de luy, j'ay affranchi ses sujets du joug sous lequel il les accabloit. J'ay disposé de ma conqueste : c'estoit mon droit, & si quelqu'un avoit dû y trouver à redire, c'estoit l'Empereur de Constantinople, avec lequel ni vous ni moy n'avons pas de grandes mesures à garder. Le Duc d'Austriche s'est trop vangé de l'injure dont il se plaint, pour la compter encore parmi mes crimes. Il avoit manqué le premier, en faisant arborer son drapeau dans un lieu où nous commandions le Roy de France & moy en personne : je l'en punis trop severement : il a eu sa revanche au double : il n'en doit plus rien avoir sur le cœur, que le scrupule d'une vangeance que le Christianisme ne permet pas. L'assassinat du Marquis de Monferrat est aussi éloigné de mes mœurs, que mes intelligences prétendues avec Saladin sont peu vray semblables. Je n'ay pas témoigné jusqu'icy craindre assez mes ennemis, pour qu'on me croye capable d'attaquer leur vie, autrement que l'épée à la main, & j'ay fait assez de mal à Saladin, pour faire juger, que si je ne l'ay point trahi, je n'ay pas esté son ami. Mes actions parlent pour moy, & me justifient mieux que mes paroles. Acre pris, deux batailles gagnées, des partis défaits, des convois enlevez, avec tant de*

riches dépoüilles, dont toute la terre est témoin que je
1193. *ne me suis pas enrichi, marquent assez, sans que je le dise, que je n'ay pas épargné Saladin. J'en ay receu de petits presens, comme des fruits & choses semblables, que ce Sarazin, non moins recommandable par sa politesse & sa generosité, que par sa valeur & sa conduite, m'a de temps en temps envoyez: le Roy de France en a receu comme moy; & ce sont de ces honnestetez, que les braves gens dans la guerre se font les uns aux autres sans consequence. On dit que je n'ay pas pris Jerusalem: je l'aurois pris si on m'en eust donné le temps; c'est la faute de mes ennemis, non la mienne; & je ne croy pas qu'aucun homme équitable me puisse blasmer, d'avoir differé une entreprise qu'on peut toûjours faire, pour apporter à mes peuples un secours qu'ils ne pouvoient plus long-temps attendre. Voila, Seigneur, quels sont mes crimes. Juste & genereux comme vous estes, vous reconnoissez sans doute mon innocence. & si je ne me trompe, je m'apperçois que vous estes touché de mon malheur.*

En prononçant ces derniers mots il se jetta aux genoux de l'Empereur, & acheva par cette action de faire sur l'esprit de ce Prince, l'impression qu'il avoit remarqué que son discours & son éloquence avoit commencée. L'Empereur le releva tout attendri, & si persuadé de ses raisons, que non seulement il luy promit la liberté, mais qu'il se chargea mesme de negocier son accommodement avec le Roy de France. Richard, trop reconnoissant d'un bien-fait qu'il n'avoit pas encore receu, promit cent mille marcs d'argent pour sa rançon. L'annaliste Anglois ajouste une chose, qu'on a peine à croire d'un Prince si fier & si plein de courage; que par le conseil de la Reine Eleonor il soumit son Royaume à l'Empereur, & en receut tout de nouveau l'investiture de luy, moyennant cinq mille livres

vres sterlin de tribut, qu'il s'obligea de luy payer tous les ans. 1193.

Quoyqu'il en soit de cette circonstance : ce premier projet de traité fut porté en Angleterre par les deux Abbez deputez, en attendant la conclusion, que le Roy promit d'envoyer par son Chancelier, qui l'estoit venu trouver de son exil, où il avoit toûjours demeuré, aprés avoir fait d'inutiles tentatives pour aller reprendre son poste en Angleterre.

Ces nouvelles, que les Envoyez apporterent aux Anglois un peu aprés Pasques, vinrent à propos pour les animer à soûtenir le parti du Roy contre le Prince son frere, qui estant repassé en Angleterre avec quelques soldats étrangers, s'estoit voulu faire reconnoistre pour Roy, soûtenant que Richard estoit mort ; & sur le refus qu'on luy en avoit fait, avoit commencé la guerre civile. On ne craignoit que médiocrement ses armes pour le dedans du Royaume, que de braves gens défendoient vigoureusement contre luy : mais on avoit sujet de craindre celles de Philippe Auguste pour la Normandie, où il avoit desja pris Gisors, Eu, Nesles, Neuf-Chastel, Aumalle, Evreux, le Vaudreüil, & plusieurs autres places. Ensuite dequoy il avoit assiegé Roüen : inutilement à la verité, le Comte de Leycestre s'y estant trouvé, & l'ayant vaillamment défendu : mais Philippe avoit menacé d'y retourner dans peu de temps, & d'y porter la verge de fer. Pour avancer cependant toûjours, il avoit pris Ivry & Passy.

Ces progrés d'un ennemi puissant, joints aux troubles interieurs du Royaume, quoyque suscitez par un plus foible, ne laisserent pas avec le temps d'inquieter les Ministres & les serviteurs du Roy, veu sur tout que depuis le retour des Abbez de Boxelay & de Pont-Robert, on ne recevoit ni de ses

nouvelles, ni de celles de l'Empereur. Ce retar-
1193. dement fit croire à plusieurs, que ce que le Prince Jean continuoit à dire de la mort ou de la prison perpetuelle du Roy, n'estoit pas sans quelque fondement: jusques-là que l'Archevesque de Roüen jugea à propos de negocier une treve, que les interessez ne refuserent pas, ayant toûjours esté persuadez, qu'en effet le Roy ne reviendroit point.

Les choses estoient en cet état, quand le Chancelier arriva d'Allemagne, apportant le traité conclu avec des conditions bien plus dures, qu'on n'avoit eu sujet de les attendre aprés ce qui s'estoit passé dans la conference d'Haguenau. L'essentielle estoit, que le Roy donneroit pour sa liberté cent mille marcs d'argent à ce Prince, qui en vouloit soixante-dix mille comptant, & des ostages pour le reste; qu'on en donneroit encore cinquante autres mille dans un certain temps, dont vingt seroient pour le Duc d'Austriche, & le reste pour estre employé à des usages particuliers, ausquels l'Empereur les destinoit. Il fallut faire de grands efforts pour tirer des Etats du Roy d'Angleterre, desja épuisez par les Croisades, une si grosse somme d'argent. Aussi, fondit-on, jusqu'aux calices, & aux autres vases de l'autel.

En attendant que tout fust prest, le Chancelier & d'autres deputez se mirent en chemin pour se rendre à Wormes, & prendre jour avec l'Empereur pour le satisfaire, & délivrer le Roy. Mais ils furent bien étonnez, quand l'Empereur leur fit naistre inopinément des difficultez pour l'execution du traité; qui leur parurent d'abord insurmontables, & sur lesquelles le Roy crut quelque temps devoir desesperer de sa liberté. Les choses s'acccommoderent neanmoins, & il fut arresté que trois semaines aprés Noël on feroit l'échange, & on consommeroit l'affaire. Comme le terme estoit

un

un peu long, car on n'estoit encore qu'au mois de Juin, & que Richard avoit sujet de craindre, que 1193. Philippe Auguste continuant ses conquestes, ne luy enlevast enfin la Normandie avant qu'il fust en état de la secourir, il s'empressa de faire avec luy une paix, au moins apparente. L'Empereur, qui s'en vouloit faire honneur, les avoit voulu assembler entre Vaucouleur & Toul. Richard ne s'estoit point opposé d'abord à cette conference, ou n'en prévoyant pas les suites, ou ne voulant pas contrarier l'Empereur: mais ayant fait reflexion depuis, que cette entreveuë pouvoit faire une liaison entre Henri & Philippe à son préjudice, il la détourna adroitement, & entreprit de faire sa paix luy-mesme. Il en chargea le Chancelier, qui l'alla negocier à Mantes. On y accorda à Philippe tout ce qu'il pouvoit souhaiter, puisque Richard abandonna entierement à sa discretion, de rendre, ou de retenir les places qu'il avoit conquises, & luy demanda avec une soûmission plus convenable à sa fortune qu'à son humeur, d'estre remis dans ses bonnes graces. Il y avoit dans ce mesme traité beaucoup d'autres articles, qui regardoient non seulement les deux Rois, mais aussi le Prince Jean, que les députez trouverent desja auprés de Philippe, lequel à la nouvelle de l'accord conclu entre l'Empereur & le Roy son frere, luy avoit mandé, *qu'il prist garde à luy, & que le diable estoit déchaisné.*

Le temps de l'échange estant venu, l'Empereur se rendit à Spire, accompagné d'un grand nombre de Princes, & y mena son prisonnier. La Reine Eleonor s'y trouva de son costé avec une grosse Cour de Seigneurs Anglois, l'argent & les ostages promis. Le Roy captif voyoit avec joye l'heureux moment de sa délivrance, lorsque tout d'un coup l'Empereur chancela, & fit paroistre de l'irrésolution. La cause de ce changement venoit du Roy Phi-

Philippe & du Prince Jean. Dans l'accord fait avec
1193. ce dernier, le Roy son frere avoit ordonné qu'on luy rendist certains chasteaux, que ceux qui en estoient gouverneurs avoient refusé de luy rendre. Se croyant joüé, ou faisant semblant de le croire, il estoit venu retrouver Philippe, qui prenant en main la querelle de son ami, & peut-estre bien aise de renouveller la sienne, envoya de concert avec luy offrir des sommes immenses à l'Empereur; s'il vouloit leur livrer Richard, ou du moins le retenir encore toute cette année là en prison.

Les lettres de ces Princes avoient produit l'incertitude de l'Empereur, qui se trouvant alors combattu de l'honneur & de l'avarice, prit du temps pour se déterminer, & congediant cette assemblée, luy assigna le jour de la Purification pour se retrouver à Mayence. Là il fit paroistre un grand penchant pour contenter les ennemis de Richard, ou pour mieux dire son avidité, & il s'en expliqua tout d'abord d'une maniere si positive, qu'on croyoit ce Roy rentré dans ses fers, lorsque les Princes de l'Empire remontrerent fortement à Henri le tort qu'il faisoit à sa réputation, & à celle de toute la nation Germanique, par ce manquement de parole & de bonne foy. Ils parlerent si haut & si ferme, que l'Empereur craignant de se les attirer, s'il persistoit dans son lasche dessein, donna enfin la liberté à son prisonnier, qui ayant compté ce qu'il avoit d'argent, & laissé l'Archevesque de Roüen avec d'autres Seigneurs pour ostages de ce qui en restoit à payer, prit le chemin de Flandre pour passer en Angleterre: où il arriva au commencement de Mars de l'année onze cens
1194. quatre-vingt quatorze.

Richard eut la consolation de retrouver ses amis aprés sa disgrace. Ses peuples, tout épuisez qu'ils estoient par ce qu'il avoit tiré d'eux pour ses voyages & pour sa rançon, témoignerent une grande

joye

joye de le revoir. Le Roy d'Ecosse le vint visiter. Le Pape Celestin III. qui avoit desja excommunié le Duc d'Austriche pour l'avoir pris, & menacé d'un pareil anathesme l'Empereur, qui l'avoit retenu, luy continua ses bons offices, & comme nous voyons par quelques-unes de ses lettres, ne pardonna jamais bien à Philippe Auguste de s'estre déclaré contre luy. Parmi ces sujets de satisfaction, comme si ce Prince eust esté destiné à n'avoir jamais de repos, il eut le chagrin de trouver en arrivant un reste de guerre civile à éteindre en Angleterre, & une guerre étrangere rallumée tout de nouveau en Normandie. 1194.

La premiere luy fit peu de peine, ses Ministres & ses serviteurs en ayant étouffé la meilleure partie avant son arrivée. L'imprudence d'Adam de saint Edmont, envoyé du Prince Jean à ses creatures, y avoit beaucoup contribué. Car cet agent ayant trop parlé en passant chez l'Archevesque de Cantorbery : ce Prelat l'avoit prévenu, & s'estoit saisi des places du Prince, avant qu'Adam eust eu le temps de les faire mettre bien en défense. Ainsi le Roy n'en trouva plus à réduire que celle de Notingham, qui ne dura que peu de jours.

Tout estant tranquille dans le Royaume, Richard se fit couronner une seconde fois : comme s'il eust craint que la prison n'eust effacé en luy quelque chose du caractere de la Royauté. Peu de jours avant cette ceremonie, il avoit tenu ce que l'annaliste Anglois appelle tantost son Conseil, tantost son Colloque. Dans cette assemblée, qui estoit composée de la Reine sa mere, de David fils du Roy d'Ecosse, des Prelats, & des Grands de l'Etat, il demanda qu'on luy fist justice de son frere, & de ceux qui avoient suivi son parti. Les Evesques avoient desja excommunié ce Prince : le Conseil jugea qu'il le falloit citer, & s'il ne comparois-

paroissoit dans quarante jours, le déclarer inhabi-
1194. le à succeder à la couronne. Outre cela le Roy demanda des subsides pour la guerre de France; Dans l'état où estoient ses affaires, il eust esté meilleur politique, s'il eust cherché les moyens de l'eteindre, ou du moins de l'assoupir, jusqu'à ce que luy & ses peuples épuisez par tant de dépenses, fussent en état de la soûtenir. Une fausse ambition le porta à ruiner son Royaume pour l'etendre, & il aima mieux appauvrir ses plus grandes villes, que d'en avoir moins d'une petite. Il se piqua à la guerre comme on se pique au jeu, & s'y porta si chaudement, qu'un jour, qu'on luy vint annoncer quelques nouveaux progrés de Philippe, qui venoit de recommencer ses hostilitez en Normandie, il jura qu'il ne détourneroit point les yeux de dessus cette Province, qu'il n'y eust joint son ennemi, & ne luy eust donné bataille. Un historien dit que pour garder à la lettre ce serment bizarre, il fit sur le champ percer sa salle du costé qui regardoit la Normandie, & qu'estant sorti par cette ouverture il s'en alla droit à Porthmout, où il trouva une flotte de cent vaisseaux, qui le conduisit à Barfleur.

Il ne fut pas plûtost débarqué, qu'ayant appris que le Roy de France avoit mis le siege devant Verneüil, il y marcha à grandes journées: mais il trouva le siege levé. Tout ce qu'il pût faire fut de donner sur quelques troupes de l'arriere-garde Françoise, où il causa un peu de desordre, mais qui n'empescha pas leur retraite.

Philippe n'estoit pas dans son armée, quand elle s'estoit retirée de devant Verneüil: il en estoit parti secretement avec quelque cavalerie choisie, pour aller brusler Evreux, où le Prince Jean luy avoit fait une perfidie signalée. Philippe luy avoit confié cette place, & y avoit mis sous ses ordres une nombreuse garnison. Il s'estoit reposé sur luy de la cou-

conservation de ce poste important, pendant qu'il en conqueroit d'autres: mais il éprouva dans cette occasion, qu'on ne se fie jamais impunément à un traistre. Jean n'eut pas plûtost appris que le Roy son frere avoit débarqué à Barfleur, qu'il pensa à se reconcilier avec luy, & que luy voulant faire un present qui contribuast à l'adoucir, il résolut de luy rendre Evreux. Soit qu'il ne se crust pas assez habile pour pouvoir tromper la garnison, soit qu'il regardast comme un sacrifice qui plairoit au Roy d'Angleterre la mort de tant de braves gens, il prit des mesures pour les faire perir d'une maniere qui ne démentit point le caractere d'un méchant Prince. Pour executer plus seurement ce projet, il fit une espece de feste, où il en invita trois cens à disner. On estoit au milieu du repas, & on n'y pensoit qu'à la joye, lorsque des gens apostez se jetterent à l'improviste sur les conviez, & les massacrerent inhumainement. A la nouvelle de cette cruauté, Philippe quitta brusquement son camp, & vint vanger le sang des siens sur Evreux, qu'il reprit, & brusla de telle sorte, qu'il n'épargna pas mesme les eglises. Cette execution fut un contre-temps. Quelque précaution qu'il eust pris pour cacher son absence à ses soldats, ils s'en apperceurent, & l'Anglois survenant, les Chefs de l'armée Françoise ne crurent pas la devoir commettre, fatiguée du siege comme elle estoit, & étonnée de l'éclipse du Roy, contre des troupes fraisches, & conduites par un Monarque de la réputation de Richard.

1194.

L'Anglois se servit de ce petit avantage pour aller secourir Montmirel, que les Angevins & les Manceaux assiegeoient. Il n'y arriva pas à temps; car ils l'avoient desja rasé: mais ayant poussé plus avant, il reprit Loches, & entra dans Tours.

Durant cette expedition la Reine mere negotia la paix du Prince Jean. Elle eut assez de crédit pour

pour engager le Roy à le voir : mais elle n'eut pas
1194. assez d'éloquence pour le bien mettre dans son esprit. Richard s'en expliqua dés cette entreveuë par des paroles qui furent remarquées. Comme le Prince le conjuroit d'effacer de son souvenir ce qui luy avoit déplû dans sa conduite : *Je souhaite*, luy répondit il, *oublier aussi aisément vostre faute, que vous en oublierez le pardon.*

Pendant que la Reine Eleonor réünissoit ainsi sa famille, l'Archevesque de Roüen, revenu d'Allemagne d'où l'Empereur l'avoit renvoyé, travailloit, avec l'Archevesque de Reims, & quelques autres Seigneurs de l'un & de l'autre parti, à la réünion des deux Rois. Ils n'y réüssirent pas du premier coup. Pendant mesme que l'on traitoit, les Princes prenoient chacun leurs avantages, & faisoient des entreprises. Philippe se saisit du chasteau de Fontaines aux portes de Roüen : sans que le Prince Jean, ni le Comte de Leycestre, qui estoient dans la ville, osassent en sortir pour s'opposer à luy. Ils voulurent faire une diversion, & allerent ravager les terres du Seigneur de Gournay, partisan de Philippe: mais le Roy leur vint tomber sur les bras, les défit, tua beaucoup de leurs gens, & fit prisonnier le Comte de Leycestre. Matthieu de Mailly eut l'honneur de cette prise, & partagea avec son Roy la gloire de cette action de vigueur. Cette expedition estant achevée, Philippe apprit que le Roy d'Angleterre alloit en Berry, où Marcade chef de ses Barbançons, avoit desja pris Issoudun. Il l'y suivit : mais avec trop peu de précaution. Car il donna imprudemment dans une embuscade entre Freteval & Blois, où il perdit son bagage, beaucoup d'argent, ses sceaux, les cartulaires, & d'autres papiers de la couronne, qu'en ce temps-là les Rois de France faisoient toûjours porter avec eux.

Cet

Cet avantage donna moyen à Richard de faire une excursion en Aquitaine, pour combattre Geoffroy de Ranconne & le Vicomte d'Angoulesme, qui s'estoient déclarez contre luy. Il leur prit un grand nombre de places ; & si nous en croyons les lettres qu'il en écrivit en Angleterre à l'Archevesque de Cantorbery, il fit sur eux quarante mille prisonniers. Cependant Philippe, moins affoibli par l'affaire de Freteval que Richard ne l'avoit crû, se récompensoit en Normandie de ce qu'on luy prenoit en Aquitaine. Il y défit le Prince Jean, & le Comte d'Arondel, qui attaquoient le Vaudreüil, & il y auroit fait de plus grands progrés, si les Seigneurs assemblez pour la paix n'eussent enfin conclu une treve, en attendant quelque chose de mieux. 1194.

Richard se servit de ce loisir, pour empescher le Duc d'Austriche de faire couper la teste à ses ostages, comme il l'en menaçoit, si dans un certain temps il n'accomplissoit le traité de Mayence. Baudoüin de Betun, l'un d'entre eux, l'en estoit venu avertir. Richard, aprés sa délivrance, s'estoit plaint au Pape, comme au garant des Croisades, de la violence du Duc d'Austriche : le Pape avoit ordonné à ce Prince la restitution des ostages sous peine d'un nouvel anathesme : mais l'Allemand ne fit pas grand cas ni des ordres ni des foudres de Rome, & exigeoit à la rigueur l'accomplissement de son traité. Comme Richard avoit peu d'argent, & qu'une des conditions du traité estoit, qu'il donneroit la Princesse de Bretagne en mariage au fils du Duc, il crut qu'en la luy envoyant, il l'adouciroit sur le reste. Il joignit à sa niéce, la Princesse de Chypre, que les Reines revenuës d'Orient avoient amené avec elles, & chargea Betun, qui s'en devoit retourner, de les conduire toutes deux en Austriche. Elles estoient en chemin, & mesme bien avant, lorsqu'on apprit que Leopold estant tom-

sur Alphonse Roy de Castille, l'avoit assiegé dans Tolede. A cette nouvelle les deux Rois consentirent à des conferences de paix : mais Richard ne l'ayant pas voulu conclure qu'il n'eust consulté l'Empereur, il fallut en envoyer les articles en Allemagne. 1195.

Ce fut durant cette negociation, qu'enfin la pauvre Alix sortit de sa longue captivité, & fut renduë au Roy son frere, qui la maria au Comte de Ponthieu. Si les écrivains Anglois estoient équitables, ils auroient un peu moins déclamé contre la mauvaise foy de Philippe Auguste, pour qui Richard en avoit tant eu ; & au lieu de ces frequentes invectives, qui feroient passer ce grand Prince pour une ame déloyale & sans probité, s'il n'estoit connu que par eux, faisant justice à tout le monde, ils auroient dit, que si Philippe estoit entré contre son serment dans les Etats de Richard, Richard luy en avoit donné sujet, en retenant sa sœur contre sa promesse ; & instruisant par là les Princes, ils leur auroient appris à avoir de la fidelité pour les autres, quand ils veulent qu'on en ait pour eux.

On avoit marqué, pour renoüer les conferences, le mois de Novembre de l'année onze cens quatre-vingt-quinze ; afin de donner le temps au Chancelier d'Angleterre, qui estoit encore à la Cour de l'Empereur, de faire sçavoir à son maistre le sentiment de ce Prince sur ce qu'il avoit charge de luy communiquer. Le Chancelier vint luy-mesme l'en informer, & luy dire, qu'Henri ne jugeoit pas que le traité proposé fust honorable à un grand Roy comme luy, parce qu'il l'obligeoit à ceder des places qu'on avoit pris sur luy ; & qui n'estoient plus en son pouvoir : ce qui estoit une espece de contrainte, qu'il ne devoit pas souffrir ; que pour l'aider au reste à soûtenir la guerre qu'il luy conseilloit, & à reprendre ce qu'il avoit perdu durant

sa

sa prison, il luy remettoit dix-sept mille marcs
1195. d'argent sur ce qu'il luy devoit encore de sa rançon.

Richard ne crut pas qu'une telle largesse, qui ne coustoit rien à l'Empereur, & qui ne le mettoit pas luy plus à son aise, deust l'empescher de traiter une paix necessaire à toute la Chrétienté, & en particulier à son peuple, qu'une guerre si continuelle avoit presque ruiné. Ainsi le temps marqué pour la conference estant venu, il se rendit prés de Verneüil, où Philippe se trouva aussi. Comme le pourparler des deux Rois ne se devoit faire, qu'aprés qu'ils auroient tenu chacun leur Conseil, pour y prendre leurs dernieres résolutions, le Roy d'Angleterre anticipa l'heure, & s'avança pour aller trouver Philippe : mais il fut arresté par l'Archevesque de Reims, qui luy dit que le Roy son maistre n'estoit pas encore sorti du Conseil. Richard retourna dans son logis, & fit aussi attendre à son tour. Philippe s'en offensa, & luy envoya dire par l'Evesque de Beauvais, que puisqu'il avoit manqué à sa parole, & qu'il ne s'estoit pas trouvé au rendez vous à l'heure marquée, il voyoit bien qu'il ne vouloit point de paix, qu'ainsi il luy déclaroit de nouveau la guerre. Sur cela on se sépara : mais ce fut pour se chercher bien tost. Car Richard estant allé assieger Arques, Philippe l'y vint attaquer, le defit, & le mit en fuite, & de-là s'en allant à Dieppe, la prit, la ruina, brusla les vaisseaux de la flotte Angloise, qui estoient à l'ancre : puis menant son armée en Berry, assiegea Issoudun, & s'en rendit maistre. Richard l'y suivit à grandes journées, résolu de luy donner bataille, quelque effort que fist le Legat du Pape pour le porter à faire la paix. Les armées se joignirent au gué d'Amours, où l'on ne pouvoit plus douter qu'elles n'en vinssent aux mains, lorsque Richard, par un changement qu'on ne peut attribuer qu'à celuy qui tient dans

dans

dans sa main le cœur des Rois, s'adoucit tout d'un coup, & envoya demander à Philippe une 1195. conference avec luy. Philippe y ayant consenti, ils se détacherent en mesme temps tous deux, & s'avancerent jusques sous un arbre également distant des deux armées. Là Richard proposa la paix, & Philippe l'accepta volontiers, remettant l'un & l'autre à en dresser le traité dans une saison plus commode. On attendoit des deux costez l'évenement de la conference, lorsqu'un serpent d'une grosseur extraordinaire estant sorti du tronc de l'arbre, vint droit à eux, sifflant horriblement tantost contre l'un, tantost contre l'autre, & comme les menaçant tous deux. Les Rois mirent l'épée à la main pour luy couper la teste; mais il disparut, & on ne sçait ce qu'il devint. Cette action de concorde & de paix pensa commencer une bataille. Desja les escadrons s'ébranloient pour accourir au secours de leurs Princes, ne doutant pas qu'ils n'en fussent venu aux mains. Heureusement les Princes s'en apperceurent, & s'estant separez pour courir chacun au devant de leurs gens, les arresterent, & leur apprirent pourquoy ils avoient tiré l'épée. Cette paix fut signée prés de Louviers, où les deux Rois se trouverent au mois de Janvier l'an onze cens quatre-vingt-seize. Les peuples n'en joüirent pas long-temps: elle commença avec l'hyver, & fi- 1196. nit aux approches de la belle saison. Comme Philippe avoit cedé à Richard quelques villes de Berry, entr'autres Issoudun, ce dernier ayant quelque mécontentement du Seigneur de Vierzon, qui en est proche, il le fit citer devant luy. Ce Seigneur reclama le Roy de France, son Prince & son Juge naturel. Sur cela, sans autre forme de procés, Richard luy fit raser son chasteau. Il pouvoit bien croire que cette action seroit prise par Philippe pour un signal de rupture. Aussi re-

commença-t'on les hostilitez avec plus d'ardeur
1196. qu'auparavant.

Dans cette nouvelle guerre les deux Rois éprouverent chacun à leur tour la bonne & la mauvaise fortune. Philippe fut le premier heureux. Il prit Aumale, & de plus il défit & mit en fuite Richard qui avoit tenté de secourir cette place. Peu s'en fallut mesme, qu'il ne le fist prisonnier, Alain de Dinan l'ayant abbatu d'un coup de lance, & jetté à bas de son cheval. Cette défaite fut suivie de la reddition de la place, & de la prise de Nonancour, dont Richard s'estoit empaté par adresse. Aprés quoy Philippe apprenant que Richard s'approchoit de Gaillon, avec une armée de Gallois tout nouvellement venus d'Angleterre, il s'y suivit résolu de le combattre. Il l'y trouva blessé d'un coup de fléche, qu'il avoit receu au genoüil en reconnoissant la place. Pour achever de l'affliger, il défit quelques jours aprés sa nouvelle armée, & luy tua, à ce que quelques-uns disent, deux mille deux cens de ses Gallois.

Ce temps fut si malheureux pour Richard, que presque toutes ses entreprises tournerent à son préjudice. Il voulut se saisir du jeune Artus Duc de Bretagne, son neveu, & commença par Constance sa mere : mais il ne fit qu'irriter par là les Seigneurs du pays, qui mirent ce Prince sous la protection de Philippe Auguste, & le firent conduire à Paris. Il entra dans la province pour s'en vanger: mais Philippe envoya au secours une nombreuse troupe de noblesse Françoise, sous la conduite de Guillaume de Barres, qui l'obligea de se retirer. Il voulut aussi fortifier Andely : mais l'Archevesque de Roüen s'y opposa, & cette querelle alla si avant, que le Prelat apprehendant, que cette ville, qui appartenoit à son Eglise, ne devinst le theatre de la guerre, si on en faisoit une place forte, s'ob-

s'obstina à ne point consentir qu'on la fortifiast ; & comme le Roy persista toûjours dans sa premiere résolution, il mit la Normandie en interdit. Le Roy en appella au Pape, & luy ayant representé la necessité où il estoit de faire fortifier cette place, pour fermer aux François cette porte, qui leur avoit toûjours donné une trop facile entrée dans ses Etats, le Pape fit condescendre l'Archevesque à accepter Dieppe en échange. Ainsi se termina ce different, mais ce ne fut pas sans donner un embarras desagreable à un Prince, qui en avoit desja trop d'ailleurs. Il semble pourtant que la fortune voulut mesme en ce temps fascheux luy donner un gage de son retour, par l'avantage que Jean son frere, & Marcade chef des Barbançons remporterent sur l'Evesque de Beauvais, Prince de la maison de Dreux cousin germain de Philippe Auguste, qui s'estant voulu opposer à leurs courses, fut défait, pris, & mené à Richard, par le commandement duquel il fut mis dans une étroite prison. Le Prelat s'en plaignit au Pape, & voulut l'interesser à sa délivrance. Le Pontife luy répondit sagement, que s'il eust esté pris à l'autel & la mitre en teste, il auroit volontiers employé la puissance de l'Eglise pour le délivrer : mais qu'ayant esté pris à la guerre sous le casque, & l'épée à la main, le Roy d'Angleterre usoit de son droit. Nonobstant cette réponse si dure, le Pape ne laissa pas d'écrire à Richard en faveur de l'Evesque de Beauvais, mais comme ce Monarque en vouloit à l'Evesque, ni le Pape, ni mesme la Reine mere, qui parût entrer dans ses intereits, ne pûrent rien obtenir pour luy, & il fallut qu'aprés avoir longtemps souffert les chagrins d'une captivité, il achetast sa liberté par une grosse somme d'argent. 1197.

Richard en avoit plus besoin que jamais: c'estoit une digue qu'il falloit opposer à la fortune de son

ennemi, contre laquelle il sembloit que ses armes
1197. commençoient à devenir foibles. Il s'en servit heureusement pour attirer à son parti les Comtes de Flandre & de Namur, ausquels il donna cinq mille marcs d'argent. Outre cela il débaucha à Philippe plusieurs autres de ses meilleurs vassaux, les Comtes de Guynes, de Boulogne, de Blois, du Perche, de Dammartin, de Brenne, de Toulouse, au dernier desquels il avoit donné en mariage la Reine de Sicile sa sœur. Ces Princes se jurerent les uns aux autres de ne faire jamais de Paix, que du concert & du consentement general de tous ceux qui composoient la ligue. Philippe ne perdit point courage : mais le succés n'y répondit pas. Le Comte de Flandre, qu'il avoit laissé paisible possesseur de son Etat, quoyque, comme nous avons dit, il eust droit de le réünir à sa couronne, luy redemanda certaines villes, qu'il luy avoit cedé par leur accommodement, entre autres Arras, dont le Roy avoit érigé le territoire en Comté en faveur du Prince Loüis son fils, à qui il en faisoit porter le nom. Le Comte s'attendit au refus, & se disposa à prendre de force ce qu'il s'imaginoit assez qu'on ne luy accorderoit pas de gré.

Le Roy y courut, & le Flamand, comme étonné de sa venuë, se retira, pour l'attirer dans un piege qu'il luy tendoit. Philippe y donna imprudemment. Car poursuivant toûjours l'ennemi, il entra si avant dans son pays, qu'il s'y trouva enfin enfermé : le Comte ayant fait rompre tous les ponts, sur lesquels l'armée Françoise avoit passé, & dont le Roy n'avoit pas eu la précaution de s'asseurer. Il ne se tira de ce mauvais pas, que par une composition peu honorable avec son vassal, qu'il fut obligé de flater, & qu'il s'efforça inutilement de détacher du Roy d'Angleterre. En effet quelque temps aprés le Comte luy enleva Saint Omer,
sans

ſans qu'il puſt aller au ſecours, ayant ſur les bras le Monarque Anglois, qui luy enlevoit ſes fortereſ- 1197.
ſes. Il eut meſme peur qu'il ne priſt Giſors, & marcha pour l'aller couvrir avec quatre ou cinq cens chevaux : mais Richard averti de ſa marche, luy dreſſa une embuſcade, dans laquelle il donna. Il eſt vray qu'il pouvoit l'éviter : mais il falloit fuir pour cela ; & Manaſſés de Mauvoiſin luy avoit conſeillé de le faire, les ennemis étant douze contre un. Ce brave Prince ne pût s'y réſoudre. *Il leur faut paſſer ſur le ventre*, s'écria-t'il animant les ſiens, *ſuivez-moy : nous nous ferons jour*. En diſant ces mots il s'avance, & donne avec tant de furie tout au travers des ennemis, qu'il met leurs eſcadrons en deſordre, les ouvre, ſe fait un paſſage, & arrive au pont de Giſors. Mais ce ne fut qu'aprés avoir perdu la plûpart des ſiens, ou tuez, ou pris priſonniers en voulant favoriſer ſa retraite. Matthieu de Montmorency, Matthieu de Mailly, & quatre-vingt-dix autres perſonnes de marque furent du nombre de ces derniers. On croyoit au moins le Roy ſauvé, lorſque par un de ces accidens ſubits, que la prudence humaine ne peut prévoir, il penſa perir ſur le pont de Giſors, qui fondit ſous luy, & ſous ceux de ſa ſuite, au moment qu'il alloit entrer dans la ville. Il s'y noya de fort braves gens ; & ce ne fut que par un effet de cette providence particuliere qui veille à la conſervation des Rois, que Philippe échapa de ce danger. Sa preſence d'eſprit & ſa vigueur y contribua beaucoup, car il ne quitta point l'arçon en tombant, & quoy qu'il tombaſt dans l'eau, il fut toûjours maiſtre de ſon cheval, qui aprés avois nagé quelque temps, le porta heureuſement à bord. Richard écrivant cette avanture à un Eveſque d'Angleterre, comme un avantage conſiderable qu'il avoit remporté ſur les François, dit en raillant de la chute du Roy, *qu'il avoit bû dans la riviere*.

 On

On croyoit la guerre plus allumée que jamais
1198. par cette disgrace de Philippe, qui sembloit d'abord l'avoir fort piqué au jeu. Il leva une grosse armée, avec laquelle il alla brûler Evreux, & s'avança jusqu'à Beaumont-le-Roger: mais comme si Beaumont eust esté les colomnes d'Hercules pour luy, il s'arresta là tout d'un coup, & par un caprice étonnant dans un aussi grand Roy que luy, licentia son armée au fort de la guerre, pour se tenir couvert dans ses places: laissant Richard désoler les compagnes du Vexin & du Beauvoisis. Il eust esté obligé malgré luy de rassembler les troupes qu'il avoit congediées, si le grand Pape Innocent III. voulant profiter de la division qui estoit entre les successeurs de Saladin, n'eust envoyé en France le Cardinal Pierre de Capouë en qualité de Legat, pour negocier un accord entre les deux Rois. Les difficultez qui se trouverent à la paix, firent recourir à la treve, qui se fit pour cinq ans dans un pour-parler, qu'eurent entre Andely & Vernon les deux Monarques interessez, Philippe à cheval sur le rivage, Richard en bateau sur la Seine. Plusieurs petits démeslez, survenus depuis la treve signée, obligerent le dernier à déclarer, qu'il vouloit tout-à fait la paix, ou la continuation de la guerre. On avoit fait un projet de traité, dont tout le monde paroissoit content, lorsque le Roy d'Angleterre ayant appris, que Vinomar Vicomte de Limoges avoit trouvé un grand tresor dans une de ses terres de Guyenne, s'y transporta pour s'en mettre en possession. Comme il trouva de la résistance, il se mit en devoir d'assieger Chalus, place appartenante au Vicomte: mais comme il l'alloit reconnoistre, il y fut blessé d'un coup de fléche au bras par un nommé Bertrand de Gourdon. Sa blessure neanmoins n'estoit pas mortelle, à ce qu'écrivent plusieurs historiens, s'il ne l'eust

aigrie

aigrie par son incontinence : tant la volupté & les mauvaises habitudes avoient pris d'ascendant sur luy. 1199.

Comme au milieu de ses desordres, il avoit toûjours conservé de la religion, il la fit paroistre, quand sa playe s'estant envenimée par le peu de soin qu'il en prit on luy annonça qu'il falloit mourir. Car alors ayant fait venir le Gentilhomme qui l'avoit blessé, il luy demanda ce qu'il luy avoit fait pour le tuer ? *Ce que vous m'avez fait ?* répondit Gourdon, *vous avez tué de vostre main mon pere, & deux de mes freres, & vous vouliez me tuer moy-mesme : voila pourquoy je vous ay blessé. Prenez-en quelle vangeance il vous plaira : vous le pouvez, je suis entre vos mains. Quelque supplice que vous me fassiez souffrir je l'endureray volontiers, pourvû que j'oste du monde un homme qui y a tant fait de mal.* Ces paroles si brutalement dites n'altererent point l'esprit de Richard, qui n'agissant plus par son temperament, mais par l'esprit du Christianisme, fit mettre en liberté son meurtrier, & luy fit mesme donner de l'argent. Il est vray qu'il n'en profita pas, car Marcade à l'insceu du Prince le fit reprendre & écorcher tout vif.

Il est à croire que Richard trouva misericorde aprés l'avoir faite. Il mourut en la demandant, sur la fin du Caresme de l'année onze cens quatre-vingt-dix-neuf, aprés avoir regné environ dix ans. Il ordonna que son cœur fust porté à Nostre-Dame de Roüen, & son corps à Fontevrault, aux pieds d'Henri II. son pere. De saints personnages l'avoient souvent averti d'appaiser la colere de Dieu, qui le menaçoit de quelque grand chastiment. Comme il agissoit beaucoup par humeur, il avoit pris diversement ces avertissemens du ciel, selon la disposition où il se trouvoit. Il en avoit quelquefois profité jusqu'à faire des confessions publiques ; quelquefois il les tournoit en raillerie.

Comme quand Foulques de Neüilly, Prestre celebre de ce temps-là, luy vint dire d'un stile de Prophete, qu'il avoit trois filles à marier, lesquelles s'il ne marioit bien tost, Dieu l'en puniroit severement. *Vous estes un faux Prophete*. luy dit le Roy, *je n'ay point de filles*. *Pardonnez-moy Sire*, luy repliqua le Prestre, *vostre Majesté en a trois, l'ambition, l'avarice & la luxure, défaites-vous-en au plûtost, autrement il y a danger qu'elles ne vous attirent quelque malheur*. *Marions-les donc*, repartit le Roy d'un air satyrique & mocqueur, *je donne mon ambition aux Templiers, mon avarice aux Moines & ma luxure aux Prelats*. Malgré ces bons mots, dont ce Prince ne perdoit pas volontiers l'occasion, il ne laissoit pas d'écouter avec plus de docilité qu'on n'en eust dû attendre de luy, les avis salutaires des gens de bien, & ne leur en sçavoit pas mauvais gré. Saint Hugues Evesque de Lincolne fit mesme par là sa paix avec luy, aprés d'assez grands démeslez. Tout bien consideré, ce fut un grand Prince, & s'il ne fust point mort si-tost, il y a apparence que Philippe Auguste ne seroit pas venu si aisément à bout de chasser les Anglois de France : ce que le regne suivant luy donna moyen de faire, & quelque chose de plus.

1199. Richard n'ayant point laissé d'enfans, la couronne fut contestée par deux Princes, qui partagerent les sujets & les alliez de la Monarchie. L'un estoit Artus Duc de Bretagne, lequel estant né de Geoffroy, troisiéme fils d'Henri II. excluoit par droit de representation le quatriéme, qui estoit le Prince Jean, surnommé Sans terre, parce qu'au commencement son pere ne luy avoit point donné d'appanage.

Artus avoit dequoy faire un grand parti : mais Jean en avoit un tout fait. Les troupes du feu Roy son frere s'estoient données à luy incontinent

aprés

aprés sa mort ; on luy avoit mis entre les mains une somme considerable d'argent, gardée dans le chasteau de Chinon ; Roüen luy ouvroit ses portes, & l'Archevesque Gautier l'y attendoit avec impatience pour luy donner l'épée Ducale, qu'il alla recevoir des mains de ce Prelat, aprés avoir repris en passant le Mans & Angers, qui s'estoient donnez à Artus. Pendant ce temps-là, la Reine Eleonor, qui avoit beaucoup de crédit en Angleterre, faisoit solliciter par ses creatures les Grands & le peuple en faveur de Jean. Cette ambitieuse femme avoit préferé le parti le moins juste, parce qu'elle esperoit y regner, au parti legitime, où elle prévoyoit bien que Constance mere d'Artus eust dû naturellement l'emporter. Elle negotia avec tant de succés, que Jean n'eut qu'à passer la mer pour aller recevoir la couronne, qu'Hubert Archevesque de Cantorbery, l'un de ses plus zelez partisans, luy mit sur la teste le jour de l'Ascension, la mesme année que Richard mourut. 1199. 26. de May.

Ce Prelat fit une harangue avant la ceremonie, qu'un autre qu'un usurpateur n'auroit pas écouté patiemment. Car il commença par dire, que la couronne estant contestée entre les Princes de la maison Royale, on ne pouvoit faire un meilleur choix que du Prince Jean pour la porter. Ce terme de choix auroit sans doute offensé un Roy legitime : mais un usurpateur accepte toutes les conditions qu'on luy impose, & promet tout ce qu'on veut, parce qu'il ne veut rien tenir. Quelqu'un ayant demandé à l'Archevesque pourquoy il avoit parlé de la sorte, il répondit qu'il avoit de secrets pressentimens que Jean seroit un mauvais Roy, & qu'il estoit bon de luy faire entendre, que l'estant par élection, non par succession, on luy pouvoit oster ce qu'on luy avoit donné.

Incontinent aprés le couronnement, Jean & la

Reine sa mere passerent en France, où le parti
1200. d'Artus se formoit, & se fortifioit tous les jours. La plûpart des Seigneurs d'Anjou, du Maine & de Touraine y estoient entrez, & Philippe Auguste protecteur d'Artus s'en estoit fait chef. Il avoit mesme desja commencé à faire des conquestes, & estoit en état de les pousser loin, si Jean ne luy eust demandé une treve pour traiter de paix avec luy.

Philippe sentoit la superiorité qu'il avoit sur le nouveau Roy, & vouloit profiter de la conjoncture. Il ne pût neanmoins honnestement refuser une conference: mais il y parut si fier, & si entier dans ses demandes, qu'il osta à Jean toute esperance de conclure aucun accommodement. Outre ce qu'il vouloit pour luy, il demandoit pour le Prince Artus l'Anjou, le Poitou, la Touraine & le Maine, quelques-uns disent la Normandie, & sur le refus qu'on luy en fit, il rompit la treve, & continua la guerre. Quoy qu'elle luy fust toûjours heureuse, le cours de ses conquestes ne fut pas aussi rapide qu'il l'avoit esperé, Baudoüin Comte de Flandre & d'autres grands Seigneurs s'estant jettez dans le parti de l'Anglois. D'ailleurs il ne trouva pas toute la fermeté qu'il eust voulu dans le jeune Duc de Bretagne; ou plûtost dans ses Ministres, qui le firent échaper de ses mains sur un mécontentement assez leger, & le reconcilierent avec son oncle. Il n'y demeura pas à la verité long-temps, le peu de seureté qu'il y trouva l'ayant obligé de retourner presque sur ses pas à son protecteur: mais cette legereté ne laissa pas de faire impression sur l'esprit du Roy, & si l'Historien de Bretagne y avoit voulu faire attention, il se seroit moins étonné du refroidissement de ce Monarque pour les interests de son pupille, & auroit peut-estre supprimé beaucoup d'injustes invectives, qu'il fait contre luy sur cet article. Outre cela, Philippe avoit sur les

bras.

liras la grande affaire du divorce, qu'il avoit fait sans consentement du Pape avec Iemburge de Dannemarc, pour épouser Marie de Meranie: affaire, dont la discussion demandoit qu'il fust en paix avec les puissances seculieres, pour la démesler à son aise avec les puissances ecclesiastiques. 1200.

Ce fut dans cette situation, que le Cardinal Pierre de Capouë trouva l'esprit de Philippe Auguste, quand il le vint solliciter de la part d'Innocent III. à renoüer avec le Roy d'Angleterre les conferences de la paix, pour unir les forces chrétiennes contre les successeurs de Saladin, qui s'estoient divisez entr'eux, aprés avoir partagé son Empire. Ainsi Philippe n'eut pas de peine à donner satisfaction au Legat pour la tenuë des conferences, & il en trouva encore moins à luy donner toute entiere pour la conclusion de la paix, veu les grands avantages qu'on luy proposa. Car hormis Angers, que Jean voulut retenir, il laissa à Philippe toutes les conquestes aux environs de la riviere de Loire. Il luy abandonna en Berry Gracey, Chasteauroux & Issoudun. En Normandie, il luy ceda le Vexin & le Comté d'Evreux, & consentit, que s'il mouroit sans enfans, tout ce qu'il possedoit au deça de la mer retournast à luy de plein droit. Pour sauver neanmoins un peu son honneur, il voulut qu'il fust dit dans le traité, qu'il faisoit ces avantages aux François en consideration du mariage de Blanche de Castille sa niéce, qu'il s'engageoit de faire épouser au Prince Loüis fils aisné de Philippe, comme il fit en effet l'année d'aprés, la Reine Eleonor estant allé elle-mesme traiter cette affaire en Espagne, d'où elle amena avec cette Princesse un bonheur à la France, qu'elle ne luy souhaitoit pas. Le Duc de Bretagne fut la victime de l'ambition des deux Monarques: Jean estant reconnu

par Philippe pour succeſſeur du Roy ſon frere dans
1200. toute l'étenduë de ſes Etats. Il fut meſme dit par un des articles du traité, que le Duc rendroit au Roy ſon oncle l'ancien hommage que les Comtes de Bretagne rendoient aux Ducs de Normandie, par la ceſſion que Charles le Simple en avoit fait à Rollon aprés ſa conqueſte.

Ce traité ſi avantageux à Philippe décria Jean dans ſon parti. Le Comte de Flandre le quitta, & beaucoup d'autres ſuivirent ſon exemple. Les Anglois én tirerent un mauvais augure: de ſorte qu'il en fut receu quelque temps aprés, qu'il repaſſa la mer, avec peu de joye ſur le viſage, & beaucoup de mépris dans le cœur.

Ils luy faiſoient juſtice. Jean Sans-terre n'avoit nulle des qualitez qui font un bon Roy. Il avoit de l'eſprit, mais du mauvais & du mal-faiſant. Il ne manquoit pas de feu, mais c'eſtoit un feu étourdi, qui le rendoit inquiet & précipité: de ſorte que ſi dans le premier mouvement il faiſoit paroiſtre de la réſolution, l'émotion & l'emportement paſſez, il devenoit mou, pareſſeux, timide & indéterminé. Il eſtoit cruel, voluptueux & avare: vices qui ſe ſuivent aſſez naturellement, quoyqu'ils naiſſent de principes contraires. Il euſt paſſé pour un exemple de conſtance, s'il euſt eu la meſme fermeté à ſoûtenir les malheurs preſens, qu'à mépriſer les maux à venir. Jamais homme ne s'étonna moins que luy des clameurs publiques, & de la haine des peuples: mais autant qu'il paroiſſoit au deſſus de tout quand le peril eſtoit éloigné, autant s'abbaiſſoit-il à tout quand il eſtoit menacé de prés. C'eſtoit un ſcelerat mal-habile, qui quoyque ſans foy, ſans conſcience, ſans religion & ſans honneur, eſtoit auſſi embarraſſé dans les affaires où il falloit de l'adreſſe & des expediens, que s'il euſt eu à garder ſur toutes ces choſes les meſmes meſures

que

que les gens de bien. Tel fut le fameux Jean Sans-terre : telles les mauvaises qualitez qui le précipiterent à sa perte ; & furent sur le point d'ensevelir avec luy le nom & la nation Angloise. 1200.

Un mariage que Dieu ne benit pas, donna commencement à ses malheurs. Il avoit fait divorce avec l'heritiere de Glocestre, parce qu'elle estoit sa parente, & qu'il l'avoit épousée sans dispense. Il prit en sa place Isabelle, fille d'Aimar Vicomte d'Angoulesme & d'Adelaïde de Courtenay fille de Pierre de France. Cette Princesse avoit esté accordée à Hugues de Lusignan Comte de la Marche, & l'affaire estoit si avancée, que selon l'usage du temps, elle luy avoit esté confiée pour l'élever jusqu'à ce qu'elle eust l'âge. La puissance du Roy d'Angleterre pût bien obliger le Comte à ceder Isabelle : mais non pas à le faire volontiers, & à n'en desirer point de vangeance. Son honneur estoit à couvert, & il voyoit bien que le monde ne pouvoit le blasmer d'avoir souffert ce qu'il n'avoit pû empescher : mais il avoit d'autres passions, que cette raison n'appaisa pas. Un grand interest, & autant qu'il paroist, beaucoup d'amour luy fit regretter le parti qu'on luy ravissoit, & luy laissa dans le fond du cœur un ressentiment qu'il n'y pût étouffer. On en vit bien-tost des effets. Le Roy d'Angleterre n'eut pas plûtost repassé la mer avec sa nouvelle épouse, que le Comte commença sous main à soûlever la noblesse du Poitou, toûjours mutine, & toûjours portée à la revolte contre l'Anglois. Geoffroy de Lusignan, Vinomar de Limoges, Guillaume & Savary de Mauleon furent les chefs de cette cabale, qui passa jusqu'en Normandie par le moyen du Comte d'Eu frere du Comte de la Marche. Leurs intrigues ne purent estre si secretes, que le Roy n'en fust averti, & ce fut pour en empescher les mauvais effets, qu'il repassa en Normandie

un peu aprés la Pentecoste de l'année mille deux
1201. cens un. Comme il estoit précipité, au lieu de commencer par s'asseurer du Roy de France, ce qu'il auroit pû faire aisément, estant venu à Paris, où ce Prince luy avoit fait toutes sortes de caresses; il commença par assieger Driencourt forteresse du Comté d'Eu. Il la prit: mais en la prenant, au lieu d'affoiblir ses ennemis, il mit dans leurs interests le Roy Philippe, au tribunal duquel le Comte le cita, pour répondre devant leur commun souverain de l'usurpation qu'il venoit de faire.

Il y a apparence que Philippe ne fut pas marri de ce different, dont il prévit assez que les suites luy fourniroient des occasions d'éloigner l'Anglois encore plus de luy. Il commença neanmoins par l'exhorter en ami à faire justice de luy-mesme à ses sujets, qui la demandoient: mais Jean luy ayant fait réponse qu'il avoit des Juges, auxquels ses sujets pouvoient s'adresser, Philippe se fascha, & le cita à venir comparoistre en personne devant luy, & devant la Cour des Pairs; & comme la Reine Eleonor avoit fait depuis peu cession à Jean du Duché d'Aquitaine, & du Comté de Poitou, il le fit sommer en mesme temps de luy en venir rendre hommage.

A la seconde sommation, Jean promit de venir: mais ne venant point aprés la troisiéme, il fut condamné, comme rebelle & par contumace, à perdre ce qu'il tenoit du Roy. Ce fut alors que Philippe Auguste jugea le temps propre à servir Artus, & à se servir réciproquement de luy pour les interests de l'Etat. Ainsi partageant de bonne amitié les conquestes, qu'il se promettoit de faire, il luy assigna pour sa part l'Anjou, la Touraine & le Maine, & en receut l'hommage par avance. Ensuite, luy ayant donné deux cens cavaliers bien équipez sous la conduite du Dauphin d'Auvergne, il l'envoya dans le Poitou

pour

pour s'y joindre aux Seigneurs mécontens, qui commençoient à se déclarer pendant qu'il entroit de son costé avec une grosse armée dans la Normandie. 1202.

Tout plia sous les armes de Philippe, & il y a de l'apparence que Jean eust succombé dés lors, si Artus eust esté moins jeune, & eust eu la patience d'attendre un renfort de cinq cens Bretons, qui luy venoient de son pays. Mais son trop grand feu l'emporta, & luy fit commencer la guerre trop tost aprés qu'il fut arrivé en Poitou. Les mécontens s'estant joints à luy, il se crut assez fort pour assieger Mirebeau, où la Reine Eleonor s'estoit enfermée. Il prit la ville, mais le chasteau luy résista plus qu'il ne pensoit: la Reine tenant ferme en attendant que le Roy son fils, qu'elle fit avertir du danger où elle se trouvoit, la pust envoyer secourir. Il y vint luy-mesme, & par une de ces saillies de diligence & de courage, que luy causoit quelquefois l'emportement, il arriva si à l'improviste, qu'il surprit les ennemis, & leur donna l'épouvante: de sorte que Guillaume des Roches, General des troupes d'Artus, craignant de voir son maistre tout d'un coup opprimé par les armes Angloises, crut faire une action de grand politique, & en mesme temps de bon serviteur, que de le livrer entre les mains de son oncle, aprés avoir fait promettre à celuy-cy qu'il composeroit à l'amiable avec luy touchant les differens qu'ils avoient ensemble, & traiteroit bien tous les prisonniers qu'il feroit dans cette occasion. Ce traité secretement conclu, des Roches introduisit le Roy à la pointe du jour dans Mirebeau, où le Duc, & la plûpart des Seigneurs qui estoient dans la ville avec luy furent surpris estant encore au lit.

Des Roches s'apperçeut bien-tost de la faute qu'il avoit faite, par la maniere dont l'Anglois traita les prisonniers qu'il luy avoit livrez, parmi lesquels

quels se trouverent les Comtes d'Eu & de la Mar-
1202. che. Un des articles du traité estoit, qu'il ne les emmeneroit point au de-là de la Loire, & la premiere chose qu'il fit, fut d'en envoyer une partie en Angleterre, & l'autre en Normandie, où des Roches eut le déplaisir d'apprendre qu'il en avoit fait mourir quarante par la faim, & qu'il en avoit fait pendre plusieurs. Les deux Comtes furent épargnez, & remis en liberté apres quelque temps de prison.

Artus fut mené à Falaise, où Jean l'ayant fait venir en sa presence, le caressa, & luy fit de grandes promesses, s'il vouloit bien vivre avec luy, & renoncer à l'alliance de France. Le jeune Prince luy répondit avec une fierté de heros, qu'il ne prétendoit rien à ses liberalitez: qu'il vouloit la restitution de ce qu'il luy retenoit injustement: qu'il estoit heritier legitime des deux derniers Rois d'Angleterre, & qu'il esperoit que bien tost il seroit en état d'obliger l'usurpateur de ses Etats à luy faire justice malgré luy; qu'en tout cas il n'auroit jamais la foiblesse de reconnoistre pour Souverain celuy qui devoit estre son sujet. Dans la colere où ce discours avoit mis le Roy, peu s'en fallut qu'il ne fist dés-lors perir Artus. Il sollicita Guillaume de Bray Capitaine de ses Gardes de le tuer secretement: mais de Bray luy répondit courageusement, qu'il estoit Gentilhomme, & non pas bourreau, & se retira dans sa maison. D'ailleurs aprés ce premier mouvement, Jean, qui avoit de grands égards pour la Reine sa mere, & qui craignoit que la mort de son petit-fils ne luy causast du chagrin, mena ce Prince à Roüen, & l'enferma dans la tour. Mais la Reine, qui estoit fort âgée, estant venu peu aprés à mourir, Jean ne voulut plus differer à se défaire d'un captif qui pouvoit devenir son maistre. Les écrivains Anglois ont peine à avoüer qu'un de leur Princes ait esté capa-

capable d'une action si lasche. La maniere neanmoins dont ils en parlent, ne découvre que trop 1202.
ce qu'ils taschent de supprimer. Les historiens François conviennent qu'Artus perit par les mains mesme de son oncle. Guillaume le Breton dit que Jean se retira à Moulineau trois jours avant cette execution cruelle; que la troisiéme nuit il vint en bateau au pied de la tour, qui donnoit sur la riviere: & qu'ayant fait descendre Artus il le mena à l'écart, & le regardant d'un œil farouche, luy apprit sans le luy dire, que s'en estoit fait, & que sa derniere heure estoit venuë. Artus ne montra pas cette fois la mesme grandeur de courage qu'il avoit montré la premiere. La mort veuë de si prés l'effraya: Il se jetta aux pieds de son oncle pour tascher à desarmer sa colere. Mais ce fut en vain: le barbare Monarque tira son épée sans luy répondre, & l'ayant percé de plusieurs coups, fit porter son corps mort à quelques lieuës de-là, & le fit jetter dans la riviere, pour donner croyance au bruit qu'il fit répandre pour couvrir l'horreur de cette action, que se voulant sauver par une fenestre de la tour, qui donnoit sur la Seine, ce malheureux Prince s'estoit noyé.

Quelque précaution que le Roy eust prise, pour éloigner de luy le soupçon d'un assassinat si honteux, on avoit si mauvaise opinion de luy, que quand l'action se seroit passée sans témoins, on n'auroit pas douté qu'il n'en fust l'auteur. Les Etats de Bretagne assemblez à Vennes deputerent, pour l'en accuser, l'Evesque de Rennes & Richard le Marechal au Roy de France le commun Souverain, & implorerent sa justice. La Duchesse Constance estoit desja morte, & c'est par erreur que quelques-uns de nos historiens la mettent au nombre de ceux qui vinrent solliciter à la cour de France la punition de cet assassinat. Philippe avoit

trop

trop de raisons de la faire pour la refuser. Il as-
1203. semble ses Pairs, & fait citer Jean, lequel n'ayant point comparu, est condamné, & les terres qu'il tenoit en fief de la couronne confisquées au profit du Roy.

Pour executer cet arrest, Philippe leva une grosse armée, & s'estant joint aux Seigneurs Bretons, zelez pour vanger la mort de leur Duc, & aux Poitevins ennemis de l'Anglois, il commença cette heureuse expedition, qui luy acquit la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Maine, la plus grande partie du Poitou & le glorieux nom de Conquerant. Dés le commencement de cette guerre Jean tomba dans une nonchalance, qui le fit presque deserter de tout ce qu'il avoit d'honnestes gens auprés de luy. Il estoit à Caën, où transporté d'une violente passion pour sa nouvelle épouse, il passoit son temps dans les festes, que luy donnoient tour-à-tour les bourgeois, pendant que Philippe entrant en Normandie, aprés avoir parcouru le Poitou s'emparoit du Comté d'Alençon, dont le Comte s'estoit donné à luy, prenoit Conches, Andely, Radepont, toutes places de consequence, & extrémement fortes en ce temps-là; & lorsqu'on luy representoit que son ennemi s'enrichissoit ainsi impunément de ses dépoüilles. *Laissez-le faire*, répondoit-il, *j'en reprendray plus en un jour, qu'il n'en pourra prendre en un an.*

Ce nouveau Saül ne fut pas Prophete: Philippe fut à la verité long-temps devant Chasteau-gaillard: car le siege dura six mois: mais enfin il le prit; & cette conqueste en ayant attiré beaucoup d'autres, Jean, qui avoit inutilement tenté de faire la paix par le moyen du Pape, & qui ne se trouvoit ni en état, ni en disposition de faire la guerre, se retira de-là la mer. Cette retraite si à contre-temps fut suivie de la reddition de Falaise, de Donfront, de Caën, de Constance, d'Avranches, de Lisyeux,

de

de Séez, de Bayeux & enfin du siege de Roüen, qui seul avec Verneüil & Arques restoit en Normandie à l'Anglois. 1203. Guillaume le Breton dit que la ville de Roüen avoit en ce temps-là une double muraille, & un triple fossé, qui joint au grand nombre de ses habitans capables de porter les armes, & bien résolus à se défendre, la mettoit hors de toute insulte. Aussi s'estoit-elle toûjours bien défenduë, & les Rois de France, qui l'avoient souvent attaquée ne l'avoient jamais fait impunément. Philippe mesme n'en fust pas venu à bout, si aprés une longue résistance, elle eust veu quelque apparence de secours. N'en voyant point, elle composa, & promit de se rendre, si elle n'en recevoit pas aprés trente jours. Verneüil & Arques entrerent dans le mesme traité, auquel Philippe, qui prévoyoit bien que l'Anglois ne se remueroit pas, souscrivit volontiers. Il en arriva comme il l'avoit préveu; les députez de Roüen estant passez en Angleterre, furent introduits chez le Roy, lorsqu'il joüoit aux échecs. Il prit leur requeste, la parcourut des yeux, & continuant à joüer leur dit avec un sang froid qui les indigna, qu'il y répondroit quand il auroit achevé sa partie.

La réponse fut telle qu'on la devoit attendre d'un homme de ce caractere. Il leur dit qu'ils fissent comme ils pourroient, & que pour luy il estoit hors d'état de les secourir dans le temps qu'ils le demandoient. Les députez estant de retour avec une pareille réponse, la Ville ne crut pas qu'il y eust desormais d'autre parti à prendre pour elle, que de se jetter de bonne grace entre les bras du Conquerant, qui aprés luy avoir promis de la maintenir dans ses privileges, s'en mit en possession l'an mille deux 1204. cens quatre. Arques & Verneüil imiterent la capitale, & ainsi revint à la couronne de France la plus belle de ses provinces, environ trois cens ans aprés qu'elle en eut esté distraite par Charles le Simple en faveur

faveur de Rollon. L'Anjou, la Touraine & le
1206. Maine suivirent bien tost le sort de la Normandie, & il ne resta aux Anglois dans le Poitou & aux environs, que Niort, la Rochelle & quelques petites villes de peu de consideration, sans que Jean fist de mouvement pour s'opposer à ce torrent, que quelque entreprise qu'il fit en Bretagne, par une armée qu'il y jetta au commencement de la guerre, mais qui n'y eut aucun succés. Il vint à la Rochelle l'an mil deux cens six, & y commença assez bien la campagne par la prise du chasteau de Montauban: mais il se lassa bien-tost, & ayant fait tréve avec Philippe pour deux ans, il se retira en Angleterre.

Il semble que le nom de Sans-terre fust fatal à ce malheureux Prince, & qu'il luy eust esté donné par une particuliere disposition d'en haut, pour marquer sa destinée. Aprés avoir perdu la meilleure partie des Etats qu'il avoit en deçà de la mer, il alla porter son malheur dans ceux qu'il avoit au de-là. Sa mauvaise conduite y eut toûjours neanmoins beaucoup plus de part que sa mauvaise fortune. L'une & l'autre y fut fort meslée, comme nous l'allons voir d'abord dans le fascheux differend qu'il eut avec le Pape Innocent III. & les grand evénemens qui en furent les suites.

Hubert Archevesque de Cantorbery estant mort, une cabale de jeunes Moines de la cathedrale, craignant que le Roy ne troublast la liberté de l'élection, firent assembler durant la nuit le Chapitre, & éleurent un nommé Regnaud, qui estoit Souspríeur de la maison. Aussi-tost qu'il fut éleu, on luy fit faire serment de tenir son élection secrete, jusqu'à ce qu'il en eust obtenu la confirmation du Saint Siege, & on le deputa luy-mesme pour aller traiter son affaire à Rome. Personne n'y estoit plus mal-propre. Soit par vanité,
soit

soit par impuissance de se taire, le Soûprieur n'eut pas plûtost passé la mer, qu'il se déclara sans ménagement élû Archevesque de Cantorbery, & s'en fit rendre les honneurs. On le sceut en Angleterre, & les Moines craignant avec raison que le Roy ne s'offençast d'un procedé si peu respectueux à son égard, résolurent de réparer leur faute par une nouvelle élection, dans laquelle ils demanderoient l'agréement du Prince. Cette résolution prise, ils l'allerent trouver, & luy demanderent permission d'élire un Pasteur. Le Roy la leur accorda volontiers: mais il leur fit entendre en mesme temps, qu'ils luy feroient plaisir d'élire Jean Gray Evesque de Norvic, pour qui il avoit de l'amitié, & qu'il regardoit comme son confident. Il leur dit qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux pour le bien public, & leur insinua qu'ils y trouveroient leur utilité particuliere, par les graces qu'ils l'engageroient par là à faire dans la suite à leur convent. 1207.

Les deputez estant revenus de la Cour, & ayant fait rapport au Chapitre des ordres dont ils estoient chargés, l'Evesque de Norvic fut éleu, & un Moine nommé Brantefeld dépesché à Rome de la part du Roy, pour en obtenir confirmation. Heureusement pour l'Evesque de Norvic, Regnaud avoit esté refusé du Pape, qui avoit voulu avoir une plus ample information de l'affaire, avant que de la consommer. L'arrivée de Brantefeld fit connoistre au saint Pere, qu'il avoit fait prudemment de ne se pas presser: mais quand il vint à examiner la seconde élection: il ne la trouva pas plus canonique que la premiere. Celle-là avoit esté faite la nuit, par cabale, & sans consentement du Roy; & on avoit fait celle-cy sans avoir cassé la precedente: Ainsi le Pontife déclara l'une & l'autre nulle & illegitime. Il ne s'en tint pas là. Innocent III. estoit un esprit entreprenant, & qui portoit loin les

droits

droits du Saint Siege. Il en donna en cette rencontre un exemple fatal à l'Angleterre.
1207.

Il y avoit alors à Rome une douzaine de Religieux du monastere de Cantorbery, venus avec Regnaud & Brantefeld. Le Pape avoit jugé depuis peu en faveur de leur communauté un grand different qu'ils avoient avec les suffragans du mesme siege, qui prétendoient devoir estre appellez à l'élection de leur Metropolitain : ainsi ne doutant pas qu'il ne les deust trouver disposez à luy faire plaisir, il les fit assembler, & leur ordonna de proceder à une troisiéme élection en faveur d'Estienne de Langueton, Cardinal Anglois, Docteur de Paris, autrefois Chanoine de Nostre-Dame & Chancelier de l'Université, homme sçavant & de bonnes mœurs. Les Religieux firent tout ce qu'ils purent pour se tirer de ce mauvais pas, dont ils prévoyoient bien les suites. Ils alleguerent qu'une si petite partie d'une grande communauté ne pouvoit faire une élection canonique; que le Roy en seroit offensé, & qu'ils ne pouvoient manquer par là d'attirer sa colere sur eux. Quoy qu'ils pussent dire, le Pape tint ferme, & voulut absolument qu'ils s'assemblassent. Mathieu Paris dit qu'il l'ordonna sous peine d'excommunication, les asseurant au reste qu'ils ne pouvoient rien faire de plus avantageux ni pour le Royaume, ni mesme pour le Roy d'Angleterre, qui n'auroit pas sujet de s'en plaindre, le consentement des Princes n'estant pas requis dans les élections qui se font à Rome. Les Religieux ne pouvant plus se deffendre, & contraints enfin d'obéïr, s'assemblent tous, horsmis Brantefeld qui s'en excusa toûjours constamment, & éleurent le Cardinal de Langueton, selon les intentions du Pontife, qui le sacra de sa propre main.

Le Pape ne pouvant douter que la nouvelle d'une telle entreprise ne deust fort offenser le Roy, s'avisa pour le préparer à la recevoir avec moins de cha-

chagrin, de luy envoyer un present de pierreries, dont il sçavoit qu'il estoit curieux. Il assaisonna 1207.
mesme ce don d'une lettre fort spirituelle, dont voicy les principaux traits. *Quoyque je sois fort persuadé, qu'un grand Roy a en abandance l'or & les pierres precieuses, je vous en envoye neanmoins quatre enchassées en quatre anneaux d'or, que je vous prie de recevoir comme un gage de mon amitié. Et afin que vous regardiez plutost ce qu'elles signifient que ce qu'elles valent, considérez-en la forme, le nombre, la matiere, & la couleur. La rondeur de l'anneau marque l'éternité, qui n'a ni commencement ni fin: ainsi vous avez dans cette figure dequoy élever vostre esprit des choses terrestres aux celestes, & des temporelles aux éternelles. Le nombre de quatre fait un quarré, qui marque la fermeté d'un cœur que l'adversité ne peut abbatre, ni la prosperité élever: ce qui arrive quand il est soûtenu par les quatre vertus principales; la justice, qu'on exerce dans les Jugemens; la force, dont on a besoin dans les evénemens fascheux; la prudence, qui sert de guide dans les conjonctures douteuses; la temperance, qui modere le cœur dans la bonne fortune. Par l'or, qui est la matiere des anneaux, est marquée la sageße, qui excelle parmi les dons du ciel comme l'or parmi les métaux. Aussi est il dit du Messie, que l'esprit de sagesse reposeroit sur luy; & il n'y a rien en effet de plus necessaire à un Roy: ce qui fit que Salomon la demanda à Dieu préferablement à toute autre chose, comme le meilleur moyen de bien gouverner son peuple. Quant à la couleur des pierreries: le vert de l'émeraude vous marque la foy, la pureté du saphir l'esperance, le rouge du grenat la charité, la clarté de la topaze les bonnes œuvres. Vous avez donc dans l'émeraude dequoy vous élever à croire, dans le saphir*

saphir dequoy vous encourager à espérer, dans le grenat dequoy vous porter à aimer; dans la topaze de-
1207. *quoy vous exciter à agir, jusqu'à ce qu'ayant monté par degrez à la perfection de toutes les vertus, vous parveniez jusques à voir le Dieu des Dieux dans la celeste Sion.*

Le Saint Pere s'estoit flatté, qu'un témoignage d'amitié accompagné de tant d'agréement feroit passer doucement la nouvelle élection, & obligeroit au moins le Roy à avoir pour luy en cette rencontre quelque sorte de complaisance. Il en arriva tout autrement. Loin que le present adoucist le déboire de l'élection, l'élection corrompit la grace du present, & fit croire au Roy que ce n'avoit esté qu'un artifice, dont on s'estoit servi pour le chagriner impunément. La colere qu'il en conceut, quand il apprit la nouvelle, fit connoistre ses sentimens. Il commença par faire chasser de leur monastere tous les Moines de Cantorbery, comme des gens qui l'avoient fourbé, & tournant ensuite son ressentiment contre le Pape, il luy écrivit une lettre dont voicy l'essentiel. *C'estoit peu que vostre Sainteté eust rejetté à nostre honte l'election de l'Evesque de Norvic, elle a fait élire en sa place un certain Estienne de Langueton, homme qui nous est tout-à fait inconnu, & qui a long temps demeuré en France parmi nos ennemis déclarez; & ce qui est encore davantage contre les droits de nostre couronne, par une entreprise temeraire, elle l'a fait élire sans nous en avoir fait demander nostre consentement. Nous ne sçaurions assez admirer comment vostre Sainteté en particulier, & toute la cour de Rome en general a pû oublier, combien nostre amitié Royale vous a esté jusqu'icy necessaire, & que vous n'ayez pas fait reflexion, que vous tirez plus de profit du seul Royaume d'Angleterre, que de tous les autres Pays de deça les Alpes. Au reste, tres Saint Pere, soyez persuadé, que nous combattrons jusqu'à la mort*
pour

pour les prérogatives de nostre couronne, & qu'il ne faut point s'attendre que nous nous relaschions jamais touchant l'élection de l'Evésque de Norvic, que nous jugeons trop necessaire au bien de nos affaires & de nostre Royaume ; & si vostre Sainteté persiste à nous contrarier sur ce point, nous serons obligez de deffendre le voyage de Rome à tous nos Sujets, pour ne nous pas affoiblir, & nous tenir en état de résister à nos ennemis. Comme nous avons mesme, tant en Angleterre que dans les autres pays de nostre obéissance, un grand nombre de Metropolitains, d'Evesques, & d'autres sortes de Prelats d'une capacité profonde, nous empescherons si la necessité nous y oblige, qu'on ne porte à des tribunaux étrangers les causes qu'on peut décider plus commodement chez nous. 1207.

La réponse que le Pape fit à cette lettre fut un long tissu d'apologies, d'exhortations & de menaces, dont la conclusion estoit, que le saint Siege ne changeroit rien dans une affaire desja consommée. Il finissoit en l'avertissant de ne se pas embarrasser dans une affaire, dont il ne se tireroit pas aisément, & en le faisant souvenir des chagrins qu'avoit causez à son Pere celle de saint Thomas de Cantorbery.

Cette lettre ayant aigri le Roy, loin de l'adoucir & de le persuader ; il se montra plus résolu que jamais à ne point recevoir l'Archevesque : mais il avoit affaire à un Pape encor moins flexible que luy. Innocent, qui pouvoit se vanter, si c'est matiere de le faire, de voir peu de testes couronnées qu'il n'eust frappé de ses anathesmes, n'avoit garde d'épargner un Prince du caractere de Jean Sans-terre. Il commença par le menacer de jetter l'interdit sur son Royaume, & donna la commission aux Evesques de Londres, d'Ely & de Vorchestre de l'aller trouver, pour l'avertir d'éviter ce coup, leur enjoignant, s'ils le trouvoient

opiniaſtre, de déclarer l'interdit ſur le champ. Les
1208. trois Prelats eſtant allez à la Cour, demanderent audiance, & l'obtinrent ; & s'eſtant jettez aux pieds du Roy, le conjurerent les larmes aux yeux, de détourner de deſſus l'Angleterre les malheurs dont elle eſtoit menacée par l'indignation du Pontife. Celuy qui portoit la parole vouloit pourſuivre, lorſque le Roy ſe doutant bien de ce qu'il devoit annoncer, l'interrompit, & entrant en furie, jura en prononçant un blaſpheſme qui luy eſtoit particulier, & que j'aurois horreur d'écrire, que ſi on mettoit ſon Royaume en interdit, il envoyeroit tous les Eveſques & tous les Eccleſiaſtiques au Pape, & confiſqueroit tous leurs biens ; ajouſtant qu'il feroit couper le nez & arracher les yeux à tous les Romains qui ſe trouveroient ſur ſes terres, afin qu'à ces marques d'ignominie on les diſtinguaſt des autres. Ayant dit ces mots, il ordonna aux trois Eveſques députez de ſe retirer de ſa preſence ſous peine de punition corporelle, & ne voulut plus entendre parler d'eux. Les Prelats obéïrent : mais ce fut pour obéïr enſuite au Pape, ſelon l'ordre duquel, aprés avoir pris leurs meſures pour s'enfuir, ils déclarerent l'interdit le dixiéme d'Avril de l'année mille deux cens huit, le lundy de la Paſſion, afin que la choſe euſt plus d'éclat, & frapaſt davantage l'eſprit des peuples.

10. d'Avril.

Icy la mauvaiſe politique, & le peu de conduite de Jean parut plus évidemment que jamais. Car au lieu de ménager le Clergé dans une affaire où il luy eſtoit important d'en avoir au moins une partie pour luy, il fut ſi peu maiſtre de ſoy, qu'à la nouvelle de l'interdit, il fit publier une ordonnance, par laquelle il banniſſoit du Royaume generalement tous les gens d'Egliſe, & déclaroit leurs biens acquis & confiſquez à la couronne. Cette ordonnance ſi peu raiſonnable ne fut pas executée à la rigueur : mais on ne peut dire les excés auſquels ce

Prince

Prince se laissa aller contre les Ecclesiastiques qui ne sortirent pas. La perte de leurs biens, le refus de 1209.
la justice dans les outrages qu'on leur faisoit, & lors mesme qu'on les massacroit, n'estoit qu'une partie de leurs maux. Le Pape en fut touché, & les vangea en portant un decret d'excommunication contre la personne du Roy en particulier: mais en les vangeant, il les aigrit au lieu de les guerir: ce qui est presque toûjours l'effet de ces remedes violens. Jean s'estoit fait tellement craindre, que le Pape ne trouva point d'Evesque parmi ceux qui estoient demeuré dans le Royaume, qui voulust fulminer sa censure, de laquelle on n'osoit mesme parler en public, quoyque personne ne l'ignorast, & que chacun l'eust apprise en secret. Geoffroy Archidiacre de Norvic, qui avoit séance dans l'Echiquier, en avoit parlé à tous ses voisins, leur disant qu'il n'estoit pas seur à un Beneficier comme luy d'estre Officier d'un Roy excommunié. Il fut dénoncé, ensuite pris & mené en prison, où ayant esté revestu d'une chappe de plomb, il mourut, partie accablé sous la pesanteur de ce fardeau, partie de la faim qu'on luy avoit fait souffrir.

Ce qu'il y avoit de plus étrange, c'est que parmi ces cruautez le malheureux Prince trouvoit encore des flateurs qui luy applaudissoient. Alexandre le Masson Theologien de Paris rendit son nom odieux par là. Car quoy que parmi beaucoup de choses qu'il avançoit pour deffendre les
droits du Roy, il en dist quelques unes de veritables, il luy suggeroit d'ailleurs des pensées & des 1210.
maximes si tyranniques, que chacun en estoit scandalizé. Aussi en fut-il puni d'enhaut d'une maniere bien exemplaire, puisqu'aprés avoir obtenu pour récompense de son peché un grand nombre de bons Benefices, qu'on osta à d'autres pour luy donner, il arriva à la fin, quand les cho-

ses s'accommoderent, que par l'industrie du Pape
1211. & de ses Ministres, il se trouva dépourveu de tout, & fut contraint de mandier son pain.

Cet accommodement ne fut pas si prompt, que ce scelerat le meritoit. Le Souldiacre Pandolphe, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques historiens, avec un Cardinal du mesme nom, l'entreprit inutilement en l'année mille deux cens onze, estant venu de Rome exprés par le consentement du Pape, avec un Templier nommé Durand. Il l'avoit à la verité fort avancé: mais la réstitution des biens enlevez aux Ecclesiastiques fut une difficulté, sur laquelle ni le Pape ni le Roy ne se voulurent jamais relascher. Ainsi Pandolphe s'en retourna sans rien faire, & le Pape aigri de nouveau proceda enfin à la déposition du Roy dans un consistoire qu'il tint à Rome en l'année mille
1212. deux cens douze, où il le déclara décheu de la couronne, & ses sujets absous du serment de fidelité.

Jean apprit cette derniere démarche de la Cour de Rome contre luy dans une conjoncture qui la luy fit craindre. Il estoit en chemin pour aller chastier quelques mutins du pays de Galles, revoltez pour la seconde fois. Il avoit fait pendre vingt-huit ostages, qu'ils luy avoient donné l'année precedente aprés une pareille expedition, & estoit résolu de pousser ce peuple seditieux à bout, lorsqu'il receut une lettre du Roy d'Ecosse, par laquelle ce Prince luy donnoit avis d'une conjuration tramée contre sa personne par quelques-uns des siens, qui avoient concerté ensemble de le livrer aux Gallois. Il s'alloit mettre à table quand il receut cet avis, & à peine s'y fut-il mis, qu'un courrier secret de la Princesse de Galles, fille du mesme Roy d'Ecosse, luy apporta un second billet, par lequel elle l'avertissoit de la mesme chose. Ces avertissemens s'accordoient avec

avec une prédiction, qu'un hermite luy avoit faite, qu'avant qu'il fust la Pentecoste il ne seroit plus Roy d'Angleterre. Jean l'avoit fait mettre en prison, & l'avoit menacé du dernier supplice, s'il estoit trouvé en mensonge: à quoy l'hermite avoit consenti avec une intrepidité, qui marquoit combien il se tenoit asseuré de l'evénement de sa prophetie. Malgré ces avertissemens le Roy continuoit toûjours sa marche, & s'obstinoit à poursuivre son entreprise, lorsque là nouvelle de ce qui se passoit à Rome vint à propos pour l'arrester, & le faire retourner à Londres. 1212.

Il craignit ses sujets dans cette conjoncture, & il avoit raison de les craindre, veu les vexations qu'il leur faisoit. Car c'est une chose remarquable, & qui fait voir la mauvaise conduite de ce Prince inconsideré, qu'ayant tout son Clergé sur les bras, il n'en menageoit pas davantage ni son peuple ni sa noblesse, non pas mesme ses plus puissans voisins. On eust dit qu'il eust pris à tasche de pousser tout le monde à bout par son avarice, par ses cruautez, & par la licence effrenée qu'il se donnoit de tout entreprendre. Il obligea l'Archevesque d'Yorc son frere d'aller finir ses jours en exil, pour n'avoir pas voulu consentir à d'injustes exactions sur son eglise. Peu de temps aprés l'interdit jetté, se défiant des Seigneurs Anglois, & craignant que si le Pape l'excommunioit, ils ne prissent de là pretexte de l'abandonner, & de se revolter contre luy, il les obligea à luy envoyer des ostages, qui luy pussent répondre de leur fidelité; & parce que la femme de Guillaume de Brause luy avoit refusé son fils, disant qu'elle ne pouvoit se résoudre à l'abandonner à la discretion d'un homme, qui avoit luy-mesme trempé ses mains dans le sang de son neveu, il la fit mourir elle & ce fils, de faim & de miseres en prison. Au retour d'un voyage qu'il fit en Irlande pour y appai-

ser quelques troubles, il tira pour se dédomma-
1212. ger des frais de cette entreprise cent mille livres sterlin du Clergé, & quarante mille marcs d'argent des seuls Moines de Cisteaux. Aprés une semblable expedition en Ecosse, où estant allé pour faire la guerre il avoit vendu la paix ; par un caprice aussi bizarre que méchant, il fit abbatre en Angleterre de grands fossez qui environnoient les forests : ce qui laissant la liberté aux bestes fauves d'aller dans les champs, on ne peut dire le dégast qu'elles y firent, & les maledictions que ce mauvais Prince s'attira par là de tout le peuple. Les habitans de Londres ne luy vouloient pas plus de bien, parce qu'il leur avoit osté l'Echiquer, tribunal de Justice considerable introduit par les Normans ; & l'avoit transferé à Northampton. Il fit aux Juifs de son Royaume toutes les persecutions imaginables pour en tirer de l'argent : il en demanda dix mille marcs à un seul, qui ne les voulant pas donner, Jean ordonna à ses Officiers de luy faire arracher tous les jours une dent jusqu'à ce qu'il eust payé cette somme. Ce miserable s'en laissa arracher sept, & ne donna son argent qu'à la huitiéme. La pudicité d'aucune femme n'estoit en seureté avec ce nouveau Tarquin, & on en comptoit un grand nombre auxquelles il avoit fait violence.

Il estoit naturel qu'un Prince, à qui la conscience reprochoit tant de sortes d'oppressions tyranniques, ne se tinst pas asseuré de ses sujets ; & qu'il eust, comme dit Mathieu Paris, autant d'ennemis redoutables, qu'il y avoit de Grands dans son Royaume. Mais ce qui augmenta encore son trouble, fut les nouvelles qui luy vinrent de toutes parts du grand armement que Philippe Auguste faisoit préparer contre luy. Ce Prince sollicité par le Pape, qui luy accordoit pour cela les indulgences des Croisades, de déclarer la guerre à Jean comme à l'enne-

l'ennemi de l'Eglise, & de s'emparer de ses Etats, se mettoit en devoir de rendre au saint Pere une obeïssance que son interest & son ambition luy rendoient douce. Outre qu'ayant esté averti d'une ligue que l'Anglois tramoit contre luy, il se hastoit de le prévenir, comme il avoit esté resolu dans une assemblée tenuë à Soissons, où s'estoient trouvez tous les Grands, & les principaux vassaux de l'Etat. On n'avoit pas veu depuis long-temps un plus bel armement en France, ni une plus grande ardeur dans les François. Le Roy avoit à l'embouchеure de la Seine une flotte de plus de mille voiles, & une armée considerable de terre. Tout promettoit un prompt succés, & le Roy se flatoit d'entrer en Angleterre plûtost pour triompher que pour combattre, sur tout depuis qu'il eut appris l'émotion, que la derniere procedure du Pape contre le Roy Jean avoit fait dans l'esprit des Seigneurs Anglois, accablez sous la pesanteur de leur joug. Quelques-uns disent que Philippe avoit desja receu de leurs lettres, par lesquelles ils l'exhortoient à les venir secourir. Il y alloit, & n'attendoit plus pour se mettre en marche, que quelques restes de ces menus préparatifs qui retardent toûjours les grands armemens, lorsqu'il s'apperceut qu'insensiblement les affaires changeoient de face, d'un costé par le changement du Pape, de l'autre par la déclaration ouverte de la ligue dont nous venons de parler. 1213.

Innocent III. n'estoit point un homme avare, & capable de toutes sortes de crimes quand il y avoit quelque chose à gagner, comme le dit Matthieu Paris, le moins croyable de tous les historiens dans les matieres où il prend parti. Innocent estoit au contraire une grande ame, & un homme de bonnes mœurs, comme toute l'histoire en fait foy: mais il est vray, qu'il estoit extrémement jaloux de la gloire du siege qu'il occupoit, & qu'au-

cun des ſucceſſeurs de ſaint Pierre n'a eu plus d'ap-
1213. plication que luy à conſerver, & à augmenter l'éclat de la thiare pontificale. Ses vertus en furent un grand ornement: ceux qui aiment ſolidement le Saint ſiege voudroient qu'il euſt moins fait de cas de ces avantages temporels, dont l'exceſſive recherche n'honore pas les Vicaires de celuy qui dit que ſon Royaume n'eſt pas de ce monde. Dans l'occaſion dont il s'agit, où la monarchie Angloiſe fut renduë tributaire de l'Egliſe de Rome de la maniere du monde la plus ſolemnelle, la plus autentique, & du plus grand éclat, les hiſtoriens ne conviennent pas, ſi ce fut le Roy d'Angleterre, qui dans le deſeſpoir de ſes affaires en fit faire la propoſition par l'Abbé de Beaulieu, qu'il dépeſcha à Rome pour le reconcilier avec le Pape; ou ſi ce fut le Pape luy-meſme, qui luy en fit faire l'ouverture par le Souſdiacre Pandolphe qu'il luy envoya, & qui luy indiqua cette porte pour rentrer dans les bonnes graces du Pontife. Ceux qui n'aiment pas les Papes le racontent de cette derniere maniere, & diſent qu'en meſme temps qu'Innocent preſſoit le Roy de France d'armer pour détrôner le Roy d'Angleterre, il ſe ſervoit de cet armement auprés du meſme Roy d'Angleterre, comme d'une verge qu'il luy montroit pour luy faire peur, & venir par là à ſes fins. D'autres écrivent que Jean, qui eſtoit un eſprit extreſme, & incapable de moderation, voyant que ſes démeſlez avec le Pape le mettoient dans un danger évident d'eſtre dépoüillé de ſes Etats par les forces de Philippe, & par la haine de ſes ſujets, qui commençoient à ſe fortifier du pretexte de religion contre le ſcrupule de la revolte, ſe porta de luy-meſme à propoſer, comme une eſpece de penitence qu'il s'impoſoit de ſon mouvement propre, cette voye d'accommodement.

Quoyqu'il en soit, ce fut celle qu'il prit. La ceremonie en fut publique, & se fit à la veuë de toute l'Angleterre, le jour de l'Ascension de l'année mille deux cens treize. Ce fut dans la maison des Templiers prés de Douvre, qu'un fort grand nombre de Prelats & de Seigneurs Anglois s'estant assemblez, & Pandolphe ayant pris la place en qualité de Legat du Pape, le Roy, qui avoit desja promis de recevoir le Cardinal de Langueton pour Archevesque de Cantorbery, de rappeller les exilez, & de réparer tous les dommages qu'avoient souffert les Ecclesiastiques à l'occasion de l'interdit, s'osta la couronne de dessus la teste, & la mit entre les mains du Legat: protestant que ni luy ni ses successeurs ne la prendroient d'oresnavant que de celles du Pontife Romain, auquel ils en rendroient hommage, & payeroient tous les ans pour marque de leur dépendance, outre le denier de saint Pierre desja établi, mille marcs sterlin d'argent, sept cens pour l'Angleterre, & trois cens pour l'Irlande: déclarant de plus déchû de la couronne celuy de ses successeurs qui oseroit changer la presente disposition, si aprés les avertissemens ordinaires il ne remettroit les choses dans leur premier état. On fit un acte public de cette soûmission, que le Roy donna au Legat, qui, si nous en croyons quelques écrivains, ne luy rendit que cinq jours aprés les marques de la Royauté: ce qui verifia en quelque façon la prophetie de l'hermite Pierre; mais ce qui n'empescha pas le Roy, qui ne l'avoit pas entenduë en ce sens, de le faire pendre comme un imposteur.

1213.

13. de May.

Le Pape ne se pressa pas d'absoudre le Roy de son excommunication, ni de lever l'interdit de dessus son Royaume, voulant qu'il accomplist auparavant les choses qu'il avoit promises. Le Roy de son costé se croyant plus asseuré de ses sujets, ne se ha-

ſtoit pas trop non plus de demander ſon abſolution,
1214. n'en voulant accomplir les conditions que le plus tard qu'il pourroit. Le Pape ne laiſſoit pas cependant de le favoriſer en toutes rencontres, & de faire ſes efforts pour détourner Philippe Auguſte de l'entrepriſe d'Angleterre. Il menaça meſme ce Monarque de tourner contre luy les foudres de l'Egliſe, s'il oſoit attaquer un Etat feudataire du Saint Siege. Philippe n'avoit pas réſolu de déferer à ces menaces, & avoit desja fait avancer ſa flotte juſqu'à Gravelines pour s'embarquer, lorſque la révolte du Comte de Flandre, qui fut comme le ſignal par lequel la ligue enfin ſe déclara, fit changer de face au theatre, & ouvrit une nouvelle ſcene, où Jean pouvoit faire un grand rôle, s'il euſt eu un peu plus de bonne fortune, & un peu moins de mauvaiſe conduite.

L'auteur de cette ligue fut Regnaud Comte de Dammartin homme hardi & entreprenant, & à qui la conſcience faiſoit peu d'obſtacle pour venir à bout d'un mauvais deſſein. Philippe l'avoit autrefois aimé, & luy avoit fait épouſer l'heritiere de la maiſon de Boulogne, par où ce Comte eſtoit devenu un des plus puiſſans ſeigneurs du Royaume. Il abuſa de ſa puiſſance pour commettre impunément des crimes. Les vexations qu'il fit aux Eccleſiaſtiques luy attirerent les foudres de l'Egliſe, & une querelle qu'il eut avec l'Eveſque de Beauvais Prince du ſang, le broüilla avec Philippe Auguſte. Le Comte déchu de la faveur voulut ſe munir contre la diſgrace, & fit fortifier une de ſes places, qu'il croyoit avoir renduë imprenable. Le Roy la prit neanmoins en quatre jours, & pourſuivant le Comte comme un rebelle, l'obligea à ſortir du Royaume. Le Roy d'Angleterre le receut dans le ſien, & lia avec luy d'autant plus aiſément, que comme dit Polydore Virgile, leurs mœurs & leurs paſſions eſtoient plus ſemblables. Ce fut une furie déchaînée,
qui

qui alla de cour en cour inspirer la guerre contre sa patrie & contre son Roy. Il y avoit long-temps qu'il 1214.
se faisoit des projets entre Jean Sans-terre & l'Empereur Othon de Saxe son neveu, excommunié par le Pape comme luy, d'attaquer Philippe Auguste, qu'ils haïssoient presque également ; Jean parce qu'il estoit son ennemi naturel, Othon parce qu'il appuyoit tous ses competiteurs à l'Empire, & soûtenoit la maison de Suaube contre luy. Le Comte de Boulogne mit la derniere main à ces traitez, & pour fortifier le parti y attira Ferrand Comte de Flandre, fils de Dom Sanche Roy de Portugal, auquel Philippe avoit fait épouser une des deux heritieres de ce Baudoüin, qui ayant quitté son Comté, estoit devenu Empereur de Constantinople. Non content d'avoir séduit les vasseaux du Roy, Regnaud osa luy susciter des ennemis jusques dans sa famille, luy révoltant son gendre Henri Duc de Brabant.

Philippe Auguste se vit tout d'un coup dans la necessité de deffendre son pays contre cette redoutable ligue, à laquelle l'heresie des Albigeois, qui regardoit Philippe comme son principal ennemi, faisoit esperer au dedans du Royaume des mouvemens favorables à ses desseins, estant soûtenuë comme elle estoit du Roy d'Arragon, quoyque de profession Catholique. Ainsi au lieu d'aller conquerir l'Angleterre, Philippe se vit obligé de deffendre la France non seulement contre cette mesme Angleterre, mais contre l'Empire, contre l'Espagne, contre la Flandre, contre des sujets révoltez, & des heretiques poussez à bout : n'ayant pas mesme la consolation dans une guerre où il n'avoit à combattre que des ennemis de l'Eglise, d'avoir le Pape dans ses interests. Il ne perdit pas pour cela courage : il se disposa à une vigoureuse défense ; & comme des ligues composées de diverses nations sont toûjours lentes à entrer en

—— action, il prévint le Comte de Flandre, & con-
1214. quit presque tout son pays. Il est vray que sa flotte, qu'il avoit fait mettre à couvert dans le port de Dam, y fut surprise par celle d'Angleterre, commandée par le Comte de Salisbery, frere naturel du Roy Jean, qui la ruina presque entierement, ayant pris son temps pour l'attaquer, que les Officiers & les troupes qui la montoient estoient presque tous descendus à terre, par un effet de ce libertinage & de ce défaut de discipline, dont nous voyons graces à Dieu de nos jours, qu'un petit fils de Philippe Auguste a corrigé nostre nation. Philippe assiegeoit Gand, quand il apprit qu'on avoit attaqué sa flotte. Il accourut pour la secourir: mais il n'y pût estre assez à temps. Il y battit neanmoins les Anglois, qu'il trouva descendus à terre attaquant la ville de Dam, & aprés en avoir tué plus de deux mille, & pris un grand nombre de prisonniers, il obligea le reste à se retirer en desordre dans leurs vaisseaux. Les Anglois disent que de colere pour l'accident arrivé à sa flotte, il fit mettre le feu à ce qui en restoit: d'autres asseurent qu'il le fit par raison, & pour se délivrer de l'embarras de garder un reste de vaisseaux, qui ne luy pouvoient plus qu'estre à charge, ayant quitté le dessein de passer en Angleterre, pour s'attacher à la conqueste de la Flandre, qu'il acheva heureusement aprés la réduction de Gand.

Ensuite de cette expedition il s'en retourna en France, pour se disposer à bien recevoir le nombre effroyable d'ennemis, qui venoient fondre sur luy par divers endroits. Car d'un costé l'Empereur Othon, avec une armée de cent cinquante mille hommes, estoit sur le point de partir d'Allemagne pour venir l'attaquer par la Flandre: de l'autre Jean Roy d'Angleterre assembloit un nombre prodigieux de vaisseaux pour venir descendre en Poitou.

Il

Il y fust mesme venu plûtost, si ses Barons ayant refusé de le suivre tandis qu'il estoit excommunié, 1214.
il n'eust esté obligé d'entrer une seconde fois en negociation avec le Pape pour la consommation de cette affaire qui se termina à la fin par la reception du Cardinal Archevesque, par le rappel des Ecclesiastiques exilez & la réparation de leurs dommages, par la levée des censures, & de l'interdit, qui avoit duré prés de sept ans.

La paix du Roy Jean ayant rendu ses sujets plus dociles, il leva une grosse armée, & l'amena au deçà de la mer. Il aborda à la Rochelle, où il trouva les Seigneurs de Poitou aussi disposez à se joindre à luy, qu'ils s'estoient montrez prompts à le quitter pour se donner à son ennemi. Guy de Thoüars, si souvent rebelle, & si souvent reconcilié, les Mauleon, la maison de Lusignan, mesme les Comtes de la Marche & d'Eu embrasserent de nouveau son parti, & grossirent considerablement ses troupes. Comme Philippe n'avoit point encore fait marcher les siennes de ce costé-là, Jean avança beaucoup en peu de temps. Il vint jusqu'à Angers, qu'il prit, & tournant du costé de Bretagne, s'empara de Beaufort & d'Ancenis, & fit des courses jusqu'aux portes de Nantes. Il y fut repoussé par ce Pierre de Dreux, qui avoit épousé Alix de Bretagne, heritiere de ce Duché, fille de Guy de Thoüars & de la Duchesse Constance, parce qu'Eleonor sœur du malheureux Artus estoit prisonniere en Angleterre, sans esperance de liberté. Robert Comte d'Evreux frere du Duc fut pris en cette occasion par l'Anglois, qui voulant haster ses conquestes quitta le dessein d'assieger Nantes, où il craignoit d'estre arresté trop longtemps, & alla attaquer la Roche au Moine : place importante, depuis peu bastie sur la riviere de Loire par Guillaume des Roches, qui depuis l'accident arrivé par sa faute au jeune Duc

Artus, s'estoit tout-à-fait donné à la France, & a-
1214. voit merité l'unique baston de Mareschal qui se donnoit alors.

Pendant que le Roy d'Angleterre s'avançoit ainsi de ce costé-là, l'Empereur Othon conduisoit de l'autre sa redoutable armée dans les Pays bas, où il la voyoit grossir tous les jours par la jonction des confederez, qui se trouverent en si grand nombre, qu'aucun d'eux ne douta que le dernier jour de la monarchie Françoise ne fust venu. Ils s'en tinrent si asseurez, qu'ils la partagerent comme une conqueste faite. Le Comte de Flandre devoit avoir l'Isle de France, le Comte de Boulogne le Vermandois, le Roy d'Angleterre, dont le Comte de Salisbery son frere naturel commandoit les troupes, retenoit les pays de delà la Loire, l'Empereur la Bourgogne & la Champagne. Ce partage fait, l'armée se mit en marche, & ne pensoit pas trouver personne qui osast l'arrester en chemin, les confederez croyant Philippe plus que suffisamment occupé à résister au Roy d'Angleterre, & n'ignorant pas d'ailleurs, que quoyque Simon de Montfort eust défait les Albigeois à Muret, où le Roy d'Arragon avoit péri, les restes de cette hydre remuoient encore, & obligeoient la France à les veiller. Le Roy d'Angleterre avoit mesme fait à son avenement en Aquitaine de grandes menaces au Comte de Montfort.

Si Philippe eust esté persuadé que la victoire eust suivi le grand nombre, inutilement se seroit-il mis en devoir de s'opposer à tant d'adversaires, qui l'obligeant à se partager, l'eussent battu de tous costez. Mais ce grand Prince estoit accoustumé à ne compter ses ennemis qu'avec l'épée. Il se reposa sur Simon de Montfort, malgré les menaces de Jean Sans-terre, du soin de contenir les Albigeois avec les troupes qu'il luy avoit envoyées, & divisant en deux parties toutes les forces de l'Etat, il en

en donna une au Prince Loüis pour aller contre le Roy d'Angleterre, & se mit à la teste de l'autre 1214.
pour la mener contre l'Empereur.

La Roche-au-Moine avoit desja tenu prés de trois semaines contre l'Anglois, lorsque Loüis partit de Chinon pour aller secourir cette place & combattre les assiegeans. Le seul bruit de son arrivée mit les ennemis en desordre, & le Roy en fut si épouvanté, qu'il abandonna son bagage & ses machines pour s'enfuir. Il fit neuf lieuës sans débrider, & se tira ainsi du peril: mais ses troupes ne pouvant aller si viste, furent chargées au passage de la Loire, & la plûpart taillées en pieces, ou noyées en se précipitant pour traverser le fleuve. Cette déroute fut suivie de la reddition de toutes les places dont l'Anglois s'estoit emparé, de la soûmission des Poitevins, qui laisserent le malheureux Roy fort abandonné dans Partenay.

Pendant que les armes Françoises prosperoient ainsi en Poitou sous l'heritier de la couronne, elles triomphoient en Flandre sous le Roy mesme avec encore beaucoup plus d'éclat. Toute son armée ne montoit pas à la quatriéme partie de celle des ennemis, & ils en estoient si bien informez, qu'ils s'attendoient d'avoir de la peine à l'attirer au combat. La plûpart mesme de ses Officiers ne croyoient pas qu'il le deust hazarder; & un jour, qu'il s'estoit campé à la teste du pont de Bovines, sur l'avis qu'Adam Vicomte de Melun & un Hospitalier nommé Guerin éleu Evesque de Senlis luy vinrent donner, que l'Empereur marchoit à luy pour l'attaquer, son Conseil luy remontra fortement, *qu'il falloit promptement passer l'eau, & mettre la riviere entre l'ennemi & eux, pour ne point estre forcez à donner bataille; que l'Empereur la devoit souhaiter, parce qu'attaquant le pays d'autruy, il en seroit quitte, s'il la perdoit,*

——— *doit, pour se retirer dans le sien : mais que le Roy la*
1214. *devoit fuir, parce que défendant ses Etats, il en laissoit l'entrée libre s'il estoit vaincu ; qu'un corps de troupes aussi vaste que celuy des confederez n'estoit à craindre que dans un prompt combat, que la longueur de la guerre le dissiperoit, ou l'obligeroit à se diviser par la necessité des vivres ; que tant de diverses testes ensemble ne pouvoient éviter la discorde, qui ruineroit le corps par luy-mesme, & qu'au lieu que l'armée Françoise se fortifieroit avec le temps par la Noblesse que le Roy y convoquoit de toutes parts, celle des ennemis se ruineroit en se remuant comme une machine mal assemblée.* Guerin, qui avoit fait la guerre au Levant, & qui estoit habile au métier, soûtint seul contre ce sentiment, *qu'il falloit se preparer à combattre, ou se mettre en danger d'estre battus ; que l'ennemi estoit trop proche pour donner le temps de passer le pont ; que la moitié de l'armée n'auroit pas passé que l'autre seroit attaquée, & taillée en piece avant qu'on la pust secourir.* Une contre-marche, que fit l'Empereur pour faire semblant de s'éloigner, rendit les raisons de Guerin inutiles, & desja l'avant-garde passoit, lorsqu'on vint avertir le Roy, que l'arriere-garde alloit estre attaquée. Il se reposoit sous un fresne, fatigué de la marche & de la chaleur, pendant que ses troupes défiloient. La premiere chose qu'il fit à cette nouvelle, aprés avoir donné ses ordres pour faire repasser promptement le pont à ceux qui estoient desja de-là l'eau, fut d'entrer dans une Eglise qui estoit proche, & d'y invoquer le Dieu des armées. Ayant fait sa priere, & s'estant souvenu que parmi les Grands qui l'environnoient il y avoit des mécontens, il se fit apporter la couronne, qui suivoit alors par tout le Roy, & l'ayant mise sur l'autel : *Messieurs*, leur dit-il, *si vous jugez, qu'il y ait quelqu'un parmi vous plus digne que moy de la porter, je la luy cede-*

ra-

volontiers, pourveu qu'il m'aide à la défendre. On ne peut dire combien cette action toucha tous les 1214.
Seigneurs François: chacun s'écria: *Vive Philippe, & puisse-t-il regner long temps.* En poussant ces cris, qui furent portez en un moment par toute l'armée, chacun se jetta à genoux, & demanda au Roy sa benediction, qu'il fut obligé de leur donner. Il sortit aprés cela, & s'estant armé, pour montrer aux siens qu'il falloit vaincre ou perir, il ordonna que dés que ses troupes auroient repassé l'eau, on rompist le pont, pour oster aux lasches, s'il y en avoit, toute esperance de pouvoir fuir. Ensuite il demanda l'Oriflamme, qui estoit au delà du pont: mais n'ayant pû estre raportée à temps, il fit marcher devant luy sa Banniere portée par Gallon de Montigny, & alla gagner la teste des troupes qui faisoient face aux ennemis. On dit qu'ils furent étonnez quand ils l'apperceurent si prés d'eux, & que ce fut là que l'Empereur, les Comtes de Flandre & de Boulogne se jurerent mutuellement, qu'ils le chercheroient dans la meslée jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint, & trempé leurs mains dans son sang. Pour venir à bout de ce dessein, ils s'estoient fait chacun un escadron, qu'ils avoient composé exprés des plus determinez de leurs gens, & s'estoient postez au milieu, l'Empereur ayant le sien au corps de bataille, les autres les leurs dans les deux aisles. Guerin, qui servit au Roy de Mareschal de Camp, avoit eu soin de luy faire un rempart des troupes les plus affectionnées, & de placer au tour de luy un grand nombre de ses plus braves serviteurs. Les communes d'Amiens, de Soissons, de Corbie, de Compiegne & de Beauvais avoient gagné le devant avec l'Oriflamme, qui avoit joint la Cornette du Roy. Eudes Duc de Bourgogne, & Mathieu de Montmorency Connestable de France estoient immediatement

ment devant luy. Autour de luy Guillaume des
1214. Barres, Barthelemi de Roye, Girard de Trie, Pierre Tristan, Pierre de Mauvoisin, Guillaume de Garlande, & plusieurs autres faisoient un escadron invincible. Quelques uns donnent l'arrieregarde à Gaucher de Chastillon Comte de saint Pol, qui parce qu'on l'avoit soupçonné s'écria tout haut, *qu'il se montreroit bon traistre.* Les historiens ne marquent que confusément les postes des Comtes de Dreux, du Perche, de Champagne, de Ponthieu, du Vicomte de Melun, de Thibaud Duc de Lorraine, d'Estienne de Sancerre, des freres de Mareüil, de Thomas de Saint Valier, d'Henri Comte de Bar, de l'Evesque de Beauvais, qui pour avoir esté repris par le Pape de porter l'épée, estoit armé d'une massuë, avec laquelle il donnoit des coups plus redoutables que ceux du glaive. Les actions de ces grands hommes ont esté plus remarquées que leurs postes. Aussi ne veux-je point m'engager à décrire en détail l'ordre & les faits de cette memorable journée, dont les historiens, pour n'avoir pas esté gens du métier, n'ont fait qu'un chaos difficile à débroüiller.

Ce qu'il y eut de particulier dans la bataille de Bovines, c'est que tout l'effort du combat tomba sur le Roy. Car comme les chefs des ennemis avoient conjuré sa perte, dés qu'ils virent jour à aller à luy, ils y coururent avec fureur. Le Comte de Flandre n'y pût parvenir : le Comte de Boulogne ne pût soûtenir sa veuë, & fut obligé malgré luy de tourner d'un autre costé, quand il eut rencontré ses yeux : mais Othon & ses Allemans s'attacherent avec tant d'opiniastreté à le combattre, & firent tant d'efforts pour écarter les braves gens qui l'environnoient, que si luy & les siens ne les eussent repoussez avec une vertu plus qu'heroïque, il ne pouvoit échaper la mort. Il y avoit sur tout un corps de dix mille hommes, qui firent durant une

une heure tous les efforts possibles pour le joindre & le tuer. Il se trouva quelque temps au milieu 1214.
des ennemis, n'ayant plus à ses costez que Tristan & Montigny, qui paroient les coups qu'on luy portoit en luy faisant un bouclier de leurs corps. Il en receut un qui le fit tomber de cheval, & ce fut là que ces deux braves hommes firent des efforts plus qu'humains pour donner le temps à Pierre de Courtenay Comte d'Auxerre, depuis Empereur, de luy aider à remonter. Cependant Montigny haussoit sa Cornette, pour avertir du danger où estoit le Roy, & qu'il falloit se rallier autour de sa personne. On se rallia donc, & les François indignez de cet acharnement contre leur Prince, se mirent à chercher l'Empereur à leur tour. Il estoit au milieu de ses Gendarmes, faisant porter devant luy sur une espece de char l'Aigle de l'Empire plantée sur un pal, & fondant sur un dragon. Ce fut là que le Roy & ses braves François estant enfin parvenus aprés de grands efforts, mirent Othon en grand danger, Mauvoisin prit la bride de son cheval, des Barres le saisit au corps, & Trie luy porta un coup dans l'estomach, que la bonté du corcelet para. Trie redoubla, & tua son cheval. Alors des Barres se jettant sur luy le saisit pour la seconde fois, & l'eust infailliblement enlevé, si un escadron entier d'Allemans n'eust accouru pour le dégager. Il avoit trop heureusement échapé du danger, pour s'y jetter encore une fois. Dés qu'on l'eut remonté à cheval, il se tira de la meslée, & se sauva à toute bride, laissant l'Aigle de l'Empire aux François. Le Roy vit cette action, & la fit remarquer, & s'écria d'un ton moqueur : *Nous ne verrons d'aujourd'huy son visage.* Le brave des Barres pensa estre pris voulant poursuivre l'Empereur : sept cens avanturiers l'avoient enveloppé, & il ne leur pouvoit échaper, si Saint Valier n'eust fait avancer deux mille hommes de pied & cinquan-

quante chevaux, qui les rompirent & les taillerent
1214. en pieces, sans qu'il en coutast qu'un seul homme. Les Flamans estoient desja en déroute, & Ferrand, aprés avoir fait le Capitaine & le soldat avec un courage & un malheur égal, avoit esté pris par Hugues de Mareüil. Le Comte de Boulogne combattit le dernier, & ne se seroit pas mesme rendu, si des Tourelles, qui estoit à pied, n'eust tué son cheval d'un coup de poignard, qu'il luy enfonça dans le flanc: le cheval en tombant emporta le Cavalier, qui fut pris & mené au Roy. Le Comte de Salisbery eut le mesme sort, aprés avoir esté terrassé par la massuë de l'Evesque de Beauvais, qui le fit prendre par Jean de Nesle: Le Comte de Saint Pol, le Connestable de Montmorency, & le Vicomte de Melun eurent part presque à toutes les actions qui se firent en cette grande journée, où l'on peut dire en general, que l'exemple du Roy redoubla de moitié la valeur de tous les François. Ce Prince ne voulut pas qu'on suivist plus de demi-lieuë les fuïars, parce que la nuit approchoit, & qu'on avoit un fort grand nombre de prisonniers importans à garder. Le Comte de Salisbery fut donné au Comte de Dreux pour estre échangé avec son fils pris à Nantes : mais le Roy Jean, qui aimoit la femme de ce Comte, ne le racheta que le plus tard qu'il pût. Regnaud fut envoyé à Peronne, où le Roy apprenant qu'il intriguoit encore, & qu'il sollicitoit Othon, qui se retiroit en Allemagne, de rallier ses troupes pour retourner au combat, il luy fit mettre les fers aux pieds, & le confina dans une prison. Ferrand fut mené à Paris chargé de fers comme Regnaud, où le peuple sortant en foule pour voir ce Prince en cet état, verifia une prédiction qu'on luy avoit faite avant la bataille; *que le Roy y seroit terrassé & foulé aux pieds des chevaux, qu'il ne seroit*

point enseveli, & que luy entreroit dans Paris pompeusement & en triomphe. Tout cela se trouva vray: mais dans un autre sens que Ferrand ne l'avoit entendu. Le Roy avoit esté terrassé, foulé aux pieds des chevaux sans estre enseveli: Ferrand entroit en triomphe dans Paris, faisant une partie de celuy du Roy, & en mesme temps que le peuple faisoit retentir l'air, des acclamations & des loüanges qu'il donnoit au vainqueur, on chantoit par allusion au nom du vaincu, aux chevaux qui le traisnoient, & aux fers dont il estoit chargé, ce vers de la façon de ce temps-là: *Deux ferrants portent Ferrand bien enferré.* Il meritoit d'estre puni comme un rebelle: mais Philippe Auguste pour joindre la gloire de pardonner à celle de vaincre, voulut bien accorder aux prieres de la Comtesse de Flandre la liberté de son mari, qu'elle vint elle-mesme demander. 1214.

Le Roy montra qu'il meritoit ces benedictions du ciel par la reconnoissance qu'il en témoigna: car s'en croyant sur tout redevable à la protection de la sainte Vierge, il fit bastir à son honneur l'eglise de la Victoire à Senlis, & en fonda le monastere. Il nous reste une medaille, qui porte que ce monument fut érigé pour deux victoires remportées en un mesme jour. Ce qui a donné lieu à quelques uns de croire que la victoire du Roy à Bovines & celle du Prince son fils à la Roche-au-Moine avoient en effet ainsi concouru. Quelques-uns veulent mesme que le lieu où le monastere est basti, soit celuy où les courriers des deux Princes, qui portoient cette nouvelle de l'un à l'autre, se rencontrerent en chemin. L'historien Rigord neanmoins, qui estoit Chapelain du Roy, & actuellement à Bovines avec luy, met la victoire du Prince Loüis un mois avant celle de Philippe: de sorte qu'il y apparence, que

que le sens de la médaille est, qu'au mesme jour de
1214. deux mois consecutifs la France gagna ces deux
batailles. Celle de Bovines arriva un Dimanche
27. de Juill. 27. de Juillet de l'année mille deux cens quatorze.

Autant que Philippe Auguste se montroit digne de sa bonne fortune par sa pieté, autant Jean Sans-terre fit-il voir par les blasphesmes qu'il vomit contre le ciel en cette rencontre, qu'il meritoit tout son malheur. La nouvelle de la bataille de Bovines le mit d'abord dans un si noir desespoir, qu'il ne vouloit plus manger, & estoit résolu de mourir. Il ne revint à luy, que pour évaporer son chagrin par des discours impies, qui faisoient horreur à ceux mesme qui avoient le moins de religion. Il disoit entre-autres choses, que depuis qu'il s'estoit reconcilié avec Dieu & avec le Pape, il n'avoit eu que des disgraces. Ceux qui sçavoient jusqu'où alloit l'impieté de ce méchant Prince, n'estoient pas étonnez de ce discours. De quoy n'estoit point capable un homme qui doutoit de la resurrection : qui faisant faire la curée d'un cerf, disoit que sans avoir jamais oüi la Messe cet animal estoit devenu gras : qui enfin, si nous en croyons les historiens mesmes de sa nation, s'estoit voulu faire Turc, & soûmettre son Royaume au Miramolin ?

Aussi vit-on sensiblement la main de Dieu s'appesantir sur luy, & l'accabler de tous ses fleaux. Philippe Auguste en pouvoit estre l'instrument, & utilement mesme pour l'Etat, pouvant achever de conquerir ce qui restoit aux Anglois dans la Guyenne & dans le Poitou. On l'accusa d'estre tombé dans le défaut de ceux qui sçavent vaincre, & qui ne sçavent pas user de leur victoire. Car au lieu de la poursuivre, il se laissa aller à accorder à Jean Sans-terre cinq ans de treve, que ce malheureux Roy luy fit demander par le Cardinal de

Cor-

Corceon. Aprés quoy le Prince Loüis estant allé en Languedoc, pour achever de soûmettre au Comte de Montfort ce que le Roy luy avoit accordé des terres confisquées sur les Albigeois, il revint à la Cour pour rentrer sur la scene, où on l'attendoit pour y faire le plus grand rôle qu'il y eust encore fait. 1214.

Il y avoit long temps que les Grands & la noblesse d'Angleterre portoient impatiemment un joug que leur Roy rendoit tous les jours de plus en plus insupportable. Le caractere de la Royauté leur estoit venerable en ce temps là, & ce ne fut qu'à l'extrémité, qu'ils se relascherent de ce respect. La mauvaise conduite de Jean Sans-terre fut cause de ce changement: son avarice & sa cruauté leur ayant inspiré le desir de rentrer en possession de certains privileges, accordez à la nation par les bons Rois, pour servir de barriere aux méchans. Saint Edoüard les avoit fait passer en loix, que le Conquerant avoit abolies: mais ceux de ses successeurs qui avoient eu besoin de la faveur du peuple pour monter sur le trosne, en avoient fait revivre beaucoup. Comme ils avoient esté neanmoins les premiers à les violer dés qu'ils s'estoient veu bien affermis, parce qu'ils s'en trouvoient gesnez; l'exemple du Conquerant ayant esté plus suivi que celuy de saint Edoüard, insensiblement ces privileges estoient devenus hors d'usage. On en avoit perdu jusqu'aux actes, lorsque l'avarice & les cruautez du Roy Jean les ayant fait rechercher, le Cardinal de Cantorbery trouva une chartre d'Henri premier, dans laquelle plusieurs estoient contenus. Cette découverte s'estant faite dans un temps où les vexations du Monarque avoient poussé tout le monde à bout, un grand nombre de Seigneurs, auxquels le Cardinal avoit cru la pouvoir communiquer seurement & utilement pour le bien public, résolurent d'un com-

mun accord de rentrer en possession de leurs an-
1215. ciens droits, & prirent des mesures pour y réüssir.

Ils eurent la discretion de ne rien remuer pendant tout le temps que le Roy fut occupé à faire la guerre aux étrangers : seulement l'Archevesque l'avoit fait jurer, en l'absolvant de son excommunication, qu'il rendroit à l'Eglise & à son peuple les privileges que les Rois ses predecesseurs leur avoient accordez. Ce fut à son retour que les Seigneurs voulant prévenir les effets de la mauvaise humeur où l'avoient mis ses disgraces, & se parer des exactions qu'ils prévoyoient devoir suivre une guerre dont ses alliez luy avoient fait faire tous les frais, s'assemblerent à Saint-Edmont sous pretexte de devotion, & se liguerent pour obtenir de gré ou de force ce qu'ils desiroient. La premiere démarche qu'ils firent fut de presenter une requeste au Roy, pour demander, selon son serment, le rétablissement de leurs libertez, c'est le nom qu'ils donnoient à leurs privileges, l'observation des loix de saint Edoüard, & de la chartre d'Henri premier. Le Roy fut surpris & irrité d'un procedé si extraordinaire, au point qu'on le peut imaginer : mais jugeant bien que les Seigneurs n'avoient pas fait cette démarche sans se mettre en état d'aller plus loin, il dissimula son chagrin, & les remit à Pasques à répondre leur requeste. La réponse qu'il fit, fut telle qu'on la devoit attendre. Le Roy s'estant fait lire la chartre dont il estoit question, par l'Archevesque, qui se ménageoit pour le bien public entre l'un & l'autre parti : *Ils devoient demander le Royaume*, s'écria t'il avec un ris qui marquoit son indignation, *je les prie de croire que je ne suis pas d'humeur à leur accorder des privileges, qui de Roy me rendroient esclave : c'est ce que je ne feray jamais.*

Ce refus fut le signal de la guerre. Les Seigneurs liguez choisirent pour chef Robert fils de Gautier,

au-

auquel ils donnerent le nom de Mareschal de l'armée de Dieu, & de la sainte Eglise. La ville de 1215.
Londres, qui se donna à eux presque aussi-tost qu'ils se furent mis en campagne, accredita tellement leur parti, que le Roy se trouvant presque seul, leur envoya Guillaume Comte de Pembroc, grand Mareschal d'Angleterre pour leur parler d'accommodement, & leur offrir satisfaction. Comme ils ne faisoient la guerre que pour avoir la paix, ils receurent avec joye le Comte, & en eurent encore davantage, quand le Roy les ayant assemblez dans une prairie entre Stantes & Wintsor, aprés quelque discussion des privileges qu'ils demandoient, non seulement les confirma, mais il y en ajousta beaucoup d'autres, & les comprit tous dans un acte autentique, dont luy & toute l'assemblée jurerent de concert l'observation. C'est cet acte qu'on appella la Grande charte, celebre écüeil de l'autorité Royale, & source des mouvemens populaires, qui agitent si souvent l'Angleterre.

Si le Roy n'avoit pas agi de bonne foy en cette rencontre, il avoit si bien dissimulé, que tout le monde l'avoit cru sincere, Ce qui étonna d'autant plus, quand peu de temps aprés l'on apprit, que s'estant retiré dans l'Isle de Wich, il y faisoit des préparatifs de guerre. Il en faisoit de plus d'une sorte, & comme un autre Tybere à Caprée, joignant la politique aux armes, pendant que sous pretexte de retraite il negocioit dans les pays étrangers pour en tirer secretement des troupes, il faisoit agir à la Cour de Rome pour mettre le Pape dans son parti. Il réüssit à l'un & à l'autre. Le Pape cassa à sa requeste tout ce qu'il avoit fait en faveur des Seigneurs, & le déclara de nulle valeur, comme ayant esté extorqué par violence. Il les excommunia ensuite, & fit signifier une suspense au Cardinal de Langueton, parce qu'il paroissoit dans leurs interests. Les armes du Roy leur firent

plus de peur que le glaive du Pontife. Tous les scele-
1215. rats de l'Europe s'étant rendus auprés de sa personne, luy avoient fait une armée redoutable, à la teste de laquelle estant rentré dans le Royaume, il marcha contre les rebelles, & s'en alloit tout droit à Londres, s'ils ne luy en eussent fermé le chemin, en fortifiant le chasteau de Rochestre, que le Cardinal de Langueton leur avoit mis entre les mains. Le Roy l'assiegea avec toutes ses forces : mais Guillaume d'Albinet, qui y commandoit, le défendit si vaillamment, que le siege en dura trois mois. Je ne puis passer sous silence la belle action de ce Capitaine, qui réduit à l'extrémité, n'attendant point de secours des Confederez, qui estoient hors d'état de luy en donner, & n'esperant point de misericorde du Roy, empescha un arbalestrier de tuer ce Prince, lorsqu'il venoit reconnoistre les bréches que ses machines avoient fait à la place, disant au soldat d'un ton & avec des paroles qui marquoient que cette proposition luy faisoit horreur, qu'il ne falloit pas porter la main sur l'Oint du Seigneur. Le soldat repliqua qu'en pareille occasion, ce Prince cruel n'en useroit pas de mesme. *Il en sera ce qu'il plaira à Dieu*, repartit le vertueux Seigneur, *j'abandonne ce soin à sa Providence*. L'evénement fit voir que le soldat disoit vray. Les assiegez ayant tenu jusqu'à la derniere extrémité, & jusqu'à manger leurs chevaux, furent enfin obligez de se rendre, & le Roy les eust tous fait pendre, si Savary de Mauleon, qui luy avoit amené de bonnes troupes de Poitou, ne s'y fust fortement opposé. *Sire*, luy dit-il, *la guerre n'est pas finie. Les armes sont journalieres. Si vous faites pendre des gens de qualité, nous tomberons un de ces jours entre les mains des Confederez, qui auront leur tour & nous rendront la pareille. Vostre Majesté ne trouvera personne qui la veille servir à ce prix.* Cette remontrance arresta le Roy, qui se contenta d'envoyer en prison les Seigneurs pris au siege de Ro-

Rocheſtre. Quoy qu'il euſt perdu par un naufrage prés de quarante mille hommes, que Hugues de Boves luy menoit de deçà la mer, il trouva dans ſon camp aſſez de troupes pour faire deux grands corps d'armée, avec leſquels il porta par toute l'Angleterre le fer & le feu comme dans un pays ennemi. 1215.

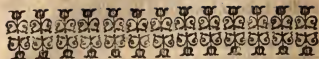
Ce fut dans cette extrémité, que les Seigneurs Anglois, qui en commençant la guerre n'avoient pas préveu ce deluge d'étrangers, prirent réſolution d'appeller à leur ſecours quelque Prince capable de les en defendre, & jetterent les yeux ſur Loüis fils aiſné de Philippe Auguſte. Pour l'y engager par ſon propre intereſt, ils luy défererent la couronne, parce qu'il avoit épouſé Blanche de Caſtille iſſuë d'une fille d'Henri ſecond, regardant Jean comme un uſurpateur, qui eſtoit monté ſur le troſne par le meurtre de celuy à qui il appartenoit. Les mauvaiſes actions de Jean Sans terre avoient tellement prévenu l'eſprit de tout le monde contre luy, qu'on ne croyoit pas ſe tromper de croire que le parti le plus juſte eſtoit toûjours celuy où il n'eſtoit pas. La réputation du Pape en ſouffroit, parce qu'il en jugeoit autrement. Loüis ſuivit le torrent, & quelque dehors de moderation que gardaſt Philippe, ſoit pour ne pas irriter le Pape déclaré contre les confederez, ſoit pour ne pas rompre la treve qu'il avoit accordé à Jean, il contribua de tout ſon pouvoir à élever ſon fils ſur un troſne où tant de ſuffrages l'appelloient. Ils y trouverent tous deux de grandes contradictions de la part de la cour de Rome, dont Jean implora le ſecours contre eux, comme il avoit fait contre ſes ſujets. Le Pape leur envoya le Cardinal Gallon pour les détourner de ce deſſein : mais il n'en pût venir à bout. Loüis luy expoſa ſes raiſons, l'uſurpation de Jean, le meurtre d'Artus, l'oppreſſion des Anglois, la dégradation de la couronne d'Angleterre. Le Legat taſcha d'y répondre : mais ſes réponſes ne détruiſant pas une raiſon ſuperieu-

re qui portoit Loüis à poursuivre cette entreprise, Gallon en vint aux menaces contre le pere & le fils.
1215. Le pere s'excusa, & le fils partit avec de nombreuses troupes, qui allerent prendre terre à Sandwie, où les confederez l'estant venu joindre il marcha à la teste de cette belle armée vers Douvre, où Jean s'estoit avancé. Jean ne l'osa attendre, soit comme disent les uns, qu'il manquast de courage aux approches d'un ennemi dont il avoit éprouvé la valeur ; soit comme écrivent les autres, qu'il ne se fiast pas aux troupes de deça la mer, ayant à combattre contre les François : ainsi il se retira promptement, & laissa Loüis maistre de la campagne, pendant qu'il s'alloit enfermer dans Vinchestre. Loüis jugeant qu'il y avoit quelque chose de mieux à faire que de le suivre, la ville de Londres luy tendant les bras, y marcha, & aprés avoir pris quelques forteresses en chemin faisant, il fit une entrée triomphante dans cette capitale, les Grands & le peuple l'y ayant receu comme leur commun liberateur.

De si heureux commencemens eurent une suite encore plus heureuse. Car quelques jours aprés son entrée, chacun estant dans l'impatience de le voir monter sur le trosne où il avoit esté appellé, il fut solemnellement proclamé & couronné Roy d'Angleterre avec les ceremonies ordinaires, en
1216. l'année mille deux cens seize. Le Cardinal Gallon, qui avoit trouvé moyen de passer la mer, s'efforça inutilement d'éloigner les peuples de luy par une excommunication, dont le Chancelier avoit appellé par avance au Saint Siege. Malgré ces censures Loüis fut reconnu, mesme du plus grand nombre de ceux qui jusques-là avoient suivi Jean, parmi lesquels il est à croire que le Comte de Salisbery fut bien aise d'avoir cette occasion de se vanger des mauvais traitemens qu'il avoit receu de luy. Ce fut un des premiers qui le quitta pour venir recon-

noistre Loüis. Alexandre II. Roy d'Ecosse y vint en personne, & Jean se trouva si deserté de tout ce qu'il y avoit de Grands dans l'Etat, qu'il ne luy restoit presque plus que l'ombre de la Royauté. 1216.
Les conquestes que Loüis fit ensuite par soy-mesme & par ses Lieutenans, des Comtez de Kent, de Suthsex, de Suffolc, de Norfolc, d'Essex, d'Yorch, de Lincolne, & de beaucoup d'autres, jetterent le malheureux Roy dans un si furieux desespoir, qu'on eust dit qu'il eust entrepris de s'ensevelir enfin luy-mesme dans les ruines de son pays. Car voyant Loüis attaché au siege de Douvre, que ce Prince avoit laissé derrriere luy par une faute dont le Roy son pere luy avoit remonstré les suites, Jean assembla avec ce qu'il avoit de troupe, tous les vagabonds qu'il pût trouver, & se mettant à la teste de cette armée de voleurs, alla achever de ruiner son peuple, comme si aprés avoir tout perdu, il eust encore voulu s'oster la consolation d'estre plaint. Les cruautez & les violences qu'il exerça dans cette excursion comblerent la mesure de ses crimes & hasterent son chastiment. Une partie de son armée perit pour s'estre précipitemment engagée à passer une riviere qu'elle ne connoissoit pas. A peine échapa-t'il luy-mesme, & en échappant il ne fit que changer de genre de mort. Car cet accident luy causa un chagrin, qui joint à un excés qu'il fit à manger des pesches & à boire de la cervoise, luy donna une fiévre dont il mourut, aprés avoir neanmoins receu les derniers sacremens de l'Eglise, dans la cinqnante-uniéme année de son âge, la dix-huitiéme de son regne : laissant son heritier presque au berceau, son ennemi sur son trosne, & ses peuples en possession de tenir teste à leurs Souverains.

Fin du second Livre.



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE TROISIE'ME.

LOUIS FILS DE PHILIPPE AUGUSTE Roy de France, contraint de ceder la couronne d'Angleterre à Henri III. fils de Jean Sans-terre. Henri vaincu, & fait prisonnier par Simon de Montfort, Comte de Leycestre, chef d'un parti de revoltez: & rétabli sur le trosne par Edoüard I. son fils.

1216. ALGRE' la mauvaise conduite & les disgraces de Jean Sans terre, ce Prince avoit eu la prudence, ou le bonheur de se conserver deux ressources, qui furent le salut de son fils. L'une estoit la faveur du Pape, qu'il avoit mis dans son parti par une voye dont les Anglois avoient honte, mais qui leur fut de grand secours, pour empescher que leur monarchie ne tombast en des mains étrangeres. Innocent & Honoré III. s'y employe-

rent

rent l'un apres l'autre avec une égale application, & le Cardinal Gallon leur Legat, s'y porta avec 1216.
tant d'ardeur, qu'il donna à son zele un air de partialité, messéant, mesme dans les meilleures causes, aux ministres du Pere commun.

L'autre ressource que le Roy Jean avoit conservé à sa famille, estoit trois anciens serviteurs d'une fidelité à l'épreuve de ses adversitez, & d'un merite capable de rétablir ses affaires, pour peu qu'il eust sceu seconder leur habileté & leur valeur. Le premier estoit Guillaume le Mareschal, Comte de Pembroc, pere de quatre enfans, tous heritiers de son courage, & de l'épée de grand Mareschal d'Angleterre, qu'ils porterent successivement aprés luy. Le second fut Pierre des Roches, Gentilhomme Poitevin, Evesque de Vinchestre, bon homme de guerre avant qu'il fust Evesque, bon Evesque quand il cessa d'estre homme de guerre, toûjours homme habile, & d'une politique, qui ne luy laissa faire de faux pas, que dans ce point de prosperité, où l'on est trop ébloüi pour étudier ses démarches. Le troisiéme fut Hubert de Bourg, élevé aux armes dés l'enfance, où une valeur fort determinée, une application fort assiduë, une longue experience luy avoit acquis une grande réputation.

Ce fut ce dernier, qui arresta le cours de la fortune Françoise en Angleterre, & qui y mit une borne qu'elle ne pût passer. Il estoit Gouverneur de Douvres, & s'y estoit jetté à propos pour défendre la place contre Louis qui l'estoit venu assieger. Il y avoit si bien réüssi, que quoyque le siege eust desja duré assez long-temps, les assiegeans n'y estoient gueres plus avancez que le premier jour.

Dés le commencement il avoit montré dans une occasion délicate jusqu'où pouvoit aller sa constance. Loüis avoit pris prisonnier de guerre son frere Thomas de Bourg à Norvic, & l'ayant amené à

Douvres; avoit menacé de luy faire trancher la
1216. teste, si le Gouverneur ne rendoit la place. Hubert écouta cette menace, avec une fermeté de Romain, & répondit, en sacrifiant son sang à son devoir, qu'il aimoit mieux qu'on luy reprochast d'avoir manqué de naturel envers son frere, que de fidelité à son Roy. Heureusement il avoit affaire à un Prince humain, & incapable d'aller plus loin que la menace. Loüis fut irrité de voir ses armes retardées, & en danger d'échoüer par l'opiniastreté du Gouverneur; & le dépit qu'il en conceut luy fit dire dans la colere, qu'il feroit pendre la garnison: mais il n'attenta rien sur Thomas de Bourg. Il eut mesme pour Hubert, depuis cette belle action, des égards qu'il n'avoit pas eu auparavant, puisqu'à la nouvelle de la mort du Roy Jean, quoyqu'il ne doutast plus que l'Angleterre ne pliast desormais devant luy, au lieu de le menacer, comme il avoit fait jusques-là, il employa, pour le gagner, les promesses & la persuasion: quelques-uns disent, qu'il luy fit parler par le Comte de Salisbery, d'autres écrivent, que luy ayant proposé une conference, il luy parla luy-mesme. *Vostre maistre est mort*, luy dit-il, *vous voyez bien que vous ne pouvez plus tenir long-temps cette place, puisque vous ne pouvez plus esperer de secours: rendez la de bonne grace, puisque vous ne sçauriez la conserver, & ne vous picquez pas mal à propos de garder à un homme mort une fidelité que vous ne devez plus qu'à moy. J'avoüe que j'acquereray avec plaisir un serviteur tel que vous: mais je crois que vous ne vous repentirez pas aussi de m'avoir choisi pour maistre. Vous trouverez auprés de moy des avantages que vous ne trouverez pas ailleurs. Vous aurez part à ma confiance, & une place honorable dans mon conseil; & vous verrez par mes bienfaits, que je sçay faire justic à tout ce que vous valez.* Un pareil discours dans

dans la bouche d'un grand Prince estoit une grande tentation ; les menaces eussent esté moins à craindre, mais ce Capitaine montra un courage également à l'épreuve de tout. Il répondit à Loüis avec le respect deu à sa naissance & à sa dignité ; & ne voulant pas mesme luy donner le chagrin de le refuser en face ; aprés luy avoir dit, que le feu Roy avoit laissé des enfans, ausquels les serviteurs du pere devoient la mesme fidelité qu'à luy, il ajousta, que pour ce qui regardoit la reddition de la place, il ne pouvoit rien décider, sans prendre l'avis de ses Officiers. S'estant retiré aprés cette réponse, il assembla à la verité ses Officiers, mais ce fut pour conclure avec eux d'estre fidelles jusqu'au bout, & de se défendre jusqu'à l'extrémité. 1216.

Le Prince ayant appris cette résolution, & se voyant retardé par un siege, qui paroissoit devoir estre long, assembla les Seigneurs Anglois de son parti, pour déliberer avec eux sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture presente. Ils furent tous d'avis qu'il retournast à Londres, où se montrant à toute l'Angleterre sur le trosne de ses Rois, ils ne doutoient pas, disoient-ils, qu'il ne vist bientost à ses pieds les restes du parti contraire, & le Gouverneur de Douvres avec les autres. Il suivit ce conseil : il leva le siege, & remena ses troupes à Londres. mais il n'y eut pas demeuré long-tems, qu'il reconnut qu'il s'estoit trompé, quand il avoit cru que la mort du Roy Jean le rendroit paisible possesseur du Royaume.

Pendant qu'il s'acheminoit à Londres, le grand Mareschal assembloit à Glocestre tout ce qu'il pouvoit de Barons attachez au parti du feu Roy, & leur ayant produit le petit Henri troisiéme du nom, l'aisné de ses fils, le fit couronner en leur presence le vingt huitiéme jour d'Octobre de l'année mille deux cens seize ; l'Evesque de Vin- 28. d'Oct.

 che-

chestre fit la ceremonie, & le Legat y assista, pour
216. recevoir du nouveau Monarque l'hommage promis au Pape par le défunt. La fierté Angloise souffroit impatiemment cette espece de servitude, mais le parti avoit esté jusques là trop bien servi par le Legat, & avoit encore trop grand besoin du Pape, pour émouvoir à contre temps des contestations sur ce point. Le grand Mareschal, homme de bon sens, & qui alloit au solide, fit faire au petit Roy tout ce qu'il crut capable de contenter la Cour de Rome, & l'evénement montra qu'il avoit fait sagement.

La nouvelle de ce couronnement ayant esté portée à Londres, Loüis vit bien qu'il n'estoit pas Roy d'Angleterre sans contradiction, & qu'il falloit recommencer la guerre. Il ne balança point; il se mit en campagne, & alla assieger Hereford. Il le prit, mais le temps qu'il y employa commença à luy faire comprendre, qu'il avoit beaucoup perdu à la mort du Roy Jean. Il fut confirmé dans cette pensée, par la résistance qu'il trouva encore dans la forteresse de Berkamsted, quoy qu'à la fin il s'en rendist maistre.

En effet: l'unique motif, qui faisoit tolerer aux Anglois la domination d'un Prince étranger, ayant cessé par cette mort, l'amour des Princes naturels, l'aversion des étrangers, sur tout des François, que cette nation a dans le sang, sembla renaistre tout à coup en eux.

Dans cette disposition les censures du Legat, qui ne leur avoient pas fait peur durant la vie de Jean Sans-terre, commencerent à les effrayer; & comme ce Prelat obligeoit tous les Curez à les publier toutes les festes, le scrupule qu'elles causoient aux ames craintives, se renouvelloit trop souvent, pour pouvoir estre aisément calmé.

On vit encore un grand effet de certaines lettres circulaires, que le grand Mareschal, déclaré

tu-

tuteur du Roy, & regent du Royaume, avoit écrites aprés le couronnement, aux premiers Magistrats des Provinces, par lesquelles il les exhortoit à maintenir dans l'obeïssance du legitime souverain les peuples de leur Jurisdiction, promettant de grandes récompenses à ceux qui dans cette importante occasion signaleroient leur fidelité. 1216.

Les historiens de delà la mer disent que l'insolence des François, leur avidité insatiable, & le mépris avec lequel ils traitoient les habitans du pays, ne fut pas ce qui contribua le moins à ramener le peuple dans le parti opposé. Cela est plus croyable que ce qu'ils ajoustent, que le Vicomte de Melun, qui avoit suivi Loüis à Londres, y estant tombé malade, & se voyant prés de mourir, avoit déclaré en secret à des Seigneurs Anglois de ses amis, que le dessein de ce Prince estoit de chasser d'Angleterre, aussi-tost qu'il s'en seroit rendu maistre, ceux mesmes qui l'y avoient appellé, comme des rebelles & des traistres, ausquels il ne se fieroit jamais; qu'il en avoit fait un serment solemnel, & que seize des principaux de sa suite avoient en mesme temps juré de l'aider dans cette entreprise. Quelque extravagante que fust cette fable, elle ne laissa pas de donner de l'inquietude à des esprits foibles, & de les détacher du parti François. A quoy aida encore beaucoup le refus que le Prince fit du gouvernement d'Herefort à un Seigneur du pays qui le demandoit, les Seigneurs François n'ayant pas esté d'avis, que dans un temps où l'on voyoit les Anglois chanceler, on leur confiast des places importantes.

Ainsi Loüis sentoit son parti s'affoiblir insensiblement, & perdre beaucoup de sa premiere ardeur, mais non pas de telle maniere, qu'il ne fust toûjours redoutable à celuy d'Henri. Il avoit des troupes, & des villes, il faisoit encore des conque-

stes, & quoyque les Seigneurs Anglois, qui le
1216. suivoient, parussent refroidis, ils y estoient retenus par honneur, & par cette crainte secrete qu'ont toûjours les rebelles, que leurs Souverains n'oublient pas les fautes qu'ils leur pardonnent. En un mot, il parut encore assez considerable au grand Mareschal, pour luy faire desirer une treve. Loüis avoit sujet de douter s'il la luy devoit accorder; il y avoit des raisons pour & contre: Les nouvelles qu'il receut de Rome dans le temps qu'on la proposoit, le déterminerent à y consentir.

Innocent III. avoit trouvé si mauvais, que malgré ses défenses & ses menaces Loüis eust entrepris l'affaire d'Angleterre, qu'il avoit d'abord résolu d'agir contre luy avec toute la rigueur des censures, aussi bien que contre le Roy son pere; quelques mesures que ce Prince eust gardé pour le ménager. A la premiere nouvelle qui vint à Rome du passage des François delà la mer, ce Pontife fit un sermon, où ayant pris pour thesme ce passage d'Ezechiel: *Glaive, glaive, sors du fourreau pour luire, & pour frapper*, il fit un discours fulminant contre Philippe & contre son fils.

Heureusement, pour arrester les effets de ces premiers mouvemens de l'indignation du saint Pere, arriverent à Rome trois Envoyez, que le Prince luy avoit députez en partant, pour se justifier auprés de luy sur l'entreprise d'Angleterre, & pour luy exposer les raisons d'honneur, de justice, d'interest, qui l'y avoient engagé. Quelque irrité que fust le Pontife, cette marque de respect l'adoucit. Les Envoyez s'en apperceurent bien dés la prémiere audiance qu'ils en eurent. Car quoy qu'il leur dist durement, lorsqu'ils luy donnerent les lettres de leur maistre, & qu'ils le saluerent de sa part, qu'il estoit indigne qu'il luy rendist le salut: Courceuil, qui portoit la parole, ayant répondu

du respectueusement, que sa Sainteté l'en jugeroit digne, quand elle auroit oüi ses raisons, par lesquelles elle reconnoistroit, que c'estoit un Prince fort chrétien, fort catholique, fort dévoué à sa personne & à l'Eglise, le Pape prenant un ton plus doux, leur dit à tous trois, qu'il les entendroit volontiers, & autant de fois qu'ils le voudroient. 1216

L'impatience qu'il témoigna de les revoir, augmenta la confiance qu'ils avoient conceu d'en estre favorablement écoutez. Deux jours aprés cette premiere audiance, il leur en donna une seconde, où leur ayant laissé tout le temps dont ils avoient besoin pour plaider la cause du Prince, il voulut luy-mesme servir d'Avocat au Roy d'Angleterre, & leur fit des objections, dans lesquelles il montra beaucoup de capacité & de presence d'esprit.

Le chef de la députation ayant exposé en peu de mots la mort cruelle d'Artus de Bretagne, assassiné par le Roy Jean son oncle, la justice que cette Province en avoit demandé au commun Souverain, le jugement des Pairs contre le meurtrier: Le Pape prit la parole, & dit que c'estoit de quoy on s'étonnoit, que les Pairs de France eussent entrepris de faire le procés à un grand Roy, & de le condamner à mort, comme si la dignité Royale ne l'avoit pas deu exempter de répondre à ce tribunal; que quand il y auroit deu répondre, n'y ayant point en effet répondu, il n'avoit pû estre jugé que par contumace, & qu'un jugement par contumace ne devoit pas aller à la mort; que ce Prince avoit des enfans, qu'on ne pouvoit justement priver de l'heritage paternel, à moins que le pere ne fust convaincu d'heresie, ou de crime de leze-majesté; que pour ce qui regardoit l'Angleterre, Loüis n'y avoit aucun droit, quand mesme Jean n'y en auroit plus, le Roy de Castille excluant Blanche, par-

ceque le masle exclud la femelle, & à son défaut la
1216. Reine de Leon, qui estoit l'aînée de Blanche, y ayant de plus justes prétentions; qu'au reste, l'Angleterre relevant du saint Siege, c'estoit l'attaquer luy-mesme, que d'attaquer son vassal, avant que de luy en avoir demandé justice; que d'ailleurs, il ne voyoit pas comment Loüis se pouvoit parer des censures, tout nouvellement portées par le Concile de Lion contre ceux qui troubloient les Croisez, du nombre desquels estoit le Roy Jean; qu'il les avoit fulminées luy-mesme, & contre les Barons Anglois, & contre les fauteurs de leur revolte; qu'enfin il paroissoit clairement, que ce prétendu droit de Loüis sur la couronne d'Angleterre estoit un pretexte trouvé aprés coup, puisque depuis le jugement des Pairs la France avoit reconnu Jean pour Roy, & ne s'estoit point avisée, dans les traitez qu'elle avoit fait avec luy, de luy en disputer le titre.

Courcueil ne manqua pas de réponse à toutes ces objections du saint Pere, & donna à sa cause toutes les couleurs, qui la pouvoient rendre plausible. Il dit, que si Jean estoit Roy d'Angleterre, il estoit aussi Duc de Normandie, & en cette qualité justiciable du Roy de France & de ses Pairs; qu'on ne pouvoit contester à un Souverain le droit de juger son vassal, & encore moins celuy de punir les crimes commis dans ses états, mesme par ceux qui ne seroient pas ses vassaux; qu'en France on condamnoit à mort les contumaces comme les autres, & que les enfans, qui leur naissoient depuis leur condamnation, ne succedoient point à leurs biens; que pour le trosne d'Angleterre, vacant depuis ce jugement, quoyque Blanche épouse de Louïs n'en fust pas la plus proche heritiere, ceux qui l'estoient ne se presentant point pour recueillir leur heritage, les loix luy permettoient de s'en saisir, sauf, quand elle en seroit requise, à

leur

leur faire droit sur leurs pretentions ; que quant à ce qu'on objectoit, que l'Angleterre relevoit du Pape ; long-temps avant qu'elle luy eust fait hommage, Jean avoit declaré la guerre à Louïs, qu'ainsi c'estoit une ancienne querelle, où sa Sainteté n'avoit point de part ; qu'il en estoit de mesme de la Croix, que le premier n'avoit prise que pour se mettre à couvert des armes du second, qu'il s'estoit attirées ; que ce n'estoit point la cause des Barons qui avoit fait passer la mer à son maistre, mais la sienne propre, pour oster une couronne, qui luy appartenoit, à un usurpateur injuste, auquel si depuis le jugement des Pairs on avoit encore donné le nom de Roy, pour ne pas faire naistre des obstacles à des traitez utiles, on ne l'avoit donné, que comme on laisse quelquesfois par tolerance le nom d'Abbé à un homme qui n'a plus d'Abbaye. 1216.

Si ces réponses ne persuaderent pas le Pape, elles acheverent au moins de l'adoucir, & luy furent un pretexte qu'il prit volontiers, pour differer à fulminer des censures odieuses contre un Prince qu'il estimoit, & qu'il regardoit comme un des plus seurs appuis du saint Siege. Il s'en estoit expliqué, au fort de sa colere, par des paroles qui furent remarquées, & qu'ont recueilli les historiens, mesme les moins favorables à Louïs. *Helas! la malheureuse affaire*, s'écria-t'il en se frappant la poitrine ; *je n'y vois que du deshonneur, & de la perte pour l'Eglise. Si le Roy d'Angleterre est vaincu, sa honte est la mienne, puisque je suis obligé de le défendre. Si le Prince François succombe, ce que Dieu ne veüille permettre, c'est une grande playe pour moy ; car je l'ay toûjours regardé comme mon bras droit dans mes necessitez, ma consolation dans mes afflictions, mon refuge dans les persecutions de l'Eglise ; & j'aimerois mieux mourir, qu'il luy arrivast du mal.* Ces sentimens de tendresse pour

Louïs

Louïs estant devenus plus vifs dans le Pape, à mesure que ce Prince faisoit ces démarches respectueuses pour l'appaiser, il dit aux Envoyez, qu'il vouloit attendre des nouvelles de son Legat, avant que de prendre son parti sur la fulmination des censures.

1216.

Ainsi l'affaire estoit demeurée suspenduë, jusqu'à ce que le Roy Jean estant mort, & presque en méme temps le Pape Innocent, Honoré III. qui luy avoit succedé, fut sollicité de prendre la protection du petit Henri, dont le parti se trouvoit plus fort qu'on ne l'eust osé esperer.

Ce Pontife, desja engagé à la deffense d'une cause, qui avoit paru bonne au saint Siege entre les mains d'un méchant homme, & qui devenoit beaucoup meilleure en celles d'un enfant innocent, fut tout-à fait déterminé à y employer les censures par une lettre de son Legat, qui les avoit prévenuës par les siennes. Le Pape ayant pris sa résolution, en avertit les Envoyez, qui la firent sçavoir à leur maistre, dans un temps où la diserte d'argent commençoit à le rendre timide contre les foudres du Vatican, qu'il n'avoit pas trop craint jusques là; & ces deux raisons, fortifiées l'une par l'autre, luy firent accepter la suspension d'armes, qui, de tous les partis qu'il pouvoit prendre, estoit le moins convenable à ses affaires.

A cette faute il en adjousta une autre, encore plus préjudiciable à ses interests. Dés que la treve fut concluë, il quitta l'Angleterre, & repassa en France
1217. pour chercher ce qui luy manquoit: mais en cherchant ce qu'il n'avoit pas, il perdit beaucoup de ce qu'il avoit; le grand Mareschal profitant de son absence, détacha de son parti Guillaume, son fils aisné, beau-frere du Roy, Seigneur de grande réputation, en mesme temps que les Comtes de Salisbery, d'Arondel, de Varennes, & d'autres abandonnoient le parti François pour suivre celuy d'Henri.

A peine

A peine la treve fut expirée, que Louïs estant de retour à Londres environ les festes de Pasques, s'apperceut que son ennemi s'estoit enrichi de ses pertes, & par le grand nombre de gens de marque qui s'estoient déclarez pour luy, & par l'entreprise qu'ils firent sur le chasteau de Monsorel, que le Comte de Chestre assiegea. Il ne le prit pas neanmoins, Henri Baibroc, qui le défendoit, ayant tenu vigoureusement, jusques à l'arrivée d'une armée, que le Prince forma à la haste de quelques-unes de ses anciennes troupes, & de vingt-mille hommes de nouvelles, qui sortirent de Londres sous ses enseignes. 1217.

Cette armée estoit commandée par le Comte du Perche, accompagné de beaucoup de Seigneurs de l'une & de l'autre nation. Le Comte estant parti de Londres, prit le chemin de Saint-Alban, d'où s'estant avancé jusqu'à Dunestable, il marchoit droit à Monsorel, résolu d'attaquer les troupes, & les travaux des assiegeans: mais ils ne l'attendirent pas. Soit qu'ils fussent moins en nombre, soit qu'ils fussent moins braves, ils se retirerent à Nottinghan, & laisserent à l'armée du Comte la place & la campagne libres.

Pour profiter de cet avantage, les Confederez furent d'avis de mener leurs troupes droit à Lincolne, dont la ville estoit à eux, & le chasteau aux ennemis, Cette résolution estant prise, l'armée se mit en marche, & se rendit à Lincolne, où s'estant logée dans la ville, elle commença à attaquer & à battre furieusement le chasteau.

La défense ne fut pas moins vigoureuse que l'attaque, & donna le temps au grand Mareschal de venir secourir la place. Ce General n'eut pas plûtost appris, que les confederez prenoient leur route de ce costé là, qu'il fit assembler la noblesse, les milices, & les garnisons, qui suivoient le parti d'Henri, & leur donna rendez-vous à Newarc, où

il se trouva accompagné de l'Evesque de Vinche-
1217. stre; & d'un grand nombre de Seigneurs.

Outre le grand Mareschal & son fils, on y voyoit les Comtes de Chestre, de Salisbery, de Ferrieres, d'Albermale, Savary de Mauleon, les deux d'Albinet, Canteleu pere & fils, Basset, Mareschal, Brienne de l'Isle, Robert de Vieux-pont, Geoffroy de Luci, un celebre avanturier nommé Foulques, chef d'un corps de déterminez, & beaucoup d'autres dont les noms ont échapé aux historiens.

Le Legat ne manqua pas cette occasion de signaler son zele pour la cause, qu'il avoit si ardemment embrassée. C'estoit la semaine de la Pentecoste, dont l'armée avoit passé trois jours en grande devotion à Newarc, chacun s'estant disposé au combat par l'usage des sacremens, & une grande assiduité aux prieres. Cette disposition parut au Legat la plus favorable du monde, pour inspirer une nouvelle ardeur aux troupes du grand Mareschal, en leur remontrant, que la cause qu'ils soûtenoient, estoit celle de Dieu. Ce fut à l'issuë de la messe, que ce Prelat estant revestu de ses habits de ceremonie, & environné d'un Clergé nombreux, éleva la voix, & parla en ces termes. *Si jamais soldats allerent au combat avec asseurance de la victoire, c'est vous, aujourd'huy, braves Anglois, vous pouvez sans présomption, vous la promettre de la justice de vostre cause, de la qualité de vos ennemis, du nombre extraordinaire de gens d'un nom, & d'une naissance illustre, que je vois marcher à la teste de cette redoutable armée, enfin de la protection du ciel que vous venez de vous rendre propice par vostre pieté exemplaire. Vous combattez pour vostre Roy, contre un Prince, qui sans aucun droit est venu s'emparer de son trosne, & imposer un joug étranger à la plus libre nation du monde. Une si bonne cause ne peut manquer de réüssir entre vos mains.*

mains. Voila la fleur de l'Angleterre assemblée sous les mesmes drapeaux, & vostre armée est moins composée de soldats que de Capitaines: que n'a t'on point droit d'en attendre? Au contraire, que se peut promettre un Prince dans un pays étranger d'une troupe de rebelles, que la mauvaise conscience rend timides, & d'un ramas confus de gens de differentes nations, que le desir du butin assemble, & non pas le desir de la gloire, encore moins l'amour du devoir: gens au reste desja tant de fois frappez des foudres de l'Eglise, qu'ils sont en horreur au peuple, lequel tandis que vous combattrez, levera les mains au ciel pour vous, & joindra ses vœux à vos armes pour vous asseurer la victoire. 1217.

Le Legat ayant fini son discours, renouvella les censures contre Loüis, & ceux qui suivoient son parti; promit la vie éternelle & la remission des pechez à ceux qui assisteroient au combat qu'on alloit livrer aux rebelles. Ensuite dequoy ayant donné une absolution generale, & sa benediction à l'armée, on s'arma sur le champ, & on se mit en chemin, avec cette ardeur qui est d'ordinaire le présage d'un bon succés.

Pendant ce temps-là, les assiegeans pressoient la place par deux endroits, & nonobstant la resistance de beaucoup de braves gens qui la défendoient, ils l'auroient enfin emportée, si le secours ne fust venu à propos pour la délivrer. Les confederez le craignoient si peu, que quand on leur vint annoncer que les ennemis paroissoient, ils firent de grands éclats de rire, comme insultant à leur foiblesse, & en s'applaudissant eux-mesmes, de se voir à la veille de prendre une place, & de gagner une bataille. Dans cette confiance, en mesme temps que le Comte de Winchestre & Fils-Gautier alloient reconnoistre les ennemis, le Comte du Perche fit redoubler l'attaque de la forteresse, toutes les machines furent mises en œuvre, & tous les soldats

soldats furent employez. Mais la mesme raison
1217. qui engageoit les assiegeans à faire de nouveaux efforts, donnoit une nouvelle vigueur aux assiegez pour les repousser, puisqu'en mesme temps qu'on battoit leurs murailles, ils voyoient de dessus leurs tours les troupes du grand Mareschal qui accouroient pour les secourir.

Le Comte de Winchester, & Fils-Gautier, qui les avoient veuës de plus prés, s'estant avancez jusques sur une éminence, qui estoit entre la ville & eux, rapporterent au Comte du Perche que cette armée marchoit en bel ordre, mais qu'elle estoit inferieure en nombre à celle qu'ils avoient dans la ville; qu'ainsi leur sentiment estoit qu'on sortist, qu'on se mist en bataille, qu'on allast occuper la hauteur qu'ils venoient de reconnoistre, & qu'on y attendist les ennemis; qu'infailliblement on les prendroit comme des oyseaux dans des filets: c'est l'expression de l'historien, qui a rapporté leurs paroles. Le Comte du Perche, soit qu'il se fiast peu à la fidelité des Anglois, soit qu'il doutast de leur capacité, voulut s'aller éclaircir luy-mesme de la verité de leur rapport. Il prit avec luy un Seigneur François, que l'historien d'Angleterre ne nomme point, quoy qu'il luy donne la qualité de Mareschal de France; & s'estant avancez ensemble jusqu'au lieu d'où l'on découvroit la marche de l'armée ennemie, ils en jugerent autrement que les deux Anglois, & n'en jugerent pas si bien. Car voyant dans leur bagage, qui estoit gros, & qui occupoit un grand terrain, des drapeaux déployez, comme dans les brigades, ils le prirent pour un corps de troupes, & creurent l'armée plus nombreuse qu'elle n'estoit. Le rapport qu'ils en firent, quand ils furent de retour, partagea fort les sentimens; les uns jugeant avec le Comte de Vinchestre qu'il falloit sortir hors des murs, & aller au devant du grand

Mare-

Mareſchal, les autres eſtant d'avis, avec le Comte du Perche, d'attendre l'ennemi dans la ville, 1217.
en continuant de preſſer le chaſteau. Ce dernier avis, quoyque le moins bon, fut ſuivi, vray-ſemblablement, parce que c'eſtoit celuy du General. Ainſi l'on diviſa l'armée, dont une partie fut occupée à continuer l'attaque du chaſteau, l'autre à défendre les portes de la ville.

Le grand Mareſchal fut inſtruit des mauvaiſes meſures que les confederez avoient pris pour le recevoir, par un homme qu'on trouva moyen de luy envoyer de la forteresse, & qui luy dit en meſme temps, qu'il y avoit dans cette place du coſté qui regardoit la campagne, une porte dérobée, par laquelle il pouvoit faire entrer des ſoldats, non ſeulement pour ſecourir le chaſteau, mais pour attaquer meſme la ville. Le grand Mareſchal profitant de cet avis, commanda l'avanturier Foulques pour marcher avec ſa troupe de ce coſte-là, tandis qu'avec le reſte de l'armée il pourſuivit ſon chemin de l'autre.

Les confederez avoient ſi mal pris leurs précautions, que ſans qu'ils s'en apperceuſſent, Foulques, & ſes gens entrerent dans la place; de ſorte que, comme ils continuoient à l'attaquer toûjours vivement, ils furent ſurpris d'y voir tout d'un coup renouveller la réſiſtance, & tomber ſur eux une greſle de dards & de traits, qui les deſoloit. Foulques ſe laiſſa emporter trop loin dans l'ardeur de ce premier ſuccés. Car ſe croyant desja en eſtat de faire quelque choſe de plus que de ſe deffendre, il fit une ſortie, qui d'abord mit les aſſiegeans en deſordre; mais ceux-cy ayant eu le temps de ſe reconnoiſtre, & de faire avancer un eſcadron, les gens de Foulques furent repouſſez, & luy-meſme pris priſonnier. On l'emmenoit, lorſque ſes ſoldats s'appercevant qu'il leur manquoit, retournerent à la charge en deſeſperez, & firent

de

de si grands efforts, qu'ils le retirerent, & le remmenerent avec eux dans la forteresse.

1217. Pendant que Foulques occupoit ainsi les confederez du costé du chasteau, Savary de Mauleon, commandé pour les attaquer du costé de la ville, enfonça avec ceux qui le suivoient, la porte qui regarde le Septentrion. Il y eut là un rude combat des Anglois contre les Anglois mesmes. Car les Seigneurs de cette nation du parti des confederez avoient entrepris de garder les portes. La victoire balança long-temps, mais les assaillans ayant tué la plûpart des chevaux de ceux du parti opposé, ceux-cy, peu accoustumez à combattre à pied, furent enfin mis en desordre. En ce moment, tout l'effort du combat tomba sur le Comte du Perche, & les François qui l'accompagnoient. Quelques braves qu'ils fussent, ils estoient trop peu pour résister long-temps à la multitude des troupes du grand Mareschal, qui entroient continuellement dans la ville, & qui y trouvant, en entrant, de si beaux commencemens de victoire, la poursuivoient avec une ardeur, & une impetuosité incroyable. Tout plia devant eux, & chacun prit la fuite avec une confusion qui dissipa en un moment toute cette armée. Il en fut beaucoup tué à une porte qui est du costé du midy, où les fuïards s'estoient jettez pour gagner la campagne : parce que la précipitation n'ayant pas permis d'arrester un des costez de cette porte, il se refermoit de temps en temps, & se refermant avec un travers de bois qui le joignoit au costé opposé, obligeoit les cavaliers à descendre pour l'ouvrir à mesure qu'ils arrivoient, de sorte que quand la foule estoit grande, pour peu qu'ils fussent pressez par ceux qui les poursuivoient, il s'en faisoit un grand carnage. Ceux qui échaperent à l'épée du vainqueur estant trouvez épars dans la campagne, furent massacrez par les paysans ; & à peine de toute cette armée s'en retira-t'il

t'il deux cens à Londres, où le mauvais accueil du Prince, & le reproches sanglants qu'ils en receurent, leur firent regretter d'avoir survescu à leurs compagnons & à leur gloire. Le Comte du Perche fut tué l'épée à la main. On le sollicita de se rendre, mais il jura qu'il ne se rendroit point à une nation infidelle, & qui avoit trahi son Roy. Il continuoit à combattre avec un courage capable d'arrester la victoire, lorsqu'il receut un coup dans son casque, qui luy entra dans la teste par la visiere, & l'étendit mort sur la place. 1217.

La parenté & la patrie fit épargner le sang Anglois. On prit un grand nombre de prisonniers, dont les plus remarquables furent Saërus Comte de Winchestre, Gilbert de Gand, que Loüis avoit fait Comte de Lincolne, Henri de Boun Comte d'Hereford, Guillaume de Moubray, Olivier d'Harcour, Robert Fils-Gaultier, Richard Munfichet, Roger de Crecy, Guillaume de Beauchamp, Robert de Ropesse, Guillaume Colville, Guillaume de Ros, Radulphe Cheinduit. Comme ces prisonniers estoient tous gens de la premiere noblesse, & des premieres dignitez du Royaume, ils furent honnestement traitez. On en usa plus severement envers les habitans de Lincolne, qui avoient dés le commencement suivi le parti de Loüis. Aprés qu'on se fut saisi du bagage, des officiers & des soldats, on pilla les maisons des bourgeois: on n'épargna pas les eglises, non pas mesme la cathedrale, le Legat ayant déclaré qu'il abandonnoit les Chanoines, comme des excommuniez indignes de la protection des Canons. Le soldat s'enrichit tellement de tant de sortes de dépoüilles, qu'on appella ce combat la foire de Lincolne. On trouva à butiner jusques dans la riviere, où des femmes, qui craignoient le pillage & la licence des soldats, s'estant embarquées sans con-

conducteurs avec ce qu'elles avoient de meil-
1217. leur, perirent chargées de leurs richesses, que l'avidité du soldat alla découvrir jusqu'au fond des eaux.

Ce combat se donna le quatorziéme de Juin, le samedy d'aprés la Pentecoste, & dura depuis deux heures du soir jusqu'à bien avant dans la nuit. Les suites en furent encore plus funestes à Loüis & à son parti, que n'avoit esté le combat mesme. Car depuis ce jour, les hommes & les places le quitterent sans ménagement. Dés le lendemain la garnison de Monsorel abandonna cette forteresse, qui fut incontinent rasée par ordre du grand Mareschal, & en peu de temps le parti François se trouva presque renfermé dans la seule ville de Londres.

Dans cette extrémité, Loüis écrivit en France au Roy son pere, & à Blanche de Castille sa femme, l'état où il estoit réduit, la perte qu'il venoit de faire à Lincolne, les avantages que ses ennemis en avoient tiré, l'ascendant que les troupes d'Henri en avoient pris sur les siennes, la perte de ses places, la desertion de ses soldats, le besoin d'argent où il estoit, la disette de toutes choses où se trouvoit la ville de Londres; l'impossibilité où il se voyoit réduit de la défendre & d'en sortir, s'il ne recevoit bien tost un secours qu'il ne pouvoit attendre que de France, dans la disposition d'esprit où estoient les Anglois à son égard.

Ces nouvelles affligerent Philippe Auguste, mais ce Prince ne voulant pas se broüiller avec le Pape, que la continuation de cette guerre n'avoit desja que trop irrité, abandonna à Blanche le soin d'envoyer du secours à son époux. L'habileté & la diligence avec laquelle la jeune Princesse s'acquitta de cette commission, la fit regarder dés ce temps-là comme une personne au dessus de son sexe. Ses soins meritoient plus de succés. Elle avoit levé de

bons

bons hommes, & fait équiper une belle flotte, qui estant partie un peu aprés la mi-Aoust, alloit à 1217.
temps pour relever les esperances de Loüis, si elle fust arrivée à bon port. Elle estoit conduite par un habile corsaire, celebre dans l'histoire de ce temps-là sous le nom du moine Eustache, vrayment moine de profession, mais guerrier par inclination, né sujet d'Angleterre, & par esprit de revolte attaché à la France; mais l'evénement fit voir, qu'un bon corsaire sur mer, non plus qu'un bon partisan sur terre, n'est pas toûjours un bon General d'armée, & peut-estre que Dieu ne benit pas une entreprise conduite par un tel chef. Il s'estoit chargé du succés, & engagé à Blanche de mener à Londres les troupes qu'elle luy confioit. Mais se fiant trop à son habileté, il ne se défia pas assez de la prévoyance du grand Mareschal d'Angleterre, & de la vigilance d'Hubert de Bourg, dont le premier envoya sur les costes Philippe d'Albinet avec de bonnes troupes, le second ayant ramassé assez de vaisseaux corsaires pour faire une flotte, alla luy-mesme au devant du moine, le combatit & le défit. Eustache y fut pris prisonnier, & offroit des sommes immenses au General Anglois pour sa rançon, lorsque Richard, fils naturel du Roy Jean, tirant son épée & la levant: *Infame traistre*, luy dit-il, *tu ne tromperas plus personne*: en disant ces mots, il lascha le coup, & l'étendit mort à ses pieds.

Cette seconde défaite acheva de ruiner les affaires de Loüis, & de rétablir Henri sur le trosne. La nouvelle en estant portée à l'un & à l'autre en mesme temps, le Regent fit marcher vers Londres l'armée Royalle, & le bloqua. Tout ce que pût faire Loüis, fut de se fortifier dans la ville, pour en sortir par un traité honorable, ou pour y perir en homme de cœur. Un reste de reconnoissance que conservoient pour luy les Seigneurs Anglois, mesme

1217. ceux du contraire parti, de ce qu'il avoit entrepris leur défense contre la tyrannie du Roy Jean, les engagea à travailler, à mettre par une capitulation honneste sa réputation à couvert, & sa personne en seureté. Le Regent mesme y contribua, & les services qu'il luy rendit firent quelque tache à sa gloire, par une parole de Philippe Auguste, dite à l'Envoyé de Louïs, lorsqu'il l'alloit solliciter d'envoyer du secours à ce Prince aprés le combat de Lincolne; le bruit s'estant répandu dans le monde, que Philippe ayant demandé si le grand Mareschal vivoit, & l'Envoyé répondu, qu'ouy, ce Monarque avoit repliqué qu'il estoit en repos pour son fils.

Le grand Mareschal ne pouvoit ignorer, ni cette parole, ni le mauvais effet qu'elle estoit capable de faire. Cela ne l'empescha pas neanmoins de rendre au Prince tous les bons offices qu'il luy pouvoit rendre sans trahir son devoir; & il ménagea si bien toutes choses, qu'en luy procurant tout ce qu'il pouvoit souhaiter pour la seureté de sa personne, il en obtint, pour les interests de son maistre, tout ce que dans la conjoncture du temps il en pouvoit raisonnablement attendre.

On s'étonnera peut-estre, que ce Ministre, tenant bloqué l'heritier presomptif de la couronne de France, ne profitast pas mieux de l'occasion de s'en saisir, & de le faire acheter à son pere par la restitution des Provinces qu'il avoit conquis sur l'Angleterre. Les choses n'en estoient pas là Louïs estoit bloqué, il est vray, mais dans une ville, où un grand peuple pouvoit fournir de grandes ressources à vn homme poussé à bout, & où ce qui luy restoit de troupes luy pouvoit donner le moyen d'attendre de France un second secours, moins aisé à défaire que le premier. Il avoit encore auprés de luy des gens de qualité du pays, & ceux-mesmes qui

qui l'avoient quitté se faisoient un point d'honneur, de ne pas laisser dans l'oppression un Prince 1217.
qui les en avoit délivrez, & qu'ils avoient engagé eux-mesmes dans l'entreprise où il succomboit outre qu'il estoit de l'interest de tous les Barons du Royaume que l'affaire se terminast par un traité, dans lequel en ayant égard à sa réputation, on leur asseurast les privileges qu'il s'estoit engagé de défendre. De plus il avoit leurs ostages, & les avoit mis en lieu de seureté. Toutes ces considerations obligerent le grand Mareschal à ménager un peu Loüis. Il y a mesme des historiens qui disent qu'on le rechercha de paix, & Polydore Virgile, l'un des plus zelez pour l'honneur de la nation Angloise, asseure qu'il n'accepta les conditions qu'aprés diverses propositions qu'on luy fit, & qu'il rejetta. Comme les deux partis neanmoins desiroient également cette paix, on convint de toutes choses assez paisiblement. A quoy le Legat ne laissa pas de contribuer aussi de son costé, faisant en cette occasion un personnage plus convenable à son caractere, que celuy qu'il avoit fait jusques-là.

Les articles estant arrestez, pour mettre la derniere main à la negociation, on s'assembla dans une isle de la Tamise. Les deux Princes s'y trouverent en personne. Le Legat y vint avec Henri, & de l'un & de l'autre costé, tout ce qu'il y avoit de gens de marque & de distinction dans les deux Cours. On commença par assigner à Loüis, pour la restitution des ostages, une somme d'argent, dont il avoit grand besoin. Puis venant aux conditions du traité, Loüis ceda à Henri la possession de la couronne d'Angleterre, & tout le droit qu'il y pouvoit avoir, promit de sortir du Royaume, & d'évacuer toutes les places que luy & les siens y tenoient encore, s'engagea à porter le Roy son pere à restituer aux Anglois la Normandie, & les autres terres qu'il avoit conquis sur eux en France,

& que s'il ne le persuadoit pas, luy-mesme, aussi-
1217. tost qu'il seroit Roy, feroit cette restitution. On dit que ce point fut secret: il seroit à souhaiter pour la gloire de ce Prince, qu'il l'eust pû estre de telle maniere, que jamais personne n'en eust eu connoissance. Henri de son costé promit à Louïs, de le laisser retourner en France, de rendre aux Barons les privileges, qui avoient esté la cause de la guerre, & les biens dont on les avoit dépoüillez; que personne ne seroit recherché pour avoir suivi son parti. On ajousta à ces articles que les prisonniers de part & d'autre seroient relaschez sans rançon, sauf toutesfois ce que quelques-uns pouvoient desja en avoir payé, qu'on ne leur restituëroit point. Les deux Princes jurerent tout cela sur les Evangiles, aprés quoy le Legat ayant donné à Louïs & à ceux de son parti l'absolution des censures Ecclesiastiques, qu'il avoit tant de fois fulminé contre eux, chacun s'embrassa avec des témoignages de joye, qui ne sont sinceres en ces rencontres, que pour ceux qui gagnent au traité. Les Ecclesiastiques du parti François furent les plus mécontens de celuy-cy, le Legat les ayant exceptez du bien-fait de l'absolution. Il eut des raisons d'en user ainsi qui ne luy firent pas d'honneur, & qui ternirent la réputation qu'il s'estoit acquis autrefois en France. Les historiens Anglois déclament contre luy avec une aigreur qui les rendroit suspects, s'ils n'estoient pas en si grand nombre: Car tous blasment l'indigne avarice qui luy fit vendre l'absolution à ces Ecclesiastiques censurez, & qui luy donna occasion de profiter des benefices de plusieurs d'entre eux qui luy parurent les plus coupables, pour en revestir ceux qu'il luy plût. La honte en rejaillit sur le Saint Siege, auquel les mal-intentionnez attribuent toûjours volontiers les desordres de ses ministres; mais quelque temps aprés ce Prelat

lat en ayant fait autant en Ecosse à l'occasion d'un interdit, le Pape, à qui on s'en plaignit, montra par le chastiment qu'il en fit, que si le Siege apostolique ne peut empescher les abus qu'on fait de son autorité, il ne les laisse pas au moins impunis. 1217.

L'assemblée s'estant separée, Loüis s'en retourna à Londres, où ayant fait en peu de temps les préparatifs de son voyage, il se mit aussi-tost en chemin, accompagné du grand Mareschal & des principaux Seigneurs du pays, qui le conduisirent jusques à Douvres, où ce Prince se rembarqua pour venir chercher dans son heritage de quoy se consoler de la perte de sa conqueste.

Henri avoit à peine dix ans, quand il commença un regne de prés de cinquante-sept. Dans le peu de satisfaction qu'il donna, il y eut du malheur & de l'insuffisance. S'il fust né en de meilleurs temps, il auroit moins mécontenté, Car il avoit assez de bonnes qualitez, pour maintenir les choses bien établies, pour gouverner une nation docile, & accoustumée au joug; & s'il eust aussi bien succedé à Henri premier qu'à Jean Sansterre, il auroit tenu rang parmi les Rois, qui, s'ils ne laissent pas un grand nom, n'y mettent pas de grandes taches. Mais Henri se trouva, en prenant les resnes de la monarchie, dans un état bien éloigné de celuy qui luy convenoit. Chargé d'affaires à negocier, & de querelles à soûtenir; engagé au dehors à reparer des pertes qu'il n'avoit pas faites, mais qu'on luy reprochoit tandis qu'il ne les réparoit pas; troublé au dedans par une ligue opiniastrée à luy demander des privileges qui le dégradoient, il se vit, avec de grands besoins & une plus grande inclination à la dépense, dans un Royaume épuisé d'argent, & dépendant, pour en avoir, de ceux mesmes dont il le devoit tirer. Il auroit fallu, pour soûtenir le poids de

——— la couronne en ces conjonctures, un grand ge-
1217. nie, un bon politique, un esprit vif & penetrant, des veuës étenduës & asseurées, du courage & de la fermeté; de l'habilité, & un grand sçavoir faire, pour manier tant d'esprits fascheux, pour en occuper d'inquiets, pour en contenter de difficiles: & c'est ce qu'Henri n'avoit pas. C'estoit un esprit mou, facile à rebuter, faisant des amis par bonté, & les abandonnant par foiblesse, voulant, & commençant avec ardeur, mais ne suivant & ne finissant rien; hautain, mais soûtenant mal ses hauteurs; hardi à demander, & propre à recevoir un refus; ayant d'assez bonnes veuës, mais prenant mal ses mesures, & n'usant presque jamais qu'à contre temps, ou de la vigueur, ou de la souplesse, qui eussent fait en luy de fort bons effets, s'il eust mieux sceu les mettre en œuvre. Avec de telles qualitez, il ne faut pas s'étonner s'il succomba sous un poids si peu proportionné à ses forces.

On l'accuse d'avoir esté l'artisan de son malheur: car la plûpart des historiens luy attribuent l'institution du Parlement: je ne vois pas trop bien pourquoy. L'assemblée des Barons, qui sous le Regne de ce Prince commença, autant qu'il paroist, à estre appellée Parlement; avoit esté souvent convoquée par la plûpart de ses ancestres, & l'histoire ne fait mention de la Chambre des Communes que si long-temps aprés luy, qu'on ne l'en peut pas dire auteur. Pour moy, aprés avoir bien leu ce que les plus anciens historiens ont écrit sur cette matiere, je suis persuadé que le Parlement d'Angleterre, loin d'estre l'ouvrage de l'autorité Royale, est un tribunal qui s'est érigé insensiblement de luy-mesme, pour la contre balancer, & luy donner des bornes. A considerer dans la source la puissance des Monarques Anglois, nulle autre n'est originairement plus absoluë, & plus arbitraire, puisqu'elle est fondée

fondée sur un droit de conqueste, que le Conquerant fit valoir dans toute son étenduë, & duquel 1217.
nous ne lisons point qu'il ait jamais rien relasché. J'ay desja remarqué, que certains privileges accordez par quelques uns de ses successeurs, & supprimez depuis par d'autres, servirent de pretexte au soulevement des Barons contre Jean Sans-terre, sous le regne duquel ils s'obstinerent à en vouloir l'execution. Le succés de cette revolte ayant fait connoistre aux Seigneurs Anglois, qu'ils pouvoient faire la loy à leurs maistres, ils se mirent en possession de leur assigner l'argent necessaire à leur dépense, & du droit mesme de l'imposer: ce qui obligeant dans la suite les Rois eux mesmes à les assembler, ces assemblées, qui dans leur origine n'estoient que des conventicules seditieux, devinrent par là un tribunal legitime, auquel le temps & les conjonctures ont donné le pouvoir & la forme que nous luy voyons aujourd'huy. A quoy si Henri a contribué plus qu'un autre, ce ne peut estre que parce qu'estant plus avide, & moins ménager d'argent, il établit d'autant plus le credit & l'autorité naissante du Parlement, qu'il le convoqua plus souvent, & parut davantage en avoir besoin.

La minorité, qui dans les autres Rois est la partie foible de leur regne, fut la plus belle de celuy d'Henri. Comme il avoit de la douceur, & de la docilité, l'esperance qu'on eut qu'il profiteroit des leçons du grand Mareschal, l'homme d'Angleterre le plus propre à luy en donner de bonnes, le faisoit regarder comme la ressource de la monarchie, dans l'état pitoyable où la mauvaise conduite du Roy Jean son pere l'avoit laissée. Si on esperoit beaucoup du Roy, on estoit en repos pour le Royaume. La capacité du Regent, sa vigilance, & l'autorité qu'il s'estoit acquis sur les peuples, luy en avoient attiré la confiance; &

il montra bientost qu'il la meritoit, par la vigueur
1218. avec laquelle il poussa une cabale de grands Seigneurs, qui s'estant emparez durant les troubles de certains chasteaux appartenant aux Prelats, ne vouloient pas s'en dessaisir. Il alla luy-mesme assieger Robert de Gaugy dans celuy de Newerc, usurpé sur l'Evesque de Lincolne, & le contraignit à le rendre. Cet exemple ayant jetté la terreur parmi cette troupe d'usurpateurs, la tempeste s'appaisa presque aussi-tost qu'elle eut esté excitée, & laissa l'Etat dans le calme où l'avoit mis le traité de Londres.

1219. La mort du Regent, qui arriva peu de temps aprés ce dernier de ses exploits, sembloit, en faisant renaistre l'orage, avoir osté à l'Angleterre l'unique Pilote qui le pouvoit surmonter. On regardoit ce grand homme, selon que porte son epitaphe, comme un Soleil dans le conseil, & comme un Mars dans les armées. Il paroissoit difficile de le remplacer. Il s'en trouva neanmoins deux, qui partageant entre eux ses fonctions, s'en acquiterent si dignement tandis qu'ils furent bien d'accord, que l'Angleterre ne s'apperceut de la perte qu'elle venoit de faire, que par la douleur qu'elle en ressentit. L'un estoit l'Evesque de Vinchestre, qui fut fait Gouverneur du Prince, l'autre Hubert de Bourg, qu'on fit grand Justicier: car pour la charge de grand Mareschal, elle fut conservée à la famille du défunt, & donnée à Guillaume son fils aisné.

Les deux Ministres justifierent d'abord le choix que l'on avoit fait d'eux. Au commencement de leur administration, la cabale de ceux des Grands qui s'estoient emparez des biens d'Eglise s'estant renouvellée, ils la dissiperent avec la mesme vigilance, qu'avoit fait leur predecesseur: le grand Justicier y ayant employé heureusement l'épée du Prince, pendant que l'Evesque engageoit les Prelats

lats à y employer le glaive de l'Eglise. Ensuite de cette expedition, faisant reflexion que le Roy avoit esté couronné dans un temps qu'on luy contestoit la couronne, qu'il n'avoit pas mesme receuë par les mains du Primat du Royaume, ils jugerent à propos de le faire couronner une seconde fois à Westminster par le Cardinal de Langueton Archevesque de Cantorbery, afin d'oster par là tout pretexte de rallumer le feu des discordes passées, à ceux à qui la contestation de deux Princes en auroit pû laisser quelque étincelle. L'evénement que je vais raconter fit voir qu'ils avoient eu raison. 1220.

Les habitans de Londres, ceux de Westmunster & de la campagne des environs s'estoient défiez à la lutte. Les premiers avoient eu l'avantage, & les autres en avoient conceu un si grand dépit, qu'ils résolurent de s'en vanger. Pour executer leur dessein, ils porterent un nouveau défi aux habitans de la capitale, & firent si bien leur partie, qu'ils se trouverent les plus forts. La honte du desavantage passé ne leur parut pas pouvoir estre effacée par un avantage pareil. Resolus de changer le jeu en combat, ils chargerent les bourgeois de Londres, qui ne s'attendoient à rien moins, avec tant de brutalité, qu'ils les mirent en fuite, & les obligerent à se retirer dans l'enceinte de leurs murailles. Cette insulte faite à un peuple fier mit en un moment la ville en émeute, & fit par tout courir aux armes. Le Roy n'y estoit pas: le Maire en son absence eut beau representer que la voye de fait ne pouvoit qu'exciter du trouble, & des mouvemens dangereux; qu'il falloit se plaindre à l'Abbé de Westminster, & luy demander justice de ses vassaux. Malgré ces sages remontrances, le peuple sortit en furie, & marchant droit à Westminster, y porta la desolation, & abbatit jusqu'à la maison de l'Abbé. La sedition n'en demeura pas là: Un nommé Con- 1222.

ſtantin, qui en eſtoit le chef, cria au fort de l'ir-
1222. ruption: *Mont-joye, Mont joye, Dieu nous aide, & Loüis noſtre Souverain,* Des paroles ſi ſeditieuſes furent bien-toſt portées à la Cour par ceux qui avoient intereſt de la mettre dans leur parti. Les Miniſtres ne perdirent point de temps Le grand Juſticier s'eſtant mis à la teſte d'un corps de troupes, s'avança juſques aux portes de Londres, où mandant ceux qu'on accuſoit d'eſtre les auteurs du tumulte, il s'informa particulierement qui en avoit eſté le chef. Conſtantin avoüa que c'eſtoit luy, & ſe diſant partiſan de Loüis, pretendit que par le traité de ce Prince avec le Roy, les amis de l'un & de l'autre ne devant point eſtre inquietez, ſon crime devoit eſtre impuni. Le grand Juſticier le fit pendre ſur le champ avec deux de ſes principaux complices, & eſtant entré dans la ville, en punit un grand nombre d'autres. Quelque temps aprés les Magiſtrats furent dépoſez, comme ayant agi trop mollement en cette occaſion. J'admire que l'hiſtorien d'Henri ait regardé le chaſtiment du chef de cette ſedition comme une infraction du traité de Londres fait entre le Prince Loüis & Henri. Si Henri n'en euſt point commis d'autres, Loüis n'euſt pas eu d'auſſi juſtes raiſons qu'il en eut dans la ſuite, de ſe diſpenſer d'accomplir certaines clauſes de ce traité préjudiciables à ſa couronne.

Un gouvernement ſi ſage attira au Roy l'applaudiſſement general des peuples, lequel augmenta encore beaucoup par une victoire ſignalée que le grand Mareſchal remporta ſur Leolin Prince de Galles, & par la réponſe que le Monarque fit
1223. dans un Parlement tenu à Londres en l'année mille deux cens vingt trois à une requeſte que les Barons luy preſenterent, pour demander la confirmation des privileges de la grande Charte. Il y eut conteſtation ſur ce point entre le Cardinal de

de Langueton, qui portoit la parole pour eux, & un nommé Guillaume Brivere. Celuy-cy, ou 1223.
par zele pour la Royauté, ou par flaterie pour le Roy, ayant dit hautement que des privileges obtenus par force, comme ceux dont il s'agissoit, devoient estre abolis, & non pas confirmez, le Cardinal, ancien partisan des Barons & des privileges, repartit avec émotion, que si Brivere aimoit l'Etat, il ne s'opposeroit pas, comme il faisoit, à une chose si necessaire pour y bien établir la paix. Les esprits s'alloient échauffer, lorsque le Roy prenant la parole: *Le Prelat a raison*, dit-il, *nous avons juré ces privileges, il faut garder nostre serment.* Aprés avoir parlé de la sorte, il fit délivrer sur le champ des lettres circulaires à tous les Vicomtes, par lesquelles il leur ordonnoit de s'informer chacun dans leur province, quels privileges estoient en usage au temps d'Henri II. son grand pere, & de luy en faire un fidelle rapport. Cette action prévint les esprits si favorablement pour Henri, qu'il n'y avoit rien qu'on ne se promist d'un Roy, en qui on croyoit voir quelque chose de plus que de l'équité pour son peuple. Mais ce qui donna aux Anglois plus d'estime pour sa personne, fut le zele qu'il témoigna pour rétablir leurs affaires en France, où les conquestes de Philippe Auguste, & la mauvaise conduite de Jean Sans-terre les avoient presque ruinées. Peu de temps aprés le traité de Londres, il avoit envoyé demander en France la restitution des Provinces conquises, dequoy ayant esté refusé, comme il s'y estoit bien attendu, par Philippe Auguste qui regnoit encore, à la mort de ce Prince, arrivée l'an mille deux cens vingt-trois, il fit faire la mesme demande à Loüis VIII. son successeur, & chargea son ambassadeur de luy remettre dans la memoire le traité en vertu duquel il prétendoit cette restitution. Loüis répondit

comme Philippe sur l'article des Provinces conquises, & à l'égard du traité qu'on luy alleguoit, il dit
1224. qu'il n'estoit plus obligé de tenir sa parole à un Prince, qui avoit le premier faussé la sienne, puisque contre le mesme traité, Henri avoit obligé les François faits prisonniers au siege de Lincolne de payer une grosse rançon, & qu'il n'avoit point encore confirmé les privileges de la grande Charte, qui estoit l'article essentiel du traité dont il s'agissoit. Cette réponse fut le signal de la guerre entre les deux Rois, dans laquelle à la verité Loüis, qui fut le plûtost prest eut des avantages considerables, ayant pris Niort, Saint-Jean-d'Angely, & la Rochelle sur les Anglois: mais assez peu de temps aprés le Prince Richard frere d'Henry, & le Comte de Salisbery son oncle assiegerent d'autres places de moindre nom, dont la prise ne laissa pas de soûtenir, en attendant mieux, la réputation des armes Angloises. On se disposoit de part & d'autre à faire de plus grands efforts, les Rois se préparant tous deux à venir en personne dans leurs
1226. armées, lorsque le Pape, qui vouloit engager Loüis à détruire les Albigeois, interposa si efficacement ses soins & ses sollicitations auprés de l'un & de l'autre, qu'il leur fit conclure une treve, durant laquelle celuy-cy estant mort apres avoir pris Avignon sur les ennemis de l'Eglise, Henri se vit délivré d'un adversaire d'autant plus à craindre pour luy, quoy qu'en dise son historien, par tout injuste à la memoire & au merite de Loüis, que ce Prince estoit plus accredité, & plus aimé parmi les siens.

Jusques-là toutes choses avoient réüssi assez heureusement au jeune Roy, lorsque ce bonheur fut troublé par la discorde de ses Ministres. Tandis que ces deux hommes n'avoient point eu d'autre sujet de jalousie que les fonctions de leur ministere, ils avoient paru assez d'accord: la difference de leurs professions rendant leurs emplois differens, & cette diffe-

difference d'emplois donnant peu de lieu à l'émulation, dans un temps, où l'enfance du Prince faisoit qu'on ne regardoit pas encore comme un avantage considerable, d'occuper la premiere place dans son esprit. Dés qu'il fut plus grand, & qu'on commença à compter pour quelque chose de le gouverner, les Ministres se firent chacun leur plan & leur route pour y parvenir. Celle du Prelat fut la plus honneste, mais ce ne fut pas la plus heureuse. Il voulut se rendre maistre du Monarque, en luy inspirant d'épargner à son peuple ce qu'il commençoit à dissiper en dépenses inutiles, & mal entenduës, C'estoit là combattre trop directement la passion dominante d'Henri, pour le gagner & pour luy plaire. De Bourg prit le chemin opposé, & par là il vint à son but. Aussi-tost qu'il se fut apperceu, que le Roy aimoit à amasser pour répandre, son application fut de luy chercher des champs propres à moissonner, & de luy lever les obstacles, que les privileges de la nation luy pouvoient faire là-dessus. Henri avoit confirmé ceux qui sont contenus dans la grande Charte, & dans une autre qui regloit l'usage des forests : de Bourg luy fit revoquer ceux-cy, pour les faire acheter au peuple, & laissa ceux-là sans execution, comme des libertez trop contraires à l'autorité du Prince. Rien n'estoit plus du goust du Roy, qui aimoit fort l'argent comptant, & qui commençant à connoistre ses interests, regardoit les privileges de la grande Charte comme une dégradation de la Royauté, qu'il résolut dés-lors de ne point souffrir, & sur quoy en effet il fut impossible aux Anglois de le rendre jamais bien docile. 1226.

La satisfaction qu'il témoigna de la conduite de son favori, persuada aisément à cet esprit hardi, qu'il avoit acquis assez de credit sur son maistre, pour l'engager à éloigner le Prelat. Car dans un

Parlement tenu à Oxford l'an mil deux cens
1227. vingt-ſept, non ſeulement Henri revoqua les privileges de la Charte des forests, & ſe plaignit qu'on avoit abuſé de ſon enfance pour les obtenir, mais il déclara deplus que dorſenavant il vouloit eſtre maiſtre de ſes actions, & qu'il n'avoit plus beſoin de pedagogue. Un changement ſi ſubit aliena les Anglois, & du Roy & de ſon Miniſtre, dont le collegue n'attendit pas qu'on luy donnaſt plus expreſſément ſon congé; mais prenant ſon parti en homme ſage, quitta de luy-meſme une place qu'il voyoit bien n'eſtre plus tenable, & s'en alla, en attendant un meilleur temps, faire un voyage dans ſes ſaints lieux.

Depuis le départ de l'Eveſque, la puiſſance du grand Juſticier augmenta ſans meſure, & devint ſans bornes. Le Roy ne ſe contenta pas de luy avoir fait épouſer une des ſœurs du Roy d'Ecoſſe, il le crea Comte de Kent; il le combla de richeſſes immenſes, & luy laiſſa prendre inſenſiblement un tel aſcendant ſur ſon eſprit, que le peuple, toûjours enclin à porter les choſes à l'excés, y ſoupçonnoit de la magie.

Le changement du gouvernement en apporta bien-toſt aux affaires, & on ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir de l'abſence de l'Eveſque de Wincheſtre. Perſonne n'y perdit plus que de Bourg. L'experience luy fit voir, qu'il avoit beſoin, ou des conſeils d'un tel ami, ou des yeux d'un tel ſurveillant Car depuis l'éloignement du Prelat, le Roy n'ayant rien entrepris qu'à contretemps, & ſans ſuccés, chacun s'en prit au favori, & le Roy meſme luy en témoigna plus d'une fois ſon mécontentement.

Les occaſions de faire des progrés en France n'avoient paru depuis long-temps plus favorables qu'elles l'eſtoient alors. La minorité de ſaint Loüis, l'oppoſition des Princes du ſang à la regen-
ce

ce de Blanche de Castille, la ligue de la plus grande
partie des Seigneurs François avec eux, donnoit à 1228.
Henri de grandes facilitez pour recouvrer les Provinces perduës. Pierre de Dreux Duc de Bretagne luy en ouvrit tous les chemins ; & Henri se mit souvent en marche pour profiter des mauvaises intentions de ce Prince broüillon contre la France. De Bourg fut toûjours accusé de luy en avoir fait manquer l'occasion. En l'année mille deux cens
vingt neuf, les plus grands Seigneurs de Norman- 1229.
die, à qui la proximité des Anglois, appellez en Bretagne par le Duc, avoit inspiré la rebellion, envoyerent inviter Henri de passer la mer en personne, l'asseurant qu'il trouveroit tous les anciens sujets de la Monarchie Angloise disposez à le recevoir. Le Roy en estoit assez d'avis, mais le Ministre s'y opposa, & rendit à la France en cette occasion un service qui le fit soupçonner d'avoir esté gagné par Blanche. Quelques mois aprés, Henri pressé par les instances du mesme Duc, opiniastrément acharné à persecuter la Regente, leva la plus formidable armée qu'eust veu l'Angleterre depuis long temps. Les troupes estoient au rendez-vous, & toutes prestes à s'embarquer, toute la noblesse y estoit, & le Roy à la teste, lorsqu'on luy vint dire que les vaisseaux manquoient, & qu'il n'y en avoit pas la moitié de ce qu'il en falloit. De Bourg commença en cette rencontre à s'appercevoir que sa faveur n'estoit pas à l'épreuve de toutes sortes de fautes. Le Roy fut si outré de celle-cy, qu'il luy reprocha publiquement qu'il estoit pensionnaire de Blanche, & si on ne l'en eust empesché, il luy eust passé son épée au travers du corps.

Cette avanture devoit ce semble corriger le Roy & le Ministre, l'un d'une confiance excessive, l'autre d'une presomption aveugle. Ni l'un, ni l'autre neanmoins n'en devint plus consideré. Aprés quelques jours de colere, le Roy accoustumé à se
lais-

laisser gouverner, se trouva embarrassé d'estre
1230. maistre, & comme il estoit homme d'habitude, il trouva plus doux de reprendre un joug, auquel il estoit accoustumé, que de se donner la fatigue, & de courre le risque d'un autre choix. Le Ministre de son costé n'en devint pas plus timide à donner des conseils, ou suspects ou infidelles. Car dés l'année suivante Henri ayant enfin passé la mer, & s'estant venu poster à Nantes, où le Duc de Bretagne l'avoit appellé, Foulques Painel, l'un des Seigneurs des plus considerables de Normandie, se vint offrir à luy avec Guillaume son frere, & soixante Gentils-hommes des plus braves de la Province, l'asseurant qu'il s'en rendroit maistre s'il vouloit seulement s'y montrer. Les embarras, où la ligue des Princes avoit jetté la cour de France, rendoient cette entreprise facile; mais le Ministre n'en fût pas d'avis, & le Roy donna dans son sentiment d'autant plus volontiers, que depuis qu'il estoit en France il avoit vécu plus mollement, & dans une plus grande oisiveté. Son armée avoit suivi son exemple, & s'estoit tellement amollie, que la maladie s'y estant mise, elle se trouva défaite sans avoir combatu : de sorte qu'il fut obligé d'en rembarquer les foibles débris, & de repasser en Angleterre aussi épuisé d'argent que peu chargé de gloire.

On n'attribua point tellement ces fautes au mauvais gouvernement du favori, que le blasme n'en retombast sur le Prince ; & dés lors les Grands & le peuple commençant à le mépriser, l'esprit de revolte se réveilla: on censura toutes ses demarches, on ne luy tolera plus rien, & aprés luy avoir osté tous ses Ministres l'un aprés l'autre, éloigné tous ses confidens, persecuté ses creatures, on le dégrada enfin luy-mesme, on luy fit la guerre, on le combattit, on le prit prisonnier, on le mena en triomphe par toutes les villes d'Angleterre.

Ils.

Ils commencerent par Hubert de Bourg: A quoy le retour de l'Evesque de Winchestre leur fut une occasion favorable. La maniere dont il se porta à seconder leurs intentions, fit voir qu'il l'embrassoit volontiers. Soit zele pour la cause publique, soit ressentiment de ses injures particulieres, soit peut estre tous les deux ensemble, le Prelat estant repassé en Angleterre, dans un temps où les fautes du Ministre, & les exactions dont on le croyoit auteur faisoient murmurer tout le monde, il se mit à la teste de ceux, qui sans choquer la personne du Roy desiroient la réformation du Royaume. Son merite, dont la bonne conduite qu'il avoit euë dans la Palestine, avoit encore rehaussé l'éclat, luy avoit redonné entrée aux conseils, malgré son ancien competiteur, qui ne se trouva pas en pouvoir de détourner ce coup fatal à son repos & à sa fortune. Il n'eut pas plûtost repris son rang, que s'y trouvant plus écouté, & plus accredité que jamais, il osa tenter d'exclure des affaires celuy qui l'en avoit exclus. Les sujets de mécontentemens que le Roy en avoit receus, luy parurent une disposition heureuse pour le succés de cette entreprise, & la haine publique qui s'augmentoit tous les jours contre un favori trop puissant, luy sembla une conjoncture trop favorable pour n'en pas profiter. Ce fut à l'issuë d'un conseil tenu sur les affaires de Galles, que le Prelat se détermina à rompre la glace, & à parler. 1231.

Leolin, chef de ce reste redoutable de l'ancienne nation Britannique, avoit paru sur la frontiere. Il y avoit desja long-temps que ce Prince, heritier de la haine de ces ancestres pour les Anglois, ne perdoit aucune occasion de les inquieter, & de leur nuire. Souvent vaincu, souvent vainqueur, jamais rebuté de combattre, & toûjours prest à attaquer, il ne faisoit de paix avec eux que pour se disposer à leur mieux faire la guerre. Il l'avoit com-

commencée dés le regne du Roy Jean, il la renou-
1232. vella souvent contre Henri, & la fit toûjours à outrance. Ce Prince inquiet estant donc entré en l'année mil deux cens trente-deux dans les terres des Barons Anglois, qui avoient le malheur d'estre ses voisins, y avoit porté le fer & le feu.

La nouvelle de cette irruption estant venuë à Londres, le conseil du Roy luy representa, qu'il estoit honteux à la monarchie Angloise d'avoir jusques-là souffert les insultes d'une poignée de gens plus dignes d'estre regardez comme une troupe de voleurs, qu'il falloit exterminer, que comme un peuple policé, avec lequel il convint de faire des traitez. Le Roy, continuellement attentif aux moyens d'avoir de l'argent, & jugeant que cette occasion estoit propre pour en tirer, déclara qu'il n'en avoit point, & que ses tresoriers l'avoient averti, qu'à peine il y en avoit dans l'épargne pour l'entretien de sa personne, & pour ses aumosnes ordinaires; qu'ainsi il n'estoit pas en état d'entreprendre une grosse guerre, qu'il luy seroit impossible de soûtenir dans la pauvreté où il se trouvoit. Le Conseil, à la teste duquel estoit l'Evesque de Winchestre, fut ravi que le Roy luy-mesme leur eust donné cette ouverture de luy parler avec liberté. Ils luy dirent que s'il estoit pauvre, c'estoit sa faute, & que sa pauvreté estoit causée par sa dissipation; qu'il avoit aliené tous les fonds, avec lesquels les Rois ses predecesseurs avoient soûtenu, sans autre secours, la gloire & les interests de l'Etat; qu'il n'estoit plus Roy que de nom, pendant que d'autres joüissoient des fruits & des avantages de la Royauté.

L'impression que fit un discours si hardi sur l'esprit du Roy, parut à l'Evesque de Winchestre une disposition heureuse pour pousser la chose plus loin. Il ne balança plus, & prenant son temps, que ce Prince faisoit rendre compte de l'administration

tion de ses finances à des officiers subalternes, qui les avoient mal gouvernées: *Ce n'est pas là*, luy dit-il, *Sire, appliquer le remede au mal. Le malheur de l'Etat vient du Ministre, qui le gouverne depuis si long-temps avec tant d'avantages pour luy, & si peu de gloire pour vous. Aprés avoir épuisé vos sujets, vous vous estes épuisé vous-mesme, pour contenter l'insatiable avidité de ce fav.ri: vous ne retrouverez que chez luy, & chez quelques unes de ses creatures, l'argent dont vous vous plaignez de manquer pour soûtenir l'honneur de la couronne contre l'insolence des Gallois. Défaites-vous d'un serviteur, qui s'eleve sur les ruines de son maistre. Vous avez de trop grands sujets de vous plaindre de son infidelité, pour qu'il ose vous accuser d'inconstance. Ce pas est difficile à un bon cœur, mais il est necessaire à un grand Roy.* 1233.

Ce paroles dites avec zele par un homme crû necessaire, & devenu d'autant plus agreable, qu'il sembloit moins s'empresser pour l'estre, eurent sur l'esprit du Roy tout l'effet que le Prelat s'en estoit promis. Dés ce moment, de Bourg perdit l'estime & l'amitié de son maistre, & devint un de ces exemples de l'inconstance de la fortune, qui sont des leçons pour tout le monde, & principalement pour les Grands, mais dont personne ne profite.

On commença par luy oster la charge de grand Justicier d'Angleterre, quoy qu'il eust un brevet du Roy pour la posseder sa vie durant. Malgré un autre brevet du Roy Jean, qui l'exemptoit de rendre compte, on ne laissa aucun article sur lequel on ne le recherchast & il eust esté bienheureux, si on eust voulu s'en tenir là. Comme on avoit dessein de le perdre, il n'y a sorte de crimes dont on ne le chargeast: On invita mesme de la part du Roy tous ceux qui se plaignoient de luy, à porter leurs plaintes à ses Juges. Par où l'on peut conjectu-
rer

rer combien la haine & la jalousie libre aprés une
1233. si longue contrainte, vomit d'accusations contre luy. La trahison, le peculat, le rapt, les empoisonnemens, l'intelligence avec les ennemis de l'Etat, n'en furent pas les plus atroces. On voulut qu'il fust magicien. On luy imposa mesme d'avoir enlevé, parmi les bijoux de la couronne, une pierre qui avoit la vertu de rendre invincible celuy qui la portoit, & de l'avoir envoyé à Leolin.

L'affaire fut poussée chaudement, & l'on poursuivit l'accusé avec tant de violence, qu'on le retira d'une Eglise, où il avoit cherché un azile qui auroit esté inviolable pour tout autre. L'Evesque du lieu l'y fit reconduire, mais le Roy l'y fit assieger, & prit tant de soin d'empescher qu'on ne luy portast de quoy vivre, qu'il fut obligé d'en sortir, pour entrer dans une prison où il croyoit aller mourir, Ses ennemis s'y attendoient, mais le Roy ne se pût résoudre à oster la vie à un homme, qui l'avoit si souvent exposé pour la défense de l'Etat, & auquel personne aprés tout ne pouvoit disputer la gloire de luy avoir sauvé la couronne. Il se contenta de remplir ses coffres, des richesses immenses de ce favori, & luy en laissa mesme assez pour vivre en repos & avec honneur, s'il luy eust rendu la liberté.

La cheute du grand Justicier éleva l'Evesque de Winchestre à un point de credit & d'autorité, où il ne s'estoit point encore veu. Il devint tout puissant sur l'esprit du Prince, & par un subit changement de mœurs que fit le changement de fortune, il se servit de son pouvoir avec encore moins de moderation que n'avoit fait son predecesseur, éprouvant comme luy à son tour, que si un rival est incommode, il est quelquefois necessaire.

Le Prelat ne se vit pas plûtost arbitre des graces, qu'il les plaça mal. Il estoit étranger, & ne pouvoit ignorer la délicatesse infinie de l'esprit Anglois

glois sur ce point. Les regnes passez luy fournissoient mille exemples en cette matiere, qui devoient luy servir de leçon. Sa fortune l'aveugla tellement, que loin d'en profiter, il ne garda plus de mesures. En mesme temps qu'il éloigna Hubert de Bourg & ses creatures, des charges & du maniement des affaires, il y mit des gens de son pays, entre autres un Pierre d'Orival, que l'historien de ce temps-là appelle malignement son neveu, ou son fils. 1233.

Il continua à remplir la Cour de Poitevins & de Bretons, tandis que les Anglois furent d'humeur à le souffrir, mais ils furent bien moins long-temps dociles à porter ce joug que le precedent. A peine les plaintes faites contre le grand Justicier furent appaisées par sa disgrace, qu'il s'en éleva de plus violentes contre l'Evesque de Vinchestre; mais comme l'attachement qu'avoit le Roy pour son nouveau Ministre rendoit toutes les plaintes inutiles, on ne fut pas long-temps sans en venir aux effets. La chose alla d'autant plus viste, que les mécontens avoient trouvé tout à propos un chef propre à conduire une ligue dans la personne de Richard Comte de Pembroc, grand Mareschal d'Angleterre, heritier de la valeur de son frere Guillaume, comme de ses biens & de ses charges, mais plus entreprenant que luy, & moins souple aux volontez de la Cour. Il avoit mesme d'assez grands sujets de n'en estre pas satisfait: le Roy luy avoit fait des difficultez pour luy donner la charge de son frere, qui l'avoient obligé dés-lors à mesler les menaces aux sollicitations: Tout nouvellement, le Ministre avoit éloigné des affaires Guillaume de Rodune son Lieutenant. Un homme hardi & mécontent, avec de la réputation & un caractere, parut tout propre à estre à la teste d'une ligue contre le Souverain. Aussi fut-elle bien-tost formée, & les plus grands Seigneurs y entrerent, jusqu'à Richard frere du Roy.

La

La premiere démarche qu'ils firent, fut d'aller
1233. trouver Henri, & de luy representer les desordres que causoit dans la Monarchie le gouvernement du Ministre. La harangue qu'ils luy firent ne fut point de ces tres humbles remontrances, que font des sujets soumis à leurs Princes quand ils les croyent mal informez. Le grand Mareschal, qui portoit la parole, parla d'un ton, & en des termes pleins de cette hauteur & de cette fierté qui estoit de son caractere, & dont le zele du bien public, peut-estre aussi ses ressentimens particuliers augmentoient la vivacité. C'est, *Sire*, luy dit-il, *par les mauvais conseils des étrangers qui vous gouvernent que vous avez fait venir dans le pays cette foule de Poitevins, qui dominent la nation Angloise, qui oppriment la liberté publique qui aneantissent nos loix; ainsi on supplie vostre Majesté avec tout le zele & tout le respect que de fidelles sujets luy doivent, ou de corriger des abus si préjudiciables à la couronne, ou de ne trouver pas mauvais, que jusqu'à ce ce qu'ils soient corrigez, les Seigneurs naturels de vostre Royaume se tiennent éloignez de vostre Cour, & s'abstiennent d'assister à vos conseils, où ils ne servent que de joüet à l'insolence des étrangers.*

Du caractere d'esprit dont estoit le Roy, il eust esté embarassé à répondre à un tel discours, si l'Evesque de Winchestre, qui estoit present, ne l'eust tiré de cet embarras par sa promptitude à prendre la parole. Richard n'auoit pas cessé de parler, que le Prelat prenant un ton d'asseurance & d'autorité: *Il est permis au Roy*, luy dit-il, *d'appeller à son service autant d'étrangers, qu'il en jugera necessaires, pour maintenir les droits de sa couronne, & un assez grand nombre mesme & d'assez puissans pour dompter l'orgueil de ceux qui s'opposent à ses volontez.*

Une réponse si hautaine indigna tellement ces Seigneurs, desja émeus & irritez, qu'au sortir de

chez

chez le Roy ils renouvellerent leur ligue, & se promirent mutuellement de combattre jusqu'à la 1233.
mort pour l'honneur de la nation, & pour la défense de la liberté publique.

Pendant qu'on se préparoit à la guerre dans l'un & dans l'autre parti, le Ministre jugea à propos, de faire garder au Roy quelques formes de justice dans la proscription des Seigneurs liguez. Pour rendre la chose plus solemnelle, on convoqua un Parlement, ou aucun d'eux ne s'estant trouvé, on les fit citer par trois fois. Comme ils n'estoient pas encore en état de comparoistre avec seureté, ils s'en excuserent sur cela mesme, & alleguerent que cette assemblée estant toute remplie d'étrangers ennemis de la nation, sur tout des gens de qualité, ils n'y pouvoient aller sans peril.

On ne fut pas long-temps sans s'appercevoir à la Cour, que tous les ligueurs n'en estoient pas dehors, par la liberté qu'on s'y donna de parler à leur avantage, & de déclamer contre les Ministres. Un Dominicain nommé Bacum osa dire au Roy, que tandis que l'Evesque seroit à la teste des affaires, il n'y auroit jamais de paix dans le Royaume. L'applaudissement que les assistans donnerent à un discours si libre, fit impression sur l'esprit du Roy, ce qu'ayant remarqué un diseur de bons mots de mesme nom que le Religieux, *Sire*, luy dit-il, *Vostre Majesté sçait-elle bien ce que doivent le plus craindre ceux qui voguent sur la mer* ? à quoy le Roy ayant répondu qu'il le falloit demander à ceux qui font de longs voyages par eau : *ce sont*, reprit cet homme, *les pierres & les rochers* : faisant allusion au nom de Pierre des Roches, qui estoit celuy du Ministre.

On espera un bon effet de cette conversation dans un Prince foible, & aisé à intimider, sur tout depuis qu'ayant convoqué le Parlement à Westminster, il avoit déclaré qu'il vouloit y prendre le

conseil de ses fidelles sujets, pour corriger les abus
1233. de l'Etat, Mais le Prelat avoit habilement pourveu aux moyens d'affermir son maistre dans la haine qu'il portoit aux liguez; par l'ordre qu'il avoit donné de lever en deçà de la mer des troupes qui aborderent en Angleterre tout à propos pour favoriser ses desseins. Leur entrée dans le Royaume eut l'effet que l'Evesque en avoit attendu. Henri ne parla plus de paix; & s'attacha plus que jamais aux estrangers, qu'il regarda comme son appuy contre ses sujets rebelles.

Les liguez sentirent vivement ce coup, & leur emportement fut si grand à cette nouvelle si inesperée, que perdant tout respect pour un Roy dont ils se croyoient méprisez, ils envoyerent le menacer, que s'il ne chassoit de sa Cour son Ministre & ses Poitevins, ils le chasseroient luy-mesme du trosne, & y éleveroient un Roy, qui sçauroit mieux les gouverner.

La Cour fut extrémement consternée de cette audacieuse députation, chacun se remit en memoire la cheute de l'infortuné Roy Jean, & les maux infinis qu'avoient causé à l'Angleterre ses démeslez avec ses sujets On s'imaginoit desja voir le fils suivre la destinée du Pere, & le Royaume plongé tout de nouveau dans les malheurs, dont il ne faisoit que de sortir. Cette crainte des bons Anglois ne passa point de leur cœur dans celuy du Roy, tant le Ministre avoit pris soin de luy rasseurer l'esprit: *Je ne sçay point*, luy disoit-il, *donner des conseils à un grand Monarque, ou indignes de son courage, ou préjudiciables à sa gloire. Domptez, Sire, domptez ces rebelles: montrez leur que vous estes Roy, & faites leur une fois sentir, en les forçant de se soumettre, que vous estes digne d'estre leur maistre.*

Henri animé par ces remontrances, & par les troupes qui luy estoient venuës, commença à faire des coups de vigueur, pendant que l'Evesque prenoit

noit des mesures pour faire arrester le grand Mareschal, s'il osoit venir au Parlement, que le Roy 1233.
avoit convoqué à Londres, comme on disoit qu'il y viendroit. Il y venoit effectivement : car les liguez se trouvant en état de ne plus craindre la violence par la suite qu'ils y amenoient, avoient résolu d'y paroistre : mais il en fut détourné en chemin par sa sœur, femme du Prince Richard, qui l'avertit du mauvais dessein que la Cour formoit contre luy, il eut d'abord peine à le croire, & encore plus à rebrousser chemin : mais la Princesse bien informée, luy fit un détail si vray semblable de tout ce qu'on tramoit contre sa personne, & le pria avec tant d'instance d'écouter plûtost en cette occasion sa prudence que son courage, qu'il prit le parti de déferer à ses conseils, & se retira au pays de Galles, où il fut suivi de Gilbert Basset, de Richard Soüard, de Gautier de Clifford, & de tous ceux des liguez, que l'adresse & l'argent du Ministre n'eurent pas le pouvoir de luy débaucher. Car beaucoup demeurerent en chemin, gagnez par les liberalitez du Prelat, qui n'omettoit rien pour se maintenir. De ce nombre furent les Comtes de Lincolne & de Salisbery, & ce fut la desertion de ces deux Seigneurs, qui jointe à celle du Prince Richard, luy fit prendre la résolution de mettre dans son parti Leolin, ce celebre Prince de Galles, toûjours disposé à prendre les armes contre les Anglois.

Pendant que Richard réparoit ainsi les breches que l'Evesque faisoit à la ligue, le Roy, qui en fut averti, congedia son Parlement, & se rendit à Glocestre, où il donna rendez vous à ses troupes. Il y en receut beaucoup de nouvelles, qui luy furent envoyées de Flandre, sous la conduite de Baudoüin de Guynes, avec lesquelles ayant marché quelques jours du costé d'Hereford, il alla assieger un chasteau appartenant au grand Mareschal.

1233. Cette première entreprise luy fut de mauvais augure pour le succés de cette guerre, & l'on crut quelque temps qu'elle feroit la paix. Ceux qui estoient dans la place eurent l'audace de la défendre, & le firent avec tant de valeur, que l'armée Royale desespera de la prendre avant la fin de la campagne, qui estoit desja fort avancée. Le Roy souffroit avec un extresme chagrin ce mauvais debut de ses armes, & n'y voyoit pas trop de remede, lorsque les Evesques, qui avoient voulu suivre la Cour, & s'exposer aux fatigues de la guerre pour trouver occasion de faire la paix, profiterent de celle-là, pour remontrer au Roy les malheurs dont l'Etat estoit menacé, par la desunion de ses principaux membres d'avec leur chef, & pour le prier de vouloir bien entendre à leur donner quelque satisfaction sur les points dont ils se plaignoient. Le Roy écouta ces remontrances plus patiemment qu'on n'avoit esperé, & comme les Evesques avoient voulu profiter du mauvais succés de la guerre pour le porter à faire la paix, il voulut inspiré apparemment par son Ministre, profiter à son tour du desir qu'ils avoient de faire la paix, pour couvrir la honte d'avoir si mal commencé la guerre. Dans cette veuë il promit aux Prelats de convoquer un Parlement, pour corriger par leurs conseils les abus dont on se plaignoit, à condition que le Mareschal luy feroit rendre la place assiegée, laquelle neanmoins il s'obligeoit à luy remettre entre les mains quinze jours aprés la reddition.

La negociation d'un traité où tout le monde trouvoit son compte ne tira pas beaucoup en longueur, les Ministres, qui paroissoient en devoir estre les victimes, ayant leur ressource dans la mauvaise foy avec laquelle ils y consentoient. Car quoy qu'ils se fussent rendus garans de la restitution du chasteau, comme les Evesques avoient

fait

fait du bon ſuccés du Parlement, il y a apparence qu'ils avoient pris leurs ſeuretez auprés du Roy, 1233. pour l'engager à ne rien tenir de tout ce qu'il avoit promis.

Il aſſembla le Parlement, mais il n'y fit rien moins que ce qu'on eſperoit. Les Eveſques l'en preſſerent pourtant, & aprés des remontrances inutiles, menacerent d'excommunier ceux qui par de mauvais conſeils le portoient à exclure ſes ſujets naturels du maniement des affaires publiques, pour y admettre des étrangers qui mettoient le trouble dans l'Etat. Des menaces ils paſſerent aux effets, & malgré certains privileges que l'Eveſque de Wincheſtre prétendit luy avoir eſté donnez par le Pape, on l'excommunia nommément, avec d'Orival ſon parent, le grand Juſticier de Segrave, & Paſſeleve grand Treſorier.

Ces cenſures étonnerent peu le Prelat. Il en appella au ſaint Siege, & ſe mit cependant en état de pouſſer le grand Mareſchal, qu'il regardoit comme le plus à craindre, & le plus irreconciliable de ſes ennemis. Il y employa la force & la ruſe. La force ne luy réüſſit pas, & le mauvais ſuccés de ſes armes luy attira une diſgrace de laquelle il ne revint point; mais ſa ruſe luy donna au moins la conſolation des deſeſperez, d'abbattre ſon ennemi en tombant.

Il ſe preſſa d'autant plus de faire partir le Roy, qu'il apprit que le grand Mareſchal, faſché de ce qu'on luy avoit manqué de parole, eſtoit rentré dans le chaſteau qu'on luy retenoit contre la foy du traité, & que l'armée ennemie groſſiſſoit; juſques-là qu'Hubert de Bourg, tiré de ſa priſon par ſes amis, s'eſtoit allé joindre aux Liguez. Ces nouvelles ayant obligé le Roy à ſe mettre en campagne, il aſſembla ſes troupes à Gloceſtre, & marcha droit au pays de Galles. Le grand Mareſchal le laiſſa venir; mais eſtant averti que ſon armée

n'estoit pas bien pourveuë de vivres ; pour la rui-
1233. ner par elle-mesme, il fit enlever les grains & les troupeaux des lieux par où elle devoit passer. Elle souffrit en effet beaucoup, de la disette & de la fatigue qu'elle eut dans cette marche, & ayant esté obligée d'aller jusqu'au chasteau de Grosmund, elle y campa avec si peu de précaution, que le grand Mareschal, qui en fut informé, en fit enlever des quartiers, & la mit par ce premier avantage dans un desordre dont elle ne revint pas. Les plus grands Seigneurs de la Cour y perdirent leur argent & leurs équipages ; ce qui leur fut une raison, ou un pretexte de se retirer. Le Roy mesme retourna à Glocestre, aprés avoir mis ses places & ses troupes entre les mains de Jean de Monmouth, & de Radulphe de Thoen.

Le Roy ne fut pas plûtost parti, que le grand Mareschal alla attaquer le chasteau mesme de Monmouth, dont le premier des deux Generaux de l'armée Royale portoit le nom. Il remporta, en l'allant reconnoistre, une victoire à laquelle il ne s'attendoit pas. Il s'estoit détaché de son armée avec environ cent chevaux, & estoit assez prés de la place, lorsque Baudoüin de Guynes, qui y commandoit, fit sortir mille hommes pour l'attaquer. Plusieurs de la troupe du Mareschal jugerent qu'un General d'armée ne pouvoit s'exposer prudemment à un combat si inégal, & luy conseillerent la retraite, mais luy se tenant offensé d'un conseil qui blessoit sa gloire: *Je ne commenceray pas aujourd'huy à fuir devant mes ennemis*, s'écria-t-il ; *il faut combattre. Avec d'aussi braves gens que vous, le nombre ne me fait pas peur. Suivez moy, je vous conduiray ; & je me flatte que mon exemple ne diminuëra pas vostre courage.* En disant ces mots, il s'avance, & se voyant secondé des siens, il charge avec tant de furie ce grand nombre d'ennemis,

qu'ils

qu'il les étonne. Le combat fut rude, & si douteux, que Baudoüin de Guynes résolut de prendre avec luy une douzaine de ses plus déterminez cavaliers, & de s'attacher au Mareschal. Ils l'approchent, mais il les écarte d'une maniere à leur oster toute esperance de l'atteindre, jusqu'à ce qu'enfin son cheval ayant esté tué sous luy, ils crurent estre maistres du Cavalier. Ils virent bientost qu'ils s'estoient trompez. Car ce grand guerrier, à qui la chaleur du combat n'ostoit point le sens froid, prit par le pied un de ceux qui le pressoient le plus, & l'ayant culbuté de l'autre costé de son cheval, s'élança legerement en sa place, & continua à combattre comme auparavant. Baudoüin de Guynes ne pouvant souffrir qu'une si belle proye luy échapast, se jetta alors sur le Mareschal, & le prenant par son casque, le luy arracha avec tant de violence, qu'il luy mit le visage tout en sang ; ensuite dequoy ayant sauté à la bride de son cheval, il le menoit vers la forteresse, en mesme temps que d'autres, qui avoient gagné la troupe, le poussoient à grands coups de lances. Le grand Mareschal se deffendoit avec une vigueur incroyable, & frappant à droit & à gauche sur ceux qu'il trouvoit à portée, il en abbatit deux à ses pieds. Nonobstant cela il estoit infailliblement pris, si un arbalestrier de sa troupe n'eust terrassé Baudoüin de Guynes d'un trait qu'il luy tira à propos, & dont on le crut blessé à mort. En ce moment, ceux qui poursuivoient le grand Mareschal l'ayant quitté pour aller secourir Baudoüin, celuy là se trouva libre, & en mesme temps son armée, avertie du danger où il estoit, ayant paru pour le secourir, la victoire ne balança plus. Les Royalistes furent défaits, & à peine le Gouverneur pût-il estre reporté dans la place. Depuis cette journée, les troupes de la ligue prirent un si grand ascendant sur celles du

1233

——— Roy, qu'elles les battirent en toutes rencontres.
1234. Baudoüin voulut un jour le surprendre, mais le Mareschal en fut averti, & s'estant mis en embuscade dans un bois où il devoit passer, le tailla en pieces, & se rendit maistre de toutes les places des environs : n'ayant plus rien à faire dans le pays de Galles, il entra avec Leolin bien avant en Angleterre, & jetta la Cour dans un tel effroy, que le Monarque quitta Glocestre, & se retira honteusement dans des lieux plus seurs, & moins à portée d'estre insultez par les Liguez.

Les Evesques, toûjours attentifs aux occasions de parler de paix, ne laisserent pas échapper cellelà. Leur impatience leur fit commencer la negociation à contre-temps. Le Roy, si vivement poussé par ses propres sujets, estoit picqué au jeu, & ne pensant qu'à se vanger d'eux, répondit brusquement aux Prelats, qu'il n'accorderoit jamais à Richard le pardon d'une telle offense, qu'il ne le vist à ses genoux le luy demander la corde au cou. La continuation des progrés que faisoit le grand Mareschal, fit ceder insensiblement un desir impuissant de vangeance à la crainte d'une révolution, & l'avanture du Roy Jean, dont on prenoit si souvent soin de luy rappeller le souvenir, fit impression sur son esprit, à la veuë d'une armée victorieuse.

Ce fut en ce moment favorable que ce Prince écouta les Evesques, qui voyant que leurs remontrances commençoient à faire impression, les redoublerent au Parlement, qui fut tenu à Westminster au commencement de Février de l'année mille deux cens trente-quatre. Là en presence de saint Edmond, éleu, mais non encore sacré Archevesque de Cantorbery, ils luy representerent avec force, & d'un air qui marquoit un vray zele pour le bien public, & pour le sien propre, que son conseil estoit composé de gens pernicieux à l'Etat,

& au bien de ses affaires particulieres; qu'ils mépri- 1, 2, 3, 4.
soient la nation Angloise, & ne cessoient de luy en inspirer de l'aversion, & qu'en mesme temps, par un contre-coup aussi funeste qu'inévitable, ils aigrissoient contre luy l'esprit des Anglois; que c'estoit par de tels conseils, que le feu Roy son pere estoit tombé dans cet abysme de malheurs, par lesquels son nom estoit devenu celebre, & sa cheute un exemple memorable. Ensuite ils luy firent un détail des abus qui se commettoient par le mauvais gouvernement des Ministres, & aprés luy avoir fait remarquer, que luy ne faisant rien que par leurs avis, & eux faisant tout sans le sien, de leur maistre il estoit devenu leur esclave. Ils finirent par luy faire entendre, que s'ils ne voyoient du changement dans une si mauvaise conduite, ils seroient obligez d'user, mesme contre luy, des censures Ecclesiastiques.

Le Roy entendit ces remontrances avec une docilité, qui en fit esperer un bon succés. En effet desja ébranlé par le mauvais état de ses affaires, il se détermina enfin à se reconcilier avec ses sujets, & à chasser du ministere ceux qui leur y faisoient ombrage. Il demanda seulement du temps pour faire rendre compte à ses Tresoriers de l'administration de ses finances, aprés quoy ayant rassemblé son Parlement au mesme lieu au commencement du mois d'Avril, à l'issuë d'une belle harangue, où saint Edmond nouvellement sacré, luy repeta les mesmes choses que les Prelats luy avoient dites au Parlement de Février, il donna ordre à l'Evesque de Winchestre de se retirer dans son diocese, & chassa tous les étrangers des postes qu'ils occupoient à la Cour.

Pour commencer ce grand ouvrage, malgré quelques hostilitez que les Liguez avoient exercé durant cette negociation sur les terres du Ministre & de ses amis, le Roy envoya saint Edmond traiter la paix avec Leolin & le grand Mareschal Ri-

chard, pendant qu'il s'avança luy-mesme avec sa
1234. Cour jusqu'à Glocestre pour en recevoir plûtost des nouvelles. Il en apprit une en chemin qui luy causa une grande surprise, & qui n'ayant point changé les mesures qu'il avoit pris pour la paix, comme elle devoit naturellement faire, fit croire que c'estoit de bonne foy qu'il vouloit rendre ses bonnes graces, & sa confiance à ses sujets. Ce fut la mort du grand Mareschal, arrivée inopinément par une ruse des Ministres, laquelle ayant eu son effet trop tard, ne leur produisit point d'autre fruit que le triste plaisir d'envelopper leur ennemi dans leur ruïne. L'affaire estoit allée fort viste, & le Mareschal avoit plus aisément donné dans le piege, qu'on ne l'eust deu attendre d'un habile homme. On l'avoit souvent tenté en vain d'abandonner la cause de la ligue, & d'implorer la clemence du Roy. Un Cordelier nommé Agnel, envoyé sous main par l'Evesque de Winchestre, avoit inutilement employé son éloquence à l'intimider, & à le persuader là-dessus. Le Ministre résolu de perdre celuy qu'il ne pouvoit gagner, avoit fait une nouvelle intrigue, qui luy avoit enfin réüssi. Richard possedoit de grands biens en Irlande, & des places d'une importance à ne les pas abandonner, particulierement dans un temps, où faisant la guerre à son Roy, il pouvoit avoir besoin de retraite. Ainsi l'Evesque jugeant bien que si elles estoient attaquées, ce seroit un moyen infaillible d'attirer le grand Mareschal dans cette isle, avoit écrit à quelques-uns des plus considerables du pays, que le Roy regardant Richard comme son ennemi capital, s'ils pouvoient se saisir des terres & des places qui luy appartenoient, ils les partageroient entre eux, & en demeureroient possesseurs, & que si l'on le pouvoit prendre luy-mesme mort ou vif, & l'envoyer à la Cour, ce seroit le plus grand service

qu'ils

qu'ils peussent rendre à la monarchie. Ces lettres signées du Ministre & d'onze de ses creatures, 1234.
tous officiers d'autorité, & accompagnées de lettres patentes obtenuës du Prince par surprises, & scellées de son sceau à son insceu, avoient fait entrer les Irlandois en action contre le Mareschal, & attiré le Mareschal en Irlande, comme on l'avoit bien préveu. Il y avoit pris Limerik, place importante dés ce temps-là, & estoit sur le point de donner bataille, lorsque trahi par Geoffroy de Marisc, il avoit esté blessé & pris dans une espece de pourparler, qui s'estoit tourné en combat, parce qu'il y estoit allé trop foible, & avec peu de précaution. Ensuite dequoy ayant oüi dire, qu'on vouloit le faire passer en Angleterre pour le mettre entre les mains du Roy, il avoit negligé ses blessures, & n'avoit pas pris assez garde, qu'un chirurgien, gagné par quelqu'un qui le vouloit faire perir, y mettoit le feu à contre-temps ; ce qui luy ayant causé la fiévre il en estoit mort le seiziéme d'Avril.

Le recit de cette avanture toucha extraordinairement le Roy. Il donna des larmes à ce vaillant homme, & dit tout haut qu'il perdoit en luy le premier sujet d'Angleterre. Il luy fit de magnifiques obseques. Il donna à Gilbert son frere le baston de grand Mareschal, & desavouant la trahison qu'on avoit tramé sous son nom, il auroit puni les auteurs plus severement, qu'en les éloignant de luy, si la profession des principaux d'entre eux ne l'eust empéché d'aller plus loin.

Une conduite où il paroissoit tant de generosité & de bonne foy, fit renaistre dans les cœurs des Anglois leur premiere affection pour Henri, & la maniere dont il receut les Seigneurs liguez dans ses bonnes graces, quand le saint Archevesque de Cantorberi eut conclu le traité avec eux, luy attira les benedictions, & l'applaudissement de toute

la nation. Il traita bien jusqu'à Hubert de Bourg,
1235. qui acheva depuis ses jours honorablement à la Cour, pendant que l'Evesque, aprés un voyage de Rome, où le Pape l'avoit appellé, employa le reste des siens à bien remplir dans son Eglise tous les devoirs d'un bon Pasteur.

1236. Le mariage du Roy avec Eleonor de Provence, qui se fit l'an mil deux cens trente-six, sembla mettre le dernier sceau à cette paix si souhaitée entre le Prince & les sujets, tant ils parurent tous empressez à luy témoigner leur zele, & tant il parut content d'eux. Mais ce qu'on croyoit devoir estre un sceau éternel à la paix, devint en peu de temps l'occasion d'une nouvelle guerre. Comme la Reine estoit étrangere, & d'un pays où le feu & l'esprit donne naturellement de l'ambition, la Cour d'un Prince en réputation de s'attacher aux étrangers fut bientost pleine de Provençaux ; & comme la mere d'Eleonor estoit de la maison de Savoye, les Savoyards, particulierement les parens de la jeune Princesse, aborderent de toutes parts en Angleterre. Outre cela la Reine mere ayant épousé en secondes noces le Comte de la Marche son premier amant, & en ayant eu beaucoup d'enfans, avoit rempli la Cour de son fils d'un grand nombre de prétendans aux graces qui s'y répandoient.

1237. Henri ne pût resister long-temps aux importunitez des uns, & au penchant qu'il sentit pour les autres. Il en enrichit, il en éleva aux premieres dignitez de l'Etat, il en fit des Ministres & des favoris. On peut penser combien cette conduite irrita tout de nouveau l'esprit des Anglois, d'autant plus qu'Henri tiroit d'eux tout ce qu'il donnoit aux nouveaux venus. Et ce qui augmentoit le mécontentement de la nation, les libertez de la grande Charte estoient violées

plus

plus que jamais sous un gouvernement étranger. 1238.

Les Anglois ne murmurent gueres inutilement. La revolte chez eux suit de prés les plaintes, & elle ne differa d'éclater dans l'occasion dont il s'agit, que parce que le seul homme d'Angleterre qui en pouvoit estre le chef n'estoit pas encore disposé à l'estre. A cela prés il paroissoit un certain chagrin de part & d'autre, qui estoit aux bons politiques un présage asseuré de rupture. Ce chagrin estoit remarquable sur tout dans les Parlemens, où le Prince demandant toûjours, & les sujets s'estant mis sur le pied de le refuser toûjours aussi, ils ne se separoient presque plus que mécontens les uns des autres.

La mesintelligence estoit telle, qu'Henri ne pouvoit plus rien obtenir de son Parlement, non pas mesme pour faire la guerre aux François, il l'éprouva en l'année mille deux cens quarante-deux dans une occasion contre laquelle il ne croyoit pas que la dureté du Parlement pust tenir : tant elle paroissoit favorable. Saint Loüis avoit investi son frere Alphonse du Comté de Poitou, & avoit obligé les Seigneurs qui en relevoient de luy rendre hommage. Le Comte de la Marche le rendit comme les autres, mais poussé par la Comtesse son épouse, l'une des plus hautaines Princesses & des plus méchantes femmes du monde, il s'en repentit dans la suite, & alla s'en dédire à Poitiers par une insulte publique, qu'il fit à Alphonse. Aprés une action de cet éclat contre un frere d'un Roy de France, le Comte jugea bien qu'il falloit s'attendre à soûtenir une grosse guerre contre toutes les forces de cette couronne. Trop foible pour mesurer seul ses armes à celles d'un si grand Monarque, il eut recours à une ligue qu'il forma assez promptement des Rois de Castille & d'Arragon, du 1242.

Comte de Thouloufe, & de quelques autres Prin-
1242 ces, aufquels il promit d'engager le Roy d'Angleterre à fe joindre à eux, avec de belles troupes & beaucoup d'argent.

En effet Henri embraffa avec ardeur cette occafion de réparer les pertes que fon pere avoit faites en France, & ayant convoqué à la hafte fon Parlement à Londres, il ne doutoit point que la propofition d'une guerre contre les François n'y fuft receuë à l'ordinaire avec un applaudiffement general, & ne miſt beaucoup d'argent dans fes coffres. Il comprit bientoft qu'il s'eftoit trompé. Quelque effort qu'il fift pour engager le Parlement à contribuer à cette guerre, il n'y gagna que de fafcheux reproches qu'on luy fit, fans beaucoup mefme ménager la Majefté Royale, fur fes profufions exceffives & fes exactions fans bornes. Avec un peu d'adreffe & beaucoup de violence, Henri tira des particuliers ce qu'il n'avoit pû tirer du corps. Il eut de l'argent & des troupes, à la veuë defquelles l'efperance eftant revenuë aux Seigneurs Anglois, de reconquerir avec le fecours de la ligue les provinces qu'ils avoient perdu en France, le Roy y paffa à la tefte d'une belle armée; mais ce ne fut que pour avancer fa perte, par le mépris que luy attira le mauvais fuccés de cette guerre, & par la faute qu'il fit en commençant, de refuser les conditions d'une paix avantageufe. Car quoyque faint Loüis l'euft prévenu, & euft desja fait des conqueftes; Quand il vit les Anglois en Guyenne, tant d'ennemis luy fembleren à craindre, dans un temps où il ne fe tenoit pas encore bien affeuré de tous fes fujets. S'il craignit plus qu'il ne convenoit, comme on peut aifément juger par l'offre qu'il fit au Roy d'Angleterre de luy abandonner le Poitou, & une partie de la Normandie, Dieu voulut qu'Henri ne l'acceptaft pas, pour donner moyen à Loüis de répa-

réparer une foiblesse qu'un excés de prudence luy avoit fait commettre, par la gloire, que luy acquit durant tout le cours de cette guerre, sa valeur, sa bonne conduite, ses conquestes & ses victoires. Car Henri ayant refusé le parti avantageux qu'on luy offroit, Loüis fit déployer l'oriflamme, & marcha droit aux ennemis, en prenant sur eux toutes les places qui se trouverent sur son chemin. Il les joignit au pont de Taillebourg, où leur ayant livré bataille, il les défit & les mit en fuite. Cette victoire fut suivie d'une autre: car le lendemain les Anglois s'estant ralliez, & engagez à un second combat, ils furent battus pour la seconde fois à la veuë de Xaintes, où ils s'estoient retirez aprés leur premiere défaite. 1242.

Cette action fut le coup fatal qui rompit le lien de la ligue. Les Espagnols ne parurent point, le Comte de Thoulouse ne fit que du bruit, le Comte de la Marche auteur de la guerre fut le premier qui fit sa paix, & la Comtesse Reine sa femme, convaincuë d'avoir suborné des gens pour empoisonner le Roy, implora sa clemence, & obtint son pardon. Henri se retira à Bourdeaux, où une maladie, qui se mit parmi les troupes de Loüis, & qui pensa ensevelir ce Roy victorieux sous ses lauriers, donna le loisir aux sangsuës qui suivoient la cour d'Angleterre, d'achever d'épuiser d'argent le Monarque qui les y attiroit par ses profusions imprudentes. Son malheur & son indigence l'obligea avant que de repasser la mer, à negocier le renouvellement d'une treve, qu'il avoit luy-mesme rompuë. Loüis le luy accorda d'autant plus volontiers, que les maladies & les chaleurs avoient presque ruiné son armée, & que ses conquestes luy demeuroient; mais il sçeut bien dans la suite en dédommager Henri par la fameuse paix qu'il fit avec luy, où pour l'engager à ceder les prétentions qu'il avoit encore

sur la Normandie, la Touraine, le Maine, l'Anjou & le Poitou, il luy abandonna le Perigord, le Limousin, le Quercy, l'Agenois & la Xaintonge.
1242.

Ce traité fut l'ouvrage d'un Saint Roy, qui écouta plûtost la delicatesse de sa conscience, que les veritables interests. On louë dans les chaires l'amour de la justice, qui porta le Saint à donner son propre bien, pour estre plus seur de ne retenir pas injustement le bien d'autruy: mais on ne peut pardonner dans l'histoire le scrupule mal-fondé, qui porta le Roy à rendre contre l'avis de tout son conseil de belles provinces à un vassal si souvent rebelle, dans un temps où l'on estoit en droit & en pouvoir de le dépoüiller de tout ce qui luy en restoit. En quoy si Loüis prétendit, comme nous n'en pouvons douter, donner une paix stable à ses peuples, l'experience de tant de siecles montre combien il se trompa, & que nul de nos Rois n'a trouvé le secret de mettre la France à couvert de l'inquietude des Anglois, que celuy qui les en a chassez, & a mis la mer entre eux & nous.

1243. Si cette paix fust venuë plûtost, elle eust pû consoler les Anglois des nouvelles pertes qu'ils venoient de faire, & adoucir la mauvaise humeur où les avoit mis contre leur Roy l'irregularité de sa conduite. Mais elle vint trop tard pour cela, & la negociation en fut si épineuse, que le traité n'en fut conclu, qu'aprés qu'une longue continuation de mécontentemens réciproques entre le Prince & les sujets, eut rendu les esprits irreconciliables.

1244. Deux choses empeschèrent qu'ils n'éclatassent plûtost. L'une fut l'ardeur que saint Loüis avoit inspiré à toute l'Europe pour la conqueste des Saints lieux, laquelle ayant fait passer au Levant les Seigneurs Anglois les uns aprés les autres, fit qu'ils ne pûrent se liguer en assez grand nombre dans leur pays.

pays. L'autre fut le manquement de chefs propres à unir une faction, & à conduire une grande revolte, les Comtes de Leycestre & de Glocestre, les deux seuls qui le pouvoient faire, estant beaux-freres du Roy, & par consequent attachez à luy par des liens qu'on ne rompt que dans une grande necessité, ou dans un grand ressentiment. Il paroist mesme dans l'histoire, qu'au moins cette fois les Anglois eurent quelque regret d'estre rebelles. Car comme la foiblesse du Prince, qui rendoit maistres de ses volontez les étrangers qui le flatoient, laissoit aussi quelquefois reprendre le dessus à ses sujets, quand ils estoient en état de l'intimider; le repentir qu'il leur témoignoit alors de sa conduite & les promesses qu'il leur faisoit de la corriger à l'avenir, les calmoit, & leur faisoit reprendre l'esprit de soûmission, au moins pour un temps.

1244.

1245.

Un homme foible est plus incorrigible qu'un méchant homme; Henri sortoit souvent de son Parlement le meilleur Anglois du monde, mais il n'estoit pas plûtost rentré dans son domestique, qu'il devenoit tout étranger, qu'il s'abandonnoit aux conseils des Princes de la Marche ses freres, & que ceux de la Maison de Savoye reprenoient auprés de luy leur premier credit. Ainsi ce n'estoit continuellement que de nouvelles prodigalitez, d'où naissoient de nouvelles exactions, & de nouvelles monopoles, pour enrichir ces étrangers des dépoüilles de ses sujets. Tout ce que les Parlémens luy accordoient pour les plus pressantes necessitez de l'Etas se convertissoit en ces usages frivoles. Et ce qui augmenta encore beaucoup le chagrin des Anglois contre luy, fut que les Papes s'estant mis insensiblement en possession de lever de l'argent en Angleterre, tant s'en faut qu'il s'y opposast, qu'il avoit mesme desisté de pousser au Concile de Lyon les griefs que la nation avoit presenté à cette assem-

1246.

semblée, contre ce qu'elle appelloit les entreprises
1246. des Papes & de la Cour de Rome. Pardessus tout cela l'affaire des libertez, souvent promises, solemnellement jurées, & jamais mises en execution, estoit une playe toûjours nouvelle, & un point sur lequel les Anglois avoient une indocilité, que le
1258. temps ne diminuoit point.

Ces sujets de mécontentement estoient enfin venus à leur comble, lorsque le Roy ayant assemblé son Parlement dans la capitale, environ les festes de Pasques de l'année mille deux cens cinquante-huit, y demanda entre autres choses un secours d'argent considerable, pour aller mettre Edmond Comte de Lancastre, le second de ses deux fils, en possession du Royaume de Sicile, dont le Pape, qui avoit entrepris d'en dépoüiller la maison de Suaube, luy avoit offert l'investiture. Cette demande fut d'abord rejettée generalement de tout le monde, & avec un grand desagrément pour le Roy, auquel on fit de si sanglants reproches touchant son mauvais gouvernement, que ce Prince ayant lieu de craindre, que dans l'humeur où l'on estoit, des paroles on n'en vinst aux effets, eut recours, à son ordinaire, à l'aveu des fautes passées, & aux promesses pour l'avenir. Il y a apparence que l'assemblée n'y eust pas eu beaucoup d'égard, si les Grands eussent esté plus prests à soûtenir une revolte; mais comme ce ne fut proprement que là, qu'ils se trouverent assez rassemblez pour faire une ligue considerable, & mettre à leur teste des chefs capables de la bien conduire, c'estoit des materiaux assemblez, qui avoient besoin de temps pour estre mis en œuvre. Ainsi ils crurent devoir dissimuler, & faire semblant d'estre contens des bonnes paroles que leur donnoit le Roy, consentant mesme de l'aider dans l'entreprise de Sicile de tout ce qui dépendroit d'eux. Aprés quoy on se separa.

para pour se rassembler à Oxford vers le milieu du mois de Juin, ou l'on se promit mutuellement l'execution des choses proposées. 1258.

Les Seigneurs compterent si peu sur les promesses du Monarque, que leur premier soin fut de prendre des mesures pour l'obliger à faire par force ce qu'ils n'esperoient pas qu'il fist jamais de bon gré. Ils avoient peu de temps, mais ils l'employerent bien. En moins d'un mois leur ligue fut formée, leur plan fut dressé, leurs démarches reglées, & tout leur réüssit tellement, que ce qui sembloit le plus difficile à faire, fut ce qui se trouva le plûtost fait; je veux dire le choix des chefs qui devoient conduire cette entreprise, Richard de Clare Comte de Glocestre, & Simon de Montfort Comte de Leycestre, s'estant malgré l'alliance alienez du Roy, partie sous pretexte du bien public, partie par des mécontentemens particuliers. Ces deux Seigneurs avoient une superiorité sur les autres, qui ne leur laissa point de concurrent, & une émulation entr'eux, qui ne souffrant pas de preference, y fit mettre l'égalité. S'il y en avoit dans la fortune, il n'y en avoit point dans le merite, & dans les qualitez personnelles. Le Comte de Glocestre estoit un grand Seigneur, & le Comte de Leycestre un grand Capitaine. Ce dernier estoit né François, & avoit eu pour pere ce heros de mesme nom que luy, si celebre par ses victoires contre les heretiques Albigeois, lequel ayant herité de sa mere tous les biens de la maison de Leycestre, les avoit laissé à ce fils, qui estoit cadet, & qui par là estoit devenu Anglois. L'élevation de son genie & la grandeur de son courage l'avoit fait d'abord aspirer à tout, & quelque obstacle qu'il eust rencontré à l'execution de ses desseins, il avoit une constance à les suivre, qui luy en applanissoit les difficultez. C'estoit en s'opiniastrant ainsi à vaincre les contradictions, qu'il estoit deve-

devenu beau frere du Roy, malgré le Roy mesme, & que forçant les oppositions de tout le Clergé d'Angleterre, il avoit épousé une sœur de ce Prince, quoyque liée par un vœu de Religion, dont il avoit eu le credit de la faire dispenser par le Pape, dans un temps où l'historien Anglois dit qu'on luy contestoit ce pouvoir. Comme il avoit esté élevé dans les maximes de France touchant la Royauté, il s'estoit d'abord attaché au Roy, & estoit si bien entré dans son esprit, qu'il en estoit devenu favori. Son mariage, précedé par un amour peu respectueux, & peu honorable au sang Royal, avoit alteré sa faveur. Il s'estoit éloigné de la Cour, mais le temps ayant fait sa paix, il y estoit revenu, & y avoit retrouvé toute la consideration deuë à son rang & à son merite. La guerre de Guyenne, & le gouvernement de cette Province qu'il eut ensuite, avoit fait connoistre à l'Angleterre qu'elle avoit gagné, en se l'attachant, un des plus habiles Capitaines de l'Europe. Luy seul avoit fait balancer la victoire à la bataille de Xaintes, & dans les frequentes revoltes qu'exciterent contre luy les Gascons irritez de la severité avec laquelle il les gouvernoit, il avoit donné tant de preuves d'une vigueur, & d'une prudence extraordinaire, qu'il estoit devenu l'homme d'Angleterre le plus craint, & le plus respecté. Le malheur d'Henri avoit voulu, que pour favoriser les Gascons, qui s'estoient venu plaindre de luy, & pour tirer d'entre ses mains le Gouvernement de Guyenne, qu'il vouloit donner au Prince Edoüard son fils aisné, il eust rompu avec ce Seigneur d'une maniere tres-éclatante. Les choses en estoient venu si avant, que dans une assemblée des Grands, le Roy l'ayant appellé traistre, le Comte, par un emportement capable de détruire chez toutes les autres nations la bonne opinion que les Anglois avoient conceu de sa vertu, luy donna un démenti,

1258.

sans

ſans que le Roy oſaſt entreprendre de rien tenter pour le punir d'une inſolence ſi outrée. De pareilles ruptures ne ſe raccommodent jamais bien, meſme entre les particuliers; à plus forte raiſon entre un ſujet & ſon Souverain. L'hiſtorien Anglois dit que la Cour de France taſcha de profiter de cette conjoncture pour attirer le Comte à ſon ſervice; mais il y a peu d'apparence qu'un Roy auſſi ſage que l'eſtoit ſaint Loüis s'empreſſaſt beaucoup pour acquerir un ſujet de ce caractere. Le meilleur uſage qu'il en puſt faire, eſtoit de le laiſſer à ſes ennemis. En effet ce fut l'arcboutan d'une ligue, qui arma les Anglois les uns contre les autres, & alluma parmi eux une guerre civile, dont ſi la France ne tira pas tout l'avantage qu'elle auroit pû, ce fut un effet de la pieté de ſon ſaint Roy, qui croyant la paix neceſſaire au bien general de l'Egliſe, loin de contribuer à la troubler, fit tous ſes efforts pour la rétablir. 1258.

Les Liguez ne ſe rebuterent point, pour avoir manqué les meſures qu'ils avoient pris auprés de ce Prince afin de l'engager dans leur parti. L'état où ils ſe trouverent à Oxford leur fit comprendre, que ſans le ſecours des étrangers, ils pouvoient venir à bout de leurs deſſeins. Ils y parurent ſi puiſſans, que le Roy y ſentant ſes forces de beaucoup inferieures aux leurs, fut obligé, malgré qu'il en euſt, de ſe ſoûmettre à leurs deciſions.

La premiere choſe qu'ils luy demanderent, fut l'execution de la grande Charte, proteſtant qu'ils répandroient tous juſqu'à la derniere goute de leur ſang, pour en conſerver les privileges à la nation. Ils s'offrirent enſuite d'acquitter les dettes dont l'épargne eſtoit chargée, pourveu qu'on leur abandonnaſt l'adminiſtration des affaires. Aprés cela levant tout-à fait le maſque, ils demanderent préciſément la réformation de l'Etat, & pour y parvenir, ils propoſerent que le Roy nommaſt douze per-

perſonnes, & qu'il leur fuſt permis d'en nom-
1258. mer autant pour décider les affaires publiques à la pluralité des voix. En meſme temps qu'ils luy faiſoient cette propoſition en public, ils le menaçoient ſourdement de le dépoſer, & de le renfermer dans une priſon perpetuelle. Ainſi ce Prince intimidé fut obligé de ſouſcrire à tout, & d'en paſſer par où l'on voulut. Les Commiſſaires eſtant nommez, il fut ordonné dans le Parlement, qu'on leur remettroit entre les mains les places & les gouvernemens des Provinces pour en pourvoir d s perſonnes ſeures; que tous les ans ils éliroient un Chancelier, des Chefs de Juſtice, & d'autres Officiers neceſſaires au bon gouvernement de l'Etat.

Henri voyoit bien que ces ordonnances le dégradoient tacitement, & ne luy laiſſoient plus que le nom de Roy; mais il aima encore mieux le nom que rien, & ne ſe trouvant pas en état de reſiſter aux Seigneurs liguez, il acquieſça à ces dures ordonnances, dont luy & Edoüard ſon fils aiſné jurerent l'obſervation ſur les Evangiles. Toute l'aſſemblée fit le meſme ſerment, & on decerna la peine de l'exil contre ceux qui refuſeroient de le faire: enſuite dequoy, le Roy tenant un cierge allumé à la main, les Prelats prononcerent une ſentence d'excommunication contre ceux qui oſeroient le violer.

Par un reſte de déference qu'on avoit eu pour la Majeſté Royale, on avoit ſouffert qu'Henri nommaſt ſes quatre freres de la Marche parmi les douze Commiſſaires qu'il devoit nommer de ſa part. Comme on vouloit neanmoins les éloigner des affaires, on ſe haſta d'obliger ceux qui avoient des gouvernemens, à les remettre entre les mains des vingt-quatre députez, parce qu'on ſçavoit que les Princes de la Marche avoient réſolu de garder les leurs, & que de leur refus on ſe vouloit faire une
raiſon

raiſon de les chaſſer du Royaume. En effet la choſe ayant eſté propoſée,& le Comte de Leyceſtre, pour donner exemple, ayant remis entre les mains des deputez les places dont il eſtoit gouverneur, on ſomma les Princes d'en faire autant. Ils s'en excuſerent d'abord ſur le ſerment qu'ils avoient fait en prenant poſſeſſion de leurs gouvernemens, de ne les rendre jamais qu'au Roy, mais cette excuſe n'ayant pas eſté receuë, on s'échauffa de part & d'autre,& les choſes en vinrent ſi avant, que les quatre Princes s'opiniaſtrant à ne point ſe deſſaiſir de leurs places, le Comte de Leyceſtre s'adreſſa à Guillaume de Valence,qui paroiſſoit le plus fier & le plus determiné des quatre, & luy dit ces fortes paroles: *Tenez pour aſſeuré & pour indubitable, que vous rendrez les places qui vous ont eſté confiées par le Roy, ou que vous perdrez la teſte.* Les Liguez confirmerent tout d'une voix cette eſpece d'arreſt de leur chef, & parurent ſi réſolus à n'en rien relaſcher, que les Princes prirent le parti du ſilence,& l'aſſemblée s'eſtant ſeparée dans cette émotion,ils ne furent pas plûtoſt en liberté, qu'ils s'enfuirent ſecretement. On les croyoit retirez pour diſner, & chacun ſe preparoit à les pouſſer à bout à la prochaine ſeance, lorſqu'on apprit qu'ils s'eſtoient échapez, qu'ils avoient pris le chemin de Vincheſtre, & qu'ils prétendoient s'aller fortifier en divers endroits de ces quartiers là,où ils avoient du bien & du credit. Pour ne leur en laiſſer pas le temps, on uſa de toute la diligence poſſible, & dans la crainte qu'ils n'appellaſſent les étrangers à leur ſecours, on congedia le Parlement, & on monta à cheval pour les ſuivre. Quelque avance qu'ils euſſent, on les atteignit. Ils ſe renfermerent dans une forteresse: mais n'y pouvant tenir long temps contre la multitude de gens qui les aſſiegea, ils furent pris, conduits à la mer, mis dans un vaiſſeau & bannis du Royau-

1258.

Royaume. On dit qu'ils y laisserent des marques
1258. de leur haine contre les Anglois, dont plusieurs furent attaquez d'une maladie qui avoit tout l'air d'estre causée par le poison. Le Comte de Glocestre en fut à l'extrémité, & un frere qu'il avoit en mourut On accusa de ce crime les Princes de la Marche, & on les en crut d'autant plus capables, qu'on se souvenoit encore que leur mere avoit voulu empoisonner saint Loüis.

L'exil de ces Princes qui estoient haïs, donna grande vogue à la ligue, à laquelle Londres s'estant joint, la puissance devint formidable. Elle en donna en diverses rencontres des marques bien honteuses à l'autoritéRoyale. L'Empereur, SaintLoüis, & Henri s'estoient donné rendez-vous à Cambray, pour traiter d'une paix generale. Le premier s'y rendit, le second estoit prest à s'y rendre, les Liguez ne voulurent pas permettre au troisiéme de sortir de ses Etats. Ils y envoyerent des députez; mais Saint Loüis, qui sçavoit mieux que Roy du monde garder, quand il le falloit, les bienséances de son rang, ne s'y estant pas voulu trouver, cette assemblée fut renduë inutile, & ne servit qu'à faire éclater la fascheuse servitude d'Henri. Pendant ce temps-là les Liguez avoient envoyé des députez à Rome, pour se justifier auprés du Pape des démarches qu'ils avoient faites contre leur Roy, & pour le prier de ne point consentir à la consecration d'Aymard de Lusignan, l'un des Princes de la Marché, nommé par Henri à l'Evesché de Vinchestre. Le Pape qui avoit semblé d'abord leur vouloir donner satisfaction, ayant changé de sentiment, non seulement avoit fait sacrer l'Evesque, mais avoit mesme envoyé un Nonce en Angleterre; pour disposer les Anglois à le recevoir. Ce Pontife ne trouva pas la mesme soumission pour le Saint Siege dans le Gouvernement d'Angleterre qu'on y avoit veu jusques-là. Les Liguez s'opposerent au Nonce

avec une fermeté inflexible, & déposerent Richard Gray, gouverneur de Douvres, pour l'avoir laissé 1259.
passer. La mort du Prelat arrivée à Paris sur ces entrefaites étouffa cette affaire dans sa naissance: mais elle n'osta pas au Pape le ressentiment de cette injure, qui luy fut un nouveau motif de se déclarer contre la ligue.

Les Liguëurs estoient dans un état à ne s'embarrasser pas beaucoup de la colere du saint Pere. L'arrivée de Richard frere d'Henri, qu'on appelloit Roy d'Allemagne, parce qu'il avoit esté éleu Empereur par une partie des Princes de l'Empire, leur donna bien plus à penser. Ce Prince estoit avec une flotte sur les costes d'Angleterre, & vouloit y entrer sous pretexte d'y visiter de grandes terres qu'il y avoit; & en effet pour voir de plus prés l'état des affaires du pays. Elles estoient telles, qu'il paroissoit presque également dangereux de luy accorder, & de luy refuser l'entrée du Royaume. Dedans & dehors un frere d'un Roy opprimé à la teste d'une armée estoit à craindre. On prit une espece de temperament, qui réussit à la ligue, ou par la foiblesse de Richard, ou par la mediocrité de son zele pour les interests du Roy. On luy députa Pierre de Savoye, oncle de la Reine, devenu ligueur, l'Evesque de Worchestre, l'Abbé de saint Edmond, & Jean Mansel, pour luy dire que s'il vouloit entrer, on le recevroit avec le respect deu à un Prince de la maison Royale, & comme Comte de Cornoüaille, mais non comme Roy d'Allemagne; qu'ainsi en entrant dans le Royaume, il presteroit le serment porté par les ordonnances d'Oxford pour la réformation de l'Etat, qu'il n'entreroit qu'avec peu de suite, & qu'il fixeroit un terme pour son retour.

Richard parla d'abord fierement, jurant qu'il ne presteroit point le serment qu'on luy demandoit, & qu'il

qu'il ne recevroit la loy de personne pour le temps
1259. de sa demeure en Angleterre. Il ajousta que tenant dans l'Etat le rang que sa naissance luy donnoit, on n'avoit pas deu entreprendre sans luy la réformation du Royaume, supposé qu'il en eust besoin; qu'on y estoit allé trop viste, & que c'estoit une entreprise aussi inconsiderée que temeraire. Un des Deputez, à qui le feu estoit monté à la teste durant ce discours, estoit sur le point d'y répondre du mesme ton de fierté, mais un de ses Collegues l'arresta, & le pria tout bas de ne point aigrir les choses. Ainsi on ne repliqua rien à Richard, sinon qu'on alloit informer le Roy & son Conseil de ses prétentions.

Comme le peuple & la noblesse attendoient le retour des Députez, pour s'assembler & pour prendre les armes, on n'eut pas plûtost appris la maniere dont le Roy d'Allemagne leur avoit parlé, qu'on accourut sur le rivage, & qu'on y forma un corps de troupes capable d'empescher la descente à Richard & à ses Allemans. On trouva mesme assez de vaisseaux prests pour composer une flotte raisonnable. Dequoy Richard estant étonné, il s'accorda enfin à tout ce qu'on voulut; & ayant congedié son armée, alla faire son serment à Cantorbery. Le Roy son frere, qui l'estoit venu recevoir à Douvres, où ils eurent tous deux la mortification de se voir refuser l'entrée du chasteau, le conduisit en pompe à Londres, où le peuple amateur des spectacles, les receut avec de grandes acclamations.

C'estoit presque l'unique chose qui restoit à Henri de la royauté, que ces vains honneurs, & ces marques du pouvoir supréme, qu'il n'avoit plus. Il n'estoit plus qu'un phantosme de Roy; sous le nom duquel la ligue regnoit, sans que les amis de ce Prince, ni mesme le Roy d'Allemagne son frere vissent aucun jour à le tirer du triste état où il estoit

estoit réduit, tant les Liguez s'estoient rendus les maistres, & avoient bien pris leurs mesures pour affermir leur autorité.

Ce fut en ce temps-là, qu'aprés une negociation qui duroit depuis la campagne de Taillebourg, on conclud entre la France & l'Angleterre, la fameuse paix dont nous avons parlé. Henri fit un voyage à Paris pour la consommation de ce traité, qui l'amusa quelque temps agreablement, par les honneurs & les caresses qu'il y receut de saint Loüis. Il eut mesme quelque esperance, pendant le séjour qu'il y fit, de trouver à son retour les affaires changées: une vieille jalousie qui estoit entre les deux chefs de la ligue, & la difference de leur genie ne souffrant pas qu'ils fussent long-temps d'accord. Le Comte de Leycestre l'avoit prévû dés le commencement de la confederation, ayant long-temps balancé à s'engager, & répondant à ceux qui l'en pressoient, qu'il avoit affaire à des gens, qui oublieroient biontost leur engagement, & que pour luy, il estoit d'humeur à s'en souvenir plus long-temps qu'ils ne voudroient. Quelques mois aprés le Comte de Glocestre paroissant chanceler dans le parti, & s'estant beaucoup relasché du zele qu'il avoit d'abord témoigné pour les ordonnances d'Oxford, le Comte de Leycestre s'en plaignit, & se retirant en colere, protesta qu'il n'auroit jamais de commerce avec des esprits si changeans. On les raccommoda le mieux qu'on pût, & les Liguez ayant obligé le premier à rétablir dans ses terres l'observation des ordonnances, sur lesquelles on se plaignoit qu'il s'estoit relasché, les choses reprirent leur train ordinaire; mais ce ne fut pas pour long-temps. Pendant l'absence du Roy, l'émulation des deux Comtes s'alluma plus fort qu'auparavant, & le Roy les trouva si aigris à son retour en Angleterre, que le Comte de Glocestre luy défera son ri-

1260.

1260. val, comme un homme pernicieux à l'Etat, & qui avoit cabalé avec le Prince Edoüard contre sa propre personne.

La joye que ressentit le Roy de voir ses ennemis en discorde, fut meslée d'un violent chagrin, par les soupçons qu'on luy donnoit de la fidelité de son fils; mais ces ombrages estant mal fondez furent bientost dissipez par la justification de ce Prince, qui se fit en plein Parlement, où cette division des chefs de la ligue dégousta beaucoup de Ligueurs.

Henri sceut assez bien profiter de ces heureuses dispositions, & quoy qu'il demeurast encore quelque temps dans la mesme situation où il avoit esté depuis les reglemens d'Oxford, ce ne fut que pour donner le loisir à ceux qui agissoient pour luy de gagner plus de Ligueurs. Quand il se sentit assez fort, il convoqua le Parlement, & le convoqua à Oxford mesme, pour rétablir son autorité dans le lieu où elle avoit receu une si dangereuse atteinte.

Il fit l'ouverture de cette assemblée par un discours, dont la hauteur fit connoistre aux Ligueurs qu'il estoit plus fort qu'ils ne l'avoient crû. *Je vous ay assemblez*, leur dit il, *pour vous signifier, que ne trouvant dans la réformation entreprise aucun des avantages qu'on m'avoit promis, je ne me tiens point obligé d'en observer les conventions. On m'avoit fait esperer des tresors immenses, on m'avoit asseuré que mon épargne seroit desormais, par vos soins, & toûjours quitte & toûjours pleine; cependant je suis le seul pauvre de mon Royaume. Puisque je suis né Roy, je veux l'estre. Reprenons chacun nostre personnage, moy celuy de maistre, vous celuy de sujets.*

Cette courte harangue fit impression sur l'esprit de beaucoup de gens, & ébranla jusqu'à dix-neuf des vingt-quatre Commissaires, qui parurent tout dispo-

disposez à consentir qu'on remist les choses sur l'ancien pied, & qu'on cassast les ordonnances du premier Parlement d'Oxford. La mesintelligence des deux Chefs, qui n'avoit point discontinué, ne laissoit douter à personne que l'heure de la ligue ne fust venuë, & qu'elle ne s'en allast tomber, lorsque par une bizarrerie du Comte de Glocestre on la vit tout d'un coup se relever, & devenir plus redoutable que jamais à l'autorité Royale, par une réunion de ce Seigneur avec le Comte de Leycestre, à laquelle on ne s'attendoit point. 1260.

Ce dernier n'avoit point molli, & se faisant, par une erreur ou veritable ou affectée, une vertu de sa mauvaise constance, avoit toûjours persisté dans la résolution de maintenir la réformation d'Oxford : mais quand il vit que le Comte de Glocestre entroit de nouveau dans ses sentimens, il redoubla d'audace, & haussant la voix, dit qu'il ne leur estoit point permis de fausser des sermens aussi solemnels que ceux qui s'estoient faits à Oxford pour la réformation de l'Etat, qu'il n'y consentiroit jamais, & qu'il ne pousseroit point la complaisance jusqu'à ce point d'irreligion

Ces paroles furent receuës avec un grand applaudissement de ceux qui avoient le cœur ligueur, & confirmerent dans le parti un grand nombre de ceux qui avoient chancelé. Ainsi les animositez recommencerent tout de nouveau entre le Roy & les Barons; & le Parlement s'estant separé dans cette mauvaise disposition, on ne pensa de part & d'autre qu'à prendre les armes, & à lever des troupes. Le Roy se retira d'abord dans la tour de Londres, où ayant fait rompre les serrures d'un tresor qu'on y conservoit, il en répandit parmi le peuple une partie, qui contribua à remettre la ville dans ses interests. Quelque temps aprés ayant receu d'Alexandre IV. l'absolution des

sermens qu'on luy avoit fait faire à Oxford, & 1261. de saint Loüis un secours de troupes conduit par Guy de Chastillon Comte saint Paul, il se mit en campagne pour aller chercher les ennemis. Comme les Liguez de leur costé avoient sur pied une belle armée, personne ne doutoit que l'affaire ne fust sur le point d'estre decidée par quelque memorable action. L'inconstance de la nation luy fut salutaire en cette rencontre. Car tant de gens considerables changerent tour à tour de parti, que faisant pancher la balance du costé qu'ils se jettoient, on en venoit toûjours à une negociation, où le plus fort avoit l'avantage, jusqu'à ce que devenant le plus foible par quelque changement pareil, un autre mouvement, & un autre traité luy faisoit perdre ce qu'on ne luy avoit donné, que jusqu'à ce qu'on pust le reprendre. Le Roy d'Allemagne, Henri son fils, Gilbert de Clare devenu Comte de Glocestre par la mort de Richard son pere, le Prince Edoüard mesme, par un égare-
1262. ment de jeunesse d'où son bon naturel le ramena bientost, ayant quelque temps suivi la ligue, tinrent les choses plus de deux ans dans cette alternative de guerres sans combats, & de negociations sans paix. Jusqu'à ce que chacun enfin s'estant fixé dans le parti qu'il devoit naturellement prendre, c'est à dire toute la maison Royale s'estant rangée dans celuy du Roy, excepté Henri fils du Roy Richard, mais qui y revint bientost aprés, on convint pour dernier preservatif du
1263. malheur qui menaçoit l'Angleterre, de prendre saint Loüis pour arbitre de toutes les pretentions mutuelles du Prince contre les sujets & des sujets contre le Prince.

Ce jugement fut memorable. Loüis s'estant rendu à Amiens assisté de son Parlement, Henri & les chefs de la ligue passerent la mer, pour venir plaider leur cause devant ce nouveau Salomon. Il l'exa-

mina

mina avec toute l'application, & tout le loisir necessaire à la discussion de tels interests, & quand il 1263.
fut pleinement instruit du droit du Roy & des sujets, selon les loix de la Monarchie, il prononça en faveur du Monarque, déclarant la réformation d'Oxford abusive, & annullant les ordonnances qu'on avoit fait pour l'établir. Afin neanmoins de conserver aux sujets ce qui pouvoit leur appartenir, il ajousta qu'il ne prétendoit point donner atteinte par sa sentence aux privileges de la grande Charte.

Un jugement si équitable meritoit plus de déference qu'il n'en trouva dans l'esprit des Liguez. A peine pûrent ils attendre qu'ils fussent de retour en Angleterre pour en appeller à leurs épées. Cependant afin de ne pas paroistre manquer tout à fait de respect pour le jugement d'un si grand Roy, ils en expliquerent une partie par l'autre, & pretendirent, que ce Prince n'ayant point donné d'atteinte à la grande Charte, il n'en avoit point donné non plus aux articles essentiels des ordonnances d'Oxford, dont elle estoit le fondement. Surquoy ayant repris les armes, le feu de la guerre civile se ralluma plus violemment que jamais. Ce ne fut que levées de troupes, que confederations de part & d'autre, mesme avec les étrangers. Le Comte de Leycestre attira Leolin Prince de Galles au parti de la ligue. Edoüard mena deçà la mer un nombre considerable de Gascons pour le service du Roy son pere, & ce qui irrita le plus les Liguez, ses oncles de la Marche, depuis si long temps odieux à toute l'Angleterre.

La desolation fut extresme dans toutes les parties du Royaume, les Royalistes ruinant par tout les terres appartenantes aux Ligueurs, & les Ligueurs n'épargnant rien de ce qui estoit aux Royalistes. Roger de Mortemer détruisit les maisons du

Comte de Leycestre, & le Comte de Leycestre en-
1263. voya les Gallois raser & bruler celles de Mortemer,
pendant que Robert de Ferrieres Comte de Derbi
ravageoit indifferemment tout ce qui se trouvoit en
chemin, & s'enrichissoit des dépoüilles de l'un & de l'autre parti. Le chef de la ligue en vouloit sur tout aux parens de la Reine, & aux étrangers qu'elle avoit introduit en Angleterre. Le Prince Edoüard & Leolin s'acharnerent l'un contre l'autre, & donnerent commencement par la ruine mutuelle de quelques unes de leurs maisons, à cette inimitié personnelle, qui fut si funeste au dernier & à toute la nation.

Le Roy estoit cependant à Londres, faisant son sejour dans la tour, où il croyoit estre en seureté; mais il s'apperceut bientost qu'il s'estoit mis en danger d'y estre envelopé par l'armée du Comte de Leycestre, n'ayant pas suffisamment de troupes à portée de le secourir, en cas que les habitans de Londres, toûjours enclins à la revolte, vinssent à abandonner son parti. Le peril luy parut si pressant, qu'il donna les mains à un accommodement, où il promit tout de nouveau l'observation des articles d'Oxford, le bannissement des étrangers, la remise des places entre les mains des Barons. La Reine en eut un si grand dépit, qu'elle se voulut retirer à Windsor; mais lorsque la barque où elle s'estoit mise approcha du pont de Londres, le peuple l'obligea à rebrousser chemin, l'accablant de pierres & de boüe, & vomissant dans le tumulte mille injures contre cette Princesse.

Cette insolence piqua au vif la maison Royale & son parti, particulierement le jeune Edoüard, qui garda long temps sur le cœur contre les habitans de Londres cette injure faite à sa mere. Le Roy dissimula quelque temps le ressentiment qu'il en eut, jusqu'à ce qu'ayant assemblé le Parlement

à Lon-

à Londres l'an mil deux cens soixante quatre, le
grand nombre de gens de qualité, qui, à l'exem- 1264.
ple d'Henri fils du Roy Richard quitterent la ligue pour revenir à luy, le rendit assez fort pour se mettre en campagne, & tenter l'évenement d'une bataille.

Dans cette résolution estant sorti de Londres, il se retira à Oxford, où Edoüard l'estant venu joindre avec les troupes qu'il commandoit, il se trouva à la teste d'une armée, à laquelle il ne manquoit pour vaincre, que d'estre conduite par un chef ou plus habile ou plus heureux. Outre ces deux Princes, on y voyoit le Roy Richard, & Henri son fils, Guillaume de Valence frere du Roy; Jean Cumyn, Jean de Bailleul, & Robert Brus, noms celebres dans l'histoire d'Ecosse, Roger de Clifford, Henri de Percy, Roger de Mortemer, Philippe Basset, Roger de Leyburne, & un grand nombre d'autres Seigneurs de la premiere noblesse.

Avec ces florissantes troupes, Henri prit d'abord Northampton, & y fit un grand nombre de prisonniers: puis tirant du costé de Nothinghan, fit mine de revenir à Londres Le Comte de Leycestre, qui s'estoit mis à la teste de son armée en mesme temps que le Roy, & qui assiegeoit alors Rochestre, défendu par le Comte de Varenne, l'un des freres uterins d'Henri, quitta ce siege, où il avoit desja gagné le pont & une porte, & marcha vers la capitale, pour en disputer l'entrée au Monarque. Mais ce Prince changeant tout d'un coup ou de route ou de dessein, alla prendre le chasteau de Kyngston, puis s'acheminant à Rochestre, mit en déroute quelques troupes que le Comte de Leycestre y avoit laissées pour conserver ce qu'il y avoit gagné; d'où allant tomber sur Tumbrige, il y prit la Comtesse de Glocestre, qu'il mit aussi-tost en liberté; passa à

1264. Winchelsey, & vint camper à Lewes dans le Comté de Sussex.

Le Comte de Leycestre le suivit de prés; mais comme ce fameux rebelle affectoit dans sa revolte un air de vertu & de moderation qui luy avoit toûjours réussi, pour soûtenir son caractere, quand il fut à trois milles du Roy, il s'arresta, & luy envoya les Evesques de Londres & de Worchestre pour luy proposer un accommodement, s'offrant à mettre les armes bas, & à dédommager d'une grosse somme d'argent ceux de ses serviteurs dont on avoit ruiné les biens, pourveu qu'il maintint la réformation & les ordonnances d'Oxford. Il accompagna cette députation d'une protestation de respect & de fidelité inviolable: mais témoignant neanmoins toûjours une fermeté inflexible à ne rien relascher de ses pretentions, comme l'on peut voir par la lettre qu'il luy écrivit sur ce sujet, & que j'ay crû devoir mettre icy. L'inscription estoit telle: *A leur tres-excellent Seigneur Henri, par la grace de Dieu, illustre Roy d'Angleterre, Seigneur d'Hybernie, Duc d'Aquitaine, ses Barons & autres ses fidelles sujets voulant garder à Dieu & à luy leur serment de fidelité, salut & soumißion entiere avec l'honneur & le respect qu'ils luy doivent.* Voicy la lettre telle qu'on la trouve dans les auteurs qui la rapportent.

L'experience, Sire, nous ayant appris, que quelques-uns de ceux qui vous approchent ne cessent de nous décrier auprés de vous par toutes sortes de mensonges, nous faisant tout le mal qu'ils peuvent, aussi-bien qu'à vous & à tout vostre Royaume: nous vous supplions d'estre persuadé, que nous ne cherchons autre chose que la conservation de vostre personne, & que nous n'avons point d'autre intention que d'éloigner de vous nos ennemis & les vostres, vous conjurant de n'ajouster aucune foy à leurs discours. Nous

vous serons toûjours fidelles; ce que vous protestent au nom de tous le Comte de Leycestre & Gilbert de Clare. 1264.

Le Roy receut l'ambassade & la lettre avec une égale fierté, & sans écouter l'ambassade, fit cette réponse à la lettre, *Henri, par la grace de Dieu Roy d'Angleterre, Seigneur d'Hybernie, Duc d'Aquitaine. A Simon de Monfort, Gilbert de Clare & leurs complices. La guerre, les troubles, les incendies, & les autres dommages énormes, que vous causez dans nostre Royaume, font assez voir que vous vous mettez peu en peine de la conservation de nostre personne, & que vous ne nous gardez pas la fidelité dont vous vous vantez. Vous n'estes si eloignez, que vous persecutez mesme ceux qui nous la gardent; & vostre lettre fait foy de la résolution où vous estes de leur continuer vos persecutions; ce que nous regardons comme une injure faite à nous mesmes par nos ennemis personnels. Mais puisque ces sujets fidelles sont avec nous, pour nous aider à nous vanger de vostre infidelité, nous méprisons vostre amitié, & nous défions en vos personnes les ennemis de nos bons serviteurs. Témoin moy-mesme. Ecrit à Lewes le douziéme de May, l'an quarante-huitieme de nostre regne.*

Comme le Roy Richard estoit un de ceux qui vouloit le plus de mal aux Ligueurs, à cause des ravages qu'ils avoient fait sur ses terres, personne ne détourna plus le Roy d'écouter leurs propositions que luy. Non content de cela, il ecrivit comme sujet particulier de la couronne d'Angleterre, conjointement avec Edoüard, au nom de tous les Seigneurs de l'armée, la lettre de défi dont voicy l'inscription.

Richard, par la grace de Dieu, Roy des Romains toûjours Auguste, Edoüard, fils aisné de l'illustre Roy d'Angleterre & tous les Barons attachez à leur Prince par leur fidelité & par leur fortune, à Simon

 de

de Montfort, Gilbert de Clare, & à tous les complices de leur perfidie.

1264. Le contenu de la lettre estoit tel. *Nous avons appris par la lettre que vous avez écrite à l'illustre Roy d'Angleterre, nostre souverain Seigneur, que vous nous avez défiez. Ce défi verbal estoit peu necessaire, puisque les dégasts & les incendies, que vous avez faits sur nos terres, nous en tenoient suffisamment lieu. Nous vous faisons donc sçavoir, que d'oresnavant nous vous traiterons en ennemis, & que soit dans vos personnes, soit dans vos biens, nous vous ferons tout le mal que nous vous pourrons faire. Quant à ce que vous nous imposez, que nous sommes infidelles au Roy, & que nous luy donnons de mauvais conseils, vous dites faux. Et si vous, Seigneur Simon de Montfort, ou Gilbert de Clare, voulez venir à la Cour soûtenir cette calomnie, nous vous obtiendrons un sauf-conduit, & pour défendre nostre innocence, convaincre tout le monde de vostre mensonge, montrer que vous estes des traistres & des perfides, nous vous mettrons en teste un Chevalier de vostre naissance & de vostre rang.*

Les deux Prelats ayant esté renvoyez au camp des Liguez avec ces Lettres, le Comte de Leycestre résolut de pousser les affaires à bout, & se disposa à presenter la bataille dés le lendemain. Il estoit devot, & si la pieté Chrétienne pouvoit s'accorder avec la révolte contre les puissances ordonnées de Dieu, c'eust esté un fort homme de bien. Il passa toute la nuit en prieres, & engagea, par son exemple & par des exhortations zelées, ses soldats à se confesser. L'Evesque de Worchestre secondant son zele, leur donna à tous pour penitence de combattre courageusement pour ce qu'il appelloit la justice, & en leur donnant l'absolution, promit la vie éternelle à ceux qui verseroient leur sang pour la cause commune.

Le jour n'avoit pas encore paru, que le Comte se mit en marche avec son armée pour aller joindre celle du Roy, & il le fit avec tant de diligence, qu'il surprit assez prés de son camp ses fourageurs, qu'il tailla en pieces. 1264.

Le Roy estant averti par là de l'approche des ennemis, rangea son armée en bataille, & la divisa en trois corps. Le premier estoit commandé par le Prince Edoüard, le second par le Roy des Romains & par le Prince Henri son fils, & le troisiéme par le Roy mesme. A la teste de toute l'armée, on portoit un grand étendard, qu'on avoit nommé le Dragon, que les troupes Royales suivirent avec une extraordinaire ardeur jusqu'à la veuë des ennemis.

On n'alla pas loin pour les rencontrer. Environ à deux milles de Lewes on les apperceut rangez en bataille, laissant voir à travers leurs deux aisles une émineuce qu'occupoit un char, où le Comte de Leycestre avoit enfermé quatre habitans de Londres convaincus d'avoir conspiré contre luy. On voyoit à l'entour de ce char plusieurs chevaux tirez du bagage, & quelques troupes, au milieu desquelles paroissoit l'étendard du Comte, comme s'il y eust esté en personne. Son armée faisoit quatre corps. Le premier commandé par Henri son fils, & Humfroy de Boun Comte d'Hereford, le second par le jeune Comte de Glocestre, auquel il venoit de ceindre l'épée, le troisiéme par Segrave, le dernier par luy-mesme.

L'impatience & l'animosité ne donna pas beaucoup de loisir aux deux armées de s'observer. Quand on fut à portée de se charger, on s'ébransla de part & d'autre, & l'on attacha le combat. Le choc commença par le corps que commandoit le Prince Edoüard, lequel se trouvant opposé à celuy que conduisoit Segrave, composé d'habitans

——— de Londres, l'attaqua avec trop de vigueur pour y
4126. trouver une longue resistance. Bientost ces bourgeois furent mis en fuite, & Edoüard, qui les haïssoit à cause de l'insulte qu'ils avoient fait quelque temps auparavant à la Reine sa mere, les poursuivit avec une ardeur que la prudence abandonna à plus de la moitié du chemin. Il les poussa trop loin ; & cet indiscret desir de vangeance changea un si beau commencement de victoire en une honteuse défaite. Ceux de son parti ayant veu ce premier succés de leurs armes, ne douterent point d'une heureuse suite, & croyant le Comte de Leycestre sur l'éminence où ils voyoient son drapeau, ils coururent de ce costé là avec si peu de precaution, qu'ils laisserent le Roy exposé à toutes les forces de l'ennemi. L'habile Comte, qui observoit avec le sang froid d'un grand Capitaine les fautes que faisoit faire aux Royalistes ou la jeunesse ou l'ignorance, en sceut profiter si à point nommé, qu'estant venu fondre en ce moment avec l'élite de ses troupes sur celles que commandoit le Roy, il les eut défaites, & mis en déroute avant qu'Edoüard fust de retour, & que ceux qui couroient a l'éminence se fussent apperceus de leur erreur. Le Roy combattit avec beaucoup de courage, & le Roy de Romains son frere, qui s'estoit rangé auprés de luy, montra aussi beaucoup de valeur ; mais enfin le premier ayant eu son cheval percé sous luy dans les deux flancs, ils furent tous deux pris, & Henri crut que c'estoit un reste de gloire, qu'il ne devoit pas negliger parmi la honte de sa défaite, que de ne se rendre qu'au Comte de Leycestre, dont il devint prisonnier. Edoüard croyant à son retour trouver une victoire complete, trouva une déroute entiere. Il tascha de rallier son armée, mais n'en pouvant venir à bout, il suivit la fortune des autres, ou pris, comme écri-

vent quelques historiens, en voulant rétablir le combat, ou comme la plûpart le racontent d'une 1264. maniere qu'on ne conçoit pas, s'étant livré luy-même aux ennemis, avec le Prince Henri son cousin, pour ostage d'un traité de paix, que l'on ne fit que proposer, & qui n'eut point d'autre conclusion que la captivité du Roy, & de toute la maison Royale. Richard fut envoyé dans la tour de Londres, les deux jeunes Princes dans le chasteau de Douvres, & le Monarque fut mené en triomphe dans toutes les villes d'Angleterre, où le vainqueur artificieux ne luy osta point le titre de Roy, pour en mieux usurper l'autorité.

Les usurpations & les revoltes rarement sont des crimes heureux. Peu d'usurpateurs ont regné tranquillement, & les revoltez se sont presque toûjours repenti d'avoir changé de maistre. Leurs chefs ne leur aident à secoüer un joug, que pour leur en imposer un autre, d'autant plus rude & plus fascheux, qu'en opprimant leur liberté, il blesse leur conscience.

C'est ainsi qu'il en arriva au Comte de Leycestre & à ses Ligueurs. Quand le Comte les eut délivrez du joug de leur Souverain legitime, il leur imposa le sien, que la plûpart d'entre eux n'eurent pas plûtost senti, qu'ils le trouverent plus dur que l'autre, & firent leurs efforts pour le secoüer. Ils n'y réüssirent pas d'abord, & si le vaillant Prince Edoüard ne se fust heureusement échapé de sa prison pour se mettre à leur teste, il y a apparence qu'ils n'en seroient pas venus à bout; tant le Comte avoit bien pris ses mesures pour s'asseurer contre leur inconstance.

Quelques serviteurs du Roy s'estant ralliez, voulurent tenter sa délivrance. Roger de Mortemer, Roger de Clifford, Jacques d'Audely, Aymon de l'Estrange, Roger de Leyburne, Hugues de Tu-

berville s'assemblerent avec leurs amis, & formerent un corps assez fort pour tenir la campagne devant l'armée du Comte; mais ce General les eut bientost mis hors d'état de luy tenir teste, ayant joint son armée à celle de Leolin Prince de Galles, qu'il avoit à sa devotion. Avec ce renfort, il les poussa, il leur prit le chasteau d'Herefort, où il fit transferer Edoüard, puis tournant vers Mongommery, il alla ravager les terres de Roger de Mortemer, & l'obligea enfin, luy & ses amis à luy demander la paix, qu'il ne leur accorda qu'aprés avoir receu d'eux de bons ostages.

1265.

Le Pape se voulut mesler de l'affaire, & envoya un Legat exprés pour excommunier les habitans de Londres, ceux des cinq ports, qui estoient le plus affectionnez aux Ligueurs, & generalement tous ceux qui avoient fait la guerre au Roy: mais ce Legat n'entra point dans le Royaume, tant le Comte y estoit le maistre, & estoit fidellement servi. Il demeura à Boulogne, & ayant trouvé moyen de faire venir d'Angleterre quelques Evesques des plus dociles, & des plus deferans au saint Siege, il leur ordonna d'aller publier la censure portée par le saint Pere contre le parti de la ligue: mais le courage leur ayant manqué quand ils eurent repassé la mer, ils dissimulerent leur commission.

Ainsi regnoit, sans estre sur le trosne, l'usurpateur de l'autorité Royale, tenant en mesme temps le Roy dans les fers, & les peuples sous le joug, lorsqu'une partie de sa cabale s'estant mutinée contre luy, prépara au brave Prince Edoüard, qu'on fit échaper de prison, un parti, à la teste duquel il rendit la liberté à son pere, & retira son propre heritage des mains d'un puissant usurpateur.

Diverses choses concoururent à la desunion des Liguez. L'insolence des enfans du Comte éloigna de luy bien des gens, & fit un effet d'autant plus

plus fascheux pour luy, que ce heros, qui domptoit les Rois, avoit à l'égard de ses enfans une 1265.
foiblesse qui le rendoit incapable de reprimer leurs emportemens. Comme les peres foibles sont inégaux, & passent quelquesfois d'une extrémité à l'autre, dans les momens qu'ils font effort sur la tendresse paternelle pour relever l'autorité, le Comte ayant appris que ses enfans avoient fait publier un tournoy contre le jeune Comte de Glocestre, & craignant avec raison les suites d'une pareille feste, leur fit défense de s'assembler, & les menaça de les enfermer dans un lieu où ils ne verroient jamais le soleil, s'ils osoient contrevenir à cet ordre. Ils obeïrent, mais par un contrecoup auquel on ne se seroit pas attendu, le Comte de Glocestre s'offensa de l'ordre & de l'obeïssance. Beaucoup de gens de qualité, qui avoient fait de grandes dépenses pour paroistre dans ce tournoy, entrerent dans ses sentimens, & tout le monde se plaignit, qu'un étranger osast exercer un empire si absolu sur les plus grands Seigneurs du Royaume.

C'estoit là le point capital des plaintes qu'on faisoit du Comte, & à quoy ne pût s'accoustumer la fierté du jeune Glocestre. Il avoit d'abord trouvé mauvais, que le General s'attribuast à luy seul le pouvoir de disposer des charges, & du gouvernement des places. Il avoit eu peine à souffrir, que contre les conventions de la ligue, le butin, les rançons des prisonniers, & les revenus de l'Etat ne fussent pas également partagez, & que tout tournast au profit du chef. Mais il éclata enfin, lorsqu'aprés luy avoir souvent demandé qu'il luy remist entre les mains le Roy Richard & quelques autres prisonniers, qui luy appartenoient de droit, parce qu'ils s'estoient rendus à luy, ou qu'ils avoient esté pris par ses troupes, il en receut un refus honteux.

Il fut si sensible à ce mépris, qu'il conceut dés-
1265. lors une haine implacable contre le Comte, & pour le perdre, résolut de rassembler ses ennemis, que sa puissance avoit dispersez. Pour faire réüssir ce dessein, il se reconcilia luy-mesme avec les Princes de la Marche, qui aprés la bataille de Lewes s'estoient retirez par mer à Pembrok, ville appartenant à l'un d'eux. Ensuite les anciens serviteurs du Roy, Roger de Mortemer, Clifford & d'autres s'estant joints à luy, de concert avec eux, il entreprit de délivrer le Prince Edoüard de sa prison, & de le mettre à la teste du parti. L'entreprise luy parut d'autant plus facile, que depuis qu'Edoüard estoit à Hereford, on le gardoit moins exactement que l'on n'avoit fait à Douvres. On s'estoit mesme relasché jusqu'à luy laisser monter des chevaux, & faire des courses dans un pré, hors des murailles de la ville. Il y a apparence que ce fut là, que le Comte de Glocestre luy fit parler. Car ce fut de là qu'il se sauva, un jour qu'ayant lassé plusieurs chevaux, il en poussa un dernier hors des bornes qu'on avoit prescrit à ses courses, & ayant passé le Wer luy sixiéme, marcha vers le chasteau de Wignior. Ses gardes le suivirent long-temps; mais estant entrez dans un bois, ils virent paroistre les drapeaux de Mortemer & de Clifford, qui venoient au devant de luy avec un corps de troupes choisies, & furent obligez de s'en retourner.

Dés que le Prince eut joint ces troupes, l'affluence de gens qui s'y rendit en fit une grosse armée, de l'ardeur de laquelle il profita si bien, qu'il remit sous l'obeïssance les Comtez d'Hereford, de Worchestre, de Schrop, de Chestre; & revenant sur ses pas, emporta en quinze jours de siege la ville & le chasteau de Glocestre, dont il n'y avoit que fort peu de temps que les Liguez s'estoient rendus maistres. Là le Comte Gilbert l'ayant

joint

joint avec les Princes de la Marche & les troupes qu'il commandoit, il alla se presenter devant Kenelworthe, place forte à trois milles de Worchestre, où Simon de Montfort fils du Comte de Leycestre assembloit des troupes pour la ligue. Edoüard surprit en arrivant le Comte d'Oxford & ceux de sa suite, qui n'ayant pas eu le temps de s'enfuir, ni de se retirer dans le chasteau, furent faits prisonniers de guerre. Il alloit assieger la place: mais ayant eu avis que le Comte de Leycestre, aprés avoir joint un renfort de troupes qui luy venoit du pays de Galles, estoit arrivé à Kemestoye, maison de campagne de l'Evesque de Worchestre, il tourna teste de ce costé-là, craignant de perdre Worchestre mesme. Le Comte, qui se sentoit le plus foible, crut devoir s'éloigner, & attendre pour combattre, que son fils eust eu le temps de luy amener les troupes qu'il assembloit. Ainsi il n'eut pas plûtost appris qu'Edoüard estoit entré dans Worchestre, qu'il décampa dés le soir mesme, & s'alla poster à Evesholm. Edoüard devina son dessein, & se mettant en marche sans perdre de temps, il fit une si grande diligence, que le Comte fut tout étonné de voir une armée rangée en bataille entre Evesholm & Kenelworthe, qui luy ostoit toute esperance de se pouvoir joindre avec son fils. Ce coup de maistre fut suivi d'un autre que le Comte n'admira pas moins. Car Edoüard se servant habilement de l'avantage du plus grand nombre, disposa tellement son armée, qu'ayant presque enveloppé celle des ennemis, le Comte s'écria tout surpris: *Par le bras de saint Jacques*, c'estoit son serment, *ces gens là viennent en belle ordonnance, ils ont appris cela de moy.* On dit qu'il ajousta, en desesperant de la victoire avant le combat: *Recommandons nos ames à Dieu, car pour nos corps ils sont à eux.* On ajouste mesme qu'il conseilla à Hugues Spenser, à Radulphe Basset, & à quelques-autres

1265.

Sei-

Seigneurs considerables dans son parti, de se reti-
1265. rer, & de se reserver pour de meilleurs temps. Mais tout ce discours me paroist peu convenable au caractere d'un aussi grand Capitaine, que toute l'histoire nous dépeint ce Comte. Quoyqu'il en soit : s'estant mis en bataille, résolu de vaincre ou de perir, il soûtint avec tant de conduite & de valeur ce combat inégal, qu'il le rendit long-temps douteux. Le grand nombre de ses ennemis, le courage d'Edoüard, l'injustice de sa cause le fit succomber. Il y perit percé de coups, & avec luy deux de ses fils, Henri & Pierre de Montfort, Hugues Spenser, Radulphe Basset, Guillaume de Mandeville, Gautier de Crepinge, Guillaume d'Yorch, Robert de Tregor, Thomas Hostelée, Jean de Beauchamp, Roger Roulée, Guy de Bailleul eurent la mesme destinée que leur chef, à cela prés, que le corps de celuy-cy fût insulté, déchiré, traité indignement aprés sa mort, vray-semblablement par des gens, qui n'auroient osé le regarder pendant sa vie. Le peuple luy en fit bientost une reparation authentique, par les honneurs qu'il luy rendit, le regardant comme un martyr, qui estoit mort pour la justice. On voulut mesme qu'il fist des miracles, & les historiens Anglois prétendent, qu'il n'y a eu que la crainte d'offenser les Rois, qui ait empesché que le détail n'en soit venu jusqu'à nous.

Peu d'autres nations canonisent ceux qui meurent les armes à la main contre leurs Rois. A la verité qui n'eust pas compté au Compte de Leycestre sa rebellion pour un crime, l'auroit pû regarder comme un homme d'une vertu au dessus de la commune. Il estoit grave, sobre, reglé. Il dormoit peu, il prioit beaucoup Dieu. Il avoit pour directeur Robert surnommé Grosse-teste, Evesque de Lincolne, auquel un historien Anglois donne le nom de bienheureux, qui luy enjoignit

pour

pour penitence d'entreprendre la guerre civile, & qui luy prédit qu'il y mourroit avec l'aisné de ses enfans tous deux couronnez du martyre. C'estoit porter la credulité un peu bien loin pour un heros: mais que ne peut point un pretexte de religion, qui autorise nos passions? Edoüard rendit au merite de ce grand Capitaine, & à la memoire des morts de son parti, tout ce qu'ils pouvoient attendre d'un vainqueur également Chrestien & genereux, ordonnant qu'on leur fist des obseques, & ayant luy-mesme voulu assister à celles d'Henri de Montfort, qui estoit filleul du Roy son pere, qui avoit esté nourri avec luy, & pour lequel il avoit eu une tendre amitié dés l'enfance. 1265.

Par cette victoire, qu'Edoüard gagna le cinquiéme jour d'Aoust, le Roy & la maison Royale furent remis en liberté. Le Roy, que le Comte menoit par tout, & qu'il gardoit luy-mesme à veuë fut trouvé dans le camp ennemi, quelques-uns disent sur le champ de bataille, où le Comte l'avoit exposé, & où mesme il y en a qui veulent qu'il fut griévement blessé. Quoy qu'il en soit: par une troisiéme révolution de ce Regne, Henri remonta sur le trosne. Il couroit risque d'en descendre encore une fois, si la mesme main qui l'y avoit remis, n'eust sceu l'y maintenir.

Il restoit deux enfans du Comte de Leycestre, Simon & Guy de Montfort, dont le premier estoit encore maistre d'une des meilleures places du Royaume. La ville de Londres, que le Roy priva de tous ses privileges, dans un Parlement qu'il tint à Vinchestre un mois aprés la bataille d'Evesholm, n'estoit soûmise que jusqu'à ce qu'elle pust estre impunément rebelle. Leolin Prince de Galles vivoit encore, & les restes de la ligue dont le Roy avoit confisqué tous les biens au profit de ceux qui luy avoient esté fidelles, se rassemblerent en divers endroits, & s'allerent cantonner dans l'isle

l'isle d'Ely, où ils devinrent redoutables à tous les
1265. pays circonvoisins. Pour comble de trouble, le Comte de Glocestre s'estant voulu mesler de les ramener, & pour cela ayant voulu engager le Roy à relascher quelque chose de son Edit, Roger de Mortemer, qui en avoit profité, s'éleva contre luy, & ces deux Seigneurs s'estant broüillez, le Comte de Glocestre se déclara protecteur des mécontens.

Clement IV. qui avoit succedé à Urbain, avoit envoyé en Angleterre le Cardinal de Fiesque en qualité de Legat, pour appaiser les mouvemens de cette inquiete Monarchie. En effet ce Prelat, travailla beaucoup, & ses soins n'y furent pas inutiles. Il fit conjointement avec le Roy des Romains, le traité de Simon de Montfort, par lequel ce jeune Seigneur fut obligé de repasser en France, où il demeura toûjours depuis. Guy son frere s'estant sauvé du chasteau de Douvres où on l'avoit mis, alla trouver Charles d'Anjou à qui la couronne de Naples offerte à Edmond d'Angleterre, avoit enfin esté déferée, & ayant servi avec réputation, épousa la fille du Comte d'Anguillar.

Le Legat n'eut pas le mesme succés à ramener au devoir les autres mécontens, & le Roy eut besoin que l'épée d'Edoüard soûtint encore une fois le sceptre qu'il luy avoit remis en main. Ceux qui estoient dans Kenelworthe ayant refusé d'acquiescer au traité de Simon de Montfort, soûtinrent un siege de six mois avec une opiniastreté sans exemple. Le Prince les réduisit enfin, & de là marchant vers Winchestre, où Adam de Gourdon, chef d'une troupe de mécontens déterminez, desoloit tout le pays, alla attaquer ce fameux rebelle dans une vallée, où il s'estoit posté.

Edoüard fit en cette occasion une action d'avanturier, qui orneroit fort un roman, mais que l'histoire ne peût loüer dans un grand Prince, heritier

ritier presomptif d'une des plus belles couronnes du monde, & d'une réputation établie par tant d'exploits si éclatans. Gourdon estoit fameux pour sa bravoure, & passoit pour un des hommes d'Angleterre des plus redoutables au combat : il prit envie au jeune Prince de se signaler contre luy. Dans cette résolution, dés qu'il l'apperceut, & qu'il eut le temps de le reconnoistre, défendant à ses gens de le suivre, il s'avança fierement vers luy. Gourdon estant venu au devant avec la mesme contenance, ils s'entrechoquerent tres-long-temps avec une valeur, une force, & une adresse si égale, que s'arrestant pour reprendre haleine, le Prince se servit de cet intervalle, pour inviter ce brave homme à se rendre, en l'asseurant de sa bienveillance, & luy promettant d'avoir soin de luy. Gourdon croyant avoir satisfait plus que suffisamment à sa gloire, se laissa aisément flatter à cette occasion d'établir sa fortune. Autant soûmis à un Prince qui le recherchoit, que fier envers un ennemi, qui estoit venu pour le combattre, il se donna sur le champ à luy, & fut toûjours depuis un de ses plus fidelles, & de ses plus zelez serviteurs. Le chef s'estant rendu, la troupe ne resista pas, & ce fut un coup heureux pour Edoüard, dont la presence estoit necessaire ailleurs. 1265.

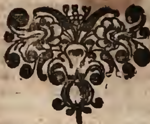
Les rebelles d'Ely estoient indomptables, & le Comte de Glocestre, déclaré pour eux, avoit une armée au pays de Galles, qui donnoit de grandes inquietudes au Roy. Plus de deux ans s'estoient passez en negociations & en guerres, & l'on n'avoit rien avancé. Le Roy s'estoit mesme relasché en faveur des desheritez, à consentir qu'ils rachetassent leurs heritages d'une somme d'argent, qui n'excedoit pas pour les plus criminels sept années du revenu des biens confisquez. Mais cet adoucissement de peine n'avoit point adouci l'esprit des coupables. Retranchez dans leur isle au milieu

de leurs rivieres, ils faisoient des courses par tout,
1266. & ruinoient le pays d'alentour, sans qu'on pust tirer raison d'eux. Le Legat y envoya de la part du Pape, pour les exhorter à rentrer dans leur devoir; mais ce fut inutilement. Ils luy reprocherent qu'estant partial, & declaré pour le parti du Roy, il estoit incapable d'estre mediateur. Puis poussant l'insolence plus loin, ils protesterent qu'ils n'entendroient à aucune proposition, que le Roy n'eust rendu les biens à ceux qu'il en avoit dépoüillez; qu'il n'eust rétabli les ordonnances d'Oxford, & qu'il ne leur eust donné des ostages pour estre gardez cinq ans dans l'Isle, jusqu'à ce qu'ils se fussent asseurez de l'entiere observation des promesses du Monarque.

Les choses estant aigries à ce point, le Roy, qui dans un Parlement, tenu à saint Edmond en l'année mille deux cens soixante-sept avoit convoqué
1267. pour l'année suivante toutes les forces de l'Etat, fit monter l'armée vers Ely sous la conduite du Prince Edoüard. On investit d'abord toute l'isle, & on la bloqua si étroitement, que personne n'en pouvoit sortir, ni aucune provision y entrer: Ensuite de quoy Edoüard fit sonder les endroits des rivieres qui la forment, où l'on pouvoit construire des ponts, sur lesquels y estant passé à la teste de quelques troupes choisies, il étonna tellement les rebelles, que les uns mirent les armes bas, les
1268. autres s'enfuirent sans rendre de combat. Ainsi le Prince victorieux força cette derniere retraite de la revolte & des revoltez, & cela avec d'autant plus de bonheur, que pendant qu'on assiegeoit Ely, le Comte de Glocestre ayant pratiqué des intelligences qu'il avoit dans Londres, y estoit entré avec ses troupes, & s'estoit mesme saisi de la tour, aprés en avoir chassé le Legat, qui y faisoit alors sa demeure. La réduction des rebelles d'Ely déconcerta les projets du Comte: & comme

me il avoit protesté qu'il ne tireroit l'épée, ni contre le Roy, ni contre le Prince, mais contre 1270.
Roger de Mortemer, & ceux qui retenoient les biens des Liguez, il fut aisé au Roy des Romains qui entra en negociation avec luy, de luy faire accepter la paix, que le Legat de son costé traita avec Leolin. Ainsi elle devint universelle. Elle parut mesme assez bien établie, pour donner envie à Edoüard de suivre Saint Loüis dans la Palestine, où pendant qu'avec ce grand Roy, dont il estoit tendrement aimé, il partageoit les travaux ingrats d'une expedition peu heureuse, Henri son pere finit ses jours dans une profonde tranquilité, l'an mil deux cens soixante-treize. Prince pieux, charitable aux pauvres, &, à ce que 1273.
disoit saint Loüis, redoutable à ses ennemis par ses aumosnes, en un mot bon Chrestien, mais mediocre Roy, n'ayant évité une plus entiere revolution, que par la vertu d'un successeur plus heureux à reparer les malheurs de son pere, qu'à prévenir ceux de son fils.

Fin du troisiéme Livre.





HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE QUATRIE'ME.

EDOUARD I. REGNE HEUREUSEMENT. Edoüard II. qui luy succede, est détrosné par sa femme Isabelle de France, & son fils Edoüard III. mis en sa place.



1273. EDOUARD, qui fut le premier du nom, à compter comme font les Anglois depuis Guillaume le Conquerant, estoit un Prince tel qu'il le falloit pour rétablir l'autorité Royale, presque ruinée sous deux Rois foibles par les revoltes de leurs sujets. Il le fit en effet: mais la cheute de son malheureux fils mon-
1274. tra, que chez cette nation peu docile, le plus grand Roy ne fait rien pour son successeur, quand avec sa dignité il ne luy transmet pas sa vertu. Celle d'Edoüard premier, que tant d'exploits avoient déja rendu

rendu si illustre avant son voyage au Levant, avoit acquis un nouvel éclat dans cette entreprise, quoyque malheureuse, & renduë funeste au nom Chrétien par la mort de Saint Loüis. Son courage & sa bonne conduite sembloient avoir pris un nouveau relief parmi les disgraces de son parti : son retour mesme fut marqué dans tous les lieux où il passa, par des actions & des paroles si sages, qu'il ne causa pas moins d'admiration aux étrangers qui le virent, que d'impatience aux siens de le revoir. 1275.

Il fut assez long temps en France, où il termina heureusement des affaires importantes qu'il avoit avec Philippe III. successeur de saint Loüis. Il n'aimoit pas ce Prince, parce qu'il avoit laissé impuni le crime de Guy de Montfort, qui pour vanger sur le sang d'Angleterre la mort du Comte de Leycestre son pere, avoit assassiné Henri fils de Richard Roy des Romains, lorsqu'il revenoit des Saints lieux. Neanmoins pour ne pas gaster, comme font les petits esprits, des affaires necessaires par le plaisir de témoigner un ressentiment inutile, il dissimula si bien le sien, que Philippe, charmé de ses manieres également nobles & honnestes, luy accorda tout ce qu'il voulut. Ayant quitté la cour de France, il passa en Guyenne, où il domta Gaston de Foix Comte de Bearn, qui inquietoit ses sujets. De là faisant voile en Angleterre, il y fut couronné avec la Reine Eleonor de Castille sa femme, sur la fin du mois d'Aoust de l'année mille deux cens soixante & quinze, qui estoit la trente-sixiéme de son âge.

Si la couronne luy attira une veneration nouvelle, sa douceur luy gagna le cœur & la tendresse de tout le monde. Il s'étudia sur tout à persuader, qu'il ne restoit plus dans son esprit aucun souvenir des discordes passées, & prit à tasche d'en effacer

tous les vestiges dans celuy des autres. Par cette
1275. adresse, ayant gueri les plus défiants de ces restes de crainte qui réveillent les animositez, il est difficile de dire, s'il estoit plus aimé qu'estimé.

Il soûtint cette réputation, & se conserva cette affection des peuples par un tissu d'actions éclatantes, & agreables à la nation, qui dura autant que sa vie. Non seulement tous les Grands d'Angleterre avoient assisté à son couronnement, mais ses alliez & ses amis avoient contribué par leur presence à rendre cette ceremonie plus auguste. Alexandre III. Roy d'Ecosse & Jean Duc de Bretagne ses beaux-freres s'y estoient trouvez en personne. Le seul Leolin Prince de Galles s'en estoit dispensé sous pretexte de quelques affaires qui le retenoient en son pays, mais en effet pour éviter de rendre à Edoüard un hommage, qu'il ne croyoit pas luy devoir. Leolin avoit réuni dans sa personne tout ce que l'ancienne nation Britannique possedoit de terres au pays de Galles, divisées avant luy en deux petits Etats indépendans l'un de l'autre, & assez souvent opposez, qu'on appelloit du nom de leur situation, l'un Northgalles, & l'autre Sudgalles. En réunissant les terres, il avoit réuni la haine de toute la nation contre les Anglois, encore plus vive dans sa famille qu'ailleurs, & que le vieux Leolin son grand pere luy avoit mis dans les veines avec le sang. Edoüard luy-mesme avoit reconnu durant le regne precedent, que c'estoit un ennemi redoutable. Sa puissance estoit de beaucoup inferieure à celle des Anglois, & il l'avoit éprouvé plusieurs fois : mais il sçavoit si bien prendre son temps pour les attaquer à son avantage, que souvent il les avoit défaits, & n'avoit jamais succombé sans ressource. Ainsi tantost vaincu, tantôt vainqueur, jamais rebuté de combattre, & toûjours prest à attaquer, souvent reconcilié, & toûjours irreconciliable, il

n'avoit

n'avoit fait de paix, que quand il n'avoit pû continuer la guerre. Quelques-uns de ses predecesseurs avoient rendu aux Rois d'Angleterre des hommages forcés, contre lesquels toute la nation reclamoit, aussitost qu'elle se sentoit en état de le faire. Avant la réunion des principautez, David Prince de Northgalles, oncle de Leolin, en avoit rendu un à Henri III. dans la possession duquel Edoüard avoit résolu de se maintenir.; & c'estoit la veritable raison qui avoit obligé Leolin à s'absenter du couronnement: ne voulant pas se trouver dans un lieu, où l'on auroit pû luy faire faire de force, ce qu'il ne vouloit pas faire de gré. 1276

Edoüard voyant bien que cette absence estoit un honneste refus de l'hommage qu'il pretendoit, fit citer Leolin dans un Parlement qu'il tint quelque temps aprés à Londres, à luy venir rendre ce qu'il soûtenoit luy estre deu. Leolin s'excusa d'une maniere, où sous quelque apparence de ménagement, il faisoit une vraye insulte: disant qu'ayant en Angleterre autant d'ennemis qu'il en avoit, il ne pouvoit avec seureté entrer si avant dans le pays, si on ne luy donnoit des ostages; & il ne demandoit rien moins, que le fils du Roy, le Comte de Glocestre, & le Chancelier Robert Brunet.

Edoüard fut outré de cette audace: mais il dissimula son chagrin, & voulant rendre le Prince de Galles entierement inexcusable, il alla l'inviter jusqu'à Chestre sur les frontieres de son pays, à venir s'aboucher avec luy. Le refus qu'en fit Leolin fut le signal de la guerre entre eux, à laquelle le Roy se porta avec d'autant plus de chaleur, qu'il découvrit que l'habile Gallois prenoit des liaisons avec ses ennemis. Ce Prince, qui n'omettoit rien de tout ce qui luy pouvoit servir à défendre du joug Anglois la liberté que sa nation avoit si long-temps conser-

vée, avoit cherché à s'allier en France, & avoit fait
1277. demander en mariage une des filles du feu Comte de Leyceſtre, retirée avec ſa mere dans les Dominicaines de Montargis, qu'une ſœur du Comte avoit fondées. Amaury de Montfort, frere de la fille, s'eſtoit chargé de la conduite. Il eſtoit desja aux Sorlingues, & continuoit ſa navigation, lorſque quatre vaiſſeaux de Briſtol l'attaquerent inopinément, & ſe rendirent maiſtres du ſien. Il y fut pris avec ſa ſœur, & tous deux furent menez au Roy, qui traita honneſtement l'un & l'autre en s'aſſeurant de leurs perſonnes, mais qui ſe haſta d'autant plus de dompter le fier Leolin, que cette alliance luy donna ſujet d'en apprehender de plus dangereuſes.

Leolin, réciproquement irrité par l'injure perſonnelle qu'on luy venoit de faire en luy retenant ſa maiſtreſſe, arma en toute diligence, & ſe mit en campagne pour commencer la guerre: mais quelque effort qu'il fiſt, il connut bientoſt qu'il n'avoit plus affaire à Henri, & qu'il ne reſiſteroit pas à un Prince belliqueux, vainqueur, aimé des ſiens, avec la meſme facilité, qu'il avoit reſiſté à un Roy peu intelligent dans la guerre, ſouvent vaincu, & comptant toûjours la meilleure partie de ſes ſujets dans le parti de ſes ennemis. Edoüard diviſa ſon armée, & ayant envoyé en Sudgalles Payen de Canuſe habile General, il marcha en perſonne à Rodolan, qui ne l'arreſta pas long-temps. Aprés quoy avançant toûjours, il étonna ſi fort les Gallois, que la plûpart ayant imploré ſa clemence, Leolin fut contraint de ſe ſoûmettre, malgré ſa réſolution & ſa fierté. Il conſerva quelques veſtiges de ſouveraineté ſur cinq Baronies: mais il rendit enfin à Edoüard, pour tout le reſte de ſes Etats, l'hommage qu'il s'eſtoit mis ſi inutilement en devoir de luy diſputer.

Quand

Quand le Roy eut gagné ce point, qui estoit le but de son entreprise, il donna au Prince de Galles mille marques de son amitié : jusques-là, que non seulement il luy permit d'épouser sa cousine ; mais qu'il en fit luy-mesme la feste avec toute la magnificence possible. Outre cela, il prit encore soin de réunir sa famille avec luy, & l'engagea à relascher deux de ses freres qu'il tenoit prisonniers. Il y avoit desja du temps, qu'un troisiéme nommé David s'estoit retiré auprés d'Edoüard, qui l'avoit comblé de bienfaits. David en fut peu reconnoissant, & son ingratitude effaça la gloire de l'entreprise qu'il fit pour rendre la liberté à sa patrie. A peine le Monarque avoit desarmé, que David ayant pratiqué secretement la noblesse de Galles, sollicita fortement son frere à secoüer le joug des Anglois, & pour luy en donner exemple, se saisit du chasteau d'Havardik, où il avoit surpris Clifford, nommé par le Roy chef de Justice dans toute la principauté. Ce coup hardi inspirant aux Gallois du courage & de l'esperance, Leolin luy mesme entra en lice, & s'estant joint avec David, ils allerent assieger Rutlan, pendant que d'autres Seigneurs du parti, détachez avec des troupes proportionnées à leurs desseins, allerent attaquer d'autres forteresses. Edoüard fut assez tost en campagne pour aller secourir Rutlan : mais tant de places luy furent enlevées, qu'étonné d'une révolution si subite, il fit tenter une negociation par l'Archevesque de Cantorbery, qui ne pût rien gagner sur l'esprit de ces gens determinez à perir, ou à recouvrer leur liberté. L'Archevesque excommunia Leolin : mais on peut aisément penser, qu'en cette occasion la censure d'un Prelat Anglois fut un mediocre embarras pour un Prince de Galles. Leolin tint ferme par tout, & ayant laissé son frere David dans les montagnes de Snooudon, pour amuser l'armée

1278.

1279.

du Roy qui marchoit de ce costé-là, il mena la
1280. sienne vers Cardigan, où ayant trouvé à propos celle du comte de Glocestre, il l'attaqua avec vigueur. Le combat fut sanglant, & l'avantage douteux. Le Prince y perdit bien du monde, & le Comte bien des gens de qualité. Il y a apparence que le Prince fut moins affoibli que le Comte, puisque mesme les historiens d'Angleterre, peu accoustumez à avoüer les desavantages de leur nation, disent que celuy-cy se retira, & laissa la campagne à l'autre.

Pendant ce temps là, le Roy assiegeoit David dans ses montagnes, & s'asseuroit de l'isle d'Anglesey, pour luy oster ce refuge ordinaire des Princes Gallois aprés leurs défaites. Il y a apparence que Leolin s'approchoit de ces quartiers-là pour aller secourir David, lorsque s'estant par imprudence separé du gros de ses troupes, l'histoire ne dit pas pourquoy, il fut rencontré à l'entrée de la Province de Radnor par celles d'Edmont de Mortemer, qui le chargerent si à propos, qu'ils taillerent ses gens en pieces. Il fut tué luy-mesme dans ce combat. On dit que ce fut au mesme lieu où estoit mort autrefois Vortiger, celuy qui avoit introduit les Anglois dans la grande Bretagne. Sa teste fut envoyée au Roy, qui estoit alors à Carnarvan, & de là portée sur la tour de Londres, où on l'exposa avec une couronne de lierre, pour insulter à la disgrace d'un Prince, que son grand courage rendoit digne d'un sort plus heureux, & d'un traitement plus honneste. Un Moine de ses sujets fit à son honneur une epigramme latine, qu'un autre Moine Anglois rendit injurieuse à sa memoire par le changement de quelques mots. Mais ce ne sont pas ces sortes d'écrits, où la passion a tant de part, qui decident du merite des hommes. Leolin en avoit beaucoup, quoy qu'en dise l'histoire Angloi-

se,

se, qui ne sçait ce que c'est que de faire justice aux ennemis de sa nation. Avec luy perit la liberté de 1281.
l'ancienne nation Britannique. David fit encore quelque temps la guerre, mais il y succomba enfin, & ayant esté pris prisonnier, il eut la teste tranchée à Schrop, par sentence du Parlement, qu'Edoüard y avoit assemblé. Le Monarque victorieux donna les terres des Seigneurs Gallois à ceux de sa Cour, qui avoient contribué à les soumettre; 1282.
se reservant les forteresses qui estoient le long de la mer. Par ce moyen, il s'asseura enfin cette principauté. Car quoy que depuis ce temps là les Gallois ayent souvent tasché de secoüer le joug des Anglois, ils n'en ont pû venir à bout. Edoüard sçeut si bien attacher cette conqueste à sa couronne, que les aisnez des Rois d'Angleterre en ont depuis porté le nom. Afin mesme que son fils le portast avec plus d'agrément pour ces peuples, il voulut qu'il nasquist dans leur pays, ayant obligé la Reine sa femme, qui estoit grosse de ce Prince, de faire ses couches à Carnarvan, où elle mit au monde Edoüard second.

La gloire que le Roy s'estoit acquise par l'heureux succés de la guerre de Galles, receut un 1283.
nouvel éclat par l'employ qu'il fit de la paix dont elle fut suivie. Il ne se servit pas du loisir qu'elle luy donna pour prendre ses plaisirs, mais pour la procurer aux autres, & passa la mer tout exprés, pour appaiser les differens des Rois de Naples & d'Arragon à l'occasion de la Sicile. Il y réussit pour un temps, mais ces deux Maisons estoient trop animées l'une contre l'autre, pour finir si-tost des démeslez qui n'ont pas mesme fini avec elles.

Ce soin des affaires d'autruy n'ostoit rien à ce Monarque agissant de l'application qu'il avoit aux siennes. Au milieu de la paix, il prévit qu'il ne se-

roit pas long temps sans avoir la guerre, sur tout
1285. depuis que Philippe le Bel eut succedé en France à son Pere, c'est à dire à un Roy meur & moderé, un Prince de quinze ans, vif, hardi, entreprenant, plein d'ambition, peu endurant, incapable de plier, ne sçachant ni dissimuler, ni ceder au temps.

Edoüard jugea bien qu'il seroit difficile d'entretenir une longue paix avec un homme de ce caractere: les deux Monarchies ayant si souvent des affaires délicates à démesler ensemble. Nos écrivains François prétendent, qu'il ne vouloit luy-mesme la paix, qu'aussi long temps qu'il en auroit besoin pour mettre son Royaume en état de faire une avantageuse guerre. Les historiens Anglois n'en conviennent pas. Comme dans ces sortes de contestations chacun rapporte differemment les faits, il est difficile de décider, quand on veut décider vray. Quoy qu'il en soit: ou pour déclarer la guerre, ou pour la soûtenir, Edoüard s'appliqua à se faire des alliances utiles à l'un & à l'autre dessein. Car se doutant bien que les François l'attaqueroient du costé de Guyenne, il se fit un plan d'une puissante diversion dans les Pays-bas, & plaça là ses alliances: ayant marié une de ses filles à Jean Duc de Brabant, une autre à Henri Duc de Bar, & fait esperer Edoüard son fils à Guy Comte de Flandre pour sa fille Philippe.

Pendant que la prudence d'Edoüard luy faisoit prévoir cette guerre, sa bonne fortune luy en préparoit une autre bien plus avantageuse pour luy, puis qu'avec beaucoup de gloire, il y acquit une nouvelle couronne.

1290. Alexandre III. Roy d'Ecosse estant tombé de cheval, & estant mort de cette cheute l'an mil deux cens quatre-vingt-dix, sans laisser d'heritier en ligne directe, qu'une petite fille nommée Marguerite, fille d'Olave Roy de Norvege, les Grands du

du Royaume s'assemblerent à Scone, pour délibe-
rer touchant le gouvernement, en attendant qu'on 1292.
eust envoyé en Norvege demander la Reine, qui estoit encore enfant. Edoüard, qui avoit l'œil à tout, ayant esté averti de cette assemblée, y envoya des Ambassadeurs pour negocier le mariage de son fils avec l'heritiere d'Ecosse, & unir par là les deux couronnes. Les Ambassadeurs furent si éloquens, & tout ensemble si heureux, qu'ils persuaderent les Ecossois. La réputation d'Edoüard, la crainte de se l'attirer dans un temps, où estant sans chef, ils desperoient d'estre assez unis pour luy pouvoir resister, l'esperance d'une paix éternelle, par une union si étroite avec la seule nation qui estoit à portée de leur faire la guerre, leur parurent des raisons pressantes pour accorder & le mariage, & l'union des deux Etats. Ils ne demanderent que deux choses, qu'on n'eut pas de peine à leur accorder. L'une qu'ils fussent gouvernez selon leurs loix, l'autre qu'en cas que la jeune Reine vint à mourir sans avoir d'enfans, la couronne retournast aux heritiers collateraux.

Ce traité estant fait, on députa en Norvege David Vemius & Michel Scot, pour aller demander la Princesse ; Et afin que durant son absence le Royaume ne demeurast pas sans gouvernement, on nomma pour avoir soin des affaires Guillaume Archevesque de saint André ; Robert Evesque de Glasco, Duncan Macduff Comte de Fife, Jean Stuard, Jean Cumin Comte de Bukam, & un autre Seigneur du mesme nom.

Le Conseil d'Ecosse, & la Cour d'Angleterre attendoient la petite Reine avec une impatience égale, lors qu'on apprit qu'elle estoit morte, les uns disent en Norvege mesme, les autres en chemin, dans une isle où les Ambassadeurs avoient relasché pour la soulager des fatigues que luy avoit causé la mer. Cette nouvelle consterna d'autant plus toute

l'Escosse, qu'elle se vit à la veille d'estre plongée
1292. dans tous les malheurs d'une guerre civile.

La couronne estoit dévoluë aux descendans de David Comte d'Huntington, frere du Roy Guillaume, ayeul d'Alexandre. David n'avoit laissé que des filles. Dornagille femme de Jean de Bailleul descendoit de l'aisnée, & Robert Brus de la cadette. Bailleul estoit François d'origine, Brus estoit de famille Angloise; tous deux grands Seigneurs, partageant presque tout le pays par leurs alliances; tous deux pretendant monter sur le trosne: l'un, parce que sa femme venoit de l'aisnée; l'autre, parce qu'au mesme degré le masle, disoit-il, exclud la femelle.

Les Grands du Royaume s'estant assemblez pour décider ce different, reconnurent qu'estant presque tous parties, par les liaisons que chacun d'eux avoit avec l'un ou l'autre des pretendans, ils ne pouvoient estre bons juges. Ainsi aprés avoir deliberé quelque temps sur les mesures qu'ils pouvoient prendre pour éviter les discordes civiles, ils engagerent les interessez à déferer au Roy d'Angleterre le jugement de cette affaire, qu'ils ne pouvoient terminer autrement, sans ruiner par une guerre sanglante l'heritage qu'ils vouloient recüeillir.

Edoüard accepta avec plaisir le jugement d'une si belle cause; mais plus clair-voyant en ses interests que les Escossois n'estoient dans les leurs, il forma en mesme temps le dessein de se servir de la conjoncture, pour asseurer à l'Angleterre l'hommage de la couronne d'Escosse, depuis si long temps pretendu comme un droit legitimement acquis, & toûjours refusé comme une pretention injuste. La mort de la Reine sa femme retarda de quelques mois cette grande affaire; car le Roy la pleura longtemps, & eut de la peine à s'en consoler: mais enfin les larmes estant essuyées, il se rendit à Noramam,

mam, ville sur les frontieres d'Ecosse, où les Grands du pays l'attendoient. Aussi tost qu'il fut arrivé, il commença à insinuer adroitement ses pretentions : puis parlant plus ouvertement, il harangua fortement l'assemblée, pour la persuader de son droit. 1292.

Cette loüable équité, leur dit-il, *qui vous fait prendre tant de mesures pour discerner entre deux pretendans le legitime heritier de la couronne d'Ecosse, me donne sujet d'esperer que vous n'en méconnoistrez pas le Souverain, & que m'ayant appellé pour rendre justice aux parties, vous ne la refuserez pas à celuy que vous reconnoissez pour leur juge. Lisez l'histoire, & vous verrez que je n'exige rien de vous, que ce que vos plus anciens Rois ont rendu à mes predecesseurs. J'ay lieu de me flatter ; par l'estime & la confiance dont vous me donnez des témoignages si obligeans, que vous ne me jugerez pas indigne d'un honneur que vos ancestres n'ont pas contesté aux miens, & dont je suis en possession depuis la fondation des deux Monarchies.*

Ce discours surprit l'assemblée au point qu'on peut l'imaginer. On vit la faute qu'on avoit faite de s'estre donné un maistre en prenant un arbitre ; mais on n'y pouvoit plus remedier que par une opposition vigoureuse, dont le succés estoit douteux pour l'Etat, & dangereux pour les particuliers. L'amour de la patrie neanmoins, & l'honneur de la nation fit prendre sans balancer ce parti. On répondit au discours du Roy avec honnesteté & avec respect, mais on se défendit constamment de rendre l'hommage qu'il pretendoit. On nia la possession, & l'on soûtint que si les Rois d'Ecosse avoient reconnu en quelque chose la superiorité des Monarques Anglois, ce n'avoit esté que par rapport à quelques provinces particulieres qu'ils possedoient en Angleterre ; que pour leur couronne, elle estoit indépendante de toute autre

surquoy l'on s'étonnoit qu'Edoüard pust former
1292. une contestation, puisque tout nouvellement Alexandre, en luy envoyant des troupes contre les Gallois, avoit tiré de luy un écrit par lequel il reconnoissoit, qu'il n'avoit point receu ce service comme un devoir qu'un Roy feudataire fust obligé de luy rendre, mais comme un secours volontaire que luy donnoit un Prince allié.

Edoüard ne montra pas tout le chagrin que luy causa la fermeté & le refus des Ecossois. Asseuré de venir à ses fins par un moyen plus prompt que la guerre, il remit à traiter l'affaire avec celuy qui seroit Roy, bien résolu de n'adjuger la couronne, qu'à celuy des deux concurrents qui luy en promettroit l'hommage. Il traita d'abord avec Brus, croyant qu'estant Anglois d'origine, & descendant d'une cadette, qui estoit un foible à son droit, il seroit plus facile à gagner : mais il se méprit. Brus protesta avec une noblesse de cœur, dont l'histoire doit conserver l'exemple à la posterité, qu'il n'estimoit pas assez la Royauté, pour l'acheter aux dépens de sa gloire, & par une si noire trahison de sa patrie. Edoüard jugeant bien qu'il ne trouveroit pas deux hommes de suite de ce caractere, proposa l'affaire à Bailleul, qui estant plus ambitieux, fut moins délicat, & promit tout pour estre Roy. Le traité qu'ils firent fut executé exactement de part & d'autre. Edoüard adjugea le trosne à Bailleul, Bailleul en rendit hommage à Edoüard. Les Ecossois se recrierent, mais inutilement. Hors le seul Brus, ils avoient tous reconnu Bailleul, & l'avoient couronné à Scone, ne sçachant rien du traité secret qu'il avoit fait avec l'Anglois, & n'en ayant eu connoissance, que lorsqu'aprés son couronnement il luy alla rendre l'hommage promis.

Toute l'Ecosse fremit à la veuë d'une pareille supercherie ; & Bailleul luy-mesme prenant sur le

trosne.

trosne des sentimens dignes d'un Roy, eut honte de porter une couronne qu'il avoit si laschement dégradée. 1292. Mais comme les sujets ignoroient les secrets sentimens du Prince, dont il n'osoit encore s'ouvrir, il leur falut subir le joug, & attendre du temps l'occasion de le secoüer. La guerre qui sur ces entrefaites se ralluma entre la France & l'Angleterre, en fournit bientost une favorable. Le sujet en est raconté avec tant de confusion & de partialité par les autres, que tout ce que l'on en peut dire, est que l'an mil deux cens quatre-vingt-treize, 1293. sur des prises & des represailles faites sur mer & sur les costes, d'abord par des particuliers, ensuite par les vaisseaux des deux Rois, ces Monarques se piquerent l'un contre l'autre. Les écrivains Anglois pretendent, que la discorde s'alluma par les insultes que les Normands firent aux marchands de leur nation. Les historiens François asseurent, qu'Edoüard ayant levé une armée navale, sous pretexte d'aller secourir Acre assiegé par les Sarrazins, tascha de surprendre la Rochelle, & fit de grands dégasts aux environs. De quelque costé que commençast cette guerre, il est constant que sur cet acte d'hostilité d'Edoüard, Philippe le fit citer à son Parlement comme un vassal rebelle. Edoüard répondit à cette citation d'une maniere assez soumise, pour le justifier contre nos auteurs d'avoir eu un autre dessein dans l'entreprise de la Rochelle, que de faire une represaille; si l'on n'aime mieux dire, qu'ayant manqué son coup, il voulut tascher d'assoupir une guerre; où il ne voyoit plus rien à gagner. Il s'excusa de comparoistre; mais il envoya en sa place son frere Edmond Comte de Lancastre, qui vint plaider sa cause pour luy. Philippe trop piqué au jeu, ne voulut point entendre le Comte, & pretendant que le Roy d'Angleterre devoit comparoistre en personne, l'envoya citer sur les frontie-

 res

res de Guyenne par Jean d'Arablay Seneſchal de Perigord. Edoüard, animé à ſon tour par un procedé ſi hautain, renonça à toutes les terres qu'il tenoit en fief de la couronne ; ne les voulant plus poſſeder que par un droit de conqueſte qu'il ſe promettoit d'acquerir. Cette proteſtation luy attira un arreſt de ſaiſie ou de confiſcation, par lequel Philippe & ſon Parlement déclaroient le Monarque Anglois décheu de tout droit ſur la Guyenne, & ſur les autres Seigneuries mouvantes de la couronne de France.

1293.

La partie de Philippe eſtoit mieux faite que celle d'Edoüard. A peine eut-il prononcé ſon arreſt, que le Conneſtable de Neſle parut en Guyenne pour l'executer à la teſte d'une belle armée, qui fit en peu de temps de ſi grands progrés, & par l'activité de ſon chef, & par les intelligences que Bernard de Foix, irreconciliable ennemi des Anglois luy avoit pratiqué dans Bourdeaux, qu'en tres-peu de temps, preſque toute la province fut réduite ſous l'obeïſſance de Philippe.

Edoüard apprit avec chagrin le progrés des armes de France : mais le ſuccés des préparatifs qu'il fit pour en avoir raiſon, luy donna des eſperances qui le conſolerent. Son Parlement luy ayant accordé les ſommes dont il avoit beſoin, il leva de groſſes armées, & acheta des alliances capables d'effrayer une nation moins accouſtumée que la Françoiſe à ſoûtenir les ligues étrangeres. Celle qu'Edoüard premier fit alors eſtoit compoſée de ſes deux gendres, de Jean Duc de Bretagne ſon neveu, des Comtes de Flandre & de Savoye, de l'Empereur Adolphe de Naſſau, auquel il donna cent mille marcs d'argent pour l'attirer à ſon parti, d'Albert Duc d'Auſtriche, & de beaucoup d'autres de moindre nom & de moindre rang.

Pendant que ſes alliez s'appreſtent à entrer de leur coſté en action, il fait paſſer la mer à ſes trou-

pes.

pes sous le commandement du Duc de Bretagne, qui les débarque en son pays, & les conduit en Guyenne par les costes, assisté de Saint-Jean, & de Typetot; gens d'experience, que le Roy son oncle luy avoit donné en mesme temps pour lieutenans & pour conseillers. 1294.

Comme l'armée du Connestable estoit de beaucoup diminuée, apparemment par les garnisons qu'il avoit mis dans les places conquises, il ne pût empescher que les Anglois ne luy enlevassent d'abord quelques postes. Ils luy prirent Bourg, Blaye, Saint Sever, & s'allerent camper devant Bourdeaux, mais il les repoussa vivement, & les obligea de se retirer. Ils allerent tomber sur Bayonne, qu'ils prirent, & qui devint par là la capitale de ce qu'ils avoient conservé de places dans la Province. Leurs affaires s'y rétablissoient, lorsque Charles de Valois, frere de Philippe, s'estant allé joindre au Connestable avec une nouvelle armée, ils perdirent encore une fois la plûpart des places qu'ils avoient reprises, & avec celles là Rioms & Podensac, que le Connestable ne leur avoit pû enlever. Saint Sever tint treize semaines par la valeur de Hugues Were, qui ne la rendit qu'à l'extrémité.

Edoüard avoit toûjours compté de passer la mer en personne, & de venir faire la guerre en Guyenne; mais un nouveau soulevement des Gallois, & les mesures que le Roy d'Ecosse commençoit à prendre contre ses interests l'ayant retenu en Angleterre, il envoya en Guyenne le Comte de Lancastre avec un gros renfort de troupes. Philippe de son costé y fit marcher Robert Comte d'Artois son oncle. Ainsi la guerre y devint fort vive. Elle ne fut pas heureuse aux Anglois. Il y a des écrivains qui disent qu'ils furent deux fois vaincus en bataille rangée, l'une par Charles, l'autre par Robert. Leurs historiens ne disconviennent pas de la derniere. Ce fut proche de Bellegarde, que le Comte d'Artois 1295.

allie-

assiegeoit. Le Comte de Lancastre l'ayant appris, 1295. fit sortir son armée de Bayonne, & l'envoya au secours de la place sous la conduite de Saint-Jean & d'Henri Comte de Lincolne: Quelques uns veulent qu'il y fust luy-même. Quoy qu'il en soit, le Comte d'Artois ayant esté averti de la marche & du dessein de l'armée Angloise, resolut d'aller au devant. Il y alla, & la combattit à la sortie d'une forest, & remporta sur elle une assez grande victoire, pour la faire avoüer aux auteurs Anglois, qui la diminuant neanmoins autant qu'ils peuvent selon leur coustume, l'attribuent à la terreur panique, qui surprit d'abord le Comte de Lincolne, & qui luy fit prendre la fuite: Saint-Jean & Mortemer y furent pris.

Les pertes qu'Edouard faisoit en Guyenne ne le chagrinoient que mediocrement, par l'esperance que sa ligue luy donnoit de l'en dédommager. Il sembloit mesme que la fortune luy en eust voulu donner des gages, par les victoires signalées qu'il remporta sur les Ecossois, dont le Roy Jean voulant relever l'opprobre, se servit de cette occasion pour renouveller l'ancienne liaison de l'Ecosse avec la France. Il y envoya trois Ambassadeurs, qui firent le traité d'alliance, & projetterent un mariage d'Edoüard leur Prince avec Jeanne d'Anjou niéce de Philippe, encore enfant. Quoy qu'on eust pris soin en Ecosse de tenir cette negociation secrette, Edoüard en fut assez-tost averti pour prévenir les Ecossois. Il y avoit desja du temps qu'il avoit pris des ombrages de leur Roy; qui ne luy avoit point répondu nettement, quand il luy avoit demandé du secours contre les François. Sur ces soupçons, il l'avoit pressé de luy mettre entre les mains les chasteaux de Bervic, d'Edimbourg & de Rokesbourg, pour gages de sa fidelité pendant le cours de cette guerre, & il en avoit esté refusé. Heureusement pour se vanger

de

de ce refus, Edoüard venoit de faire une treve de quelques mois avec les François. Resolu de profiter du temps, il assemble ses troupes, se met à la teste, marche vers la frontiere; & estant arrivé à Neufcastle sur Tyne, envoye citer le Roy d'Ecosse de venir rendre raison à son Souverain d'une conduite si suspecte. Non seulement le Roy d'Ecosse ne parut point; mais il envoya divers partis faire diversion en Angleterre, où ils firent de grands dégasts, pendant qu'il mettoit son armée en estat d'aller combattre celle d'Edoüard. Il arriva mesme, pour donner encore plus de cœur aux Ecossois, que ce Prince ayant envoyé sa flote devant Bervic, qu'il avoit dessein d'assieger, elle y fut défaite par celle d'Ecosse, qui en coula à fond dix-huit vaisseaux, & mit le reste en déroute. Enflé de ces heureux succés, Jean envoya dire à Edoüard au nom de toute la nation, qu'il desavouoit l'hommage rendu, comme extorqué par violence, & qu'en vain il s'en prévaloit. Cependant Edouard assiegea Bervic, qui résista assez long-temps, mais qu'il prit enfin par stratagesme. Car ayant feint de se retirer; dés qu'on ne le vit plus de la place, il fit changer ses drapeaux, & prit ceux d'Ecosse, avec lesquels retournant sur ses pas, il fit annoncer dans la forteresse par des gens apostez exprés, l'arrivée du Roy d'Ecosse, & de son armée. La joye que causa cette nouvelle, enyvra tellement le peuple & la garnison de Bervic, que sans l'examiner davantage, ils ouvrirent leurs portes, & sortirent en foule au devant de leur liberateur. Mais ils furent bien étonnez, quand ayant esté coupez par les Anglois, ils les virent entrer dans la ville, & y mettre tout à feu & à sang. Il y en fut répandu une si grande quantité, qu'un auteur Ecossois rapporte, je crois sans vouloir estre crû, que des moulins, qui n'alloient pas parce qu'ils avoient trop peu d'eau, furent mis en

1295.

en mouvement par l'abondance du sang qui s'y joi-
1295. gnit.

Ce ne fut pas le seul artifice, qui réüssit à l'habile Monarque, au commencement de cette guerre; Il eut l'adresse de gagner Brus. Ce mesme Brus, que la possession du Royaume n'avoit pû tenter d'une bassesse, par un exemple memorable de la fragilité des vertus humaines, mesme dans les heros, acheta par une perfidie l'esperance de regner, & ayant fait un traité secret avec l'ennemi de sa patrie, le rendit maistre de beaucoup de places qui en facilitoient la conqueste. Il fit plus, si on en croit quelques écrivains, aprés la prise de Bervic, Edoüard ayant marché vers Dumbar, que les Ecossois avoient pris sur luy, il y gagna une bataille par la trahison des amis de Brus, qui dés le commencement du combat abandonnerent leurs compatriotes, & les laisserent tailler en pieces. Edoüard poursuivant la victoire prit Dumbar, Edimbourg & Sterlin, & de là marchant vers Forfat où le Roy d'Ecosse s'estoit posté avec un petit nombre des siens, il y trouva ce malheureux Prince, non en état de luy disputer le peu qui luy restoit du trosne, mais en posture de suppliant, implorant sa clemence, & disposé à reprendre le joug, qu'il avoit si inutilement voulu secoüer.

Edoüard usa sans moderation de ses avantages en cette rencontre. Non content de s'estre fait rendre tous les hommages qu'il prétendoit par le Roy d'Ecosse & par ses principaux sujets, il envoya l'un dans la tour de Londres, avec le Prince Edoüard son fils, & mena une grande partie des autres en Angleterre, où il leur défendit sous peine de la vie de passer la riviere de Twide, jusqu'à ce qu'il eust fini la guerre qu'il avoit avec les François. Quelques-uns disent, & il y a apparence, qu'il contraignit le Roy captif à renoncer entre les mains aux droits qu'il

qu'il avoit sur la couronne. Ce qui est certain, c'est qu'il commença dés-lors à traiter ce Royaume 1296. comme une province d'Angleterre, dont Jean de Varennes Comte de Surrhey fut le premier gouverneur. Pour montrer mesme qu'il y vouloit abolir entierement la Souveraineté, il fit enlever de l'Abbaye de Scone une espece de trosne de pierre, où s'asseyeioient les Rois d'Ecosse au jour de leur couronnement, & le fit porter à Westminster, où on le voit encore aujourd'huy. Par ce procedé, Robert Brus se vit frustré de son attente, & du fruit de sa trahison; ce qui le chagrina d'autant plus, qu'ayant osé sommer le Roy de la promesse qu'il luy avoit faite, il n'en eut point d'autre réponse, que ces paroles brusques & hautaines. qu'on remarque qu'il dit en françois, langue qu'il parloit volontiers, *Pensez vous que je n'aye autre chose à faire, qu'à vous conquerir des Royaumes?* L'aigreur de ce mot demeura long-temps sur le cœur du fier Ecossois: mais comme il estoit habile homme, il le dissimula, & continua à servir Edoüard, parce qu'il n'estoit pas en état de luy nuire.

La conqueste de l'Ecosse donna au Roy d'Angleterre de grandes esperances d'en faire en France. La multitude de puissans Princes qui entroient dans sa ligue sembloit luy en répondre. Le Comte de Flandres l'en flattoit continuellement. Dés le commencement de la guerre, ce Prince avoit pris, comme nous l'avons dit, d'étroites liaisons avec Edoüard, & projetté le mariage du Prince de Galles avec sa fille. Philippe, qui en avoit esté informé, l'avoit fait arrester à Paris, où il estoit venu soûtenir devant le Parlement des Pairs un jugement qu'il avoit rendu entre le peuple & les Magistrats de quelques villes de son obéïssance, & dont les derniers avoient appellé. Là on l'avoit obligé à renoncer aux traitez faits avec Edoüard, & pour prix de sa liberté, on avoit exigé de luy, qu'il laissast

laissast en ostage à la Cour de France la Princesse
1296. promise au Prince Anglois : ce qui l'avoit tenu quelque temps, malgré son chagrin, dans son devoir, mais un évenement inopiné luy avoit donné occasion d'en sortir.

Quelque bon traitement qu'on fist à la Princesse Flamande en France, elle y estoit captive, éloignée de son Pere & de son pays, promise à un grand Prince, qu'elle ne pouvoit épouser, & destinée à porter une couronne dont elle avoit perdu l'esperance. Tant de sujets essentiels de chagrin ne purent estre adoucis par aucunes caresses. Elle tomba en langueur, & mourut. Quelques historiens ont voulu faire soupçonner, que le poison avoit eu part à cette mort. Leur haine contre le nom François rendroit leur témoignage suspect, quand on n'auroit pas les preuves qu'on a pour justifier Philippe d'un crime, dont il ne pouvoit esperer d'autre fruit, que de mettre le Comte en liberté de renouer ses pratiques avec les Anglois : ce qui arriva en ef-
1297. fet. Ce Prince irrité de nouveau, & n'ayant plus rien qui l'empeschast de se déclarer contre Philippe, avoit renouvellé ses alliances avec Edouard aux mesmes conditions que la premiere fois, luy ayant promis pour son fils une fille qui luy restoit. Ensuite dequoy il ne cessoit plus de le presser de passer la mer, pour venir commander en personne les forces des confederez. Comme si ce vaste corps assemblé n'eust plus attendu que son chef pour triompher de l'ennemi commun, s'attendant moins à combattre les François, qu'à inonder & à envahir la France.

Ce fut sur ces esperances trompeuses qu'Edoüard s'opiniastra à passer en Flandre, dans un temps mesme où l'Angleterre ne se trouvoit pas paisible, tous les ordres de l'Etat se plaignant des excessives sommes d'argent qu'il leur demandoit tous les j u s.Robert Archevesque de Cantorbery avoit refusé

fusé ce qu'on avoit demandé au Clergé. Humfroy de Boun Comte d'Herefort & Roger Bigot Comte 1297. de Norfolch, l'un Conneſtable, l'autre grand Mareſchal renouvellerent de la part des Barons la vieille querelle de la grande Charte, dont ils diſoient que l'inobſervation cauſoit tous les deſordres de l'Etat. Les Communes ne parloient pas le moins haut: mais Edoüard eſtoit ſi enteſté de ſon voyage d'outremer, qu'il laiſſa à ſon fils avec la regence du Royaume cette affaire à démeſler, & dans un traité fait par ce jeune Prince avec l'Archeveſque & les deux Comtes, qu'on luy porta à ſigner en Flandre, il accorda tout ce qu'on voulut. Il s'eſtoit flatté que la gloire qu'il alloit acquerir chez les étrangers, effaceroit bientoſt la honte qu'il emportoit de ſon pays: mais il ne fut pas arrivé en Flandre, qu'il s'apperceut de ſon erreur. On euſt dit qu'il n'y fuſt venu que pour eſtre témoin du malheur du plus zelé de ſes alliez, & de la diſſipation des autres. Puiſque à ſa veuë, l'armée Flamande fut défaite à la journée de Furnes, par le Comte d'Artois, rappellé de Guyenne avec ſon armée desja victorieuſe: ſeize mille Flamans y perirent, & il ne s'en rallia pas aſſez pour empeſcher Philippe de prendre Lille, d'entrer dans Bruges, & de mettre ſous ſon obeïſſance la plus grande partie du pays; pendant que Gaucher de Chaſtillon menoit battant le Comte de Bar, qui eſtoit entré de Champagne, & que Mathieu de Mommorency & Jean d'Harcour ayant ſurpris Douvres, jettoient la terreur dans toute l'Angleterre. Une intelligence découverte ne leur permit pas d'aller plus loin. Ils ruinerent Douvres, & s'en revinrent, n'ayant pas de quoy le conſerver; mais ils eurent toûjours l'honneur d'eſtre allé inſulter l'ennemi juſques dans ſon propre pays.

Durant tout ce temps-là, Edoüard fut contraint

de se tenir enfermé dans Gand avec le Comte son
1298. ami, ses troupes estant assez occupées à soûtenir les frequentes querelles, qu'elle avoient contre les Flamans : car pour la ligue il jugea bientost qu'il n'en falloit plus rien esperer. Le Comte de Savoye s'estoit déclaré neutre, le Duc d'Austriche gagné par Philippe estoit devenu François, & ce qui estoit de plus fascheux, competiteur d'Adolphe de Nassau, qui perdit dans cette concurrence une bataille, la vie & l'Empire, qu'il laissa à son rival. Ce Prince avoit déclaré la guerre à Philippe d'une maniere si hautaine, qu'au lieu de luy donner de la crainte, il s'en estoit attiré le mépris, & en avoit esté traité moins comme un ennemi redoutable, que comme un fanfaron ridicule. Entre autre choses, on raconte qu'Adolphe luy ayant envoyé demander, pour avoir pretexte de luy faire la guerre, la Provence & le Royaume d'Arles, comme des appartenances de l'Empire, pour toute réponse il en receut une feüille de papier avec ces deux mots: *trop Allemand*. Ces insultes personnelles ne conviennent pas aux grands Princes, & quelque honneur que nos historiens fassent à Philippe d'un mot si fier, je ne sçaurois l'en loüer : mais je blasme encore plus Adolphe de se l'estre attiré par un procedé, dont l'évenement fit voir qu'il n'estoit pas seur de pouvoir soûtenir la hauteur.

Si Edoüard avoit du chagrin de la dissipation de la ligue, le soulevement des Ecossois luy donnoit de grandes inquietudes. Il en apprenoit tous les jours des nouvelles desagreables, & par tous les courriers qui luy venoient d'Angleterre il recevoit des lettres pressantes, par lesquelles on luy representoit que sa presence y estoit necessaire pour la conservation de sa conqueste, qui luy échapoit insensiblement par l'audace que son éloignement avoit inspiré aux rebelles. Le Roy voyoit comme les autres la necessité du retour : mais il ne voyoit pas

trop

trop bien comment ſortir avec honneur du mauvais pas où il s'eſtoit engagé. Heureuſement pour le tirer d'affaires, Charles Roy de Sicile eſtoit venu en France avec le Comte de Savoye, en meſme temps que deux Nonces envoyez par le Pape Boniface VIII. ſollicitoient les deux Monarques d'accepter ſa mediation, pour faire une paix neceſſaire au repos de la Chreſtienté. Les ſollicitations du Pontife, qui tenoient toûjours quelque choſe de ſon caractere d'eſprit naturellement imperieux ; avoient beſoin d'eſtre adoucies par la negociation des Princes. Deux ſi grands Rois ne s'accommodoient pas d'un mediateur qui vouloit eſtre juge, & Philippe encore plus delicat ſur ce point que n'eſtoit Edoüard, & ayant meſme moins beſoin de la paix, n'acceptoit qu'avec de grandes précautions la mediation de Boniface. Il l'accepta neanmoins enfin, partie pour ne pas s'attirer ce Pape, partie pour complaire à ſes hoſtes, qui l'en ſollicitoient inſtamment : mais ſur tout par l'envie qu'il eut d'eſtre libre pour domter les Flamans, dont il prévoyoit bien que la ſoumiſſion ne dureroit que juſqu'à la premiere occaſion de revolte. 1298.

Philippe ayant donné les mains, on convint d'une treve de deux ans, durant leſquels les deux Monarques envoyeroient leurs Ambaſſadeurs inſtruire le Pape de leurs intereſts, & luy expliquer leurs prétentions, dont il decideroit, non comme juge, les affaires dont il s'agiſſoit ne regardant point le ſpirituel, mais comme arbitre & ami commun. Philippe avoit tant à cœur cet article, qu'il voulut avoir par écrit une promeſſe autentique du Pape, qu'il ne decideroit rien ſans l'en avertir. Boniface tint mal ſa parole, il vouloit regner ſur les Rois, & chagrin de trouver dans Philippe une digue à ſon ambition, non ſeulement il prononça ſa ſentence arbitrale ſans l'en avertir, mais il la fit ſi deſavantageuſe à ce Prince & à ſon Etat, ſur tout 1299.

à l'égard

à l'égard des Flamans, que Philippe jura en colere
1299. qu'il ne l'observeroit jamais. On dit que ce fut là l'étincelle qui causa depuis un si grand incendie, & que le mécontentement mutuel que se donnerent en cette occasion un Pontife Romain & un Roy de France, causa les fameux démeslez, qui scandaliserent tout l'univers : Tant il importe à ceux qui occupent dans le monde Chrestien ces deux grandes places, de prévenir par leurs déferences mutuelles tout ce qui peut alterer la paix, entre deux puissances dont l'union est si necessaire à l'Eglise. Comme les points qui regardoient l'Angleterre estoient moins onereux à Philippe, il acquiesça à quelques-uns, & traita du reste avec Edoüard, qui heureux jusques dans ses pertes regagna la Guyenne à ce traité, par un autre article auquel il fut dit, que pour mieux cimenter la paix, il épouseroit Marguerite, & son fils épouseroit Isabelle de France, celle-là sœur, celle-cy fille de Philippe.

Durant le temps qu'on employa à faire cet important traité, Edoüard ne fut pas oisif. Pendant que les autres joüirent du repos que leur avoit acquis la treve, il se vit plus engagé que jamais dans les travaux d'une rude guerre. La nation en tira peu de fruit : elle y fit de grandes pertes, & aprés une assez longue alternative de bons & de mauvais succés, elle perdit enfin sa conqueste, en perdant le grand Roy qui l'avoit faite, lequel y acquit une gloire si propre & si personnelle, que ses Lieutenans y ayant toûjours esté battus, il y fut luy toûjours vainqueur. C'est de quoy toute l'histoire fait foy, mesme celle des historiens ennemis, dont j'ay cru devoir tirer plûtost que des siens ce que je vais en raconter.

Entre les fautes que l'entestement d'Edoüard pour son voyage de Flandre luy avoit fait commettre en partant, la negligence à bien éteindre un com-

commencement de revolte dans sa nouvelle conqueste d'Ecosse, ne fut pas une des moins grandes. 1300.
Les Ecossois impatiens de secoüer un joug qu'ils croyoient injuste, n'avoient pas plûtost vû Edoüard résolu à passer la mer, qu'ils avoient commencé à s'assembler, & à déliberer des moyens de recouvrer leur liberté. Le chef de l'entreprise fut un jeune homme, dont l'histoire Angloise tasche d'abbaisser & la naissance & la vertu, en mesme temps qu'elle est contrainte de faire justice à sa valeur. Mais en effet il estoit homme de qualité, & d'un grand merite, si les historiens Anglois pouvoient voir la vertu dans leurs ennemis, ils avoüeroient que Guillaume Walleys, c'est le nom du guerrier dont je parle, tenoit beaucoup plus du heros, tel que les Ecossois le décrivent, que du voleur & du vagabond, tel qu'eux taschent à le faire passer. Il estoit bel homme, & de cette taille, qui semble donner droit de commander: il avoit l'esprit de la guerre, beaucoup d'inclination au métier, & de grands talens pour le bien faire, une bonne santé, un corps robuste, une complexion accoustumée à se passer dans l'occasion des choses les plus necessaires à la vie, une constance dans le parti qu'il avoit une fois embrassé, que rien ne pouvoit ébranler. Sa haine pour les Anglois estoit égale à l'amour qu'il avoit pour sa patrie, & aussi naturelle l'une que l'autre. Quoy qu'ils fussent la nation dominante, dans les querelles particulieres qui arrivoient entr'eux & les Ecossois, il ne balançoit jamais à prendre le parti des derniers, & il estoit si accoustumé à se battre seul contre plusieurs, que les plus abandonnez estoient surs de l'heureuse issuë d'un combat, où il vouloit bien estre leur second.

Ce zele de Walleys pour sa nation dans les querelles particulieres s'alluma aisément pour la cause publique, quand le credit qu'il avoit acquis parmi la jeunesse Ecossoise, & l'experience de ce qu'il pou-

voit, luy eut donné assez bonne opinion de luy-
1300. mesme, pour luy persuader que le ciel le destinoit à rompre les fers de sa patrie. Il n'eut pas plûtost formé ce dessein, que l'ayant communiqué à ses confidens, il se vit en un moment chef d'une belle troupe de jeunes hommes, qui vinrent de toutes parts se joindre à luy, & qui levant l'étendart de la liberté, se mirent en campagne pour la recouvrer, résolus de mourir ou de vaincre. Le mouvement que causa dans toute l'Ecosse le bruit d'une si belle entreprise, n'attira que trop de gens à Walleys. Sa troupe devint bientost une armée, dans laquelle plusieurs grands Seigneurs des moins dociles à porter le joug, ayant cru se pouvoir engager, Walleys trouva insensiblement qu'il s'estoit donné des superieurs en voulant acquerir des compagnons; & ce fut de là que vint le mauvais succés de cette premiere entreprise. Car comme toute cette armée Ecossoise ne s'estoit formée qu'en tumulte, les troupes que le Roy avoit laissées au de là de la Tuede, la prévinrent avant qu'elle fust en état d'agir, & s'estant presentées devant elle sous la conduite d'Henri de Percy, en estonnerent tellement les chefs, qu'ils se soûmirent sans rendre de combat, & firent leur paix en promettant des ostages. Walleys ne pût parer ce coup, le gros de l'armée s'estant laissé entraisner par l'exemple de l'Evesque de Glasco, d'André de Morina, de Richard de Lividy, lesquels ayant plus à perdre que les autres, se trouverent moins d'humeur à risquer. Richard deserta tout à fait dés qu'il vit approcher l'armée Angloise, & sa desertion étonna d'autant plus, que toutes les victoires du Roy n'avoient pû l'obliger jusques-là à le reconnoistre pour son souverain, & à luy rendre un hommage que personne ne luy avoit refusé.

Il estoit naturel qu'Edoüard, à qui l'on porta le traité avant que d'en signer les articles, ayant un aussi grand interest à tenir les Ecossois en bride

peu-

pendant qu'il seroit hors du Royaume, n'en sortist point, qu'on ne luy eust mis entre les mains les 1300.
ostages promis. Son impatience luy fit oublier sa politique en cette rencontre. Pour n'avoir point occasion de s'arrester, il s'en tint à la promesse des Ecossois, & compta sur leur bonne foy, comme s'il ne leur eust jamais donné sujet de se plaindre de la sienne. A peine eut-il passé la mer, qu'on luy apprit qu'il s'estoit trompé. Les Ecossois loin de donner des ostages pour confirmer leur sujetion, resolurent de profiter d'une conjoncture si propre à rompre leurs fers. Cumin Comte de Bukam commença: mais son entreprise eut peu de succés, ayant en vain assiegé Carlile. Walleys, qui reprit ses brisées, & des mesures plus justes que la premiere fois, pour ne se donner point de maistre dans les troupes qu'il commandoit, attacha à ses armes la fortune de l'Ecosse, & arresta sur sa personne les yeux de tous les Ecossois, comme sur leur liberateur, & l'unique ressource de la patrie. Chacun se soumit sans peine à ses ordres. Cumin mesme luy donna ses troupes, & du consentement general de tous les ordres du Royaume, il en fut déclaré Gouverneur sous l'autorité du Roy Jean.

Revestu de ce caractere, Walleys commença par s'asseurer de ceux de sa nation qui avoient embrassé le parti Anglois. Il y employa les menaces, & n'y épargna pas la force. Il y réussit assez bien, pour ne rien laisser hors des places occupées par les ennemis qui luy donnast de l'inquietude. Aprés qu'il eut pris cette précaution, il se mit en campagne, & voulant d'abord chasser les Anglois de la Province d'Angus, il alla assieger, ou plûtost prendre Dondée, Forfar, Brechen & Mouros; puis traversant la petite province de Mernis, il y prit Dunnotir, où les Anglois tenoient actuellement une assemblée des plus considerables

de cette garnison, & de celles des environs. De
1300. là il marcha à Aberdone, où il trouva la ville deserte, & abandonnée par les ennemis, mais le chasteau si fort & si bien muni, qu'il ne jugea pas à propos d'y user ses troupes, dont il prévoyoit bien qu'il auroit affaire en des rencontres plus décisives. Il continuoit cependant à reduire les places tenuës par les Anglois, lors qu'il apprit que Jean de Varenne venoit à luy avec une armée, en résolution de le combattre.

Walleys ne balança pas sur le parti qu'il avoit à prendre. Il marche à Varenne, & l'ayant trouvé lors qu'il passoit le pont de Sterling, il le charge si à propos, qu'il le défait à platte couture, sans qu'il luy restast de toute son armée de quoy rallier assez de soldats, pour disputer le terrain avant que de sortir d'Ecosse. Il se retira en Angleterre, pendant que Walleys poussant sa victoire, & poursuivant toûjours ses conquestes, alla ravager le Northumberlant jusqu'aux portes de Neufcastle sur Tyne, d'où il ne retourna dans son pays, craignant d'y manquer de vivres, qu'aprés avoir passé l'hyver sur les terres de ses ennemis, dont les dépoüilles ne furent pas un mediocre relief à sa victoire.

Tel estoit l'état des affaires d'Ecosse, lorsqu'Edoüard revint de Flandre. Il en eut du chagrin, mais se confiant en l'ascendant qu'il avoit toûjours eu sur cette nation, lorsqu'il luy avoit fait la guerre en personne, il se flatta de reduire bientost Walleys & ceux qui le suivoient. Il commença par le faire sommer de retourner à l'obéïssance, le menaçant, & luy reprochant d'avoir pris occasion de son absence, pour faire revolter contre luy un peuple qui luy devoit estre soumis. Walleys receut fierement l'envoyé du Roy, & le chargea de dire à ce Prince, qu'il avoit eu plus de droit de profiter de son absence pour rendre la liberté à sa patrie,
que

que luy des divisions d'une nation libre pour l'opprimer, & luy imposer le joug: ajoustant qu'il 1300.
estoit entré en Angleterre, pour vanger son pays de cette injure, qu'il y retourneroit à Pasques, & qu'il l'invitoit à venir au devant de luy. Edoüard picqué de cette hauteur, leve à la haste de nouvelles troupes pour joindre aux débris de son armée de Flandre, & marche en personne contre Walleys. Il le trouva dans une plaine de la province de Strathern, où les historiens Ecossois prétendent que son armée prit l'épouvante à la veuë de celle d'Ecosse, & au bruit qu'elle fit pour sonner la charge, tant il y parut de fierté, d'audace, & d'ardeur de combattre. Les historiens Anglois suppriment entierement cette avanture, qui paroist en effet peu vraysemblable. Leur annaliste neanmoins semble marquer quelque surprise dans l'armée Angloise, causée, dit-il, par un bruit subit, dont le cheval du Roy ayant eu peur, le jetta à bas, & luy rompit deux costes, ce qui n'empescha pas ce Prince de remonter froidement sur un autre, & de donner ses ordres comme auparavant. Il y a apparence que ce fut cette blessure, qui retarda quelque temps la bataille, laquelle se donna peu de mois aprés, lorsque le Roy qui observoit soigneusement les ennemis, & qui estoit bien informé de ce qui se passoit parmi eux, jugea que la division qui s'y estoit mise luy en donnoit une occasion favorable.

Walleys estoit devenu trop puissant, & avoit acquis trop de gloire pour ne pas faire de jaloux. Les Grands ne pûrent voir sans envie ou sans honte, qu'un homme nouveau fist ce qu'ils eussent voulu avoir fait, ou ce qu'ils auroient dû faire · ainsi ils regardoient ses victoires, ou comme des reproches de leur lascheté, ou comme des taches à leur réputation. Dans cette mauvaise humeur, ils l'obligerent à partager avec deux d'entr'eux le commande-

ment de l'armée, & luy donnérent pour collegues
1300. Jean Stuard Seneſchal d'Ecoſſe, & un des Cumins, qui eſtant en grand nombre, & ayant preſque tous nom Jean, ſont un embarras dans l'hiſtoire aſſez difficile à démeſler.

Edoüard, que la bonne contenance & la hardieſſe des Ecoſſois avoit fait aller bride en main, marcha à eux ſans heſiter dés qu'il eut appris leur diſcorde, & les regarda comme demi vaincus. En effet, dans le moment meſme qu'il falloit charger l'ennemi, les trois chefs de l'armée Ecoſſoiſe s'opiniaſtrerent à conteſter à qui commanderoit l'avant-garde, qui eſt la place d'honneur chez eux, & ne finirent cette conteſtation, qui mit toutes leurs troupes en deſordre, que par un deſordre encore plus grand où les jetta l'arrivée du Roy, qui les chargea ſur ces entrefaites. On devine aiſément le le ſuccés d'une bataille donnée dans cette conjonĉture. Les Ecoſſois furent taillez en pieces, & y perdirent plus de dix mille hommes, Cumin n'y rendit point de combat, & ſe retira dés le commencemen de la meſlée avec les troupes qu'il commandoit. Le Seneſchal d'Ecoſſe, de la famille de Stuard y fut tué en combattant en homme de cœur. Maeduſſe Comte de Fiffe eut le meſme ſort, & un brave homme nommé Jean Gram, qui s'eſtoit attaché à Walleys, & qui ne cedoit qu'à luy ſeul en réputation & en faits d'armes. Pour Walleys, il ne ſe démentit point, & fût toûjours ſemblable à luy-meſme. Sa valeur parut dans le combat, & ſa prudence dans la retraite. Car quoyque preſſé par les Anglois, qui fondoient ſur luy avec fureur: il eut aſſez de preſence d'eſprit, pour remarquer que Robert Brus, attaché à Edoüard par les grands biens qu'il poſſedoit en Angleterre, faiſoit un mouvement pour l'envelopper. Il ne s'en fut pas plûtoſt apperceu, qu'il commença à battre en retraite, & ménagea ſi bien le terrain, qu'il mit inſenſiblement entre les enne-

mis

mis & luy la petite riviere de Carrhe, qu'ils n'oserent passer à sa veuë. Brus s'estant avancé sur le 1300.
bord de l'eau, demanda à parler à luy, à quoy Walleys ayant consenti, ils s'approcherent le plus prés qu'ils pûrent, & Brus élevant le premier la voix : *Je m'étonne*, luy dit il, *Walleys, qu'il vous soit venu dans l'esprit, que vous vous feriez Roy d'Ecosse, & que vous ayez pû vous resoudre à vous exposer à tant de dangers sous cette esperance chimerique. Il n'est pas aisé de vaincre Edoüard, qui est un des plus grands Roys du monde: mais quand vous le vaincriez, pensez-vous que les Ecossois souffrent que vous soyez leur Roy? que si vous estes vaincu, quelle ressource pouvez-vous esperer, que dans la clemence incertaine du vainqueur?* Walleys ne le laissa pas parler plus long-temps. *Je ne me suis point proposé pour fin, comme vous le supposez,* luy répondit-il, *de me faire Roy, & d'usurper une couronne, que ma naissance ne me donne pas, & que mes services ne me sçauroient acquerir. Mes desirs ne se portent point à une chose que je reconnois si fort au dessus de ma fortune. Le seul motif qui m'a fait prendre les armes, a esté de délivrer ma patrie du joug injuste qui l'opprime, & de soûtenir une cause que vous avez abandonnée; vous, qui né heritier du Royaume en deviez estre le protecteur. C'est à vostre deffaut que j'ay pris en main la deffense de tant de malheureux, que la tyrannie du vainqueur fait gemir: Je ne l'abandonneray qu'avec la vie. Pour vous, qui aimez mieux vivre en seureté dans une honteuse servitude, qu'avec peril dans une liberté glorieuse, suivez la route que vous avez prise: Je ne quitteray point la mienne: je mourray libre, & je tascheray de rendre à ma patrie cette liberté qu'elle a perduë, & qu'elle attend inutilement de vous.* Le lieu de la conversation n'estoit pas assez seur pour Walleys dans la conjoncture presente, ni le sujet assez agreable à Brus, pour les enga-

ger à la pousser plus loin Aprés quelques autres pa-
1300. roles, à peu prés sur le mesme ton, ils se separerent tous deux, Walleys pour continuer sa retraite avec ce qui se pût rassembler de l'armée vaincuë autour de luy; Brus pour aller trouver le vainqueur, qui aprés avoir employé le reste de la campagne à remettre sous le joug ceux que Walleys en avoit soustraits, remena ses troupes en Angleterre, ou l'hyver & ses affaires le rappelloient.

L'Ecosse ne s'estoit point encore veuë dans une confusion pareille à celle où elle se vit alors. Les Ecossois mal d'accord avec eux mesmes, suivoient les uns le parti Anglois, les autres celuy de la liberté; & ces derniers ne pouvant accorder la gloire de la nation & la necessité des affaires, n'estoient ni assez dociles pour souffrir le joug, ni assez forts pour le secoüer. Ceux mesmes qui estoient le plus d'humeur à oser & à entreprendre, avoient si peu d'union entr'eux, qu'ils ne pouvoient attendre de leur entreprise une autre issuë que celle qu'ils venoient d'éprouver dans la derniere bataille. Ces considerations parurent si fortes à Walleys, qu'ayant remarqué, que le malheur qui venoit d'arriver à l'Ecosse par la jalousie des Grands contre luy n'avoit point éteint cette passion dans leurs cœurs, il résolut pour le bien public de leur en oster l'occasion, en se demettant entre leurs mains du commandement de l'armée & du gouvernement du Royaume, sans se reserver autre chose de tous les grands emplois qu'il quittoit, qu'une troupe d'amis affidez, qui attachez à sa destinée se devoüoient au salut de l'Etat, & faisoient profession publique de combattre par tout les Anglois. On éleut en sa place un des Cumins, jeune homme, mais d'un grand merite, & d'une maison dont la noblesse donnoit un grand relief à sa personne.

Dans l'embarras où se trouva ce nouveau regent & sou-

& son conseil, ils crurent qu'il falloit tenter d'abord la voye de la negociation. Pour la rendre plus 1301.
efficace, ils envoyerent en mesme temps prier le Pape & le Roy de France de prendre leur protection, & de leur moyenner la paix à des conditions dont la liberté & la gloire de la nation ne fust pas blessée. L'un & l'autre prirent leur cause en main. Le Roy de France, par ses bons offices auprés du Roy d'Angleterre son beau-frere, leur obtint treve pour six mois. Le Pape le prenant sur un ton plus haut, demanda deux choses avec cet empire qu'il affectoit d'exercer sur les Rois. L'une fut la liberté de Jean de Bailleul, non pour estre remis sur son trosne, où les Ecossois mesmes ne l'auroient pas souffert, mais pour aller finir ses jours dans ses terres de Normandie. L'autre fut un desistement des pretentions qu'avoit Edoüard sur le domaine souverain d'Ecosse: il alleguoit, pour montrer qu'elles estoient injustes, les raisons que la nation y avoit opposées dés le commencement de la contestation, & il soûtenoit que l'Ecosse estoit un Royaume feudataire du Saint Siege, ajoustant neanmoins, mais par forme de citation, que s'il y pretendoit quelque chose, il envoyast incessamment ses Procureurs à Rome pour plaider sa cause, & faire connoistre son droit à celuy qui en devoit estre juge. Edoüard fit peu de difficulté sur l'élargissement de Bailleul. Il l'avoit souvent refusé aux sollicitations du Roy de France, mais les temps estoient changez, & la liberté de ce Prince estant devenuë sans consequence par le mépris où il estoit tombé, Edoüard y consentit sans peine, & Jean en vint joüir en paix deçà la mer, dans la maison dont sa famille a tiré son nom, & où il avoit encore d'assez grands biens pour estre un heureux particulier, s'il eust pû oublier qu'il estoit Roy.

Pour l'article du desistement, ce Monarque en-

tendoit trop bien ses affaires, pour s'en rapporter à
1301. un juge qui se déclaroit sa partie : il receut son Bref avec colere ; mais il y répondit avec moderation, assaisonnant la fermeté d'un Roy, qui ne reconnoissoit que Dieu pour juge des droits de sa couronne, avec le respect qu'un Prince religieux doit au Pere commun des Chrestiens. Il ne voulut pas mesme répondre en son nom à la partie odieuse du Bref. Il se contenta d'y exposer les traditions & les exemples qui prouvoient sa possession, & laissa à son Parlement à répondre sur la citation. Le Parlement répondit fierement, que les Rois d'Angleterre ne reconnoissoient point de juges dans les affaires temporelles de leur Royaume, qu'Edoüard n'envoyeroit point de Procureurs à Rome, & que quand il y en voudroit envoyer, tous les ordres de l'Etat s'y opposeroient.

Il y a apparence que les démeslez, que le Pape avoit alors avec la France, l'empescherent de pousser plus loin ce commencement de querelle avec l'Angleterre, Boniface ayant formé le dessein de se servir d'Edoüard pour dompter Philippe, luy sacrifia facilement la protection des Ecossois, qui n'ayant plus de ressource qu'en leur desespoir, reprirent brusquement les armes, & dans leur premier feu gagnerent deux batailles. L'annaliste Anglois en avouë une, qu'il diminuë autant qu'il peut, gagnée par le nouveau regent contre Omer de Valence & le Comte de Glocestre, qu'il battit à trois jours l'un de l'autre assez proche du chasteau d'Are, où il assiegea le dernier, qu'il auroit pris s'il n'eust esté secouru. Les historiens d'Ecosse en rapporterent une autre, gagnée contre Confrene Lieutenant d'Edoüard dans la Lothiane à trois lieuës d'Edimbourg, où Cumin & Fraser ayant à peine ramassé huit ou dix mille hommes, défirent trente mille Anglois, qui s'estant divisez en trois corps, trop éloignez les uns des autres pour s'en-

tre-

tre secourir au besoin, tomberent successivement entre les mains des Ecossois, qui par un effort de 1302. courage & de vigueur inconcevable, défirent ces trois corps en un jour,

Un pareil avantage auroit eu de grandes suites dans un autre temps, & contre un autre adversaire : mais Edoüard ne donna pas le loisir aux deux Generaux Ecossois de cüeillir le fruit de leur victoire. On le vit bientost en Ecosse à la teste d'une armée formidable, par la multitude des troupes qui la composoient, & beaucoup plus encore par le nom du Monarque qui la commandoit. Aussi tout disparut il devant luy. Le seul Walleys osa tenir la campagne, non dans l'esperance de vaincre avec le peu de gens qu'il avoit, mais pour ne laisser pas au vainqueur le plaisir de conquerir sans inquietude. 1303. Ce brave homme fit tout ce qu'on pouvoit faire, eu égard à ses forces & à celles de son ennemi. Il enleva des partis, il disputa des fourages, il occupa des défilez, il eut mesme la gloire d'estre recherché de paix, & de refuser de grands avantages que le Roy luy fit offrir pour le gagner : mais enfin il fallut ceder, & se retirer dans ses montagnes, où au dépens de sa fortune il conserva sa liberté.

Peu de places tinrent contre de si grandes forces, mais comme il y a toûjours de braves gens, que l'exemple des foibles n'entraisne point, Guillaume Olivier gouverneur de Sterlin se défendit trois mois entiers, & ne se rendit qu'à composition. Le Roy ayant achevé sa conqueste par la prise de cet important poste, convoqua à Saint André tous les Grands, & les obligea à luy renouveller leur hommage. Ensuite disposant de tout en maistre, il nomma les Gouverneurs, il changea les Magistrats, il abolit les anciennes loix ; & pour laisser à la nation des marques éternelles de sa colere, en luy ostant tous les moyens de se relever

de son humiliation, il éloigna des lieux suspects
1304. tous ceux dont il pouvoit prendre ombrage, il fit transporter en Angleterre les bibliotheques & les sçavans; il détruisit tous les monumens qui servoient d'ornement au pays, jusqu'à ceux qu'y avoient laissé les Romains; il fit mener à Westminster une pierre mysterieuse qu'on y voit encore, dont il couroit une prophetie, portant que les Ecossois regneroient par tout où la pierre se trouveroit: ce qu'on prétend s'estre verifié par le regne des Stuards en Angleterre. Enfin, aprés avoir établi Omer de Valence Comte de Pembroc son parent, de la maison de Lusignan, pour gouverner l'Ecosse en sa place, il s'en retourna triomphant à Londres.

Edoüard avoit soixante-cinq ans, âge qui demandoit le repos, dont il croyoit pouvoir joüir agreablement, & sans diminution de sa gloire, à l'ombre de tant de lauriers. Il ne vouloit plus d'affaires avec la France, & la France n'en vouloit plus avec luy. Il avoit trop abbatu l'Ecosse pour croire qu'elle s'en pust relever, & il n'y avoit laissé que Walleys qui ne fust pas soumis à ses loix: mais il ne voyoit rien à craindre d'un ennemi dont la noblesse ne pouvoit souffrir le commandement, & dont tous les efforts aboutissoient à défaire quelques partis Anglois, qui s'écartoient des garnisons en trop petit nombre & sans précaution. La tempeste s'éleva d'où il l'attendoit le moins. Il avoit parmi ses Courtisans deux jeunes Seigneurs Ecossois, l'un fils de Robert Brus de mesme nom que luy, l'autre de la maison des Cumins, à qui un visage haut en couleur avoit fait donner le surnom de Rouge; tous deux d'une haute naissance, tous deux braves, ayant tous deux des pretentions sur la couronne, mais tous deux attachez au Roy par l'esperance qu'il donnoit tantost à l'un, tantost à l'autre, de l'en mettre

en

en possession, par consequent rivaux, & toûjours opposez d'interest & d'inclination. 1304.

La plus ombrageuse politique auroit eu peine à se défier que l'union de ces deux personnes deust causer un nouvel orage. Ce fut de là neanmoins qu'il vint. Leur patrie dégradée, leur nation avilie, leurs esperances si souvent trompées ayant excité en eux le mesme zele & les mesmes ressentimens, il s'en ouvrirent l'un à l'autre, & convinrent entr'eux, que si l'entreprise de leur soulevement réüssissoit, Brus monteroit sur le trosne, & donneroit à Cumin les grandes terres qu'il possedoit. Le Roy se défioit si peu d'eux, qu'ils estoient alors en Ecosse: ensuite Brus y ayant laissé Cumin, alla reparoistre à la Cour, où pendant que ses intelligences formoient secretement son parti parmi la noblesse Ecossoise, il crut en imposer mieux au Monarque, & avoir le loisir de mettre ordre à des affaires domestiques, assez importantes pour ne les pas abandonner. Mais il ne fut pas plûtost arrivé, qu'il se vit traité en homme suspect. On luy défendit de sortir de Londres, on luy donna des gardes secrets, on l'ajourna pour se justifier du crime de rebellion. On ne l'arresta pas; soit qu'on soupçonnast de la malignité & de la jalousie dans les avis donnez contre luy, comme quelques historiens le pretendent; soit qu'on voulust, comme d'autres l'écrivent, s'asseurer auparavant d'un grand nombre de freres qu'il avoit, tous braves gens; soit, ce qui paroist plus vray-semblable, que dans l'état où estoient les choses, on ne le craignist pas assez pour prendre cette précaution. De quelque principe que vint cette lenteur ou cette indulgence, Edoüard éprouva qu'il n'en faut point avoir dans les affaires de cette nature, & qu'il y a bien moins d'inconvenient à arrester un homme innocent, qu'on peut élargir quand on veut, qu'à laisser échaper un coupable, qu'on veut reprendre

quand on ne peut. Brus averti par ses amis, & en-
1304. core plus par sa conscience du peril où il s'estoit jetté, s'enfuit durant la nuit luy troisiéme, ayant fait ferrer ses chevaux à rebours pour n'estre pas suivi à la piste. Il fit en peu de temps une si grande diligence, qu'il arriva en sept jours à Maban dans la province d'Anandail, place forte qui luy appartenoit, & où estoit alors sa femme avec quelques-uns de ses freres. Car pour son pere, comme l'histoire n'en fait aucune mention en ces temps, il y a apparence qu'il estoit mort.

Il avoit trop de choses à faire pour avoir beaucoup de temps à se reposer. Il prit avec luy David l'un de ses freres, un ami fidelle nommé Flamin; & plein de justes soupçons contre Cumin, il se mit en marche pour le chercher. Avant que de l'avoir trouvé, sa bonne fortune voulut qu'il trouvast une conviction de sa perfidie en des lettres qu'il intercepta, & qu'un courier, qu'il rencontra par hazard en chemin, portoit à la Cour. Ayant appris par la mesme voye qu'il estoit à Dumfres, il s'y transporta, & s'estant informé, en arrivant, où il estoit, il l'alla trouver les lettres à la main dans l'eglise des Cordeliers, & dans la chaleur du discours luy donna de l'épée dans le ventre, & le laissa sur le carreau. Il alloit remonter à cheval, lorsque Jacques de Lindesay & Roger Filspatris ses amis luy voyant le visage allumé, & l'air plus farouche qu'à l'ordinaire, luy demanderent ce qu'il avoit. Il leur dit ce qu'il venoit de faire, & la raison qu'il en avoit euë, à quoy ayant adjousté ces mots: *Je crois que Cumin est mort*, Lindesay surpris luy repartit d'un air indigné: *quoy! vous avez laissé une affaire de cette nature indecise?* & courant brusquement au lieu où Cumin estoit étendu, mais en effet encore vivant, il l'acheva de plusieurs coups.

La premiere chose que fit Brus aprés ce meurtre,

tre, fut d'en envoyer demander l'absolution au Pape, parce qu'il l'avoit commis dans l'Eglise, disposant cependant les choses à se faire couronner Roy, aprés qu'il auroit assemblé ceux qui devoient composer son parti. Le Pape ne luy fit point attendre l'absolution qu'il luy avoit demandée, & Brus ne l'eut pas plûtost receuë, qu'il se transporta à Scone, & s'y fit couronner. 1304.

Brus prit la couronne d'Ecosse avec une secrete asseurance qu'il luy rendroit son premier éclat. Ses amis l'espererent aussi, mais ils cesserent de l'esperer, parce qu'il fut d'abord malheureux: jugeant trop des choses par les évenemens presens, & ne comptant pas assez sur sa vertu, qui les asseuroit des futurs. Il falloit à la verité estre aussi magnanime que luy, pour ne pas douter de l'issuë en voyant les commencemens. Brus perdit d'abord deux batailles, l'une contre le Comte de Pembroc, où quelques-uns disent qu'Edoüard avoit envoyé le Prince de Galles avec la jeune noblesse d'Angleterre, l'autre contre les Cumins & ceux de leur parti, qui l'ayant rencontré lorsqu'il se retiroit avec ce qui luy estoit resté du débris de sa petite armée, le chargerent, & le mirent en déroute. Là le reste de ses soldats le quitta, & ses amis se dissiperent. Les seuls Gilbert Hay & Milcolombe de Lennox, noms que l'histoire est d'autant plus obligée de conserver à la posterité, que ce caractere d'amis est plus rare, s'attacherent à sa destinée: encore furent ils contraints pour sa seureté de s'éloigner souvent de luy: un fugitif ne pouvant estre trop seul, quand il ne peut pas estre assez accompagné. On cherchoit Brus en tant d'endroits, qu'il n'en trouva aucuns de seurs que ceux que les hommes n'habitent point; errant par les forests, où dépourveu de tout, il se vit réduit à ne vivre que des herbes sauvages qu'il y trouvoit. Encore ce mal luy parut il leger, en com-

comparaison de la persecution effroyable que les
1305. Anglois & les Cumins firent à sa famille, & à ceux qu'on soupçonnoit estre de ses amis. Nigel, Thomas, & Alexandre ses freres furent pris & executez, sa femme fut envoyée à Londres, & quiconque fut accusé d'estre à luy, ne pût échaper le supplice.

Jamais les Anglois n'avoient si bien cru avoir mis l'Ecosse hors d'état de se relever de ses pertes. Tout nouvellement le brave Walleys leur avoit esté vendu par un ami infidelle nommé Jean Menthet, & ayant esté conduit à Londres, avoit fini une vie de heros par le supplice d'un criminel. Brus avoit disparu, & aprés les recherches exactes qu'on en avoit faites, on croyoit qu'il avoit peri. Sa famille presque éteinte, sa faction dissipée, n'estoit plus en estat de suivre ses desseins. Edoüard estoit en repos, & s'imaginoit estre Roy d'Ecosse sans contestation, lorsqu'il apprit que son concurrent commençoit à reparoistre sur la scene. En effet ce Prince, si digne de la bonne fortune par sa constance dans la mauvaise, s'estant souvenu qu'il avoit dans une des isles Ebudes un ami d'une fidelité & d'une generosité éprouvée, s'estoit résolu de l'aller trouver; & en avoit esté bien receu. Il y avoit demeuré caché quelques mois assez à propos pour sa seureté; mais faisant reflexion qu'une trop longue éclipse ne convenoit pas à ses desseins, dont malgré toutes ses disgraces il se promettoit toûjours une bonne issuë, il avoit pris avec luy le peu de gens que son ami luy avoit pû fournir, & passant le Golphe de Dombarton, estoit venu abborder dans la province de Karike, & y avoit pris une place assez forte sur les Anglois.

Si ces premieres nouvelles surprirent Edoüard, la suite l'étonna encore plus. Ce coup d'essay ayant réussi à Brus, comme s'il eust par là levé une espece d'enchantement, il se vit tout d'un coup entouré

touré d'un grand nombre d'anciens amis, & de gens que les vexations des Anglois, autant que 1306. l'amour de la patrie, poussoient à ne plus rien ménager. Avec ces troupes se croyant assez fort pour entrer plus avant dans l'Ecosse, & ne jugeant pas d'ailleurs qu'il fust seur de commencer ses conquestes si prés de l'Angleterre, il traversa un grand pays, partie par terre, partie par eau pour aller surprendre Invernesse, port & place considerable dans la province de Murray, d'où portant ses armes aux environs, il réduisit en peu de temps toute la partie septentrionalle de l'Ecosse. Comme il n'affoiblit point ses troupes pour mettre des garnisons dans les places, qu'il faisoit la plûpart raser à mesure qu'il les prenoit, & qu'au contraire son armée croissoit notablement tous les jours par le grand nombre de soldats & de gens de qualité qui s'y rendoient; il fut bientost en état de tenir la campagne devant les Cumins & les Anglois. Le Comte de Buqham l'ayant rencontré comme il entroit dans la province de Mernis, luy fit parler de paix pour l'amuser, n'osant luy livrer le combat. On luy prit par surprise Simon Fraser & Gautier Longan, deux vaillans hommes: mais il en fût dédommagé par l'arrivée de Jacques de Douglas, fils de Guillaume mort en prison pour avoir refusé l'hommage au vainqueur. Ce jeune Seigneur, qui rendit depuis de si grands services à sa patrie, & dont les descendans ont si bien suivi l'exemple, faisoit ses études à Paris, lorsque son pere fut arresté. Quand il le sceut il retourna en Ecosse, où trouvant ses biens confisquez, & sa famille desolée, il s'attacha à Guillaume Lamberton Evesque de Saint André. Ce Prelat, qui l'aima d'abord, le presenta au Conquerant, le priant de luy faire rendre ses biens qu'il n'avoit pas merité de perdre. Edoüard n'avoit point pour les Ecossois ces airs de generosité qu'il avoit pour les autres hommes: au nom

du

du fils il se souvint du pere, & répondant qu'il
1307. ne pouvoit oster à de bons serviteurs de quoy enrichir des rebelles, il laissa dans l'ame guerriere du jeune Douglas un ressentiment, qui se joignant à l'amour de la nation, luy fit embrasser le parti de Brus, à la premiere occasion qu'il eut de s'échaper pour venir à luy.

Edoüard ne pût apprendre ces choses sans apprehender pour sa conqueste, & jugeant qu'il n'estoit plus temps de s'en reposer sur autruy, il voulut aller en personne défendre ce qu'il avoit acquis. Quelque experience qu'eust ce sage Prince de la terreur que sa presence jettoit parmi les Ecossois, il crut ne devoir pas negliger le secours d'une bonne armée, qu'il alla assembler à Carlille. Les Anglois, les Gascons, les Flamans s'y rendirent en affluence, & Edoüard ne s'estoit point encore vû à la teste de plus belles troupes. Le bruit de ces préparatifs ne se répandit pas sans donner de l'inquietude aux Ecossois du parti de Brus. L'armée des Cumins les occupoit, & depuis que Buqham, profitant de la mauvaise foy avec laquelle il les avoit leuré de la paix, s'estoit joint avec les Anglois destinez à garder le pays, on se regardoit de part & d'autre, & Brus croyoit avoir beaucoup fait que de s'estre mis en état de ne pas reculer. Pour comble de contre-temps il tomba malade. Quoy qu'il le fust beaucoup, tout le monde crut que son parti l'estoit plus que luy, & que quelque contenance que tint son armée, dont tout abbatu qu'il estoit il ne laissoit pas de soûtenir le courage, on la verroit bientost dissipée. On n'attendoit que l'arrivée du Monarque tant de fois vainqueur, lors qu'on apprit qu'il estoit tombé malade en mesme temps que Brus, d'une maladie d'autant plus dangereuse, qu'elle estoit jointe à un âge avancé, & à un temperament affoibli par de grans soins & de longs travaux,

En

En effet Edoüard estant sur le point de se mettre en marche avec son armée, fut attaqué d'une dis- 1307.
senterie, qui l'avertit en peu de jours que la fin de sa vie approchoit. La mort l'affligea moins que le regret de n'avoir pû mourir conquerant paisible de la couronne d'Ecosse. Il ordonna à son fils de continuer ce qu'il regardoit comme une juste entreprise, & de ne se point montrer en Angleterre, qu'il n'eust dompté ce qu'il appelloit un reste d'Ecossois rebelles à leur legitime Souverain. *Allez hardiment*, luy dit il, *faites porter mes os devant vous, les rebelles n'en soûtiendront point la veuë.* Aprés ces paroles, dont la fierté a paru noble à ceux qui n'ont regardé dans ce Monarque que le Roy guerrier: mais qui paroist un peu trop forte à ceux qui y regardent le Chrestien mourant, Edoüard joignant le Chrestien au Roy, donna à son fils tous les preceptes qu'un Prince religieux & sage, aimant son Etat & sa famille, peut donner à son successeur. Comme sa maladie paroissoit lente, il voulut toûjours avancer chemin, & se mit en marche avec son armée. Il n'alla pas loin: la mort, qu'il croyoit ne venir à luy que lentement, vint plus viste qu'il ne pensoit. Les historiens d'Ecosse veulent, qu'il n'y eust pas mesme encore apporté ces dernieres dispositions, que la Religion ordonne comme les plus essentielles. Cela peut estre. Il n'arrive que trop, que les personnes de ce rang, qu'on flatte à la mort comme durant la vie, soient mal averties du dernier moment: mais qui ne sçait avec quelle précaution il faut lire ces écrivains, quand il est question d'Edoüard, à qui ils ne sçauroient pardonner le joug qu'il imposa à leur nation, & la severité avec laquelle il punit ceux qui s'y voulurent soustraire. Je ne decide point du droit. Les Anglois sont assez sujets à s'en faire de chimeriques sur les Etats de leurs voisins: mais la contestation dont il s'agit

estoit

eſtoit ancienne entre les deux couronnes, & les
1307. traditions d'Angleterre donnoient un air de juſtice aux pretentions d'Edoüard, capable au moins de le tromper. De l'aveu de toute l'hiſtoire, ſi l'on en excepte celle d'Ecoſſe, ce Prince avoit de la religion & eſtoit de bonnes mœurs. Il fut bon Roy, bon pere de famille, bon ami & allié fidelle. Il fut continent, moderé, appliqué à ſes affaires & à ſes devoirs. Il eut tant de devotion pour la Terre-ſainte, qu'il ordonna à ſon fils d'y faire porter ſon cœur. L'auteur Ecoſſois ne perſuadera qu'à ceux qui ont les meſmes preventions que luy, qu'un homme de ce caractere qui ſe voyoit mourir, ſoit mort ſans donner aucun ſigne de penitence. L'annaliſte Anglois en eſt plus croyable, quand il dit que ce Prince conſomma ſes années avec gloire, & finit ſes jours dans le bien, au commencement de Juillet de l'année mil trois cens ſept, la ſoixante-neuviéme de ſon âge, & la trente-ſeptiéme
7. de Juillet. de ſon regne.

La perte du grand Roy Edoüard premier fut d'autant plus ſenſible aux Anglois, qu'Edoüard ſecond ſon ſucceſſeur eſtoit moins propre à la reparer. A la figure prés, que ce Prince avoit agreable & majeſtueuſe, il n'avoit nulle qualité qui fiſt beaucoup eſperer de luy. Il n'eſtoit ni guerrier, ni politique: il n'avoit ni grand zele pour l'Etat, ni grand ſoin de ſa propre gloire: Les affaires difficiles ſurpaſſoient ſa capacité, & les hautes entrepriſes ne trouvoient en luy ni aſſez de genie pour les bien concerter, ni aſſez de force pour les pouſſer à bout. Un Roy de ce caractere paroiſſoit mal propre à remplacer un predeceſſeur belliqueux, plein d'une noble ambition, d'un eſprit & d'une capacité égale pour les entrepriſes de la guerre, & pour les affaires du cabinet. Comme on ne voyoit neanmoins dans les mœurs & dans la conduite du jeune Edoüard, aucun de ces défauts eſſentiels qui
font

font les mauvais Princes ; on se laissa aisément flatter, que l'âge corrigeant des vices qu'on attribuoit à la jeunesse, si la mediocrité de son genie ne luy donnoit pas un regne glorieux, un bon conseil & de la docilité luy en donneroit un tranquille. 1307.

On s'y trompa. Un seul de ces vices, que l'âge ne corrigea point, remplit le regne de ce Monarque de troubles fascheux pour ses sujets, & funestes enfin pour luy-mesme. Ce principe de tant de malheurs, fut une tendresse excessive qu'il eut pour de jeunes favoris, dont le peuple l'accusa de se faire des maistresses, & dont les gens de qualité ne pûrent souffrir qu'il leur fist des maistres.

Le Roy son pere, qui prévoyoit les suites de ces amusemens, n'avoit rien oublié pour luy en faire perdre le goust. Non content d'éloigner de luy ceux qui en estoient les sujets, il avoit pris toutes les précautions possibles pour empescher qu'il ne les rappellast. Il y a mesme assez d'apparence, que ce fut dans cette veuë qu'il se pressa de le marier, croyant guerir une passion par une autre, & luy rendre le cœur moins susceptible de ces amitiez dangereuses, en l'occupant d'un amour legitime. L'épouse qu'il luy avoit choisie estoit toute propre à faire cet effet. Isabelle de France, fille de Philippe le Bel estoit la plus belle Princesse du monde : mais d'un esprit & d'une élevation fort superieure à sa beauté. Elle estoit encore enfant, quand Edoüard épousant Marguerite sa tante, l'avoit fait fiancer à son fils. On attendoit qu'elle eust douze ans pour achever le mariage, & elle ne les eut pas plûtost, qu'Edoüard, quoy qu'alors au lit de la mort, pressa le Prince de le conclure.

Ce fut là le seul point où le nouveau Roy fut fidelle à executer les dernieres volontez de son pere. Il commença à y contrevenir par l'article de la guerre d'Ecosse. La conjoncture y estoit propre : le nombre & la beauté de ses troupes, la maladie

de

de Robert Brus l'asseuroient d'une prompte vi-
1307. ctoire. Malgré de si grands avantages, il se contenta de s'avancer jusqu'à Domfres, & de s'y faire rendre hommage par les principaux Seigneurs d'alentour : ensuite de quoy, laissant aux Cumins & au Comte de Pembroc, qu'il confirma dans le gouvernement d'Ecosse, à démesler les affaires avec Brus, il retourna en Angleterre, où ayant negocié son mariage, il passa en France, & trouvant à Bologne Philippe & sa Cour qui l'attendoient, il y épousa Isabelle, dans une assemblée où l'on dit qu'il estoit le cinquiéme Roy, & elle la quatriéme Reine.

Pendant que la jeune Princesse arrestoit sur elle les yeux de tout le monde, le Roy son mari trouva seul sur qui détourner les siens. Un jeune gentilhomme de Guyenne, nommé Pierre de Gaveston, avoit esté son favori, & en avoit esté fort aimé. C'estoit le fils d'un vieux Officier, dont le feu Roy ayant receu de grands services, les avoit voulu reconnoistre en mettant ce fils auprés du sien pour le faire élever avec luy, & luy donner cette occasion de gagner les bonnes graces du Prince. Gaveston y estoit entré plus avant que le Monarque n'eust voulu. Il estoit bien fait, il avoit de l'esprit, & des manieres insinuantes dont le cœur d'Edoüard n'avoit pû se défendre ; & comme ce Prince s'attachoit fortement à ceux qui luy avoient une fois plû, il avoit donné à Gaveston tant de marques d'une tendresse extraordinaire, que tout le monde s'en estoit apperçû.

On avoit regardé d'abord cet attachement dans ce jeune Prince, comme l'effet d'un bon naturel, dont on se défioit d'autant moins, que les personnes de ce rang sont moins aisément soupçonnées d'exceder en fait d'amitié ; mais la violence de celle-cy, & les mœurs de Gaveston l'ayant enfin rendu suspecte, le favori avoit esté exilé

de

de l'avis mesme du Parlement, & le Roy voulant empescher que son fils ne le rappellast, le luy avoit deffendu en mourant. 1308.

Les vivans ne ne se gouvernent gueres par les dernieres volontez des morts, quand elles contraignent leurs penchans. Gaveston estant venu aux nôces, ne se fut pas plûtost montré, que malgré les charmes de la nouvelle Reine, il retrouva dans le cœur de son maistre la place qu'il y avoit occupée.

Edoüard n'eust pas esté content d'avoir rendu à son ami la premiere place en son cœur, s'il ne la luy eust donné sur son trosne. L'occasion luy en parut favorable. Une grande partie des Seigneurs François qui avoient assisté à son mariage vouloient estre à son couronnement, qui se devoit faire à Westminster immediatement aprés son retour. Il crut qu'on ne trouveroit pas mauvais que Gaveston fust de la partie, & que par là les Seigneurs Anglois s'accoustumant à le souffrir, il le retiendroit à la fin avec d'autant moins de contradiction, que les gens chagrins seroient moins écoutez parmi les réjoüissances publiques.

La politique n'estoit pas mauvaise, si elle eust esté plus suivie, & si le maistre & le favori eussent sçû ménager les esprits avec un peu de moderation : mais c'est ce que ni l'un ni l'autre n'estoit gueres capable de faire. Gaveston estoit insolent, & Edoüard inconsideré. Ils ne furent pas plûtost à Londres, que l'un par des profusions de graces, l'autre par une magnificence outrée fit murmurer le peuple & la Cour. Personne ne parut au couronnement avec plus de pompe que Gaveston ; & jamais Roy ne fut plus prodigue de biens, de dignitez & d'honneurs, qu'Edoüard le fut en cette rencontre. Non content de luy avoir donné avec la charge de Chambellan le titre de Comte de Cornoüaille, long-temps affecté aux enfans des Rois, il luy

1309. il luy fit porter à la ceremonie la couronne de Saint Edoüard, & accompagna une marque de distinction si éclatante de tous les témoignages dont il pût s'aviser, d'une amitié indissoluble & d'une confiance sans reserve.

Il ajousta à tout cela une liberalité, qui parut une espece de sacrilege, & qui scandalisa tout le monde. Le feu Roy son pere avoit eu dessein de repasser dans la Terre-sainte, & d'y conduire en personne une grande armée. La guerre d'Ecosse l'ayant empesché d'executer ce bon dessein, il avoit amassé de l'argent pour y envoyer sept-vingt chevaliers, & pour les y entretenir: ce que la mort, qui l'avoit prévenu, ne luy ayant pas permis de faire, il en avoit chargé son successeur, & l'en avoit mesme chargé sous peine d'encourir sa malediction. La passion qu'eut le successeur d'enrichir promptement son ami, luy fit passer pardessus le scrupule de negliger la derniere volonté de son pere, & pardessus la crainte d'encourir la malediction paternelle: car il donna à Gaveston la somme destinée à un si saint usage, & n'eut point de honte d'orner son idole des dépoüilles du sepulchre de Jesus-Christ.

Depuis ce temps-là Gaveston alla toûjours croissant en faveur, & devint seul Ministre d'Etat. On peut imaginer de quels yeux les Grands luy virent occuper ce poste. Quelques-uns d'entr'eux ne pûrent s'empescher d'en témoigner leur chagrin au Roy: mais ni le Prince ni le favori ne furent assez prudens pour prévoir, que ces plaintes estoient un commencement d'orage, qui les menaçoit d'une grande tempeste. Ainsi le Prince continua à répandre des graces, & le favori à en abuser: jusques-là, que dans un tournoy qu'il fit publier à Walingford, il prit plaisir à insulter aux plus grands Seigneurs de la Cour, qui ne pûrent voir, qu'avec un dépit qui poussa leur patience à bout, la suite & la ma-

magnificence, dont cet homme affecta d'effacer ———
les plus considerables d'entr'eux. 1309.

L'indignation que leur donna une conduite si peu moderée, leur fit prendre dés-lors la résolution de le faire renvoyer en exil. La corruption que Gaveston avoit mis dans les mœurs du Roy leur en fut encore une meilleure raison. Depuis qu'il estoit revenu à la Cour, Edoüard vivoit dans une oisiveté & dans une mollesse extraordinaire; negligeant les affaires, méprisant les gens de merite, s'abandonnant à ses plaisirs, & n'en ayant pas toûjours d'honnestes. Aussi le soin du favori sembloit-il estre de l'environner de gens propres à luy faire aimer cette sorte de vie, pendant qu'il gouvernoit l'Etat, & qu'il employoit l'autorité du Prince, à s'enrichir de ses dépoüilles & de celles de ses sujets. Poussez par ces divers motifs, Thomas Comte de Lancastre, Prince du sang, Omer de Valence Comte de Pembroc, Humfroy de Boun Comte d'Hereford, Guy de Beauchamp Comte de Watvic, & beaucoup d'autres grands Seigneurs s'unirent ensemble pour faire éloigner encore une fois Gaveston d'auprés de la personne du Roy, & le bannir pour jamais du Royaume. Ils commencerent par faire faire de secretes remontrances à ce Prince, luy representant les malheurs que cette excessive puissance d'un Ministre étranger & haï pouvoit causer dans un Etat, où les peuples jaloux de leur liberté, osant souvent prescrire des bornes à l'autorité de leurs Roys, ne souffriroient pas long temps un favori qui n'en mettoit point à la sienne. Ils luy rappellerent dans la memoire les troubles du regne de son ayeul, excitez à peu prés par les mesmes causes, & luy insinuerent qu'il avoit sujet d'en craindre de pareils pour le sien.

L'aveuglement du Roy fut tel, & la presomption du favori estoit montée à un si grand excés, que

ni l'un ni l'autre ne craignit les suites de ces remon-
1310. trances. Le Roy répondit sans s'expliquer, qu'au premier Parlement ils seroient contens, & qu'il feroit cesser leurs plaintes ; toûjours résolu neanmoins de n'en point faire cesser le sujet. Il y a apparence qu'Edoüard ne connoissoit point encore assez la puissance du Parlement, ou que mesurant son autorité sur celle du feu Roy son pere, il crut y trouver la mesme déference & la mesme soumission à ses volontez. Mais le Parlement s'estant assemblé à Londres sur la fin de l'année mille trois cens dix, la premiere chose qu'on y fit, fut de demander permission au Roy, d'y proposer certains articles necessaires au bien de l'Etat, & de les faire passer en loy. Le Monarque fut surpris de cette requeste si vague & si indeterminée, & ouvrant tout d'un coup les yeux, il vit le peril où il estoit de perdre encore une fois son favori, ou de se perdre luy-mesme en le conservant. Le mal estoit devenu sans remede. Edoüard éluda, differa, se défendit autant qu'il pût : mais il avoit affaire à des gens qui ne prenoient pas aisément le change, & qui résolus d'estre opiniastres, avoient pris leurs mesures pour s'asseurer le fruit de leur opiniastreté. Ainsi ce Prince, qui n'en avoit pris aucunes pour s'opposer à leur entreprise, fut contraint de consentir qu'ils dressassent des articles, & d'en promettre l'execution.

Pendant que cet otage se formoit sur la teste de Gaveston ; ce favori, qui le croyoit voir sous ses pieds, plus vain & plus presomptueux que jamais, insultoit les plus Grands de l'Etat, & les irritoit par des railleries piquantes. Il disoit que le Comte de Lancastre, qui avoit un air de probité & de vertu qui le faisoit respecter, estoit un grand comedien. Il appelloit le Comte de Pembroc Joseph le Juif, parce qu'il estoit pasle : & le Comte de Warvic le chien d'Ardennes, parce que ce Seigneur estoit fort

fort noir. Cette insolence sembloit meriter quelque chose de plus que ce qu'on fit ; mais on affecta 1310. de la moderation, & sans user de voyes de fait, on se contenta. comme on se l'estoit proposé, de dresser certain nombre d'articles, parmi lesquels il y en avoit un, qui ordonnoit que les étrangers fussent éloignez non seulement des charges & du maniement des affaires, mais de la Cour & du Royaume.

Ce point fut un coup mortel pour le Roy, qui voyoit bien que cet arrest d'exil, si general contre tous les étrangers, ne regardoit que Gaveston : mais il s'y estoit attendu, & ne pensoit plus tant à détourner son malheur, qu'à y chercher des ressources. Ainsi il accorda & signa tout avec une facilité, qui surprit ceux qui connoissoient son attachement pour son favori. Il ne refusa pas mesme de jurer l'observation des articles proposez, & fit sans peine des sermens qui luy paroissoient porter leur dispense.

Ce fut dans la mesme disposition d'esprit, qu'il entendit sans s'étonner l'excommunication solemnelle, prononcée dans Saint Paul de Londres contre ceux qui violeroient ces articles, par Robert de Winchesey Archevesque de Cantorbery, Parlementaire zelé, & qu'estant enfin obligé d'executer contre son favori l'arrest d'exil qu'il avoit signé, il le fit passer en Irlande. Un historien dit qu'il l'y envoya pour commander un corps de troupes. Si cela est vray, ce fut un pretexte, par lequel Edoüard voulut couvrir la honte d'un bannissement, qui flétrissoit le serviteur, & montroit la foiblesse du maistre. Il est à croire que les Grands, qui dans le fond ne haïssoient pas le Roy, voulurent bien dissimuler, par un reste de consideration qu'ils conservoient pour sa personne ; & ce fut sans doute par le mesme principe, qu'aprés avoir humilié un favori in-

insolent, le Prince moins méchant que foible, leur
1311. fit compassion par l'extresme chagrin que cet éloignement luy causa, & qu'ils fermerent les yeux aux mesures qu'ils luy virent prendre pour le rappeller, presque aussi-tost qu'il fut parti.

Cellequi luy réussit le mieux luy fut suggerée par ses amis, touchez de la tristesse où ils le voyoient plongé. Gilbert de Clare Comte de Glocestre, fils de Jeanne d'Angleterre sœur du Roy, commençoit à briller à la Cour, dans une jeunesse qui le rendoit aimable à tous les grands Seigneurs du Royaume, par la politesse de ses mœurs, & par la bonne opinion qu'on avoit conceu de sa sagesse & de sa valeur. Comme ce Comte avoit trois sœurs, on crut que si Gaveston en épousoit une, l'alliance d'un sang qu'on aimoit effaceroit avec le temps ce qu'il avoit d'odieux dans son nom, & qu'on souffriroit un favori qui seroit beaufrere du Comte de Glocestre. On n'eut pas plûtost fait cette ouverture au Roy, qu'elle luy parut un expedient seur pour faire revenir Gaveston. L'affaire réussit comme on l'avoit prévû. Le mariage se conclut : Gaveston revint, & demeura auprés du Roy. On le souffrit, dans la pensée qu'on eut, que le souvenir de son exil l'obligeroit à se ménager.

Il n'est rien de plus incorrigible qu'un favori insolent. A peine Gaveston eut repris l'air de la Cour, que marchant sur ses anciennes brisées, il brava tout le monde, il abbaissa les plus grands, & s'empara si absolument de la personne & des graces du Prince, qu'il n'y en avoit plus que pour luy. Aussi s'attira-t il pour la troisiéme fois l'indignation de toute l'Angleterre, & fit élever deux partis, qui s'estant joints pour le faire perir, demeurerent unis dans la suite contre tous les favoris qui luy succederent, & par un contre coup fatal opprimerent enfin le Prince mesme.

L'un

L'un de ces partis estoit celuy de la Reine, le moins à craindre au commencement, parce qu'il n'agissoit que timidement, & sans mesme oser paroistre : mais le plus puissant dans la suite, & le principal instrument de la revolution dont j'écris l'histoire. Au défaut du cœur de son mari, que le favori luy avoit osté, Isabelle avoit ceux de toute la Cour. Elle estoit universellement aimée, & comme on la jugeoit digne d'estre heureuse, on la plaignoit hautement de ne l'estre pas. Ceux qui oserent, luy témoignerent le desir qu'ils avoient, de la voir délivrée de l'indigne rival qui troubloit la douceur de son mariage, & qui empeschoit le Roy son mari de faire justice à tant de charmes, que le reste de l'Angleterre admiroit. Toute jeune qu'estoit la Princesse, elle estoit habile & entreprenante. Non seulement elle sçeut ménager la bonne volonté des Seigneurs Anglois, qui pouvoient contribuer à faire éloigner Gaveston, elle y employa jusqu'au Roy son pere, en se plaignant à luy de la maniere dont la traitoit ce favori, qui non content de posseder seul les bonnes graces de son époux, vouloit seul posseder son bien ; de sorte que par le retranchement qu'il avoit fait faire dans sa dépense, elle ne pouvoit plus vivre en Reine, réduite à manquer mesme du necessaire à l'entretien de sa maison. 1311.

Philippe, qui aimoit tendrement sa fille, éclata contre Gaveston, & ne voyoit point d'Anglois à sa Cour, qu'il ne leur fist honte du joug que leur imposoit un homme sans nom. Ces reproches passoient la mer, & faisoient impression sur les esprits : mais ce qui en faisoit encore plus, estoit l'ancien attachement de la nation à ses privileges, pour la conservation desquels on avoit répandu tant de sang, & qu'on respectoit moins que jamais sous un gouvernement sans égards. Il y avoit alors en Angleterre un nombre considerable de

Milords, ainsi commençoit-on à nommer les
1311. Grands, que la mauvaise conduite de la Cour avoit rendu zelez Parlementaires. De ce nombre estoient Guy de Beauchamp Comte de Warvic, Humfroy de Boun Comte d'Hereford, Omer de Valence Comte de Pembroc, le Comte d'Arondel, l'Archevesque de Cantorbery, Jean de Varennes Comte de Surrhey, tous Seigneurs d'une qualité & d'une consideration dans l'Etat, à rendre ce second parti redoutable & au maistre & au favori : mais ce qui le rendoit plus à craindre estoit le chef qu'il s'estoit choisi, Thomas Comte de Lancastre, fils d'Edmond d'Angleterre, & petit fils d'Henri III. Tout ce que peut donner d'avantage & de credit une haute naissance, un grand courage, de grands biens, se trouvoit rassemblé dans ce Prince. Il estoit premier Prince du sang ; il avoit donné en diverses guerres des preuves incontestables de sa valeur ; il possedoit, outre le Comté de Lancastre, ceux de Leycestre, de Ferrieres, de Lincolne & de Salisbery. Mais ce qui luy attiroit encore plus que tout cela la confiance des Anglois, estoit l'austere vertu dont il faisoit profession. On estoit persuadé qu'un parti où se trouvoit le Comte de Lancastre estoit celuy de la justice, & que l'ambition ni la jalousie n'y pouvoient avoir de part. Naturellement sa naissance le devoit attacher à la Royauté : le zele des loix, ou l'affectation d'en faire paroistre le rendit Parlementaire. On dit que le vieux Comte de Lincolne Henri de Lacy, son beaupere, luy avoit inspiré cet esprit, & que l'ayant appellé en mourant, il luy avoit dit d'un air prophetique, que l'Eglise, l'Etat, les Grands & le peuple le regardoient comme le restaurateur de leurs droits violez sans ménagement ; qu'il prist hardiment en main une si juste cause, de concert avec le Comte de Warvic, & qu'il l'asseuroit du secours du ciel.

Ga-

Gaveston vit toute l'Angleterre réünie contre luy sous un tel chef, avant qu'il se fust apperceu 1311.
qu'on remuast : de sorte qu'il se trouva sans autre défense que celle de l'autorité Royale, qui se soûtenoit à peine elle-mesme, quand les Seigneurs liguez demanderent pour la troisiéme fois son éloignement. Le favori s'appuyoit sur le Monarque : mais le Monarque, aussi imprudent que le favori, se trouva sans troupes, & presque sans courtisans, peu de grands Seigneurs, hors le Comte de Glocestre, osant paroistre attachez à luy. Ainsi Edoüard n'eut point d'autre parti à prendre, que celuy de chasser encore son ami. On l'obligea mesme à consentir, que s'il rentroit jamais dans le Royaume, quelque part qu'on le trouvast, on luy fist son procés.

Gaveston croyant trouver en France un exil moins desagreable qu'ailleurs, s'y voulut refugier ; mais ayant appris que Philippe, irrité des mauvais traitemens qu'il avoit fait à la Reine sa fille, avoit donné ordre qu'on se saisist de luy, il passa en Flandre. Il n'y fut pas long temps sans s'y ennuyer. Accoustumé aux douceurs de la Cour, & au plaisir de gouverner, il ne pût s'accommoder de la fade tranquilité d'une vie privée. Cette tranquilité mesme ne fut pas toûjours sans trouble. La haine publique, qui suivit son nom jusques dans sa retraite, luy suscita de vrais ennemis, pendant que sa conscience & ses crimes luy en formerent d'imaginaires. Dans cet état, les perils presens diminuant la crainte des éloignez, il résolut de retourner en Angleterre, seur de retrouver sa place dans le cœur du Roy, & esperant, que la complaisance de ce Prince ayant fait desarmer les Anglois liguez, il auroit le temps avant qu'ils reprissent les armes, ou de les adoucir, ou au moins de se précautionner contre leur aigreur.

Il n'arriva ni l'un ni l'autre. La Cour estoit à
1312. Yorch quand Gaveston y parut. Le Roy l'y receut avec des transports de joye, qui firent pitié à ses serviteurs,& qui indignerent tous les Grands. La Reine en fut consternée, & le chagrin qu'elle en eut fut remarqué. Ceux qui le causoient n'en firent pas grand cas, non plus que des clameurs publiques, que leur conduite fit élever par toutes les provinces d'Angleterre. Ils n'eurent pas neanmoins sujet de les mépriser bien long-temps. La ligue fut bientost sur pied. La Cour n'avoit pas quitté Yorch, qu'on y vit paroistre des Envoyez de la part du Comte de Lancastre, chef des Seigneurs confederez, qui demandoient Gaveston au Roy, s'il n'aimoit mieux, car ils eurent encore cette complaisance pour leur Souverain, le renvoyer dans son exil.

Le Roy receut cette députation avec toutes les marques d'une extrelme colere, & répondant qu'il estoit résolu à ne faire ni l'un ni l'autre, il se retira à Neucastle avec la Reine & le favori. Peu de temps aprés qu'il y fut, ayant appris que l'armée du Comte & des Seigneurs liguez marchoit de ce costé là, il prit un vaisseau, & quelques remontrances que luy pust faire la Reine, voulant arrester ces mouvemens irreguliers qui avoient trop l'air d'une fuite, quelques larmes qu'elle y pust employer, il se fit porter à Scarboroug, place forte, mais mal munie, où ayant mis le favori avec ce qu'il pût luy laisser de gens pour l'y défendre, & de vivres pour y subsister, il se retira du costé de Warvic, apparemment pour assembler des troupes, mais on ne luy en donna pas le temps.

Le Comte de Lancastre marcha droit avec son armée à Scarboroug, où l'ayant separée en deux, il en prit une partie avec laquelle il tint la campagne, & laissa l'autre, pour faire le siege, aux Com-

Comtes de Pembroc & de Surrhey. Gavelton n'estoit pas sans valeur, mais il n'avoit pas ce qu'il luy falloit pour se défendre. Contraint de se rendre à discretion, il ne demanda qu'une grace, qui fut de pouvoir parler au Roy. Ce Prince averti de sa prise, envoya demander la mesme chose, & fit prier avec instance qu'on luy voulust sauver la vie, s'engageant moyennant cela, à contenter les Liguez sur tous les articles qui luy avoient esté proposez. Aprés quelque déliberation, le Comte de Pembroc ayant remontré, qu'on ne pouvoit avec bienseance refuser à Edoüard cette satisfaction, se chargea de representer le prisonnier, quand il auroit parlé au Roy, & il en répondit sur tous ses biens. On ne crut pas devoir refuser ni le Roy ni le Comte de Pembroc, sur un point qui parut alors d'une assez legere importance. On arresta avec le dernier le temps auquel il seroit obligé de representer Gavelton, & on le laissa sous sa garde. Il le conduisoit à la Cour, lorsque le Comte de Warvic, qui n'avoit pas esté de l'avis des autres, ou qui en avoit changé, l'enleva en chemin durant la nuit, dans un lieu où le Comte de Pembroc n'avoit pû loger avec luy. A cette nouvelle, les Seigneurs se rassemblerent, & délibererent tout de nouveau sur l'affaire de leur prisonnier. Dans ce second conseil il ne parut pas aussi peu important qu'il avoit paru dans le premier, de laisser parler Gavelton au Roy. La chose fut long temps agitée, & disputée de part & d'autre. On balançoit, lors qu'un homme de l'assemblée, que l'histoire ne nomme pas, representa qu'il y avoit de l'imprudence, à risquer le succés d'une affaire qu'on pouvoit si aisément terminer; qu'ils avoient entre les mains la proye qu'on avoit si long-temps poursuivie; qu'on ne pouvoit prendre trop de seuretez pour ne la laisser pas échaper; que toute l'Angleterre leur demandoit justice 1312.

 des

des violences du tyran commun ; que puisqu'il
1312. estoit en leur puissance, ils en devoient faire un exemple, & éteindre dans son sang le flambeau des guerres civiles, dont sa conservation menaçoit l'Etat. Cette remontrance, animée du zele & de la vehemence d'un Republicain ardent, eut tout sur le champ son effet. On tire Gaveston du lieu où on l'avoit mis en prison, on le produit dans l'assemblée, on le condamne, comme traistre & ennemi des loix du Royaume, à avoir la teste tranchée, on luy prononce son arrest, on le fait conduire au supplice, où la fin tragique de ce favori auroit appris à ses semblables à user modestement de la fortune, si quand on est dans la fortune on estoit capable de leçons.

La mort de Gaveston fut une de ces crises, qui ne soulagent qu'en augmentant le mouvement & l'alteration des humeurs. Le Roy penetré de douleur & en mesme temps outré de colere, sembloit n'avoir plus rien à perdre, & ne vouloir plus rien ménager. Les Liguez en avoient trop fait pour laisser quelque chose à faire. Résolus de profiter de leur avantage, ils députerent au Roy, & luy firent remontrer, qu'ils s'estoient trouvé obligez de punir l'audace d'un homme, qui avoit troublé le repos public, & qui contre toutes les loix du Royaume y estoit rentré aprés en avoir esté banni : mais qu'ils n'auroient travaillé qu'à demi pour remettre le bon ordre dans l'Etat, & rétablir la correspondance qui devoit estre entre le chef & les membres, si ayant osté ce premier obstacle à la tranquilité de l'Angleterre, ils n'en ostoient encore plusieurs autres qui ne la troubloient pas moins ; dont le principal estoit l'inobservation des privileges de la grande Charte, & le gouvernement des étrangers, qui avoient jusques-là possedé les premieres charges de la Cour, & occupé la meilleure place dans les bonnes

nes graces du Prince A ces remontrances on a-jousta des prieres, & on n'épargna pas les mena- 1312.
ces : mais Edoüard n'estoit pas assez à soy, pour bien voir les consequences de la guerre, quoy qu'il n'eust alors ni argent ni troupes pour la soûtenir. Ainsi il ne répondit aux remontrances & aux menaces des liguez, que par des reproches sanglans & des menaces reciproques. Le Comte de Lancastre ne perdit point de temps : il ramassa promptement son armée, & s'avança jusqu'à Dunestaple. La Cour estoit à Londres, mais le Roy ne pouvoit esperer de secours des habitans de cette ville, contre des gens avec lesquels ils avoient une cause commune, & qui ne prenoient les armes que pour la défense de leurs privileges. Ceux qui estoient alors autour du Roy jugerent que dans cette conjoncture, il estoit de son service & du bien public, d'adoucir les esprits de part & d'autre, & de tenter quelque reconciliation. La Reine, le Comte de Glocestre, deux Legats du Pape qui se trouverent à la Cour, & les plus considerables Prelats du Royaume se mirent en devoir d'y travailler. Le Comte, les Legats & les Evesques s'avancerent jusques à Saint Alban, pour estre plus à portée de traiter avec les chefs des Liguez. Les Legats voulurent avoir l'honneur de commencer la negociation, & pour s'y donner plus d'autorité, ils envoyerent au Comte de Lancastre & aux Seigneurs de son parti des lettres du Pape, qui les exhortoit à la paix. Il y a apparence que les Legats n'estoient pas assez informez de la disposition d'esprit, où estoient alors les Seigneurs Anglois à l'égard de la Cour de Rome, contre laquelle ils estoient autant ou plus mutinez, que contre leur Roy. Ils ne laisserent pas neanmoins de recevoir civilement ceux que les Legats leur avoient envoyez : mais ils ne voulurent point voir leurs lettres, disant, qu'ils estoient gens

de guerre, & qu'ils ne sçavoient point traiter les
1312. affaires autrement que par les armes. Surquoy les Envoyez leur ayant demandé, s'ils ne trouveroient pas bon, que leurs maistres eussent une conference avec eux, pour traiter de la paix ensemble, ils répondirent, qu'il y avoit dans le Royaume beaucoup de bons & sçavans Prelats, dont ils écouteroient volontiers les conseils, mais non pas ceux des étrangers, qui ne sçavoient pas leurs affaires. Les Legats se voyant exclus de la negociation de la paix, s'en retournerent à Londres, & laisserent à la Reine, au Comte & aux Evesques du Royaume le champ libre pour en traiter. On y trouva d'abord de grandes difficultez. Le Roy aigri de l'injure receuë, ne vouloit rien accorder: les Seigneurs enflez de leur premier succés, ne vouloient rien relâscher. Le temps, la patience, l'adresse des pacificateurs adoucit insensiblement les esprits, & les fit entrer en raison. On remontra au Roy, qu'il s'exposoit à perdre quelque chose de plus que son autorité; on representa aux Seigneurs, qu'ils s'engageoient à passer pour ennemis du Prince sous pretexte d'en vouloir à son favori. On fut touché de part & d'autre de ces justes considerations, on se modera, on se rendit plus facile. Le Roy promit de satisfaire les Seigneurs au premier Parlement sur les articles en question, pourvû qu'ils desarmassent, & qu'ils rapportassent à l'épargne le tresor de Gaveston, qui en estoit sorti, & duquel ils s'estoient saisis en se rendant maistres de sa personne. Les Seigneurs accepterent le parti, & les mediateurs s'estant rendus garands de la parole du Monarque, on remit entre les mains de son Tresorier & du Maistre de sa garderobe tout ce que l'on avoit trouvé d'argent & de pierreries au malheureux favori. Le Comte de Lancastre licentia son armée, se reconcilia avec le Roy, & aprés un si long orage, vint à la Cour annoncer le calme.

La

La distraction des negociations avoit desja affoibli dans l'esprit du Roy les idées tristes qu'y avoit imprimé la mort tragique de son ami, lorsque l'accouchement de la Reine, & la naissance d'un successeur les effaça entierement, & montra, que comme il n'est point d'amours & peu d'amitiez éternelles, il n'est point de douleurs que le temps ne dissipe. Car ce fut en cette conjoncture qu'Isabelle donna à l'Angleterre Edoüard III; ce Prince si fameux par ses victoires sur les François. La joye d'un évenement si heureux sembla effacer dans tous les esprits jusqu'au souvenir des chagrins passez. Il en parut encore quelques vestiges, dans le Parlement tenu à Londres pour l'accomplissement des promesses que le Roy avoit fait aux Seigneurs. L'annaliste Anglois en accuse des François, que le Prince Loüis frere de la Reine, & successeur de Philippe le Bel, avoit amené avec luy en la venant voir, & à cette occasion, cet auteur dit beaucoup d'injures à la nation, selon la coustume des historiens de la sienne. Le fait n'est pas hors d'apparence. Les Seigneurs François, élevez à respecter la Majesté Royalle, pouvoient bien avoir inspiré au Monarque Anglois plus de résolution, & de fermeté pour soûtenir les droits du trosne, qu'il n'en avoit eu jusques-là. De quelque principe que cela vint, le Roy parut plaintif dans cette assemblée, mais l'habileté de la Reine, à qui son heureuse fecondité avoit donné sur l'esprit de son époux plus de credit, qu'auparavant, les bons offices du Comte de Glocestre, les remontrances des Prelats adoucirent ces restes de chagrin, & moyennant quelques excuses, que firent à Edoüard les Seigneurs liguez touchant les affaires passées, ce Prince leur accorda tout, & chacun se retira content. 1312.

La bonne intelligence sembla si parfaitement ré-

tablie entre le Roy & les Seigneurs, qu'il prit un
1313. Chambellan de leur main. Leur politique fut fort sage, & reguliere dans son principe; mais elle fut tres-malheureuse, & funeste dans l'évenement. La charge de Chambellan estoit celle qu'avoit possedé Gaveston, & qui luy avoit frayé le chemin au Ministere. Dans la crainte qu'elle ne fust remplie par quelque nouveau favori, les Seigneurs firent tant par leurs intrigues, qu'ils la firent donner à Hugues Spenser, pour lequel le Roy n'avoit témoigné jusques là que de l'aversion. Il estoit fils d'un vieux Courtisan de mesme nom que luy, homme de merite, fort employé par le feu Roy. Il avoit esté élevé à la Cour auprés d'Edoüard comme Gaveston, mais avec toutes les qualitez capables de s'en attirer l'amitié, on remarquoit qu'il s'en estoit attiré quelque chose de moins que de l'indifference. Il en estoit néanmoins souffert en consideration de son pere, & ce fut par la mesme raison, qu'il en obtint l'agrément necessaire pour la charge de Chambellan. Il y a apparence que Spenser n'avoit trouvé le cœur d'Edoüard si fermé pour luy, que parce qu'un autre l'ocupoit: mais on peut dire, que celuy qui l'occupa le premier n'eut que l'avantage du temps, & de la prevention. Edoüard n'avoit pas aimé Spenser, parce qu'il n'avoit des yeux que pour Gaveston, mais ce charme s'estant dissipé par l'oubli de Gaveston, il se trouva les mesmes yeux & le mesme cœur pour Spenser. Aussi ces deux hommes estoient-ils tout faits pour se remplacer l'un l'autre. Ils avoient les mesmes qualitez. Spenser avoit comme son predecesseur beaucoup d'esprit & beaucoup de presomption, beaucoup de souplesse pour plaire au Prince, & beaucoup d'insolence pour aigrir les Grands, la mesme ambition, la mesme avidité pour s'enrichir, la mesme hauteur & la mesme dureté, un égal ascendant sur le Monarque pour le gouverner abso-

absolument, & pour ne luy laisser que la place & le nom de Roy. Il eut neanmoins cet avantage 1313. par dessus celuy dont il prit la place, qu'ayant un pere, à qui un grand âge avoit donné beaucoup d'experience, il parut agir avec plus de teste, de conseil & de maturité; outre qu'il ne negligea pas le soin de se faire des amis, & qu'il en conserva jusqu'à sa cheute. Aussi sa fortune dura-t-elle bien plus long-temps, & ceux qui l'attaquerent eurent besoin d'employer de bien plus fortes machines, encore ne le pûrent-ils renverser, qu'en renversant son maistre avec luy: tant il sçeut bien se l'attacher, & tant ce Prince malheureux eut de constance pour ce pernicieux ami.

Les Anglois s'apperceurent bientost qu'ils avoient fait leur mal eux mesmes: ce qui fit qu'ils s'en plaignirent moins; & comme Spenser estoit Anglois, sa faveur ne souleva pas si subitement les Grands contre luy, qu'avoit fait celle de Gaveston. Ainsi il s'avança d'abord sans beaucoup de contradictions, & il y a apparence que s'il eust sçû garder quelque mediocrité, il auroit conservé sa fortune. Mais un favori dans la fortune garda-t-il jamais de mediocrité? Spenser en gardoit moins qu'un autre, & comme il avoit affaire à un maistre qui n'en gardoit point du tout, il parvint tout d'un coup à un tel excés de grandeur, & il en abusa si fort, qu'il s'attira la jalousie & la haine de toute l'Angleterre. Cette haine alloit éclater, lors qu'elle fut suspenduë par la guerre d'Ecosse, qui loin de l'éteindre, l'augmenta beaucoup, par le mauvais succés qu'y eurent les armes du maistre & les conseils du Ministre.

Depuis la mort d'Edoüard premier, Brus profitant de la foiblesse & du desordre de son successeur, avoit reconquis presque toute l'Ecosse soumise à la domination Angloise. Il n'estoit pas encore gueri de la maladie dont j'ay parlé, qu'ayant esté attaqué

par

par le Comte de Bughani, avec une armée com-
1313. posée d'Anglois & des troupes levées par les Cumins, il s'estoit fait mettre à cheval, où soûtenu par deux cavaliers il avoit accepté la bataille, & remporté la victoire. Comme il avoit beaucoup avancé aprés ce premier avantage, Edoüard s'estant trouvé engagé, malgré les troubles domestiques, à faire quelque effort pour arrester ce torrent, avoit mené une armée sur la frontiere: mais Brus en luy coupant les vivres, l'avoit dissipée sans la combattre. Edoüard contraint de s'en retourner sans rien faire, luy avoit laissé la campagne libre, de quoy l'Escossois avoit si bien profité, qu'ayant divisé ses troupes en divers corps sous la conduite d'Edoüard Brus son frere, de Jacques de Douglas & de Thomas Randolphe, il avoit repris en deux ans presque toutes les places dont les Anglois s'estoient rendus maistres. Ils l'estoient encore de Sterlin & de Berwic: mais actuellement les Escossois tenoient Sterlin assiegé.

Ce fut l'an mil trois cens treize, que cette forteresse défenduë par Philippe de Moubray, qui en estoit Gouverneur, fut attaquée par Edoüard Brus. Ce poste perdu laissoit les Anglois sans aucune ressource en Ecosse. On le conçeut bien en Angleterre, & l'honneur de la nation suspendant au moins pour quelque temps les animositez domestiques, on se réunit contre l'étranger. Edoüard leve une puissante armée On dit qu'il y avoit bien cent mille hommes. Hector Boeth, historien Ecossois, veut pour l'honneur de sa nation qu'il y en eust plus de trois cens mille. Toute la noblesse d'Angleterre y estoit, & le Roy la commandoit en personne, Quand tout fut prest, on marcha en Ecosse, & l'on y entra avec autant d'audace, que si l'on n'y eust point eu d'ennemis. On se tenoit si seur de vaincre, qu'on craignoit de ne pas trouver à combattre. On avoit mené un Carme nommé Baston, qui sçavoit faire

de mauvais vers, mais qu'on trouvoit bons en ces temps barbares, pour décrire la bataille, & chanter la victoire. On contestoit desja des dépoüilles, & l'on se plaignoit qu'il n'y en auroit pas assez dans un pays ruiné par les guerres, pour un si grand nombre de vainqueurs. 1313.

On arriva avec cette asseurance sur le rivage du Bannaf borne à une petite leuë de Sterlin. L'armée Escossoise estoit au delà, campée sur une chaisne de montagnes, ayant depuis là jusqu'à la riviere un espace suffisant devant elle pour se mettre en ordre de bataille. Les Anglois en avoient autant de leur costé, mais ils avoient pour le remplir un bien plus grand nombre de troupes: car à peine les Escossois faisoient en tout trente mille hommes. L'habileté de leur Chef suppléa à ce qui leur manquoit du costé du nombre. Brus estoit un genie superieur, aux veuës duquel rien n'échapoit, & qui sçavoit faire de chaque chose un usage convenable à ses desseins. On ne l'avoit jamais mieux connu qu'en cette occasion. Il ménagea avec soin tout ce que le terrain, la situation, & le soleil peut donner d'avantage dans une bataille: il joignit à propos le stratageme à la valeur: Il sceut mesme par sa pieté, & par celle qu'il inspira aux siens, mettre le ciel dans ses interests, toute son armée à son exemple ayant passé la nuit qui preceda le combat, à se rendre Dieu propice par la priere & par l'usage des sacremens. Au lieu qu'Edoüard rendu presomptueux par la multitude de ses troupes, aprés leur avoir laissé passer toute la nuit dans la débauche, les mena au combat le lendemain matin, étourdiment, & sans penser qu'il avoit le soleil dans les yeux, sans s'appercevoir qu'on avoit creusé des fosses sur le bord de la riviere recouvertes de clayes & de gazon, où une partie de sa cavalerie perit, & le reste fut mis en desordre. On vit de la valeur

des

des deux costez, mais celle des Escossois fut plus
1314. universelle, mieux conduite, & enfin plus heureuse. Jamais défaite ne fut plus sanglante, & poussée plus loin que le fut celle des Anglois dans cette bataille. L'histoire d'Escosse fait monter les morts jusqu'à cinquante mille. Un historien Anglois en avouë dix. Entre autres gens de qualité, qui perdirent la vie en cette occasion, le Comte de Glocestre fut regretté generalement de toute l'Angleterre. Il y eut des prisonniers à proportion des morts: le Comte d'Hereford en fut du nombre. Peu s'en fallut que le Roy mesme ne tombast entre les mains de Douglas, qui le poursuivit fort long temps. Il se sauva dans une barque qu'il trouva heureusement au pont de Dumbar, pour le porter à Berwic avec son nouveau favori, dont il ne se separoit plus.

Le Roy d'Ecosse ne se contenta pas de vaincre Edouard second dans cette bataille, il vainquit Edouard premier mesme, & ajousta un trait au heros d'Ecosse, qui avoit manqué au heros Anglois, par la maniere honneste & civile dont il traita les prisonniers. Il échangea le Comte d'Hereford pour sa femme depuis long-temps retenuë captive en Angleterre, où il envoya le corps du Comte de Glocestre avec tout l'honneur deu à sa naissance. Il
1315. retint le Carme amené à cette guerre par les Anglois, & s'en servit selon leurs intentions pour en décrire le succés, bien different de celuy qu'ils en avoient attendu.

Par cette victoire, & par la reddition de Sterlin, qui la suivit, Robert Brus asseura la liberté de l'Ecosse, & la delivra tout à fait du joug que luy avoient imposé les Anglois. Edouard fit durant cinq ou six ans divers efforts pour y rentrer, mais toûjours inutilement. Brus luy fit perir deux ou trois grandes armées, & le défit une seconde fois luy-

luy-mesme. Il luy prit Berwic, & le défendit ensuite contre toutes les forces d'Angleterre assem- 1316.
blées pour le luy oster. Il fit des courses jusqu'aux portes d'Yorch, & mit sous contribution les deux provinces d'Angleterre les plus voisines de ses Etats. Enfin sa nation prit sous luy une telle superiorité sur l'Angloise, qu'au rapport des historiens mesme d'Angleterre, il ne falloit que trois Ecossois pour faire peur à cent Anglois. Cette continuation de succés lassa bientost son ennemi, trop occupé d'ailleurs des troubles domestiques de son Etat, pour inquieter ses voisins. Ainsi Robert eut 1317.
tout le temps de s'affermir sur son trosne, & de prendre toutes les mesures que la prudence luy pût suggerer pour l'asseurer à David son fils, & à sa posterité, ou si le ciel ne luy en donnoit point, à celle de Gautier Stuatt son gendre, comme il arriva en effet.

Pendant que le Monarque Ecossois joüissoit en asseurance des fruits de son courage & de sa sagesse, le Roy d'Angleterre au contraire éprouvoit tous les jours de nouveaux effets de sa foiblesse & de sa mauvaise conduite. Son peu de succés à la guerre luy devoit naturellement inspirer de suppléer à ce qui luy manquoit du costé des qualitez estimables, 1318.
par celles qui le pouvoient faire aimer: mais son devoüement à son favori l'avoit tellement aveuglé, qu'il ne connoissoit plus d'autre interest, que celuy de satisfaire sa tendresse, & la vanité de cet ambitieux. Ainsi malgré le murmure des Grands, & les clameurs redoublées du peuple, il luy abandonnoit le gouvernement de sa personne & de son Etat. Spenser disposoit de l'un & de l'autre avec un empire absolu, & en usoit comme de son bien 1319.
propre avec si peu de moderation, qu'il lassa la patience des moins emportez, & souleva enfin contre luy tous ceux qui n'estoient pas ses creatures. Il y avoit desja long temps, que parmi les plaintes qu'on

qu'on faisoit de sa conduite & de celle de son pere,
1319. qui participant à sa faveur participoit à la haine publique, on blasmoit sur tout leur avidité à s'enrichir des dépoüilles de tout le monde, & à accumuler des richesses par les moyens les plus criminels. On avoit accusé le vieux Spenser d'avoir pris de l'argent du Roy d'Ecosse pour luy vendre son maistre à Sterlin. Soit que ces bruits fussent vrais, soit qu'ils fussent faux, car on mesloit le faux au vray, on ne peut dire combien la haine augmentoit contre les favoris, toutes les fois que quelque évenement nouveau faisoit recommencer ces cris publics.

Il arrive presque toûjours que les petites affaires donnent le mouvement aux grandes, & qu'aprés avoir long temps souffert de violens chagrins sans
1320. éclater, une legere injure, qui y met le comble, poussant à bout la patience, fait tout d'un coup un grand éclat. Les Seigneurs Anglois avoient toleré avec quelque sorte de dissimulation l'avarice des deux Spensers, en des occasions où le zele qu'ils affectoient pour le bien public les auroit dû, ce semble, remuer. Un démeslé personnel de ces favoris avec quelques familles particulieres pour un assez mediocre interest, souleva tout d'un coup contr'eux toute la noblesse du Royaume. Ce
1321. fut l'an mil trois cens vingt un, que Guillaume de Breus ayant voulu vendre la terre de Goüers au pays de Galles, diverses personnes, qu'elle accommodoit, se presenterent pour l'acheter. Jean de Moubray, Roger de Mortemer, le Comte d'Hereford la voulurent avoir. Ces deux derniers en avoient traité, & le premier y pretendoit avec encore plus de droit qu'eux, parce qu'il estoit gendre de celuy qui vendoit. Si les Spensers eussent sçeu profiter de la desunion que cette affaire alloit causer parmi ces Seigneurs, ils en eussent pû tirer de grands avantages, en occupant ailleurs le Comte d'He-

d'Hereford, qui estoit un des Seigneurs d'Angleterre le plus à redouter pour eux. Le pere estoit 1321. assez politique pour avoir cette veuë, mais le fils estoit trop avide & trop inconsideré. Au lieu de laisser debattre la terre entre ceux qui y pretendoient, il les accorda en les réünissant contre luy, parce qu'il y pretendit aussi, & qu'il engagea le Monarque, dont il disposoit à son gré, à luy en faire donner la preference.

Cette nouvelle insolence du favori picqua si vivement le Comte d'Hereford, qu'il alla trouver le Comte de Lancastre, pour s'en plaindre à luy, & luy en demander justice. Ce Prince estoit par profession l'azile de tous les mécontens, & s'en faisoit une vertu. Il estoit mesme en ce temps-là encore plus disposé que jamais à devenir chef d'une ligue contre le gouvernement present. Son zele chagrin pour le maintien des loix & des privileges de la nation trouvoit tous les jours de nouveaux sujets de se rallumer, & son indignation contre Spenser augmentoit à proportion de la puissance de ce favori, & de l'abus qu'il en faisoit. Depuis l'affaire de Gaveston, le Roy & luy avoient conservé, malgré les reconciliations, une aigreur secrete l'un contre l'autre, qui avoit mis entre eux une antipathie assez ressemblante à la haine, quoy qu'ils asseurassent tous deux qu'ils n'en avoient point. Ils s'en estoient mesme donné des sujets assez essentiels, pour croire qu'ils n'en estoient pas exempts. Le Comte avoit esté presque le seul de tous les grands Seigneurs d'Angleterre, qui n'avoit point accompagné le Roy à la guerre de Sterlin, & il avoit raillé de sa fuite d'une maniere assez picquante. Il l'avoit suivi au siege de Berwic: mais luy ayant oüi dire un jour, que s'il prenoit la place il en donneroit le gouvernement à Spenser il le quitta si brusquement, qu'il déconcerta l'entreprise, qui n'eut pas

un succés heureux. Le Roy de son costé donnoit
1321. au Comte de temps en temps de grands degousts, & nulle part dans les affaires. Ce Prince en eut une en ce temps-là tres-fascheuse & d'un grand éclat, dans laquelle le bruit courut que le Monarque avoit grande part. Il avoit epousé, comme je l'ay dit, l'heritiere du Comte de Lincolne, & en avoit eu de grands biens. Cette femme, par un de ces gousts bizarres dont on ne peut rendre raison, aimoit un gentilhomme nommé Saint Martin de naissance mediocre, & malfait de sa personne, car il estoit bossu & boiteux, mais si hardi & si emporté, qu'il entreprit de l'enlever. L'aveuglement de la Dame fut si grand, qu'elle y consentit, & le Prince en apprit la nouvelle, avant que d'avoir rien soupçonné des choses qui avoient fait prendre à sa femme une résolution si extraordinaire. Saint Martin pretendoit l'avoir épousée, & avoir consommé son mariage avant qu'on l'eust donnée au Comte. Son insolence alla si loin, qu'il intenta procés à ce Prince, pour l'obliger à luy rendre l'heritage de la maison de Lacy qu'il en avoit eu. Le Comte de Varennes le protegeoit, mais on ne pût s'imaginer qu'une entreprise si hardie n'eust pas esté appuyée sous main par quelque protecteur plus puissant, & c'est dequoy l'on soupçonnoit le Roy.

Cette affaire au temps dont je parle estoit encore assez récente pour n'avoir pû estre terminée. Les déux amans avoient si bien sceu prendre leurs seuretez, qu'ils avoient évité l'orage que devoit naturellement causer la colere du Comte dans le premier mouvement, & luy avoient donné le temps de faire succeder au ressentiment l'indifference & le mépris. Il soutint devant les tribunaux de la justice Ecclesiastique & seculiere, où cette affaire fut plaidée, un mariage qui luy avoit apporté de grands biens, mais il abandonna à ses déreglemens

une

une femme qu'il ne pouvoit plus reprendre sans se deshonorer encore une fois, s'épargnant par là une double peine, de la rechercher, & de la punir. 1321.

Cette playe, dont on pretendoit que la main du Roy n'estoit pas innocente, estoit encore assez nouvelle pour inspirer au Comte de Lancastre le desir de se vanger, lorsque le Comte d'Hereford luy en vint presenter l'occasion dont nous parlons. Il l'embrassa sans balancer avec d'autant moins de scrupule & d'embarras pour sa vertu, qu'il croyoit sa vangeance utile à celuy mesme dont il se vangeoit. Comme la vente de Goüers avoit mis dans un grand mouvement plusieurs personnes de qualité, ou interessées dans l'affaire, ou entrant dans les sentimens de ceux qui s'y interessoient, on vit bientost un parti formé, non contre le Roy, qu'on excepte toûjours en ces rencontres, mais pour exterminer les Spensers, qui abusoient de l'honneur qu'ils avoient de posseder ses bonnes graces, pour détruire les privileges de la nation, & bastir leur fortune sur les ruines d'autruy. Le Comte de Warvic estoit mort, empoisonné à ce qu'on disoit, par les domestiques du Roy. Le Comte de Pembroc estoit équivoque, ligueur d'inclination, mais depuis l'affaire de Gavelton, Royaliste par engagement. Au défaut de ceux-là les Mortemers, Barklay, Amori, Audelay, Talbot, Clifford, Guerin de l'Isle, Jean de Moubray, Tamari, Baltesmere, & un grand nombre d'autres Seigneurs fortifierent la ligue, & armerent avec tant de diligence, qu'ils mirent le Roy hors de mesures, d'autant plus que les deux Spensers, qui ne s'attendoient à rien moins, se trouvoient alors absens de la Cour.

On s'assembla à Saint-Alban, aprés avoir ravagé en chemin toutes les terres du favori; & comme un grand nombre d'Evesques s'y estoient trouvez

un ferment à fon facre qu'il ne vouloit plus violer, de n'accorder jamais d'amniftie à ceux qui doref-navant troubleroient comme eux la tranquilité publique, & qui au mépris de l'autorité Royale, fe trouveroient engagez en des ligues contraires au bien de fon Etat. 1321.

Cette réponfe, que les Evefques reporterent tout fur le champ, ne fut pas mieux receuë du Comte & des Seigneurs de fon parti, que leur demande l'avoit efté du Roy. Ils en furent irritez à un point, qu'ils monterent à cheval fur l'heure, & menerent leur armée droit à Londres. La plûpart des foldats eftoient veftus d'une efpece de cottes d'armes, qu'on nommoit en ce temps-là quartelois, & les gens de qualité avoient mis des bandes blanches pardeffus leurs habits, pour fe faire mieux diftinguer, & paroiftre Ligueurs avec plus d'éclat. On marcha avec grande ardeur jufqu'aux fauxbourgs de la capitale, mais un refte de refpect pour la Majefté Royale empefcha qu'on n'entraft plus avant fans en demander permiffion au Roy, & fans faire preffentir encore une fois, fi l'approche d'une armée, à laquelle il n'avoit point de troupes à oppofer, ne luy feroit point changer de fentiment. Cette retenuë donna à la Reine le temps d'entrer dans la negociation. Elle avoit toûjours du credit dans le parti des mécontens, dont elle avoit efté elle-mefme, & n'eftoit pas fufpecte au Roy dans l'affaire des Spenfers, qui l'avoient jufques là affez ménagée. Il y a neanmoins apparence, qu'elle ne fut pas tout-à-fait fafchée, que l'opiniaftreté des Liguéurs à demander l'exil de ces deux hommes luy donnaft occafion de perfuader au Monarque, de donner à la neceffité ce qu'elle euft bien voulu fans doute qu'il euft donné à fon amitié: un favori, quelque moderé qu'il foit, faifant toûjours dans le cœur du maiftre un partage defagreable à une époufe. Le Roy vit bien

qu'il falloit ceder au temps, & accorder ce qu'il ne
1321. pouvoit refuser. Ce fut en cette occasion qu'il assembla ce celebre Parlement, qui fut appellé le Parlement des bandes blanches, à cause de celles que portoient les Ligueurs. L'assemblée se tint à Westminster, où aprés les ceremonies & les harangues accoustumées, il fut arresté que les Spensers seroient bannis du Royaume à perpetuité, pour en avoir troublé le repos, & le Comte d'Hereford eut le plaisir d'en proclamer luy-mesme l'arrest.

Aprés cette action decisive, chacun se retira chez soy avec une tranquilité apparente: mais dans le fond avec beaucoup d'agitation. Les Seigneurs s'estoient fait donner une amnistie par précaution, mais qui ne les asseuroit pas contre les pretextes dont les Rois ne manquent jamais pour revoquer des pardons forcez, & comme ils n'avoient plus de raison de demeurer assemblez, chacun fut obligé de pourvoir à sa seureté particuliere, avec cette attention incommode que donne la crainte & la necessité d'estre continuellement sur ses gardes. Le Roy estoit outré de colere, & se tenoit si peu obligé à faire observer aux Spensers l'arrest de leur bannissement, qu'il fit cacher le favori, en attendant que l'occasion se presentast de le faire paroistre avec seureté pour sa personne, & avec honneur pour l'autorité Royale

L'auteur qui a écrit, que le jeune Spenser s'estoit fait pirate, pour obliger les marchands Anglois, dont il desoloit le commerce, à presenter requeste au Roy, afin qu'il revoquast l'arrest de son bannissement, & que ce fut par cet expedient qu'il fut en effet rappellé: cet auteur, dis-je, a cherché en ce point, comme il a fait en beaucoup d'autres, à dire plûtost des choses extraordinaires, dont il a prétendu embellir le tissu de ses relations, que des choses vrayes ou vray-semblables.

Les

Les historiens autorisez conviennent, que ce qui donna occasion à Edoüard de rappeller son favori, & quelque temps apres son pere, fut un évenement fortuit, qui luy ayant donné le moyen de lever une petite armée, le mit insensiblement en état de pousser à son tour les Ligueurs, qui ne purent parer ce coup. Voicy le détail de l'affaire. 1321.

Batlesmere, zelé ligueur, avoit fortifié le chasteau de Ledes pour la seureté de sa personne, & pour celle de son argent. Il le faisoit garder avec soin, & avoit ordonné aux gardes de n'y admettre personne en son absence. Il estoit en voyage, lorsque la Reine allant faire un pelerinage à Cantorbery au tombeau de saint Thomas, voulut loger dans cette maison, qui estoit sur son chemin. Son Mareschal des logis s'y estant presenté fut refusé brutallement, & estant arrivée elle-mesme, elle ne fut pas traitée avec plus de respect. Colpeper, qui y commandoit, luy dit que cette place luy ayant esté confiée, il ne pouvoit en ouvrir les portes sans l'ordre de celuy qui en estoit le maistre. La Reine continua son pelerinage, mais sa devotion ne luy fit pas oublier l'injure qu'elle avoit receuë de Batlesmere & de ses gens. Elle s'en plaignit au Roy, qui en fut irrité, & qui ménagea mieux qu'on n'eust deu l'attendre, cette occasion de punir les Ligueurs, sans violer la foy de l'amnistie. Comme la Reine estoit aimée, l'incivilité qu'on luy avoit fait à Ledes indigna les honnestes gens, & leur parut un attentat contre la Majesté Royale. Le peuple de Londres en fut émeu, & ce fut de cette émotion que le Roy profita à propos pour lever les troupes qui composérent son armée.

Edoüard se surpassa luy mesme cette occasion. Aussi prompt à mettre ses soldats en œuvre, qu'il avoit esté à les lever, il se mit à leur teste, & marcha

à Ledes. Colpeper osa soûtenir le siege, mais il
1321. receut bientost le chastiment que meritoit son insolence. Sa place fut emportée de force, & luy pendu comme un rebelle. Le Roy profita de l'argent qu'avoit accumulé Batlesmere, & sentant que ce premier succés luy avoit attaché son armée, aprés avoir vangé la Reine, il leva l'étendart pour se vanger luy-mesme, & déclara ouvertement le dessein qu'il avoit, d'oster aux Ligueurs les forteresses qui leur servoient d'azile, & fomentoient leur revolte. Il commença par les voyes de fait. Il alla passer la feste de Noël à Chichestre, & prit en chemin faisant tous les chasteaux que ceux de la ligue avoient fortifiez.

Ce fut dans cette conjoncture que les Spensers furent rappellez. Elle leur fut si favorable, & la disposition des esprits estoit si changée à l'égard du Roy, que chacun sembla prendre part à la joye qu'il eut de les revoir. La complaisance alla si loin, que dans une assemblée du Clergé qui se tenoit alors à Londres, les Evesques de la province de Cantorbery demanderent, que l'arrest d'exil prononcé contre les Spensers fust déclaré nul; à quoy tous les autres conclurent avec autant de zele, que s'il eust esté question d'un article de foy.

Les favoris ne laisserent rien perdre de l'avantage, que leur donnoit ce subit retour de la fortune. Resolus de pousser les Ligueurs, ils persuaderent au Roy de convoquer ce qui restoit de gens dans l'Etat qui luy devoient du service, jugeant par la disposition où se trouvoient alors les Anglois, que tout ce qui n'estoit pas Ligueur se déclareroit Royaliste. D'ailleurs ils avoient des creatures, qu'ils sceurent mettre en œuvre à propos. Jean Comte d'Arondel, le Chancelier Baldoch, Simon de Reding ménagerent la Cour. Simon Wart commandant dans Yorch, & André Hatklay gouverneur de Carlille leur leverent

des

des troupes sur la frontiere, & firent une seconde armée. 1321.

Le bruit de ces preparatifs fit plus qu'on n'en avoit esperé. Non seulement ceux qui jusques-là avoient voulu paroistre neutres se déclarerent pour le Roy, & se rendirent auprés de luy; mais beaucoup mesme d'entre les Ligueurs ayant mauvaise opinion du parti, l'abandonnerent pour suivre celuy où ils voyoient passer la fortune. La fierté avec laquelle on les receut, fit voir à toute l'Angleterre combien le Monarque & ses favoris se sentoient au dessus de leurs affaires. C'estoit des gens du premier merite: les deux Mortemers en estoient, le vieux Audelay, Maurice de Barklay: cependant on les méprisa, & loin d'agréer leurs services, Edoüard envoya les deux premiers prisonniers dans la tour de Londres, & les deux autres à Walingford.

Cette hauteur étonna les Liguez, & leur fit haster les levées, qu'ils avoient commencé à faire. Ce fut sur la fin de Février de l'année mille trois 1322. cens vingt-deux que les armées se mirent en campagne. Celle de la ligue toûjours commandée par Thomas Comte de Lancastre, commença ses hostilitez dans la province de Glocestre, se retirant toûjours vers le Nord. Celle du Roy la suivit de prés, & fit si grande diligence, qu'elle l'atteignit à Burthon sur Trente. Le Comte l'attendit au pont, & l'y arresta durant trois jours avec beaucoup de résolution, & un succés assez heureux: le Roy qui voulut forcer le passage, y ayant perdu bien du monde. Mais enfin comme l'armée Royale estoit plus nombreuse que celle de la ligue, le Roy détacha une partie de ses troupes pour aller chercher passage ailleurs. On en trouva un, & le Comte alloit estre enveloppé, s'il n'eust eu la presence d'esprit de se retirer assez à temps pour aller occuper un terrain, où il mit son armée

en bataille, sans danger d'estre attaqué ni par der-
1322. riere ni par les flancs. Cette précaution n'empescha pas, que ses troupes effrayées par le nombre & par l'ardeur de celles du Roy ne fussent bientost mises en déroute : mais elle ne luy fut pas inutile pour en conserver d'assez bons restes, qui s'estant ralliez aprés leur fuite, se trouvoient encore en état d'attendre des secours qu'on leur amenoit, s'ils eussent pû gagner certaines places, où aprés avoir tenu conseil ils resolurent de se retirer. Il y a apparence que le Comte de Lancastre en vit bien la difficulté : car il opina fortement à ceder à la mauvaise fortune d'une ligue que le ciel ne benissoit pas, & à implorer la clemence du Roy. L'ouverture de cet avis ruina son credit parmi les Liguez. Ceux qui ne l'accuserent pas d'avoir peur, l'accuserent de trahir la cause commune; disant, qu'estant Prince du sang, & asseuré de son pardon, il luy estoit aisé d'embrasser le parti de la soumission, où il ne risquoit pas tant que les autres, qui ne pouvoient esperer du Roy un meilleur traitement que le Mortemers.

La proposition du Comte de Lancastre ayant esté si mal receuë, le Comte d'Hereford se picqua de generosité, & se rangeant à l'avis contraire, il fut resolu que sans perdre de temps, on marcheroit du costé d'Yorck, & qu'en des places qu'on y avoit, on se défendroit en attendant le secours. Suivant ce dessein, les Ligueurs s'estoient avancez jusqu'à Borrougbrige, lors qu'ils trouverent l'armée d'Harklay, qui s'opposant à leur passage, les mit dans la necessité de combattre, parce que le Roy les suivoit de prés. Le combat ne fut pas sanglant, quoyque les historiens écrivent qu'il fut grand & opiniastre, puis qu'ils ne marquent de personnes considerables tuées sur la place que le Comte d'Herèford, qui voulant passer sur un pont, fut percé par dessous d'un
coup

coup de pique, par lequel la main d'un lasche soldat fit perir un des plus braves hommes du monde. La plûpart des autres furent pris avec le Comte de Lancastre leur chef, & menez tous ensemble au Roy, qui estoit demeuré à Ponfret pour faire reposer son armée. 1322

Edoüard estoit devenu Roy par l'heureuse issuë de cette guerre. Toute l'Angleterre alloit plier, & sembloit mesme s'accoustumer au gouvernement des Spensers, depuis que la guerre avoit commencé à leur estre plus favorable, lorsque par les conseils violens que ces favoris donnerent à leur maistre, la victoire mesme devint funeste & au maistre & aux favoris. Dans la severité des loix, les Seigneurs faits prisonniers au dernier combat meritoient de perdre la teste. Ayant esté pris les armes à la main contre leur Roy, selon les regles de toutes les Monarchies ils estoient dignes de mort. Mais Edoüard devoit faire reflexion, que le Souverain n'est au dessus des Loix que pour en user selon la prudence, qui est la regle des loix mesmes, & qui dans l'occasion presente, ne montroit au Monarque victorieux de voye seure que la clemence. Le chastiment d'un particulier fait un exemple utile au repos de l'Etat, & affermit l'autorité du Prince: trop de sang répandu, sur tout si c'est un sang illustre, est un spectacle qui fait horreur, qui revolte plus qu'il n'intimide, & qui au lieu de faire respecter l'autorité, la fait haïr comme une tyrannie.

C'est ce qu'éprouva l'imprudent Edoüard dans l'affaire dont nous parlons. Il tenoit dans les fers un grand Prince, & avec luy une partie considerable de la plus haute noblesse d'Angleterre. Il ne pouvoit couper tant de grandes testes sans inonder tout le Royaume d'un deluge de trop beau sang, pour n'estre pas tost ou tard vangé. L'humanité, la politique, l'honneur de la maison Royale l'interessoit

1323. à faire grace à tant d'illustres malheureux. A juger de luy par luy-mesme, il n'estoit pas né sanguinaire, & n'avoit pas un mauvais fond: mais que sert un fond vertueux que les vices d'autruy corrompent? Le pouvoir qu'Edoüard laissoit prendre sur son esprit à ses favoris le rendit cruel par foiblesse. Ces ambitieux vouloient regner: le Comte de Lancastre & les Seigneurs qu'on tenoit prisonniers avec luy avoient esté jusques-là des digues, qui avoient resserré leur puissance; ils resolurent de les perdre, & d'engager le Roy à user contre eux du droit de la guerre dans toute la rigueur. Ce Prince aveugle leur déferoit tant, qu'en trois jours il fut persuadé. Si son conseil le fut comme luy, c'est ce que l'histoire ne marque pas; mais il est dit qu'il l'assembla, & qu'il y condamna le Comte & ses partisans au dernier supplice. Un auteur celebre a écrit, que ce fut dans un Parlement, où il les avoit attirez, qu'il s'asseura d'eux, & les condamna. Quoy que cet auteur soit contemporain, & d'une réputation établie, le torrent de l'histoire Angloise luy est si contraire en ce point, qu'on n'en peut juger autrement, sinon qu'il s'est trompé en cette circonstance. Car pour le fait, tous les historiens conviennent que le Comte de Lancastre fut executé à Ponfret; Clifford, Moubray, Batlesmere, & d'autres au nombre de vingt-deux en divers endroits du Royaume, afin que toute l'Angleterre apprist par cet exemple redoutable, à quel prix on offeusoit les Spensers.

Aussi ces insolens Ministres se crurent-ils dés-lors en pouvoir de tout oser sans contradiction, & de ne souffrir pas que personne s'opposast à eux impunément. En effet la noblesse se trouva si affoiblie par l'affaire de Ponfret, & les Princes si étonnez du coup qui avoit frappé le Comte de Lancastre, qu'à peine osoit-on murmurer d'une execution

cution si sanglante avec ses plus affidez. La Reine ne pût dissimuler: elle en dit son sentiment au Roy, 1323. & ne fut pas maistresse de cacher l'horreur qu'elle en avoit, mesme aux favoris. Il n'en fallut pas davantage pour se les attirer sur les bras. Ils l'avoient ménagée jusques-là; ils tournerent teste contre elle, & luy donnerent tous les dégousts dont ils se purent aviser. Non contens de l'avoir broüillée avec le Roy son mari, ils firent éloigner ceux de ses domestiques qui luy estoient le plus affidez, & comme ils disposoient des finances, ils luy retrancherent, comme avoit fait Gaveston, une grande partie de ce qu'on avoit coustume de luy donner pour l'entretien de sa maison.

La fiere Princesse sentit alors plus vivement qu'elle n'avoit encore fait la perte de ses anciens amis: mais comme elle alloit au solide, au lieu de s'amuser à s'en plaindre, elle travailla à la reparer. Privée de l'appuy d'un parti, qui n'estoit entré dans ses interests que par compassion, & qui n'agissoit pour elle qu'indirectement, elle pensa à en former un autre, dont elle fust elle-mesme le chef, & qui receust d'elle le mouvement. Elle jugea bien que le jeune Henri Comte de Lancastre fils de Thomas, & non pas seulement son frere, comme l'a dit un historien, ne balanceroit pas à embrasser la premiere occasion qui se presenteroit de vanger le sang paternel, & comme il estoit encore jeune, elle crut qu'il falloit laisser meurir & le Prince, & le dessein, avant que de confier le dessein au Prince. Le premier à qui elle s'en ouvrit fut Edmond Comte de Kent frere du Roy Elle ne fit que se plaindre à luy de sa mauvaise destinée, disant qu'il estoit dur à une fille de France, & à une Reine d'Angleterre, de recevoir la loy des Spensers; que Philippe son pere avoit crû la mettre sur le trosne, en luy faisant épouser un grand Roy, & qu'elle se voyoit dans les fers par la tyrannie de

ces deux hommes. Ce discours vague, & qui
1323. n'avoit l'air que de ces plaintes trop ordinaires aux femmes mécontentes de leurs maris, fit sur l'esprit du Comte un effet plus prompt que la Reine ne l'avoit esperé: tant la violence des Spensers avoit disposé tout le monde à s'entendre à demi mot contre eux.

En mesme temps que ces deux puissances s'unissoient contre les favoris, les favoris les secondoient eux-mesmes par les ennemis qu'ils s'attiroient. Celuy qui avança le plus leur perte, fut Adam Orbeton Evesque d'Hereford, auquel ils avoient fait une affaire criminelle pour estre entré dans les interests des deux Seigneurs de Mortemer, & leur avoir fourni durant les guerres civiles de l'argent & des chevaux. Les Prelats d'Angleterre protegerent leur confrere, & eurent le credit d'arrester les procedures criminelles, mais ils ne purent le garantir de la saisie de son temporel.

Orbeton estoit un esprit ardent, entreprenant, ferme, intrepide; l'homme du monde le plus capable d'estre le ressort d'un parti, & de faire le lien d'une ligue; habile, avisé, & en mesme temps d'une activité infatigable. Il avoit eu d'étroites liaisons avec les anciens Ligueurs, & toute la puissance des Spensers ne luy avoit pû oster l'esperance de les voir détruits par une faction plus heureuse que la premiere. On peut dire qu'il fut le levain de cette nouvelle caballe. L'affaire que ces favoris luy avoient faite l'ayant irrité de nouveau, il cherchoit les moyens de leur nuire, lors qu'il apprit, ou qu'il s'apperceut que la Reine estoit mécontente. Il jugea bien qu'elle chercheroit les occasions de se vanger de ceux qui la persecutoient, & sans chercher de grands détours, il luy fit offre de ses services. La Reine qui le connoissoit, & qui sçavoit de quelle importance il

estoit de l'avoir à elle, accepta les offres avec joye, & prit, en luy confiant ses desseins, de grandes liaisons avec luy. 1324.

En acquerant ce Prelat, la Princesse avoit acquis un parti tout formé : beaucoup de gens de qualité le reconnoissoient pour leur chef, animez contre les favoris de la mesme haine que luy: Il n'estoit plus question que d'agir, & c'estoit la difficulté ; le parti estant composé d'un assez grand nombre de gens propres à conduire une entreprise, mais manquant de ceux qui auroient esté necessaires à l'executer. Car on n'avoit pas de troupes, & on ne voyoit pas de moyens bien aisez d'en avoir, le malheureux succés de la ligue, & le supplice encore recent de ceux qui s'y estoient engagez, ayant amorti parmi le peuple Anglois cet esprit remuant & factieux, qui fournit des soldats aux rebelles. Il falloit du temps pour le faire revivre, & attendre que la noblesse accablée sous le joug des Spensers le réveillast par son exemple. On ne voyoit rien de plus prompt que d'avoir recours aux étrangers, & il estoit assez naturel qu'on tournast les yeux vers la France, où la Reine estoit fort aimée: mais il y avoit en ce temps là des démeslez entre les Couronnes, qui ne permettoient pas à cette Princesse d'appeller les François à son secours, y ayant danger que les grands Seigneurs d'Angleterre, qu'elle avoit interest de ménager, ne regardassent comme une intelligence criminelle avec l'étranger, & contre les avantages de l'Etat, ce qu'elle ne vouloit entreprendre que pour la liberté de la nation. Les trois enfans de Philippe le Bel luy ayant succedé l'un aprés l'autre, Charles le Bel, qui estoit le dernier, estoit entré en de grands démeslez avec Edoüard pour l'hommage de la Guyenne, & pour une forteresse bastie en ce pays-là par Monpezat partisan du Roy d'Angleterre. Charles Comte de Valois y

1324. avoit porté la guerre, & y avoit enlevé aux Anglois un assez grand nombre de places. Le Comte de Kent, en capitulant pour la Reole, qu'il défendoit, avoit demandé une treve, qui luy avoit esté accordée, mais qui s'en alloit expirer. Ainsi on se préparoit à recommencer la guerre, & c'est ce qui faisoit le contre-temps pour l'entreprise de la Reine.

Ce que la guerre avoit détourné fut facilité par l'amour de la paix. On la voulut à la Cour d'Angleterre, & on n'omettoit rien pour y parvenir. On s'y rendoit difficile en France, & jusques-là les Ambassadeurs qu'on y avoit envoyez n'avoient rien fait. Edoüard fut sur le point d'y passer luy-mesme, mais les Spensers l'en empescherent; ne voulant ni l'accompagner en France, ni demeurer sans luy en Angleterre; par tout également haïs, & ne se tenant en seureté qu'à l'ombre de l'autorité Royale. On cherchoit quelqu'un capable de bien conduire une negociation qu'on avoit à cœur, lorsque l'Evesque d'Hereford s'avisa de la suggerer à la Reine, comme un moyen seur de réüssir dans l'execution de son dessein. Il luy representa qu'infailliblement elle feroit la paix des Couronnes par le credit qu'elle avoit en France, & qu'elle la feroit plus avantageuse à la nation Angloise qu'un autre, par la consideration que le Roy son frere seroit bien aise de luy donner en Angleterre; qu'ayant fait cette paix, par laquelle elle mettroit la nation dans ses interests, elle pourroit travailler seurement à faire la guerre aux Spensers; qu'elle trouveroit des soldats en France; que le Roy, ses parens, ses amis ne luy manqueroient pas au besoin, & que pour peu qu'elle eust de troupes, elle n'auroit pas plûtost levé l'étendart contre les favoris, que toute l'Angleterre l'iroit recevoir comme la mere de la patrie, & la restauratrice de la liberté publique.

La Reine gousta fort l'expedient, & entra dans les veuës de l'Evesque, qui luy parurent d'autant plus seures, que les Spensers entierement appliquez à empescher le Roy de passer la mer, loin de traverser son voyage, employeroient infailliblement tout leur credit pour l'avancer. En effet elle n'eut pas plûtost offert son service au Roy pour aller negocier la paix, que ce Prince ayant consulté ses oracles, fit préparer les choses necessaires pour son train & pour sa dépense, & la fit conduire à la mer, où elle s'embarqua avec le Comte de Kent & d'autres Seigneurs, qu'on luy avoit donné pour l'accompagner, ou qu'elle avoit engagé à la suivre pour la servir dans son entreprise. 1324.

Ceux qui ont écrit que cette Princesse se déroba du Roy son mari, avec le Prince Edoüard son fils, le Comte de Kent son beau-frere, & le jeune Roger de Mortemer, & qu'elle fit ce voyage en France uniquement pour implorer le secours de Charles le Bel contre la tyrannie des Spensers, ont suivi l'écrivain Flamand de l'histoire d'Edoüard III. mais cet historien est si contraire à tous les autres sur cet article, mesme à ceux qui ont vû les choses de plus prés que luy, & qui en ont esté témoins oculaires, qu'on ne le peut croire à leur préjudice : vû sur tout que ce qu'il écrit touchant ce fait est peu vray-semblable, & a tout l'air d'une fiction. Ceux qui tournent l'histoire en roman pretendent que la Reine avoit dés-lors avec le jeune Mortemer un commerce dont la politique n'estoit pas l'unique lien ; qu'elle luy avoit écrit des lettres dans la tour de Londres où il estoit prisonnier, & qu'il n'estoit sorti de là qu'aprés avoir concerté sa sortie avec elle & avec ses amis. Cela s'appelle feindre ou deviner, pour embellir une narration, & plaire à ceux qui veulent que l'amour ait toûjours part dans les grands évenemens. Il en eut

peut-estre en celuy-cy : l'histoire donner lieu de le
1324. présumer ; mais les auteurs anciens le moins favorables à la réputation d'Isabelle n'en font point le premier ressort d'une entreprise dans laquelle elle ne se proposa d'abord pour but, que éloignement ou la ruine de deux favoris qui luy déroboient le cœur du Roy, auquel on ne dit point qu'elle eust encore dérobé le sien en ce temps là. Ce qu'il y a en cela de vray, c'est que le voyage de la Reine & l'évasion de Mortemer se suivirent d'assez prés, pour leur donner lieu de se trouver ensemble à Paris, & de former contre les Spensers une faction, dont on aima mieux accuser l'amour que la haine.

Isabelle fut receuë du Roy son frere & de toute la Cour de France, avec des témoignages de joye qui luy donnerent de grandes esperances. On alla au devant d'elle jusqu'à Boulogne, où elle estoit venuë débarquer, & tous les Princes & les grands Seigneurs s'estant trouvez sur son chemin, luy firent une entrée dans la capitale, qui avoit tout l'air d'un triomphe. On ne vit que festes à son arrivée, où tout le monde s'empressa à la divertir & à luy plaire.

Ce fut dans ces premiers mouvemens de joye que l'habile Princesse traita l'affaire des couronnes ; aussi la termina-t-elle en peu de jours au contentement des deux Rois, & utilement pour ses desseins. Charles donnoit par ce traité l'alternative au Roy d'Angleterre, ou de venir rendre en personne l'hommage qu'il luy demandoit, ou d'en charger Edoüard son fils, aprés luy avoir donné le domaine de terres dont il s'agissoit, moyennant quoy il s'offroit de rendre ce qu'on avoit saisi ou conquis. Le conseil d'Angleterre fut partagé touchant l'alternative proposée. Les uns jugeoient qu'il estoit plus seur & pour la couronne & pour le Roy, qu'il rendist luy-mesme l'hommage, &

qu'il

qu'il conſervaſt les domaines ; & ceux-là raiſonnoient le mieux, comme l'évenement le fit voir. 1324.
Les autres opinoient au contraire, que le Prince de Galles receuſt les domaines, & qu'il en allaſt rendre hommage ; ceux là parloient au gouſt des Spenſers, déterminez à ne point permettre que le Monarque paſſaſt la mer. Ce ſentiment, que les favoris appuyerent pour leur malheur, prévalut dans l'eſprit d'Edoüard. Il envoya le Prince ſon fils accompagé de Gaultier Stapleton Eveſque d'Exceſtre à la Reine ſa femme, afin qu'elle luy fiſt accomplir toutes les conditions du traité, en leur ordonnant à tous deux de s'en retourner auſſi-toſt qu'ils auroient terminé l'affaire, & de l'aller rejoindre à Douvres, où il demeuroit pour les attendre.

La Reine executa ponctuellement le premier article de cet ordre : le Prince de Galles rendit l'hommage, & par là la paix fut concluë ; mais il ne convenoit pas aux deſſeins que meditoit cette Princeſſe d'eſtre auſſi fidelle au ſecond. Les divertiſſemens que le jeune Edoüard, qui n'avoit gueres plus de douze ans, trouvoit dans une Cour empreſſée à luy inventer des plaiſirs, les careſſes du Roy ſon oncle, la douceur de la Reine ſa mere luy auroit rendu un ſi prompt retour auſſi deſagreable qu'à elle, & ils commencerent par là à ſe trouver d'intelligence. Afin neanmoins de gagner du temps, & de n'éclater qu'à propos, Iſabelle renvoya peu à peu une partie de ſa maiſon, & de celle du Prince ſon fils, comme s'ils ſe fuſſent diſpoſez au départ, & amuſant Edoüard par cet artifice, elle eut le loiſir de s'ouvrir à Charles de ce qu'elle projettoit, non contre un mari qu'elle honoroit, mais contre d'inſolens favoris, qui l'en avoient fait mépriſer.

Charles ſe trouva d'abord ſenſible à ces plaintes plauſibles d'une ſœur aimable, & luy promit de

l'aſ-

l'assister. Il assembla son Conseil pour consulter
1324. s'il le feroit ouvertement. On ne le jugea pas à propos, pour ne pas renouveller une guerre qui ne venoit que de finir. On fut d'avis que la Princesse fist en son nom la levée des troupes dont elle croiroit avoir besoin, & que le Roy les payast sous main. Robert Comte d'Artois, qui estoit entré plus avant qu'aucun autre dans les interests, & dans la confidence de la Reine, fut choisi pour luy aller dire ce resultat du conseil du Roy. Elle en fut dautant plus contente, que des troupes levées en son nom devoient moins donner d'ombrage aux Anglois, que le secours d'un Prince étranger. On luy écrivoit d'Angleterre que la tyrannie des Spensers augmentant tous les jours depuis la paix, le nombre des mécontens augmentoit aussi, & que pourveu qu'elle pust seulement mettre ensemble mille bons hommes, elle trouveroit dans le Royaume des armées entieres, qui s'y joindroient aussi-tost qu'elle paroistroit. Elle fut moins embarassée à chercher, qu'à choisir les gens qui luy convenoient; & ce choix allant lentement, parce qu'il devoit estre secret, donna le temps au Roy d'Angleterre, qui attendit pendant tout l'hyver inutilement sur les costes, de s'impatienter & de se mettre en colere. Ce Prince avoit d'abord craint que sa femme n'engageast son fils dans quelque mariage peu convenable à ses interests. Il avoit pris avec le Roy Charles des précautions sur cet article, mais il ne s'y fioit pas tellement, qu'il ne jugeast que la meilleure estoit d'avoir son fils auprés de luy. Ce fut là la premiere raison qu'il eut de vouloir que la Reine le luy remenast promptement: le temps luy en avoit fourni d'autres. La necessité où estoit Isabelle de traiter souvent avec Mortemer, le plus habile de ses partisans, & qui sçavoit le mieux la guerre, faisoit dire à ceux qui ne sçavoient pas le ressort d'un si grand com-

commerce, que l'amour s'en mesloit un peu. D'ailleurs il estoit difficile, que la Reine & ses serviteurs se donnassent les mouvemens qu'il faut necessairement se donner quand on assemble des soldats, qu'on n'eust lieu de penser qu'elle avoit des desseins, dont chacun raisonnoit selon son sens. 1324.

Ces bruits ayant esté portez par plusieurs personnes en Angleterre, particulierement par l'Evesque d'Excestre, qui s'estoit retiré secretement d'auprés de la Reine & du Prince, mirent le Roy en si mauvaise humeur, qu'il fit des démarches de furieux, plûtost que d'un homme sensé, pour ramener sa famille au devoir. Il déclara sa femme & son fils rebelles & ennemis de l'Etat, & les fit ptoclamer tels dans Londres par la voye des Heraults publics. Il prononça contre l'un & contre l'autre un arrest de bannissement, & fit garder les ports du Royaume pour empescher qu'ils n'y rentrassent. Le bruit courut qu'il avoit tenté de les faire mourir par le poison, & que le Comte de Richemont Prince de la maison de Bretagne, habitué depuis peu en Angleterre, devoit estre le ministre de cette vangeance, dont je ne sçay quel évenement, qu'on ne marque pas, empescha l'effet. Presqu'en mesme temps ce Monarque écrivit au Roy son beaufrere, des lettres tantost suppliantes tantost menaçantes & emportées, pour l'obliger à luy renvoyer des gens qu'il déclaroit exilez ; & quelques historiens écrivent que pour mieux marquer son ressentiment, il permit des actes d'hostilité contre les François malgré la paix. Il fit plus : il écrivit au Pape & au Sacré College, les priant de se joindre à luy pour obliger le Roy de France à luy renvoyer sa femme & son fils ; & le Pontife prit en effet cette cause en main avec chaleur. Le bref qu'il en écrivit à Charles fit impression sur son esprit, & commença à le dégouster d'une cause qui d'elle-mesme avoit je ne sçay quoy d'odieux,

d'odieux, estant question d'appuyer une femme, 1324. qui alloit faire la guerre à son mari en la déclarant à ses favoris, & de soûtenir la revolte d'un enfant de treize ans contre son pere. Charles estoit dans l'agitation que luy causoit d'un costé la chose, de l'autre la personne de sa sœur, & les promesses qu'il luy avoit faites, lorsque son conseil le détermina à retirer les paroles données à cette Princesse & à son parti.

Ce changement de la Cour de France avoit une autre source que celuy du Roy. Les Spensers, plus habiles que leur maistre, avoient fait joüer un ressort bien plus fort & plus efficace, que sa colere & ses clameurs. Car voyant bien que cet orage les regardoit personnellement, & alloit éclater contr'eux, ils le dissiperent à force d'argent, qu'ils firent répandre en abondance parmi ceux qui avoient du credit sur l'esprit du Monarque François. Ceux-cy servirent si bien les Spensers, que Charles cessa de voir sa sœur, & défendit à ses Courtisans sous peine d'encourir sa disgrace de luy parler en sa faveur. Il se répandit mesme un bruit, qu'il faisoit dessein de l'envoyer elle & son fils au Roy son mari. Le Comte d'Artois, ami de la Reine, l'en vint avertir durant la nuit, & luy conseilla de se retirer le plus secretement qu'elle pourroit, avec son fils & ses amis, vers le Comte de Haynaut leur commun parent, Prince puissant, & en état de luy fournir quelque chose de plus que les mille cavaliers qu'il luy falloit. Isabelle affligée, mais non abatuë de ce subit revers de fortune, approuva le conseil du Comte, & fit ses préparatifs pour le suivre. L'affaire fut conduite avec tant de secret, que la Princesse fut plûtost en Haynaut, qu'on ne s'apperceut en France de sa fuite. Le Prince son fils estoit avec elle, confident de son entreprise, & entrant dans tous ses desseins. Le Comte de Kent & Mortemer les accompagnoient avec plusieurs autres,

autres, dont ce dernier estoit le chef, & en effet le plus capable de l'estre. 1324.

Ils furent tous receus en Haynaut avec des honneurs extraordinaires. Le Comte Philippe & Jeanne de Valois sa femme, cousine germaine de la Reine, n'omirent rien de ce que la tendresse & la civilité la plus polie peut suggerer en ces occasions pour regaler d'illustres hostes: Philippe balança neanmoins sur le secours qu'on luy demandoit, pour favoriser une entreprise aussi hardie que celle d'Isabelle. Deux choses l'y déterminerent. L'une fut le mariage du Prince de Galles avec Philippe l'une de ses filles, que la Reine luy proposa, & qui fut arresté dés lors. L'autre, fut la résolution où il vit Jean de Haynaut son frere, de suivre la Reine, & de combattre pour elle. Jean estoit un Prince encore jeune, mais d'une valeur & d'une résolution fort au dessus de ses années. Les avantures d'Isabelle l'ayant touché de compassion, & estant d'ailleurs tout rempli de cet esprit de chevalerie, dont on se picquoit en ce temps-là pour combattre en faveur des Dames, il s'estoit dévoüé d'abord au service de cette Princesse. Il n'avoit pas mesme attendu le consentement du Comte son frere pour faire avertir ses amis, & les prier de le seconder dans une entreprise, où en travaillant pour sa gloire, ils trouveroient un champ ouvert à faire beaucoup pour la leur.

La multitude des Gentilshommes qui se trouverent à Valenciennes, où estoit alors la Cour de Haynault, fit voir combien Jean estoit aimé. Il leur donna rendez-vous en Hollande, où la Reine les suivit de prés: se hastant de surprendre le Roy & les Ministres d'Angleterre, dans l'imprudente securité où les avoit mis le succés de leurs intrigues à la Cour de France. Isabelle parut sur les costes à la teste de trois mille hommes, qu'elle avoit embarquez à Dordrech, avant qu'on eust rien appris à Lon-

à Londres de la ressource & des secours qu'elle
1325. avoit trouvez en Haynault. Il falloit neanmoins que ses partisans en eussent esté avertis. Car à peine estoit-elle en marche, que sa petite armée devint grosse par les troupes qu'ils luy amenerent. Le grand Mareschal d'Angleterre & le Comte de Leicestre furent les premiers qui se joignirent à elle avec leurs amis. L'Evesque d'Hereford l'ame du parti parut bientost avec ses confreres les Evesques de Lincolne & d'Ely. L'Evesque de Dublin les suivit. L'Archevesque de Cantorbery ne vint pas en personne, mais il envoya de l'argent. Henri Comte de Lancastre, & grand nombre d'autres des plus grands Seigneurs de l'Etat suivirent l'exemple des Prelats. Isabelle marchoit droit à Londres à la teste de cette armée, qui estoit devenuë formidable, lors qu'elle apprit qu'elle n'y trouveroit ni le Roy ni les favoris. Ce Prince averti de sa marche avoit inutilement employé l'autorité & les prieres, pour engager les habitans de Londres à luy fermer les portes. Ils avoient toûjours répondu à ceux qui les pressoient de sa part, qu'ils estoient serviteurs du Roy, mais qu'ils ne manqueroient jamais au respect qu'ils devoient à la Reine : de sorte qu'Edoüard voyant bien, qu'il n'y avoit plus de salut pour ses amis que dans la fuite, constant à contre-temps avoit fui avec eux. Ce que la Reine ayant appris, s'informa de la route qu'ils avoient prise, & tourna ses pas vers Glocestre, où on luy dit qu'ils estoient allez. Ils y avoient paru en effet, & ils s'y estoient separez, le vieux Spenser pour s'aller jetter dans Bristol ; le Roy, son ami & son Chancelier pour aller lever des troupes au pays de Galles, où Edoüard se flatoit d'estre aimé. La Reine les suivit, & fut bientost à Bristol, où la ville se rendit d'abord. Le chasteau dura peu de temps. Le vieux Spenser y fut pris, & pendu à l'âge de quatre vingt-dix ans : triste fin d'une si longue vie, & d'un

d'un homme qui dans le fond n'estoit pas indigne d'en avoir une plus heureuse. 1325.

Comme il estoit assez incertain quelle route avoit pris le Roy, la Reine détacha le Comte de Lancastre pour l'aller chercher, pendant qu'elle mena sa Cour & le reste de son armée à Hereford. L'habile Princesse n'omettoit rien non seulement de tout ce qui pouvoit fortifier son parti, mais encore de tout ce qui le pouvoit faire paroistre bon & juste aux yeux du peuple. Dés son entrée en Angleterre, ses emissaires avoient fait courir le bruit que le Pape entroit dans ses intentions, & qu'il avoit excommunié tous ceux qui s'y opposeroient. En passant par Oxford, ville sçavante, & pleine de ces sortes de gens qui examinent toutes choses selon les exactes maximes du droit, elle avoit fait faire un sermon par l'Evesque d'Hereford, homme éloquent autant que factieux & politique, pour déclarer qu'elle n'avoit point d'autre dessein, que de réformer le desordre du gouvernement, dont le Roy se reposoit trop sur deux favoris infidelles, qui abusoient de sa bonté pour faire du mal à tout le monde. Aussi-tost qu'elle fut à Hereford, elle fit publier dans l'armée des invitations au Roy fugitif à venir reprendre l'administation de l'Etat, pourveu qu'il voulust gouverner selon les loix de la nation. Le Roy ne comparoissant point, Isabelle fit déclarer le Prince son fils regent du Royaume. On eut neanmoins bientost des nouvelles de cet infortuné Monarque par des gens qui l'avoient quitté, dont son Seneschal mesme fut du nombre. Il s'estoit embarqué avec ses amis sur la riviere de Saverne, voulant se retirer à Londay, petite isle assez forte pour y demeurer au moins quelque temps en asseurance, en attendant qu'il pust ménager quelque intelligence au pays de Galles. La tempeste l'avoit jetté sur les costes de Clamorgan, & il s'estoit retiré à Neth, chan-

1325. changeant neanmoins quelquefois de place, pour estre moins aisément découvert. L'argent du Comte de Lancastre fit en peu de jours ce que ses recherches n'auroient peut-estre pas fait en beaucoup de temps. Le malheureux Prince & ses amis luy furent vendus par les Gallois; & ce fut là, où il fut contraint de se separer enfin de Spenser & du reste de ses confidens, qui furent menez à la Reine, pendant qu'il fut conduit par le Comte à Kenewort, où on l'enferma.

Le procés de Spenser ne fut pas long à instruire, quoy que la Reine y fist garder toutes les formalitez de la justice. Il eut des Juges & des Avocats, mais tout cela n'aboutit qu'à le faire pendre à un gibet de cinquante pieds de haut: supplice qui fut accompagné de toutes les flétrissures capables de rendre son nom odieux, & de mettre sa memoire en execration. Reding, dont la Reine elle-mesme avoit esté souvent insultée, tant cet homme estoit insolent, fut pendu au mesme gibet, mais dix pieds plus bas que Spenser. Le Chancelier Baldok, comme Ecclesiastique, fut confié à l'Evesque d'Hereford, qui l'ayant envoyé à Londres, & l'ayant mis dans sa maison, le peuple mutiné l'assiegea, & l'alla renfermer à Neugate, qui est la prison des scelerats, l'ayant si maltraité en chemin, qu'il en mourut quelque temps aprés.

Depuis la sortie du Roy, cette ville s'estoit si fort déclarée pour la Reine, que les habitans s'estoient accordez de punir de mort quiconque oseroit se déclarer contre cette Princesse. L'Evesque d'Exestre, qu'on disoit lever sous main des troupes contre elle, fut une des premieres victimes de cette fureur populaire. Son caractere ne l'en pût garantir, ils assiegerent sa maison, le prirent, luy trancherent la teste: ensuite de quoy ayant trouvé moyen de surprendre le Gouverneur de la tour, ils y entrerent, & s'en emparerent pour la conserver à la Reine.

Isa-

Isabelle ne negligea pas cette bonne disposition de la capitale, elle s'y fit voir le plûtost qu'elle pût, & y fut en effet receuë avec des acclamations incroyables. Jusques-là le mouvement rapide de son entreprise l'avoit emportée, sans luy donner trop le loisir de faire reflexion aux pas qu'elle faisoit. Elle avoit voulu délivrer le Roy de l'esclavage des Spensers, & l'avoit mis dans les fers luy-mesme, c'estoit estre allée bien avant, pour ne pas vouloir aller jusqu'au bout. Mais aussi aller jusqu'au bout estoit un pas étrange à faire. Detrosner son mari, l'enfermer, en danger de se voir engagée à pousser les choses encore plus loin, estoit une singularité dans l'histoire d'une grande Reine, qui n'en feroit pas un ornement. D'un autre costé, rendre le sceptre à qui elle avoit osté la liberté, estoit donner le pouvoir de luy nuire à qui en devoit avoir le desir. L'histoire donne lieu de croire que son esprit flotoit encore dans cette indétermination, lorsqu'elle assembla le Parlement. Elle voulut apparemment sçavoir les sentimens d'un corps qui representoit tout l'Etat, & dont les démarches pourroient servir de regles, ou de précaution aux siennes. Le Parlement ne fut pas de deux avis. On y opina tout d'une voix à la déposition du Roy, dont les fautes soigneusement recüeillies, & vivement representées prouverent aisément l'incapacité à une assemblée composée de gens, que leur revolte interessoit à la persuader, & à en convaincre toute l'Europe. Ce fut là qu'Isabelle fit voir, qu'elle n'avoit pas encore sacrifié toute sa gloire à sa seureté. Quoy que l'avis du Parlement fust d'élever son fils sur le trosne, elle ne pût entendre parler d'en chasser le Roy son mari sans verser un torrent de larmes, dont le jeune Prince fut si touché, qu'il protesta publiquement, qu'il ne prendroit jamais la couronne contre la volonté

1325.

de

de son pere. Vraysemblablement ces paroles don-
1325. nerent lieu au nouvel avis qui fut ouvert par des gens sages, d'engager le Roy à ceder par une demission volontaire un trosne qu'il ne pouvoit plus occuper.

L'expedient plût à tout le monde, & fut jugé d'autant meilleur, qu'on connoissoit l'esprit d'Edoüard moins capable de ces sentimens heroïques, qui conservent aux Rois malheureux la liberté jusques dans les fers. La Reine sur tout y trouvoit son compte. Ses larmes luy sembloient avoir mis son honneur assez à couvert, & le temperament qu'on prenoit estant l'effet des bons sentimens qu'elle avoit témoignez pour son mari, elle crut qu'elle pouvoit desormais laisser agir sans opposition ceux qui travailloient pour sa seureté. Ainsi tout le monde estant d'accord, le Parlement députa au Roy trois Evesques, deux Comtes, deux Abbez, quatre Barons, un grand nombre de Chevaliers pris des députez des Provinces, qui se transporterent à Kenewort, où le Prince captif estoit gardé.

Les Evesques de Lincolne & de Winchestre prirent les devants pour rompre la glace. Ils le firent avec assez d'adresse. Aprés luy avoir insinué le sujet de leur députation, ils commencerent pas l'asseurer qu'on luy conserveroit les titres & les honneurs de la Royauté. Puis tournant la chose du costé de Dieu, & faisant les Predicateurs, ils luy representerent de quel merite il luy seroit pour l'autre vie, d'avoir sacrifié au repos public une couronne que ses années, qui s'avançoient insensiblement, l'avertissoient qu'il falloit quitter. Enfin venant au point essentiel, ils luy firent valoir la grace que luy faisoit le Parlement, de conserver, malgré les sujets qu'on avoit de se plaindre de luy, la Royauté dans sa maison, & de permettre que son sang regnast dans la personne de son fils. Ils conclurent par luy faire entendre, que s'il ne prenoit ce parti, il auroit le

chagrin

chagrin de voir une nouvelle famille & un Roy éleu chasser les Pantagenettes du trosne, qu'ils occupoient depuis si long temps; qu'il estoit responsable de la couronne d'Angleterre à ses ayeux & à ses descendans, & qu'il ne tenoit qu'à luy de conserver à une posterité plus heureuse cette belle possession de ses peres. 1325.

A mesure que les deux Prelats avançoient dans leurs discours, le trouble & la foiblesse du Monarque leur en garantissoit le succés. Il ne leur répondit gueres que par ses larmes; mais il leur fit assez entendre qu'il n'estoit pas en disposition de rien refuser à des gens, qui estoient en pouvoir de luy tout oster. En effet l'Evesque d'Hereford estant arrivé avec le reste des députez du Parlement, ce Prince ne leur fit attendre ni leur audience ni sa résolution. Estant entrez dans une salle, où le Prelat qui les conduisoit les avoit placez selon leur rang, le Roy sortit de son cabinet couvert d'une longue robbe de deüil, & s'avança pour les écouter. Tout foible qu'il estoit, il trouva qu'il l'estoit encore plus qu'il ne pensoit l'estre. Quoy qu'il eust desja pris son parti, la veuë des Députez le saisit: il tomba évanoüi, & on eut peine à le faire revenir de cette défaillance. Il revint enfin, & entendit le discours de l'Evesque d'Hereford qui portoit la parole, & qui ne fit que luy repeter avec un peu moins de ménagement ce que luy avoient dit les deux autres. Le Roy ne versa pas moins de larmes cette seconde fois que la premiere; mais il répondit plus précisément, qu'il estoit bien fasché que son peuple le jugeast indigne de regner; que la chose neanmoins estant sans remede, il remercioit le Parlement d'avoir bien voulu ne pas envelopper le fils dans le malheur du pere.

On n'en demandoit pas davantage. On regarda dés lors Edoüard second comme un Prince dépossedé par une abdication volontaire. Guillaume Trus-

sel fut chargé de retirer solemnellement, au nom
1326. de tous les ordres de l'Estat, les hommages, & les sermens de fidelité qu'on luy avoit faits. Thomas Blount, Seneschal de sa maison cassa devant luy son baston, comme on fait aux obseques des Rois, & chacun s'estant retiré aprés ces tristes ceremonies, on porta sa réponse à Londres, où il est difficile de dire qui l'attendoit avec le plus d'impatience, de la Reine, du jeune Prince, ou du Parlement. Dés qu'on en eut fait le rapport, on se hasta de prévenir les incidens, qui naissent dans les grandes affaires, souvent d'où on les attend le moins. Le jeune Edoüard fut déclaré Roy, troisiéme de ce nom depuis la conqueste. Le Comte de Lancastre le fit Chevalier. L'Archevesque de Cantorbery le
2. de Fév. couronna au commencement de l'année mille trois cens vingt six, selon la chronologie que j'ay suivie, dont tous les auteurs ne conviennent pas, dans la quatorziéme de son âge, touchant lequel il n'y a pas moins de diversité dans les historiens.

La consommation de ce grand évenement causa une joye universelle. Ceux qui en eurent le plus, furent ceux qui en firent le moins paroistre. Le Prince receut l'honneur du diadesme avec un air de moderation, qui montra dés cet âge une superiorité d'esprit, dont on conceut de grandes esperances. La Reine affecta une tristesse qui seyoit bien à une femme dans la disgrace de son mari: mais que personne ne crut sincere, que ceux qui ne craignirent pas de se tromper. On s'empressa neanmoins à la consoler, & il n'y eut point d'adoucissement qu'on n'apportast à une douleur, qu'on sçavoit bien qu'elle ne sentoit pas. L'interest qu'elle témoignoit prendre à soulager la captivité de son infortuné mari, engagea le Parlement à assigner pour la subsistance du prisonnier cent mille marcs d'argent par an. On donna pour conseil au nouveau Roy les Comtes de Kent & de Lancastre,

ſtre, & le brave Roger de Mortemer, tous trois confidens de la Reine, & dont on ſoupçonnoit le dernier d'eſtre quelque choſe de plus. On chargea de preſens Jean de Haynault & la nobleſſe de ſa ſuite, quand ils voulurent s'en retourner, & on ſe haſta d'accomplir le mariage propoſé entre le Roy & la niéce de ce Prince. On augmenta les revenus d'Iſabelle avec tant d'excés, que le Monarque meſme en fut appauvri, & pour comble de complaiſance on aſſigna à Mortemer des appointemens que le Parlement n'avoit donné à perſonne avant luy. 1326.

Iſabelle devoit eſtre heureuſe, mais par un memorable exemple de la fragilité du bonheur que n'accompagne pas la vertu, cette Reine victorieuſe n'eut gueres un meilleur ſort que le Roy vaincu La guerre avoit uni ſes amis; la paix les diviſa: la jalouſie s'y mit. Le Comte de Kent & Mortemer, que le Roy fit Comte de la Marche, rompirent enſemble avec éclat: & comme la Cour, dont les mouvemens ſe regloient ſur les volontez de la Reine, ſe déclara pour celuy-cy; le premier intrigua ſous main pour délivrer le Roy captif. La Reine & ſon favori en furent avertis; mais pour n'eſtre pas obligez à des chaſtimens dangereux dans une révolution recente, ils diſſimulerent prudemment; heureux, ſi cette meſme prudence euſt reglé toutes leurs démarches. Ils prirent cependant leurs précautions pour s'aſſeurer de leur priſonnier contre les deſſeins de leurs ennemis. Car ayant appris qu'on le gardoit mal, ils chaſſerent ceux qui le gardoient, & en mirent d'autres en leur place. Ce changement de ſcene donna occaſion à la tragique cataſtrophe par où finit la vie de ce Prince. Thomas de Gornay & Jean de Mautravers eſtoient de ceux à qui l'on avoit commis le ſoin de le garder. Il eſtoient tous deux gens de condition: mais ils n'avoient de leur naiſſance qu'un nom que leur

 crime

crime deshonora. C'estoit des ames basses & capables des plus mauvaises actions, quand il les croyoient bonnes à leur fortune: cruels au reste, & moins susceptibles des sentimens d'humanité, que les bestes les plus feroces. Ces Satellites impitoyables traiterent d'abord si durement le malheureux Roy pour faire leur cour, & luy firent souffrir tant d'indignitez, que faisant reflexion dans la suite combien la fortune est changeante, & qu'Edoüard pouvoit encore devenir le maistre de leur destinée, ils résolurent de s'en défaire. Ils ne doutoient pas que s'ostant à eux-mesmes l'inquiétude qu'il leur donnoit, ils ne l'ostassent à beaucoup d'autres qui leur en sçauroient d'autant meilleur gré, qu'ils partageroient le fruit du crime, sans participer à l'horreur. Deux choses contribuerent encore à les affermir dans cette pensée: l'une fut l'ordre qu'on leur donna de transporter de temps en temps le prisonnier d'un lieu dans un autre le plus secretement qu'on pourroit: ce qui leur fit conjecturer que la Cour craignoit qu'on ne l'enlevast; l'autre fut que la Reine luy écrivoit souvent des lettres pleines d'amitié, & luy envoyoit des presens, prenant elle-mesme le soin de luy faire faire des habits magnifiques: ce qui leur fit craindre qu'à la fin elle ne se raccommodast avec luy, & qu'ils ne fussent la victime de leur reconciliation. Dans cette apprehension, ils firent tout ce qu'ils purent pour le faire mourir de chagrin, à force de traitemens indignes, & de duretez affectées: mais Edoüard ayant pour comble de maux une santé à l'épreuve de tout ce que ces hommes cruels luy faisoient souffrir, ils résolurent enfin d'abreger ses jours par un expedient plus prompt & plus seur. Quand il fut neanmoins question d'en chercher un qui ne laissast aucune preuve de leur crime, ils se trouverent embarassez. Leur cruauté leur suggera la chose du monde la plus barbare. Les auteurs ne la rapportent

1326.

que

que sur les bruits publics, mais trop croyables dans un fait, qui n'a pû estre imaginé que parce qu'il a 1327. esté commis. Pour empescher qu'il ne parust sur le corps du Prince qu'ils faisoient perir, quelques-unes de ces marques de mort violente, que laissent le fer, & le poison, ils luy brusleront les intestins avec un fer chaud, qu'ils luy passerent au travers d'une corne par le fondement. Dans ce supplice finit ses jours le malheureux Edoüard second; Roy qu'on avoit haï sur le trosne, & qu'on commençoit à aimer dans les fers; qu'on avoit méprisé durant sa vie, & qu'une mort tragique rendit venerable jusqu'à faire déliberer si on ne le reconnoistroit point pour martyr. Ceux qui avoient crû aux miracles de Thomas Comte de Lancastre, puni pour avoir osté pris les armes à la main contre son Roy, estoient tout prests à donner vogue à ceux du Roy qui l'avoit fait mourir, pour peu que quelqu'un de ses amis eust fait les avances d'en feindre: tant le peuple est leger & credule. Aussi arriva-t-il que ceux qui avoient traité Edoüard de tyran pour avoir fait mourir ce Comte, traiterent de parricides ceux qu'on crut tremper dans la mort d'Edoüard. Gornay & Mautravers s'enfuïrent: mais la Justice divine les poursuivit. Mautravers mena une vie errante & miserable en Allemagne. Gornay ayant esté pris à Marseille, fut mis sur la mer pour estre porté à Londres, mais il fut décapité dans le vaisseau mesme, de peur que ses dépositions n'engageassent le Roy à des recherches inutiles ou embarrassantes. L'Evesque d'Hereford fut soupçonné de n'estre pas innocent de ce meurtre: la relation de Thomas de la Moor le fait le principal acteur de cette sanglante tragedie. On n'épargna pas Mortemer: le murmure s'étendit jusques sur la Reine, & leurs amours ou leurs imprudences, qu'on avoit presque respectées, ne trouverent plus d'indulgence auprés du public, que la mort du Comte

 de

de Kent acheva de déchaisner contr'eux. Car ce
1327. Prince enfin succomba sous la puissance de Mortemer, qui l'accusa d'avoir attenté sur la personne du jeune Roy: Edoüard luy fit trancher la teste sans respecter ni le sang Royal, ni un degré de parenté aussi proche que celuy d'un oncle. On excusa la jeunesse du Monarque, en qui les fautes paroissoient étrangeres, parmi les qualitez personnelles qui commençoient à paroistre en luy: mais on ne pût souffrir plus long temps la violence du Ministre. Dés ce moment on prit à tasche de le détruire dans l'esprit de son maistre. On eut de la peine; mais on en vint à bout. Mortemer accusé de peculat, d'intelligence avec l'étranger, de la mort du feu Roy, d'un commerce plus que suspect avec la Reine, fut arresté à Nothingam, où se tenoit le Parlement, & de là transferé à Londres, où il
1330. fut condamné à mort, & executé l'an mil trois cens trente. La Reine estoit trop intriguée dans les affaires de Mortemer, pour n'avoir pas part à sa disgrace. Ceux qui avoient détruit le favori n'estoient pas assez mauvais politiques, pour laisser regner la maistresse. Ils prirent soin de desarmer la main qui se pouvoit vanger d'eux, & dépeignirent au Roy la liaison de sa mere & de Mortemer avec de si affreuses couleurs, que ce Prince la fit enfermer dans une de ses maisons de campagne. Il eut soin qu'elle y fust servie avec tous les honneurs & tout la magnificence qui convenoit à sa dignité: quelquefois mesme il adoucissoit sa solitude par ses visites, mais sans luy parler de sa
Elle mourut en 1335. liberté, qu'il ne luy rendit en effet jamais. L'histoire ne dit point assez nettement si cette Princesse estoit coupable du desordre dont on l'accusoit, pour decider si elle meritoit le mauvais traitement qu'on luy fit. Ce qu'on en peut dire sur les memoires qui en sont venus jusqu'à nous, c'est que ceux qui vivoient de son temps purent croire le
 pour

pour ou le contre sans estre duppes ni temeraires. Isabelle pouvoit estre chaste malgré les bruits contraites qui en couroient, que les amis du Roy son mari, les envieux de Mortemer, les mécontens de sa regence purent inventer comme répandre: mais si elle fut chaste, on peut dire que sa conduite n'en fut que plus mauvaise, en ce qu'ayant sceu conserver le merite de la pudeur, il paroist qu'elle en negligea trop la gloire qui en est le fruit: ne faisant pas assez reflexion, que dans les femmes une vertu sans prudence passe pour un vice sans retenuë. 1335.

Fin du quatriéme Livre.

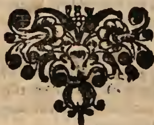


TABLE
DES MATIERES

Contenuës en ce premier Volume.

Con-

Un

Be-

Bran-

Bru-

Clif-

D.

E.

Bourg

Eper-

Eu.

Eu-

G.

Gaugy.

Richard

I.

Isa-

Ley-

M.

R.

Theo-

Victor

Fin de la Table du I. Volume.



